
LA GUERRE
Histoire Complète
DES OPÉRATIONS MILITAIRES
EN ORIENT
Pendant les Années 1853, 1854, 1855.
LES RUSSES ET LES TURCS
JULES LADIMIR.
8me EDITION
III
PARIS.
LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES & DES CAMPAGNES
8. Rue Larrey. 8.
1855.

HISTOIRE COMPLÈTE

DE LA

# GUERRE D'ORIENT



3

Paris. — Imp. Pommeret et Moreau, 17, q. des Augustins.



LE GÉNÉRAL BOSQUET

# LA GUERRE

## HISTOIRE COMPLÈTE

## DES OPÉRATIONS MILITAIRES EN ORIENT

### ET DANS LA BALTIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1853, 1854, 1855

PRÉCÉDÉE

D'UN APERÇU HISTORIQUE SUR LES RUSSES ET LES TURCS

OUVRAGE

DONNANT SUR TOUT CE QUI SE RATTACHE A LA CRISE ACTUELLE

ainsi que sur les principaux personnages qui y figurent

DES DETAILS AUTHENTIQUES

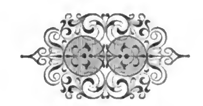
à l'aide desquels chacun pourra suivre les péripéties de ce grand drame

PAR

JULES LADIMIR ET HONORÉ ARNOUL.

NEUVIÈME ÉDITION

Ornée de Portraits, Vues, Cartes, etc.



PARIS

LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET DES CAMPAGNES

8, RUE LARREY.

1855

# HISTOIRE

DE LA

# GUERRE D'ORIENT.

## TROISIÈME PARTIE.

### I.

Nouvel aspect des travaux de siége. — Approches de la tour Malakoff. — Funérailles de lord Raglan. — Etat intérieur de Sébastopol. — Effets du bombardement. — Les bouteilles infernales. — Habileté des tireurs russes. — Blessures singulières. — Une armée en toile peinte. — Les *Jacobis*. — Ruses de guerre sentant la barbarie.

Avant de commencer notre troisième volume, recueillons-nous un instant pour jeter un regard rétrospectif sur les événements que nous avons retracés et pour envisager ceux qui nous restent à consigner dans nos pages. Dans notre première partie, on a vu comment un incident, futile en apparence, a commencé cette grande guerre, et comment l'imperceptible point noir qui surgissait à l'horizon politique est devenu le nuage d'où s'est déchaînée la tempête. Ce fantôme de la puissance moscovite qui se dressait menaçant au-dessus de tous les Etats de l'Europe, on l'a vu successivement s'amoindrir et s'effacer. Les Turcs, les premiers, l'ont bravé avec succès, et quand la France et l'Angleterre sont entrées en scène, il s'est retiré devant elles. La prise de Bomarsund, les victoires de l'Alma et d'Inkermann, l'investissement et le premier bombardement de Sébastopol, tels sont les faits glorieux autour desquels se sont groupés nos récits. — La campagne de la Baltique, l'expédition de la mer d'Azof, les émouvantes péripéties d'un siége sans précédent dans les annales du monde ont rempli notre second volume. — Dans les faits que nous allons exposer, l'intérêt ne fera que s'accroître. Le bombardement de Sweaborg, la victoire de la Tchernaïa porteront au sein même de Saint-Pétersbourg le découragement et la terreur et feront prévoir l'épisode final, la chute de cette

orgueilleuse forteresse qui commandait à l'Euxin et jetait sur l'empire ottoman une ombre menaçante. Dans notre dernier chapitre, Sébastopol tombe, et la Russie recule dans l'histoire jusqu'au règne de Catherine II !

Pour cette partie de notre travail comme pour les précédentes, nous avons compulsé avec soin tous les documents publiés tant en France qu'à l'étranger; nous avons fait de fréquents emprunts aux correspondances particulières où se rencontrent les détails épisodiques que ne peuvent offrir les relations officielles. En un mot, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait satisfaire la curiosité du lecteur, et nous avons pris à tâche de mériter de plus en plus la faveur dont le public a jusqu'à présent récompensé nos efforts.

Quelle influence exercera sur les résolutions de l'Europe et sur l'attitude des grandes puissances vis-à-vis de la Russie la chute de Sébastopol? Quelles déterminations ce grave échec inspirera-t-il à la cour de Saint-Pétersbourg? Le czar consentira-t-il à déchirer le testament politique de Pierre-le-Grand et à restreindre dans d'étroites limites l'influence moscovite en donnant au monde civilisé des garanties qui assureront à jamais son repos? Pour qui connaît l'obstination des peuples du Nord, il est permis d'en douter. Mais que la guerre soit continuée ou que la paix se fasse, du mouvement qui a mis en activité tant de peuples, tant de forces, tant d'intelligences, il sortira encore des faits nouveaux et dignes d'intérêt. Nous nous empresserons de les recueillir et nous ne terminerons notre publication que lorsqu'elle offrira dans son ensemble le résumé le plus complet de la guerre d'Orient.

A l'époque de la campagne où nous sommes arrivés, on voit le plan des alliés se dessiner de manière à faire présager la ruine imminente des Russes, privés de leurs principales communications, de leurs moyens de transport et des immenses approvisionnements qu'ils avaient accumulés. Sous l'énergique direction du général Pélissier, les travaux devant Sébastopol prennent de plus en plus l'aspect d'un siége méthodique. Chaque jour arrivent des masses d'hommes et de matériel. On voit des emplacements grands comme une ville entièrement couverts de chevaux, de pièces de toutes sortes, d'engins de toutes formes. Les campements des différents corps occupent un espace de dix lieues. Rien de plus beau à voir que cette multitude de tentes fuyant dans les ravins, s'échelonnant sur les coteaux, rayonnant dans toutes les directions. Depuis qu'on s'est emparé du cimetière russe, on a construit en avant des batteries armées de pièces de 30 et d'obusiers de 80 prêtés par la marine. De ce point on tire de très-près sur les bastions ennemis. La distance n'est que de 250 mètres; au bastion du Mât elle est encore moindre, et 150 mètres seulement séparent des défenses de la place. Du côté de Malakoff et du Carénage on place en batterie des pièces d'un énorme calibre, principalement destinées à battre le

Redan et les vaisseaux russes. Il y a entre autres des mortiers que l'on charge avec 15 kilogrammes de poudre.

Les travaux d'approche contre la tour Malakoff et le grand Redan se poursuivent avec une prodigieuse activité. Chefs et travailleurs semblent pressés de rabaisser le mouvement d'orgueil sous l'empire duquel le général en chef russe a adressé à ses soldats ses remerciements et ceux du czar pour leur conduite dans l'affaire du 18 juin. Cette proclamation prouve, du reste, combien c'est chose rare et merveilleuse pour les troupes moscovites, quand elles combattent contre les nôtres, de n'être pas outrageusement battues. Leur succès, dans cette journée, se réduisit en définitive à s'être maintenues dans la redoute qu'elles étaient chargées de défendre, car elles ne reprirent aucune des positions importantes que les alliés leur avaient enlevées quelques jours auparavant. Or, ces sortes d'avantages se renouvellent dans les siéges à chaque tentative infructueuse de l'assiégeant. Comme l'a très-bien dit, au reste, le général Pélissier, dans son ordre général du 22 juin : « La situation actuelle est celle de la veille du combat, » et cela démontre que l'échec éprouvé par les alliés le 18 n'a aucun des caractères d'une défaite. Il eût donc été sage, de la part du général Gortschakoff, d'attendre, avant de chanter victoire, qu'il eût repris le mamelon Vert, par exemple, ou tout autre poste marquant.

Il n'est pas inutile de faire connaître en deux mots la nature des ouvrages contre lesquels sont dirigées principalement les attaques de l'armée alliée. La tour Malakoff n'est plus une tour : depuis longtemps, les Russes ont achevé l'œuvre des canons français et ont rasé les deux étages. Les ouvrages en maçonnerie de la base sont enveloppés par un parapet en terre, formant un croissant, d'une certaine hauteur et percé d'embrasures; sur la face court un fossé profond. De la tour Malakoff à la rade règne une ligne de défenses bien fortifiées, interrompue par deux batteries : la première de 15 à 18 canons, tirant sur deux faces et balayant, par sa droite, le front de la tour : on l'appelle le petit Redan du Carénage; la seconde, de 10 à 12 canons, reliée à la précédente et se reliant à une troisième de même force, que l'on nomme, d'après sa position, la batterie de la Pointe du Carénage. Ces travaux sont parfaitement établis et se soutiennent mutuellement.

De leur côté, les Anglais prenaient d'énergiques dispositions d'attaque sous le commandement du général Simpson, remplaçant le feld-maréchal lord Raglan, auquel les derniers honneurs avaient été rendus de la manière suivante : Le 2 juillet on recevait par voie télégraphique un ordre souverain par lequel la reine Victoria exprimait à son armée d'Orient toute l'affliction qu'elle avait éprouvée, ainsi que tous ses sujets, en apprenant la mort du feld-maréchal. C'est lord Panmure qui adressait cet ordre au général Simpson de la part de la reine. Le 3, à quatre heures de l'après-

midi, tous les chefs en grand uniforme avec leurs états-majors, les généraux de division et de brigade, et des détachements de chaque régiment anglais et de chaque division française, piémontaise et ottomane, se réunirent au quartier-général où se trouvaient, en outre, deux batteries de campagne et un escadron de chaque régiment de cavalerie. D'autres troupes anglaises, françaises, piémontaises et ottomanes s'étaient échelonnées sur tout le parcours du chemin que devait suivre le cortége. La brigade navale était également représentée dans le convoi par ses officiers.

A quatre heures et demie, le cortége, qui se composait de plus de six mille hommes sous les armes et d'une garde d'honneur formée de troupes anglaises, se groupant autour du char funèbre, quitta le quartier-général anglais, et, traversant le camp français, se mit en marche pour se rendre à Kazatch. Le corps du feld-maréchal était enfermé dans trois cercueils, le premier en plomb, le second en zinc, et le troisième en bois de chêne, le tout pesant environ trois mille livres, et déposé sur un char construit à cet effet, et traîné par six chevaux. Les troupes échelonnées sur le chemin portèrent successivement les armes au passage du cortége. Le convoi fut reçu à Kazatch par les amiraux des flottes alliées entourés de leurs états-majors. En ce moment, tous les bâtiments, portant leurs pavillons en berne, firent résonner un salut de dix-neuf coups de canon. Une embarcation peinte en noir s'approcha de la rive et reçut alors le cercueil, qu'elle transporta sur le *Caradoc*, également peint en noir depuis la ligne de flottaison jusqu'aux mâts.

Le funèbre navire fut reçu à Bristol avec toutes les marques de la plus solennelle tristesse. Dès le matin, le canon retentit de minute en minute et les cloches voilées firent entendre leur glas mélancolique. A six heures, le corps du héros fut transbordé du *Caradoc* au *Star*, et, sur le pont de ce vaisseau, on le plaça sur un brancard couvert de drap et de crêpes noirs, surmonté d'un catafalque paré des mêmes ornements. Un peu avant onze heures, les personnes composant le funèbre cortége se rendirent à bord du *Star* : c'étaient lord Raglan, le fils du feld-maréchal, le colonel Ragot, le colonel Kingscote, le lieutenant-colonel Sommerset, le capitaine Calthoye, etc. A onze heures, le *Star* commença à se mouvoir lentement; il était accompagné d'une garde d'honneur de cinquante chaloupes, toutes équipées d'une manière uniforme, et les divers bâtiments tiraient sur son passage le canon de minute en minute. Les chaloupes formaient deux lignes de l'avant, babord et tribord du bâtiment jusqu'à une longue distance derrière lui. Les équipages ramaient avec des rames recouvertes de drap noir, et quand le *Star* parvint au quai, les deux lignes se réunirent à l'extrémité; elles formèrent les deux côtés d'un triangle, empêchant ainsi les nombreuses chaloupes qui étaient sur la rivière d'approcher du vaisseau. Quand le corps fut placé sur le char, le cortége de deuil se forma et, accompagné de

la troupe, s'avança vers Prince-street. A son arrivée à l'extrémité de l'avenue inférieure qui conduit à Queen-square, le maire et la corporation, ainsi que d'autres corps publics, se réunirent au cortége, qui marcha dans l'ordre tracé par le programme. Il se déployait sur une immense étendue et offrait un spectacle imposant et solennel. Tous ceux qui en faisaient partie étaient en grand deuil. Les militaires portaient des écharpes en crêpe, un crêpe au chapeau et à leurs bannières. Les voitures du maire, du haut-sheriff et autres, étaient aussi en grand deuil. Les boutiques, les maisons de banque et les maisons de la ville étaient fermées; les différentes églises sonnaient le glas lugubre, et dans la foule de spectateurs, hommes, femmes et individus appartenant à la moyenne classe, qui garnissaient les fenêtres sur tous le parcours, on en voyait très-peu qui ne fussent pas en plein deuil ou en demi-deuil. Parmi les maisons décorées d'emblêmes et d'inscriptions funèbres, il en était une sur la façade de laquelle on lisait ces mots : « Paix à l'âme du héros qui n'est plus ! son corps sommeille, mais son nom vit à jamais. » Tout autour du tableau allégorique étaient des trophées composés des drapeaux de l'Angleterre, de la France, de la Turquie et de la Sardaigne, repliés en partie et portant des guirlandes de laurier en argent avec ces noms inscrits sur un écusson : *Eupatoria, Inkermann, Alma, Balaclava,* entremêlées de cyprès, de festons et d'ifs funèbres.

A l'arrivée du cortége aux faubourgs de la ville, les routes et les voies de communication furent plus encombrées de monde que la ville elle-même. Il avait été disposé des places sur tous les points avantageux, et du toit au rez-de-chaussée les maisons étaient couvertes de spectateurs.

Toutes les cloches voilées de la ville sonnaient à grandes volées; les boutiques étaient fermées, et de minute en minute retentissaient les canons de Brandon-Hill et de tous les navires. Quand le cortége fut arrivé à Badnium les corps publics se retirèrent. Selon la volonté dernière de l'illustre défunt, la cérémonie ne devait plus avoir qu'un caractère privé.

Les correspondances particulières renferment des détails curieux sur l'état dans lequel se trouvait à cette époque la ville assiégée. Une lettre adressée au *Times* contient les renseignements suivants fournis par un déserteur russe : « Les Russes manquent d'approvisionnements dans Sébastopol même; les rations des soldats, qui devraient être d'une livre trois quarts de pain, ont été réduites à une livre. On ne donne de l'eau-de-vie qu'aux hommes qui sont employés aux travaux, et très-rarement de la viande. La cause de cette pénurie tient au manque de moyens de transport. Pérécop et Simphéropol, et même Baghtchi-Séraï, ont de tout en abondance, mais la route de ces divers points à Sébastopol est couverte de cadavres d'animaux de trait. La plus grande partie des bœufs qu'on avait réunis dans la Crimée méridionale pour le service des transports sont morts faute de

soins; quant aux chevaux, ils sont encore en bon état. Les Russes ont des malades et des blessés en grande quantité. Le déserteur dit que Simphéropol et Baghtchi en sont remplis. Ces deux villes ressemblent plutôt à de grands hôpitaux qu'à toute autre chose. Le général Todleben, qu'on disait mort, a été seulement blessé, et il est déjà en voie de guérison. Lorsque les Français commençaient d'établir une nouvelle batterie contre les ouvrages de Malakoff, il se fit apporter en litière jusque sur les travaux pour voir la nouvelle batterie; après qu'il l'eut examiné, on le transporta à son quartier sur les derrières. Le déserteur a raconté une circonstance curieuse relativement à l'attaque du 18 juin. Il paraît que les Russes avaient réuni cinquante-cinq bataillons dans les ouvrages, et que non seulement ils ne s'attendaient pas à être attaqués par nous, mais qu'ils se proposaient, au contraire, de nous attaquer nous-mêmes. Ils étaient formés en colonnes, et le général leur avait adressé une allocution, leur disant que l'empereur avait été très-affligé en apprenant la prise de Kertch et de Iénikalé, et qu'il espérait qu'ils regagneraient sa bienveillance en reprenant le mamelon Vert qu'ils avaient perdu. »

Une autre lettre, envoyée par un officier à son frère, renferme un passage ainsi conçu : « Je descends de piquet ce matin; voilà la deuxième nuit que je passe sans dormir. Cette nuit on nous a renvoyés dans le ravin de la Karabelnaïa, où nous occupons une position de réserve. Toute la nuit nous avons fait des feux de peloton pour détourner l'attention de l'ennemi pendant qu'on armait la grande batterie d'obusiers qui doit tirer sur la flotte. Ils ont dirigé sur nous une masse de fougasses lançant des pierres et des grenades, mais il faut croire qu'ils ne se rendaient pas très-bien compte de notre position, car tous les coups ont porté en avant de nous, et nous avons eu seulement cinq blessés. Tu connais sans doute l'ordre du jour relatif à la sortie du 14 et du 15 de ce mois. C'est par ce même ravin qu'ils avaient essayé de tourner nos gardes pour de là s'élancer sur le mamelon Vert qu'ils voulaient reprendre ; mais, reçus par une vive fusillade et une charge à la baïonnette, ils ont dû rentrer chez eux en laissant sur le terrain une grande quantité d'hommes. Tous les cadavres portaient l'uniforme de la garde arrivée depuis peu. C'est une des attaques les plus sérieuses dans les sorties, et cependant nos pertes ont été tout à fait insignifiantes. Nous sommes partout aussi près que possible des batteries russes. C'est au point qu'on pourrait se jeter des pierres à la main. Une fois Malakoff pris, ce qui est inévitable avec les précautions qu'on a prises, on pourra prendre en revers toutes les batteries qui battent les ouvrages que nous attaquons, et alors il y a de grandes chances de réussite. »

Ces détails sont complétés de la manière suivante par une lettre qu'écrit de Sébastopol même un négociant de cette ville :

« Mon silence prolongé vous a fait croire peut-être que je vous négligeais.

Pas le moins du monde; mais j'étais forcé d'abandonner mon logement pour passer dans une habitation souterraine, ou mieux dans une cave. Les boulets et les bombes de l'ennemi m'ont obligé, bon gré mal gré, de m'en aller. Depuis le commencement du bombardement de la ville, ma maison a été endommagée; les carreaux des fenêtres ont été cassés, le toit troué; cependant on pouvait y vivre encore, quoique dans des transes continuelles. Mais, vers le milieu de juin, deux bombes sont tombées, l'une dans la cuisine, l'autre dans mon magasin et y ont tout détruit jusqu'aux fondements. Le 17, l'ennemi recommença une canonnade meurtrière à neuf heures du matin. J'écrivais dans mon cabinet, lorsqu'un boulet, tiré de la batterie française vis-à-vis du bastion n° 4 et d'un poids de 96 livres, traversa deux murs et le poêle, couvrit mes épaules d'une couche de brique et tomba devant le troisième mur. Dix minutes après, une bombe de 5 pouds (200 livres) tomba au milieu de la cour et y éclata. Après cela, il eût été insensé de rester plus longtemps. En effet, le soir la maison était détruite de fond en comble. Boulets, bombes, fusées se croisaient dans tous les sens; beaucoup de maisons épargnées dans le courant du bombardement des neuf mois sont maintenant en ruines. Un grand nombre d'habitants ont été tués ou blessés en emportant à la hâte ce qu'ils pouvaient dans les mines et les souterrains La cave où je me trouve pour le moment est creusée dans le roc, sans fenêtre et avec une seule issue : mon ameublement consiste en une table représentée par un tonneau renversé, un autre plus petit me sert de chaise, et mon lit est d'une simplicité antique : c'est une botte de foin recouverte d'un tapis. Les magasins et les boutiques sont transportés au fort Nicolas; les marchandises sont installées dans un long corridor du rez-de-chaussée, qui est protégé par une voûte. Dans le même fort se trouvent l'état-major du commandant du port, la chancellerie du gouverneur militaire, la commission de la cour martiale, la maison d'ordonnance, le comptoir du port, la caisse, la police de la ville, la douane, le magistrat, les chancelleries des régiments et autres autorités. Un des bâtiments du fort renferme la pharmacie, la garde, le quartier du général Osten-Sacken et du commandant de Sébastopol, général Kismer; dans les étages supérieurs, les troupes sont logées. En un mot, c'est dans le fort Nicolas que se trouve aujourd'hui toute la ville. »

Il résulte d'autres renseignements qu'à cette époque la partie sud de Sébastopol avait terriblement souffert.

« Elle est à peine reconnaissable, dit un correspondant. Plus de cinq cents maisons, entre autres le théâtre, ont été détruites de fond en comble, et l'herbe pousse sur leurs ruines. Les autres parties de la ville ont été moins ravagées, quoiqu'on n'y trouve guère de maisons exemptes de traces du bombardement. Toutes les rues ont été labourées par les projectiles; le pavé est détruit et des pyramides entières de boulets et d'éclats de

bombes ennemies sont amoncelées au coin des rues. On les ramassait et on les entassait chaque matin avant l'ouverture du feu. Dans quelques rues, il y a jusqu'à six de ces pyramides de huit à dix pieds de haut. La cherté est énorme; on y a de la viande en abondance, mais on y manque de pain. Ce n'est pas à Simphéropol que se trouve le gros de l'armée russe, comme on l'avait supposé, mais à Sébastopol même, ainsi que le prouve l'ordre de bataille de cette forteresse. Outre les équipages de la flotte, dont les rangs se sont d'ailleurs tellement éclaircis qu'on doit s'abstenir de toute évaluation, il y a actuellement à Sébastopol les régiments de chasseurs Alexopolski (8ᵉ division), Tomski, Kolgwau, Ochotski, Kamschatka, Uglitski, Podolie, et deux bataillons de tirailleurs, ainsi que les volontaires grecs. Sébastopol possède en infanterie les régiments Tobolsk, Catherinenbourg, Selenginski, Fakotski, Dineper, Wolhynie, Minsk, Wladimir; Susdal, Moscou, et les bataillons de réserve de la 13ᵉ brigade. L'archevêque de Cherson et de Tauride, Innocent, s'est rendu à Sébastopol, à la demande du prince Gortschakoff, pour y encourager les combattants et leur donner la bénédiction. Il a été reçu avec enthousiasme. Le 26 juin il a béni les drapeaux et harangué les troupes. Depuis l'assaut du 18, il est défendu à qui que ce soit de visiter le côté sud de Sébastopol, même aux militaires qui ne sont pas de service de ce côté. Il est également interdit de passer l'isthme de Pérékop sans une permission du prince Gortschakoff ou du général Luders.

Nous avons parlé déjà de l'habileté des tireurs russes; voici encore un passage d'une lettre qui en fait preuve :

« Nous avions de fortes raisons pour craindre que l'eau ne vînt à nous manquer; mais la pluie est tombée ces jours derniers en telle quantité que non seulement nous avons pu faire d'amples provisions d'eau, mais encore nos soldats ont pu laver tout le linge du camp. Nous consommons avec ces chaleurs une énorme quantité de sodawater et de limonade gazeuse; lorsque la bouteille en grès est vidée, on la remplit de poudre, on la rebouche, mais en ayant soin de percer le bouchon et d'y introduire une mèche, puis on lance à tour de bras ce projectile d'un nouveau genre qui va tomber au milieu de l'ennemi. Les Russes consomment, de leur côté, beaucoup de champagne, et l'une de leurs bouteilles, lancée à la volée, est venu dernièrement se briser sur le bras d'un de nos hommes et lui a fait une assez forte blessure. Ce jeu est devenu tellement à la mode que les officiers n'oublient jamais, en allant aux tranchées, de prendre une abondante provision de bouteilles et de poudre. Les tireurs russes sont les plus habiles que je connaisse, et ils ne laissent rien passer au-dessus des tranchées sans y faire pleuvoir une grêle de balles. Dernièrement le docteur du *Carlo-Alberto* obtint avec beaucoup de peine la permission de visiter les tranchées; mais, au lieu d'imiter les hommes de garde et de ne laisser paraître aucune partie de son corps, il leva un peu la tête pour

voir l'ennemi : à l'instant même une balle l'atteignit juste au milieu du front et l'étendit raide. Un jeune touriste anglais, qui avait pu s'avancer jusqu'à la troisième parallèle, ne se tint pas pour satisfait, et se trouvant près du colonel Dixon, alors de garde, insista pour aller jusqu'aux dernières tranchées. Le colonel lui fit observer qu'il devait s'estimer heureux de s'être avancé aussi près; qu'il n'y avait aucune nécessité d'aller plus loin, et qu'il s'exposerait inutilement. Rien ne fit, et, lorsque le colonel Dixon fut relevé de la garde, le touriste renouvela si bien ses instances auprès de son remplaçant, qu'on dut satisfaire à un aussi ardent désir et le faire conduire aux dernières tranchées sous la garde d'un sergent qui s'y rendait. Là, les soldats lui conseillèrent de ne pas bouger et de ne pas tenter les tireurs russes qui étaient d'une adresse incroyable. Les récits qu'ils firent de cette adresse ne firent qu'irriter la curiosité du touriste, qui prit son chapeau, et, le tenant posé sur sa main, le fit lentement cheminer au-dessus du parapet. L'ennemi ne bougea pas. Le touriste encouragé répéta son expérience tant et si bien qu'une balle vint percer son chapeau et lui briser trois doigts de la main qui le soutenait. L'imprudent fut aussitôt emporté et conduit à l'ambulance; mais il fut bientôt atteint du tétanos, et il ne tarda pas à succomber. Enfin, un sous-officier français, nouvellement débarqué, fut appelé à faire sa garde dans les tranchées; malgré les représentations de ses camarades, il éleva un peu la tête, et, au même instant, une balle le frappait mortellement. Ces accidents ont fait redoubler de rigueur dans la défense de visiter les tranchées. On vient d'achever au-delà de Karani, près de Saint-Georges, de grandes et spacieuses baraques destinées à faire un hôpital anglais. Elles ont vue sur la mer, et l'on y respire un air pur qui activera la guérison des malades. J'ai visité ces jours-ci les hôpitaux anglais, et j'y ai remarqué de bien singulières blessures et des cas extraordinaires qui pourront fournir de nombreuses et curieuses observations à la science médicale. Dans la journée du 18, un soldat du 7e fut atteint à la tête par une balle qui s'est logée entre la voûte interne et le cerveau, et que tous les efforts ont été impuissants à extraire. Cet individu se porte bien, mange, boit et dort à merveille, mais il ne peut faire de grands mouvements, car il sent aussitôt cette balle lui rouler dans la tête. Un autre soldat reçut une balle qui l'atteignit au front, et, au lieu de pénétrer en avant, glissa le long de la peau et vint ressortir juste du côté opposé, en lui traçant autour de la tête un sillon sanglant comme en pourrait faire le scalpe des Indiens. Les fortifications de Kamiesch sont presque entièrement achevées; le général en chef Pélissier les visite fréquemment et en active la construction. Elles seront importantes et mettront Kamiesch tout à fait à l'abri d'un coup de main de l'ennemi, si par impossible il en voulait tenter. On s'y occupe surtout en ce moment de rassembler d'énormes quantités de bois à brûler dont la plus grande partie

est transportée aux quartiers-généraux. Le commerce y marche toujours à merveille, et la police française exerce une active surveillance qui fait de Kamiesch l'endroit le plus paisible du monde. On fait toujours de fréquentes arrestations d'individus suspects, et dernièrement on en a arrêté à Kadi-Keni un certain nombre qui ne pouvaient offrir la moindre garantie. »

A la bravoure dont ils ne manquent pas, les Russes ajoutaient la ruse, et voici comment le contingent sarde, une division anglaise et une division turque furent dupes d'un de leurs stratagèmes. Vis-à-vis des collines de Kamara il y avait, sur les hauteurs de Makensie, un corps d'armée russe qui menaçait à tout moment de tomber sur les campements des alliés. Piémontais, Anglais et Turcs avaient donc l'œil sur le camp qui couronnait la montagne voisine, étant toujours prêts à courir aux armes. Au bout de deux semaines d'assidue observation on commença à s'étonner de tant d'immobilité. Cela n'était pas naturel. Le général d'Allonville partit avec deux régiments de cavalerie; il alla en reconnaissance et revint fort gai de la ruse de Gortschakoff qui avait tenu en échec trois corps alliés avec une armée de toile peinte. Le général en chef russe s'était remémoré l'époque de la conquête de la Crimée; il s'était souvenu que Potemkin, pour dissimuler aux yeux de Catherine II le vide et la solitude de sa conquête qu'il lui faisait parcourir, faisait dresser sur les collines situées sur le passage de la czarine des villes de toile peinte, des villages, des hameaux tout aussi fantastiques. La nuit on enlevait ces décorations et on allait les dresser le long de la route qu'elle devait parcourir le lendemain. Gortschakoff avait voulu tirer parti de cette invention de Potemkin. Pour diviser les troupes alliées et les réduire en partie à l'inaction, il avait une nuit fait établir un camp russe en toiles peintes sur les hauteurs de Makensie. Murs, courtines, embrasures, canons, tentes, rien n'y manquait, mais le tout était en peinture, à l'exception de quelques sentinelles qui faisaient leur faction.

A côté des ruses de ce genre, il faut placer les inventions d'une autre espèce, telles que les machines Jacobi, dont nous avons dit un mot sans faire connaître en quoi elles consistaient. On a fait beaucoup de bruit de ces machines sous-marines, d'une merveilleuse puissance, disait-on, et qui, semées à profusion au fond des eaux dans un certain rayon de défense de Cronstadt et de Sweaborg, devaient être d'un secours efficace contre les flottes alliées, dont elles devaient déjouer les tentatives en entr'ouvrant les flancs des bâtiments par leurs soudaines et énergiques explosions. On connaît aujourd'hui la vérité, toute la vérité sur cette invention, qu'on s'accorde à attribuer au célèbre Jacobi, de Saint-Pétersbourg, et que, pour cette raison, les marins des deux escadres ont appelée *jacobis*, *jacobines* ou *jacobites*. Le vapeur anglais le *Merlin*, portant les amiraux des deux nations, était à faire une reconnaissance des approches de Cronstadt, lorsqu'une explosion se fit entendre tout à coup sous l'avant et fut pres-

que immédiatement suivie d'une explosion beaucoup plus forte sous l'arrière. Lorsqu'on eut regagné le mouillage, on put reconnaître que quelques feuilles de cuivre du doublage seulement avaient été détachées et légèrement offensées. Somme toute, le mal était heureusement fort mince; beaucoup de bruit, peu de dommage; il pouvait en être bien autrement. A quelques jours de là, un autre vapeur anglais éprouva le choc d'une explosion semblable, et cette fois encore, l'unique résultat fut de briser deux ou trois pales de ses roues. Tel était, en définitive, l'effet de ces fameuses machines infernales; mais personne ne les avait trouvées. Elles existaient cependant réellement! Et tout aussitôt officiers et marins des deux escadres, piqués d'une curiosité ardente, se mirent à la recherche ou plutôt à la pêche de ces terribles *jacobis*. Au bout de trois jours à peine, la pêche avait rapporté, dans un rayon très-circonscrit, autour des lignes de mouillage, et pour ainsi dire *sur place*, une cinquantaine de *jacobis*. Il va sans dire que les premières machines trouvées furent avidement observées sous toutes leurs faces, fouillées dans tous leurs petits coins et recoins. On y alla d'abord avec assez d'imprudence; quelques cheveux brûlés, quelques barbes roussies, rappelèrent bientôt aux curieux le danger de jouer avec les armes à feu; on apprit aux matelots pêcheurs de *jacobis* à ne point les saisir dans l'eau par leur partie *sensible* et à les désarmer avec la plus complète sécurité. Bientôt il n'y eut plus un mousse qui conservât quelque sérieuse appréhension de ces formidables appareils. Pour se faire une idée de cette machine, sur laquelle le Moscovite fondait de si grandes espérances, qu'on se figure une sorte de gros pain de sucre ou de cône ayant 50 ou 60 centimètres de hauteur sur 45 centimètres environ de diamètre à la base, formé d'une forte feuille de tôle galvanisée, et divisé intérieurement en deux principaux compartiments par une cloison parallèle à la base. Le compartiment situé près du sommet du cône est rempli de poudre; l'autre est vide et traversé, suivant l'axe du cône, par un tube de fer-blanc, dans lequel se loge un mécanisme à fusée destiné à produire le feu et à le transmettre à la charge de poudre aussitôt que le choc ou la simple rencontre d'un corps étranger vient de produire une légère pression sur une tige très-sensible maintenue contre la surface extérieure de la base du cône. Si l'on attache une corde à un piston fixé au sommet du cône, que l'on arrête l'autre extrémité de la corde à une pierre ou à un corps suffisamment pesant, reposant sur le fond de l'eau, et si la corde a moins de longueur que l'eau n'est profonde en ce point, le cône flottera entre deux eaux, la pointe en bas, la tige sensible en dessus. Et si la corde est telle que le cône flotte à une profondeur au-dessous du niveau de la mer, le plus faible tirant d'eau des bâtiments de guerre qui tenteraient de forcer les approches, le moindre choc de leur carène contre cette sorte de *bouée* infernale, déplacera la tige sensible ; le mécanisme du com-

partiment supérieur du cône jouera tout aussitôt, et une étincelle de feu produite instantanément déterminera l'explosion de la charge de poudre. Quant au mécanisme lui-même, quelques mots suffiront pour en donner une idée. La *tige sensible*, maintenue sur la surface extérieure de la base du cône, dans le sens du rayon, et qu'un très-léger ressort tend sans cesse à écarter du centre, est repoussée vers ce centre par la pression de tout corps quelque peu résistant qui vient heurter la machine flottante. Elle choque alors l'extrémité libre d'une autre tige, établie suivant l'axe même du cône, et seulement maintenue par son extrémité inférieure, encastrée dans une petite boîte que porte la cloison séparatrice des deux compartiments du cône. La partie de cette tige qui pénètre dans la boîte est terminée par un petit tube de verre rempli d'acide sulfurique. Le choc imprimé à la tige a pour effet de briser ce tube fragile ; l'acide se répand sur du coton imprégné d'une matière chimique qui s'enflamme immédiatement; le feu se communique à une petite quantité de poudre qui remplit le reste de la boîte et dont l'explosion, chassant vers le but avec force une rondelle de fer-blanc maintenue par une légère soudure, produit l'inflammation de la charge détonante, enfermée dans le compartiment inférieur du cône.

Comme les caisses à poudre enterrées le long des glacis des redoutes et préparées de manière à éclater sous la pression du pied des assaillants, comme ces nœuds coulants, ces *lassos* jetés par des soldats, comme ces cordes tendues la nuit sur le passage de nos détachements, les jacobis se rattachent à un système spécial à la Russie. Ces ruses ne sont pas criminelles, sans doute, puisque, en guerre, il est convenu que tous les agents de destruction peuvent être légitimement employés. Cependant le choix de ces moyens peut caractériser la nation qui les met en usage. Il est impossible de ne pas remarquer que ceux que nous venons d'énumérer n'ont pas encore été usités dans les armées civilisées, et qu'ils ressemblent, avec un plus haut degré d'efficacité, à ces étendards décorés d'horribles figures que, dans leur dernière guerre avec les Anglais, les Chinois arboraient pour effrayer leurs ennemis. Nous ne parlerons ni des violations du pavillon parlementaire, ni des massacres à coups de baïonnettes des blessés tombés à l'Alma et à Inkermann, à Odessa et à Hango. Le système de mensonges flagrants observé dans la rédaction des bulletins russes, et qui ne trompe personne en Europe n'est non plus dans les usages, au moins à un tel degré, d'aucune armée européenne. C'est sans doute une consigne imposée par le gouvernement central. Elle doit être dure à suivre par des hommes à qui la vie militaire doit donner les habitudes de loyauté et de franchise qu'on trouve en général dans tous les camps. N'est-ce pas un expédient qui fait également bon marché de l'honneur militaire, que celui de couler, pour en former des estacades, de nobles vaisseaux dont les

commandants eussent certainement préféré cent fois aller au fond de la mer avec leurs équipages en soutenant au grand jour une lutte glorieuse? Les officiers russes ont dû trouver fort pénible l'obligation de cacher leurs insignes et de se déguiser pour paraître sur le champ de bataille. Les soldats eux-mêmes, quand on les menait au combat, ont dû être attristés de ne pas voir flotter au milieu d'eux leur étendard national. C'est un point d'honneur pour l'officier de montrer son uniforme, pour le soldat de faire voir son drapeau. En plaçant ainsi ses troupes en dehors des lois suivies par toutes les armées de l'Europe, le gouvernement moscovite n'a-t-il donc pas craint de laisser entrevoir la barbarie cachée sous le vernis de sa trompeuse et superficielle civilisation?

---

## II.

Opérations de la flotte alliée. — Une nouvelle escadre fluviale. — Destruction du pont flottant de Genitchi. — Expédition de la *Magicienne* et du *Ruby*. — Destruction du faubourg de Berdiansk. — Reconnaissance devant Cronstadt. — Ses fortifications. — Essai de canons à grande portée. — Perfectionnement des armes à feu.

La guerre a ses intermèdes obligés qui succèdent à de violents efforts. Elle produit, en se prolongeant, une similitude d'actions et d'images dont le récit ou les tableaux sont nécessairement empreints de cette uniformité qui épuise l'attention dans les œuvres d'art. Mais sur ce coin de terre où 300,000 hommes sont en présence, poitrine contre poitrine, où, jour et nuit, depuis dix-huit mois, se croisent le fer et le feu, un mètre de rocher arrosé du sang de nos fils, de nos frères, de nos amis, prend pour nous une valeur que n'ont pas cent lieues de pays gagnées ou perdues par une guerre ordinaire. On est avide de connaître jusqu'aux moindres détails de cette lutte suprême. C'est pour satisfaire à cette minutieuse curiosité que nous puisons dans les correspondances particulières les matériaux que ne pourraient nous fournir les documents officiels, et que nous allons chercher quelquefois loin du théâtre de la guerre les faits qui s'y rattachent par quelque point et qui peuvent avoir une influence sur son dénoûment.

Dans ce chapitre, nous allons nous occuper des différentes opérations de la flotte alliée depuis l'expédition de la mer d'Azof. Voici d'abord de curieux renseignements que nous fournit le *Courrier de Marseille* relativement à

l'affrétement d'une forte escadre fluviale destinée à agir contre certains points des provinces méridionales de la Russie :

« Le capitaine Magnan, de notre port, dit ce journal, a puisé dans une longue navigation de la mer Noire, de la mer d'Azoff, et dans la connaissance de leurs principaux affluents, une pratique qui lui a permis d'envisager les obstacles que certains atterrages et l'accès des fleuves russes offraient aux navires de mer, et surtout à notre marine militaire. Imbu de cette idée, M. Magnan adressa au gouvernement un rapport dans lequel était démontrée l'impossibilité d'opérer efficacement sur certains points importants du territoire russe avec les moyens dont disposaient les puissances alliées; il s'attachait à faire ressortir les avantages immenses que devaient offrir l'emploi d'un matériel tout spécial et qu'il était facile d'emprunter à notre navigation fluviale. Le regrettable M. Ducos, alors ministre de la marine, et le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, nommèrent conjointement une commission chargée d'examiner les questions soulevées par l'auteur du rapport. La conclusion de cette commission fut toute favorable au capitaine Magnan. Quelques doutes restaient sur les inconvénients qui pouvaient résulter d'une longue traversée en mer par des bateaux à fond plat. Ces craintes ne sont pas fondées. Les roues à aubes assurent à ces bâtiments une stabilité suffisante pour affronter la pleine mer; ils trouvent d'ailleurs dans la faiblesse de leur tirant d'eau une cause de rapidité qui abrége d'autant les chances d'une traversée et leur permet facilement de rechercher les petits ports de refuge en cas de tempête. Le Rhône et la Saône fournissent, à eux seuls, cette nouvelle flotte, qui ne compte pas moins de 97 bateaux prêts à se diriger vers la mer Noire. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails d'arrangements par lesquels diverses compagnies ont consenti à la cession de ce matériel flottant. Tout a été conclu à la satisfaction des parties intéressées et à celle du gouvernement, qui trouve ainsi tout prêts des moyens d'action inespérés. Des motifs de discrétion et de patriotisme qu'on comprendra ne nous permettent pas de divulguer les plans qui s'attachent à la coopération de cette précieuse flotte auxiliaire. Qu'il nous suffise de dire que là où les alliés n'ont pu ou ne pourraient se montrer qu'avec quelques faibles embarcations escortées d'un petit nombre de canonnières et transportant quelques centaines d'hommes, apparaîtront inopinément nos grands bateaux de rivière jetant en quelques instants sur le sol ennemi vingt, trente ou cinquante mille hommes au besoin, et cela malgré les bas-fonds et sans qu'il soit besoin de chalands ou de tout autre attirail de débarquement. Nos soldats auront à peine de l'eau aux genoux en quittant le pont de ces bateaux pour occuper le rivage. Le moindre de ces bâtiments peut embarquer environ 500 hommes. Une bonne installation leur permet de recevoir quatre caronades de 18, armement plus que suffisant pour protéger un débarquement sans autre

secours. Il n'y aura plus de plage russe, si basse qu'elle soit, pas de fleuve si obstrué qu'on le suppose, où ces navires ne puissent aborder et naviguer. On comprend l'extrême mobilité donnée à notre armée par ces bateaux, et l'effrayante rapidité avec laquelle nos généraux pourront effectuer les diversions, les entreprises les plus inattendues. Voilà tout ce qu'il nous est permis de dire sur l'emploi de cette escadre *côtière* et *fluviale;* nos lecteurs se pénétreront sans doute bien facilement des immenses avantages que notre armée doit en attendre, et des effets redoutables de son intervention contre les Russes. Un de ces navires, conduit par le capitaine Magnan lui-même, a déjà quitté le Rhône et a gagné notre port d'où il doit repartir sous peu pour la Crimée. Des embouchures du Rhône à Marseille, le *Cygne* n° 10 a filé 14 nœuds, malgré la grosse mer et une assez forte brise. Cet essai est de bon augure. Le gouvernement attend le rapport que le capitaine Magnan devra lui envoyer de Constantinople sur les conditions et les aptitudes de navigabilité de ces navires, pour expédier le gros de la flotte. »

L'Angleterre ne restait pas inactive, et le 10 juillet partaient de l'un de ses ports 30 barques canonnières à voile se rendant en Crimée, la plupart à la remorque de bateaux à vapeur. Ces barques devaient recevoir chacune un équipage de 80 à 100 hommes ; puis, remorquées par les bombardes et les chaloupes canonnières à vapeur, pénétrer et s'établir dans toutes les criques, dans toutes les embouchures des rivières appartenant à l'ennemi. La flotte anglaise recevait en même temps des cloches à plongeur et tous les appareils nécessaires pour retirer du fond de la mer la cargaison du *Prince* et des autres bâtiments engloutis dans la trop fameuse tempête du 14 novembre 1854.

Le lieutenant Hewett, commandant du vaisseau anglais *Beagle* annonçait en ces termes à l'amiral Lyons la destruction du pont flottant dans le détroit de Genitchi : « J'ai l'honneur de vous informer qu'à mon arrivée en vue de cette place, je me suis mis sur-le-champ à examiner minutieusement la communication entre la ville et Arabat-Spit, et que j'ai reconnu qu'elle existait au moyen d'un bac, de deux grands radeaux et de haussières. Je résolus de les détruire sur-le-champ. En conséquence, dans l'après-midi d'hier, j'expédiai ma yole, sous le commandement de M. John Hayles, canonnier de ce vaisseau, ainsi que la chaloupe à roues à aubes, sous les ordres de M. Martin Tracey, midshipman du *Vesuvius.* Je suis heureux de vous annoncer qu'ils ont parfaitement réussi à détruire la communication en coupant les haussières et en jetant les chaloupes à la dérive. C'est ce qui a été accompli, sous un feu formidable de mousqueterie, à 80 yards environ. Les troupes bordaient complétement la grève, et les maisons voisines étaient remplies de tirailleurs. Les plus grands éloges sont dus à M. Hayles pour le zèle et l'activité qu'il a mis à détruire

cette communication, et à M. Martin Tracey pour le feu vif et bien nourri qu'il a maintenu en couvrant sa retraite pendant que celui du vaisseau et de la chaloupe à roues à aubes jetait en même temps une grande confusion et causait des pertes dans les rangs de l'ennemi quand il se retirait de sa position périlleuse. M. Hayles se loue beaucoup de l'équipage de la chaloupe et fait particulièrement l'éloge de Joseph Trewawas, matelot à petite paie, prêté par l'*Agamemnon*, et qui a coupé les grelins. Je vous envoie ci-inclus la liste des morts et blessés; elle est, je suis heureux de le dire, fort peu chargée, quoique la yole et la chaloupe aient été criblées de balles. »

L'amiral Dundas recevait, à la même date, une lettre du capitaine Yelverton, ainsi conçue :

« A bord du vaisseau l'*Arrogant*, en vue de Wiborg, le 14 juillet 1855. J'ai l'honneur de vous rendre compte de mes opérations pendant la semaine. La *Magicienne* me rallia mercredi, et j'allai droit à la baie de Kounda, sur la côte sud, où j'avais lieu de croire qu'il y avait des troupes concentrées. Il se trouva que c'était un grand camp de Cosaques, sur une position dominante, d'où je les chassai avec des obus et des fusées lancées du *Ruby* et des chaloupes des vaisseaux. Notre débarquement éprouva quelque résistance, et il nous fut tiré des coups de fusil de derrière les haies. Mais je réussis à examiner la place à laquelle je ne fis point de mal, parce qu'elle renfermait des propriétés privées. Le lendemain matin, je mouillai, à l'entrée de la rivière Portsoiki, et, débarquant sur la rive droite, je détruisis une caserne et des écuries cosaques, et emmenai les soldats dans le pays, puis je vins ici. Après avoir fait mouiller les vaisseaux aussi près de l'île Shalsund que je le pouvais, je me rendis à bord du *Ruby*, accompagné du capitaine Vansittard, de la *Magicienne* et du capitaine Lowder de ce bâtiment; ce dernier avait sous ses ordres un fort détachement de soldats de marine. Nous remorquâmes avec nous les chaloupes de ce vaisseau, sous le commandement des lieutenants Haggard et Woolcombe, ainsi que celles de la *Magicienne,* sous le commandement des lieutenants Ming et Loody. Après avoir découvert la baie appelée Trangsund, nous vîmes, à peu de distance, un vaisseau de guerre russe à vapeur avec deux fortes canonnières en remorque. Cette apparition toute nouvelle et inattendue d'un bâtiment de guerre russe qui, cette fois, n'était pas abrité d'une muraille de pierre, et, selon toute apparence, était disposé à nous livrer un loyal combat, excita le plus vif enthousiasme parmi les soldats et les officiers. J'ordonnai à M. H. Hale, commandant du *Ruby*, d'ouvrir tout de suite le feu, mais il se retira bientôt, après avoir, je crois, éprouvé quelques avaries. Nous étions alors parvenus à l'entrée du Sund; Wiborg était en vue, et nous avions une belle chance d'attaquer trois grandes canonnières, qui, avec un autre vapeur, étaient sous une île située à un mille environ de distance. Là nous ren-

contrâmes une barrière qui entravait le passage de la canonnière et des chaloupes. En ce moment, une batterie masquée sur la rive gauche, à une distance de 350 yards, ouvrit sur nous un terrible feu de mousqueterie et de mitraille. Il y fut sur-le-champ riposté, et un feu rapide, bien dirigé, du *Ruby* et de toutes les chaloupes, le maîtrisa. Le vapeur et les canonnières de l'ennemi vinrent ensuite de dessous l'île et ouvrirent le feu sur nous. Comme il était impossible de faire franchir la barrière au *Ruby*, je retournai vers Stralsund; les tirailleurs nous suivaient tout le long des rives, mais avec le feu du *Ruby* et des chaloupes nous les chassâmes de leurs positions aussi vite qu'ils les avaient prises. Il éclata dans un des canots de l'*Arrogant* une explosion qui enfonça le bateau; les hommes furent sauvés, mais je regrette de dire que M. Story, le midshipman qui le commandait, fut tué en travaillant à sauver l'équipage; le bateau dériva tout près de la batterie, et il fût tombé au pouvoir de l'ennemi, si le lieutenant Haggard, de ce vaisseau, et le lieutenant Dewelle, de la *Magicienne*, qui étaient dans la yole du *Ruby*, avec un équipage de bonne volonté, ne l'avaient pas tiré de là en remorque sous un feu formidable. Je ne saurais louer assez la conduite de tous les officiers et de tous les soldats qui ont donné dans cette affaire. Grâce à leur sang-froid et à leur indomptable courage, ils ont pu malmener et tenir en échec, pendant plus d'une heure, l'ennemi qui était fort supérieur en nombre, et avait, outre cela, l'avantage de connaître les lieux et d'avoir une bonne position. »

Enfin, le commandant Osborne envoyait, de la pointe d'Arabat, à l'amiral Lyons, une dépêche dont voici la teneur :

« Depuis ma dernière lettre, je suis parvenu à détruire, au moyen d'explosions sous-marines, les quatre bateaux à vapeur russes coulés bas dans la baie de Berdiansk. L'ennemi ayant, des maisons du faubourg occidental de Berdiansk, tiré deux fois sur nous pendant que nous étions tranquilles et sans défiance, j'ai cru devoir ordonner qu'une conduite aussi peu honorable, de la part d'une ville qui avait été épargnée parce qu'elle était sans défense, fût sévèrement punie, et cela d'autant mieux que Berdiansk avait été traitée avec une douceur peu ordinaire lors de nos premières visites. En conséquence, le 22 juillet, j'ai fait détruire le faubourg occidental qui avait abrité les tirailleurs russes. Je suis parvenu à découvrir et incendier dix grands magasins de grains remplis de blé, contenant chacun environ 200 tonneaux, et plusieurs moulins à farine qui, jour et nuit, ne cessaient de moudre pour la consommation des Russes. J'ai épargné l'église et la majeure partie de la ville, bien que toutes les maisons eussent donné asile à ceux qui avaient tiré sur nous. »

Une reconnaissance était faite par les flottes alliées devant Cronstadt, et l'on constatait l'état des fortifications de ce boulevart de Saint-Pétersbourg dont les défenses sont ainsi disposées : L'île de Kosline est un triangle aigu

irrégulier, long de sept milles, posé dans le golfe de Finlande dans une direction oblique : sa base vers Saint-Pétersbourg et son sommet du côté de la mer. L'extrémité est, et la plus large, est couverte par la tour de Cronstadt; la pointe aiguë, et nord-ouest, est marquée par le phare de Tollbocken. Si donc un bâtiment, se dirigeant vers l'embouchure de la Néva, met le cap sur Tollbocken, on dirait qu'il peut continuer sa course, soit en contournant Cronstadt par le nord, et, conséquemment, gouvernant entre l'île et la côte de Finlande, soit en gouvernant au nord de Cronstadt, alors entre l'île et le rivage d'Ingrie. Mais ce canal du nord n'est pas navigable. Le gouvernement russe a barré ce passage en entassant une double et triple rangée de pieux sur une longueur de cinq ou six milles, qui, avec des blocs de pierre et autres matériaux obstruants, forment entre Cronstadt et Lisi-Noss une barrière infranchissable, excepté pour de très-petits bâtiments. Comme on s'est borné à appliquer ici à la mer le principe établi dans beaucoup d'autres endroits aux rivières, il est permis de croire que l'ouvrage a été bien et efficacement accompli. La destruction de l'embouchure de la Sulina, l'une des bouches du Danube, est une garantie matérielle que les ingénieurs de la Baltique n'ont pas travaillé en vain.

Il reste à examiner l'approche du nord de l'île et à montrer les nombreuses difficultés que rencontrerait une force ennemie tentant de forcer ce passage. Le canal, qui a d'abord une profondeur moyenne de 5 fulhans seulement, puis de 7, prend la forme d'un triangle dont la base repose entre deux grands forts (Alexandre et Risbouck) et le sommet dans l'étroite ouverture de 300 yards qui est entre Cronstadt et l'extrémité du banc de sable appelé *Branienbraum Spitt*. Si donc nous voulons entrer à Cronstadt, il faut passer entre les deux forts extérieurs, et encore en les rangeant de très-près. A notre gauche, et à 800 yards de distance, est le fort Alexandre. Ce fort est de forme elliptique et consiste en un front avec quatre étages d'embrasures et deux ailes; chacun des trois étages a un mur à pic et est armé avec des canons placés en batterie *en barbette*. Il est construit en blocs de granit sur une fondation de pieux enfoncés dans 18 pieds d'eau. L'apparence du fort *Alexandre* est très-imposante; en contournant ce fort, on se trouve sous le feu de 116 pièces de 8 pouces et de 10 pouces, toutes casematées. En regardant encore à gauche et en avançant toujours, nous nous trouvons nous-mêmes sous les canons du bastion du centre du fort *Pierre*. Il a trois bastions réunis par deux courtines. Le premier commande l'approche de l'arrière du fort Alexandre; le second et le troisième balayent le principal chenal; les bastions contiennent 28 canons en casemates et 28 canons au-dessus en barbette; les courtines n'ont pas de casemates, mais sont armées de 20 canons en barbette. Le nombre total des pièces d'artillerie du fort est de 76 pièces, sans compter quelques-unes de plus petit

calibre sur le mur de bandière. A la gauche est Cronstadt, qui, quoiqu'il mérite le respect pour avoir été construit par Pierre-le-Grand, a une apparence tout à fait au-dessous des autres forts. De la mer, il présente simplement une ligne basse de casemates en bois formant une batterie de 40 canons placés à fleur d'eau et disposés dans la première partie de chacun des deux bastions avec une courtine qui les unit. Cronstadt n'est en fait qu'une sorte de môle ou de chaussée supportée par des pieux. Il est en forme de pentagone irrégulier. L'an dernier, il y avait 20 canons sur la courtine de face, et 35 de plus en trois bastions, tous casematés, avec 30 en barbette aussi sur les bastions.

Cronslott est le dernier des ouvrages détachés qui défendent le passage de la grande rade (l'espace entre les quatre batteries ci-dessus décrites) à la petite rade (le mouillage voisin au-delà de Cronslott), mais il y a encore des batteries à noter, et l'une d'elles, dans notre opinion, est le réel boulevart de Cronstadt. La première dans l'ordre est celle du *môle* dont la ligne forme le flanc, du côté de la mer, du port marchand, et, courant dans une direction presque perpendiculaire à l'approche, va joindre les fortifications de terre, qui traversent ici l'île dans sa largeur. Les trois bassins (celui qui est affecté aux navires de commerce est à l'extrémité la plus ouest) ne sont pas des excavations; ils ont été faits en enfonçant des pilotis de manière à prendre sur l'eau l'espace nécessaire. Les pilotis supportent une construction supérieure, en bois dans quelques endroits, dans d'autres en granit, et parfois en granit et en bois combinés; la plateforme du rempart ainsi formé donne place à des canons de fort calibre; les canons en place, au nombre de 70, outre 10 ou 12 mortiers, sont *en barbette*, et pour empêcher que le bois de la plateforme ne prenne feu, on l'a renforcé, d'espace en espace, par des feuilles de fer. L'année dernière, ces pièces étaient seulement (à l'exception de 5 paixhans de 8 pouces placés à l'extrémité du môle près de Cronslott) des pièces de 18 et de 24; il y a peu ou point d'abri pour les artilleurs, et si un navire pouvait passer sain et sauf toutes les autres batteries et ne faire aucune attention au fort Mentschikoff, dont nous allons bientôt parler, il pourrait mouiller à la tête du môle et mettre ces canons hors de combat par un feu d'enfilade dirigé de son gaillard d'arrière. La première moitié de cette batterie, ajoutons-le, coopérerait avec les forts ci-dessus indiqués, pour empêcher les bâtiments d'entrer dans la petite rade; l'autre moitié protégerait le rivage et le dos du fort Pierre de l'attaque des embarcations. Mais supposons qu'un vaisseau de ligne à hélice s'est avancé jusqu'à l'entrée de l'étroit canal, entre Cronslott et la tête du môle; car il est impossible de supposer que plus d'un bâtiment à la fois puisse essayer, au milieu de la fumée et de la confusion d'une bataille, de passer par une ouverture de 227 mètres de large, où il y a toujours le danger de toucher. S'il réussit, il arrive au bout de la

grande rade devant le fort Mentschikoff. Le fort Mentschikoff, construit en cubes de granit sur un bastion placé en saillie du port marchand, est armé de 44 pièces de 10 pouces et de 8 pouces sur quatre étages de casemates; le flanc tourné vers Cronstadt est percé de meurtrières pour la mousqueterie, cinq à chacun des trois étages inférieurs. Le derrière n'est pas susceptible de défense contre un coup de main, mais cela est de peu d'importance, puisque ce coup de main ne pourrait être fait avant la chute de Cronstadt elle-même. La ventilation est assurée par six ouvertures longitudinales en biais, dont le tirage avec un vent d'est chasserait la fumée des casemates. Que la bordée d'un vaisseau de ligne dirigée sur le fort Mentschikoff produise sur sa façade unie un effet très-sensible, ce n'est pas douteux; mais ce vaisseau à hélice pourrait-il se placer de manière à faire agir sa batterie? Le danger pour lui serait d'être obligé de présenter l'avant au fort Mentschikoff et de ne pouvoir lui répondre qu'avec ses canons de l'avant et son canon de 68 à pivot, de sorte que le mal qu'il pourrait faire avant d'être en position serait insignifiant. L'opinion publique, à Saint-Pétersbourg, n'est cependant pas sans inquiétude sur Cronstadt, car l'empereur a fait, l'an dernier, tracer une batterie de mortiers pour la défense du palais de Péterhof, qui cependant ne pourrait être attaqué que par un ennemi qui aurait pris Cronstadt. Plus récemment encore, il a élevé une batterie de canons à Kulugeff, une des îles à l'embouchure de la Néva. Du reste, l'activité de notre ennemi, soit à élever de nouvelles batteries, soit à abandonner et à faire sauter celles qui sont intenables, mérite d'être constatée.

Nous venons de décrire les batteries de nécessité, celles qui défendent les approches de la mer comme celles de Cherbourg et de Portsmouth. Les autres ouvrages qui nous restent à faire connaître sont destinés à établir une canonnade de loin et sans nécessité pour les navires venant de Saint-Pétersbourg. Nous avons déjà mentionné le môle qui renferme les trois bassins, du port du milieu et des batteries de guerre. En face de Cronslott, ce môle prend une nouvelle direction et court près d'un mille presque parallèlement au côté nord de l'île, séparant le port marchand et celui du milieu de la petite rade. Il a trois bastions à son extrémité, sur le premier desquels est le fort Menstchikoff. A l'extrémité du port du milieu, est le port de guerre, de forme rectangulaire et d'environ 820 mètres de long sur 320 de large; il y a deux bastions à l'extrémité et deux sur chaque flanc, et ceux sur le côté de la petite rade ont les ongles saillants tronqués, et une ouverture est laissée pour le passage des bâtiments. Le môle des deux premiers bassins, à l'exception de quelques 240 mètres au-dessous et près du fort Menstchikoff, est en bois, ainsi que la partie ouest du port de guerre. Dans des circonstances ordinaires, il est armé à un ou deux points de pièces de petit calibre. Au-delà de l'extrémité du dernier bassin, les

vaisseaux de ligne ne peuvent pas avancer, mais il y a assez d'eau pour les frégates à vapeur. Au dos et au-dessus de la digue artificielle qui court le long de l'extrémité de l'île, il n'y a que les bateaux de petit tirant d'eau qui peuvent approcher. La digue rencontre un haut mur de briques d'environ 180 mètres de long, et dans lequel est une porte d'entrée conduisant à un embarcadère en bois où débarquent les passagers amenés à terre par les petits bateaux à vapeur qui font le va et vient entre Cronstadt et le continent, pour entrer dans la ville. On arrive à cette porte par un pont-levis et en dedans est un corps-de-garde de construction régulière, avec les accessoires de défense ordinaire. Il est flanqué de 16 canons dirigés de Saint-Pétersbourg, par des embrasures taillées dans le mur, à l'Haxo. Puis vient un mur orbe, une baraque avec des meurtrières et le grand hôpital de Cronstadt, après lequel vient une batterie en plateforme à la pointe nord-est de l'île. A côté est une double ligne d'ouvrages consistant en remparts et *fausse haie* et s'élevant immédiatement du bord de l'eau; elle court de la plateforme à l'extrémité nord-ouest de Cronstadt; là elle se tourne et court le long des fortifications déjà indiquées comme joignant le môle; ces ouvrages consistent en un rempart régulier, traversant la largeur de l'île en avant duquel est un fossé, un canal et un chemin couvert. La courtine intérieure a une longueur de parapet d'environ 2,730 mètres. Outre ces fortifications, il y a un certain nombre de petites redoutes et batteries sur le côté sud de l'île, commandant les eaux peu profondes entre le fort Pierre, le fort Alexandre et le fort Constantin (50 canons, deux étages et le rivage); ils sont peu importants, et il suffit d'avoir un plan sous les yeux pour s'en rendre compte. Il n'y a pas de cales à Cronstadt; les bâtiments de la marine impériale sont construits à Saint-Pétersbourg et à Archangel. La factorerie à vapeur (une copie de celle de Woolwich) n'est pas encore complétée, et même, s'il n'était pas question de la guerre, il faudrait encore deux ou trois ans.

L'amiral général grand-duc Constantin a pris plus récemment des dispositions importantes en vue de la défense de Cronstadt. Le commandement de tous les bâtiments à vapeur et vaisseaux de ligne qui se trouvent dans la petite rade a été remis au contre-amiral de Schantz, chef de la 1re division de la flotte. Son pavillon flotte sur le vapeur le *Kamschatka*. Le commandement des vaisseaux de ligne à vapeur de la petite rade a été donné au comte Tyrmow, sous les ordres du contre-amiral Schantz. La flottille à rames qui stationne à Liszi-Nosz (Pointe du Renard) est placée sous le commandement du contre-amiral Lutkowski, et la flotille à rames qui stationne sur la rade de l'Est et le port de commerce, sous celui du contre-amiral baron Rosen. Le détachement du port de commerce est sous les ordres immédiats du capitaine de 1re classe Karjakin. Mettant à profit la leçon de Bomarsund et l'expérience du siége de Sébastopol, les ingé-

nieurs russes ont protégé les fortifications de pierre par une série d'ouvrages en terre qui coupent l'île et qui couvrent la ville et le port. La flotte russe de Sweaborg, à l'époque où se place cette période de notre récit, a rallié celle de Cronstadt, et elles présentent ensemble des rangées de canons de gros calibre et à longue portée, qui ajoutent considérablement à la force de la place. Nous avons dit que l'unique chenal par où les vaisseaux peuvent passer pour remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg était défendu par plusieurs forts et des centaines de bouches à feu. Mais ces fortifications n'ont pas suffi pour rassurer l'ennemi. Il a placé en travers le chenal trois vaisseaux à trois ponts, qui croisent leurs feux avec les batteries du fort Mentschikoff et celle de Cronslott. De l'autre côté de l'île, sur le bras de rivière qui contient trop peu d'eau pour livrer passage aux grands navires, les Russes ont placé 4 vaisseaux de ligne, 5 frégates et 2 corvettes. Ces bâtiments doivent nécessairement être échoués. Leurs feux commandent la rivière et gêneraient considérablement la manœuvre d'embarcations chargées de troupes de débarquement. On a, d'ailleurs, compté dans le port 17 vaisseaux et 10 steamers. Un nombre très-considérable de chaloupes canonnières, les unes à rames, les autres à vapeur, sont préparées pour assaillir les bâtiments des alliés qui viendraient à échouer par accident, ou dans une tentative pour forcer les lignes ennemies. On voit que la prise de Cronstadt ne serait pas plus aisée que celle de Sébastopol. Son tour viendra pourtant si la guerre se prolonge, car les moyens d'attaque ne le cèdent en rien aux moyens de défense. Nous avons parlé des bateaux plats pouvant entrer dans les moindres criques et des terribles batteries flottantes qui opposeront aux murailles de granit des murailles de fer à l'abri des projectiles de toute nature; voici maintenant un fait qui donnera une idée des moyens de destruction qu'on se propose d'employer : « Le 6 juillet, vers le soir, dit dans sa correspondance un des officiers de la flotte, le commandant en chef a fait essayer la portée d'un canon de 32, qui avait été amarré d'une manière particulière et pointé à 45 degrés dans une des chaloupes prises quelques jours auparavant. La chaloupe avait été mouillée par le travers de la poupe du vaisseau amiral. On tira trois à quatre coups. Au premier tir, on surveilla avec beaucoup d'attention la chute du boulet dans l'eau; mais elle se fit si longtemps attendre qu'on n'y prenait plus garde, quand quelques secondes après des cris de surprise s'élevèrent à la vue d'une petite colonne d'écume qui jaillissait en l'air à une distance de plus de 5,000 yards ou plus de trois milles. Le projectile avait mis plus de 31 secondes à parcourir son trajet. La chaloupe fut alors remorquée plus près de la côte, en face des nouvelles batteries en terre élevées auprès de la maison du gouverneur, et deux coups furent tirés pour s'assurer si on était à portée. Les deux boulets passèrent beaucoup au-dessus de la batterie, qui riposta aussitôt sans succès avec des mortiers qui

n'atteignaient pas à la distance où était la chaloupe. Ce sont peut-être les premiers projectiles ennemis qui aient jamais atteint l'île de Cronstadt. Vers une heure avant la nuit, on aperçut une petite embarcation glissant le long de la côte Nord et cherchant à gagner Saint-Pétersbourg; on envoya deux chaloupes canonnières pour s'en emparer, et à onze heures du soir elles étaient de retour, ayant l'embarcation à la remorque. Elle contenait trois pêcheurs qui avaient essayé de porter trois à quatre barils de sardines au marché. On les laissa aller après les avoir examinés et les avoir avertis; ceci démontre avec quel soin le blocus est effectué, puisqu'à 12 milles de la capitale de l'empire et à cinq milles de sa forteresse la plus puissante, une embarcation aussi petite que les canots qui sont sur la Tamise ne peut sortir sans être aperçue et sans que nous puissions nous en saisir. » Voici en même temps ce qu'on écrit de Calais au *Journal de la Flotte* : « Depuis quelques jours, il n'est bruit dans notre ville que d'expériences d'artillerie, qui doivent y avoir lieu incessamment. En effet, le gouvernement vient de faire confectionner, dans ses fonderies, des pièces de canon de nouveaux systèmes, qui, d'après les données connues, doivent avoir une très-grande portée. Le meilleur moyen d'essayer ces pièces était de les envoyer dans un port de mer, afin d'avoir une vaste plage pour les expériences : déjà Calais en a reçu une qui ne pèse pas moins de 3,926 kil.; l'intérieur de ce canon est à rainure et doit donner au projectile une impulsion qu'on évalue à cinq kilomètres. Les poudres nécessaires aux expériences sont arrivées depuis quelques jours, et on attend, le 3 août, la deuxième pièce de canon qui diffère totalement de celle déjà arrivée. Cette nouvelle pièce ne lancera, *dit-on*, que des boulets dont la forme sera celle des balles coniques des chasseurs de Vincennes, et qui, par ce seul fait, auront une projection qui variera de 5 à 7 kilomètres. Il est fortement question de l'arrivée à Calais de l'Empereur, pour présider à ces expériences. Les immenses travaux que Sa Majesté a faits sur l'artillerie rendent assez probable sa présence aux essais d'une amélioration aussi importante. S'il faut en croire les journaux anglais, des officiers supérieurs de l'artillerie anglaise doivent se rendre à Calais, afin de profiter des perfectionnements apportés aux armes de guerre. »

C'est ici l'occasion de dire à nos lecteurs quelques mots de ces perfectionnements et de leur faire connaître les armes dont le nom se retrouve fréquemment dans notre récit. Depuis la découverte du fulminate d'argent, par Leroy, de 1815 à 1820, de nouveaux agents, près desquels la vieille poudre à canon n'est qu'un instrument bénin et paresseux, ont été étudiés dans leur nature et dans leurs applications pratiques, autant que le permettait la difficulté de leur caractère et les dangers de leur commerce. Ils ont déjà remplacé la poudre pour amorcer les armes, et ont fait plus d'une tentative pour la chasser entièrement du domaine qu'elle occupe

depuis quatre siècles. Jusqu'ici, la poudre à canon résiste, non qu'elle soit, en réalité, plus puissante que ses rivaux, depuis le fulminate de mercure mêlé à l'azotate de potasse et le chlorate de potasse mêlé au sulfure d'antimoine, jusqu'au fulmi-coton. Mais elle conserve sur eux l'avantage de la régularité des effets, avantage qui tient peut-être lui-même, en grande partie, à une production plus égale et plus sûre, parce qu'elle est plus vieille et plus expérimentée. Les armes de guerre et de chasse conservent donc, en général, jusqu'à plus ample informé, le propulseur en usage depuis le quinzième siècle. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, on fut frappé des inconvénients du fusil de munition ordinaire. Pour atteindre un homme, il fallait 1,000 à 1,200 coups. On essaya alors de recourir à la carabine, qui imprime au projectile un mouvement de rotation semblable à celui d'une toupie et qui assure la justesse et la régularité du tir ; mais, pour se servir d'une carabine, il faut que la balle soit *forcée*. Le moyen primitif de forcement consistait à prendre une balle de diamètre supérieur à celui de l'arme, et à l'introduire violemment à coups de maillet; mais ce moyen était trop lent et difficilement praticable avec les ardeurs de notre humeur gauloise. En 1840, M. Delvigne fit adopter un nouveau moyen de forcement qu'on appela le *forcement par aplatissement*. Ce système consistait à construire au fond de l'arme une chambre d'un diamètre moindre que celui du canon. La balle était introduite librement dans l'arme ; puis, par un coup de baguette, on l'aplatissait sur le ressaut que formait l'orifice de la chambre. En 1848, M. Minié perfectionna l'invention de M. Delvigne. Au lieu d'une chambre il introduisit au fond de la culasse du fusil une tige sur laquelle la balle s'aplatissait. Cette carabine dite *à tige* ou *carabine Minié* est celle qui arme actuellement nos tirailleurs et qui est si meurtrière pour les artilleurs russes. Mais quelque parfaite que soit cette arme, elle a l'inconvénient de se composer de plusieurs pièces, d'exiger des accessoires dispendieux, enfin de faire dépendre la justesse du forcement de l'intervention personnelle du tireur. Alors le problème se déplaça; on ne s'occupa plus du perfectionnement de l'arme; mais on porta sur la balle elle-même toute l'attention. Ce fut dans sa manière d'être, sans modification du canon et sans percussion, qu'on chercha les moyens de forcement. C'est alors qu'apparut la *balle à culot*, récemment adoptée par l'Angleterre pour ses troupes de Crimée. La balle à culot est une balle cylindro-conique évidée. Dans l'évidement est introduit un petit coin conique de zinc ou de toute autre matière dure. Au moment de l'explosion, les gaz qui se dégagent de la poudre se précipitent sur le culot et l'enfoncent dans la balle, qui, étant d'une matière plus malléable, se dilate et se force. C'est ce qu'on appelle le *forcement par dilatation*.

Une autre arme dont les Anglais font grand usage est le *revolver* ou pis-

tolet tournant. Un revolver est composé d'une partie fixe et d'une partie mobile. La partie fixe comprend au moins la poignée, le canon quand il est unique, sinon l'axe autour duquel tournent les canons, enfin un système d'assemblage de l'avant et de l'arrière de l'arme. Mais les charges amorcées sont toujours mobiles autour d'un axe rattaché à la crosse et au canon ou prolongé jusqu'à l'avant de l'arme, selon que chacune des charges se transporte avec son canon particulier, ou qu'elle vient, à son tour seulement et avec le tonnerre qui la contient, se présenter devant un canon unique. Dans tous les cas, la poignée fixe contient une partie mobile, dans le plan vertical, composée de la gachette et du chien; la partie mobile autour de l'axe, tonnerres ou canons, doit obéir à l'impulsion du chien ou à celle de la gachette, et tourner d'un cran quand on tire ou quand on arme. On obtient ce résultat au moyen d'un échappement à crémaillère, dont les talons fixent successivement la partie mobile dans la position qu'elle doit garder jusqu'au départ d'un nouveau coup. Supposons le tonnerre mobile. Il est ouvert des deux parts, par sa cheminée et par sa tranche. La première est protégée par la capsule et par le petit diamètre du canal. Il faut des précautions spéciales et une précision d'ajustement parfaite pour que le feu d'une explosion ne pénètre jamais par la tranche d'un tonnerre encore chargé. La disposition des parties du tonnerre lui-même peut varier aussi. Le feu peut être mis au centre ou à l'extérieur de la partie mobile. En d'autres termes, les cheminées peuvent être placées vers l'axe, ou sur la circonférence extérieure de la partie mobile. Enfin, il faut encore, s'il est possible, assurer au tir quelque précision. Là est l'avantage principal de la mobilité du tonnerre. Il semble difficile que le poids des canons placés au-dessous de celui qui fait feu ne contribue pas beaucoup à déranger le visé, et l'arme est plus stable quand le poids principal du revolver est placé, comme dans le cas du tonnerre mobile, presque dans la main. Il y a des revolvers à 4, 8, 12 et 24 coups. Tantôt chaque coup doit parcourir un canon particulier; tantôt le tonnerre est multiple, et, par un système de crémaillère qui tourne et s'arrête, commandé par les mouvements du chien ou par ceux de la gachette, il apporte successivement chacune de ses charges sous le choc du chien et dans la direction du canon. Diverses méthodes sont employées pour consolider les assemblages, prévenir à coup sûr l'inflammation prématurée des charges, et assurer cette inflammation au moment opportun. Dans le système du revolver d'ordonnance en Angleterre, la gachette agit seule, sans qu'il soit besoin de relever le chien. Disons seulement ici que les problèmes spéciaux soulevés par le revolver ont, en dernier lieu, grandement exercé la sagacité de nos armuriers. Des essais avaient été tentés, il y a plusieurs siècles, pour dispenser ainsi l'homme armé de charger immédiatement après chaque coup tiré. Les difficultés de la solution étaient à peu près insurmontables avec les amorces en poudre à canon, l'imperfection de la

mécanique et la complication des moyens employés alors pour mettre le feu ; cependant le fusil tournant de 1806 semblait déjà réussir assez bien. Le problème a été repris de nos jours, et, grâce aux capsules à poudre fulminante, au talent de nos mécaniciens, à la précision de nos machines-outils, il a reçu plusieurs solutions satisfaisantes. Nous parlons des machines-outils, parce que la fabrication du revolver Colt, par exemple, est faite presque entièrement par machines. C'est un très-remarquable précédent pour la fabrication mécanique des armes à feu. On nous pardonnera de nous étendre ici sur les revolvers qui ont pris une si notable importance depuis quelques années. Les marins anglais en sont armés pour les cas d'abordage ou de débarquement. Les voyageurs en Amérique les opposent aux couteaux et aux tomahawks des Indiens.

Débarrassé, au moyen d'une ingénieuse invention, du plus grave de ses défauts, le chargement par la culasse est appliqué aujourd'hui sur une grande échelle aux armes de chasse, et il est à peu près certain que les essais auxquels on se livre actuellement pour en universaliser l'application aux armes de guerre ne resteront pas longtemps infructueux. Quelques conceptions heureuses, complétées par des recherches savamment dirigées ont procuré aux armes rayées en hélice une rapidité de chargement, une portée et une justesse de tir dont personne jusqu'à ce jour ne les avait crues susceptibles. Enfin la fabrication s'est améliorée par le choix de matières premières d'une qualité supérieure et l'emploi plus étendu et plus judicieux des procédés mécaniques. Pendant la même période de temps, l'artillerie se signalait par des travaux et des découvertes de la plus haute importance, aux points de vue pratique et scientifique. Ainsi le matériel Gribeauval a fait place à un matériel nouveau dont la composition, le tracé et la construction répondent mieux à toutes les exigences du service. Des expériences, faites avec méthode pour l'étude des effets de la poudre et l'établissement des principes du tir, ont enrichi la science d'une foule d'observations nouvelles et de savantes théories qui, à leur tour, ont conduit à des résultats d'une haute importance pratique. C'est ainsi que le tir en brèche contre des revêtements en maçonnerie peut s'exécuter aujourd'hui avec une immense économie de temps, de poudre et de projectiles; que les pièces de siége de gros calibre, qui étaient détériorées et mises hors de service par un tir de deux cents coups à fortes charges, résistent aujourd'hui à trois ou quatre mille coups, sans détérioration appréciable; c'est ainsi, encore, que la question de la conservation indéfinie des poudres de guerre, en les mettant à l'abri de ces explosions accidentelles qui causent parfois de si terribles ravages, peut être considérée comme résolue *complétement*, au double point de vue de la philanthropie et de l'art militaire. Nous devrons ajouter que les fusées de Shrapuelles ont été portées à un degré de perfection qui rend ces redoutables projectiles d'un emploi désormais facile et assuré à toutes les distances,

et dans toutes les circonstances de la guerre de campagne où l'on ne pouvait employer jusqu'à cette heure que le tir à boulets, et enfin que l'influence du mouvement de rotation des projectiles sur la trajectoire qu'ils décrivent, étudiée avec soin et avec méthode, a déjà permis de donner une justesse beaucoup plus grande au tir des mortiers. On voit combien sont perfectionnés les moyens de destruction dont on peut se servir aujourd'hui, et quels immenses progrès ont été accomplis dans l'armement des troupes. Plus rapide que jamais, une infanterie légère reçoit des fusils portant, avec une précision déterminée, plus loin que naguère des bouches à feu dont les projectiles étaient soixante fois plus pesants. Au lieu de rester enchaînée aux pas des fantassins, l'artillerie de campagne arme et monte ses conducteurs, charge ses canonniers sur les avant-trains, accroît le poids des projectiles, amplifie les portées, et, loin d'être ralentie, devenue précise, uniforme, inversable et solide, rivalise en vitesse avec la cavalerie. Avec des canons Lancastre à boulet plein de 60 kilos, on fait éclater le granit des forteresses russes. Avec des canons à la Paixhans, on lance des projectiles monstres, et chaque coup de ceux que les marins nomment *heureux* suffit pour brûler ou couler bas les vaisseaux ennemis. C'est des manufactures françaises que sortent la plupart des armes perfectionnées : la manufacture de Saint-Étienne vient de recevoir une commande de 20,000 fusils pour l'armée anglaise et, de son côté, le gouvernement turc a commandé une forte quantité de carabines Minié.

---

# III.

A Constantinople. — Arrivée de M. Thouvenel, ambassadeur de France. — La Corne-d'Or. — Incendie à Péra. — Belle conduite du capitaine Poteau et des sapeurs-pompiers français. — Distribution des décorations du Medjidié. — Traduction d'un diplôme. — Avis officiel aux journalistes turcs. — Révolte des bachi-bouzouks. — Arrivée d'Omer-Pacha. — Arrivée des familles venues de Kertch. — Récit des scènes qui ont suivi l'occupation de cette ville. — Projets de réformes. — Pose de la première pierre d'une église près de Jérusalem.

Tandis que se passaient sur le théâtre de la guerre les événements que nous venons de raconter, le nouvel ambassadeur de France en Turquie, M. Thouvenel, était reçu à Constantinople. Une correspondance nous transmet à ce sujet les détails qui suivent : « Le bâtiment station-



naire la *Proserpine* a salué immédiatement de 19 coups de canon. Les équipages de tous les bâtiments de guerre français, en rade, étaient sur les vergues. Le *Solon* ne s'est arrêté dans le port que pour recevoir la visite du commandant supérieur de la marine, M. le capitaine de vaisseau Chaigneau, qui venait se mettre à la disposition de M. l'ambassadeur. Avant de se remettre en route pour gagner Thérapia, le *Solon* a hissé le pavillon impérial ottoman, qui a été salué de 21 coups de canon. M. l'ambassadeur a reçu à bord du *Solon* la visite de M. Benedetti et de tout le personnel de l'ambassade et s'est ensuite rendu au palais de France où tout avait été préparé pour sa réception. Aujourd'hui Réouf-Bey, premier secrétaire du bureau de la correspondance au ministère des affaires étrangères, s'est rendu à Thérapia pour complimenter M. l'ambassadeur de France au nom du gouvernement. Réouf-Bey avait été spécialement désigné pour remplacer, en cette circonstance, le premier interprète du Divan, Nourreddin-Bey, et le second interprète, Remzi-Effendi, retenus pour cause de maladie. Tous les ministres ont fait particulièrement féliciter M. l'ambassadeur sur son heureuse arrivée. » Le vaisseau le *Solon*, qui portait M. Thouvenel, s'était arrêté à la *Corne-d'Or*. Il n'est pas inutile de faire connaître en quelques mots cet endroit célèbre dans l'histoire. On peut considérer le magnifique port de Constantinople comme un embranchement latéral du Bosphore. C'est un golfe mollement ondulé, s'étendant du sud-est au nord-ouest, et ayant, dans cette direction, une longueur de près d'une lieue sur une largeur moyenne d'environ 600 mètres; le maximum de sa profondeur est à peu près dans sa partie centrale, où il atteint 34m 732; à son extrémité nord-ouest il n'a, le plus souvent, que 3m 656; partout ailleurs, la profondeur varie de 14m 56 à 13m 28, 21m 936, 24m 764. A son extrémité septentrionale, il reçoit les deux ruisseaux Alibex et Kiathané, fameux dans l'antiquité sous les noms de Cydaris et Barbyses, qui opèrent leur jonction avant de se jeter dans le golfe. Lorsqu'on considère la forme effilée et recourbée de ce golfe, dont le sommet se confond avec les contours sinueux des deux petites rivières, l'image de la corne ramifiée d'un cerf se présente naturellement à l'esprit; en sorte que l'on est tenté d'admettre cette similitude comme la véritable origine du nom de *Chrysokéras* ou de Corne-d'Or, que les anciens avaient donné à ce golfe. Cette étymologie paraît plus vraisemblable que les interprétations tirées du mythe d'Io et de sa fille Kéroessa, née, selon la fable grecque, dans ces parages. La Corne-d'Or sépare la ville de Constantinople proprement dite des faubourgs de Galata, de Tophané et de Péra.

Ce dernier faubourg, spécialement habité par les Européens, était peu de temps après l'arrivée de l'ambassadeur, le théâtre d'un violent incendie. Le 17 juillet, vers une heure de l'après-midi, le feu se manifesta au Grand-Champ, dans le quartier appelé *Culchuk-Keul*, qui fait face au parc d'artil-

lerie. A la première lueur de l'incendie, se portaient sur le lieu du sinistre les sapeurs-pompiers français de la compagnie expéditionnaire du capitaine Poteau, guidée par ses officiers et manœuvrant ses pompes. Peu après arrivaient le général de division Larchey avec son état-major, la gendarmerie commandée par le capitaine Bouthier, tous les officiers, sous-officiers et soldats français disponibles de tous les établissements de Péra et Galata, des détachements de marins de la *Proserpine*, de l'*Eldorado* et autres bâtiments, portant des pompes à incendie. Les pompiers ottomans portant leur matériel, agrès, crocs et engins, arrivaient à leur tour. Ils étaient affectés de préférence au sauvetage des maisons de la ville, tandis que les Français protégeaient le parc de construction des équipages militaires dont la direction est confiée au capitaine Poteau. Le ministre de la guerre, le ministre de la marine et le ministre de la police, et beaucoup de fonctionnaires ottomans se rendaient, de leur côté, sur le théâtre de l'incendie. Favorisé par un vent assez violent qui changea plusieurs fois de direction, le feu se propagea avec rapidité, et, malgré la bonne et prompte organisation des secours, dévora deux cents à deux cent cinquante maisons. Les ateliers et magasins du parc de construction, tous en planches et bordant un côté de la rue incendiée, devaient être la proie des flammes si, pendant quatre heures consécutives, on ne les eût arrosés en dedans et en dehors. Néanmoins on eut à diverses reprises les craintes les plus sérieuses. Les pompiers français, échelonnés le long de la façade en planches, résistaient à l'ardeur du feu que développaient les maisons en flammes de l'autre côté de la rue, et dirigeaient l'eau des jets des pompes que manœuvraient et approvisionnaient à l'envi toutes les personnes accourues au secours. De longues chaînes s'étaient établies : bourgeois, fonctionnaires, officiers et soldats mettaient la main à l'œuvre. Dans cette chaîne, on remarquait M. de Longueville, drogman de l'ambassade française, des officiers de la remonte de cavalerie, des équipages militaires, beaucoup d'Européens et surtout de Français. Un jeune homme, M. Beauvais, marchand français établi à Péra, se faisait généralement reconnaître par son énergique activité; il accompagnait les pompiers dans les opérations les plus chaudes et les plus périlleuses. Dès qu'on fut à peu près assuré que le parc de construction était sauvé, le capitaine Poteau demanda et obtint de porter les secours français sur les maisons bourgeoises qui allaient être envahies par les flammes. Par des travaux habilement dirigés, il parvint à limiter ce vaste incendie et à préserver le reste de la rue. Le général Larchey présenta sur le lieu même, au sérasquier-pacha, le capitaine Poteau, descendant des toits et ayant la figure et les mains brûlées, et demanda une récompense pour ce brave officier. Le sérasquier-pacha, qui l'avait déjà remarqué au milieu de l'incendie, répondit qu'il ferait, avec empressement et un grand plaisir, une demande en sa faveur au sultan. On

eut malheureusement à déplorer dans ce sinistre la mort de trois personnes, un homme, une femme et une jeune fille. La première victime succomba à une attaque d'apoplexie causée par l'émotion; les deux autres firent une chute mortelle en essayant de se sauver.

Le sultan s'occupait en ce moment de distribuer les décorations du Medjidié, qu'il avait accordées dans l'armée française. Voici, comme document historique, la traduction d'un diplôme de Medjidié de 5e classe donné à un chef de pièce du camp des marins à terre. On lira sans doute avec intérêt cette pièce, dont le texte est pareil pour toutes les décorations du même grade : « Parmi les serviteurs du royaume illustre de France qui se trouvent dans les pays étrangers : à celui qui, étant soldat dans l'armée de mer et placé parmi les employés de la garnison des fortifications de terre du siége de Sébastopol, celui-là le très-digne, brave et célèbre (nom du chef de pièce), parce qu'il a déployé le courage et la capacité dans son emploi, en même temps qu'il a montré avec zèle un beau service et la loyauté; pour le traiter lui-même et ses services avec notre bienveillance; nous ordonnons que la décoration glorieuse et pleine de vertu comme de bravoure du Medjidié impérial et royal de 5e classe lui soit accordée, ainsi que ce diplôme, revêtu de notre seing très-illustre. Ceci a été écrit dans le commencement du mois béni de Ramazan de l'année 1271 (20 mai 1855). » (Ici est le sceau du sultan Abdul-Medjid.)

Comme on avait appris que les correspondances reproduites dans les journaux turcs fournissaient souvent à l'ennemi des renseignements sur les opérations des armées alliées, le gouvernement du sultan fit insérer dans *le Journal de Constantinople* l'avis officiel suivant : « Les rédacteurs des journaux, en Turquie, sont invités, par la Sublime-Porte, à s'abstenir d'insérer, dans leurs colonnes, des renseignements et des détails sur les projets d'opérations des armées alliées en Crimée, dont la divulgation ne peut qu'avoir des inconvénients, et à se borner à livrer à la publicité les nouvelles de leurs correspondants qui n'auraient trait qu'aux simples faits d'armes du jour. Leur premier devoir n'étant que de suivre, dans leurs articles politiques, cette ligne de modération et de discrétion qui convient dans les circonstances actuelles, la Sublime-Porte les prévient que toute contravention à cet avertissement sera punie par la suspension temporaire de la feuille qui l'aura commise, et qui sera plus ou moins longue, suivant la gravité du cas, sauf les peines plus fortes pour la récidive. « C'est *l'Impartial*, publié à Smyrne, dit un correspondant, qui a valu à la *Presse d'Orient* et au *Journal de Constantinople* cette rigueur inusitée. Ses correspondances, très-exactes et très-remarquables, ont paru imprudentes à plus d'un titre, et on a voulu en empêcher la continuation. Il a été question, à Kamiech, de rechercher le correspondant qu'on voulait, disait-on, embarquer pour France. On assure ici qu'un officier attaché à un des

états-majors a reçu l'ordre de se rendre immédiatement en France, malgré son puissant apparentage. »

Le 7 juillet, eut lieu une révolte des bachi-bouzouks ou soldats irréguliers cantonnés aux Dardanelles. Elle est racontée en ces termes par une correspondance : « Le général Beatson ayant fait mettre aux arrêts des individus qui, deux jours auparavant, s'étaient rendus coupables d'un grave attentat sur des femmes et de paisibles individus réunis dans un jardin, une dizaine de ces soldats sans nom se présentèrent hardiment devant cet officier général pour demander l'élargissement immédiat des coupables, parmi lesquels figurait un chef d'escadron. Comme de raison leur demande fut écartée; mais, deux heures plus tard, l'escadron du chef coupable traversait la ville au galop en criant et au son de ses fanfares, et allait se retirer sur la route du village de Reinkieui, pour se disperser probablement en brigands dans plusieurs endroits de l'Anatolie. Le reste de population qui se trouve encore ici ferma les maisons et les boutiques, car un malheur planait sur la ville. Le général, dit-on, fit appel aux troupes restées à leur poste pour réduire les rebelles; mais tout se borna à des courses en avant et en arrière sans aucun résultat. Devant de si graves circonstances, et sous la menace des plus grands désordres, les consuls de France et d'Angleterre eurent recours à l'intervention du liva-Pacha qui, dans cette même prévision de désordre, veille depuis plusieurs jours en secret à la défense d'une ville placée sous l'autorité du sultan. En effet, vers minuit, après avoir pris toutes ses mesures, et lorsqu'un nouvel escadron courait on ne sait où, il a fait circuler en ville une forte division, bien armée, avec deux pièces de campagne, et cette démonstration a suffi jusqu'à présent pour tranquilliser un peu les habitants et intimider les rebelles. Les dignes commandants de l'*Euménide* et de la *Tisiphone*, invités officiellement par M. le consul de France à lui prêter main-forte, se sont mis avec le plus grand empressement à la disposition de cet agent, et ont fait sur l'heure tous les préparatifs pour venir au secours de la ville et de ceux qui voudraient s'abriter sous le pavillon français, ainsi que pour aller au-devant de l'incendie dont l'on nous menaçait. Tel est l'exact état des choses, jusqu'à présent, midi : nous verrons comment cela se terminera. » Une autre lettre, à la date du 10 juillet, ajoute : « Samedi dernier, une partie des déserteurs, grossie par une autre cinquantaine, qui avaient suivi les premiers de près, a pillé une ferme dans la Troade, appartenant à M. Calvert; il y a eu même un conflit sanglant, dans lequel deux de ces bandits ont perdu la vie. Le fermier Michel Gosland, Savoyard de nation, a été très-maltraité, et ce n'est que miraculeusement qu'il a pu échapper aux poursuites et aux balles des rebelles, pour venir, les vêtements en lambeaux, nous porter cette grave nouvelle. D'après un rapport du médecin en chef du nouvel hôpital anglais, qui

s'élève en bas de Reinkieui, il paraît que ce village a été attaqué par ces brigands, que le sang a coulé, et l'on craint d'un moment à l'autre le pillage et l'incendie. Pour obvier autant que possible à ce désastre, l'on vient d'y expédier un bateau remorqueur avec 300 soldats ottomans, et l'on espère pouvoir arrêter ou du moins détourner la tempête de ces parages. Néanmoins, les conséquences de la désertion qui, du reste, est incessante, seront toujours fatales aux uns ou aux autres; car tout le monde comprend ce qu'il faut attendre d'une bande pareille qui, avant de partir, a déchiré et foulé aux pieds le pavillon de l'Angleterre flottant sur la tente du général Beatson, et qui parcourt à présent, en plein désordre, cette partie de l'Anatolie. Presque tous les consuls résidant ici ont adressé des lettres au gouverneur pour soutenir son zèle dans l'accomplissement des mesures voulues par la circonstance, et il est à espérer que l'état actuel des choses ira bientôt en s'améliorant. Le nombre des bachi-bouzouks restant est réduit à 500. Le général Beatson exige leur embarquement pour la Crimée; mais une partie voudrait accéder à sa demande, et l'autre s'y refuse. Voyons ce qu'il en arrivera. En attendant, hier ont été débarqués ici près de 500 cavaliers syriens, sur qui ce général espère s'appuyer pour faire exécuter ses ordres; mais il est à craindre tout naturellement que le mauvais exemple ne les entraîne, eux aussi, à la désobéissance et au désordre. »

Les nouvelles du 19 juillet faisaient connaître que les désordres des bachi-bouzouks continuaient. Un groupe de mutins avait attaqué plusieurs militaires désarmés du 50e de ligne employés à la manutention dont ils voulaient s'emparer. Un de ces soldats, qui s'opposait le plus énergiquement à ce qu'ils emportassent le pain de la boulangerie, fut atteint au bras d'un coup de pistolet. La balle lui laboura les chairs depuis le poignet jusqu'au-dessus du coude. Dans cet état, ce militaire vint prévenir le consul français, M. Battus, qui prit des mesures pour protéger les nationaux placés sous sa sauvegarde.

Constantinople avait été mis en émoi par suite de l'arrivée, le même jour, de l'ambassadeur français et d'Omer-Pacha. Ce dernier n'était pas attendu. « Depuis deux ans, écrivait-on de Constantinople, le généralissime a voulu maintes fois venir à Constantinople; mais le gouvernement jugeait sa présence plus utile à l'armée et lui ordonnait d'y rester. C'était sous le ministère de Riza-Pacha, avec lequel Omer-Pacha n'a jamais pu s'entendre. Dans les circonstances actuelles, on pouvait croire aussi la présence d'Omer-Pacha nécessaire en Crimée; mais il en a jugé autrement, sans doute, puisque, mardi soir, il arrivait dans le Bosphore. Immédiatement, il s'est rendu chez le ministre de la guerre, son ancien ami. Le lendemain matin, Omer-Pacha a fait une visite au grand-vizir, et s'est rendu de là au palais, où le sultan lui a fait le plus brillant accueil. Tout le per-

sonnel du palais se pressait sur les pas du généralissime, qu'on n'avait pas vu depuis le jour où il était parti pour prendre le commandement de l'armée du Danube et commencer la guerre contre la Russie. Dans l'après-midi, la même affluence à la Porte et au séraskiérat. Débarqué à Baqtché-Qapouçou, Omer-Pacha a trouvé un nombreux détachement sous les armes, qui l'a accompagné, musique en tête, jusqu'à la Porte. Pas un employé n'est resté dans son bureau. Au ministère de la guerre, les troupes des casernes du séraskiérat étaient rangées en bataille, la musique faisait entendre d'éclatantes fanfares, et le ministre est venu recevoir, au pied de l'escalier, le généralissime des armées ottomanes. Chacun se demande ce qu'Omer-Pacha est venu faire ici. De là, des commentaires de toute nature. Les uns pensent que le commandement de l'armée ottomane en Crimée semble à Omer-Pacha un poste trop secondaire, et qu'il désire reprendre le cours de ses opérations sur le Danube. Sa présence, certes, n'y serait pas inutile, et elle pourrait tenir en respect les Autrichiens qui, de son temps, y regardaient à deux fois avant de commettre les violences dont ils accablent les malheureux Roumains. D'autres disent que les généraux en chef veulent s'entendre, sur certains points, avec le gouvernement ottoman pour la suite des opérations, et qu'Omer-Pacha a été chargé par eux de venir demander quelques renseignements sur des faits ou des questions dont personne, du reste, ne sait le premier mot. On dit encore que le généralissime voit de mauvais œil la création du contingent qui mèt des Turcs sous les ordres des Anglais, et qu'il a l'intention de demander que ces troupes, qu'il sait manier, lui soient confiées. Qu'y a-t-il de vrai en tout ceci? L'avenir nous le dira. Ce qui est certain, c'est qu'Omer-Pacha est dans de très-bons termes avec lord de Redcliffe, et qu'on pense que sa présence amènera des changements dans la marche des choses, peut-être dans le ministère. »

Un certain nombre de familles de Kertch avaient été embarquées à bord de la frégate l'*Ulloa* pour être dirigées sur l'Algérie. Ces familles, qui avaient quitté Kertch afin de se soustraire aux mauvais traitements des Tartares, arrivèrent au milieu de juillet à Constantinople au nombre de 249 individus hommes, femmes et enfants. 400 autres familles devaient venir les rejoindre; le gouvernement français avait promis de fournir les moyens de s'établir en Algérie à celles de ces familles qui voudraient y passer. Elles donnèrent des détails sur les scènes affligeantes dont Kertch fut le théâtre au moment de l'occupation. Dans l'après-midi du 25 mai, les équipages de quelques navires marchands descendirent à terre, brisèrent les portes de trois ou quatre maisons qui avaient été barricadées, et les livrèrent au pillage. Dans la soirée, des Turcs quittèrent le camp et se ruèrent sur la ville, où ils commirent les crimes les plus atroces. Au pillage, à la destruction la plus sauvage, ils ajoutèrent le viol et le meur-

tre. Les Tartares restés à Kertch avaient salué l'arrivée des Osmanlis par des cris de joie, et les avaient reçus comme des libérateurs, comme des frères auxquels les unissent les liens de la religion, de la langue et d'une haine commune pour les Russes. Ils conduisaient les Turcs de maison en maison, et signalaient à leurs passions brutales et à leur cupidité les demeures, les familles de ceux que poursuivaient surtout leur ignorance et leur fanatisme, satisfaisant ainsi leur vieille animosité contre les négociants et marchands russes. Sans attenter à la sûreté des personnes, quelques maraudeurs anglais et français, il faut bien l'avouer, prirent part au désordre. Ils mirent à sac des maisons ; les meubles, les chaises, les canapés, les pianos, qui étaient en abondance, furent brisés ou enlevés pour former des espèces d'appartements en plein air au milieu desquels se pavanaient les soldats drapés dans des pièces de soie ou de calicot. Les basses-cours ne furent pas épargnées, on se refit des privations antérieures, et l'on vit des zouaves suspendre à leurs fusils ou se mettre en bandoulière autour du corps des guirlandes de poules et de canards vivants qui se débattaient et criaient piteusement. Le musée fut dévasté. Ces barbares arrachèrent des tables de marbre scellées dans les murs, brisèrent des statues et des bas-reliefs. « La grande salle, écrivait le lendemain un visiteur anglais, était garnie d'armoires vitrées et de niches pour les statues ; les plus petites antiquités étaient placées sur plusieurs rangs d'étagères parallèles. A l'extrémité du bâtiment, en face de la porte, se trouvait une sorte de plateforme élevée de 30 pieds environ au-dessus du sol et occupant toute la largeur de l'édifice, sur laquelle on avait réuni un grand nombre d'urnes cinéraires, tirées sans doute des tumuli, qui sont si nombreux dans les environs. On y monte par un escalier tournant pratiqué dans une des colonnes qui se trouvent à l'extrémité de la salle. On a peine à comprendre comment la furie de quelques hommes a pu faire tant de dégâts et accumuler tant de ruines en si peu de temps. Le pavé du musée était littéralement couvert d'une couche de débris de plusieurs pouces d'épaisseur. Le verre brisé, les morceaux de bois à demi brûlés, se mêlaient aux fragments de vases et de statues ; les étagères ont été brisées, les armoires arrachées du mur, rien de ce qui pouvait être cassé ou brûlé n'es resté intact. Sur la plateforme destinée aux urnes cinéraires, le dégât n'était pas moins complet. Un gros chien, couché tout tremblant parmi les débris, poussait des hurlements plaintifs chaque fois que se faisaient entendre les pas d'un étranger. Les os à demi brûlés que contenaient les urnes étaient épars, confondus dans la poussière et la cendre. Je ne crois pas qu'il eût été possible de trouver dans tout l'édifice un seul vase qui ne fût cassé. Çà et là nous distinguions, au milieu des débris, des fragments sur lesquels se reconnaissaient une ou deux lettres d'une inscription grecque. Il y avait, surtout à l'extérieur du bâtiment, des marbres et

des statues qui, à cause de leur dimension et de leur volume, n'ont pas dû être faciles à briser; mais rien n'a pu échapper à la destruction. Sur le panneau blanc de la porte de l'édifice, un anonyme indigné avait écrit au crayon ces mots : « En entrant dans ce temple, où reposent les monuments d'un siècle passé, j'ai reconnu les traces d'une invasion des Vandales. Hélas! Français ou Anglais, faites la guerre à la génération présente, mais ne la faites pas à l'histoire! Si vous avez la prétention d'être des nations civilisées, ne faites pas la guerre des barbares! » En apprenant ce qui se passsait, des patrouilles se formèrent, entreprirent de rétablir l'ordre et y réussirent jusqu'à un certain point, mais non sans avoir tué ou blessé un certain nombre de Turcs et de Tartares. Un de ces mécréants fut frappé d'une balle au moment où il descendait en triomphe la principale rue de la ville, agitant un sabre encore teint du sang d'un pauvre enfant qu'il avait coupé en morceaux. D'autres furent immolés au moment où ils se livraient aux plus horribles outrages. Quelques-uns furent portés blessés à la prison ou à l'hôpital, et, grâce à cette répression énergique, on put enfin faire respecter les personnes et arrêter cette œuvre de destruction. Les familles arrivées à Constantinople étaient du nombre de celles qui, par le concours de l'amiral Bruat et de l'amiral Lyons, avaient été préservées de toute atteinte. Elles étaient l'objet de la sollicitude du gouvernement ottoman. Au nombre des objets curieux parvenus de Kertch à Southampton, en Angleterre, se trouve un canevas sur lequel est une pantoufle à moitié exécutée en tapisserie de Berlin. Le modèle est des plus élégants : ce sont des feuilles et des fleurs de convolvulus avec leurs teintes diverses, et la tapisserie est remarquablement bien faite. Cet objet a été trouvé par M. Coxwell, jeune officier du steamer le *Trent,* sur le rebord d'une croisée d'une jolie habitation abandonnée à Kertch. L'aiguille était enfilée, sans être piquée dans le canevas, comme cela a lieu quand des dames laissent là momentanément un ouvrage commencé. Probablement quelque belle Moscovite ou Tartare était occupée à ce travail quand la terrible nouvelle de l'approche des alliés sera parvenue à Kertch. Ce modèle de pantoufle a été nommé *modèle de Kertch,* et est déjà en grande faveur auprès des dames de Southampton.

A Constantinople on s'occupait de réformes. On parlait d'un projet du grand vizir Ali-Pacha assurant aux non musulmans : 1° le droit de posséder la propriété foncière avec toutes ses conséquences légales; 2° celui d'être jugé par des juges de même race et de même religion; 3° la perception des impôts faite par les autorités communales; 4° enfin le libre exercice de leur religion et une protection efficace contre toute espèce d'oppression et de coercition arbitraire. Le sultan donnait en même temps l'autorisation d'établir de nouvelles églises catholiques; et c'est ainsi que fut posée en très-grande pompe, au faubourg de Beit-Djallah près de Jérusalem, la

première pierre d'une église placée sous le vocable de l'Annonciation de la Sainte-Vierge. Le patriarche, en mosette, avec son clergé et son séminaire, le consul de France en uniforme, ainsi que son chancelier et les autres personnes du consulat, le secrétaire particulier du gouverneur de Jérusalem, également en uniforme, et la petite colonie franque de la ville sainte, se rendirent à cheval de Jérusalem à Beit-Djallah. Quoique ce ne fût pas un jour férié et qu'on n'eût pas fait d'invitations, les cheiks et un grand nombre d'habitants de Bethléem, revêtus de leurs habits écarlates les plus splendides, s'étaient portés, armés de leurs fusils, au-devant du cortége jusqu'au gracieux monument de Rachel, à l'endroit où le chemin de Beit-Djallah se sépare de celui de Bethléem. Après avoir baisé respectueusement la main du patriarche et donné le solennel *selam alaikum* au représentant de la France et au cortége, les Bethléémistes firent retentir les airs d'une salve générale et de mille cris de joie, que répétèrent les échos des collines environnantes. Le clergé s'étant revêtu des habits sacerdotaux, le patriarche, la mitre en tête, la crosse à la main, les épaules couvertes d'une riche chape, donnée, ainsi que d'autres ornements, par le gouvernement français, s'avança avec la procession vers la tente qui recouvrait la pierre angulaire où l'on plaça, enfermé dans une boîte de plomb, l'historique écrit sur parchemin de la persécution de Beit-Djallah, avec des monnaies à l'effigie du Souverain-Pontife, de l'empereur Napoléon et du sultan. La religieuse et imposante cérémonie commença et s'acheva au milieu d'un peuple immense, répandu dans la cour et étagé sur les constructions qui s'élèvent autour de la future église.

---

## IV.

**Reconnaissances faites par le général d'Allonville. — La vallée de Baïdar. — Campement d'Omer-Pacha. — Varnoutka. — M. A. Launoy et les Tartares. — Un miracle. — Le rendez-vous de chasse de Perovski. — Rencontre romanesque. — Le col de Phoros. — La source de la Tchernaïa. — Le village de Laspri. — Un Marseillais en Crimée. — Les Cosaques dans l'embarras. — Les tonneaux fulminants. — Combats de tranchée.**

Une reconnaissance faite au commencement de juillet par le général d'Allonville est ainsi racontée dans une lettre datée de la plaine Baïdar et publiée par le *Courrier de Marseille* : « Le gros de la division de cavalerie

commandée par le général d'Allonville, est campé au bord de la rivière, près d'un charmant village assis dans un site délicieux. Les habitants sont tout à fait apprivoisés. Revenus des craintes que les Russes leur avaient inspirées à notre endroit, ils viennent franchement nous visiter dans le camp, nous témoignent de l'amitié, et ne se font pas faute de nous marquer la préférence qu'ils ont pour nous. Dans les villages que nous traversions, il en était de même; les Tartares s'attroupaient et nous suivaient avec une satisfaction visible. Les femmes, d'abord craintives, ne fuient plus notre présence; elles ne se cachent plus que pour la forme derrière des haies fort transparentes, ou se montrent avec confiance sur les portes de leurs maisons. Dès le premier jour de notre reconnaissance, les Tartares sont venus apporter du café au général et des rafraîchissements pour les hommes de sa garde. Tous les jours nous voyons revenir des familles qui avaient émigré dès le commencement de notre petite campagne; elles viennent, confiantes et empressées, occuper leurs habitations et reprendre leurs travaux. Chaque groupe transporte ses bagages parmi lesquels nous remarquons des meubles, des ustensiles aux formes bizarres, et sans doute d'une ancienneté fort reculée. Tous les fourrages du pays sont achetés et transportés au grand camp. C'est surtout dans le but d'assurer cette opération que la division est venue occuper le pays. On coupe aussi beaucoup de bois de construction qui est également transporté devant Sébastopol. »

M. A. Launoy, l'habile et savant historiographe de l'expédition, a publié dans le *Moniteur* au sujet de la vallée de Baïdar, les intéressants détails qui suivent : « Les dernières reconnaissances, si heureusement faites par la 2ᵉ division de cavalerie, aux ordres du général d'Allonville, qui commande la ligne avancée, viennent de permettre à nos troupes d'aborder une des contrées les plus belles et les plus riches de toute la Crimée. A environ 40 kilomètres de Kamiesch et de Sébastopol, 16 kilomètres de Balaclava, s'étend, au milieu de la région qui avoisine la mer, la célèbre, fertile et charmante vallée de Baïdar. Une magnifique et verte ceinture de hautes montagnes l'entoure et le domine, et on n'y pénètre que par des cols étroits et accidentés; une végétation splendide et variée couvre son sol; de gracieux villages tartares la peuplent et l'animent; le vent du large, lorsqu'il souffle, glisse à travers les gorges des montagnes, y tempère la chaleur du jour et entretient dans l'atmosphère une fraîcheur bienfaisante. Lorsqu'après avoir quitté les plaines arides et désolées de Sébastopol, on arrive au milieu de cette nature privilégiée, on se croirait transporté dans un autre monde, si le bruit sourd et lointain du canon de l'attaque de Malakoff, qui retentit par intervalles jusque dans ces lieux retirés ne vous rappelait à la réalité. La route de Baïdar, en certains endroits, rivalise de beauté avec cette vallée célèbre.

« Après avoir quitté, le 22 de grand matin, le quartier-général français, en compagnie de M. Robert, sous-intendant militaire, nous n'avons pas tardé à découvrir sur la droite, au loin et dans la direction du monastère Saint-Georges, le village grec de Karani; puis, sur la même ligne que Balaclava, celui de Kadikoï, et enfin Kamara, remarquable par sa petite église et sa chapelle au clocheton vert, construite sur une élévation que la route reconnaît et contourne. En traversant les campements des armées alliées, on est frappé de leurs bonnes dispositions. Les tentes, depuis les chaleurs, sont éloignées les unes des autres, afin d'augmenter dans les camps la circulation de l'air; la toile de chacune d'elles, fixée au sol par des piquets et par des attaches, est relevée dans sa partie inférieure sur une hauteur de près d'un mètre, de manière à laisser pendant le jour la tente complétement ouverte à sa base et l'air s'y renouveler. En outre, de nombreux gourbis, ayant des formes très-variées, permettent aux officiers et aux soldats de se reposer sous ces ombrages factices si usités en Arique et dans tout l'Orient. Habitués à la vie nomade, les Turcs construisent très-bien ces sortes d'abris. Partout où ils ont un factionnaire ou une sentinelle avancée, un petit parasol en feuillage de forme ronde, comme les parasols des dames de la cour du temps de Louis XIII, est fixé à la terre et l'abrite contre les ardeurs du soleil. La route, en quittant Kamara, circule à travers des gorges de montagnes couvertes de beaux arbres; on y rencontre des mamelons, des élévations et des pics sans nombre, au sommet desquels sont des vedettes turques avec leurs parasols. Leur silhouette, en se détachant sur le ciel, produit à cette hauteur le plus gracieux effet. En continuant notre chemin, nous trouvâmes une fontaine construite autrefois par les Tartares, et dont l'eau est excellente; puis nous arrivâmes au campement d'Omer-Pacha, occupé longtemps par le général Liprandi, et qui est établi sur un petit versant à pente douce, descendant jusqu'à la mer, dont la surface bleue, chaudement éclairée par le soleil, forme le fond d'un délicieux tableau naturel. Après avoir quitté le quartier-général d'Omer-Pacha, nous reprîmes la route qui monte toujours, et bientôt, arrivés a son point culminant, nous découvrîmes à nos pieds le magnifique et vaste bassin de Varnoutka. La vue d'ensemble en est grandiose; elle rappelle les belles lignes, l'ampleur magistrale des paysages du Poussin. Depuis ce moment, la route descend lentement et traverse, au milieu de riches prairies, le centre de la vallée. Le premier village que l'on découvre est Miskomia, sur la rive droite. Il est construit sur le bord d'un petit cours d'eau que bordent de grands peupliers, des saules pleureurs et d'autres arbres du même genre, qui tous recherchent pour vivre la fraîcheur et l'humidité. Nous continuâmes à avancer, et nous découvrîmes à gauche la route Woronzow, établie en cet endroit sur le flanc de la montagne. Du fond du bassin de Varnoutka que nous suivions, on voyait défiler un long convoi de chevaux de bât, chargés de foin pris

sur l'ennemi et conduits par des Tartares indigènes qui faisaient retentir l'air de leurs chants nationaux. Enfin, nous arrivâmes à Varnoutka, village tartare qui donne son nom à la vallée. Les habitants s'empressèrent au-devant de nous avec un air de bonté et d'attachement qui nous engagea à descendre de cheval et à choisir cet endroit pour déjeûner. Le village de Varnoutka est situé au milieu des arbres et de la verdure. Les maisons en pierre n'ont qu'un étage avec un petit balcon en bois assez gracieux. Elles sont entourées par un enclos, dans lequel se trouve une écurie pour les chevaux, une étable pour le bétail, une petite grange pour y recueillir la moisson, et un gourbi ou habitation clayonnée, recouverte de branchages cueillis dans la forêt voisine, que toutes les familles habitent l'été. Au centre du pays est une délicieuse fontaine tartare, dont l'eau fraîche, limpide et pure, forme le breuvage le plus agréable qu'on puisse prendre par la grande chaleur. Les habitants, dès qu'ils connurent notre intention, disposèrent sur l'herbe, à l'ombre de grands arbres, des tapis de Perse et des coussins pour nous asseoir; ils emplirent d'eau fraîche de beaux vases en terre, préparèrent de grandes pipes et ils nous attendirent. Nous partageâmes avec eux notre modeste déjeûner. Ils refusèrent de boire du vin, mais ils acceptèrent de l'eau-de-vie, en nous disant que l'usage de cette dernière boisson n'était pas défendu par le prophète Ali; que, dans certains cas, leurs médecins l'employaient dans de faibles proportions, comme un remède bienfaisant, et ils nous prièrent de leur permettre d'en porter deux petits verres à deux vieillards malades en ce moment, et qui les acceptèrent avec reconnaissance. Rien ne peut dépeindre la simplicité de ces braves gens. Ils parurent joyeux du plaisir avec lequel nous buvions l'eau de leur fontaine, et comme nous leur en demandions la raison, l'un d'entre eux prit la parole et nous dit : « Il y eut en l'année 1768 une « sécheresse désastreuse en Crimée. Les fontaines tarirent, les plantes se « desséchèrent, les chevaux, les vaches, les moutons, les volailles et les « oiseaux des bois, dans les champs et le long des chemins, moururent « emportés par la soif. Notre vallée, livrée à la désolation, n'était plus « qu'un vaste champ de mort où tout périssait sous l'action du fléau. Nous « attendions tous la mort, lorsque notre khan, le vénérable Krim Ghiraï, « vint au milieu de nous, s'enquit de nos maux, parcourut la contrée, et « s'étant mis en prière, pendant huit jours de suite, livré au jeûne et « à l'abstinence, ordonna de creuser le sol et fit jaillir des entrailles de la « terre la source bienfaisante qui alimente la fontaine de Varnoutka, et « qui, depuis, est devenue sacrée. Jamais elle n'a tari, jamais elle n'a cessé « de répandre dans le pays la richesse et la fertilité. — Heureux ceux qui « en boivent! elle répare leur force, entretient leur santé! » L'animation avec laquelle le brave Tartare prononça ces paroles, que l'interprète traduisit aussitôt, nous impressionna vivement. Sans remonter à l'origine

vénérée de cette eau bienfaisante, il est intéressant de constater avec quel soin et quelle intelligence les peuples orientaux, qui ne boivent pas de vin, recherchent les bonnes sources et entretiennent les fontaines.

« Nous continuâmes notre route à travers des bois magnifiques, et nous arrivâmes à une gracieuse habitation appelée *le rendez-vous de chasse de Perovsky*, appartenant à l'intendant des domaines de la couronne en Crimée. Elle se compose d'un pavillon dans le style oriental, qui rappelle les constructions si originales du même genre répandues dans les jardins du vieux sérail à Constantinople; une tour en forme de minaret la surmonte. Du haut de cette tour, la vue plane sur d'immenses forêts, dont la cime suit les contours des mamelons, des montagnes et des innombrables accidents de terrain qui constituent la nature du sol de ce fertile et beau pays. Dans le lointain, on découvre, à travers une coupure produite par une vaste ondulation du sol, un délicieux fragment de la vallée de Baïdar. En sortant du rendez-vous de chasse, la route, après avoir traversé la zone des grands bois, serpente au milieu d'un nombre infini d'enclos, de jardins, de vergers plantés d'arbres et d'arbustes de toutes sortes, parfaitement entretenus. Plusieurs sentiers sont tracés au milieu de la verdure, parallèlement à la route. Ravis d'une si belle nature, nous mîmes pied à terre, et, laissant nos chevaux à notre ordonnance, nous suivîmes pleins de recueillement un de ces charmants sentiers. Il se passa alors une scène qu'il faudrait peindre avec la plume de Sterne ou de Bernardin de Saint-Pierre. A peine étions-nous engagés dans le sentier, que nous remarquâmes à travers le gazon la trace d'un pas qui se dirigeait vers un jardin émaillé de fleurs. A l'inspection de l'empreinte, à la grâce et au contour du pied, qui avait à peine effleuré l'herbe, il était facile de reconnaître le pas léger d'une femme. Guidés par cet indice, nous arrivâmes au jardin, que protégeait une haie d'épines vertes, et à travers les branches nous aperçûmes deux jeunes filles, dont l'une taillait des rosiers et l'autre arrosait des fleurs. Un chapeau de jardin, à large bord, ombrageait leurs têtes et défendait contre les ardeurs du soleil la blancheur de leur gracieux visage; de beaux cheveux noirs tombaient en nattes élégantes sur leurs épaules; l'ensemble de leur mise, simple et distinguée, rappelait les modes et les habitudes françaises. A peine se furent-elles aperçues de notre présence, qu'elles vinrent ouvrir la porte du jardin en nous priant d'entrer et de vouloir bien y accepter l'hospitalité, ce que nous fîmes avec reconnaissance. Elles nous présentèrent à leur père, vieillard respectable, qui s'entretint longtemps avec nous, et nous donna sur le pays, sur sa culture, sur ses productions, les renseignements les plus nombreux et les plus variés. Nous prîmes congé de cette bonne famille, après avoir accepté des fleurs et des fruits. Voici ce que depuis nous avons appris sur elle. Le vieillard, autrefois maître d'armes dans un régiment français, fut fait prisonnier pendant les guerres de l'empire, et

dirigé sur la Russie méridionale, dont le duc de Richelieu était alors gouverneur général. Cet administrateur distingué, qui ne manquait jamais l'occasion de venir au secours de ses compatriotes dans le malheur, appela à Odessa le maître d'armes prisonnier, le recommanda aux plus grandes familles du pays, et lui fit obtenir de nombreuses leçons d'escrime. Ses talents le firent prospérer. A la paix, il resta en Russie et amassa, par son travail, après de longues années, une honorable et modeste fortune. Il n'eut qu'un fils, qui mourut jeune et qui laissa deux demoiselles dont le vieillard prend soin avec la plus tendre sollicitude. Cette intéressante famille possède à Baïdar une très-jolie maison et des propriétés nombreuses dans toute la contrée. Elle se loue beaucoup des attentions et des égards respectueux dont elle est l'objet de la part de tous les officiers de l'armée française. La route, en cet endroit, débouche dans la vallée de Baïdar, dont la vue vous charme, et qui présente un tableau différent de celui du bassin de Varnoutka. Ce n'est plus le paysage aux lignes grandes et sévères, c'est une campagne riante, animée, où la culture a pris toutes les formes, la verdure toutes les nuances, la nature tous les aspects. La vallée de Baïdar occupe un périmètre d'envion 25 kilomètres carrés. Elle est entourée de tous côtés par de vastes montagnes dont la direction et la hauteur sont très-variées. Elle renferme environ 5,000 habitants et sept villages tartares, dont les deux principaux sont ceux de Baïdar et de Skelia. Indépendamment de la route par Varnoutka, on ne trouve, pour sortir de la vallée de Baïdar, que trois cols difficiles et escarpés dont nous sommes entièrement maîtres aujourd'hui. Ce sont ceux de Phoros, du côté de la mer; de Cardon-Bell ou d'Ourtheitte : d'Ozensbach ou de Tchakmekran, qui donne dans la vallée du Chouliou. Il n'y a en Crimée que deux grandes routes véritablement propres aux opérations stratégiques : l'une est celle qui mène de Sébastopol à Simphéropol, et l'autre est la magnifique route de ceinture créée par le prince Woronzow, qui va de Sébastopol à Aloustcha en cotoyant le littoral de la mer Noire, et de ce dernier point à Simphéropol, en suivant un des versants du Tchatyr-Dagh. Cette dernière route, en venant de Sébastopol, suit la vallée de Baïdar et le village de ce nom; elle s'engage après dans une des montagnes les plus élevées de la contrée, parvient jusqu'à son sommet et traverse à son point culminant un passage étroit appelé *col de Phoros*, pour redescendre ensuite en pente douce le long de la mer et continuer son trajet d'après le tracé général qui a présidé à sa conception. Une porte monumentale construite en pierre granitique, ayant sur chaque face deux colonnes cannelées, ferme le passage du col. Elle a 20 mètres de long sur 8 de large, des murs d'une épaisseur et d'une solidité énormes. A gauche, se trouve un petit corps-de-garde, et, à une distance peu éloignée, une petite ferme destinée à fournir aux soldats les objets nécessaires à leur existence. Cette construction, qui, dans une circonstance donnée, pourrait

permettre à une poignée d'hommes de défendre le passage, porte, sur sa face intérieure, le millésime de 1847 gravé en très-gros chiffres, et indiquant probablement la date de son établissement.

« Lorsqu'on est parvenu au col de Phoros, le spectacle devient tellement beau, qu'il faut renoncer à le décrire. D'un côté, on plane au-dessus de la mer, qui s'étend à vos pieds, immense et belle, et qui va se perdre au loin dans un horizon de vapeurs légères d'une teinte douce et bleue. D'un autre côté, on domine un monde entier de rochers, de montagnes, de mamelons, de pics, présentant une variété infinie de formes et de végétation, et à travers lesquels le soleil, en projetant ses rayons, produit des effets de lumière et des oppositions d'ombres d'une indicible beauté. En montant sur une crête voisine, qui, de loin, n'a que l'apparence d'une pointe de rocher ordinaire, mais qui est plus haute d'environ 300 mètres que le col lui-même, déjà si élevé, on découvre la belle et agreste vallée de Laspi. Elle forme un triangle dont un côté est la mer, et l'autre côté la chaîne de montagnes qui la sépare des vallées de Baïdar et de Varnoutka, et l'isole, en quelque sorte, du monde entier. Quoique moins fertile et moins avantageuse que les autres, la vallée de Laspi est bien cultivée, et on a tiré tout le parti possible de ses terres, qui appartiennent à une famille d'origine française. La route de Woronzow constitue le plus beau travail humain de ce genre qui ait encore été fait. Dans son immense parcours, elle est souvent creusée à travers le roc ou sur le sommet de vastes falaises de constitution granitique, qu'elle découpe en s'avançant depuis leur sommet jusqu'à la mer. A environ 2 kilomètres du col de Phoros, elle est taillée dans le roc et passe sous un tunnel assez long pour qu'un escadron de cuirassiers en colonne par quatre puisse y tenir tout entier. Après ce passage souterrain et avant d'arriver au village de Phoros, situé sur le bord de la mer, et qui, vu du col, paraît un atome, elle s'engage sur un pic ayant environ 150 mètres de hauteur et 80 mètres à sa base, et elle décrit sur ce pic des festons et des découpures en si grand nombre que la longueur totale de son parcours sur ce point si restreint dépasse 12 kilomètres; elle longe la mer jusqu'à Yalta, et présente sans cesse des particularités et des beautés du même genre. Le col est occupé par des détachements de cavalerie de l'armée alliée. Les Russes se sont retirés à Kikinès, en arrière du château de Phoros, du côté de la mer. En avant de la pointe Kikinès, derrière laquelle est Aloupka, et à environ 3 milles au large, on voit deux navires de guerre français, le *Berthollet* et le *Labrador*, chargés de surveiller la côte pendant que l'armée opère.

« Le village de Baïdar est grand et peuplé. Ses maisons, entourées d'enclos, de dépendances, de jardins et de vergers, respirent l'aisance et sont appropriées aux commodités de la vie; les routes qui y conduisent sont sillonnées d'arabats traînés par des buffles ou par des bœufs portant les

moissons et les produits de la terre. Partout règne l'activité de la vie des champs. Le campement de la division française, établi dans la plaine qui entoure le quartier-général de Mordwinof-Seraï, au milieu des bois et de la verdure, est magnifique. Notre cavalerie est superbe et la situation de toutes les troupes est excellente. Le pays a été parfaitement reconnu; partout l'ennemi s'est replié, et les dispositions les plus sages et les plus prévoyantes ont été prises par le général qui commande la division pour garder les cols et les passages et les mettre à l'abri de toute attaque. A l'extrémité la plus retirée de la vallée de Baïdar est le charmant petit village tartare de Skelia, situé dans l'angle produit par la réunion de deux vastes chaînes de montagnes qui viennent s'y rencontrer. Il se compose d'une longue rue plantée de grands arbres, des deux côtés de laquelle s'étendent de fertiles vergers, encadrés dans des clôtures et renfermant de petites maisons bien entretenues. Au centre du pays est une jolie mosquée avec son minaret carré, forme adoptée par les Tartares. Lorsqu'on arrive à l'extrémité du village, on se trouve au pied de la montagne sur un terrain pierreux planté de noyers et d'autres grands arbres qui l'abritent. Au centre de cet espace resserré, une eau excellente, douce, limpide et fraîche, sort sans bruit du sol, coule lentement à travers un lit de petites pierres encadrées dans du sable fin, et, se formant en deux branches distinctes, prend aussitôt son cours vers Sébastopol. Cette eau, pure et tranquille à son début, est la source de la Tchernaïa, rivière aujourd'hui si célèbre et dont la guerre actuelle a rendu le nom impérissable. Cependant, malgré l'opinion généralement répandue en Crimée, la Tchernaïa ne naît pas en cet endroit. A environ deux heures de marche de ce lieu, au milieu du mont Yaïla, près d'une ferme appartenant au comte Woronzow, une source s'échappe d'un rocher, coule à découvert pendant l'espace d'environ 4 kilomètres, et rentre ensuite dans les entrailles de la terre pour en sortir de nouveau à Skelia, dans la vallée de Baïdar; cette source est la même que celle qui donne naissance à la Tchernaïa, mais c'est au milieu du mont Yaïla qu'elle voit le jour pour la première fois, et c'est à Skelia que son cours se forme et s'établit. »

Une lettre écrite au bivouac de Teulen le 16 juillet contient quelques détails intéressants. Nous les reproduisons en substance : « Toute la contrée, depuis les hauteurs de Balaclava jusqu'à la mer, vers l'Est, vient d'être fouillée dans tous les sens. Le 11, nous nous sommes portés jusqu'à mi-côte sur ces montagnes, dont l'ennemi occupe les crêtes. Le 12, on s'est encore porté sur les mêmes positions, pour protéger l'enlèvement des fourrages qu'on vient d'acheter aux Tartares, et que les Cosaques comptaient nous enlever. Le 13, on s'est de nouveau porté sur le village de Laspri, situé au bord de la mer; la route est très-accidentée et barrée par le prolongement d'une montagne, que l'on traverse sous un percé. Une porte superbe orne

l'entrée de ce tunnel qui n'a qu'une trentaine de mètres. Après plusieurs détours on arrive à la mer. Une dizaine de maisons composent un hameau fort agréable. Un château superbe, parfaitement bien bâti, orne ce pays et donne à ce rivage pittoresque un aspect charmant. Ses dépendances sont bien cultivées; on y voit des vignes en plein rapport qui peuvent rivaliser avec celles de France. L'intendant de ce château est un Marseillais; il habite ce pays depuis une trentaine d'années, avec sa famille; il nous a fort bien fait les honneurs de la maison. La cave, qui est abondamment garnie, a été ouverte à la troupe. Ce matin, poussant une reconnaissance dans les montagnes sur la rive droite de la Tchernaïa, un poste de Cosaques de 8 hommes, commandés par un officier, a été surpris par les 6 tirailleurs du 6e dragons qui marchaient en éclaireurs au-devant de la colonne. Comme d'habitude, ils prennent la fuite; on les poursuit. 4 cavaliers parviennent à atteindre les Cosaques. L'un d'eux est à l'instant fait prisonnier; 3 autres, sur le refus de se rendre, tombent sous les premiers coups. On fond sur les autres, qui reçoivent chacun de quoi occuper leurs chirurgiens, mais ils parviennent cependant à se sauver. On vient d'essayer au grand camp de lancer des tonneaux de projectiles d'une longueur de plus de 3 mètres et portant à 400 mètres de distance. Cet essai a parfaitement réussi. »

Quant aux événements du siége, ils se trouvent résumés dans le rapport suivant du général Pélissier, portant la date du 17 juillet : « Depuis longtemps, l'assiégé n'était sorti de son enceinte que pour s'éclairer et faire e connaître autant que possible par quelques hommes nos travaux d'approche. Dans la nuit du 14 au 15, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte sommairement par voie télégraphique, il a essayé un coup de vigueur contre la gauche de nos travaux avancés sur Malakoff; vous savez déjà qu'il n'a pas réussi. Nous avions couronné d'une forte gabionnade les carrières situées entre la redoute Brancion (mamelon Vert) et la tour Malakoff, formant ainsi une ligne continue dont la droite est assurée du côté du ravin du Carénage par une grande place d'armes, et dont la gauche est bien défendue par de bonnes embuscades près du ravin de Karabelnaïa. Une embuscade volante, occupée seulement par quelques éclaireurs logés dans des trous, avait été façonnée à l'extrême gauche pour y attirer les feux de l'ennemi. Cette ligne, dont le point central de la défense est la redoute Brancion, était occupée à droite par le lieutenant-colonel Grangette, du 49e de ligne, avec trois bataillons de son régiment, ayant pour réserve le 4e de chasseurs à pied. Le lieutenant-colonel de Chabron, du 86e, commandait la gauche, formée d'un bataillon de son régiment et du 91e de ligne. 40 voltigeurs, qui avaient occupé l'embuscade de gauche, reçurent pour soutien, à la nuit, 200 hommes d'élite du 91e, sous les ordres du commandant Teillier. Le premier bataillon du 100e, placé dans la parallèle, devait agir selon les circonstances, en se portant soit à gauche, soit à droite.

Enfin, le ravin de Karabelnaïa était fortement occupé en arrière par un bataillon de chacun des deux régiments de grenadiers de la garde impériale et par 200 travailleurs du 100e de ligne. Le commencement de la nuit, qu'un ciel nuageux et l'absence de la lune rendaient obscure, n'avait présenté rien de particulier, lorsque, vers une heure du matin, une sortie considérable eut lieu contre les lignes anglaises, mais sans résultat. Une demi-heure après, une colonne russe de 5 à 6 bataillons s'avança par le fond du ravin de Karabelnaïa, et déboucha sur notre gauche. Nos éclaireurs, placés sous la gabionnade volante, se replièrent, ainsi qu'ils en avaient l'ordre, et vinrent donner l'éveil. A peine nos éclaireurs étaient-ils rentrés, que les Russes attaquaient en poussant des hourrahs et en ouvrant un feu de mousqueterie bien nourri. Ils furent reçus à bonne portée par un feu non moins énergique, et ne purent, malgré leurs efforts, s'avancer sur nos ouvrages. Pendant une demi-heure, ils renouvelèrent leurs attaques sans plus de succès; enfin, écrasés par notre fusillade et par le tir habilement dirigé de deux de nos batteries, ils se décidèrent à la retraite, emportant leurs tués et leurs blessés, et abandonnant, en avant de notre gabionnade, des fusils, des effets d'équipement et 5 morts, parmi lesquels se trouve un officier. Les pertes de l'ennemi doivent avoir été fortes; les nôtres, heureusement, sont minimes; car, dans son service de vingt-quatre heures, et en y comprenant ce combat, la division de la Motterouge, qui était de service, n'a eu que 20 hommes tués et 94 blessés. Ces excellents résultats sont dus à la bravoure et à la fermeté des troupes, aux bonnes dispositions prises par le général de brigade Ulhrich, général de tranchée, ainsi qu'à la vigueur du lieutenant-colonel de Charbon et du commandant Teillier, du 91e, excellents officiers tous deux.

« Je reçois à l'instant les rapports du général Bosquet sur une nouvelle sortie que les Russes ont tentée la nuit dernière. L'ennemi ayant vainement essayé, comme Votre Excellence vient de le voir, d'arrêter par la gauche nos cheminements devant Malakoff, a voulu nous faire reculer sur la droite. Il a été repoussé très-brillamment par la division Canrobert, de service cette nuit aux attaques Victoria, ainsi que par une partie des bataillons de service de la garde. A la chute du jour, le général Vinoy, qui était de tranchée, avait cru apercevoir quelques mouvements de l'ennemi vers Malakoff. En effet, les Russes avaient préparé deux sorties : l'une contre notre gauche (déjà assaillie dans la nuit du 14 au 15), qui était une fausse attaque; l'autre à notre droite, qui était l'attaque véritable. Vers le milieu de la nuit, l'assiégé s'est avancé en poussant de grands hourrahs. Ses efforts sur notre gauche ont été de courte durée; mais la sortie contre notre droite, partie du petit Redan, avait une valeur réelle, et par trois fois l'ennemi a chargé sur nos embuscades de droite. Ces embuscades étaient occupées par une compagnie de grenadiers du 20e de ligne, à laquelle

avaient été adjoints des zouaves de la garde. A la première attaque, ces troupes, aidées par les travailleurs du 52e de ligne et des sapeurs du génie, ont vaillamment résisté sans reculer, et ont forcé les Russes à rentrer dans la place sous le feu de leur mousqueterie et le tir à balles de nos deux canons de campagne de la batterie 30. En prévision d'une attaque nouvelle, le général Vinoy avait disposé ses réserves soutenues par un détachement de zouaves de la garde, envoyé par le général Espinasse. Cette attaque ne s'est pas fait attendre ; les Russes sont arrivés très-près, mais ils ont été si vigoureusement reçus qu'ils ont dû reculer encore en abandonnant plusieurs des leurs sur le terrain. Une troisième fois enfin, l'ennemi est revenu à la charge sans plus de succès, et nous a définitivement cédé ce petit mais précieux champ de bataille. Le commandant Cardonne, récemment promu au 27e, le capitaine de grenadiers du 20e, Dufau, le lieutenant Chazotte, des zouaves de la garde, ont donné, dans cette série d'engagements, des preuves d'une brillante valeur, ainsi que le capitaine du génie Segrétain, aide-de-camp du général Frossard, qui était sur ce point, et qui a puissamment aidé, avec les travailleurs du 52e et ses braves sapeurs, à soutenir le choc de la première attaque. Comme dans la nuit du 14 au 15, celles de nos batteries qui ont des vues favorables ont contribué au succès par l'intelligence et la bonté de leur tir. L'artillerie des batteries anglaises voisines de nos attaques n'a pas manqué, ainsi qu'elle le fait toujours, de nous soutenir en envoyant, par un tir très-étudié et très-vigoureux, un grand nombre de projectiles dans Malakoff. A mesure que l'ennemi cédait et se repliait, le feu d'artillerie de la place et celui des batteries de l'autre côté de la rade se développaient, et il est arrivé sur la fin à une intensité extrême. Malgré cette rude canonnade et une mousqueterie très-serrée, nos pertes ne sont point considérables, et, selon ce que l'on peut estimer, celles de l'ennemi doivent s'élever à plusieurs centaines d'hommes hors de combat. Quant à nous, nous avons eu, dans les vingt-quatre heures, 23 tués et 77 blessés. Parmi ces derniers, nous avons le regret de compter le colonel Adam, du 27e (balle à l'épaule gauche), et le commandant du génie Boissonnet (balle au-dessus du genou). Dans ces deux combats tout le monde a fait largement son devoir ; je ne puis citer à Votre Excellence les noms de tous ceux qui se sont distingués soit parmi les officiers, soit parmi les soldats ; les bornes que je dois donner à cette dépêche ne me permettent pas cette satisfaction ; mais je vous prierai prochainement, monsieur le maréchal, de faire sanctionner par Sa Majesté les récompenses que j'aurai à décerner à ceux qui, parmi tant de braves, s'en seront montrés les plus dignes. Rien de remarquable ne s'est produit sur les autres parties de nos attaques. Les efforts de l'ennemi n'interrompent nos travaux que pendant le moment du combat ; nous les reprenons aussitôt après, et ils sont poussés avec activité et persévérance. »

# V.

En Russie. — Le journal russe le *Nord*. — Comment les écrivains selon le rite moscovite sont exercés au maniement de la plume. — L'*Abeille du Nord*. — L'*Invalide*. — Prendra-t-on Sébastopol? — Sébastopol sera-t-il pris? — Ils le prendront. — Ils ne le prendront pas. — Etait-il possible réellement de prendre Sébastopol le lendemain de l'Alma? — Tableau de l'état de l'empire russe. — Levées sur levées. — Abaissement de la taille militaire. — Plus d'exemption. — Crimes en Pologne. — Les soldats en chemises rouges. — On manque de charpie. — Le choléra. — On manque de poudre. — Triste position des blessés et des malades. — Les fontionnaires punis. — Consécration de la garnison de Sébastopol à la Vierge miraculeuse de Smolensk.

Il a beaucoup été question des articles publiés par un journal ayant pour titre le *Nord*, fondé à Bruxelles pour défendre les intérêts russes et rédigé par des écrivains habiles. Voici à ce sujet l'extrait d'une correspondance de Saint-Pétersbourg : « C'est à la chancellerie de M. de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, c'est-à-dire dans le cabinet du ministre, comme on dirait en France, que s'élaborent non seulement les correspondances, mais encore les articles de fond que publie le journal russe de Bruxelles le *Nord*. Plusieurs attachés de la chancellerie sont chargés de ce travail, et reçoivent le mot d'ordre de M. J. Maltzoff; puis les articles sont revus et corrigés par M. Charles de Saint-Julien, connu aussi sous le nom d'Armand Terrasson ; ces articles ne sont pas envoyés directement à la rédaction du *Nord*, mais lui parviennent par l'intermédiaire de la légation russe à Bruxelles. M. le comte Michel de Khreptowich, ambassadeur russe en Belgique, qui se trouve en ce moment à Saint-Pétersbourg, relit de son côté ces articles avant de les expédier, et les purge de toutes les attaques ou insinuations qui pourraient compromettre le gouvernement belge aux yeux de la France. On s'occupe beaucoup de la création et de l'organisation du journal le *Nord* dans les hautes régions politiques de la Russie, et M. Nicolas Gretch, un des rédacteurs et propriétaire de l'*Abeille du Nord*, qui se trouve en ce moment à Bruxelles, forme les recrues du journal le *Nord*, les initie aux petits secrets de la politique russe, et les exerce au maniement de la plume selon le rite moscovite. A propos de l'*Abeille du Nord*, voici un détail qui vous apprendra, mieux que tout ce que je pourrais dire, ce que c'est qu'un journal russe : L'*Abeille du Nord* n'a que deux rédacteurs, M. Gretch et M. Thadée Bulgarinn ; M. Gretch est en Belgique, M. Bulgarinn est allé passer l'été à sa campagne, en Livonie, dans les environs de Derpt; cependant, l'*Abeille du Nord* paraît toujours, et il est impossible de découvrir l'ombre d'un changement dans sa rédaction. Ce

résultat est dû à la direction suprême d'un censeur, M. Békétoff, qui se trouve ainsi seul responsable du journal vis-à-vis du gouvernement. La copie non imprimée lui est remise trois jours avant la publication ; il la corrige ; on imprime, et on lui soumet les placards, qu'il relit une seconde fois, et c'est alors seulement qu'il donne le *bon à tirer*. Vous voyez que les journaux russes n'ont pas besoin de rédacteurs, et qu'au besoin la censure se charge de toute la besogne ; mais on comprendra qu'avec une telle manière de faire, elle ne réponde pas de la fraîcheur des nouvelles qu'elle donne. »

L'un des journaux russes les plus influents est l'*Invalide* qui passe pour recevoir ses inspirations de l'empereur lui-même. Pour donner une idée de sa rédaction, nous croyons devoir reproduire un de ses articles qui paraîtra fort curieux si on le rapproche des derniers événements : « *Prendra-t-on Sébastopol?* — Telle est la question que depuis neuf mois tout le monde s'adresse; les diplomates aussi bien que les marchands, et que répètent des millions de familles, dont les pères ou les fils leur ont été enlevés pour aller mourir, sur terre comme sur mer, devant et dans les murs de cette ville. — « *Sébastopol sera pris*, » disent les alliés, « car autrement continuerait-on le siége avec tant de persistance? » — « *Sébastopol ne sera pas pris*, » répondent les Russes avec conviction. — « Le moment de le prendre n'est pas encore venu, » s'écrient les assiégeants. — « La possibilité de le prendre est passée, » répliquent les assiégés. Sébastopol pouvait être pris dans les premiers jours de l'apparition des Anglo-Français du côté de la ville, alors qu'un simple mur d'enceinte, dont les angles saillants n'étaient protégés que par des bastions d'un faible profil, formait sa seule défense ; alors que dans cette enceinte se trouvait une garnison peu nombreuse, composée principalement de marins qui avaient coulé leurs bâtiments à l'entrée de la baie pour en intercepter le passage, et qui se trouvaient avec leurs canons transportés sur les remparts des fortifications, dans une sphère d'action tout à fait nouvelle pour eux ; alors que, par la suite de soudaineté de cet événement et la grande célérité qu'il fallait apporter dans les préparatifs de la défense, il ne pouvait exister ni ordre ni unité dans la défense d'une ligne de plusieurs kilomètres. Certes, on ne pouvait pas douter de l'intrépide courage de ces défenseurs, encore animés par leur récente victoire de Sinope, et qui combattaient pour leur maison et pour leur famille ; mais est-il probable que ces quelques milliers de braves eussent pu se maintenir derrière une faible enceinte, qui n'avait pas même encore de fossé, contre une attaque exécutée avec ensemble par des troupes nombreuses et bien disciplinées, si au lieu d'ouvrir des tranchées à 800 toises de cette *ombre de forteresse*, les alliés eussent marché à l'assaut le premier jour ou le lendemain de leur installation du côté méridional de Sébastopol? Les marins de la mer Noire n'auraient eu d'autre alternative que de

mourir, ce que, du reste, du premier jusqu'au dernier, ils auraient fait, sur les ruines de leur ville natale; mais Sébastopol eût néanmoins été inévitablement pris. Au contraire, dès que les alliés furent restés quelques jours, fatals pour eux, dans l'inaction, la possibilité de prendre Sébastopol disparut. Dans ces cinq à sept jours, d'immenses retranchements s'élevèrent, comme par enchantement, sur toutes les parties faibles de la ligne de défense, et des centaines de canons apparurent avec leurs larges gueules à chacune des embrasures. A dater de ce moment, quand l'ennemi était encore à une grande distance de la ville, la défense de Sébastopol grandissait à vue d'œil, et la conviction des assiégés, qu'ils pourraient ne pas prendre la ville, se fortifiait plus grandement encore; Sébastopol devint ainsi du côté de la terre, au dire des alliés eux-mêmes, « une des places les plus fortes du monde. »

« *Sébastopol sera-t-il donc pris ?* — Il est difficile de préjuger de l'avenir; le temps répondra à cette question, car quelquefois des circonstances qui échappent aux prévisions humaines donnent aux choses une tournure si inopinée, que les meilleurs calculs disparaissent avec la rapidité de la fumée. Nous ne nous arrêterons donc pas à la décider d'avance, mais nous exposerons au lecteur toutes les données qui pourront le mettre à même de tirer sa propre conclusion. Les journaux de l'Europe ont rappelé ces paroles de Napoléon Ier, que « les forteresses sont faites pour être prises. » Cela peut être vrai, mais seulement lorsque la forteresse est bâtie dans le but d'arrêter, pour plus ou moins de temps et avec une petite garnison, des forces considérables ennemies sur leur ligne d'opérations. Alors, serrée de tous côtés par l'investissement et l'attaque, privée de renforts et des moyens de se ravitailler, décimée jour et nuit par un feu meurtrier, la garnison doit nécessairement, après la destruction de ses ouvrages défensifs, ou se rendre, ou périr, en défendant la brèche et les retranchements intérieurs, sous les baïonnettes de l'assiégeant supérieur par le nombre. Mais Sébastopol n'est qu'un port militaire de la flotte de la mer Noire, défendu du côté de la mer par des forts qui se commandent réciproquement et défendent l'entrée de la baie. Du côté de la terre ferme, où l'on n'avait jamais prévu l'éventualité d'une attaque, Sébastopol ne possédait qu'une faible défense, qui, par la force des circonstances et sous les yeux mêmes de l'ennemi, s'est échangée soudain en une forteresse improvisée, ou, pour mieux dire, en une position fortifiée. Par son emplacement même, cette forteresse ne pouvait être et n'a été en effet entourée de fortifications que du seul côté du sud-est; du côté du nord-ouest, elle est restée libre pour l'arrivée des renforts, des vivres et des munitions de guerre. Elle forme donc, pour ainsi dire, une exception parmi toutes les forteresses du monde, à cause de ses inépuisables ressources matérielles de défense. Il lui est en effet tout aussi facile de remplacer, dans une nuit, une centaine de pièces démontées, que

de changer par des troupes fraîches 50,000 hommes de garnison. Sur la ligne de communication avec la Russie, par Pérécop, il y a de forts détachements depuis Eupatoria jusqu'à Balaclava, disposés de façon à pouvoir, en peu de temps, se concentrer sur n'importe quel point en une forte armée. Et quand même les alliés auraient des forces deux fois plus considérables que celles qu'ils peuvent mettre maintenant en campagne, il est à douter que, même dans ce cas, ils puissent parvenir à nous couper ces communications, parce que partout les crêtes des montagnes qui suivent le rivage permettraient, avec de petits détachements, de s'opposer avec succès à de grandes masses, obligées de défiler, dans la plaine de la Crimée, par de petits sentiers et entre des lacs.

« Telles sont l'importance et la position de Sébastopol. Examinons maintenant les forces et les moyens respectifs des deux parties par rapport à la l'attaque et à la défense de ce point. Commençons par le côté de la mer. Le bombardement du 5 (17) octobre contre Sébastopol, où la flotte anglaise a lancé jusqu'à 150,000 projectiles, montre évidemment que cette immense flotte des deux puissances maritimes et de la Turquie ne peuvent pas à elles seules s'emparer d'une place bien défendue ou même en activer la reddition, mais qu'elle doit se contenter de bloquer la rade, de transporter des provisions, et d'attaquer les côtes sans défense de la mer Noire et de la mer d'Azoff. Du côté des Russes, au contraire, les bâtiments, quoique en petit nombre, facilitent les communications dans la baie et soutiennent avec succès la défense de la partie gauche de la ville, et, ce qui est encore plus important, ils offrent au besoin d'habiles artilleurs, des commandants pleins d'habileté et de sang-froid, des officiers habitués au combat, et une grande quantité de pièces de gros calibre. Par contre, la flotte alliée ne peut être d'aucun secours aux assiégeants; elle reste en pleine mer et ne peut pas être désarmée. Après avoir examiné la position de Sébastopol et des alliés du côté de la mer, passons à leurs positions respectives du côté de la terre ferme. Admettons même que la force numérique soit égale des deux côtés. Mais les forces morales le sont-elles de même? L'équilibre des forces morales est un élément d'une grande importance pour le succès des actions militaires. Le camp des alliés est composé de masses hétérogènes réunies entre elles seulement par la force de volonté des chefs qui commandent, et ne forment, par conséquent, qu'une unité temporaire et apparente; mais ces masses ne sont pas animées d'une même pensée, d'un même sentiment et d'un même intérêt. Cette armée, qui a supporté les horreurs d'un siége d'hiver, qui sait bien pourquoi et pour qui elle a souffert tous ces maux, qui sait raisonner et qui raisonne, en effet, se dit qu'elle est venue mourir sur les rochers de la Crimée pour un but abstrait dont elle ne peut pas bien se rendre compte; aussi n'est-ce que par le sentiment du devoir et de l'honneur militaire que ces armées se battent avec courage. Les Russes au con-

traire sont profondément animés par un seul et même sentiment, leur amour pour leur souverain et leur foi dans cet emblème religieux, la croix, qui les précède au combat. C'est en outre leur terre natale qui est foulée par l'ennemi, et, pour l'en chasser, ils affrontent avec entraînement tous les dangers de la mort. Ce n'est pas une pareille armée qu'on peut effrayer par un bombardement et qu'on peut forcer à se rendre. Le bombardement, commencé le 28 mars, et qui a duré huit jours et huit nuits, pendant lesquels 350 pièces d'artillerie ont tonné contre Sébastopol, a-t-il abattu le courage de ses défenseurs? a-t-il détruit ses fortifications? Quelques jours après, n'ont-ils pas reparu, fortifications et défenseurs, plus forts que jamais? Les Russes qui se battent en Crimée sont les mêmes dont Napoléon Ier disait, après la bataille de Preussisch-Eylau : « Le soldat russe est surtout remarquable dans l'adversité : le lendemain d'une défaite, il est aussi ferme que le lendemain d'une victoire. » Il faut prendre en considération aussi que l'armée russe, sous Sébastopol, a pu supporter bien plus facilement les fatigues d'une campagne d'hiver, par la raison qu'elle était en majeure partie cantonnée dans des maisons, et qu'à cause de ses fatigues mêmes, elle a été soignée d'une manière toute particulière, de sorte que, malgré ses pénibles travaux, le soldat se trouve dans de meilleures conditions qu'en temps de paix. Mais supposons même que les forces numériques et morales soient égales de part et d'autre. Dans le siége des forteresses, les calculs du stratégiste doivent faire place à ceux de l'officier du génie, et l'art de la manœuvre à celui de l'artillerie et des mines. Les avantages sont donc aussi sous ce point parfaitement égaux.

« Examinons maintenant les travaux de la défense et ceux de l'attaque. Des deux côtés, on s'y est dévoué depuis le commencement avec le même zèle. Les affaires du 13 (25) octobre et du 24 octobre (5 novembre) ont arrêté les progrès des travaux de siége, en forçant l'assaillant à couvrir ses derrières par une ligne de contrevallation; de fortifier sa position du côté de Balaclava et de Kadykoï, et de continuer le flanc droit de ses tranchées vers la pointe de la baie jusqu'au pied du Mont-Sapoun. En attendant, les Russes terminaient leurs ouvrages sur toute la ligne de défense, de sorte que lorsque l'ennemi recommença ses approches, l'assiégé se trouva en état de pouvoir lui-même conduire des contre-approches, de construire des logements et d'avancer ses fortifications jusqu'à environ une demi-portée de canon des batteries de l'assaillant. Depuis ce moment, on peut dire que le siége est entré dans sa troisième phase, qui continue jusqu'à présent. L'assiégeant avance avec persévérance et énergie, achetant par des flots de sang chaque pouce de terrain, souvent prenant d'assaut plusieurs fois de suite un même point, parce que les Russes réussissent dans leurs sorties à détruire ses approches. En même temps, l'assiégé, après avoir arrêté presque entièrement ses travaux de contre-approche et ses ouvrages exté-

rieurs dont il est parvenu toutefois à couvrir son flanc gauche, s'est maintenant borné à renforcer autant que possible ses fortifications par l'approfondissement de ses fossés et de ses approches, par la construction de blindages, de nouvelles batteries, de retranchements et d'autres travaux qui auront pour résultat de rendre bien moins nuisibles que par le passé les effets du bombardement et d'accroître davantage encore les défenses de la ville. A mesure qu'on avance, la ligne défensive des Russes prend un caractère de plus en plus rassurant, de sorte qu'à chaque pas que l'assiégé fait en avant, il doit supporter bien plus de pertes, et l'assiégé comparativement moins. Observons ici que toutes ces prodigieuses défenses, que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'admirer, sont exécutées par notre infanterie, qui s'est montrée la digne émule des héros de Souvaroff. Nos troupes ont fait en automne, pendant onze jours consécutifs, 50 werstes par jour, et, arrivées à Sébastopol le 12 (24) octobre et le 23 octobre (3 novembre), se sont battues comme des lions, ont pu ensuite entourer Sébastopol de fortifications, et forment jusqu'à présent le principal appui de nos braves marins qui dirigent la défense de quelques-unes de nos fortifications. La cavalerie a également agi avec succès partout où l'occasion s'en est présentée, et l'artillerie commence à prendre une part active dans les rencontres meurtrières qui ont lieu près de notre ligne de défense.

« Le dernier et troisième bombardement a ouvert un nouveau champ à l'action de notre artillerie par le rapprochement des distances, mais à Sébastopol le nombre des pièces et leur calibre sont en général bien plus considérables que ceux de l'assiégeant. Ses travaux de mines n'ont eu qu'une influence peu importante, la guerre souterraine s'étant bornée jusqu'ici de son côté à quelques entonnoirs qu'il peut rarement conserver. Maintenant les travaux des deux parties combattantes sont presque en contact, en face des batteries. Laquelle des deux l'emportera? Admettons, par exemple, que les Russes n'agiront pas contre la ligne de contrevallation de l'ennemi ; admettons que l'artillerie la plus faible, ingénieusement concentrée, puisse réussir, quoique avec des batteries d'un moindre profil, à faire taire la plus forte, à pratiquer la brèche dans le principal rempart et même à la couronner. Mais après? Une série de retranchements, non moins fortement armés, présenteront l'un après l'autre des obstacles tout aussi difficiles à enlever, et là encore, l'assiégeant se trouvera en face de maisons converties en blockhaus et au milieu du feu concentré des batteries intérieures de la ville. Admettons encore que les alliés, suivant l'axiome militaire de Napoléon Ier : que les soldats ne sont que des chiffres qui doivent résoudre le problème, et que le succès justifie toutes les pertes, ne prendront pas en considération les sacrifices que cette tentative leur coûterait en hommes, et que par conséquent ils s'avancent avec résolution

dans la ville et parviennent à surmonter tous les obstacles que l'art leur aura opposés pendant six mois de temps. Mais derrière les remparts de Sébastopol, ils rencontreront une armée de 40 à 50,000 baïonnettes. L'affaire, dans la nuit du 11 (23) au 12 (24) février, de la défense de la redoute de Sélinguinsk contre des forces bien supérieures, celle du 10 (22) mars, devant la lunette de Kamtschatka, et l'assaut repoussé du 6 (18) juin, peuvent servir de mesure pour décider qui l'emportera dans une rencontre corps à corps. Et si, d'un autre côté, les Russes, pendant l'assaut, venaient à se présenter en forces plus ou moins considérables sur les derrières de la ligne de contrevallation des alliés, qui s'allonge sur une étendue de 10 werstes, et réussissaient à pénétrer sur un point quelconque?... N'oublions pas aussi que la ville est divisée par la baie du sud en deux parties, et que chacune d'elles présente une forteresse séparée, entourée de fronts bastionnés, et, sur le flanc droit, de batteries disposées sur la rive haute de la baie du sud, ainsi que sur le versant nord-ouest du kourgan Malakoff, qui commande toute la pente septentrionale de la montagne sur laquelle la ville s'étend en amphithéâtre. Un feu triple et croisé de trois cotés : de la ligne qui se termine par le fort Saint-Paul, des vaisseaux et des batteries qui entourent l'extrémité sud de la partie septentrionale de la ville, foudroierait l'ennemi, quand même il se serait rendu maître d'une partie de la ville, et ne lui permettrait pas de s'y maintenir, tandis que les canons de ces mêmes forts et de toute la ligne fortifiée du rivage de la partie occidentale du promontoire ne laisseraient pas la flotte des alliés pénétrer dans la baie et canonner les deux autres parties de Sébastopol. L'occupation de la partie orientale de la ville demanderait de nouveaux efforts meurtriers et beaucoup de temps. Enfin, du côté du nord, le promontoire, entouré d'eau de tous côtés et tout alentour de batteries armées de plusieurs centaines de canons, avec sa citadelle au milieu, le fort du Nord, qui a une communication entièrement libre avec la Russie, offrent encore une nouvelle défense. Tels sont les moyens visibles pour défendre Sébastopol jusqu'à la dernière pierre, et, certes, on ne peut pas douter que chaque pierre sera défendue avec la plus grande ténacité et l'abnégation la plus complète. »

Cet article produisit à Paris et à Londres une grande sensation, et les écrivains français s'empressèrent de le réfuter. On observa que l'auteur russe n'avait pas osé résoudre la question qu'il avait posée. En effet, après avoir constaté que les assiégeants ont avancé sans cesse avec une inébranlable constance, il termine en déclarant que Sébastopol sera défendu jusqu'à la dernière pierre. Personne n'en doutait en Europe, mais personne ne doutait non plus que cette défense énergique ne fût à la fin maîtrisée par le courage, la patience et l'héroïque élan de nos soldats. L'événement a prouvé que ceux qui pensaient ainsi avaient raison. Le *Journal des*

*Débats* discuta de la façon suivante la possibilité admise par l'écrivain russe, de la prise de Sébastopol le lendemain de la bataille de l'Alma :

« Le journal russe, dit-il, se complaît à développer cette thèse comme pour nous inspirer des regrets amers. Cependant il nous dit lui-même qu'alors déjà le mur d'enceinte était flanqué de quatre bastions, ces mêmes bastions contre lesquels se portent en ce moment nos efforts. Dès notre débarquement en Crimée, et ensuite pendant notre marche sur Sébastopol après l'Alma, les Russes avaient eu le temps de mettre la place à l'abri d'un coup de main. Est-ce donc avec des pièces de campagne que nous pouvions, en arrivant, attaquer les bastions armés avec de grosses pièces de marine? Si l'on avait lancé des colonnes contre l'enceinte, dans les intervalles des bastions, n'auraient-elles pas été foudroyées par les batteries de ces grands ouvrages? Au surplus, le maréchal Saint-Arnaud, à qui l'on attribue le projet d'attaque, était mourant en arrivant à Balaclava; il ne put voir les murs de Sébastopol, et le vieux maréchal Raglan, après avoir fait reconnaître la place, regarda l'entreprise comme trop téméraire. D'ailleurs, on n'avait rien de ce qu'il fallait, ni gabions, ni échelles, ni outils, tout était à bord de la flotte. Il fallut installer les troupes dans les camps, débarquer le matériel de siége, les munitions et les vivres. Cinq jours y furent employés; c'était peu pour un si grand labeur, et l'écrivain russe nous dit lui-même que ces cinq jours ont sufti pour élever comme par enchantement d'immenses retranchements sur les parties faibles de la ligne et que les remparts grandissaient à vue d'œil, ce qui est vrai, pendant que les alliés débarquaient leurs canons de siége et ouvraient la tranchée. La raison ne peut donc accepter les regrets qu'il voudrait nous inspirer. »

Sauf ces observations, le *Journal des Débats* est d'accord avec l'écrivain russe, qui du reste n'a rien appris au public européen sur la force de Sébastopol et sur les grands obstacles qui restent encore à surmonter : « Ainsi nous savons, ajoute-t-il, qu'après une première ligne de batteries, nous en trouverons une seconde, une troisième, puis un dédale de maisons converties en forteresses, et qu'il nous faudra, comme il le dit, prendre Sébastopol pierre par pierre. Nous nous y résignons avec constance, avec une invincible opiniâtreté. Les troupes alliées passeront donc un second hiver dans leurs tranchées, et, comme indice de cette détermination, nous apprenons que l'on construit en ce moment une maison en pierres à deux étages pour le quartier-général français. Kamiesch et Balaclava, avec leurs excellents ports, sont devenus des villes et aussi des forteresses bien armées, et le flanc droit des alliés est couvert contre les attaques du dehors par les lignes fortifiées de la Tchernaïa. Les Russes, au dire des journaux allemands, ont 175,000 hommes en Crimée. Les troupes des quatre nations combinées, Anglais, Français, Turcs et Piémontais, ne doivent pas être maintenant au-dessous de ce chiffre. Les forces sont donc égales, et

l'armée alliée attendra l'ennemi de pied ferme sur la Tchernaïa, tout en continuant de pousser le siége avec la même constance et la même énergie. »

En regard de l'article de l'*Invalide russe*, il faut placer le tableau de l'état de l'empire moscovite à ce moment, tableau que déjà nous avons esquissé dans un précédent chapitre et auquel nous allons ajouter de nouveaux détails : « Je crois pouvoir vous annoncer, écrivait-on de Varsovie, le 5 août, que, d'après des ordres venus de Saint-Pétersbourg dans la dernière quinzaine de juillet, les commissions militaires pour le recrutement, instituées dans tous les districts, s'occupent activement des préparatifs nécessaires pour opérer une nouvelle levée extraordinaire parmi la population mâle du royaume. Ce sera, depuis le commencement de la guerre, la cinquième levée qui aura eu lieu, dans l'espace de deux ans, en Pologne. Je ne vous parlerai pas du vide qu'on remarque dans nos campagnes, où tant de milliers de jeunes gens ont été enlevés de force aux travaux de l'agriculture. Si, comme cela paraît hors de doute, 40 ou 50,000 hommes sont encore arrachés aux champs qu'ils cultivent pour être envoyés dans les dépôts de l'empire, il est certain que, dans tous les districts, des centaines d'acres de terre vont rester, cette année, complétement incultes. Le besoin d'hommes paraît être si grand en Russie, pour la continuation de la guerre, qu'une foule de conscrits, jugés, lors des levées précédentes, incapables de servir à cause des vices de leur constitution et de leurs difformités, sont aujourd'hui déclarés aptes au service militaire; il faudra pour y échapper être frappé d'une cécité complète ou marcher sur des béquilles. La taille fixée par les ukases impériaux et par les lois organiques du recrutement est de beaucoup abaissée aujourd'hui, c'est-à-dire que les levées frappent les hommes grands comme les petits. La loi spécifiait autrefois beaucoup de cas d'exemption légitime pour le service militaire; on les fait tous disparaître aujourd'hui; le fils unique de la veuve; le soutien d'une nombreuse famille, sera par tout l'empire enlevé comme les autres, dans la nuit. La chancellerie supérieure pour le recrutement, établie dans notre capitale, a transmis à ce sujet les ordres les plus sévères, en les menaçant de les destituer et de les envoyer en Sibérie, à tous les fonctionnaires civils et militaires chargés des opérations de ce genre; ils ne doivent accorder aucune exemption, ni recevoir aucun cadeau ou somme d'argent, comme l'usage en était devenu général parmi les fonctionnaires russes chargés du recrutement en Pologne. On a appris ici l'arrivée dans le gouvernement de Wilna de plusieurs colonnes de milices et de serfs qui vont être incorporées dans l'armée du centre. Les popes marchent toujours à leur tête, ayant en mains l'étendard avec la croix grecque. On continue d'enlever de la Pologne tout le matériel de guerre transportable et la poudre, dont on ne prévoit pas devoir faire un usage immédiat. Comme on ne croit plus ici à la possibilité d'une guerre

avec une puissance voisine, on retire de tous nos arsenaux et de nos dépôts le matériel et les objets militaires dont ils étaient pourvus, pour transporter tout cela avec des frais énormes dans d'autres contrées à plus de mille werstes de la Pologne. »

La Pologne était en même temps le théâtre de désordres et de crimes. Voici ce qu'on lisait dans un journal de Hambourg : « On nous communique des détails plus précis sur le crime affreux de la nuit du 11 au 12. Il a été commis au-delà de Minsk, à une lieue environ de cette ville. La voiture du courrier était partie d'ici comme à l'ordinaire avec de nombreux voyageurs. Arrivée à l'endroit désigné, elle fut arrêtée subitement par plusieurs cavaliers de la garde du corps circassien du prince gouverneur. Un coup de fusil abattit le postillon. Le conducteur s'apprêtait à détacher la malle qu'on lui demandait, quand un coup de sabre lui ouvrit le ventre jusqu'à la poitrine : il mourut dans d'horribles tourments. On ouvrit également le ventre aux chevaux. Quatre voyageurs, dont une femme, furent tués, huit furent jetés dans les fossés, grièvement blessés. Deux dames parvinrent, grâce à l'obscurité de la nuit et à leurs vêtements de deuil, à se sauver dans un bois avoisinant. Les meurtriers tirèrent sur elles ; l'une d'elles reçut une balle dans le bras gauche ; l'autre, une gouvernante française, mademoiselle Léontine, avait été blessée à la main gauche par le poignard d'un des meurtriers ; cependant ces dames sont hors de danger. Parmi les personnes tuées se trouve également un Français nommé Maximilien Laudié, âgé de vingt-six ans, employé du chemin de fer et fils du professeur de langues du même nom. Les féroces Circassiens se rendirent ensuite au plus prochain cabaret, à Mingoscin, et y massacrèrent huit juifs qui y couchaient et le cabaretier. Plusieurs des meurtriers ont été arrêtés. On est très-curieux de connaître l'issue de cette affaire. Depuis l'arrivée de ces sauvages musulmans en Pologne, il y a eu plusieurs fois des scènes de cette espèce. Dernièrement déjà le courrier avait été attaqué par deux Russes et un déserteur prussien, qui néanmoins n'avaient pas réussi dans leur entreprise et avaient été arrêtés. »

Un déserteur russe, appartenant à l'un des régiments d'élite de la garde, se rendit à bord du vaisseau de l'amiral anglais en croisière devant Cronstadt, et donna de très-importants renseignements sur les fortifications de cette ville et sur la manière dont les troupes étaient réparties. Il dit que les dernières recrues comptaient des vieillards à cheveux gris et des jeunes garçons qui n'avaient pas seize ans. « J'ai assisté dernièrement, dit un correspondant de la *Presse*, à une revue passée par l'empereur des cohortes (*drougina*) composant les milices des gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Nowogorod, sur la place située à côté du jardin d'été ; cette place se nomme *Tzaritzinn-Lough* (le Pré de la Czarine). Ces cohortes étaient habillées de chemises rouges, boutonnées en biais sur la poitrine, dans la

forme des gilets de flanelle; les pantalons en coutil rayé entrent dans les bottes; les cheveux sont coupés carrément à la moujik; la tête est couverte d'un chapeau bas avec une croix grecque sur le devant; chaque cohorte a un drapeau vert avec une croix d'or, et autour la légende suivante : « *Pour « la foi, le czar et la patrie.* » En résumé, ces cohortes ne sont pas encore disciplinées et présentent jusqu'ici un aspect peu militaire. Malgré les dons immenses faits pour l'armée, le besoin de la charpie se fait vivement sentir, et un avis du général gouverneur de Saint-Pétersbourg invite instamment les personnes qui voudraient faire des dons de ce genre à déposer le linge dans les prisons militaires, où les détenus sont chargés de réduire le linge en charpie. Depuis quelque temps la librairie a inventé une spéculation nouvelle, dans le but de faire lire des ouvrages que personne n'achetait; les auteurs ont pris la mode d'offrir plusieurs centaines d'exemplaires, dont le produit est abandonné par eux aux soldats blessés; or, c'est le cabinet de l'empereur qui se trouve chargé de ces dons et qui en opère lui-même la vente au public. C'est un moyen nouveau pour les auteurs de se faire lire. En 1848, l'empereur Nicolas avait ordonné une procession religieuse pour célébrer la fin de l'épidémie cholérique qui désola la capitale de la Russie à cette époque. Cette procession se faisait tous les ans le 4 (16) juillet. Un avis placardé sur les colonnes de la cathédrale de Notre-Dame-de-Cazan annonce que, cette année également, la procession aura lieu par ordre spécial supérieur de S. M. l'empereur. Elle sortira de la cathédrale et se rendra à l'église Saint-Sauveur. Cependant il est triste de penser que le choléra exerce aujourd'hui de terribles ravages à Saint-Pétersbourg. Le décret du 26 juin (8 juillet) porte les cas de choléra, dans cette seule journée, à 221. »

Un négociant étranger, écrivant à un journal de Londres, faisait remarquer que les Russes étaient à court de poudre et qu'ils s'en procuraient par la voie de Prusse, au prix des plus grands sacrifices. Tout le salpêtre de l'Inde orientale, tout le salpêtre du Chili, le premier importé des États-Unis, le dernier envoyé en droite ligne, étaient, à des prix qui s'augmentaient de jour en jour, expédiés avec d'immenses quantités de soufre, pour la Prusse, où on les raffinait. De là ils étaient envoyés par la frontière russe. Les condamnations prononcées par les conseils de guerre russes contre les officiers devenaient de plus en plus nombreuses. Parmi les dernières on en remarqua deux surtout qui étaient très-sévères : le capitaine Martinon, du 3e bataillon de ligne d'Orenbourg, fut dépouillé, pour détournement de fonds militaires, de son grade et de la noblesse, et condamné à rester toujours simple soldat. Une peine semblable frappa le capitaine d'état-major Hamasoff, du régiment d'Auscherow, pour insubordination en état d'ivresse.

Le nombre des malades et des blessés en Crimée était, de l'aveu même des Russes, vraiment extraordinaire. Au milieu de juillet, le prince Gorts-

chakoff se plaignait que les renforts de la cavalerie, les transports de denrées, et même l'infanterie, qui avaient passé la *Porte de fer*, n'avançaient que très-lentement, les steppes manquant d'eau, par une chaleur de 34 degrés Réaumur. A cela s'ajoutaient naturellement les maladies qui décimaient les troupes de renfort aussi bien que la garnison de Sébastopol. Les hôpitaux étaient remplis autant que possible, et la plupart des malades mouraient. Les affaires du 17 et du 18 avaient coûté à l'armée de Sébastopol plus de 12,000 hommes, dont quelques centaines d'officiers. A Simphéropol et à Nicolaïeff, de même qu'à Sébastopol, on manquait de locaux pour recevoir les blessés, et de médecins pour les soigner. Transportés d'un lieu à un autre, ces malheureux restaient souvent des journées entières sans trouver d'abri. Les blessés de Sébastopol avaient été évacués sur toutes les villes et sur tous les villages des provinces méridionales de la Russie. Il y en avait jusqu'à Taganrog et jusqu'à Rostov sur les bords du Don. D'après des renseignements variés et exacts, le nombre des blessés et des malades de l'armée russe, depuis l'ouverture du siége jusqu'au 1er juillet, était de 70,000. Les blessures étaient généralement graves et difficiles à guérir à cause de leur caractère scorbutique, attribué aux fatigues et à la mauvaise nourriture des soldats. Cette situation sanitaire préoccupait vivement l'illustre Piragoff, célèbre chirurgien de Saint-Pétersbourg, un des plus grands praticiens d'Europe, envoyé par son gouvernement à Simphéropol pour apporter dans la question le tribut de ses lumières. Le conseiller d'Etat Maureff s'était également rendu dans cette dernière ville pour y établir un hôpital destiné aux marins. Les rapports publiés dans le *Journal de la marine* étaient navrants. Le 12 juin, un transport de 307 blessés arriva à Simphéropol, mais on fut obligé de les diriger sur un autre point, faute de place. Dans une seule semaine, il arriva à Nicolaïeff trois transports de blessés et de malades, formant les 7e, 8e et 9e transports de ce genre. Le premier transport partit le 21 mai de Sébastopol et se composait de 339 hommes; 17 d'entre eux moururent en route, 18 furent laissés à Simphéropol, 8 à Pérécop, 5 à Kachowka. Le deuxième transport avait quitté Sébastopol, le 22 mai; il était de 126 hommes, dont 111 arrivèrent à Nicolaïeff, les autres, pour la plupart, étaient morts en route. Le troisième convoi comptait 218 hommes; parti de Sébastopol le 27 mai, il arriva avec 193 hommes à Nicolaïeff; 11 avaient succombé. Le choléra exerçait les plus grands ravages dans les troupes de Crimée. Le typhus sévissait dans les six camps situés dans les environs de Riga et qui, avec les garnisons de cette ville, comprenaient environ 60,000 hommes.

On avait appris que les pertes éprouvées dans la journée du 18 juin étaient considérables. Outre le major Rudanowski, du régiment de Minsk, 14 officiers supérieur avaient été tués; 35 officiers, dont les lieutenants-colonels prince Bagration et Nikitin, avaient été grièvement blessés, ainsi que le

major-général Sawarin, chef de la 1re brigade de la 8e division d'infanterie, 1 lieutenant-colonel, 2 majors et 25 officiers supérieurs. Cela faisait 78 officiers supérieurs mis hors de combat; 58 autres, dont 2 généraux et 10 officiers d'état-major avaient reçu en outre des blessures légères qui ne les avaient pas empêchés de conserver leurs rangs. Les quelques maisons qui étaient restées debout à Sébastopol avaient été détruites de fond en comble dans cette affaire. Beaucoup d'habitants de la ville avaient été tués ou blessés les 17 et 18 juin. Les autres s'étaient réfugiés dans des souterrains et des caves. C'est autour de la batterie Nicolaïeff que se concentrait la population. On y avait transporté les dépôts de marchandises et les boutiques. C'est là aussi que se trouvaient les bureaux des autorités civiles et militaires, le quartier-général du comte Osten-Sacken, la garde principale, les pharmacies, etc. Une révolte très-grave de paysans avait éclaté dans l'Ukraine, et l'on ne savait quels moyens employer pour empêcher le découragement général. Sur la proposition du prince Gorstschakoff, l'empereur étendait à tous les fonctionnaires civils de Sébastopol les priviléges accordés par l'empereur Nicolas aux militaires de service dans cette ville. Par suite, chaque mois de service devait leur compter pour une année. Or, comme le siége durait à cette époque depuis *neuf mois*, ils devaient jouir de tous les droits que donnent neuf ans de service. L'empereur ordonna de plus de prélever cinq pour cent sur les produits des loteries de toute espèce pour les affecter à un fonds de secours à leur profit. On essayait aussi de surexciter le fanatisme religieux, et l'on donna lecture à toutes les garnisons de Crimée de l'ordre du jour suivant du prince Gortschakoff, daté des hauteurs d'Inkermann, 10 juillet :

« Dans les anciennes expéditions militaires de guerriers russes, des évêques et des ecclésiastiques de l'Eglise orthodoxe ont constamment consacré, par des images de saints, les troupes qui s'apprêtaient à combattre pour la défense de la patrie. Cette consécration et la présence d'images de saints au milieu de nos régiments a été l'origine de beaucoup de succès célèbres contre les ennemis du pays russe. C'est ainsi que la sainte présence de l'image miraculeuse de la sainte Vierge de Smolensk, dans notre armée, a donné à nos armes une série de victoires, leur a permis de chasser vingt peuples de Russie et a conduit nos troupes de Moscou à Paris. Actuellement, quand tous les habitants du pays prient avec instance pour nous, S. E. le métropolitain Philarète de Kiew a consacré, à l'exemple des anciens temps, les troupes qui sont confiées à mon commandement, en leur montrant l'image miraculeuse de l'Assomption de la sainte Vierge de la chapelle souterraine de Kiew, image qui fut donnée anciennement par la sainte Vierge à cette église, en gage de la protection éternelle qu'elle assurait à sa Russie orthodoxe. Par un décret de la Providence divine, l'arrivée de cette image a concordé avec celle de S. E. Innocent, archevêque de Chewa et de Tau-

ride, que les dangers de la guerre n'ont pas empêché de visiter son troupeau et de consacrer les troupes qui se vouent avec tant d'héroïsme à la défense de Sébastopol. Le 8 de ce mois, Son Eminence a aspergé d'eau bénite, dans la ville assiégée, au bruit des canons ennemis, les troupes de la garnison et des forts qui s'étaient réunies ; il les consacra aussi par l'image de saint Mitophan, qu'il avait apportée de son côté, et nous anima par des paroles chaleureuses à de nouveaux efforts pour vaincre l'ennemi. Dans la ferme confiance que l'image miraculeuse de l'Assomption de la sainte Vierge apportée de l'église souterraine de Kiew à Sébastopol, et la bénédiction de notre auguste archevêque, seront le gage de nouvelles victoires, fortifions nos camarades par la pensée que notre cause est juste et que l'empereur et la patrie fondent des espérances légitimes sur votre héroïsme et votre inflexibilité. Cet ordre du jour devra être lu dans les compagnies, les batteries, les équipages, les sotnies et les autres commandements. »

---

# VI.

Au camp. — Les tranchées. — Gare la bombe! — Héroïsme de Labbé-Dujardin. — Quitte pour la peur. — Le persil du général. — Le théâtre de Kamiesch. — Ordre du jour sur l'affaire du 14 juillet. — Sortie dans la nuit du 16. — Les enterrements de cholériques — La pêche aux écrevisses. — Mort de l'amiral Nachimoff. — Détails nécrologiques sur cet officier.

A la date du 16 juillet, le plus grand calme paraissait régner en Crimée ; mais ce calme n'existait réellement que pour les curieux, les impatients qui n'attendaient que les nouvelles d'une bataille ou d'un assaut. La situation était d'un grand intérêt pour les gens sérieux qui se rendaient compte des incroyables difficultés que rencontrait le génie dans la nature du sol et dans un travail accompli à une aussi faible distance de la place sous un feu incessant de jour et de nuit. Les extraits suivants de diverses correspondances forment par leur ensemble un fidèle tableau de l'état des choses à cette époque :

« Toujours la même activité sur notre plage, écrit-on de Kamiesch le 16 juillet à la *Presse d'Orient* ; elle a redoublé pendant quelques jours pour les évacuations considérables qui ont lieu. On décharge continuelle-

ment d'énormes quantités de munitions qui sont acheminées sans retard vers la ligne d'attaque. Les nouvelles que nous avons des tranchées sont très-rassurantes; la nature et la position des travaux que nous avons à établir, l'élan du soldat, tout permet d'espérer qu'une nouvelle tentative sur ce terrain, étudié pas à pas et aujourd'hui connu, sera couronnée de succès. Le travail d'approche est poursuivi avec intrépidité. 35 à 40 mètres à peine nous séparent de l'ennemi; aussi devient-il excessivement difficile de se maintenir à pareille distance sans attirer l'attention des Russes. Ceux-ci, de leur côté, ne sont pas moins inquiets et tirent continuellement et à peu près à tout hasard sur tout ce qui paraît. Croirez-vous qu'à cette faible distance ils ne négligent pas la bombe, qu'ils nous envoient sous un angle de 65 à 67 degrés, avec une très-faible charge? La plupart de nos nouvelles batteries sont installées et en voie d'armement. Elles ne sont pas démasquées; c'est donc un devoir de ne point vous en parler encore avec des indications plus précises. Le feu de l'ennemi, à si grande proximité, nous est préjudiciable. On se gare bien d'une bombe, mais de deux, de quatre, c'est impossible; or, l'ennemi a pris l'habitude de les envoyer par grappes ou par salves. Quand elles tombent dans la tranchée, il est impossible qu'elles ne fassent pas de victimes. C'est ainsi, au hasard, que le colonel David, un officier fort aimé et estimé, a été tué, par un éclat de bombe, dans la nuit du 11. Le général en chef presse tous les travaux. Par ses ordres, le génie de différents corps vient de subir des modifications. Rien de la Tchernaïa, si ce n'est que le choléra disparaît des campements piémontais. L'état général des armées alliées s'est sensiblement amélioré. »

Comme le dit cette lettre, de tous les projectiles qui tombent comme grêle dans les tranchées, les plus terribles sont les bombes et les obus lancés en bombes. Pour les éviter, on se couche à terre, et alors on n'a pas à craindre l'explosion et la gerbe des éclats, ou du moins on a des chances pour se trouver hors d'atteinte. Il est donc important de signaler l'arrivée de ces projectiles. Des hommes désignés veillent à cela et avertissent par ces cris : « gare la bombe! » Tout le monde alors lève la tête et on se préserve en se jetant à droite ou à gauche et en se couchant à terre. Trop souvent ces précautions sont inutiles, et il faut un grand courage aux soldats pour travailler aux tranchées au milieu d'un tel péril. Il est juste de dire que leurs chefs leur donnent l'exemple de l'intrépidité. Voyant hésiter un moment les sapeurs sous ses ordres, un jeune lieutenant du génie, M. Labbé-Dujardin, leur crie : « Allons, enfants, ce n'est rien; il n'y a pas de danger, voyez plutôt! » Et, passant de l'autre côté des gabions, il reste, jusqu'à ce que la tâche qu'il dirigeait soit accomplie, exposé aux coups des batteries russes. Quelques jours après, en traçant des ouvertures de créneaux, ce vaillant jeune homme tombait frappé d'une balle au front.

« A l'un des cris de « gare la bombe! » malheureusement répété trop tard,



raconte un autre officier, je lève la tête : la bombe, ou plutôt un obus lancé en bombe, tombait presque sur notre parapet au-dessus de moi. Le danger était imminent... Sans beaucoup réfléchir, je n'en avais guère le loisir, je me précipite avec deux de mes voltigeurs dans un trou qui se trouvait de l'autre côté de la tranchée. A peine y étions-nous, que retentit ce cri de : « gare le lieutenant! » et la bombe avait roulé dans notre trou. A ce moment, un de mes pauvres soldats qui était sur moi me serre en me disant : « *Mon lieutenant, nous sommes fumés!* » Ce fut son dernier mot. La bombe avait fini de fuser. J'avais passé un moment suprême et bien terrible... J'avais pensé à vous tous... J'avais répété la prière que ma mère me recommande dans sa dernière lettre. La bombe éclate, et au même moment se fait entendre le long gémissement de l'autre homme, dont la jambe était brisée par un éclat de pierre. Quant au pauvre diable qui me tenait presque dans ses bras, j'avais senti sa dernière étreinte : un énorme éclat de bombe s'était logé dans son dos, lui brisant la colonne vertébrale et les épaules; il est mort sans souffrir. Quant à moi, grâce à un miracle et à mes énormes bottes de Constantinople, je suis resté *sain et sauf.* J'avais ressenti une très-forte commotion sous la semelle du pied : un éclat de bombe m'en avait enlevé une partie. J'en ai été quitte pour le pied gauche engourdi pendant quelques heures; on nous a cru tous morts, et quand la fumée de la poudre et de la terre a été dissipée, on m'a bien félicité de mon heureuse chance toute providentielle. »

Une autre correspondance contient différents détails intéressants : « Les travaux ont changé de nature. Avant l'affaire si heureuse du mamelon Vert, le génie poussait ses têtes de sable en avant sans autres obstacles venant de la place que les bombes et les boulets; on perdait du monde, mais, relativement à l'intensité du feu de la place, aux résultats des progrès obtenus, les pertes étaient peu nombreuses. Longtemps, je vous l'ai écrit autrefois, la moyenne des hommes hors de combat a oscillé, par jour, de 15 à 20 et 25. Mais, en ce moment, ces chiffres sont dépassés considérablement. Il ne s'agit plus seulement de bombes et de boulets : nos héroïques soldats piochent, creusent, vont et viennent, transportent les gabions, les fascines, les pièces, les établissent, les approvisionnent, sous le feu de la mitraille. « Il y a des positions, me disait, ces jours derniers, un officier « supérieur revenant de la tranchée, il y a des positions dans lesquelles « chaque gabion posé nous coûte au moins un homme. » Vous comprenez sans peine qu'au milieu de pareilles difficultés, les ouvrages d'attaque ne peuvent pas marcher bien rapidement. Cependant plusieurs batteries sont à cette heure en armement; elles ont pour objet d'attaquer et de battre la flotte russe, qui nous a fait beaucoup de mal le 18, et nous en fera toujours davantage au fur et à mesure que nous nous rapprocherons du port de l'Artillerie. La batterie de la pointe du Carénage, l'un des trois ouvrages

blancs, est terminée; elle a été casematée, elle supporte déjà en ce moment un feu violent de la rive nord de la rade. Tout en se défendant vigoureusement, les Russes augmentent considérablement leurs travaux de défense. C'est une lutte terrible, et il faut reconnaître qu'ils la soutiennent avec habileté. Le reste de l'armée attend et s'ennuie d'attendre. Le corps de la Tchernaïa ne bouge pas. Le seul mouvement de troupes exécuté depuis dix jours a été le départ de la division Canrobert pour la droite de nos attaques, où elle a remplacé la division Mayran. L'armée piémontaise ressuscite et se montre pleine d'ardeur. Il est à désirer qu'on puisse utiliser bientôt ces bonnes et intelligentes troupes. Les Anglais reçoivent de grands renforts de cavalerie. Ils en ont formé trois brigades, une de grosse cavalerie et deux de cavalerie légère, qui constitueront un effectif de 7,600 hommes. La grosse cavalerie se compose de six régiments de dragons, commandés par le colonel Lawrence; les deux autres, de huit régiments de hussards et deux régiments de lanciers, sous les ordres de lord George Paget et du colonel Parleby. Le commandement en chef de la cavalerie a été confié au général Scarlett. Quand finiront les préparatifs de la nouvelle attaque? Il serait bien difficile de le dire. On parle déjà de passer l'hiver sur le plateau. Voici un petit détail qui prend une certaine valeur de la position du général Dalesme, qui commande le génie sous les ordre du général Niel. Le général écrivait récemment ici pour donner quelques commissions : « Surtout, disait-il en terminant sa lettre, n'oubliez pas mes graines de « salade et de persil. » L'état sanitaire s'améliore : les vents du nord, qui soufflent depuis une dizaine de jours, n'ont pas peu contribué à amener ce résultat. Les hôpitaux et ambulances de la Crimée ont été complétement évacués. Nous avons vu arriver depuis trois jours le vaisseau à vapeur le *Navarin* avec des blessés, les frégates le *Mogador* (216 blessés), le *Descartes* (228 blessés); le *Cacique*, la *Didon*, le *Phlégéton* et la *Mégère* sont aussi arrivés avec des blessés. L'*Hercule* a traversé notre port avant hier, ayant le choléra à bord; il a jeté trois hommes en mer Noire et un dans le Bosphore. En quittant Constantinople, il avait une trentaine de malades qui n'inspiraient aucune inquiétude. Parmi les pertes des derniers jours, on cite le colonel David, tué dans la tranchée, dans la nuit du 11, par un éclat de bombe. Le chef de bataillon Tixier, commandant du 3e bataillon des chasseurs à pied, qui avait sauté le 7 juin par l'explosion d'une mine devant le mamelon Vert, est hors de danger. Le lieutenant-colonel du 95e, Paulze-d'Yvoy, grièvement blessé devant Malakoff, le 18 juin, n'inspire plus d'inquiétude. Le colonel d'état-major Vico, qui avait été détaché, avec M. de Lagondie, à l'état-major général de l'armée anglaise, est gravement atteint du choléra. Le général en chef a fait, le 13, des nominations importantes dans l'armée : le lieutenant-colonel Foy, chef d'état-major du génie du 2e corps; le lieutenant-colonel Malcor, commandant du génie,

1re division, 1er corps; le chef de bataillon Bailly, commandant du génie, 4e division, 2e corps; le chef de bataillon Ruollier, commandant du génie, 1re division, corps de réserve. Le bruit courait au camp, sur le dire d'un déserteur, que le général Totleben était mort. Rien jusqu'ici n'a confirmé cette nouvelle. A Eupatoria le commandant du génie Ferval a pris le commandement de la place, en remplacement de M. d'Osmont, qui passe à Iénikalé. Le docteur Stéphani, qui dirigeait l'hôpital, a succombé à une attaque du choléra. »

Jusqu'au 17 juillet, on avait eu en Crimée des pluies continuelles; mais à partir de ce jour la chaleur avait repris. Il arrivait constamment des renforts considérables en hommes, chevaux et matériel, et on remarquait partout une grande activité. Le corps turc formait l'extrême droite de l'armée alliée. Il était rangé sur les hauteurs de la vallée de Baïdar et faisait souvent des reconnaissances dans la contrée montagneuse où se trouvent quinze villages comprenant huit cents familles qui se réfugiaient dans l'intérieur des montagnes à l'approche des Turcs. Ceux-ci avaient requis des foins qui furent transportés dans les magasins. Aux Turcs, qui font toujours maigre chère et que la Porte traite en marâtre, se liaient les Piémontais; ils étaient bien nourris et avaient une bonne tenue militaire qui faisait contraste avec l'indolence de leurs voisins anglais. Les Français avaient conservé toute leur gaîté. Ils avaient transféré leur théâtre jusque dans les lignes d'attaque. Un autre théâtre était établi à Kamiesch. « Ce théâtre, dit un officier, est en plein air et entouré d'un mur en pierre. Les siéges consistent en de simples bancs en terre formant amphithéâtre; la scène est l'extrémité d'une hutte un peu élevée au-dessus du parterre; il y a un tronc pour les blessés : quelques décors représentent des jeunes filles cueillant des fleurs, et deux arbres et un étang, le tout assez grotesque. La musique d'un des régiments compose l'orchestre. Les officiers seuls ont le droit d'entrer dans les coulisses, c'est-à-dire dans la hutte. La salle est éclairée par deux grosses lanternes en papier, fixées à l'extrémité de deux perches. L'auditoire est généralement d'un millier de personnes. Les pièces en faveur sont *la Permission de dix heures* et *la Question d'Orient*. Le jeu des acteurs est excellent; ce sont de simples soldats. Ceux qui jouent des rôles de femmes portent la jupe bouffante, et prennent les intonations de voix les plus douces qu'ils peuvent. On rit beaucoup à ce spectacle, pendant lequel la voix des acteurs est fréquemment couverte par le bruit du canon. La dernière représentation a fini par une chansonnette en patois normand; le refrain se compose de deux soupirs et du mot *sapristi !* bien articulé. Après la représentation on se retire en silence et avec beaucoup d'ordre. »

Une lettre du 19 juillet constate que l'on boyaute et que l'on chemine sur Malakoff lentement, mais aussi rapidement que le permet la défense



LE GÉNÉRAL SIMPSON

vigoureuse de l'ennemi et la nature rocheuse du terrain. Le 17, le génie était à 240 mètres des ouvrages et à 40 mètres à peu près des embuscades. Cette lettre constate ce que nous disions plus haut relativement aux bombes : « Malgré cette courte distance, les Russes nous envoient encore des bombes, et elles sont peut-être plus dangereuses. Voici pourquoi. Ils envoient des bombes, comme je vous l'ai dit; mais la distance les force de les tirer sous un angle de 64 à 70 degrés, avec une faible charge; il en résulte fort peu de bruit, et la bombe, arrivée à une certaine hauteur, tombe perpendiculairement en zig-zag comme les pièces d'artifice appelées artichauts. On n'est pas averti, et bien souvent on n'a pas le temps de se garer au cri de : « gare la bombe! » Ajoutez à cela une pluie de grenades, un ouragan de balles ou de mitraille dès qu'on montre le bout du nez ou même d'un képi, et vous comprendrez que la tranchée est un endroit fort malsain. La nuit on dormirait sous la tente-abri, n'étaient les bombes et grenades; le jour, n'étaient le soleil et les mouches, qui fatiguent les hommes plus qu'on ne pourait l'imaginer. Le feu est violent de part et d'autre; du reste, il n'y a place que pour les combats d'artillerie, à moins d'une attaque de vive force. Cependant, dans la nuit du 16 au 17, les Russes ont tenté une sortie qui a été énergiquement repoussée. Ils ont essayé de déployer deux bataillons pour résister; mais l'espace est si resserré qu'il leur a été impossible d'exécuter leurs manœuvres sous le feu et les baïonnettes qui les pressaient, et ils ont été contraints de se retirer dans la place. Nos pertes sont notables en ce moment; on compte une moyenne de 40 hommes par nuit. Parmi les derniers blessés, on cite un des plus utiles officiers de l'armée, le commandant du génie Boissonnet, aide-de-camp du général Bizot, atteint d'une balle au genou; on craint que la blessure ne nécessite une amputation. Le choléra a enlevé deux autres officiers du génie : le capitaine Renucci, qui avait été blessé le 18 juin, et le capitaine Jacobi. Le lieutenant-colonel Vico, dont je vous avais annoncé l'état désespéré, a succombé sous les étreintes du fléau. »

Voici l'ordre du jour du général Pélissier sur les combats qui se sont livrés dans la nuit du 14 au 15 juillet : « L'ennemi, fortement resseré dans la place, essaie depuis quelques jours d'arrêter, par des sorties, la marche de nos travaux devant Malakoff. Il vient, à deux reprises, d'échouer complétement dans ses tentatives. Dans la nuit du 14 au 15 juillet, une colonne russe de plusieurs bataillons a débouché par le ravin de Karabelnaïa et s'est précipitée sur la gabionnade de l'extrême gauche de cette attaque; mais, accueillie par une fusillade bien nourrie d'un bataillon du 86e et du 91e, l'ennemi a dû renoncer à son entreprise et a battu en retraite, en emportant ses morts et ses blessés. Toutefois, il a laissé quelques cadavres sur le champ du combat. Cet engagement fait honneur à la division de la Motterouge; elle a montré beaucoup d'intrépidité. Le lieutenant-colonel Chabron et le chef

de bataillon Tellier, qui ont maintenu avec intelligence les dispositions du général de tranchée Ulrich, ont fait preuve de capacité et de vigueur. Le surlendemain, dans la nuit, le général Vinoy étant de tranchée, les Russes, après avoir fait sur notre extrême droite une première démonstration qui n'a ébranlé ni les sapeurs du génie, ni les travailleurs du 52e, ont tenté de nouveau sur le même point un effort vigoureux : ils ont été vaillamment repoussés. Vainement leur colonne d'attaque, qui précédait de nombreuses réserves, a redoublé ses assauts sur les trois embuscades qui couvrent nos travaux. Une compagnie de zouaves de la garde et une compagnie du 20e de ligne ont opposé à ces tentatives répétées une solidité inébranlable. De nombreux cadavres russes sont restés sur le terrain. De grands éloges sont dus au capitaine Dufau, du 28e, et au lieutenant Chazotte, des zouaves de la garde, qui a été blessé. La conduite du chef de bataillon Cardonne, qui commandait sur ce point pendant cette nuit, si honorable pour la division Canrobert, et celle du capitaine du génie Segrétain, m'ont été pareillement signalées. Ces combats, soutenus avec sang-froid et résolution, sont une leçon sévère que nos gardes de tranchée donneront aux Russes chaque fois que, par des sorties, ils chercheront à arrêter la marche irrésistible de nos travaux contre la place. Au grand quartier-général, devant Sébastopol, le 18 juillet 1855. *Le général en chef,* signé A. Pélissier. »

Un correspondant du *Journal de Constantinople* transmet à cette feuille des détails que nous croyons de nature à être reproduits : « Le feu n'a pas discontinué et est devenu plus vif et plus ardent. Par moment, surtout, on croirait à des accès de délire, tant il est acharné et précipité. La fusillade ne cesse ni le jour ni la nuit. Toutes ces *furibondades* dénotent que l'état du malade ne fait qu'empirer, car la terre tressaille vraiment aux mugissements de l'airain. Les boulets qui traversent l'air produisent dans l'espace un sifflement si aigu, que les oreilles en sont déchirées. La ligne des francs-tireurs est tous les jours renforcée par des compagnies entières qui se déploient en tirailleurs et sont maintenant si près des embrasures ennemies que leur feu roulant et continu doit vivement inquiéter les artilleurs russes et leur faire éprouver des pertes aussi sensibles qu'inattendues. Dans la nuit du 16 au 17, l'ennemi a tenté deux sorties à la fois, l'une, du côté des attaques de gauche (Clocheton), et l'autre, du côté du mamelon Vert ou du ravin du Carénage. La lutte a été vive des deux côtés, surtout vers les attaques de droite, si nous en jugeons par la multiplicité des coups de mousqueterie et de canon qui avait atteint le paroxysme de l'intensité. Là, à un moment, nous avons vu la ville ceinte de feu, à ce point que les éclairs du canon et de la fusillade répandaient une telle lueur qu'on y voyait comme en plein jour. Bientôt, nous l'espérons, la ville sera circonscrite dans un cercle de feu ; et alors, si elle ne veut pas se rendre, elle fera comme le scorpion entouré d'un brasier ; et cependant les Russes paraissent ne pas se

douter des dangers qui les menacent ; car, l'une de ces nuits dernières, ils nous criaient de leurs postes avancés, et en bon français : « En avant, Français ! » Ce que nous entendions très-distinctement, car nous sommes aujourd'hui si près d'eux, que l'on entend sonner les heures de leurs horloges, les batteries de leurs tambours, leur musique lorsqu'elle joue le soir, et même les causeries de soldats. Ils ne peuvent pas être plus impatients que nous ! Nos soldats sont si exaspérés, que si les chefs ne les retenaient, ils se rueraient tous sur Sébastopol. Mais, patience ! ils ne perdront rien pour attendre. Les travaux continuent avec la même persévérance en dépit de tous les obstacles. Travaux prodigieux, héroïquement exécutés ! Mais le sang coule toujours, et vous pouvez concevoir que le soldat veuille en finir une bonne fois. Que les Moscovites jugent si nous avons besoin de leurs provocations pour marcher en avant ! Aussitôt que j'aurai de plus amples détails sur l'affaire de cette nuit, je vous les enverrai.

« *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous transmettre les renseignements que viennent de me donner des hommes qui arrivent des tranchées. Les Russes ont fait trois sorties au lieu de deux, c'est-à-dire qu'ils sont revenus à la charge, mais toujours avec le même désespérant insuccès. La première sortie a eu lieu sur le ravin du Carénage où l'ennemi a été si chaudement reçu qu'il s'en est retourné plus vite qu'il n'était venu ; de plus, il a été éconduit par une fusillade et les décharges de plusieurs batteries volantes qui ont dû lui faire bien du mal. La seconde avait lieu sur les Anglais à Karabelnaïa : même réception. Enfin, ils sont revenus sur le mamelon Vert, où, comme vous pouvez le penser, ils ont trouvé à qui parler ; si bien que beaucoup sont venus et peu ont pu s'en retourner ; car là aussi les batteries volantes faisaient leur office, et les soldats de garde aux tranchées ne sont pas restés inactifs. Au dire des témoins, les Russes ont dû être singulièrement maltraités. On dit pourtant que c'étaient des troupes nouvellement débarquées à Sébastopol, et qui venaient recevoir le baptême du feu. Elles ont dû être satisfaites au-delà de leurs désirs. Il paraît que les Russes sont décimés par le choléra. Nous pouvons en juger par les enterrements que nous leur voyons faire à l'aide de la longue-vue. J'ai eu moi-même, hier matin, la curiosité de monter à la batterie Victoria d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil, et d'où l'on domine toute la ville, et j'ai vu plusieurs de ces enterrements. J'ai également vu un petit bateau à vapeur qui fait, seul avec un autre, le service du port. Il s'est approché près du fort Paul, et ses embarcations ont, l'une après l'autre, abordé le quai pour prendre des blessés. Cette opération s'est faite avec beaucoup de lenteur ; elle a commencé vers huit heures environ, et ce n'est que vers midi que ce bâtiment a pu embarquer et transporter deux cents blessés sur l'autre rive où se trouvent les ambulances. J'ai également reconnu la position de la flotte ennemie : elle est mouillée entre la première et la seconde estacade, et comme elle semble

redouter la réouverture de notre feu, les bâtiments se sont embossés derrière les plis de terrain où nos batteries les atteindront difficilement, même celle du Mont-Sapone. Mais si nos batteries ne peuvent les atteindre, elles pourront au moins tenir à distance et réduire à l'impuissance, en cas d'une nouvelle attaque, les bâtiments à vapeur qui nous ont fait beaucoup de mal dans les précédentes affaires. Le bruit s'est répandu aujourd'hui que les Piémontais s'étaient rencontrés avec l'ennemi, et qu'il y avait eu un engagement assez sérieux. Cette nouvelle ne s'est pas vérifiée ; la seule chose que je puis affirmer, c'est que le 18 les troupes sardes ont fait une reconnaissance dans l'intérieur de la plaine ; mais il se fait fréquemment de ces reconnaissances, et elles n'ont jamais d'autre résultat que la constatation de l'absence des Russes dans cette direction. En ce moment-ci, le grand amusement des soldats est la pêche aux écrevisses qu'ils trouvent en fort grande quantité dans les criques qui avoisinent Stréleska et Kamiesch. Ils cherchent actuellement des moules et des huîtres ; mais je crois qu'ils n'ont pu encore découvrir que des moules ; quant aux écrevisses, elles sont devenues le plat de fondation de tous les repas, et l'on commence même à s'en lasser par trop d'abondance. Au plaisir de la pêche les troupes joignent celui des bains de mer qui sont fort agréables, je vous jure, et fort salutaires. Mais comme les soldats pourraient se laisser emporter trop loin, on a placé des bouées qui, de distance en distance, leur marquent la limite où ils doivent s'arrêter, et des embarcations spéciales exercent une active surveillance pour prévenir les accidents ou les empêcher de devenir sérieux. »

On apprit au camp la mort de l'amiral Nachimoff, adjoint au chef de la garnison pour la marine, gouverneur militaire de la ville et commandant du port de Sébastopol. L'*Invalide russe* contenait au sujet de cette mort les lignes suivantes : « Le 11 juillet, la Russie a éprouvé une perte irréparable : le héros de Sinope, l'un des valeureux défenseurs de Sébastopol, l'honneur et la gloire de la flotte et de l'armée russes, l'amiral Paul Stépanovitch Nachimoff, a reçu une blessure mortelle à laquelle il a succombé le 12 juillet, emportant les regrets unanimes de ses compagnons d'armes et de toute la Russie. Des témoins oculaires donnent les détails suivants sur sa mort : l'amiral défunt n'avait jamais voulu consentir à porter la capote de soldat et ne cessait de paraître en surtout, avec ses épaulettes de général, aux ouvrages les plus avancés, afin d'observer les assiégeants de plus près avec sa longue-vue. Le 11 juillet, à huit heures du soir, l'amiral vint au bastion Korniloff, et sans écouter les instantes prières de ceux qui l'entouraient, il se mit à regarder par dessus le parapet les travaux de l'ennemi. Une balle vint aussitôt frapper un sac à terre auprès de lui ; la suite qui l'accompagnait insista de nouveau pour le faire retirer ; mais il ne bougea pas et se contenta de dire à demi voix : « Ils ajustent bien ! » Quelques secondes après, un second boulet le frappait à la tempe. L'amiral Nachimoff était sorti

d'une famille bourgeoise d'Ekaterinoslaff où son frère est maître de pension. Jeune encore, il avait été envoyé en Angleterre avec deux officiers de marine pour étudier le système de construction et d'armement adopté par la marine. Au retour de cette mission, qui dura cinq ans, il avait été placé par Nicolas Ier à la tête des établissements de construction de Nicolaïeff. Les hautes dignités dont il était investi au moment de sa mort prématurée n'étaient que la juste récompense de son courage et de ses talents militaires. »
Une lettre écrite de Sébastopol donne à entendre que Nachimoff s'était exposé, avec une résolution secrète aux projectiles français. « Après la bataille de l'Alma, dit cette lettre, l'amiral avait voulu sortir avec la flotte, et au refus du prince Mentschicoff, il s'était adressé directement à l'empereur et au grand duc Constantin. On lui répondit que la plus haute vertu du soldat, c'était d'obéir aux ordres de son supérieur. Depuis lors il ne cessa d'exister une certaine tension entre l'amiral et le prince Mentschikoff. Nachimoff voyait avec douleur qu'on coulait bas l'un après l'autre tous les bâtiments de la flotte. Il paraît qu'il a cherché la mort avec intention. »

Une correspondance adressée au *Constitutionnel* donne sur cette mort les détails suivants : « J'ai sous les yeux une lettre du médecin de l'amiral Nachimoff. On a fait courir tant de faux bruits sur les derniers moments du défunt, que je crois à propos de vous faire connaître la vérité. D'abord l'amiral Nachimoff n'a pas été blessé par des soldats français postés en embuscade, mais tout simplement par un tirailleur français armé de la carabine Minié. L'amiral se trouvait dans la batterie Korniloff, sur le kourghan Malakoff. La balle est entrée dans la tempe gauche, et, en contournant le crâne, elle est venue sortir à l'occiput après avoir lésé le cerveau. Du moment où il a été frappé, l'amiral n'a plus prononcé un seul mot compréhensible. A huit heures il a été transporté à l'hôpital de la marine. Il respirait péniblement, et remuait de temps à autre les pieds et les mains. Les docteurs Djiakonoff et Gewbenett, ce dernier professeur à l'Université de Kijeff, se sont efforcés de soulager le mourant en lui arrosant la tête d'un jet d'eau froide, à l'aide d'une théière. L'amiral tenait les yeux fermés et ne les rouvrait que lorsqu'on cessait de lui arroser la tête. Le prince Gortschakoff arriva avec le général Kotzebue en toute hâte et éclata en sanglots à la vue de son camarade mourant. Nachimoff ouvrit les yeux, et pendant cinq minutes il sembla considérer et reconnaître le prince; mais il rendit l'âme sans lui dire une parole. L'amiral Nachimoff avait atteint l'âge de cinquante-cinq ans. Il était doué d'une santé vigoureuse et d'une énergie rare. En 1815, il était entré au corps des cadets. Il fut nommé midshipmann en 1818, lieutenant en 1823, contre-amiral et commandant de la 1re brigade de la 4e division de la flotte en 1845, commandant de la 5e division et vice-amiral en 1852, et amiral en 1855. Dans les derniers temps, il était commandant du port de Sébastopol, gouverneur militaire et aide du commandant de la garnison de Sébastopol. »

# VII.

Martyrologe de la guerre. — Malades, blessés, prisonniers et morts. — Installation d'un vaisseau-hôpital. — Visite de l'ambassadeur français aux hôpitaux de Constantinople. — L'Empereur et l'Impératrice au dépôt de blessés de Rueil. — Les prisonniers et les blessés français en Russie. — Une bonne action trouve toujours sa récompense. — Respect pour les morts. — Les prisonniers russes en France. — Leur installation dans les forts du Havre. — Mise en liberté des officiers russes internés à Evreux. — Lettre du général de Bodisco, ex-commandant de Bomarsund. — Vue d'un champ de bataille plusieurs mois après le combat. — L'Abattoir. — La batterie de Gringalet. — Faiblesse et misère de l'homme.

Si l'on aime à connaître tous les détails de la vie du camp, si le cœur tressaille et s'émeut au récit des traits d'héroïsme de nos soldats, un intérêt plein de compassion et de reconnaissance s'attache à ceux que la guerre a maltraités, aux blessés, aux malades, aux prisonniers qui souffrent pour la patrie. Nous croyons donc répondre au désir de nos lecteurs en reproduisant les détails suivants publiés par M. Georges de Kéry dans le *Moniteur de l'armée*, sur la manière dont la marine, depuis le commencement de la guerre, a procuré, par les moyens les plus prompts et les plus commodes, le retour en France de nos malades et de nos blessés : « Deux de nos plus beaux vaisseaux, entre autres, tous deux récemment sortis des chantiers, le *Fleurus* et le *Prince-Jérôme*, ont été chargés depuis six mois de ces sortes de transports. Le *Fleurus* vient de repartir pour la mer Noire; ce doit être son troisième voyage. Le *Prince-Jérôme* est en relâche à Toulon. Nous pouvons le prendre comme type des installations nécessitées par ce noble service. Toutes les batteries intérieures du vaisseau sont dégagées de leur matériel de combat. Elles forment ainsi de grandes et belles salles, divisées en deux parties dans le sens de la longueur, par le pied des mâts, les tuyaux de la machine et le cabestan. Ces lourdes colonnes sont régulièrement alignées au milieu des énormes pièces qui composent la charpente du navire; les salles sont aérées et éclairées, tribord et babord, par les lignes de sabords qui forment ceinture, à chaque étage, dans la muraille du vaisseau. Le sabord ne joue plus le rôle terrible d'embrasure; ce n'est plus qu'une pacifique et bienfaisante fenêtre. En affalant sa partie haute, en ardoise, contre les rayons du soleil, on ménage un léger courant d'air qui entretient constamment à l'intérieur des batteries la fraîcheur des brises de mer. Le *Prince-Jérôme*, pour les besoins de son service actuel, possède une centaine de lits en fer avec toute leur garniture, deux ou trois cents

matelas appelés matelas d'hôpital et un nombre plus considérable de matelas de hamacs : chaque passager peut donc être séparément et confortablement couché. Les lits en fer sont réservés aux malades les plus souffrants, tels que les amputés. Ils sont sur l'avant du navire, à droite et à gauche, dans la batterie haute, la mieux garantie contre les coups de mer, et placés en abord, c'est-à-dire faisant tête à la muraille du vaisseau. Tout auprès de ces lits, à l'extrémité avant du navire, sous le mât de beaupré, est situé le poste de la compagnie d'infirmiers, dont le secours peut être réclamé d'un moment à l'autre, et qui sont à portée d'accourir aussitôt qu'on les demande. C'est dans ce poste, qui forme, en temps normal, l'hôpital du vaisseau, que l'on dépose les malades dont l'état d'affaiblissement réclame des soins plus particuliers et une surveillance incessante. A la suite des lits de fer, on a disposé de l'arrière à l'avant, toujours le long des murailles, deux rangées de lits de camp parfaitement acorés contre les roulis, pourvus chacun de matelas et de couvertures. Toutes les fois que le nombre des passagers y oblige, on double parallèlement ces deux rangées de lits du côté des mâts; mais un espace assez large demeure toujours libre au milieu pour la circulation et le facile pansement des malades. Si la chaleur de la machine ou une brise trop forte incommode ceux-ci, on tend des toiles dans toute la longueur de la batterie, et ces toiles leur assurent toutes les commodités de la tente. L'aération s'active alors à volonté au moyen de manches à vent.

« Le moment le plus favorable pour visiter un vaisseau-hôpital est celui qui suit la *propreté* du matin. Les règlements maritimes imposent toujours et sur tous les bâtiments la plus minutieuse attention pour l'assainissement intérieur; mais, sur un vaisseau chargé de malades, on comprend combien ces mesures de propreté d'entretien doivent être pour ainsi dire dépassées. Les trois heures qui suivent le branle-bas du matin sont tout entières employées par l'équipage à briquer, à frotter, à laver, à fourbir. Le matelot est, du reste, accoutumé à cette sorte de soin. Lorsqu'il est embarqué sur un navire armé en guerre, il applique continuellement son amour-propre à étaler une sorte de coquetterie militaire dans le poli de ses canons, qu'il fait luire comme des canons d'ébène; il astique les garants qui enchaînent la pièce aux murailles; il manie la peinture, qu'il promène partout; il polit les cuivres, il soigne son affût. Aussi comme il se tient fier, debout près de sa pièce, la main droite étalée au chapeau, lorsque, passant devant lui, au moment de l'inspection, le capitaine de frégate, second du navire, jette un coup d'œil de satisfaction à ses côtés. Le matelot n'a plus, il est vrai, à bord d'un vaisseau-hôpital, les instruments habituels de guerre auxquels il s'attachait; mais les soins de propreté qu'il donnait alors par amour-propre, il les donne maintenant aux passagers par dévouement. A l'heure où le tambour bat sur le pont pour l'inspection du per-

sonnel et la prière, l'intérieur des salles présente un aspect qui plaît singulièrement à l'œil; on croirait que les sœurs elles-mêmes de nos hôpitaux maritimes ont présidé à cette toilette du vaisseau. Le plancher sec et propre offre partout une surface parfaitement nette. Les murailles ont été nettoyées, les ustensiles à l'usage des malades sont accrochés à leurs places, après avoir reçu le nettoyage des infirmiers. Des bailles remplies d'eau nouvelle sont espacées au pied des lits, de distance en distance; une longue ligne de crachoirs pourvoient, sur les deux bords, à la propreté continuelle du plancher, et les cuivres, qui sont toujours l'objet d'une attention particulière, reluisent partout, sur les rampes d'escaliers, les tiroirs du cabestan, le porte-voix de la machine et sur les mousquetons et les sabres de la garde d'honneur, qui sont disposés en râtelier le long de la grande chambre de l'état-major. Le service de santé à bord d'un vaisseau-hôpital se compose de trois chirurgiens qui, au moment de l'embarquement des passagers, s'informent du genre de maladie ou des blessures de chacun d'eux, et les disposent dans les salles par catégories.

« Il est à regretter qu'un de nos peintres de marine n'ait point encore consacré son pinceau à reproduire le tableau d'un embarquement de blessés à bord d'un navire-hôpital. La scène que l'on a sous les yeux a souvent ému plus d'un spectateur jusqu'aux larmes, et elle est un des plus touchants exemples que l'on connaisse de la fraternité traditionnelle qui existe entre les divers corps de notre armée. L'équipage, à cet instant, ne s'appartient plus. A peine aperçoit-on venir le vapeur qui remorque les blessés, que des centaines de têtes goudronnées s'échappent par curiosité des sabords des deux batteries. Les salles sont évacuées. Le sifflet du second maître de quart n'a pas eu le temps encore de répéter le commandement de l'officier de service : *Tout l'équipage sur le pont!* que chacun des matelots, sachant ce que l'on attend de lui, s'est élancé et se trouve déjà prêt. On s'est porté en masse à la coupée. On assiége l'échelle de commandement; chacune des marches est occupée par deux matelots qui reçoivent le blessé au moment où il accoste, et se le font passer jusqu'au sommet de l'échelle, entre deux chaînes non interrompues de bras vigoureux et complaisants. Les cacolets sur lesquels sont alités les amputés et les malades incapables de se mouvoir sont introduits, au moyen d'un pont volant, par les sabords de la batterie basse. L'installation des blessés terminée, les lits sont numérotés et les infirmiers circulent dans toute l'étendue des salles pour offrir leurs premiers soins aux malades qu'a fatigués le transbordement. Des matelots de garde sont établis de distance en distance, sous la surveillance d'un second maître de batterie, avec ordre de porter secours aux malades à leur premier signe, et de prévenir ou les chirurgiens ou l'aumônier des demandes qui rentrent dans le service de chacun d'eux. Le pansement régulier se fait à bord comme dans les hôpitaux à terre, deux

fois le jour : la première fois, de 7 à 10 heures du matin; la seconde fois, de 3 à 5 heures de l'après-midi. Après chaque visite générale de l'hôpital, le chirurgien-major adresse au commandant en chef, le matin, un rapport écrit sur l'état sanitaire du bord; et le soir, au moment du branle-bas, il lui rend encore un compte verbal de la position des malades qui peuvent inspirer des craintes pour la nuit. Les malades passagers auxquels la sollicitude du gouvernement fait offrir des soins si particuliers, savent facilement apprécier la nourriture qui leur est donnée à bord. Toutes les précautions ont été prises au départ du vaisseau pour un approvisionnement complet de choses fraîches et confortables et pour une quantité suffisante de médicaments de toute sorte. Si les ressources, par impossible, venaient à s'épuiser pendant la traversée, le port le plus voisin servirait de relâche pour les renouveler. Aussi fait-il très-bon d'assister au repas de midi, à la distribution des vivres, et de voir savourer des yeux à l'avance, par tous ces pauvres soldats affaiblis, les succulentes rations que le maître coq, monté sur un escabeau, extrait gravement des entrailles de sa chaudière et qu'il envoie toutes fumantes à travers les lits de la salle. Il est constant que l'état des malades passagers s'améliore sensiblement pendant une traversée à bord d'un bâtiment-hôpital. Un aumônier est embarqué à bord de chaque bâtiment-hôpital : c'est là, par excellence, le champ de bataille du prêtre. La messe se dit régulièrement tous les dimanches, dans la batterie haute, au milieu même des lits des malades; la prière se fait deux fois le jour sur le pont, au milieu de l'équipage aligné sur deux rangs; le plus profond silence règne, tant que dure la prière, dans toutes les parties du vaisseau.

« Pour le cas où la grosse mer et la longueur du trajet fatigueraient trop certains malades, la prévoyance du gouvernement a établi des hôpitaux de relâche sur toute la route pour les y déposer. Sans parler des nombreux hôpitaux qui sont échelonnés sur les deux rives du Bosphore, la marine possède en outre ceux de Smyrne, du Pirée, de Messine et de Malte; ce dernier surtout est parfaitement installé, et desservi par des sœurs françaises de l'ordre de Saint-Joseph, qui se sont détachées d'une maison qu'elles possèdent dans l'intérieur de la ville, pour consacrer leurs soins aux malades pendant toute la durée de l'expédition. C'est dans ces hôpitaux que sont généralement inhumés les cadavres des passagers qui meurent en mer, à moins que leur état de conservation et l'éloignement du point de relâche ne réclament impérieusement une immersion. Dans tous les cas, les dernières prières pour le défunt sont toujours récitées par l'aumônier sur le pont, en face du cadavre recouvert d'un drap mortuaire, et en présence des deux commandants du bord, de l'officier de service et de toute la bordée de quart rangée alentour, respectueusement découverts. — Tels sont les services rendus par la marine aux blessés de notre armée. Ce que

nous ne pouvons pas dire, ce que les blessés eux-mêmes sont seuls capables d'apprécier, c'est le dévouement, l'affectueuse sollicitude avec lesquels remplissent leur mandat nos braves commandants, nos états-majors et les équipages. C'est mieux que de la gloire, que tous moissonnent dans ce pénible métier : c'est la reconnaissance du soldat, des familles, de la patrie. »

Aux deux vaisseaux dont il vient d'être question, le ministère de la marine et des colonies a ajouté par une décision récente trois frégates à vapeur, l'*Ulloa*, le *Christophe-Colomb* et l'*Eldorado*, plus une frégate à voiles l'*Algérie*, qui ont reçu une installation toute spéciale et ont été affectées au service de transports hôpitaux de la Crimée au port de Toulon.

Nous avons dit combien était déplorable la situation des blessés russes entassés dans des hôpitaux encombrés, manquant la plupart du temps de médicaments et de soins, transportés de ville en ville malgré leurs souffrances et périssant pour la plupart en route. En regard de ce pénible tableau, il faut mettre celui des blessés français installés dans de vastes et confortables édifices, recevant les soins les plus éclairés, les marques du plus vif intérêt et ne perdant jamais l'espérance et la gaîté, qui sont le fond du caractère national. « Samedi dernier, dit un correspondant de Constantinople, l'ambassadeur de France, M. Thouvenel, accompagné du général Larchey et de son état-major, de M. Ango, intendant militaire, et de M. de Missi, sous-intendant chargé du service des hôpitaux, a visité l'hôpital de Péra et le palais de Russie. Il a visité toutes les salles avec beaucoup d'intérêt; il s'est entretenu avec beaucoup de malades et leur a adressé des paroles de consolation. Vous connaissez nos soldats lorsqu'ils vont au feu; eh bien ! ils supportent la souffrance avec le même courage et la même résignation. Un jeune officier du génie était arrivé avec des blessures très-graves. On avait pris beaucoup de précautions pour lui annoncer qu'on allait lui amputer le bras. Il ne s'en est nullement ému : « J'en fais, dit-il, « volontiers le sacrifice à Dieu et à la patrie ! » Je vous cite un fait entre autres. Mais chaque jour pareille scène se renouvelle dans chaque hôpital. Les officiers et les soldats ont été très-sensibles à la visite de l'ambassadeur de France, et ils ont été vivement touchés de l'intérêt qu'il leur a témoigné. Avant de se retirer, M. Thouvenel a remercié M. Monque, médecin en chef des hôpitaux de Constantinople, les médecins majors et aides-majors, du dévouement dont le corps médical fait preuve, et des améliorations qu'ils n'ont cessé d'apporter dans un service aussi dur que fatigant. Comme le personnel n'est pas très-nombreux, ces messieurs déploient un zèle qui est véritablement au-dessus de leurs forces, aussi ont-ils été presque tous malades. L'ambassadeur a aussi félicité les officiers comptables et les sœurs de la charité sur l'excellente tenue des salles. Il doit visiter successivement les douze hôpitaux de Constantinople. » En France un dépôt spécial

des blessés de l'armée d'Orient a été établi à Rueil, dans la belle caserne appropriée à cet effet. Les militaires devenus impropres au service par suite de blessures reçues à l'ennemi, et qui, en attendant la liquidation de leur pension de retraite, sont dirigés sur Paris, leur dernière résidence, mais où ils n'ont ni ressource ni famille, seront admis à ce dépôt jusqu'à ce que leur position soit fixée. Toutes les mesures que peut inspirer la sollicitude la plus bienveillante et la plus éclairée ont été prises par l'autorité militaire supérieure, pour assurer à ces blessés les soins qui peuvent adoucir leurs souffrances. Dès que les premiers, au nombre de onze, ont été installés, ils ont reçu la visite de l'Empereur et de l'Impératrice. L'Empereur était en costume de lieutenant-général et accompagné d'un aide-de-camp, d'un officier d'ordonnance et d'un officier général de l'armée anglaise. Les augustes visiteurs ont adressé la parole à tous les militaires. L'Impératrice tenait la droite dans la voiture. Le maréchal Magnan avait précédé l'Empereur, et l'a reçu à son arrivée. Le cortége, qui venait de Paris, s'est rendu à Saint-Cloud, la visite terminée. Tous les blessés de Rueil sont glorieusement mutilés, privés de jambe ou de bras. Malgré leur position, ils n'ont pas perdu leur gaîté et semblent fiers des marques d'intérêt qu'on leur témoigne. L'Empereur leur a distribué une croix et des médailles, et leur a assuré à tous une pension ; il a annoncé à l'un d'eux qu'une somme de 300 fr. avait été envoyée à sa mère.

Quant aux prisonniers, il paraît qu'en Russie ils sont bien traités. La correspondance suivante du capitaine Malafaye, du 82e de ligne (7e léger), tombé au pouvoir de l'ennemi dans l'engagement du 22 mars 1855, contient à ce sujet de curieuses particularités que nous reproduisons : « Ma bonne mère, depuis le 9 avril, le tir des alliés et celui de la place étant devenus beaucoup plus nourris, il n'y a pas eu d'échange de parlementaires entre les deux armées. Nous partons aujourd'hui même, 16 avril, pour l'intérieur de la Russie. On vient de me montrer les voitures qui doivent nous transporter nous ne savons où ; on croit que c'est à Kalouga... Je pars d'ici avec quatre-vingt-trois copecks (environ quatre francs dix centimes), mais je vais voyager avec les deux officiers anglais qui subissent le même sort que moi depuis le 22 mars, et ces deux messieurs m'ont fait des offres charmantes. Deux officiers français, un lieutenant du 42e de ligne et un sous-lieutenant du 2e zouaves, partent aussi avec nous. Le capitaine Pierre, gravement malade, ne peut pas se mettre en route. Le 11 avril nous avons quitté la ville, et on nous a envoyés sur le vaisseau russe la *Ville de Paris*, qu'on nous a fait quitter pour nous conduire au fort du Nord, d'où nous avons été envoyés à bord du *Brave.* »

« Simphéropol, le 3 mai 1855. — Ne recevant plus de vos nouvelles, ma bonne mère, je crains que les lettres que je vous ai écrites aussitôt après que j'ai eu le malheur d'être fait prisonnier ne vous soient pas parvenues.

Quelqu'un de mes camarades du 7e léger aura-t-il eu l'attention de vous faire connaître ma triste position? J'avais prié mon lieutenant de vous écrire dans le cas où j'aurais été tué. Je ne pensais point être fait prisonnier, parce que j'étais bien résolu à me défendre jusqu'à la mort, et que, d'un autre côté, il est rare qu'on ne reçoive pas, au moment de la lutte suprême, quelque secours des siens; mais les combats de nuit sont terribles. Les soldats de ma compagnie ne m'auront sans doute pas vu tomber au pouvoir de l'ennemi, et le bruit du canon et de la fusillade aura empêché ma voix de se faire entendre lorsque je criais: *A moi la 3e du 1er!* Comme vous pouvez le penser, les lettres que je reçois et que j'écris sont lues par l'autorité russe; mais celle-ci sera portée en France par un de mes camarades de captivité, M. Martin, lieutenant au 42e de ligne, dont les blessures sont tellement graves, qu'on le rend à la liberté, parce qu'on sait qu'il ne peut pas, du moins de long temps, servir contre la Russie. Ce que je vais vous écrire, cette fois, ne passera donc pas sous les yeux de l'autorité, et vous pouvez le regarder comme exprimant ma véritable position. Du reste, je vous dirai, une fois pour toutes, que ce que je vous écrirai, dans toutes les circonstances, sera entièrement vrai; mais je ne pourrai pas toujours vous faire savoir tout ce que je voudrais. Vous saurez, bonne mère, que j'ai été, pour ainsi dire, fêté à Sébastopol. Les grands surtout ont témoigné beaucoup de sympathie aux prisonniers. Les généraux et les princes rivalisaient de politesse, et les officiers subalternes se sont conduits avec nous comme avec des camarades. En un mot, il ne m'a manqué là-bas, et il ne me manque ici que la liberté, la famille, la patrie, trois choses que les meilleurs cœurs ne peuvent nous rendre. Je suis parti de Sébastopol et suis arrivé ici le 17 avril en compagnie de MM. Kelly, lieutenant-colonel anglais; Montagu, capitaine du génie, Anglais aussi; Martin et Lacaze, sous-lieutenants au 2e de zouaves. Nous nous sommes arrêtés à Batchi-Seraï, où nous avons dîné; mais MM. Martin et Lacaze seuls ont pu visiter l'ancien palais des khans, parce qu'ils ont eu la bonne fortune de rencontrer un officier de la marine russe qui les y a conduits. Batchi-Seraï est une ville entièrement tartare, sale comme toutes celles qui sont habitées par des musulmans. Elle est à trente werstes de Sébastopol et de Simphéropol, et à quatorze werstes de l'Alma. La werste a 1,063 mètres. Nous avions deux voitures pour cinq officiers et trois soldats, qui nous servent de domestiques. Ces voitures roulent très-vite, même sur une mauvaise route, aussi vous secouent-elles assez vivement. Le pauvre M. Martin était exténué de fatigue, et les cahots ont sans doute été cause que nous avons failli le perdre ici. Enfin, nous arrivâmes à Simphéropol à huit heures du soir. Le commandant de la prison, qui est un excellent homme, un vieux militaire, nous offrit le thé, et nous logea ensuite dans une chambre beaucoup trop petite pour cinq personnes; mais c'était la seule dont il pût

disposer. Le colonel commandant la ville vint nous voir le lendemain, nous fit conduire chez lui dans son équipage, nous invita à dîner et nous fit loger en ville. Le comte Adlerberg, gouverneur de la province, nous a fait visite et nous a engagés à dîner chez lui. »

« 4 mai. — Je dîne aujourd'hui, pour la troisième fois, chez mademoiselle Roudzewitsch. Cette demoiselle est la fille du général qui prit Montmartre en 1814. Un de ses frères est général aussi. Elle demeure avec une de ses sœurs, qui a résolu comme elle de ne pas se marier; mademoiselle Marie Roudzewitsch, l'aînée, est demoiselle d'honneur de l'impératrice Alexandra, mère de l'empereur actuel. Elle emploie ses revenus à soulager tous les malheureux de n'importe quel pays, de n'importe quelle religion. Elle aime surtout à visiter les malades et les prisonniers. Si la guerre diminue sa fortune, elle multiplie sa charité. C'est une personne que Dieu a mise sur la terre pour n'y faire que du bien. Depuis notre départ de Sébastopol, nous touchons 75 copecks ou 3 fr. par jour. Cela ne nous suffit pas. J'ai déjà dépensé 25 fr. sur les 300 fr. que j'ai reçus du prince Gortschakoff. Il est vrai que le dénûment dans lequel je me trouvais m'a forcé à acheter plusieurs choses indispensables. Heureusement le commandant de la ville nous a fait faire des habits neufs. Je suis habillé de la tête aux pieds en officier russe. Si nous vivions dans un restaurant, les 3 fr. que nous recevons ne nous suffiraient pas pour payer notre nourriture; mais mademoiselle Roudzewitsch a mis sa cuisinière à notre disposition pour préparer nos aliments, et elle nous fait servir à table par ses domestiques. Nous avons été forcés de nous conformer aux habitudes du pays pour les heures de repas. Nous prenons le thé à huit heures, nous dînons à deux heures, nous reprenons le thé à six heures, et nous soupons à neuf heures. On passe ici un temps considérable à table, surtout à prendre le thé, qu'on veut très-chaud et très-bon. Les Russes ne sont gourmands que pour le thé. Leurs repas, même ceux des plus grands personnages, sont fort simples et sans dessert; il est vrai qu'on mange du fromage avant la soupe. Le colonel Kelly et le capitaine Montagu sont partis le 30 pour Riazan en poste. Nous qui sommes officiers subalternes, nous aurons des voitures traînées par des bœufs, et nous n'irons pas plus vite que les soldats prisonniers. Notre destination est toujours Kalouga pour les officiers français, et Tamboff pour les soldats. On nous dit que nous ne serons pas moins de quatre-vingts jours en route, et, comme nous ne sommes pas encore partis, nous pouvons compter que nous ne serons pas arrivés dans trois mois. Pendant tout ce temps, je serai certainement sans nouvelles de ma famille. Nous nous promenons tous les jours en ville avec un officier militaire ou civil. Dans le commencement, il se formait des rassemblements de curieux autour de nous; maintenant qu'on est habitué à nous voir, on nous laisse circuler assez librement. Plusieurs dames nous ont offert des fleurs, des

bonbons et d'autres objets dont elles supposaient que nous pouvions avoir besoin, soit pendant notre séjour à Simphéropol, soit pendant notre voyage. Elles ne cachent point la sympathie que nous leur inspirons, et elles ne craignent pas de se compromettre en se promenant avec nous et en allant visiter les malades dans les hôpitaux. Le nom français est aimé et respecté ici bien plus que le nom anglais. Les Russes parlent notre langue presque sans accent. Un lieutenant piémontais, M. Landriani, qui était venu à l'armée d'Orient pour assister à la guerre comme amateur, voyant la brillante charge de cavalerie anglaise à la bataille de Balaclava, s'élança avec elle et fut atteint par une balle de mitraille qui lui brisa la cuisse. Sa blessure fut considérée comme mortelle, et on négligea de lui faire l'amputation, parce qu'on pensait qu'il ne fallait pas lui faire endurer des souffrances inutiles. Il y a plus de six mois qu'il est en traitement, et on a maintenant l'assurance de le sauver, quoiqu'il ne se soit pas encore levé une seule fois depuis le 25 octobre. C'est un beau jeune homme, gai, qui ne voudrait pas ne pas avoir été blessé : « Je boiterai, « avec plaisir, dit-il, tant que je me rappellerai la charge des dragons « anglais. »

« 6 mai. — Il paraît décidément que nous partons aujourd'hui. Nous faisons, M. Lacaze et moi, nos provisions de voyage pour la deuxième fois. Mademoiselle Roudzewitsch nous donne un énorme jambon, un gâteau et un médicament pour soigner mon œil qui supportera le voyage je ne sais comment. »

Dans une lettre écrite à ses parents qui habitent Lyon, un soldat de l'armée de Crimée annonce que, fait prisonnier par les Russes, il doit à une circonstance assez singulière d'avoir recouvré sa liberté. Il a été non pas échangé contre un prisonnier ennemi, mais purement et simplement renvoyé au camp français. Voici le fait qui lui a valu cette faveur : En 1836, il y avait dans le port de Trouville un pêcheur du nom de Prime, qui, dans une de ses courses, eut l'occasion de sauver l'équipage, composé de huit hommes, d'un petit bâtiment russe jeté à la côte par une violente tempête. Or, le militaire de Crimée est le petit-fils du pêcheur de Trouville; et, pendant ses quelques jours de captivité, il s'est plu à raconter cet épisode de la vie de son grand-père. L'histoire est venue aux oreilles du général Todleben, qui a voulu voir le prisonnier, lui a tenu compte de ses antécédents de famille et l'a rendu à la liberté, en lui donnant, d'un ton moitié sérieux, moitié narquois, le conseil de ne pas se laisser reprendre. Du reste, en mainte occasion, les officiers supérieurs russes faisaient preuve de courtoisie et de noblesse de sentiments. Pendant toute la durée du convoi de lord Raglan, le prince Gortschakoff avait fait taire le feu de son artillerie et de sa mousqueterie. Lorsque les cloches de Sébastopol annoncèrent à toute volée le trépas de l'amiral Nachimoff, les alliés suspendirent aussi

leur feu et témoignèrent par là du respect que leur inspirait le cercueil d'un homme qui s'était toujours montré comme un brave et loyal adversaire.

Depuis le commencement de la guerre, les prisonniers russes ont été, en France, comme nous l'avons dit déjà, l'objet des mesures les plus bienveillantes. Le *Journal du Havre* publie les détails suivants sur l'arrivée et l'installation d'un certain nombre d'entre eux dans cette ville vers le milieu de juillet : « Un sentiment d'intérêt et de curiosité tout à la fois s'est manifesté dans notre population à l'arrivée des prisonniers russes, et nous avons dit déjà que c'est au milieu d'une énorme affluence que s'est opéré leur débarquement. Nous croyons donc que les détails suivants, relatifs à l'installation et à l'organisation de ces hommes sur les chantiers de travaux des forts seront lus avec quelque intérêt. On sait que les prisonniers ont été divisés en deux fractions et dirigés sur les forts de Tourneville et de Sainte-Adresse. Les renseignements qui suivent se rapportent à ces derniers. Au haut du versant de la partie ouest de la côte de Sanvic se trouve un vaste terrain entouré de pals; c'est dans cet enclos, dont l'accès est interdit, que sont les constructions destinées aux prisonniers. Ces constructions se composent de deux corps de bâtiments longs et étroits, édifiés parallèlement et servant de dortoirs aux prisonniers, d'une cuisine à leur usage, d'un corps-de-garde pour le piquet des hommes de la ligne et du logement de la gendarmerie. La position, qui domine la mer, est fort belle et surtout très-salubre. Un lit de camp exhaussé de terre d'environ un mètre règne de chaque côté, dans toute la longueur des dortoirs, et chaque prisonnier y a une place marquée, une paillasse et une bonne couverture. Des planches établies à une certaine hauteur lui servent d'armoire et lui permettent de déposer ses effets d'habillement, son sac, son pain et ses ustensiles. La propreté de ces dortoirs est remarquable, et il faut ici faire observer que le préjugé qui impute assez volontiers aux Russes une propension à la négligence des soins de leur personne et de leur intérieur n'est guère justifié par ce qui se passe à Sainte-Adresse. Non seulement, en effet, leur logement est tenu avec une scrupuleuse propreté, mais les prisonniers, qui appartiennent cependant, pour le plus grand nombre, aux classes inférieures de la société, témoignent d'habitudes sévères à cet égard. Ainsi, deux fois par jour, aux heures de repos, ils se livrent à des ablutions répétées, et, lorsque l'heure du travail a cessé, on les voit consacrer leurs premiers moments de liberté à se nettoyer, à se laver, à se brosser et à réparer le désordre de leur toilette. Aux deux extrémités de chaque dortoir, on remarque une place réservée aux objets du culte : ce sont des plaques de cuivre estampé représentant des scènes de piété, des petits tableaux, dont l'un, peint sur bois, nous a paru de quelque mérite; des croix du culte orthodoxe grec en étoffe ou découpées en papier ar-

genté. Des œuvres dessinées de la main des prisonniers y figurent aussi. Elles font plus honneur à leurs sentiments religieux qu'à leur talent. Un groupe de têtes d'anges et une Ascension du Christ nous ont paru, entre autres, des types curieux de naïveté. C'est devant ces emblèmes que les prisonniers, qui professent en majeure partie la religion orthodoxe, font leurs dévotions le matin, le soir et le dimanche.

« En sortant des dortoirs nous avons visité la cuisine. C'est un petit bâtiment qui contient un fourneau sur lequel sont établies trois chaudières assez vastes. La nourriture des prisonniers est préparée par quatre des leurs. Elle se compose de l'ordinaire du soldat, c'est-à-dire la soupe et le bœuf à neuf heures du matin, et le même repas à six heures du soir. On y ajoutera probablement un plat de légumes que les prisonniers paieront à part sur le produit de leur travail. Mentionnons encore ici l'excessive propreté de la cuisine dans laquelle tous les ustensiles sont luisants et parfaitement récurés. La journée de travail des prisonniers commence, en cette saison, à cinq heures du matin, et elle se termine à six heures du soir. Deux heures de repos leur sont accordées, de neuf heures à dix heures, et de deux heures à trois heures. Le dimanche est consacré au repos et aux exercices religieux. Onze de ces prisonniers sont catholiques romains. Ils ont assisté, dimanche dernier, à la messe dans l'église de Sanvic, sous la conduite d'un surveillant. Quatre sont protestants. Le gouvernement français accorde aux prisonniers russes une solde suffisante sur laquelle un tiers est consacré à l'ordinaire, un tiers à la masse et l'autre tiers à la poche. Mais la position de ceux qui travaillent sera encore améliorée, car il leur sera accordé, à ce que l'on croit, à titre de paie, 40 c. pour les ouvriers et 60 c. pour les surveillants. Les prisonniers paraissent devoir faire de bons travailleurs ; ils accomplissent leur tâche avec conscience et ne perdent pas de temps. Ils sont également fort tranquilles et disciplinés. L'appel se fait soir et matin dans les chambrées par les soins de la gendarmerie. Les surveillants rassemblent leur escouade, et cette opération s'accomplit avec un ordre et une promptitude extrêmes. Un seul des prisonniers du fort Sainte-Adresse parle le français de façon à se faire comprendre. Il sert d'interprète à ses camarades et à l'autorité pour toutes les réclamations ou les besoins du service. C'est un jeune sous-officier pris à Bomarsund et élève d'une école militaire. La garde et la surveillance des casernes occupées par les Russes sont confiées à un détachement de quatre gendarmes, sous la conduite d'un maréchal-des-logis et d'un piquet de huit hommes de la ligne. En résumé, le gouvernement a pris, on le voit, vis-à-vis de ces hommes que le hasard de la guerre a mis entre nos mains, toutes les mesures que l'humanité commande, et, lorsque, se reportant à un demi-siècle en arrière, on se rappelle les cruelles souffrances qu'eurent à endurer nos malheureux soldats en Sibérie ou sur les pontons anglais,

on est heureux de voir combien l'esprit de civilisation et d'humanité a fait de progrès, et c'est avec une vive satisfaction surtout qu'on trouve toujours la France marchant la première dans cette voie humanitaire. »

Postérieurement on lisait dans le même journal : « Quelques-uns des prisonniers russes employés à la construction du fort Sainte-Adresse, ayant refusé, hier lundi, de se mettre au travail, M. le commandant de place s'est transporté sur les lieux accompagné d'un certain nombre de gendarmes. A son arrivée, on a fait mettre en rang les douze prisonniers qui se montraient les plus mutins, et on les a avertis que, s'ils ne rentraient pas immédiatement dans l'ordre, ils seraient conduits en prison. Cette menace a produit son effet sur dix d'entre eux qui ont demandé à se mettre au travail; deux seulement, ayant persisté dans leur refus, ont été dirigés sur la prison du Havre. »

Lorsqu'il fut question en dernier lieu d'un échange de prisonniers, au lieu de rendre, selon la coutume, homme pour homme, officier pour officier, la France se montra généreuse et restitua spontanément, sauf à compter plus tard, tous les officiers prisonniers. Voici ce qu'on lisait à ce sujet dans le *Courrier de l'Eure*, à la date du 31 juillet : « Les officiers russes, internés à Evreux depuis un an, ont reçu officiellement avis ce matin que, par ordre de Sa Majesté impériale, ils étaient libres à partir de ce jour; ils peuvent emmener avec eux leurs ordonnances. La petite colonie, composée de M. le général de Bodisco, de sa femme et de ses enfants, de ses deux aides-de-camp, MM. Tesche et un capitaine finlandais, dont le fils suivait les cours du collége, doit partir pour Paris vendredi, d'où elle se rendra en Russie. Nous avons dit à plusieurs reprises avec quelle bienveillance nos compatriotes s'étaient conduits avec les prisonniers : le bon sens normand leur épargnait ces marques de curiosité indiscrète et importune, si pénibles pour ceux qui en sont l'objet. On était habitué à les voir; on estimait leur réserve. Ils vivaient tranquillement en famille dans une modeste maison d'un de nos faubourgs et semblaient faire partie de la cité. Avant de partir, le général Bodisco a voulu exprimer aux habitants d'Evreux combien il était touché de l'accueil hospitalier qui lui avait été fait, et il nous a adressé la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer : « Monsieur le ré-
« dacteur, le gouvernement de S. M. l'Empereur Napoléon vient de nous
« rendre généreusement la liberté, à moi et à mes officiers, et, dès ce
« moment, nous pouvons retourner en Russie. Je n'oublierai jamais avec
« quelle délicate attention vos compatriotes ont su alléger les ennuis de
« notre captivité. Bienveillance de l'administration, relations agréables,
« rien ne nous a manqué de ce qui pouvait contribuer à nous faire aimer
« votre bonne ville. Nous y avons vécu, sinon heureux, on n'est jamais
« heureux loin de son pays, du moins paisibles et tranquilles; et ç'a été
« un grand adoucissement à notre malheur que d'apprécier ainsi par

« nous-mêmes ce qu'il y a de noble et d'élevé dans le caractère français.
« Quoi qu'il en soit, nous nous rappellerons toujours, mes deux capitaines « et moi, avec quelle touchante affabilité nous avons été accueillis; et le « nom d'Evreux nous suivra partout où nous serons et quoi que nous « devenions. Permettez-moi, dans votre intéressant journal, d'adresser à « vos concitoyens nos adieux et nos remercîments, et en ce qui vous con- « cerne, monsieur le rédacteur, avec lequel je n'ai eu que de bons rap- « ports, recevez mes cordiales et bien sincères salutations. Une dernière « fois, adieu et merci aux excellents habitants d'Evreux. »

« JACQUES DE BODISCO. »

Nous terminerons ce chapitre en empruntant à un remarquable ouvrage de M. le baron de Bazancourt, chargé d'une mission en Orient, un récit qui fait connaître le théâtre d'une des luttes les plus sanglantes de la campagne de Crimée :

« Je ne vous ai pas encore parlé d'Inkermann et cependant j'y suis allé deux fois. J'éprouve un triste plaisir à parcourir ce plateau où s'est passée cette sanglante journée si héroïquement fatale aux Anglais. Qui dirait, en visitant ce terrain aujourd'hui désert, que des milliers d'hommes y ont combattu et que les cadavres faisaient plier sous leur poids sanglant les taillis touffus qui le couvraient? Qui dirait, à voir ce silence qu'interrompent seulement quelques lointaines canonnades, que les échos de ces vieilles ruines ont répété tant de bruit de guerre, tant de cris de victoire, tant de gémissements plaintifs? Passé cruel et superbe à la fois, que tu es loin déjà! Le paysage qui nous environne est splendide : au bas de ce plateau, taillé à pic, sur le revers nord, coule la Tchernaïa qui baigne de ses eaux argentées une verte prairie près de son embouchure, et s'éparpille sur la plaine. Au loin on voit des chevaux paître; tout près de soi la route qui conduit à Sébastopol et par laquelle était venue silencieusement pour surprendre les Anglais l'armée formidable des Russes; puis le paysage se tord en gorges infinies et sur les cimes lointaines se dessinent les tentes ennemies. Au bas du plateau, dans le ravin qui borde la route, aujourd'hui encore il y a une centaine de chevaux dont les carcasses à moitié desséchées sont rangées avec soin. Ce sol nu, où commencent à pousser çà et là quelques touffes d'herbes, était couvert sur toute son étendue de pousses épaisses à hauteur de poitrine.

« Jamais, me disait un officier qui me racontait cette bataille à laquelle il avait assisté, jamais je n'oublierai le souvenir de cette journée. Chaque fois que mon service de garde m'appelle à cette redoute, je viens m'asseoir sur l'éminence où nous sommes, et je reste des heures entières recueilli dans mes souvenirs. Il me semble que je suis encore dans cette mêlée, que les canons ennemis qui étaient placés là-bas où vous voyez maintenant cette redoute française vomissent encore leur pluie de mitraille; j'entends les hourrahs des Russes, les cris de nos soldats s'élançant contre eux;

je vois le général Bourbaki se précipitant à la tête d'un régiment contre ces masses, dans lesquelles il entre comme un coin de fer dans le tronc d'un vieux chêne. Quelle mêlée! Cela m'a rappelé ces effrayantes toiles de Salvator Rosa. Jugez-vous ce que cela devait être! On ne se voyait pas : on se devinait; chaque buisson cachait un ennemi mort ou un ennemi vivant. Au milieu des branches enlacées, des têtes se soulevaient; nos zouaves et nos turcos bondissaient comme des chevreuils. Ici, il y avait des cadavres sur deux et trois rangs que le hasard du combat avait presque rangés symétriquement. Quelques-uns étaient restés debout, ne pouvant pas tomber; leurs yeux étaient encore ouverts : seulement ils n'avaient plus de regard; pâles sentinelles de la mort, ils s'affaissaient lentement. Tenez! voilà déjà de petites fleurs qui poussent au même endroit. Et, tout en parlant, il avait cueilli une espèce de tulipe sauvage, de couleur jaune, tachetée de rouge, dont il écartait entre ses doigts les minces pétales. J'en cueillis deux que je mis dans mon portefeuille comme souvenir. Le capitaine qui me faisait ce récit se leva, et me montrant de la main l'extrémité du plateau : — Savez-vous, me dit-il, comment on appelle cet endroit? — Non. — L'*Abattoir*. Les soldats lui ont donné ce nom terrible, et depuis, c'est ainsi que chacun le désigne. J'avais déjà, en effet, entendu prononcer ce nom; car c'est là que lord Raglan, après la bataille, rencontrant le général Bosquet, lui dit en lui tendant la main : — Général, au lieu d'une main qui me reste, je voudrais en avoir quatre, pour vous les tendre toutes à la fois. Simple et touchant hommage rendu par le chef de l'armée anglaise à celui que toutes les voix appelaient le héros d'Inkermann. Au même moment je vis du flanc des hauteurs en face de nous, de l'autre côté de la Tchernaïa, la fumée d'un canon; j'entendis la détonation, puis le sifflement que fait le boulet qui alla mourir dans le fond du ravin. Evidemment ce coup de canon était en notre honneur et à notre adresse. — Ah! me dit le capitaine, voilà *Gringalet* qui se mêle à la conversation. — Vous dites..... — Gringalet, reprit-il en riant. C'est encore un nom de circonstance, mais personne, depuis le soldat jusqu'au général en chef, n'appelle autrement cette batterie. Nos troupiers l'ont ainsi nommée parce que ses boulets ne vont jamais plus loin que ce ravin; pas un seul n'a pu parvenir jusqu'ici. Si vous restiez quelque temps au milieu de nous, vous les entendriez répéter à chaque coup de canon : « Pas de force, Gringalet, pas de force! »—Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de Gringalet, dis-je au capitaine; alors chez lui, c'est de l'entêtement. — L'entêtement et l'espérance, me répondit le capitaine, se tiennent par la main.

« Je raconte tous ces détails, peut-être sont-ils bien futiles, peut-être fort peu intéressants, mais pour moi, c'est la vie de chaque jour que je prends au vol, tantôt triste, tantôt gaie, tantôt sérieuse, tantôt frivole, mais toujours pleine de cachet, de caractère et d'animation. Pendant mon séjour en Crimée, j'ai bien souvent visité Inkermann. Le souvenir de cet héroïque com-

bat avait pour moi un attrait que je ne puis dire; n'ayant pu assister à cette lutte de géants, je me sentais malgré moi entraîné vers ce plateau dont quelques parties encore étaient couvertes des lambeaux du combat. Que de fois, laissant mon cheval aux mains d'un soldat, je suis venu m'asseoir sur le flanc de cette colline, d'où l'on domine l'âpre paysage dont la silencieuse majesté se déroule devant vous. Un jour, en contournant les flancs du plateau, je cherchai l'endroit où je savais que l'on voyait encore des cadavres sans sépulture, souvenirs humains de cette terrible journée. En marchant avec soin le long des terres et en cherchant à s'abriter derrière des plis de terrain, on pouvait y arriver sans grand risque. Dans ce ravin maintenant verdoyant, où de jeunes arbres enlacent leurs branches flexibles chargées de bourgeons naissants et de feuilles entr'ouvertes, c'est un spectacle d'un effet étrange, de voir ces squelettes desséchés recouverts encore de leurs vêtements. La mort a souvent de saisissants aspects; ces corps abandonnés semblent les refléter tous. Ici elle est calme comme un sommeil, là terrible comme un combat, plus loin saisissante comme une agonie. Bien des jours glacés se sont passés depuis qu'ils sont là; bien des nuits orageuses, bien des tourmentes, bien des pluies torrentielles, bien des neiges amoncelées les ont couverts, linceuls blancs venus du ciel, puis les pluies se sont écoulées, les neiges se sont fondues; le soleil d'un printemps rapide a remplacé les glaces de l'hiver, et l'herbe et les fleurs, les plantes sauvages ont poussé tout autour. Me courbant pour ne pas être aperçu, j'ai parcouru cet ossuaire silencieux non loin duquel coule la rivière vagabonde qui s'étend en vastes réseaux argentés; je me suis arrêté sur le seuil d'une sortie de grotte ou de caverne creusée par le hasard ou la tempête des éléments. Dans cette grotte, dans cette caverne, des cadavres sont entassés pêle-mêle. Combien y en a-t-il? Mon regard n'a pu les compter; je voyais peu à peu les crânes blanchis disparaître et s'effacer dans l'ombre. Ce qui m'a le plus frappé dans cette triste excursion, c'est le corps d'un soldat russe (dans ce ravin il n'y a que des Russes). Ses bras s'étaient tordus dans une dernière agonie par-dessus sa tête; ses mains s'étaient crispées convulsivement et les doigts étaient entrés dans la terre qu'ils avaient labourée. La mort avait arrêté tout cela; les extrémités des membres s'étaient desséchées, et à travers les doigts écartés l'herbe verte et des petites fleurs aux couleurs riantes et fraîches avaient poussé. Je restai quelque temps à regarder cet étrange tableau qui faisait naître en moi mille impressions diverses tristes et graves; mais plusieurs balles que j'entendis siffler fort désagréablement à mes oreilles me ramenèrent à la réalité, et je m'éloignai, car, si j'étais resté plus longtemps, j'aurais couru risque de m'étendre à côté des pâles habitants de ce lieu funèbre. Il ne faut pas que j'oublie de mentionner que nous avons, autant qu'il a été en notre pouvoir, enseveli les victimes d'Inkermann; mais les avant-postes ennemis ayant fait un feu de mousqueterie sur nos

soldats, ceux-ci ont dû laisser l'œuvre inachevée. Il ne faut pas, pour ensevelir les morts, faire tuer les vivants. En regardant le sommet du plateau, je vis de tous côtés de longues fosses sur lesquelles l'herbe avait poussé, et, au milieu de cette fraîche végétation, on voyait surgir des bras nus, des jambes, et parfois des crânes blancs et luisants.»

Ainsi la guerre varie ses aspects. Tantôt ce sont des tableaux resplendissants des reflets de la gloire militaire, tantôt de sombres et mélancoliques images qui attristent la pensée et rappellent à l'homme son néant. Mais telle est la faiblesse de ce roi de la création qu'il ne peut garder longtemps même les plus fortes émotions. « Nos douleurs, a dit un sage, sont écrites sur le sable, et le vent du printemps ne trouve plus les traces de l'automne. » Cela est vrai surtout à la guerre, et toutes les ombres funèbres disparaissent devant le soleil de la victoire.

---

# VIII.

**Péripéties du siége. — Les zouaves et les cosaques. — Un faux frère. — Sorties des Russes. — Combats de nuit. — Encore Malakoff. — Bombardement de Sweaborg. — Rapports officiels et récit complet. — Curieux détails sur cette ville et sur ses habitants.**

Revenons au siége et faisons connaître ce qui s'y passe tant d'après les documents officiels que d'après les correspondances dont les lignes tracées le plus souvent alors que le canon grondait encore et que la fusillade faisait entendre ses longs déchirements, semblent empreintes de l'odeur de la poudre et peuvent seules donner une idée des palpitantes émotions qu'elles ont fixées toutes brûlantes sur le papier :

« La cavalerie, écrit-on le 22 juillet du camp d'Arkousta, se donne toujours de l'exercice dans les vallées, où nous ramassons quantité de fourrage. Ces courses sont pour nous de vraies parties de plaisir; la campagne est magnifique et les sites où nous bivaquons, tous plus riants les uns que les autres. Le 18 juillet, à la pointe du jour, le bataillon de zouaves qui est campé à notre droite où il garde une bonne position, a été chargé de débusquer les cosaques postés auprès de ce malencontreux télégraphe dont je vous parlais dans ma dernière lettre. La montagne est assez escarpée,

mais ce n'a été que l'affaire d'un instant pour nos Africains. Les cosaques ne les ont pas attendus de trop près; ils ont décampé le plus lestement du monde. Le télégraphe, qui servait à mettre en communication une longue ligne d'avant-postes avec l'armée de Liprandi, a été promptement démoli. Nos zouaves sont demeurés là quelques heures et ont effectué leur retour après avoir soigneusement fouillé la localité, d'où il n'a pas été possible de faire sortir le moindre Russe. L'ennemi devient de plus en plus mystérieux. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur ces feux, ces airs de camp qu'on apercevait sur toutes les hauteurs. C'étaient de simples piquets de cosaques chargés de figurer des corps d'armée, afin de nous tenir en éveil et nous distraire le plus possible de nos principales opérations. Je vous ai entretenu de l'intendant du château de Laspi, qui nous fit si bien les honneurs de sa cave. Cet homme, qui s'est donné comme Français pour capter notre confiance, a inspiré de vifs soupçons au général. On n'est pas bien édifié sur sa nationalité, à l'abri de laquelle il se livrait, à ce qu'il paraît, à un espionnage des plus actifs. On s'en est saisi bel et bien; la cave, son active complice, a eu le même sort, et a été distribuée au camp, où elle a été joyeusement fêtée. Quant à notre prétendu compatriote, son compte sera bon. »

« Depuis quelques soirs, dit une lettre datée du 24, le feu a acquis une intensité marquée entre les assiégeants et les assiégés; mais c'est surtout dans la nuit du 22 au 23 qu'il a pris un notable accroissement de vigueur : on aurait vraiment dit que la ville était entourée de feu. Les alliés et les Russes sont tellement rapprochés que l'on se tient, de part et d'autre, continuellement sur le qui-vive, et au moindre mouvement de l'ennemi, ne fût-ce qu'un peloton qui changeât de place, tout le camp prend les armes, et le peloton signalé est immédiatement exposé au feu de toute l'artillerie ennemie. A chaque instant on signale des préparatifs de sortie que, de notre côté, nous nous apprêtons aussitôt à repousser. En un mot, nous sommes sans cesse en alerte, et la situation est aujourd'hui tellement tendue qu'il est évident que nous approchons d'un moment solennel. Les Russes tirent le plus souvent au hasard et sur des points complétement vides et nus : ils craignent les batteries masquées et ne veulent laisser aucun coin sans le fouiller à coups de boulets. Il est vrai que l'on construit plusieurs de ces batteries; mais leur position est inconnue même de notre armée. On dit que la semaine passée les Russes, qui s'attendent depuis plus de quinze jours à une nouvelle attaque de la tour Malakoff et du Redan, ont fait passer sur l'autre rive leurs objets les plus précieux, les archives du gouvernement, les ornements d'église, etc. On prépare à Kamiesch de nombreuses évacuations de malades qui vont être dirigés sur Constantinople aujourd'hui ou demain. »

Un rapport du général Pélissier rapporte en ces termes une sortie des

Russes : « L'assiégé a encore fait contre nos travaux du côté de Malakoff une tentative qui n'a pas mieux réussi que les précédentes. Dans la nuit du 24 au 25 juillet, et vers minuit, l'ennemi, après avoir fait un feu très-violent de son artillerie, a exécuté une sortie de 150 hommes environ par la gauche du petit Redan, et est arrivé sur nos embuscades extrêmes de droite, qu'on essayait de relier. On est très-près de la place en cet endroit; la nuit était très-sombre, et les Russes, en un instant, ont été sur notre gabionnade. Le général Bisson, de la division Dulac, qui commandait la brigade de l'avancée, avait donné des ordres détaillés et précis sur chaque point et avait confié la défense de la droite au lieutenant-colonel de Taxis officier de beaucoup de mérite. Quoique l'ennemi soit arrivé sur une ligne de travailleurs, il a été reçu très-vigoureusement et a été très-maltraité par la mousqueterie des postes des chasseurs à pied de la garde et de quelques compagnies du 10e de ligne, placées à droite et à gauche du travail et prenant d'écharpe tout ce qui pouvait venir sur les travailleurs, qui eux-mêmes ont pris part à cette petite action et se sont très-bien conduits, sous la direction du capitaine du génie Lecucq, chargé cette nuit-là des travaux sur ce point. Les Russes sont rentrés en nous abandonnant un blessé, qui est mort avant d'arriver à l'ambulance, huit cadavres restés entre nos embuscades et le fossé de la place. Il est à supposer que l'ennemi a eu un bon nombre des siens atteints par notre feu, car il a eu deux ou trois heures de nuit noire pour emporter ses morts et ses blessés, et cependant il en a laissé sur le terrain. Ce petit combat de nuit, dans lequel nous n'avons eu qu'une dizaine d'hommes touchés, fait honneur au général, aux officiers supérieurs qui commandaient de ce côté nos attaques, ainsi qu'à de braves officiers, sous-officiers et soldats, parmi lesquels je me bornerai à citer à Votre Excellence le sergent de grenadiers du 10e de ligne Casaux, qui a tué plusieurs Russes à la baïonnette, et le chasseur à pied Eye, de la garde impériale, qui en a tué deux. Les travaux ont été repris dès que l'ennemi a été rejeté dans la place. Votre Excellence sait que partout ils sont poussés activement, et que jusqu'ici l'assiégé n'a fait aucune nouvelle tentative pour les inquiéter; il continue à employer dans ce but son artillerie, dont le tir acquiert plus de vivacité pendant la nuit; mais nous avançons et progressons toujours néanmoins. »

Voici, d'après la *Presse d'Orient*, la situation respective des alliés et des Russes à la date du 2 août : « Vu la difficulté du terrain et la proximité des ouvrages russes, nos travaux n'avançaient que lentement et péniblement. Nous étions encore à plus de 600 mètres de la place quand l'impatience d'un côté et le grand succès du coup de mains du 7 juin déterminèrent à tenter l'assaut de Malakoff. Le succès ne répondit pas aux espérances. Il a donc fallu continuer les travaux réguliers d'un siége. En face de nous, les Russes ont encore tout le vaste système de fortifications

qui protége la partie sud de Sébastopol. Ce système, commençant à l'entrée du ravin du Carénage, se prolonge jusqu'à celui de la Karabelnaïa. Il se compose, à notre extrême droite, d'une batterie demi-circulaire adossée à la mer sur le versant gauche du ravin du Carénage; de deux petites batteries établies dans le pignon de deux maisons blanches qui balaient tous les abords du ravin jusqu'au dépôt de tranchée; d'une autre batterie demi-circulaire, également adossée à la mer, armée d'une trentaine de bouches à feu et flanquée, à droite et à gauche, d'une frégate à vapeur. Cette batterie est reliée à la face droite de la tour Malakoff, dont elle est éloignée de plus de 800 mètres, par un système de batteries moins considérables, se flanquant les unes les autres. Au pied de l'angle de la face droite de Malakoff se trouvent plusieurs batteries rasantes dont l'effet a été si désastreux pour nous au 17 juin et au 18. Le bastion de Malakoff lui-même a été considérablement augmenté dans ses moyens de défense. Un vaste fossé défendu par un parapet, où sont étagés trois rangs de bouches à feu, sert de première ligne de défense. A l'intérieur, se trouvent des places d'armes défendues par des logements à l'épreuve de la bombe et du boulet et où sont placés des tirailleurs. Ces logements sont très-curieusement établis. Quelques-uns sont en maçonnerie, recouverts de gabionnades; d'autres sont de simples trous creusés dans le sol et recouverts d'énormes troncs d'arbres non équarris, superposés les uns aux autres et rechargés de gabions remplis de terre. On comprend la difficulté, même pour les gros projectiles, d'endommager de pareils réduits. Des places d'armes, différents chemins couverts conduisent au second Redan également défendu par un fossé et deux rangs de canons. Ce second Redan enveloppe la partie culminante sur laquelle s'élevait jadis la tour Malakoff, aujourd'hui un amas de ruines. Mais au-dessus de ces ruines les Russes ont établi une vaste batterie de pièces de campagne qui a vue sur toutes les places d'armes et les chemins couverts et peut les couvrir de mitraille, ainsi que cela a eu lieu le 18 juin. Telles étaient, à cette époque, les défenses intérieures de Malakoff. Probablement depuis, l'ennemi n'est pas resté oisif. Extérieurement, à partir de la face gauche du bastion de Malakoff à la Lunette, est un ouvrage très-considérable, dominant le ravin de Karabelnaïa, qui vient tourner brusquement au pied de cette fortification et passe en arrière du grand Redan, attaqué par les Anglais. C'est le siége régulier, méthodique de tout cet ensemble de fortifications qu'on s'occupe de faire actuellement. Tous les efforts des alliés sont concentrés sur ce point. Il est positivement reconnu que là est la véritable clef de la partie sud de Sébastopol; aussi ne néglige-t-on rien pour accumuler tous les moyens à la disposition des Français et des Anglais. L'ensemble de nos tranchées, boyaux et parallèles, a atteint déjà un développement extraordinaire; antérieurement au feu du 6 juin, il n'y avait pas à la droite plus de 18 kilo-

mètres : actuellement il y en a plus de 35. Le nombre de ses batteries dépasse 40. Parmi elles, quelques-unes ont un armement formidable, entre autres la batterie blindée et casematée à la pointe du versant droit du ravin du Carénage, armée de pièces de marine à la Paixhans du plus gros calibre ; elle est chargée d'éloigner les vaisseaux de l'ennemi. On espère beaucoup de la solidité de sa construction pour résister aux nombreuses batteries russes que chaque jour on voit s'élever sur la partie nord de Sébastopol, et qui concentreront tout leur feu pour l'écraser. Plusieurs autres batteries, dont on attend de grands résultats, viennent d'être installées ; mais on comprend qu'à la veille d'une nouvelle tentative contre Malakoff nous ne parlions qu'avec une extrême réserve. Nos cheminements et les places d'armes d'où les colonnes d'assaut doivent s'élancer ne sont plus éloignés des Russes, en face la Lunette et du petit Redan, que de 180 à 200 mètres ; de la face gauche du saillant et de la face droite de Malakoff, que de 60 à 70 mètres ; enfin, nos dernières tranchées ne sont plus séparées des ouvrages qui s'étendent de l'angle de la face droite de Malakoff jusqu'au Carénage que par une distance de 80 mètres. Malgré toutes les conditions du succès, on procède avec la plus grande circonspection ; car, il ne faut pas se le dissimuler, la position de l'ennemi est extrêmement solide, et elle est défendue par de nombreux bataillons qu'on peut renouveler à chaque instant. C'est ce qui a fait reconnaître à beaucoup de personnes la nécessité d'un investissement complet afin d'isoler la garnison de la place avant l'assaut suprême. Ainsi il ne faudrait pas s'étonner si, au lieu d'attaquer Malakoff, on prenait le parti d'aller battre l'armée de secours. Cela dépendra de diverses circonstances qui peuvent modifier les résolutions les mieux arrêtées. Quoi qu'il en soit, tous les travaux de siége sont totalement terminés. Le génie a rempli sa tâche, et les nouvelles pertes qu'il a essuyées témoignent hautement que les officiers de cette arme, en prodiguant leur talent, n'ont pas épargné leur personne. L'artillerie n'a plus qu'un dernier effort à tenter, l'infanterie fera le reste. »

A plusieurs reprises déjà dans le cours de notre récit, nous avons parlé de la tour Malakoff ; mais ce point est d'une telle importance qu'il ne saurait être trop connu, et aux détails ci-dessus nous croyons devoir ajouter le passage suivant extrait du *Times*. Il ne faut pas oublier que cet article a été écrit au milieu de juillet : « C'est le nord de Sébastopol qui nourrit et qui a toujours nourri le sud. Le passage de la baie d'Inkermann est nécessaire à ce ravitaillement incessant. La tour Malakoff commande le passage et domine toute la partie basse de la ville. La prise de la tour Malakoff conduirait donc sinon à la reddition, du moins à l'occupation graduelle de la ville basse, à faire balayer la baie d'Inkermann par les canons des assiégeants, à la destruction de la flotte encore active et puissante qui y est comme emprisonnée, à l'ouverture du port, à la rupture de la barre ou de

l'estacade, et probablement à faire taire le feu du fort Constantin. Sébastopol alors ne serait plus. Il resterait, il est vrai, quelques forts admirablement situés pour la défense, mais les forts ne pourraient plus se ravitailler que dans de nouvelles et précaires conditions. On peut donc conclure hardiment que la tour Malakoff, qui commande le Redan, est tout Sébastopol. Et lorsque, dans la matinée du 7 juin dernier, le drapeau tricolore français, après de longues heures d'engagement à la baïonnette, flotta sur ce qu'on appelait le mamelon Vert, et que nos alliés désignent aujourd'hui, en souvenir d'un brave, sous le nom de redoute Brancion, la tour Malakoff cessa dès lors d'être imprenable, car de même que la tour Malakoff commande tout le sud de Sébastopol, de même le Redan Brancion commande la tour Malakoff. La tour Malakoff, dont les canons dominent le Redan, est située sur une sorte de hauteur à niveau dont l'extrémité, connue sous le nom de mamelon Vert, est au pouvoir des Français. Mais, à partir du mamelon, cette hauteur descend rapidement et donne dans la vallée de la Tchernaïa, en s'étendant depuis Inkermann jusqu'à Balaclava. Entre le mamelon et les ouvrages russes, le terrain s'élève de nouveau ; de sorte qu'à proprement parler, ni la tour Malakoff ne domine la redoute Brancion, ni celle-ci la tour Malakoff, bien que l'assiégé qui défend la redoute Brancion puisse empêcher les assaillants de s'avancer contre la tour Malakoff. Les Français s'étant établis d'une manière solide dans ces avant-postes autrefois formidables, se sont avancés par des zig-zags invisibles et souterrains à environ 150 yards de la tour. A l'entrée du chemin couvert, ils ont établi une batterie d'artillerie légère. Ils approchent lentement, mais sûrement. Nous dirons plus tard les efforts des Russes pour s'opposer à leur marche. »

Le 4 août, les Anglais eurent à essuyer une sortie de l'assiégé que le général Simpson mentionne ainsi dans un rapport adressé à lord Panmure, ministre de la guerre : « J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que, dans la soirée du 2 courant, entre dix et onze heures, l'ennemi a fait une sortie en force considérable par la route de Woronzoff. La force de l'ennemi est évaluée à environ 2,000 hommes. Son but était de détruire de gros chevaux de frise en fer établis en travers de la route de Woronzoff, entre nos attaques de droite et de gauche; il était soutenu par des fortes colonnes en arrière, pour profiter des circonstances qui pourraient s'offrir. Les Russes étant arrivés en poussant de bruyantes clameurs et au son des clairons, s'élancèrent avec beaucoup de bravoure sur notre détachement, sous les ordres du lieutenant R. E. Carr, du 39e régiment, qui a retiré ses hommes tout en faisant feu contre l'ennemi, se repliant sur le corps principal sous les ordres du capitaine Leckie du 39e régiment. Un feu bien nourri et bien dirigé a été ouvert sur l'ennemi par le détachement sous les ordres du Capitaine Leckie, sur la route de Woronzoff, et par les gardes de tranchée à la droite de la quatrième parallèle, sous les ordres

du capitaine Bayle du 89e régiment, et du capitaine Turner du 1er royal. Dans l'espace de dix minutes, notre feu a forcé l'ennemi à se retirer, renonçant à une attaque qui, si elle n'avait pas été si bien repoussée, eût pu devenir une sérieuse affaire. L'ennemi a laissé sur le terrain quatre hommes tués, et il a emporté quelques blessés. Nous n'avons eu, dans cette affaire, qu'un homme légèrement blessé. J'ai la satisfaction d'informer Votre Seigneurie du retour à l'armée du capitaine Montagu, du génie royal, après avoir été prisonnier de guerre. Il exprime toute sa vive reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle il a été traité par les Russes pendant sa captivité. C'est avec un vif regret que je dois annoncer à Votre Seigneurie que le lieutenant général sir Robert England a été forcé, sur la recommandation d'un bureau de santé, de retourner en Angleterre. Sir Robert England est le dernier des officiers généraux qui aient quitté le royaume-uni avec le commandement d'une division. Il est resté à son poste pendant les chaleurs cuisantes de Bulgarie et les souffrances et privations de la campagne d'hiver en Crimée; il est dû de grands éloges à cet officier pour la constance et le zèle incessant dont il a toujours fait preuve dans l'accomplissement de ses devoirs ardus. »

Une expédition contre Sweaborg avait été résolue, et l'on avait fait dans le plus grand secret tous les préparatifs. Sweaborg, l'un des principaux arsenaux maritimes de la Russie, est construit sur un groupe d'îlots situés en avant et à un mille environ de la ville d'Helsingfors. Ces îlots, reliés entre eux et armés de canons de gros calibre, formaient déjà, en 1854, un vaste ensemble de fortifications qui défendent les approches de la rade d'Helsingfors. Dans une reconnaissance opérée vers la fin de juillet dernier, les amiraux alliés avaient pu s'assurer que ces formidables moyens de défense avaient été considérablement augmentés depuis la campagne dernière. Sept nouvelles batteries avaient été construites ou étaient en construction sur les îles Bak-Holmen, Rungs-Holmen et Sandham, et une frégate était embossée dans la passe à l'est de Rungs-Holmen. En outre du vaisseau à trois ponts mouillé l'année dernière en travers de la passe est de Sweaborg, pour y être coulé au besoin, deux grands navires mis à fond dans la passe ouest, entre les îlots Langorn et Wert-Sworto (le plus occidental de ceux qui forment le groupe de Sweaborg), ainsi qu'un vaisseau à deux ponts embossé au milieu de cette même passe, s'opposaient absolument à ce que les escadres alliées pussent contourner la place et pénétrer dans la rade d'Helsingfors. Les Russes avaient d'ailleurs donné un grand développement aux fortifications de la partie sud d'Helsingfors, et trois nouvelles batteries superposées venaient encore ajouter à la défense de la partie ouest de la ville. L'île Drumsio elle-même avait été récemment occupée, et une forte batterie établie sur sa partie sud. C'est en présence de ces difficultés que le bombardement de Sweaborg fut résolu. Le 7 août au

soir, le gros de l'escadre française rejoignit devant cette ville l'escadre anglaise arrivée la veille avec les deux amiraux. Nos bâtiments étaient restés à Nargen pour charger sur les vaisseaux une grande quantité de sable dont l'amiral Penaud avait besoin pour établir à terre une batterie de mortiers. Un rocher, appelé Abraham, à 2,300 mètres de la place, avait été choisi pour l'emplacement de cette batterie, et, dès le soir même, aussitôt la nuit venue, les travaux y commencèrent. Dans la journée du 8, les bombardes anglaises et françaises, celles-ci occupant le centre, furent embossées à 3,000 mètres environ de la place, sur une seule ligne. La batterie d'Abraham terminée dans la nuit du 8 au 9, tout était prêt le 9 au matin, et l'on n'attendait plus que le signal pour commencer le feu. L'amiral Penaud se transporta de sa personne et arbora son pavillon sur la frégate l'*Isis*, qui se tenait à quelques encâblures en dehors de la ligne d'embossage des bombardes, et qui devait servir à la fois de quartier-général, de magasin et d'ambulance. Les alliés avaient donc, le 9 au matin, 21 bombardes portant ensemble 26 mortiers de gros calibre, et, de plus, les 5 autres mortiers de la batterie Abraham, en tout 31 mortiers. A cela il faut ajouter 15 canonnières françaises et 15 canonnières anglaises aux deux extrémités de la ligne de bombardes ou intercalées, d'espace en espace, dans la ligne même. Toutes ces canonnières sont armées, on le sait, de canons du plus fort calibre; elles pouvaient lancer dans la place, aux plus longues distances, des obus et des boulets. Sweaborg, en même temps la forteresse la plus considérable de la Russie dans ces contrées, le centre de ses plus vastes constructions navales et l'arsenal où elle entasse les immenses approvisionnements nécessaires à l'armement de ses vaisseaux, qui, faute de fond ailleurs, vinnent toujours compléter là leur matériel de guerre et leurs vivres, Sweaborg est bâti ou plutôt était bâti, comme nous l'avons dit tout à l'heure, sur cinq îles rapprochées les unes des autres et reliées par des ponts et des quais magnifiques. Les noms de ces îles sont Gustafsverd au sud, Vargon au centre, East-Svarto, West-Svarto à l'est et à l'ouest, enfin Lilla-Svarto entre ces deux dernières. Ces cinq îles réunies formaient un beau champ pour le tir de nos matelots, tandis que nos petits bâtiments disparaissaient presque aux yeux des artilleurs russes et n'offraient à leurs projectiles qu'un but insaisissable. Ce sera l'éternelle supériorité de la marine, chaque fois qu'elle se mesurera contre les fortifications d'une côte. Inutile de rappeler que ces cinq îles étaient garnies de doubles et triples ceintures de batteries étagées les unes sur les autres, et que l'intérieur était rempli de vastes et superbes bâtiments, magasins, chantiers, intendances, casernes, etc.

Le 9 donc, à sept heures du matin, le signal de commencer le feu fut hissé au grand mât de l'amiral Dundas, et l'*Isis* avait hissé le même signal; alors, sur toute la ligne, s'ouvrit un feu terrible. La ville étonnée hésite à

répondre : ce n'est que dix minutes plus tard que son feu commence, et encore faible et languissant. Dès nos premières bordées, un vaisseau à trois ponts, embossé dans la passe au sud de Gustafsverd, se retire et va se mettre à couvert derrière la ville. C'est ainsi que les Russes soutiennent sur mer l'honneur de leur pavillon ! A l'ouverture du feu, quelques bombes anglaises étant tombées à la mer, en-deçà du but, les charges de poudre sont augmentées, et alors plus un projectile qui ne porte au sein même de la ville la mort, la destruction et l'incendie. Le feu était ouvert depuis une demi-heure, et les bombardes seules étaient engagées. A sept heures et demie, les canonnières reçoivent l'ordre de s'avancer à leur tour, et la canonnade, devenue générale, devient aussi de plus en plus vive. Les coups sont si multipliés que les détonations se confondent dans un immense bourdonnement. C'est, nous écrit-on, la *furia francèse* se soutenant au paroxysme pendant un jour entier. Dès huit heures les Russes ne répondent presque plus, et leur feu va mourant jusqu'au soir. De longues colonnes de fumée montant en spirales noires et blanches du milieu des îlots, attestent la présence de l'incendie sur plusieurs points. A dix heures déjà l'incendie ne peut plus être contenu ; les flammes surmontent plusieurs édifices en les enveloppant, et, à dix heures et demie, une première poudrière fait explosion. A onze heures une seconde poudrière saute au fond d'un ravin et fait voler en éclats des débris enflammés qui propagent tout autour et au loin l'incendie. A midi cinq minutes, nouvelle explosion, mais plus effrayante que les deux premières. Ce n'est pas une explosion à proprement parler, mais des milliers d'explosions se confondant en une seule : les détonations se prolongent pendant quatre minutes, semant sur la ville les bombes et les obus qui éclatent, et leurs éclats rebondissent dans la mer et rejettent l'écume sur le rivage. C'est que le feu avait pénétré dans l'arsenal ; c'est que les flammes avaient envahi et dévoré le magasin des bombes et des obus en réserve. Pendant toute l'après-midi le feu continue de ravager Sweaborg ; la garnison a déserté les forts pour l'éteindre, mais inutilement. Le soir, à sept heures, nos bombardes replient sur l'*Isis*. Leurs munitions sont épuisées ; chacune a lancé en moyenne, en quatorze heures, 220 bombes. Pendant la nuit le feu continue par la batterie d'Abraham pour les Français et par deux bombardes pour les Anglais. Sweaborg est alors consumé par les flammes en six endroits différents. Durant cette première journée on ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans l'amiral Penaud, ou de sa prodigieuse activité ou de son chevaleresque courage. Il semble être partout à la fois, à la batterie d'Abraham, où le drapeau français, là comme dans la Crimée, flotte sur le territoire russe, aux bombardes, aux canonnières : encourageant tout le monde par le plus complet mépris du danger, il sillonne le mouillage en tout sens, portant fièrement, à travers les bombes et les boulets ennemis, son pavillon d'amiral à l'avant de son canot.

La journée du 10 commença par un beau fait d'armes, un beau fait de navigation : l'escalade entière fut tenue un moment sous le coup de l'émotion la plus vive. La bombarde le *Tocsin* avait été ramenée par un bateau à vapeur à son poste d'embossage, mais beaucoup plus près de terre que la veille. Aussitôt la batterie russe du télégraphe lance sur ce brave petit bateau une grêle de boulets rouges qui, tombant tout autour, le font disparaître dans un nuage d'écume et sous un dôme de feu. Prompt signal au *Tocsin* d'appareiller, à la canonnière la *Tempête* d'aller lui aider à changer sa position. Un frisson d'orgueil et d'enthousiasme national fait tressaillir tous les cœurs quand on voit le commandant la *Tempête* s'avancer lentement au milieu de cette pluie de boulets, passer entre le fort et la bombarde, comme pour faire à celle-ci un rempart, lui donner la remorque par le travers, et la conduire ainsi à son nouveau poste de combat. Ce froid courage fut couronné du plus heureux succès; un seul boulet frappa la canonnière : il brisa un affût, mais ne blessa personne. Cette belle manœuvre fut sur-le-champ signalée à l'escadre par un signal de satisfaction aux deux bâtiments. Le feu des alliés, pendant toute la journée du 10, ne fut ni moins vif ni moins meurtrier que la veille. De nombreux incendies s'allumèrent partout, et la nuit n'ayant pas, comme la veille, donné de trève à la ville, Sweaborg, à partir de ce moment, ne ressembla plus qu'à une ardente et gigantesque fournaise. C'était comme un volcan lumineux partout, et lançant par deux ou trois cratères des gerbes de flammes sinistres. Ces lugubres clartés illuminaient le pont de nos vaisseaux, mouillés plus loin, et elles furent vues à Nargen, malgré une distance de 15 lieues. Le 11 au matin, l'amiral Dundas commanda de faire cesser le feu. Sweaborg n'existait plus. Nos alliés ne pouvaient trop admirer notre rare bonheur dans toute cette action. Nos bombardes n'avaient presque pas fatigué; elles pouvaient au besoin, recommencer toute de suite avec la même vigueur. Nous n'avions reçu que deux boulets à bord de nos canonnières; nous n'avions pas un homme de blessé, soit par le feu de l'ennemi, soit par le nôtre, soit par les énormes opérations auxquelles il avait fallu se livrer pour armer de pièces de 80 les canonnières qui manquaient d'obus de 50. Les Anglais eurent plusieurs hommes de blessés à l'attaque d'une petite batterie située sur un îlot, dans l'ouest d'Helsingfors. Nos alliés remarquèrent surtout les dommages faits à l'ennemi par la batterie d'Abraham, où commandait le capitaine d'artillerie de marine Sapia. Ils se montraient fiers de notre alliance sur mer comme sur terre, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de notre marine. On s'étonna que les Russes se fussent si mal défendus. Pendant toute la journée du 10, le drapeau français avait flotté sur la batterie d'Abraham, sans recevoir un seul coup de canon, pas plus, du reste, que nos bombardes qui étaient restées en position jusqu'au dimanche matin. Le soir, au contraire, la rade

étant déserte, un petit cutter de plaisance, *gros comme le poing*, selon l'expression pittoresque d'un de nos correspondants ayant poussé quelques bordées du côté de la ville, fut attaqué par toutes les batteries, qui firent sur lui pendant une demi-heure le feu le plus nourri. Il fut lancé contre Sweaborg environ 20,000 projectiles. Aussi rien ne resta debout qu'une église, grâce à son éloignement. On évalue cette perte pour la Russie, à 700 millions de francs. Puisque la guerre consiste à faire à l'ennemi le plus de mal possible, en en recevant le moins possible, dit judicieusement M. Georges de Kéry, jamais peut-être le but de la guerre n'a été plus complétement atteint.

Voici maintenant le rapport de l'amiral Penaud : « Nargen, 29 août 1853. Le 7 août dernier où tous les bâtiments de la division ont rallié mon pavillon au mouillage devant Sweaborg, à neuf heures et demie du matin, je me suis dirigé vers l'îlot Abraham, situé à 2,200 mètres des forts russes, afin d'y chercher le lieu le plus convenable pour l'établissement d'une batterie de mortiers. J'étais accompagné dans cette reconnaissance par MM. les capitaines d'artillerie de la marine Sapia et Mourotte, et par M. le lieutenant de vaisseau de Verneuil, commandant l'aviso à vapeur l'*Aigle*, que j'avais expédié quelques jours à l'avance pour sonder aux environs de Sweaborg et en étudier les mouillages. L'emplacement où devait être élevée la batterie ayant été choisi, on commença à onze heures et demie la construction de l'épaulement destinée à la protéger, au moyen de sacs à terre remplis de sable, que j'avais pris à Nargen et dont on avait chargé les canots des bâtiments de la division. Ce travail se fit sans difficulté. A deux heures et demie, le lendemain matin, le jour commençant à poindre, l'îlot fut évacué. L'ennemi ne s'aperçut pas sans doute du travail que nous avions fait, car il n'y dirigea pas un seul coup de canon. La journée du 8 fut encore employée en préparatifs; nos bombardes, remorquées par les canonnières, allèrent se placer en ligne avec les bombardes anglaises. Ces bâtiments, au nombre de 5, le *Tocsin*, la *Fournaise*, la *Trombe*, la *Torche* et la *Bombe*, armés chacun de 2 mortiers de 32 centimètres, commandés par MM. les lieutenants de vaisseau de Léotard de Ricard, Cuisinier-Delisle; Souzy, Cottin et Buret, mouillèrent au centre de la ligne qui s'étendait de l'île de Ronskar à celle de Gohara, à 4,000 mètres du centre de la forteresse de Sweaborg, où devaient converger tous leurs feux. 8 bombardes anglaises, portant chacune un mortier de 13 pouces, occupaient la gauche; 8 autres, la droite. Des amarres furent élongées pour pouvoir approcher ces navires de 600 mètres vers les batteries ennemies, au moment de l'action. Les canonnières l'*Aigrette*, l'*Avalanche*, la *Tourmente*, la *Tempête*, la *Dragonne* et la *Fulminante*, commandées par MM. les lieutenants de vaisseau Mer, Tresse, Jonnart, Maudet, Barry et Harel, mouillèrent au large des bombardes sur une ligne parallèle.

« La frégate l'*Isis*, commandant Cléret-Langavant et la corvette la *Galathée*, commandant Mancel, furent conduites dans l'est des îles Skogskar, pour les rapprocher de la ligne d'embossage des bâtiments de flottille, auxquels elles devaient fournir des munitions. Des dispositions avaient été prises pour former une ambulance sur l'*Isis*, où se rendit M. l'abbé Piel, aumônier de l'*Austerlitz*. L'aviso à vapeur l'*Aigle* et quelques frégates anglaises étaient mouillés à peu de distance, prêts à porter des secours, soit pour l'incendie, soit pour une voie d'eau, aux navires qui devaient combattre. L'ordre fut donné aux embarcations de nos vaisseaux de se réunir le lendemain matin près de l'*Aigle* dans le même but, et MM. les capitaines de vaisseau Laurencin, de l'*Austerlitz*, Taffart de Saint-Germain, du *Duquesne*, et Le Gallic-Kerizouët, du *Tourville*, furent chargés de diriger alternativement ce service et de me suppléer au besoin.

« Dès que l'obscurité de la soirée permit de cacher nos mouvements à l'ennemi, les embarcations de la division, qui avaient été chargées à l'avance, quittèrent les vaisseaux en même temps et en bon ordre, pour porter sur l'îlot Abraham de fortes corvées de marins, des sacs à terre et du matériel d'artillerie. Ils continuèrent ces transports pendant toute la nuit. Aussitôt débarqués, on se mit à l'œuvre avec ardeur, sous la direction de M. le capitaine Sapia, commandant la batterie, et le 9, avant trois heures du matin, et après moins de cinq heures de travail, lorsque je me suis présenté sur l'île, un épaulement de 20 mètres de long sur 3 mètres 50 centimètres de largeur à la base, et 2 mètres de hauteur, protégeait une batterie de 3 mortiers de 27 centimètres chargés et prêts à faire feu. Un large approvisionnement de poudre était enfermé dans une déchirure du granit, couverte par un solide blindage à l'abri de la bombe. Enfin la batterie que je projetais depuis si longtemps était établie, et nous avions pris un poste avancé et fixe, à une distance où les bombardes ne pouvaient être placées sans être par trop exposées. Afin de mieux surveiller l'ensemble des opérations et d'être en situation d'agir plus promptement, suivant les éventualités, le 9, au matin, je mis mon pavillon sur l'aviso à vapeur le *Pélican*, commandé par le jeune et ardent lieutenant de vaisseau baron Duperré, qui promet de marcher sur les traces de l'amiral son père. Tous ces préparatifs s'étaient faits sans que les Russes eussent cherché à nous inquiéter.

« A sept heures vingt minutes, tout étant prêt pour l'attaque, le signal en fut donné. Le feu commença sur toute la ligne, et au même instant 29 bombes, tant anglaises que françaises, tombèrent dans la place. Les forts russes, silencieux jusque-là, ripostèrent aussitôt. Le combat était engagé. A neuf heures, les canonnières s'approchèrent des bombardes et vinrent se placer dans l'espace laissé entre chacun de ces bâtiments. Une épaisse fumée s'élevait déjà dans différents endroits à l'est de l'église située sur

l'île Est-Svarto, quand tout à coup, à dix heures vingt-cinq minutes, nous entendîmes une explosion très-forte qui venait d'éclater dans un magasin à poudre. Elle fut accueillie au cri trois fois répété de : Vive l'Empereur! sur tous nos bâtiments et par des hourras nombreux de la part des Anglais. La plupart des batteries qui défendent Sweaborg faisaient feu de toutes leurs pièces. Les canonnières françaises et anglaises lançaient des obus et des boulets pleins; leur grand nombre et surtout la rapidité avec laquelle elles changeaient de poste d'attaque devaient inquiéter l'ennemi et distraire son attention des bombardes, sur lesquelles il aurait pu concentrer son feu. Au commencement de l'action, deux diversions avaient été faites aux extrémités de la ligne d'embossage : à droite, par 1 frégate et 2 vaisseaux anglais sur les forts de Back-Holmen, et, à gauche, par 3 frégates de la même nation, sur l'île Drumsio. Vers onze heures et demie, une seconde explosion, beaucoup plus considérable que la première, eut lieu sur l'île Vargon, et fut suivie d'un incendie très-violent, dont les flammes ne tardèrent pas à gagner dans différentes directions. Le feu faisait des progrès rapides dans un endroit formant une espèce de ravin, et notre attention était vivement excitée de ce côté, lorsqu'à midi et demi une troisième explosion enveloppa la forteresse tout entière dans un tourbillon de fumée. Pendant quelques instants, nous entendîmes des détonations successives, semblables au roulement du tonnerre. Cette dernière explosion aura surtout causé à l'ennemi des pertes énormes en matériel et en personnel. C'est la plus terrible de toutes celles dont nous avons été témoins. Elle dut jeter un grand désordre dans Sweaborg, car, à partir de ce moment, l'ennemi répondit moins vivement à notre feu. Plusieurs batteries cessèrent même complétement de tirer; les forts de Langorn et de Back-Holmen continuèrent seuls à inquiéter nos bâtiments. Les incendies se multiplièrent sur différents points dans des magasins situés à droite de l'église, aux deux versants du ravin. Le tir des bombardes fut très-nourri pendant la plus grande partie de la journée. La *Trombe*, capitaine Souzi, est arrivée à une moyenne de 24 coups par heure. Dans la soirée le feu se ralentit un peu : les flammes opérant leur œuvre de destruction, il nous suffisait d'entretenir le désordre et l'épouvante qui régnaient dans la place. Vers six heures, les canonnières avaient cessé de tirer. Un peu plus tard, elles prirent à la remorque les bombardes qui avaient épuisé leurs munitions, pour les conduire près de la frégate l'*Isis*, où elles reçurent de nouveaux approvisionnements. M. le capitaine de frégate Cléret s'est acquitté de ce service de tous les instants et de plusieurs opérations que je lui ai données à diriger, avec le zèle et la capacité que je lui connaissais depuis longtemps. Electrisés par l'impulsion que leur donnaient MM. les capitaines Sapia et Mourette, les artilleurs de la batterie d'Abraham avaient tiré incessamment toute la journée et causé beaucoup de mal à l'ennemi.

Craignant qu'ils ne pussent continuer un service aussi actif, je leur fis adjoindre des chefs de pièce et des chargeurs de bonne volonté pris sur les vaisseaux. Tous se présentèrent en montrant une vive impatience d'aller au feu. Il fallut que le sort décidât quels seraient les heureux. Nos matelots furent bientôt au courant de la manœuvre des mortiers. Ils ont montré en cette circonstance cette intelligence pratique et ce joyeux entrain qui les rendent toujours utiles dans les travaux les plus étrangers à leur profession. Un des mortiers de la batterie avait éclaté dans l'après-midi; il fut changé dans la nuit, et on en apporta 3 nouveaux, ce qui mit la batterie à 5 pièces. Une partie des bombardes reprirent leur poste vers onze heures du soir; elles envoyaient de temps en temps des bombes sur la place, où le feu ne s'éteignit pas un seul instant. Trois édifices principaux étaient dévorés par les flammes qui communiquaient de l'un à l'autre. Dans cette même nuit, des embarcations anglaises s'approchèrent de Sweaborg et lancèrent des fusées à la congrève.

« La journée du 9 avait donné de brillants résultats; celle du 10 ne fut pas moins heureuse. Au point du jour, on s'aperçut que le vaisseau à trois ponts russe n'était plus à la place qu'il occupait dans la passe de Gustafsverd. Plusieurs projectiles l'avaient atteint la veille, et l'ennemi avait profité de l'obscurité pour se mettre à l'abri de nos coups. Dès que les Russes reconnurent que nos bombardes avaient repris leur ligne d'embossage, ils commencèrent à tirer avec une sorte d'acharnement du fort Gustafsverd, de Back-Holmen et du vaisseau mouillé près de Langorn. Ils dirigeaient leurs coups particulièrement contre Abraham, où flottait le pavillon français. Des éclats de bombes et de pierres couvraient ce rocher, et cependant nous n'eûmes pas un seul blessé. L'artillerie de la flottille n'avait pas recommencé le feu avec moins de vigueur. La bombarde le *Tocsin*, après avoir terminé son approvisionnement de munitions, avait repris son poste de combat; mais elle se trouva mouillée un peu trop dans l'est, et, par suite, à moyenne portée des canons des batteries de Back-Holmen. Toutes celles-ci dirigèrent leur feu sur cette bombarde; elle fut bientôt environnée de boulets, qui tombaient à très-peu de distance et passaient dans sa mâture sans l'atteindre. La position de ce bâtiment était devenue très-dangereuse; je donnai l'ordre à la canonnière la *Tempête* d'aller le prendre à la remorque et de l'éloigner de l'ennemi. Cette opération s'est faite promptement, et m'a donné l'occasion de juger du sang-froid et de l'énergie des deux capitaines de Léotard et Maudet. La *Fournaise*, capitaine Delisle, mouillée à peu près dans la même direction, se trouvait aussi fortement engagée sous la volée de la batterie de Back-Holmen, qui ne l'épargnait pas. M. le capitaine de frégate baron Roussin, mon chef d'état-major, officier très-distingué et qui a toute ma confiance, voyant le danger que courait cette bombarde, s'élança dans un canot et fut la remorquer

plus loin des forts. D'un autre côté, la *Torche,* capitaine Cottin, qui avait été conduite à l'extrémité ouest de la ligne pour bombarder Langorn et le vaisseau embossé entre cette île et West-Swarto, fut aussi exposée pendant quelque temps à un feu très-nourri de la part de l'ennemi : elle fut retirée de cette position trop avancée par la *Tempête*, qui venait de rendre le même service au *Tocsin*. J'avais remarqué que le tir des canonnières à boulets pleins, n'avait pas toute l'efficacité désirable, et leur approvisionnement d'obus de 19 centimètres étant épuisé, elles allèrent s'accoster aux vaisseaux pour échanger avec eux la moitié de leurs canons de 50 contre des obusiers de 22 centimètres, nº 1. Cette opération s'effectua très-rapidement, et les canonnières ne tardèrent pas à revenir prendre part à l'action. Vers midi, un nouvel incendie se déclara dans un magasin à gauche de l'église, et gagna des établissements considérables tout à fait à l'ouest de la place. Le feu avait pris de ce côté une activité effrayante; les flammes dépassaient la coupole de l'église, et, par instants, il s'élevait une telle quantité de fumée de ce foyer d'incendie, que Sweaborg tout entier disparaissait à nos yeux. L'ennemi a dû éprouver pendant cette après-midi des pertes énormes. Quatre des six mortiers de 27 centimètres de la batterie Abraham, fatigués par un tir aussi prolongé et par les fortes charges qu'on était obligé d'employer pour arriver sur les limites les plus éloignées de Sweaborg, se trouvaient hors d'état de service. Deux canons obusiers, fournis par les vaisseaux le *Tourville* et le *Duguesclin,* furent débarqués dans la soirée et mis en batterie, comme mortiers, dans une anfractuosité du sol. Le lendemain, ces deux pièces ont pu commencer à tirer, et leurs obus ont dépassé Langorn et le vaisseau russe mouillé près de cette île. Le vaste incendie qui dévora Sweaborg pendant toute cette nuit du 10 au 11 nous eût probablement empêchés de réussir dans l'expédition que nous avions entreprise. Dans la soirée, il s'était élevé une petite brise d'est, qui contribua encore à augmenter l'immense brasier allumé par nos projectiles. Rien ne peut donner une idée du terrible spectacle qui se présentait à nos yeux.

« Le 11, à quatre heures du matin, M. le contre-amiral Dundas m'envoya un officier pour me dire que, trouvant que nous avions atteint le but de notre attaque, il me proposait de mettre fin au bombardement. Partageant cet avis, je fis le signal de cesser le feu. Toutefois, je donnai l'ordre à chaque bâtiment de conserver le poste qu'il occupait, et de recommencer à tirer s'il partait un seul coup de canon des batteries russes. Ainsi s'est terminé le bombardement de Sweaborg, qui a duré quarante-cinq heures. Les bâtiments français et la batterie d'Abraham ont lancé sur la citadelle ou dans l'arsenal 4,150 projectiles, dont 2,828 bombes. Pendant les nuits du 11 et du 12, tout le matériel transporté sur l'îlot Abraham, pour l'établissement de la batterie, a été rembarqué à bord de nos bâtiments. Dans

le cours des opérations, les mouvements des navires anglais et des nôtres ont été à peu près les mêmes; on remarquait un ensemble admirable, et on eût dit qu'un chef unique commandait à tous. Les succès des uns étaient applaudis avec enthousiasme par les autres. Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Excellence, malgré le grand nombre de projectiles qui ont dépassé nos bâtiments et qui tombaient autour d'eux, nous n'avons pas eu une seule perte à déplorer. Il semblait que la Providence veillât sur nous; elle s'est montrée bien évidemment dans les deux faits suivants : Un boulet brise un affût de la canonnière la *Tempête*, et l'éclat qui s'en détache frappe au côté M. l'enseigne de vaisseau Lefort, qui tombe renversé par le choc; on le croit mort, mais quand on s'empresse autour de lui, il se relève sans paraître se ressentir du coup qu'il a reçu. A bord de la canonnière l'*Aigrette*, un boulet rouge, traversant le pont, s'introduit dans la soute à poudre et va se loger entre une caisse en cuivre et la cloison, qu'il commençait à entamer, quand la pompe à incendie, dirigée dans la soute, a permis d'éteindre le feu et de refroidir le boulet. Je ne veux pas terminer, Monsieur l'amiral, sans vous répéter que j'ai eu à me louer infiniment du concours empressé de tous, officiers, marins et soldats. Je dois le dire à Votre Excellence, partout où je me suis présenté pendant le bombardement, sur les canonnières, sur les bombardes et sur la batterie d'Abraham, j'ai trouvé des hommes pleins d'ardeur et de dévouement, et exprimant par des cris d'enthousiasme le bonheur qu'ils éprouvaient d'avoir trouvé l'occasion de frapper l'ennemi. J'espère que Votre Excellence voudra bien appeler sur eux la bienveillance de l'Empereur. »

Les dépêches du contre-amiral Dundas à l'amirauté anglaise ne contenant rien que nous n'ayons déjà fait connaître en substance, nous nous bornerons à extraire du rapport de l'amiral le passage suivant, qui permet de suivre les phases les plus importantes de l'affaire : « Dans la journée du 9, je vis bientôt que les escadres détachées dans les deux directions avaient ouvert leur feu sur l'ennemi, et que l'action était générale sur tous les points. Pendant les premières heures un feu rapide de boulets et de bombes fut entretenu par la forteresse contre les chaloupes canonnières, et la portée des batteries fortement armées dépassait complétement les bombardes, mais le mouvement continuel des chaloupes canonnières et l'habileté avec laquelle elles étaient dirigées par les officiers qui les commandaient, leur permettait de riposter avec beaucoup de succès et presque sans qu'elles aient été atteintes pendant toute la journée. Vers dix heures du matin, on commença à voir l'incendie des divers bâtiments et une forte explosion eut lieu dans l'île de Dargon. Une heure après, elle était suivie d'une seconde explosion; vers midi, une troisième et plus forte explosion avait lieu dans l'île de Gustafsverd, causant de grands dommages aux défenses de l'ennemi et contribuant beaucoup à ralentir le feu des canons

dans cette direction. L'avantage de la rapidité avec laquelle avait été dirigé le feu des mortiers a été démontré par les nouvelles explosions qui ne cessaient d'avoir lieu et s'étendaient à l'île de Nargen. La multiplicité des écueils qu'il arrivait quelquefois aux canonnières de toucher me força aussi de les rappeler avant le coucher du soleil. Le feu de l'ennemi était ralenti; les embarcations des escadres reçurent l'ordre de se réunir avec des fusées avant la nuit et sous les ordres du capitaine Caldwell, qui commande le vaisseau sous mon pavillon. Ces embarcations firent un feu continuel pendant plus de trois heures : ce feu eut un plein succès, il alluma de nouveaux incendies. Le 10, à la pointe du jour, les positions de la plupart des bombardes avaient été avancées et les canonnières reçurent l'ordre de recommencer. Le vaisseau à trois ponts qui avait été mis à l'ancre par l'ennemi, afin de fermer et défendre le canal entre Gustafsverd et Bak-Holmen, avait été retiré pendant la nuit et abrité dans une position plus sûre; mais le feu des batteries avait été augmenté, et l'action recommença vivement de part et d'autre.

« L'incendie continuait à se développer dans la forteresse, et vers midi une colonne de fumée plus épaisse qu'aucune de celles qui avaient précédé, colonne suivie de flammes éclatantes, annonça que les bombes avaient atteint des matières combustibles dans la direction de l'arsenal. La situation exacte nous avait d'abord échappé, mais les flammes continuant à s'étendre, il devint bientôt évident qu'elles gagnaient au-delà de l'île de Vargon, et que beaucoup de bâtiments de l'île de Svarto étaient déjà en voie de destruction. Les bateaux portant des fusées furent réunis de nouveau dans la soirée, les canonnières furent rappelées et elles se rangèrent en divisions séparées. La première, sous la conduite du *Pembroke*, tira bien à la distance d'environ 200 yards de la forteresse. La deuxième, sous les ordres du capitaine Cardwell, plus tard réussit à augmenter l'incendie. Considérant les dommages déjà causés à l'ennemi, et réfléchissant qu'il n'existait plus que quelques bâtiments sans importance à détruire dans l'île de Vargon, et que ceux encore debout sur Svarto étaient à l'extrémité de notre portée et dans des positions où les bombes ne les avaient pas encore atteints, je pensai que nous ne gagnerions pas en avantage proportionnel en continuant le feu encore un jour. En conséquence, j'envoyai le capitaine Seymour, du *Pembroke*, auprès du contre-amiral Penaud, et avec la cordialité et le bienveillant empressement que j'ai invariablement rencontrés de la part de cet officier, des arrangements furent immédiatement concertés, et l'ordre fut donné de cesser le feu au point du jour. »

---

# IX.

En France. — L'emprunt de 750 millions. — Son succès. — Mesures prises en faveur de l'armée et de la flotte. — Dons patriotiques des exposants de l'industrie. — Les 200,000 cigares de Porto-Rico. — Encore le théâtre d'Inkermann. — Le zouave peint par Jules Janin. — Les demoiselles à marier de Dun-le-Roi. — La reine d'Angleterre à Paris. — Vers en son honneur.

Les dépenses faites pour la guerre par le gouvernement français avaient nécessité un nouvel emprunt de 750 millions. Pour le réaliser, on s'adressa encore directement à la nation, et les résultats de cet appel furent prodigieux. Trois cent dix mille personnes prirent part à la souscription. La somme souscrite dépassa trois milliards six cents millions. Les souscriptions de 50 fr. et au-dessous, déclarées non réductibles, figurèrent dans cette somme pour deux cent trente-cinq millions. Les souscriptions de 60 fr. et au-dessus, soumises à la réduction proportionnelle, furent de trois milliards trois cent soixante millions. Les départements fournirent près de deux cent trente mille souscripteurs, et plus d'un milliard de capital souscrit. Les souscriptions étrangères, venues des diverses contrées de l'Europe, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, etc., dépassèrent six cents millions. De pareils résultats n'ont pas besoin de commentaire; leur grandeur, véritablement inouïe, parle d'elle-même assez haut. Il n'avait fallu pour les obtenir ni sacrifices inusités, ni provocation. Les avantages relatifs offerts aux souscripteurs étaient en effet moins considérables que dans les deux derniers emprunts; ce qui n'empêcha pas les trois cent dix mille souscripteurs d'offrir près de cinq fois la somme demandée. Tous les efforts de l'administration avaient tendu, non à exciter, mais à contenir l'entraînement du public. Pendant toute la durée de la souscription, on vit un grand nombre de personnes et surtout d'ouvriers, passer la nuit aux abords du ministère des finances et des diverses mairies, afin d'être les premiers à l'ouverture des bureaux et de pouvoir obtenir des cartes d'admission. Les dépôts pour le dixième de garantie formèrent à eux seuls, sans compter les sommes versées pour anticipation de termes, un total de trois cent soixante millions. Un des caractères les plus remarquables de cette manifestation extraordinaire, c'est qu'un déplacement aussi énorme de capitaux pût s'effectuer dans un temps très-court, après deux emprunts récents, au milieu des complications extérieures, après les crises alimentaire et épidémique que l'on venait de traverser, sans causer la moindre perturbation

dans les affaires et sans altérer le cours des valeurs. Contrairement à ce qui s'était vu dans tous les emprunts, celui-ci fut salué par une hausse dans le prix de la rente, qui de 65 fr. 90 c., cours de la veille, s'éleva à 66 fr. 80 c. Cette opération financière, probablement la plus étonnante qui eût été faite à aucune époque et dans aucun pays, dut éclairer ceux qui doutaient encore de la force de la France, de l'étendue de sa richesse et de son crédit, de la popularité qui s'attachait, en Europe, à la généreuse entreprise qu'elle poursuivait.

Tandis que les sommes considérables résultant de l'emprunt permettaient de pourvoir à tous les besoins du service militaire, tandis que 50,000 fr. pris sur les fonds des souscriptions patriotiques étaient envoyés à Sébastopol aux prisonniers français, on prenait de nouvelles mesures pour améliorer encore le sort du soldat. Une circulaire ministérielle, énonçant l'avis de la commission supérieure de dotation de l'armée, portait à la connaissance des troupes les dispositions suivantes : « Un engagement contracté pour cinq ans par un militaire comptant sept, huit ou neuf ans de service, donne droit, jusqu'à quatorze ans de service : à 1° une somme de 1,150 fr., dont 500 fr. payables le jour du rengagement ou de l'incorporation, 150 fr. à la même époque ou pendant le cours du service, et 500 fr. à la libération définitive; 2° à une haute paye journalière de rengagement de 10 c., cumulée avec la haute-paye de chevrons; ensemble, par an, 83 fr. 95 c.; soit donc, pour un rengagement de cinq ans, la somme totale de 1,569 fr. 75 c., payée intégralement. Après quatorze ans de service, le rengagé reçoit seulement la haute-paye de rengagement, fixée à 20 c. par jour, et par an à 73 fr., qu'il cumule avec la haute-paye de chevrons. Un militaire comptant huit ans de service, qui se rengage pour sept ans, a droit jusqu'à quatorze ans de service : 1° à une somme de 1,380 fr., dont 600 fr. payables le jour du rengagement ou de l'incorporation, 180 fr. à la même époque ou pendant le cours du service, et 600 fr. à la libération définitive; 2° à la haute-paye de rengagement de 10 c. par jour, cumulée avec la haute-paye de chevrons; ensemble, par an, 83 fr. 95 c. Soit donc, pour un rengagement de sept ans, la somme totale de 1,883 fr. 70 c. payée intégralement. Après quatorze ans de service, le rengagé reçoit seulement la haute-payé de rengagement, fixée à 20 c. par jour, et par an à 73 fr., qu'il cumule avec la haute-paye de chevrons. »

Les braves marins de nos flottes n'étaient pas non plus oubliés, et un décret impérial, s'appuyant sur différents considérants et entre autres sur celui-ci, qu'il est de toute justice d'attribuer également aux officiers mariniers, matelots et autres assimilés des divisions des équipages de ligne, ou des bâtiments de la flotte, l'augmentation de pension allouée aux sous-officiers, caporaux et soldats des troupes de terre et de mer par l'art. 19 de la loi du 26 avril 1855, décida : 1° que le maximum et le minimum de la pension de

retraite, fixés par la loi du 18 avril 1831, seraient augmentés de *cent soixante-cinq francs* pour les premiers maîtres, les maîtres, les seconds maîtres, les quartiers-maîtres, les matelots, les novices, mousses et autres assimilés des divisions des équipages de ligne ou des bâtiments de la flotte; 2° que le surcroît de dépense résultant de l'exécution de l'article précédent serait supporté, provisoirement et à titre d'avance, par la caisse des invalides de la marine. En même temps il fut décidé que les sommes annuellement employées par l'Etat à célébrer la fête du 15 août seraient consacrées cette année à secourir les familles des militaires morts devant l'ennemi. S'associant à cette pensée, la commission municipale de Paris arrêta qu'il serait dans le même but prélevé une somme de 100,000 fr. sur le crédit qu'elle affecte ordinairement aux réjouissances publiques. Un grand nombre de conseils voulurent également payer leur tribut de sympathie à l'armée en votant des mesures semblables. En France, les idées généreuses sont vite comprises et adoptées, et la fête n'en eut pas moins lieu avec l'entrain habituel. Enfin un décret du 4 août: « Considérant que la guerre « actuelle avec la Russie se distingue de toutes les précédentes par un con- « cours de circonstances extraordinaires qui exigent de ceux qui y pren- « nent part les plus grands efforts de dévouement et d'abnégation, » porte que le service de guerre fait à l'armée d'Orient sera compté dans les liquidations de pensions pour le double de sa durée effective. C'est le bénéfice dont jouit depuis longtemps l'armée d'Afrique aux termes de la loi du 11 juillet 1831.

Parmi les dons faits pour les blessés, ceux des exposants du palais de l'industrie méritent surtout d'être signalés. Ce n'est pas seulement par l'intelligence, c'est surtout par le cœur que la France est une grande nation. Si dans les dangers son héroïsme et son abnégation se révèlent et se montrent à la hauteur de toutes les positions, c'est que le cœur de la France bat dans les poitrines des travailleurs.

La France verse en Crimée ses trésors et le sang de ses enfants en faveur de la civilisation et pour le droit. Pas un murmure ne s'élève. Elle dépasse par son enthousiasme la grandeur du danger; son courage s'accroît avec la lutte. Elle obéit instinctivement à sa mission providentielle d'initiative vis-à-vis des peuples de l'ancien continent. Qu'on ne croie pas cependant qu'elle soit indifférente au deuil des familles dont les fils meurent pour soutenir l'honneur de son drapeau. Son cœur saigne, mais elle impose silence à ses douleurs de mère dans l'intérêt du salut commun, se réservant de donner à ses membres souffrants les marques de la plus touchante sympathie. S'agit-il d'adoucir le sort des victimes de la guerre d'Orient, voici venir un simple ouvrier de la petite ville de la Réole, M. Gaubert, qui sacrifie à ce devoir le magnifique billard qu'il a exposé. Cependant, ce n'est qu'aux prix de veilles et de privations que cet exposant a pu figurer

parmi les concurrents des Champs-Elysées. Mais que lui importe, puisqu'à la renommée que doit lui procurer son talent, il peut ajouter celle d'avoir fait une bonne action. Et il a eu raison d'agir ainsi, d'avoir sauvegardé l'initiative de la France : car, presque en même temps, du fond du Nord, M. Wendrick écrivait pour mettre à la disposition de la commission impériale toute son exposition de cols et de cravates. Le fabricant de Copenhague avait le même cœur que l'ouvrier de la Réole.

Au même instant on offrait : M. Auguste Dupont, de Paris, un magnifique lit en bronze ciselé et doré, orné de médaillons en porcelaine; MM. Lion frères et Hébert, chacun un des plus beaux cachemires de leurs vitrines; M. Delmas, de Bordeaux, toute son exposition de fruits et de liqueurs; M. Emile Nourigat, de Béziers, ses vins de Tokay, Sauterne et muscats; M. Thommin, une superbe galerie de foyer en bronze doré représentant une chasse sauvage ; M. Chatton, de Paris, deux forts beaux vases de Chine; M. Tronchon, une superbe jardinière; madame veuve Mauvielle et Rockembach, deux blutoirs et trois pièces de soie grège; M. Vandenbroucke, un brûloir à café; M. Vulff, tanneur à Copenhague, toute son exposition; M. Maulas, vice-consul de France à la Nouvelle-Fribourg, province de Rio-Janeiro, deux flacons de thé, un flacon de minerai et 7 kilogrammes de bougies de poussière végétale de palmier. Puis, pour cimenter l'alliance intime de l'art et de l'industrie qui s'est révélée si haut à l'exposition nouvelle, M. Auligna n'hésitait pas à grossir ces offres patriotiques d'une des belles toiles qu'il a exposées au palais des Beaux-Arts en laissant le choix au prince Napoléon, président de la commission de l'Exposition. Le directeur de l'Institut agronomique de Grignon, offrait une charrue à défrichement; M. Pleyel, à Paris, un piano droit en bois de rose richement ornementé. Enfin, madame veuve Erard faisait don du beau piano à queue, style Louis XV, qui figure à son exposition dans la nef du palais de l'Industrie, et qui a une valeur d'environ 25,000 fr. Madame veuve Erard adressa à ce sujet au prince la lettre suivante : « Pour contribuer au soulagement de l'armée d'Orient, je viens vous prier de vouloir bien accepter le piano à queue style Louis XV, orné de peintures et de bronze doré qui figure à mon exposition dans la nef. Quelque beau que soit cet instrument, la dernière pensée de mon mari, je regrette qu'il ne le soit pas davantage pour une si noble destination ! »

Non seulement l'Europe entière s'associait à ce mouvement généreux par d'abondantes souscriptions; mais jusque dans le Nouveau Monde on recueillait des dons sympathiques. Dans la colonie espagnole de Porto-Rico, une souscription ouverte par le consul français, M. Lombard, produisit 200,000 cigares, qui furent aussitôt expédiés en Crimée.

En Crimée ces cigares avaient un charme inexprimable, surtout lorsqu'ils étaient fumés au théâtre. Ce théâtre, élevé sur le théâtre de la guerre,

est chose si curieuse que nous croyons devoir y revenir encore en citant le passage suivant d'une correspondance : « Je vous ai promis quelques détails sur nos théâtres, qui sont toujours fort courus; je tiens aujourd'hui ma parole. Les zouaves, les premiers, eurent l'idée de créer un théâtre. Cet édifice consacré au culte de Thalie et de Melpomène, s'éleva comme par enchantement près du moulin d'Inkermann. C'était une tente en grossier canevas sur laquelle on lisait d'un côté ***subsistances militaires***, le tout posé sur une estrade qui formait la scène. Le rideau était orné d'un aigle aux ailes éployées; d'un côté, une femme à la pose mélancolique jouait de la lyre, et de l'autre, un guerrier antique semblait tourner le dos aux ruines futures de Sébastopol. Devant cette scène, l'orchestre, et à la suite quelques banquettes pour les privilégiés dont la contribution n'était pas taxée d'après un tarif fixe, mais qui versaient entre les mains d'une jolie et fraîche vivandière leur offrande volontaire. Autour du théâtre régnait un vaste enclos où venaient se grouper ceux à qui leurs moyens ne permettaient pas de pénétrer dans l'enceinte. Le tout était éclairé par des lanternes en papier plantées sur de longs poteaux, en guise de réverbère. et entre lesquelles circulent des sentinelles chargées de veiller au bon ordre. La première compagnie qui fonda ce théâtre se composait de zouaves : c'est vous dire que, partagés entre les récréations théâtrales et les hasards de la guerre, les acteurs qui la formaient furent vite épuisés : les zouaves ne se ménagent pas sur le champ de bataille, et les plus gais, les plus insoucieux, en sont aussi les plus vaillants. Cette compagnie dut se reformer presque entièrement, et c'est parmi les Parisiens entrés dans les divers régiments qu'elle recruta son nouveau personnel. La nouvelle compagnie fonctionne aujourd'hui sans trop d'encombre, et je puis vous assurer qu'elle a toutes les sympathies de son public. La dernière représentation à laquelle j'ai assisté se composait du ***Bal du Sauvage*** et de la ***Boutique du père Blavet***. Le théâtre était plein, plein de spectateurs et de fumée, car chacun fumait sa pipe ou son cigare. Un sergent de zouaves jouait le rôle de ***Mademoiselle Camomille***, l'intéressante fille du père Blavet. Quels rires à son apparition! Quels rires aussi, rires inextinguibles, lorsque la vertueuse Camomille, sortant du bal masqué, s'attable avec trois paillasses, et que le père surprenant le quator, s'écrie avec fureur : — Ah! vous voulez faire passer le Danube à ma fille : eh bien! nous allons commencer notre petite guerre d'Orient! Le succès de ce théâtre, la foule qu'il attire, les bénédictions qui lui sont prodiguées par tous les ennuyés qu'il a tirés de leur marasme, ont tenté une nouvelle compagnie, et à côté du théâtre des zouaves, il vient de s'en élever un autre; il est construit en planches, en vraies planches, peint, orné et luxueusement décoré, au moyen de contributions volontaires. Les acteurs en sont pris parmi des militaires qui ont une certaine expérience de la scène; il rivalise avec son voisin :

drames, vaudevilles, chansonnettes, tout s'y joue, tout s'y chante. »

Voici ce que dit à ce sujet M. Jules Janin, dans un de ses piquants feuilletons de théâtre : « S'il vous plaît, donnons la première place au zouave; il est l'enfant gâté de la gloire et de l'amour; n'aguère il a trouvé, pour écrire son histoire, un jeune capitaine dont on peut dire ce qu'on disait de Jules César, « qu'il savait écrire aussi bien qu'il savait combattre. » Enfin, pour comble de fortune, il arrive au zouave un bonheur étrange et qui n'est guère arrivé à personne depuis Molière : le zouave, un beau matin, est devenu un poète dramatique; et non seulement il a été son poète, il a été aussi son propre comédien; que dis-je? il a bâti son théâtre, il a écrit la musique de son orchestre, il a composé tout ensemble l'air et le refrain de ses chansons. A cette heure, au bruit de la trompette et du canon, le zouave improvise des merveilles; c'est bien le cas ou jamais de chanter ce joli madrigal :

S'il a fait des vers en chemin...
Il voyageait avec les Grâces.....

« Donc, honneur au zouave, et, s'il vous plaît, vous irez le voir au théâtre des Variétés, dans sa joie et dans sa fête, installant le vaudeville sur le bord de la tranchée, entre le fusil et l'éventail, et jouant le rôle des coquettes à faire rougir l'artillerie *légère*. Le fard à la joue et la poudre à la lèvre, comme ils portent de bonne grâce et de bonne humeur le voile et la moustache, et comme ils passent, légers et souriants, de la brune à la blonde, entre deux feux!

« Quant à raconter les aventures, les accidents, les improvisations, les concerts, les lantiponages, les miévreries ornées, les gentillesses de ces mauvais sujets, un plus habile y perdrait son latin, et bien fou qui le tentera. Tâchez de suivre, en ses lazzis de demoiselle à marier, le sapeur Bel-Amour; essayez de montrer au lecteur le mélancolique Poussecol; allez vous frotter contre Sidi-Merlan : « qui s'y frotte s'y pique! » et des bombances, et des gaîtés, et des crâneries, et des charges... au pas de charge, avec tant de bonne humeur, et (ce qui ne gâte rien à la bonne humeur) Sébastopol dans le lointain. Ces choses-là, ces choses bien réussies, qui viennent à l'heure, au moment, à la minute où il les faut servir, comme elles sont faites, on les joue, une! deux! trois! en joue et feu! »

Mais l'absence de tous ces joyeux héros ne faisait pas l'affaire des demoiselles à marier. Dans un de ses numéros, le *Journal du Loiret* publiait l'avis suivant : « Ames sensibles, plaignez le triste sort des demoiselles à marier de la petite ville de Dun-le-Roi, dans le département du Cher! Une statistique dressée par l'une d'elles établit qu'il y a à Dun-le-Roi, à l'heure qu'il est, 325 demoiselles de 15 à 25 ans qui attendent plus ou moins patiemment un mari. Eh bien! ce mari ne vient pas, et il y a de bonnes rai-

sons pour cela. Les jeunes gens qui pourraient donner leur main et leur cœur à ces jeunes demoiselles sont réduits, par suite de la conscription, au nombre de 54, juste un sixième; et encore vont-ils la plupart chercher ailleurs leurs futures. On dit cependant que les demoiselles de Dun-le-Roi sont jolies et presque toutes bien dotées. Avis aux célibataires! »

A cette époque la population de Paris et de la France entière fut vivement émue par un grand événement. L'Empereur et l'Impératrice s'étaient rendus à Londres dans le courant d'avril pour visiter la reine d'Angleterre. A son tour la reine Victoria avait promis de venir à Paris. Cette visite eut lieu le 18 août. L'Empereur alla à Boulogne recevoir l'auguste voyageuse. La reine était accompagnée de son mari le prince Albert, du prince de Galles, l'aîné de ses fils, et de la princesse royale. La pompe et les acclamations qui accueillirent ces hôtes illustres de la France durent leur prouver tout le prix que ce généreux pays attache à l'alliance sympathique qui unit désormais deux peuples, trop grands pour ne pas abjurer à jamais d'anciens levains de rivalité et de discorde. Cette alliance est d'ailleurs cimentée d'une manière plus durable par le sang versé en commun pour le succès d'une cause loyale et généreuse, et par la communauté de la gloire acquise, sous les drapeaux des deux armées, sur les mêmes champs de bataille.

Voici un incident qui se rattache à l'arrivée de la reine d'Angleterre à Boulogne. Un jeune zouave du pays, qui avait assisté aux batailles de l'Alma et d'Inkermann, reçut une blessure assez grave sous les murs de Sébastopol. Un biscaïen avait labouré un de ses bras, et, pour comble de malheur, il fut pris dans cet état par deux ou trois Russes qui l'emmenaient prisonnier en le menaçant de leurs terribles baïonnettes. Mais tout à coup un boulet de canon vint enlever fort à propos les Russes et donner la liberté au blessé, qui s'empressa de retourner vers les siens. Il se rendit à l'ambulance, où l'on pansa sa blessure. Bientôt il revint en France, le bras en écharpe. Lors du séjour de l'Empereur à Boulogne, avant l'arrivée de la reine d'Angleterre, il conclut l'heureuse idée de venir ici et de solliciter une audience de Sa Majesté impériale. Malgré les avis d'un oncle, curé dans un des bourgs voisins, il persista dans sa résolution. Il vint donc à Boulogne avec une pétition laconique qu'il envoya au maréchal Baraguay-d'Hilliers. Le maréchal la mit sous les yeux de l'Empereur, qui demanda immédiatement à voir le jeune et courageux soldat. On le chercha en vain toute une journée. La veille de l'arrivée de la reine, lorsque Sa Majesté impériale visitait les camps avec le maréchal, celui-ci ayant aperçu de loin le zouave, le bras toujours en écharpe, le montra à l'Empereur, qui l'appela immédiatement. Après lui avoir fait les questions d'usage, Napoléon lui donna rendez-vous à l'hôtel du Pavillon impérial. Le zouave fut exact, et, après avoir trouvé un excellent dîner, il fut reçu avec bonté par l'Empereur, qui lui

dit, après avoir fait l'éloge de son courage : « Si vous aviez été engagé pour « le compte d'un autre, je vous aurais donné la médaille militaire, mais puis- « que vous êtes volontaire, je vous donnerai la croix d'honneur. Et si vous « guérissez, ajouta Sa Majesté, que ferez-vous ? — Sire, répondit le zouave, « je retournerai dans mon régiment sous les murs de Sébastopol. — « Bien ! mon brave, dit l'Empereur. » Et en prenant congé de lui, il lui fit remettre une autre récompense. Le lendemain, Sa Majesté le présenta à la reine d'Angleterre à son débarquement, comme pour lui donner un premier spécimen de ces intrépides zouaves qui sont l'effroi des Russes.

Comme femme et comme reine alliée, Victoria Ire fut reçue par le peuple de Paris avec un enthousiasme facile à concevoir pour qui connaît cette grande ville. Partout des emblêmes, des acclamations et un empressement qui ne purent laisser aucun doute à la royale visiteuse sur la satisfaction qu'on éprouvait à la voir dans les murs de cette capitale des arts et de l'industrie élégante. C'était l'authentique expression du *well-come* populaire. La garde nationale de Paris et de la banliene s'était réunie à la troupe de ligne pour former la haie d'honneur qui bordait les deux côtés des sept kilomètres du chemin à parcourir par le cortége impérial et royal, depuis le débarcadère de l'Est jusqu'au palais de Saint-Cloud. Aucune manifestation sympathique, aucun témoignage populaire ne manquèrent au séjour de la reine. Les splendeurs de l'Hôtel-de-Ville se surpassèrent ; nos rues et nos boulevarts lui montrèrent partout son nom, les devises chéries de l'Angleterre, et les drapeaux entrelacés des deux nations. Versailles même se réveilla de son sommeil séculaire pour évoquer à ses yeux les pompes du grand roi, embellies de tout l'appareil des fêtes modernes. Paris n'avait jamais déployé tant de bannières, arboré tant de couleurs flottantes, dressé tant de mâts pavoisés et tant de trophées emblématiques. Paris surtout n'était jamais resté debout pendant dix jours, comme pour une fête permanente. Depuis la cour jusqu'au peuple, depuis les résidences impériales jusqu'aux faubourgs les moins suspects de courtisanerie, les démonstrations furent pleines d'à-propos, de loyauté et de courtoisie. C'est que le peuple de Paris sait mesurer son accueil aux idées dont le chef d'un Etat est la représentation : il a salué dans la reine Victoria la personnification d'une nation alliée, d'un grand peuple et d'un peuple libre. Le pays de la loi salique a montré dans ses mœurs une déférence qui n'est pas dans sa constitution ; il s'est façonné à la hiérarchie de la cour anglaise, au point de proportionner avec un tact parfait les témoignages qu'il rendait à la reine et au prince Albert.

Parmi toutes les fêtes qui eurent lieu, celle de l'Hôtel-de-Ville fut surtout remarquable, et la reine fit adresser au préfet de la Seine par son ministre lord Clarendon la lettre de remercîment suivante : « Monsieur le préfet, la reine m'ordonne de vous exprimer, ainsi qu'au corps municipal, ses sincères

remercîments pour la fête qui lui a été donnée hier. La magnificence des dispositions qui ont été prises, la splendeur de l'édifice et la courtoisie des nombreux invités ont fait une ineffaçable impression sur l'esprit de la reine, et seront toujours présents à sa mémoire, comme l'un des plus agréables incidents de sa visite à Paris. En répondant à l'adresse que la reine a reçue avec tant de satisfaction du corps municipal, Sa Majesté vous a assuré, monsieur le préfet, qu'elle ne pourrait jamais oublier l'accueil qui lui avait été fait par la population parisienne. Elle désire encore renouveler ici l'assurance de sa profonde gratitude pour les sentiments pleins de prévenance avec lesquels elle a été partout accueillie sur son passage lorsqu'elle a visité, avec son illustre allié et ami, les nombreux édifices dans lesquels sont réunis, avec tant de profusion, les souvenirs des succès de la nation française dans les arts, dans les sciences et dans la guerre. Mais la satisfaction et la reconnaissance de la reine sont encore augmentées par la conviction que ses propres sujets partagent les manifestations bienveillantes dont elle a été l'objet. Elle y voit la ratification donnée par la France à l'alliance qui existe maintenant non pas seulement entre les souverains, mais entre les peuples des deux pays. Elle est convaincue que les deux nations, qui ont appris à s'apprécier réciproquement dans une guerre entreprise pour une cause à la fois juste et équitable, et qui ne sont plus rivales aujourd'hui que pour atteindre le but commun qu'elles poursuivent, resteront toujours unies par les liens d'intérêts devenus désormais inséparables. Cette union a été le vœu ardent du cœur de la reine, et sa visite à la magnifique capitale de la France a inspiré à Sa Majesté un profond intérêt personnel pour le bonheur de cette grande nation. »

Les manifestations qui avaient accueilli la reine à son arrivée l'accompagnèrent à son départ. On ne peut s'empêcher de penser qu'il est des êtres privilégiés dont la destinée exceptionnelle semble donner raison à ces croyances astrologiques d'une étoile heureuse ou fatale présidant à la naissance des mortels. Dès le berceau, la reine Victoria était déjà l'héritière présomptive d'une des plus belles couronnes du monde : son hochet était presque un sceptre. Elevée au milieu d'un peuple sur lequel elle devait régner un jour, elle a grandi entourée des sympathies de la nation anglaise, qui, sévère pour ses rois, semble réserver pour ses reines tous ses respects et toutes ses tendresses.

L'amour des Anglais pour leur jeune souveraine alla même si loin qu'un grand nombre de gentlemen excentriques affichaient hautement leur profession d'amoureux de la reine. Il semblait que tout le monde cédât à la contagion, depuis ce jeune lord qu'on fut obligé d'envoyer soupirer aux Grandes-Indes jusqu'aux platoniques ramoneurs qui, par toutes les cheminées du palais de Buckingham, se glissaient dans la chambre de sa gracieuse majesté. Reine à dix-huit ans, Victoria reçut dans la cérémonie de



son couronnement un nouveau gage de la fidélité, du dévouement, de l'amour de ses sujets. Londres, qui se rappelait que depuis trois siècles les règnes les plus glorieux de la Grande-Bretagne avaient été ceux des reines, acclama avec enthousiasme celle qui devait poursuivre l'œuvre d'Elisabeth et de la reine Anne. A la première de ces souveraines l'Angleterre devait sa marine; à la seconde, sa gloire militaire et sa prépondérance sur le continent. Au règne de Victoria, elle pourra rattacher un jour l'immense extension donnée à son commerce, à son industrie, ainsi que la noble politique suivie dans la question d'Orient. Mariée en 1840, à son cousin le prince Albert, le cavalier le plus accompli des cours d'Europe, la reine Victoria exerce sa paisible souveraineté au milieu des joies de la famille. Comme la mère des Gracques, elle peut dire en montrant ses enfants: « Voilà mes richesses. » Ses seuls soucis sont ceux de la mère, encore la Providence semble-t-elle avoir pris à tâche de lui ménager ces maternelles épreuves. De là cette physionomie heureuse et douce de la reine; sa figure n'a pas contracté ce banal sourire qui, chez les souverains qui vieillissent, finit par devenir une ride; chez elle l'aristocratie native et tempérée par la bienveillance, et elle offre le type accompli de la grâce unie à la noblesse et à la fermeté de caractère. La couronne d'Angleterre n'a pas d'épines comme celle d'Espagne, portée aussi par une femme. La reine Isabelle passe tour à tour des enivrements d'une popularité fanatique aux périls imminents d'une révolution. Assise sur un trône chancelant, elle est sans cesse éprouvée comme fille et comme mère; tandis que la reine Victoria, bénie entre toutes les femmes, heureuse entre toutes les reines, porte, comme une parure, le diadème royal, et se voit respectée, acclamée par les nations étrangères presque à l'égal de son peuple.

Parmi tous ces témoignages de sympathie et de respect qu'elle garde dans sa mémoire, la reine Victoria conservera précieusement le souvenir de son voyage en France et de la réception qui lui a été faite par la ville de Paris. C'est comme représentant d'une grande puissance surtout qu'elle a été acclamée, et maintenant que le souvenir des fêtes a disparu, il reste de ce voyage une impression salutaire, un gage d'estime réciproque entre deux peuples, une manifestation éclatante qui ne sera peut-être pas sans résultat pour les événements dans l'attente desquels l'Europe est en suspens. Une fois la guerre terminée, une fois les Russes refoulés dans leurs steppes, que ne doit-on pas attendre de l'énergie de deux nations rivalisant d'efforts pour assurer au monde les bienfaits de la paix, pour s'emprunter mutuellement l'une à l'autre ce qu'elles ont de meilleur?

A son arrivée, la reine avait reçu, imprimés en lettre d'or sur du satin, des vers du poète Barthélemy, dont l'extrait suivant pourra donner une idée:

O Reine d'Angleterre, en nos doubles annales
Ce jour sera marqué de lettres capitales;



**Le monde en ce moment tourne sur nous les yeux.**
**Si Votre Majesté se montre sous nos cieux,**
**Ce n'est pas pour flatter un caprice de femme,**
**Pour comparer *Saint-Paul* aux tours de *Notre-Dame*,**
**Pour voir si *Regent-Street*, constellé de bazars,**
**Ou rayonne ou pâlit devant nos boulevarts,**
Pour mesurer *Greenwich* auprès des *Invalides;*
Mais, avec des pensers plus vastes et plus solides,
Pour signaler au monde un notoire argument
Du pacte qui nous lie indissolublement,
Pour personnifier la France et l'Angleterre
Entrelaçant leurs mains pour la paix ou la guerre.

Vous verrez cependant nos antiques palais:
*Saint-Germain* qui s'ouvrit pour un naufrage anglais,
*Saint-Cloud* se déroulant sur des bois frais et sombres,
*Versailles*, vieux séjour plein d'historiques ombres,
Qui vont se demander pour quel hôte et pourquoi
Leurs jardins ont revu les fêtes du grand roi.

Ces loisirs suffiront à plus d'une journée;
Puis au sein de Paris un moment retournée,
Quand vous visiterez le toit monumental
Du palais qu'inspira le *Palais de Cristal*,
Vous y tressaillerez de voir non des merveilles,
*Hyde-Park* à vos yeux en offrit de pareilles,
Mais de voir devant vous, l'un par l'autre embellis,
Nos drapeaux fraternels entremêlant leurs plis,
Ainsi qu'en ce moment sur le cap Chersonèse,
Ils flottent, au milieu d'une ardente fournaise,
Ainsi qu'ils reviendront, car Dieu les bénira,
Sanglants, toujours unis, couverts d'un long hourrah!

La reine Victoria ne voulut pas quitter la France sans y laisser des marques de sa munificence, et, par ses ordres, des sommes importantes furent transmises aux autorités de Paris, de Saint-Cloud et de Boulogne-sur-Mer pour être distribuées à la population indigente de ces villes.

# IX

Bataille de la Tchernaïa ou de Traktir. — Aperçu du théâtre de l'affaire. — Documents officiels. — Rapport du général Pélissier. — Ordre de bataille trouvé sur le général russe Read, tué dans le combat. — Rapport de M. Blanchot, intendant général de l'armée. — Rapport du vice amiral Bruat. — Extrait du rapport du général Gortschakoff. — Appréciation de ce document. — Ordres du jour des généraux Pélissier, La Marmora, Simpson, Gortschakoff. — Lettre de l'empereur Napoléon au général Pélissier. — Correspondance relative à l'enlèvement des blessés. — Episodes. — Les blessés russes. — Un héros à quatre pattes. — Un tambour russe. — Un ex-calembour de l'empereur Nicolas. — Réclamation. Il faut rendre justice même à un ennemi.

Depuis quelque temps, la curiosité en France était tenue en haleine par une succession d'événements du plus puissant intérêt. Après la nouvelle du bombardement de Sweaborg, après la visite de la reine d'Angleterre, vinrent les rapports sur une importante victoire remportée sur les rives de la Tchernaïa. Nous allons raconter cette affaire avec les détails que mérite son importance. Comme nous l'avons dit dans un précédent chapitre, la Tchernaïa, rivière torrentueuse et guéable en été, prend sa source sur le mont Yaïla, coule à découvert pendant l'espace d'un kilomètre, rentre sous terre, et reparaît auprès de la bourgade tartare de Skélia, pour arroser la vallée fertile et riante qui doit son nom au village de Baïdar. On peut passer la Tchernaïa sur deux ponts; l'un est en aval de Tchorgoun; l'autre, le pont de Traktir ou de l'Auberge, solidement construit en pierre, sert aux communications entre Balaklava et Simphéropol. Depuis le 25 mai, une partie des forces alliées occupait sur les rives de la Tchernaïa des positions excellentes, couvertes dans tout leur développement par la rivière même, et par un canal de dérivation qui formait un second obstacle. A la naissance de la vallée de Baïdar bivouaquait la division de cavalerie du général d'Allonville. Près de là, une division turque campait sur le mamelon d'Alson. L'armée piémontaise se tenait sur la montagne de Hasfort, et dans les gorges voisines de la crête qui sépare la vallée de Baïdar du plateau de Sébastopol. Elle avait en face d'elle les hauteurs du Chouliou, qui après s'être développées en plateaux ondulés, s'abaissent brusquement au-dessous de Tchorgoun. Les divisions françaises étaient établies sur deux mamelons appelés monts Fediouchine, et le long des escarpements du plateau de Sébastopol. C'étaient la division Faucheux, composée de la brigade Manèque (19e bataillon de chasseurs, 2e zouaves, 4e infanterie de marine), et de la brigade de Failly (95e et 97e de ligne); la division Herbillon, composée de la brigade Marguenat (14e bataillon de

chasseurs, 47ᵉ et 52ᵉ de ligne), et de la brigade Clerc (63ᵉ et 73ᵉ de ligne); la division Camou, composée de la brigade Wimpfen (tirailleurs algériens, 3ᵉ de zouaves, 50ᵉ de ligne), et de la brigade Vergé (3ᵉ bataillon de chasseurs, 6ᵉ et 82ᵉ de ligne). Les versants les plus rapprochés du pont de Traktir étaient défendus par les zouaves et les chasseurs. En arrière des mamelons se groupaient l'artillerie, le génie et les équipages des divisions. Vis-à-vis des positions françaises, entre les hauteurs de Chouliou et les flancs rocheux des plateaux de Mackensie, s'étend une plaine de trois kilomètres de large, à travers laquelle la route de Mackensie vient passer au pont de Traktir pour déboucher dans la plaine de Balaklava.

En quittant la vallée de Baïdar, la Tchernaïa coule de l'est à l'ouest pour aller se jeter à l'extrémité de la rade de Sébastopol. Son cours très-sinueux est approprié aux innombrables accidents de terrain qui constituent la nature du pays. Tantôt elle baigne le pied des plus hautes montagnes, traverse les gorges les plus étroites, les passages les plus resserrés, abandonnant son sort à la seule condition de la pente du terrain; tantôt elle sillonne des prairies et des vallées où elle entretient des vestiges de verdure et de fertilité. C'est dans une de ces dernières, connue pour des aspects d'une grandeur magnifique, qu'a eu lieu le combat du 16 août. Lorsqu'on est placé dans les lignes françaises, on voit à gauche de cette vallée un petit pont en pierre d'une construction assez gracieuse; sa longueur est de 22 mètres, sa largeur de 4. Il n'a que deux arches et il est assez élevé au-dessus du niveau du sol. On y arrive par deux chaussées en pente et en pierre, situées à ses deux extrémités et qui s'avancent sur la route; elles sont plus longues que le pont lui-même et contiennent chacune trente-six petites bornes carrées, placées symétriquement en forme de parapet. Autrefois, il y avait en cet endroit un pont de bois établi plus bas; mais comme la rivière, peu importante en été, déborde à l'époque des pluies et de la fonte des neiges, il était continuellement inondé; on l'a remplacé, il y a quelques années, par le pont actuel, dont l'empereur de Russie, dans le dernier voyage qu'il a fait en Crimée en 1850, a posé la première pierre. On l'a appelé *pont de Traktir*, du nom d'une hôtellerie célèbre et d'un petit hameau tatare qui se trouvaient à quelques pas de là, de temps immémorial. La Tchernaïa, sous le pont même, est étroite et peu profonde; elle n'engage qu'une des deux arches, l'autre est à sec. En la traversant à gué, les chevaux n'ont de l'eau que jusqu'à la moitié du genou. Plus à gauche et parallèlement au pont, s'étend, dans la direction générale de la rivière, le canal ou aqueduc de la Tchernaïa, qui est encaissé et assez profond, et qui, dans les temps ordinaires, apporte ses eaux à Sébastopol, jusqu'à la baie du Carénage. Il a été coupé par les alliés, depuis l'occupation de leurs dernières positions. Parallèlement au pont et au canal, s'élève un grand mamelon qui forme un des côtés de la vallée et sur lequel se trouvent

campées les troupes françaises. Il est accidenté dans sa partie supérieure. Il s'étend très-loin du côté des positions intérieures, et un de ses versants forme, avec un autre mamelon situé plus à l'est, un vaste et long défilé par où, du côté de l'armée alliée, on débouche de la vallée et on se rend au pont de Traktir. A l'angle de ce défilé est une petite maison en pierre qui servait de logement au gardien de l'aqueduc; à quelques pas de cette maison, se trouve un autre petit pont en pierre d'une seule arche construit sur le canal même, et qui fait corps avec la route. A l'avant du pont de Traktir, où sont les avant-postes, se trouvent des redoutes en terre élevées par les Français pour leur défense. Lorsqu'on se place sur le milieu du pont, on voit à peu près devant soi, et à environ 15 ou 1,800 mètres, une série de pics et de mamelons formant une ligne assez symétrique derrière laquelle s'étendent les hauteurs d'Inkermann. Les Russes ont établi, au milieu de ces positions, deux ouvrages que, dans leur caractère toujours gai et heureux, les Français ont appelé, l'un, la batterie *Gringalet*, et l'autre la batterie *Bilboquet*. Lorsque, du même point, on regarde vers sa droite, on découvre, à une égale distance, la partie longitudinale de la vallée occupée encore par les positions russes. Les montagnes sont d'une teinte moitié blanche et moitié noire, qui produit un effet très-original. A un des angles du terrain, dans la partie la plus éloignée des lignes françaises, on découvre la sortie d'un défilé par où l'armée russe, en sortant de Mackensie, a débouché. L'ennemi, sur cette position, avait établi deux batteries. On voit donc que la vallée de Traktir est occupée, d'un côté, par les lignes russes, et de l'autre par celles de l'armée alliée. Elle est assez resserrée et entourée, dans tous les sens, par de hautes montagnes. La grande route la traverse, mais on n'y pénètre que par des défilés. Le milieu de la vallée, à droite du pont, est un terrain inégal ; on y voit des prairies inondées dans les grandes eaux, desséchées l'été, mais dans lesquelles la verdure n'a pas disparu. On y voit aussi quelques petits bois et des parties cultivées. La Tchernaïa, depuis le pont de Traktir, y décrit de nombreuses sinuosités. Au mois de juillet, les Russes avaient couronné les hauteurs de Mackensie ; mais leur armée était restée inactive, et les alliés, dans leurs reconnaissances, n'avaient rencontré que des escouades de Cosaques qui fuyaient après de courtes escarmouches. Français et Sardes pouvaient se reposer en paix sous leurs tentes, ou mieux encore sous les *gourbis*, que, suivant la méthode africaine, ils fabriquaient avec de vertes branches d'arbres, pour se garantir des rayons ardents du soleil. Seulement les batteries *Gringalet* et *Bilboquet* envoyaient des boulets, peu dangereux à cause de la distance, aux groupes d'hommes ou de chevaux qui s'approchaient trop de la rivière. Les Russes ne se décidèrent à sortir de leur torpeur qu'en apprenant que l'assiégeant allait canonner et bombarder avec un redoublement de vigueur la tour Malakoff et les ouvrages du faubourg de Karabelnaïa.

Dans un conseil de guerre tenu le 17 août par les généraux russes sur les hauteurs d'Inkermann, il fut décidé qu'on tenterait de forcer les positions ennemies entre la Tchernaïa et le Sapoun, et de couper les travaux de siége du corps principal. Plusieurs généraux, notamment le général Osten-Sacken, s'étaient opposés à ce plan ; mais le chef de l'état-major général, le général Kotzebue, développa les avantages de cette opération, qui avait pour résultat, si elle réussissait, de faire lever le siége de Sébastopol, et dont l'insuccès ne pouvait entraîner de graves inconvénients. Le conseil de guerre adopta son avis presque à l'unanimité, et le jour de l'attaque fut fixé au 15. Des obstacles imprévus obligèrent de la remettre au 16. Le commandement fut donné au général Read, commandant du 3ᵉ corps d'armée. Ce jour-là, vers quatre heures du matin, le cri : Aux armes ! retentit à l'improviste dans les camps de la Tchernaïa. Aucun récit de la bataille ne pouvant égaler en intérêt les rapports rédigés immédiatement après l'action par les officiers généraux, nous allons donner place aux documents officiels. Voici d'abord le rapport du général Pélissier au ministre de la guerre :

« Monsieur le Maréchal,

« Vous avez appris par mes dépêches télégraphiques d'hier et d'avant-hier les résultats généraux de la bataille de la Tchernaïa; je m'empresse aujourd'hui de faire parvenir à Votre Excellence mon rapport circonstancié sur cette journée glorieuse pour nos armes. Depuis quelques jours, bien que l'ennemi s'abstînt de tout mouvement apparent, certains indices nous faisaient penser qu'il viendrait nous attaquer sur la ligne de la Tchernaïa. Vous connaissez ces positions, qui sont excellentes et couvertes dans tout leur développement par la Tchernaïa même et par un canal de dérivation formant un second obstacle. L'armée sarde occupe toute la droite, vis-à-vis de Tchorgoun; les troupes françaises gardent le centre et la gauche qui se relie, après une dépression, avec nos plateaux d'Inkermann. Indépendamment de quelques gués peu nombreux et assez mauvais, deux ponts permettent de passer la Tchernaïa et le petit canal : l'un un peu en avant de Tchorgoun, sous le canon des Piémontais; l'autre, appelé pont de Traktir, est au-dessous et presque au centre des positions françaises. Si, de ces positions, on regarde devant soi, de l'autre côté de la Tchernaïa, on voit vers la droite les hauteurs de Chouliou, qui, après s'être développées en plateaux ondulés, tombent assez brusquement sur la Tchernaïa, au-dessous de Tchorgoun, en face des Piémontais. Ces hauteurs s'abaissent vis-à-vis de notre centre, et, à partir de ce point jusqu'aux flancs rocheux des plateaux de Mackensie, s'étend une plaine de trois à quatre kilomètres de largeur. C'est par cette plaine que la route de Mackensie vient passer la Tchernaïa au pont de Traktir et déboucher, après avoir traversé nos positions, dans la plaine de Balaklava. On faisait bonne garde sur toute notre ligne. Les Turcs, qui occupent le pâté

montueux de Balaklava, étaient en éveil et observaient Alsou; et le général d'Allonville, prévenu également, redoublait de vigilance dans la haute vallée de Baïdar. J'étais tranquille, du reste, pour toute cette extrême droite; c'est une de ces régions montagneuses où il est impossible de faire manœuvrer des masses : l'ennemi ne pouvait y faire que de fausses démonstrations. C'est, en effet, ce qui est arrivé. Dans la nuit du 15 au 16, le général d'Allonville envoya prévenir qu'il avait du monde devant lui : mais il sut par sa contenance imposer à l'ennemi, qui ne tenta rien de ce côté et n'osa pas l'aborder. Pendant ce temps, le gros des troupes russes, descendu des hauteurs de Mackensie ou débouchant par Aï-Todor, s'avançait, à la faveur de la nuit, sur la Tchernaïa : à droite, les 7e, 5e et 12e divisions traversaient la plaine, et à gauche, la 17e division, une partie de la 6e et de la 4e suivaient les plateaux du Chouliou. Une cavalerie fort nombreuse et 160 pièces de canon soutenaient toute cette infanterie. Un peu avant le jour, les postes avancés de l'armée sarde, placés en éclaireurs jusque sur les hauteurs de Chouliou, se replièrent et vinrent annoncer que l'ennemi s'avançait par masses considérables. Peu de temps après, en effet, les Russes garnissaient de leurs pièces de position les hauteurs de la rive droite de la Tchernaïa et ouvraient le feu contre nous. Le général Herbillon, qui commandait les troupes françaises sur ce point, avait pris ses dispositions de combat : à droite de la route de Traktir, la division Faucheux, avec la troisième batterie du 12e d'artillerie; au centre, sa propre division avec la 6e batterie du 13e; à gauche, la division Camou avec la 4e batterie du 13e. De son côté, le général de La Marmora avait fait placer les troupes de son armée sur leurs positions de combat. En même temps, la belle division de chasseurs d'Afrique du général Morris, rapidement ralliée par la nombreuse et vaillante cavalerie anglaise du général Scarlett, se plaçait en arrière des mamelons de Kamara et de Traktir. Cette cavalerie était destinée à tomber sur le flanc de l'ennemi dans le cas où il parviendrait à faire une trouée par l'un des trois débouchés de Tchorgoun, de Traktir, ou de la dépression existant à la gauche du général Camou. Le colonel Forgeot, commandant l'artillerie de la ligne de la Tchernaïa, tenait prête à agir une réserve de six batteries à cheval, dont deux de la garde impériale. Six bataillons turcs de l'armée d'Osman-Pacha, amenés par Sefer-Pacha, venaient nous prêter leur concours. Enfin, je faisais marcher la division Levaillant, du 1er corps, la division Dulac, du 2e corps, et la garde impériale, réserves imposantes, capables de parer aux accidents les plus contraires.

La brume épaisse qui couvrait les fonds de la Tchernaïa et la fumée de la cannonade qui commençait à s'engager empêchaient de distinguer le point contre lequel l'ennemi comptait faire effort, lorsque, à notre extrême gauche, la 7e division russe vint donner contre la division Camou. Reçues

par le 39e de ligne, le 3e de zouaves, qui les abordent à la baïonnette, et par le 82e, qui les attaque de flanc, les colonnes ennemies sont forcées de faire demi-tour, de repasser le canal, et ne peuvent échapper aux coups de notre artillerie qu'en allant se rallier fort loin; cette division ne reparut plus de la journée. Au centre, la lutte est plus longue et plus acharnée. L'ennemi avait lancé deux divisions (la 12e soutenue par la 5e) contre le pont de Traktir. Plusieurs de ses colonnes se ruent à la fois et sur le pont et sur des passages improvisés à l'aide d'échelles, de ponts volants et de madriers; elles dépassent la Tchernaïa, puis le fossé de dérivation, et enfin s'avancent très-bravement sur nos positions. Mais, assaillies par un mouvement offensif que dirigent le général Faucheux et le général de Failly, ces colonnes sont culbutées, forcées de repasser le pont qu'occupe le 95e, et sont poursuivies au-delà par le 2e de zouaves, le 97e de ligne et une partie du 19e bataillon de chasseurs à pied. Cependant, tandis que le canon continuait de tonner de part et d'autee, les Russes reformaient leurt colonnes d'attaque. La brume s'était dissipée et il était facile de voir leur mouvements. Leurs 5e division renforçait la 12e, qui venait de donner, et la 17e s'apprêtait à descendre des hauteurs du Chouliou pour appuyer ces deux premières divisions. Le général Herbillon fit alors renforcer le général Faucheux par la brigade Cler, et donna le 73e comme réserve au général de Failly. En outre, le colonel Forgeot disposait quatre batteries à cheval en position, ce qui lui donnait sur ce front un ensemble de sept batteries, dont il pouvait user contre les masses assaillantes. Aussi le second effort des Russes, quelque énergique qu'il ait été, vint il se briser devant nous, et ils durent se retirer, essuyant des pertes considérables. La 17e division russe, qui était descendue en répendant des tirailleurs en grandes bandes en avant d'elle, n'eût pas plus de succès. Accueillie très-résolûment par la brigade du général Cler et par une demi-batterie de la garde impériale, inquiétée sur sa gauche par les troupes de la division Trotti, qui la serrait de près, cette division fut obligée de repasser la Tchernaia et de se replier derrière les batteries de position qui garnissaient les hauteurs d'où elle était partie. A partir de ce moment, neuf heures du matin, le mouvement de retraite de l'ennemi s'est complètement dessiné: ses longues colonnes se sont écoulées le plus rapidement possible, sous la protection des masses considérables de cavalerie et d'une nombreuse artillerie. J'ai eu pendant un instant l'intention de faire charger une portion de la cavalerie, pour rabattre du pont de Choulion sur celui de Traktir les restes de la 17e division russe; j'avais fait disposer dans ce but plusieurs escadrons de chasseurs d'Afrique, uxqauels s'étaient joints des escadrons sardes et l'un des régiments du général Scarlett, le 12e lanciers (de l'Inde). Mais la retraite des Russes a été si prompte que nous n'aurions pu faire qu'un petit nombre de prisonniers, et cette belle

cavalerie aurait pu être atteinte par quelques batteries ennemies encore en position. Je jugeai préférable de ne pas l'y exposer pour un si faible résultat. Le général de La Marmora n'eut pas besoin, du reste, de cet appui pour faire reprendre très-hardiment les positions avancées que ses petits postes occupaient sur les hauteurs de Chouliou. A trois heures, tout l'armée ennemie avait disparu. La division de la garde et la division Dulac relevèrent dans leurs positions les divisions engagées, auxquelles il convenait de donner quelque repos. Je renvoyai au 1er corps la division Levaillant, et la cavalerie rentra dans ses bivouacs habituels.

« Cette belle affaire fait le plus grand honneur à l'infanterie, à l'artillerie à cheval de la garde, à celle de la réserve et à l'artillerie divisionnaire. Je prierai bientôt Votre Excellence de placer sous les yeux de l'Empereur les noms de ceux qui ont mérité des récompenses, et de soumettre à la sanction de Sa Majesté celles que j'aurai pu décerner en son nom. Nos pertes sont regrettables, sans doute, mais ne sont pas en rapport avec l'importance des résultats obtenus et avec celles que nous avons fait éprouver à l'ennemi. Nous avons 8 officiers supérieurs blessés, 9 officiers subalternes tués et 53 blessés, 172 sous-officiers et soldats tués, 146 disparus, et 1,165 blessés. Les Russes ont laissé entre nos mains 400 prisonniers; le nombre de leurs tués peut être évalué à plus de 3,000, et celui de leurs blessés à plus de 5,000, dont 1,626 soldats et 38 officiers ont été recueillis dans nos ambulances. Parmi les morts relevés par nous, se trouvent les corps de deux généraux dont je n'ai pu encore découvrir les noms. L'armée sarde, qui a si vaillamment combattu à nos côtés, a eu environ 250 hommes hors de combat. Elle a fait éprouver des pertes bien plus considérables à l'armée ennemie; une centaine de prisonniers et environ 150 blessés sont restés en son pouvoir. J'ai le regret d'annoncer à Votre Excellence que M. le général de La Marmora m'a informé que le général comte Montevecchio, dont il appréciait beaucoup le caractère et les talents, avait été tué glorieusement à la tête de sa brigade. Je dois signaler à Votre Excellence la rapidité avec laquelle la cavalerie du général Scarlett, que M. le général en chef Simpson avait bien voulu mettre à ma disposition, est arrivé sur le lieu du combat. L'attitude martiale de ces magnifiques escadrons trahissait une impatience que le dénoûment heureux et prompt de la journée ne devait pas permettre de satisfaire. Les batteries de position anglaises et sardes et la batterie turque que le général Osman-Pacha a envoyée près d'Alsou, ont tiré avec beaucoup d'habileté et de succès. J'ai remercié Osman-Pacha de l'empressement avec lequel il avait envoyé près de moi, par Sefer-Pacha (général Koscielzki), six bataillons turcs, dont quatre ont occupé, dans la journée, les passages voisins de Tchorgoun. Rien de remarquable ne s'est passé pendant toute cette journée du côté de Sébastopol. MM. les généraux de Salles et Bosquet étaient prêts, du reste, à repousser



énergiquement toute tentative de l'assiégé. J'envoie à Votre Excellence, avec ce rapport, la copie d'un dispositif pour la bataille du 16, trouvé sur le corps d'un général russe, que l'on croit être le général Read, qui commandait la droite ennemie et était particulièrement chargé de l'attaque du pont de Traktir. »

Voici le document dont parle le général Pélissier :

« Dispositions pour le corps d'armée du flanc droit. Général aide de camp Read.

1° *Composition des troupes.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 7e division d'infanterie. | | 12 | bataillons. |
| 8e brigade d'artillerie | Batterie de position n° 3. | 12 | pièces. |
| | — légère n° 3. | 6 | — |
| | — — n° 4. | 8 | — |
| | — — n° 5. | 8 | — |
| 3 régiments de la 12e division d'infanterie. | | 12 | bataillons. |
| 14e brigade d'artillerie. | Batterie de position n° 3. | 12 | pièces. |
| | — légère n° 3. | 6 | — |
| | — — n° 4. | 6 | — |
| 2e bataillon de tirailleurs. | | 1 | bataillon. |
| 1re compagnie du 2e bataillon de sapeurs. | | 1/4 | — |
| 1 régiment de lanciers. | | 8 | escadrons. |
| La batterie à cheval n° 26. | | 4 | pièces. |
| 1 régiment de Cosaques du Don n° 37. | | 6 | sotnias. |

En tout : 25 1/4 bataillons, 8 escadrons, 6 sotnias, 62 pièces.

« 2° Le 3 août (15) à la tombée de la nuit, le général aide de camp Read descendra avec toutes ses troupes des hauteurs de Mackensie, dans les traces du lieutenant général Liprandi, et formera ses deux divisions en colonne sur la hauteur de la nouvelle redoute, près la grande route, ayant à sa gauche la 17e division commandée par le général Liprandi. — 3° Il laissera tous les bagages au camp et formera des vagenbourgs (parcs de voitures) dans lesquels l'infanterie déposera ses sacs. Dans ces vagenbourgs, le 4 août (16), on aura dû réunir les grandes marmites et l'eau-de-vie. Les hommes auront rigoureusement avec eux pour quatre jours de vivres, une livre de viande, les bidons pleins d'eau et les ustensiles de campement. Chaque régiment aura un caisson de munitions et deux voitures d'ambulance. Les autres voitures d'ambulance resteront sous les ordres du général de brigade Zouroff, qui est chargé du transport des blessés. La cavalerie et l'artillerie prendront autant de fourrage qu'elles le

pourront. Cet approvisionnement sera déposé ensuite dans un emplacement jugé convenable. — 4° Le quartier général pour la journée du 3 (15) août sera sur la hauteur de Mackensie. Le général Read, après avoir concentré ses troupes sur la hauteur de Menckensie, enverra immédiatement un officier au général en chef pour lui annoncer son arrivée et ses dispositions. Le 4 (16) pendant l'attaque, le général en chef se portera sur la pente de la hauteur de Mackensie, près la nouvelle redoute. — 5° A quatre heures du matin, en même temps que se dessinera le mouvement de la 17° division sur la hauteur du télégraphe, le général aide de camp Read se portera en avant, formera les 7° et 12° divisions d'infanterie en bataille, en dehors de la portée de l'ennemi, et placera en réserve en arrière le régiment de lanciers, qu'il fera soutenir par ses Cosaques. Il combinera son mouvement avec celui du général Liprandi, et s'avancera vers la Tchernaïa de manière à pouvoir canonner l'ennemi sur les hauteurs de Fediouchine, préparer le passage de la rivière et s'emparer enfin de ces hauteurs de Fediouchine quand il en recevra l'ordre. Dans ce but, près des 7° et 12° divisions d'infanterie, il doit y avoir des détachements des sapeurs et des détachements des régiments exercés à l'avance pour manœuvrer les ponts volants, les jeter promptement sur le canal, afin d'offrir un passage à l'infanterie et à l'artillerie. — 6° Quand l'ordre du général en chef pour se porter en avant sur les monts de Fediouchine sera reçu, les troupes passeront la Tchernaïa, à droite et à gauche du pont, sur les passages préparés; les dommages causés par l'artillerie seront immédiatement réparés par les sapeurs; les ponts seront jetés sous les ordres des officiers supérieurs commandant ces détachements adjoints. — 7° Après s'être emparé des montagnes de gauche et du centre, le général Read s'y formera en bataille, ayant son front tourné en partie vers le mont Sapoun, en partie vers l'ennemi, en se couvrant de son artillerie de position dans les deux directions. Quant aux mamelons de droite, après en avoir repoussé l'ennemi, il les occupera avec des troupes de la première ligne. — 8° Un des principaux soins du général Read sera de veiller à ce que les irrigations de la Tchernaïa soient saignées par les sapeurs et que les ponts soient jetés au plus vite pour pouvoir porter l'artillerie et la cavalerie le plus tôt possible de l'autre côté de la rivière. — 9° Après la prise des hauteurs de Fediouchine, le général Read y restera et attendra les ordres particuliers du général en chef dans le cas où une attaque sur la partie sud du mont Gasforte serait absolument nécessaire. — 10° Une fois le combat fini, le général Read prendra des dispositions pour fortifier les hauteurs de Fediouchine.

« Pour copie conforme, etc. »

En même temps que le rapport du général Pélissier on recevait celui de l'intendant général de l'armée d'Orient, ainsi conçu :

« Grand quartier général, le 18 août 1855.

« Monsieur le Maréchal,

« L'armée russe a attaqué le 16 au matin les positions occupées sur la Tchernaïa par quelques-unes de nos divisions. Le succès ne pouvait être douteux. Il a été complet. Cette victoire a fourni aux fonctionnaires de l'intendance, au personnel hospitalier et au corps du train des équipages une nouvelle occasion de déployer ce zèle infatigable, ce dévouement à toute épreuve dont ils se sont montrés constamment animés depuis le commencement de cette guerre. Indépendamment de leurs ambulances sédentaires, qui continuent à fonctionner sur les positions qu'elles occupaient précédemment, les divisions de la Tchernaïa ont chacune une ambulance volante et des transports suffisants pour les besoins journaliers. Ces moyens ont été augmentés, dès le commencement de l'action, par des renforts envoyés du grand quartier général et de la réserve du 2ᵉ corps. Plus tard, M. l'intendant Pâris de Bollardière, qui s'est rendu sur les lieux avec la division de la garde impériale, a aussi fait concourir à l'enlèvement des blessés et au service hospitalier les ressources disponibles dans cette division. Grâce à ces mesures, il ne restait plus un seul blessé français sur le champ de bataille deux heures après le combat, et longtemps avant la fin de la journée, tous avaient été dirigés des ambulances volantes sur les établissements sédentaires du 2ᵉ corps et du grand quartier général, et y avaient été pansés. L'enlèvement des blessés russes a été plus long et plus difficile, non seulement parce que le nombre en est beaucoup plus considérable, mais encore parce qu'il a fallu aller les chercher en partie sur la rive droite de la Tchernaïa et sous le feu de l'ennemi qui, par un sentiment difficile à comprendre, n'a pas cessé de lancer des obus sur le terrain jonché de ses morts et de ses blessés, pendant que nos soldats du train procédaient à l'enlèvement de ces derniers. Cette opération n'a été terminée que hier matin. Le nombre des blessés entrés dans les ambulances, à la suite du combat de la Tchernaïa, a été de 810 Français, dont 46 officiers, et 1,664 Russes, dont 38 officiers. C'est donc un total de 2,474 hommes qui sont venus augmenter le nombre déjà fort considérable des hôtes de nos ambulances. J'ai déjà dit que les blessés français ont été répartis entre les ambulances du 2ᵉ corps et celles du grand quartier général. Quel que fût notre désir de traiter les Russes de la même manière que nos soldats, l'encombrement de nos ambulances en rendait l'exécution impossible. Les officiers ont été envoyés au grand quartier général, et 458 sous-officiers et soldats ont été répartis dans diverses ambulances. Pour le reste, j'ai dû créer une ambulance provisoire à Kamiech, en utilisant l'ancien camp ba-

raqué établi là pendant l'hiver pour les troupes nouvellement débarquées. Des infirmiers ont été fournis par la brigade chargée des travaux de fortification de Kamiech. Le personnel médical de l'ambulance était très-insuffisant pour une aussi lourde tâche; mais M. l'amiral Bruat ayant bien voulu mettre à ma disposition douze médecins de l'escadre, tous les pansements ont été faits rapidement, et hier, à dix heures du soir, il ne restait plus un seul blessé à panser. Le service administratif et celui de la pharmacie sont d'ailleurs assurés par l'ambulance permanente de Kamiech. Prévenu par le télégraphe en temps opportun, le sous-intendant de Préval a pu faire préparer à l'avance cet asile provisoire, et lorsque les blessés sont arrivés à Kamiech, ils ont trouvé le couchage, de la tisane et du bouillon.

« Je suis heureux, M. le Maréchal, d'avoir une nouvelle occasion de vous dire combien je suis satisfait du service hospitalier de l'armée. Il y a tant de bon vouloir, d'intelligence inventive de la part de tous, fonctionnaires de l'intendance, médecins, comptables et infirmiers, qu'on arrive toujours et promptement à sortir convenablement des circonstances les plus difficiles. Mais je ne saurais mettre trop souvent sous les yeux de Votre Excellence les noms des deux principaux chefs de service, ceux à qui sont dus surtout ces heureux résultats, MM. de Séganville, sous-intendant militaire, et Scrive, médecin en chef de l'armée. Aujourd'hui, des vaisseaux et frégates de l'escadre et des bateaux à vapeur de l'administration vont emporter à Constantinople environ 2,000 malades et blessés. L'effectif de nos ambulances se trouvera ramené à peu près à ce qu'il était avant la bataille. Je suis avec respect, etc. *L'intendant général* BLANCHOT. »

Le rapport du vice-amiral Bruat, qui contient moins des faits que des impressions, est encore intéressant à lire après les deux qui précèdent, et fait connaître l'effet moral produit par le succès de la journée.

A bord du *Montebello*, le 18 août.

Monsieur le Ministre,

Je me suis rendu hier matin au quartier général d'où le général en chef a bien voulu me conduire jusque sur le champ de bataille de la Tchernaïa. On n'avait pu constater encore exactement le chiffre des pertes de l'ennemi; mais l'on savait déjà, au moment de notre retour au quartier général, que 1,700 blessés russes avaient été recueillis et que 400 prisonniers étaient tombés en notre pouvoir. Pour dégager nos ambulances, le général en chef m'a prié de faire évacuer sur le Bosphore tous les blessés russes dont l'état permettait le transport jusqu'à Kamiesch. Outre le *Montezuma*, qui emporte 250 malades de notre armée, j'expédie aujourd'hui à Constantinople les vaisseaux le *Wagram* et le *Charlemagne*, et la frégate à vapeur le *Labrador*, qui recevront à bord 1,200 blessés, 400 prisonniers et 600

gendarmes de la garde. A leur retour du Bosphore, ces bâtiments rapporteront à Kamiesch la brigade Sol, composée d'environ 3,200 hommes. Je puis aujourd'hui faire connaître à Votre Excellence l'impression générale que la victoire de la Tchernaïa me paraît avoir produite dans notre armée. Aucun engagement n'avait encore consacré d'une façon aussi éclatante la supériorité et l'ascendant moral de nos troupes sur celles de l'ennemi. Les dispositions prises par l'armée russe indiquaient un plan bien conçu et bien étudié. Aucune erreur semblable à celle du général Soïmonof à la bataille d'Inkermann n'a été commise dans cette journée. Les divisions russes ont attaqué nos positions à l'heure et avec une connaissance parfaite du terrain : elles ont enlevé le pont de Traktir et forcé les avant-postes sardes à se replier. Lorsque la brigade de Failly a repris l'offensive, 1,500 ou 2,000 Français ont rejeté 8,000 Russes au delà de la Tchernaïa. Une heure plus tard, 45,000 Russes battaient en retraite devant 10 ou 12,000 hommes de troupes alliées. La journée du 16 août a été moins bien une bataille qu'une immense sortie repoussée avec une incroyable vigueur. L'ennemi ne s'est point avancé hors de la portée de ses batteries de position; il s'est retiré sous la protection des ouvrages qui couronnent le plateau de Mackensie dès qu'il s'est aperçu que nos troupes n'étaient point intimidées par les masses considérables qu'il avait déployées dans la plaine. Peut-être avait-il l'espoir de nous attirer sous le feu de ses batteries de position et de nous engager entre les hauteurs d'où son artillerie aurait pu nous foudroyer. Le général en chef ne s'est point laissé entraîner à cette poursuite imprudente. En faisant donner sa cavalerie, il eût pu ramasser quelques fuyards; mais il eût fallu faire défiler nos escadrons par le pon de Traktir, que les projectiles des ouvrages ennemis dépassaient; il eût fallu les lancer dans la plaine sous un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie, ayant à dos une rivière guéable, mais dont les berges sont très-escarpées. Grâce à la sagesse du général en chef, notre succès reste intact et complet : l'ennemi est rentré dans ses lignes, et l'armée de secours demeure paralysée; le siége peut se poursuivre en toute sécurité. Les difficultés qu'il présente sont peu diminuées sans doute par notre victoire, c'est toujours une œuvre de persévérance et de méthode à accomplir ; mais l'issue ne peut plus en être douteuse. La Russie n'aura point à se féliciter de la résistance prolongée de Sebastopol; ses finances et ses armées s'épuisent à soutenir à l'extrémité de l'empire une lutte dont les conditions sont toutes à notre avantage. Si Sébastopol était tombé après la bataille de l'Alma, ce n'eût été qu'une surprise; la Russie aurait perdu une flotte et un arsenal maritime, mais le prestige de sa puissance n'en eût point été sérieusement affaibli. Aujourd'hui, au contraire, ses forces se sont usées dans de longs et inutiles efforts; ses vieux soldats ont disparu; sur le champ de bataille, elle présente plus de recrues que de bataillons éprou-

vés; les blessés que nous recueillons, les prisonniers qui tombent en notre pouvoir paraissent affaiblis par les fatigues et par une nourriture insuffisante. Le gouvernement russe, privé des transports qui s'effectuaient par la mer d'Azof, ne peut plus remplir ses magasins; ses soldats ne reçoivent pour toute ration que du pain, du sel et de l'eau ; l'eau-de-vie ne se distribue que les jours de bataille; la viande, presque jamais. Quand les pluies de l'automne viendront défoncer les routes, je ne sais comment l'ennemi pourra pourvoir au ravitaillement de cette nombreuse armée. Sa situation me paraît des plus critiques, et je vois dans l'attaque du 16 août, si mollement poursuivie, un symptôme de découragement bien plus que d'audace. Les perspectives de l'avenir commandaient aux Russes un effort vigoureux; elles nous conseillent, au contraire, la prudence. Le général en chef a fait ouvrir, hier matin, le feu de nos batteries de siége. Si nous parvenons à éteindre le feu de l'ennemi, nos cheminements seront poussés avec activité; s'il faut attendre l'arrivée des mortiers pour obtenir ce résultat, le retard, dont on appréhendait les conséquences, aura moins d'inconvénients aujourd'hui que jamais. Nous savons par les aveux mêmes des généraux russes quelles pertes notre feu leur fait subir : ces pertes ne peuvent qu'augmenter, et les moyens de l'ennemi pour les réparer diminueront chaque jour. Notre armée, pendant ce temps, reçoit des renforts et vit dans l'abondance. Malgré les sacrifices journaliers qu'elle subit, son héroïsme se soutient, et la facilité avec laquelle le nouvel emprunt vient d'être couvert suffirait pour lui apprendre que la France ne l'abandonnera pas. La victoire de la Tchernaïa me paraît donc faite pour rassurer les esprits les moins confiants; c'est une grande et belle journée dont le premier effet sera de rendre la confiance à tous ceux que l'échec du 18 juin avait ébranlés. Je reçois d'excellentes nauvelles de la mer d'Azof. Les flottilles alliées continuent à en parcourir le littoral et à répandre partout l'alarme et la terreur. Le *Descartes* est parti hier pour le détroit de Kertch, où il porte un renfort de 400 soldats d'infanterie de marine. Les Anglais y envoient 800 hommes. Le général en chef a prescrit, sur ma demande, au colonel Osmont, de se concerter avec le commandant Bouët, de la *Pomone*, pour occuper Taman et Fanagoria pendant le temps qu'exigerait la destruction complète des édifices que les Russes ont conservés dans ces deux établissements. Les matériaux seront utilisés pour élever des baraquements sur le cap Saint-Paul. Avec des précautions, prises en temps opportun, les garnisons du détroit de Kertch passeront l'hiver sans souffrance.»

Nous croyons inutile de reproduire le rapport du général La Marmora qui ne contient aucun fait nouveau, ni celui du général Simpson, qui se borne à transmettre à son gouvernement un récit sommaire et à rendre hommage aux troupes françaises et sardes, lesquelles ont presque exclusivement supporté l'effort de la journée, une seule batterie anglaise ayant concouru à la bataille.

Dans son rapport, le général prince Gortschakoff, tout en cherchant à atténuer l'importance de la journée, reconnaît qu'elle a été des plus sanglantes et que ses pertes ont été supérieures à celles des Français et des Sardes. Il attribue son échec au général Read chargé de l'attaque de droite et qui aurait commencé cette attaque sans attendre les derniers ordres; car dans le système du rapport, le prince Gortschakoff se réservait de décider, d'après les premiers incidents de la journée, si l'affaire deviendrait une bataille ou se bornerait à une simple reconnaissance. Il est possible que le général Read ait contribué à l'insuccès par une initiative précipitée, mais on peut observer qu'il n'était plus là pour répliquer lorsqu'on l'accusait ainsi, et que les vivants ont toujours beau jeu contre les morts. Quoi qu'il en soit, voici un extrait du rapport du prince Gortschakoff : « Le 4 (16) août, à quatre heures du matin, nos troupes se divisèrent en deux colonnes : celle de droite, sous le commandement de l'aide de camp général de Read, fut dirigée de front contre les hauteurs nommées montagnes Fédukhine, et celle de gauche, commandée par le lieutenant général Liprandi, se porta sur Tchorgoun. Les deux colonnes chassèrent en un instant l'ennemi de la rive droite de la Tchernaïa ; le lieutenant général occupa les hauteurs de Tchorgoun ; de son côté, la colonne de droite se précipita vers la rivière avec une rapidité extraordinaire, la passa sous le feu violent des batteries ennemies, traversa ensuite un long canal d'aqueduc, et, entraînée par la chaleur du combat, s'élança directement sur les hauteurs de Fédukhine. Dans l'intervalle, l'ennemi avait déjà eu le temps d'attirer des forces très-considérables sur le point menacé de sa position fortifiée. Les troupes de la colonne de droite, qui escaladaient l'escarpement, y rencontrèrent une résistance désespérée. Tous les efforts de notre brave infanterie demeurèrent sans succès. Nous éprouvâmes à cette occasion des pertes sensibles. Le général de Read et son chef d'état-major le général de Weimarn furent des premiers à succomber. Le commandant en chef étant accouru en toute hâte à la colonne de droite, et voyant que nos troupes épuisaient vainement sur ce point leurs héroïques efforts, ordonna de commencer la retraite au-delà de la Tchernaïa. S'étant éloigné à mi-portée de canon, le prince Gortschakoff fit faire une halte à ses lignes de bataille, dans l'espoir que l'ennemi nous poursuivrait et nous offrirait l'occasion de le combattre en rase compagne. Toutefois, les alliés ne bougèrent point de leurs positions. Après être restées pendant quatre heures en vue de nos adversaires, nos troupes regagnèrent paisiblement la montagne Mackensie. En annonçant avec douleur les pertes que nous avons éprouvées, l'aide de camp général prince Gortschakoff rend témoignage en même temps du courage sans exemple que nos troupes ont déployé dans le sanglant combat du 4, et attribue ces pertes elles-mêmes à l'excès d'ardeur de la colonne de droite. L'ennemi, après avoir repoussé notre attaque, n'osa point passer à l'offensive, malgré sa supériorité numérique.

Les documents, dont nous avons fait précéder ce rapport, prouvent que cette affaire fut autre chose qu'une simple reconnaissance des lignes occupées par les armées alliées. Une reconnaissance effectuée à la tête de 60,000 hommes d'infanterie, de 6,000 chevaux et de 160 bouches à feu, c'est-à-dire de toutes les forces composant l'armée de secours, c'est réellement chose dérisoire! La narration moscovite suffirait donc seule à son propre démenti, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, si les instructions trouvées sur le général Read, qui conduisait le premier corps de l'armée russe et qui resta sur le champ de bataille, ne faisaient connaître de la manière la plus évidente le but de cette grande opération militaire, qu'on dit avoir été entreprise sur un ordre formel venu de Saint-Pétersbourg. Il est même probable que la garnison de Sébastopol y aurait concouru par une attaque générale de nos tranchées et de nos batteries, si le général Pélissier avait commis la faute de les dégarnir, ou bien si le général Herbillon n'avait pas aussi énergiquement repoussé l'ennemi, avec la seule assistance effective d'un petit nombre de braves Piémontais. Une affaire assez sérieuse pour bue le prince Gortschakoff soit forcé d'avouer la mort de 3 généraux, les blessures de 8 autres, où il cite 15 officiers généraux et 20 officiers supérieurs comme s'étant particulièrement distingués, est bien une véritable bataille, et non pas une simple reconnaissance. Enfin, une retraite si précipitée qu'il fut forcé d'abandonner sur le champ de bataille 1,700 de ses blessés et 3 de ses officiers généraux dont 2 vivaient encore, a tous les caractères d'une véritable déroute. Tout concourt d'ailleurs à démontrer que si le général français ne fit pas suivre l'ennemi par sa cavalerie, c'est qu'en effet la poursuite eût été sans résultats assez importants, vu la vivacité de la retraite, pour exposer au feu destructeur d'une nombreuse artillerie de position les braves régiments de cuirassiers, de dragons et de chasseurs d'Afrique, dont on aurait plus tard regretté les utiles services. Voici les ordres du jour publiés après la victoire par les généraux français, sarde et anglais :

« Soldats! Dans la journée du 16 août, vous avez vaillamment combattus et vous avez puni l'armée russe de son aventureuse tentative contre no, positions de la Tchernaïa. Pour avoir été remportée le lendemain de la Saint-Napoléon, votre victoire n'en célèbre pas moins dignement la fête de votre empereur. Rien ne pouvait être plus agréable à son grand cœur que le laurier dont vous avez de nouveau décoré vos aigles. Cinq divisions d'infanterie russe, soutenues par une artillerie nombreuse et des masses considérables de cavalerie, et présentant un effectif de 60,000 hommes, ont fait effort contre nos lignes. L'ennemi comptait vous en chasser et vous refouler sur le plateau de Chersonèse. Vous avez confondu ses présomptueuses espérances; il a échoué sur tout son front d'attaque, et les Sardes, à votre droite, se sont montrés vos dignes émules. Le pont de Traktir a été

le théâtre d'une lutte héroïque qui couvre de gloire les braves régiments qui l'ont soutenue.

« Soldats! Cette affaire, où les Russes ont perdu plus de 6,000 hommes, plusieurs généraux, et laissé entre nos mains plus de 2,200 blessés ou prisonniers, et leur matériel, préparé de longue main pour le passage de la rivière, fait le plus grand honneur au général Herbillon, qui commandait les lignes de la Tchernaïa, et à sa division. Les divisions Camou et Faucheux ont été à la hauteur de leur vieille réputation. Les généraux de brigade, de Failly surtout, Clerc et Wimpffen, les colonels Douay, Polhès, Danner et Castagny, ont droit à la reconnaissance de l'armée. Je ne puis nommer ici tous les émules de leur valeur; mais je dois signaler particulièrement l'habile direction que le colonel Forgeot a imprimée à nos énergiques canonniers, la brillante conduite de la garde impériale et des divisions. Une batterie de position anglaise, du sommet qui domine Tchorgoun, nous a puissamment aidés à décider le mouvement de retraite de l'ennemi, sans engager les réserves. Les Turcs, débarrassés d'une fausse attaque, nous ont apporté l'appui de six bataillons et d'une batterie. La cavalerie anglaise était prête, avec des escadrons sardes, à seconder les braves chasseurs d'Afrique du général Morris, si la poursuite de l'ennemi eût pu ajouter utilement au succès. Mais je n'ai pas perdu de vue notre grande entreprise, et j'ai voulu ménager notre sang, après avoir obtenu un résultat qui consacre une fois de plus notre supériorité sur cette infanterie russe si vantée, qui vous présage de nouvelles victoires, et augmente vos droits à la reconnaissance du pays.

Au grand quartier général devant Sébastopol, le 17 août 1855.

*Le général en chef*, A. PÉLISSIER. »

« Soldats! hier, pour la première fois, vous avez rencontré l'ennemi que nous sommes venus combattre dans ces régions lointaines; votre attitude a été telle que je l'espérais, et de nature à mériter les éloges de nos braves alliés. Le télégraphe a annoncé à l'Europe que vous avez contribué à la victoire de la Tchernaïa. Le roi sera satisfait et la nation remplie de joie. Je vous remercie de votre belle conduite dans cette glorieuse journée.

« *Le général en chef*, ALPHONSE LA MARMORA. »

« Le commandant en chef félicite l'armée sur le brillant succès que les troupes françaises et sardes ont remporté hier sur l'ennemi. Les efforts des Russes pour franchir la Tchernaïa, quoique tentés avec des forces très-supérieures, ont été très-vigoureusement repoussés. Nos courageux alliés, par leur intrépidité et leur audace, ont ajouté un nouveau lustre à nos armes, et dans cette occasion, la première où l'armée sarde ait rencontré l'ennemi, elle s'est montrée digne de combattre à côté de la plus grande nation militaire de l'Europe. L'armée, après la lecture de cet ordre, trouvera un motif de plus d'unir fraternellement ses efforts à ceux de nos



LE PRINCE GORSCHAKOFF

braves alliés dans la grande entreprise dont nous poursuivons l'accomplissement. — Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 17 août 1855.

« *Le général en chef*, James Simpson. »

En regard des ordres du jour des vainqueurs, voilà celui du vaincu : « Quartier général, hauteur d'Inkermann, 17 août.— « Soldats ! quelque désastreuse qu'ait été pour nous la journée d'hier d'après les décrets de la Providence, l'armée a donné une nouvelle preuve de son courage traditionnel et de sa constance. Votre impétueuse valeur a brisé tous les obstacles, et vous avez montré à vos ennemis qu'aucune fortification sur terre ne peut les protéger contre vos baïonnettes! Soldats, vous avez dignement maintenu hier la réputation de nos armes, et c'est pour moi une dette sacrée d'en informer l'empereur, notre souverain. L'autorité placée en mes mains me permet déjà de donner à quelques-uns d'entre vous les récompenses que mérite votre valeur invincible. La conduite que vous avez tenue hier, quoique la Providence n'ait pas couronné vos efforts de succès, recevra, soyez-en certains, les félicitations de votre empereur. Gortschakoff.»

Le 20 août, l'Empereur adressa au général Pélissier la lettre suivante :

« Général, la nouvelle victoire remportée sur la Tchernaïa prouve, pour la troisième fois depuis le début de la guerre, la supériorité des armées alliées sur l'ennemi lorsqu'il est en rase campagne ; mais si elle fait honneur au courage des troupes, elle ne témoigne pas moins des bonnes dispositions que vous aviez prises. Adressez mes félicitations à l'armée, et recevez-les aussi pour votre part. Dites à ces braves soldats qui, depuis plus d'un an, ont supporté des fatigues inouïes, que le terme de leurs épreuves n'est pas éloigné. Sébastopol, je l'espère, tombera bientôt sous leurs coups, et l'événement fût-il retardé, l'armée russe, je le sais par des renseignements qui paraissent positifs, ne pourrait plus pendant l'hiver soutenir la lutte dans la Crimée. Cette gloire acquise en Orient a ému vos compagnons d'armes en France, ils brûlent tous de partager vos dangers. Aussi, dans le double but de répondre à leur désir et de procurer du repos à ceux qui ont déjà tant fait, j'ai donné des ordres au ministre de la guerre afin que tous les régiments restés en France aillent, au fur et à mesure, remplacer en Orient ceux qui rentreraient. Vous savez, Général, combien j'ai gémi d'être retenu loin de cette armée qui ajoutait encore à l'éclat de nos aigles; mais aujourd'hui mes regrets diminuent, puisque vous me faites entrevoir le succès prochain et décisif qui doit couronner tant d'héroïques efforts. »

Pour ne rien omettre de ce qui peut donner l'idée la plus complète de la bataille de la Tchernaïa, nous allons reproduire les lettres suivantes extraites de la correspondance du ministère de la guerre. La première est relative aux témoignages de satisfaction que S. M. la reine de la Grande-Bretagne a fait parvenir à l'armée française dès le lendemain de la bataille de la Tchernaïa : les autres concernant les difficultés que le service de nos

ambulances a rencontrées lorsqu'il a voulu s'occuper des blessés russes, et leur donner, sur le champ de bataille même, les soins que réclamait leur position.

*Le général en chef de l'armée anglaise au général en chef de l'armée française.* — « Je m'empresse de porter à votre connaissance une dépêche télégraphique que je viens de recevoir de lord Panmure, notre ministre de la guerre. Son Excellence me mande que l'annonce de la victoire du 16 août est arrivée à Londre le 17, et que la reine en a été immédiatement informée. Il ajoute : « Sa Majesté me charge de féliciter, en son nom, les « braves alliés du résultat de cet engagement, dans lequel ils ont su main« tenir la haute réputation militaire de leurs nations respectives. » Je suis heureux d'être, dans cette circonstance, l'interprète des sentiments de notre souveraine. »

*Le général commandant en chef l'armée française au ministre de la guerre.* « J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint copie de la correspondance que j'ai échangée ces jours derniers avec le prince Gortschakoff, au sujet de l'enlèvement des blessés et de l'ensevelissement des morts russes, à la suite de l'affaire du 16 août. Les batteries russes de Mackensie ont eu l'inexplicable tort de tirer sur nos ambulances volantes, lorsqu'elles venaient recueillir ceux de nos adversaires qui gisaient encore sur le champ de bataille *bien après que nos tirailleurs avaient cessé leur feu.* Les commandants de ces batteries ont donné, par conséquent, une explication inadmissible à leur général, auquel j'ai signalé leur triste conduite. Cette conduite n'est pas honorable pour l'artillerie ennemie. En essayant de pallier les torts de ses subordonnés, le prince Gortschakoff a cru, toutefois, devoir rendre un complet hommage à l'humanité dont nos soldats ont donné, dans cette occasion, de nouvelles et de touchantes preuves. Ils ont été, en effet, aussi généreux après la victoire que courageux dans le combat, et je suis fier de commander à de tels hommes. »

N° 91. — *Le général en chef de l'armée française au prince Gortschakoff, commandant en chef l'armée russe en Crimée.* « Je m'empresse de faire remettre à Votre Excellence un portefeuille renfermant des valeurs et une lettre qui, après vérification, appartiennent au général de division Read, commandant un corps de l'armée russe. J'ai lieu de supposer que le corps de cet officier général est resté sur le champ de bataille, et des ordres ont été donnés pour qu'il soit activement recherché. Agréez, etc. PÉLISSIER. »

*Le prince Gortschakoff au général commandant en chef l'armée française en Crimée.* « J'ai eu l'honneur de recevoir la communication que Votre Excellence a bien voulu me faire le 16 août courant, n. st., ainsi que le portefeuille renfermant des valeurs, et une lettre appartenant au général Read. Je reconnais hautement, monsieur le commandant en chef, toute la valeur d'une démarche aussi pleine de courtoisie, ainsi que la sollicitude généreuse qui a porté Votre Excellence à faire rechercher le corps de cet

officier général. Agréez-en l'expression bien sentie, et recevez l'assurance renouvelée de ma haute considération. MICHEL GORTSCHAKOFF. »

N° 92. — *Le général commandant en chef l'armée française en Crimée à S. Exc. le prince Gortschakoff, commandant en chef l'armée russe.* « Nous avons relevé tous les blessés à la portée de la Tchernaïa, en deçà et au-delà de cette rivière; les batteries de Mackensie s'obstinent à tirer sur les emplacements avancés, et nous ne pouvons poursuivre cette opération envers ceux des vôtres qui jonchent le champ de bataille. Je dénonce cette circonstance à Votre Excellence, afin de ne donner à qui que ce soit le droit de dire que nous avons laissé des blessés sans soins, ou des morts sans sépulture. Agréez, etc. A. PÉLISSIER. »

N° 93. — *Le général commandant en chef l'armée française à S. Exc. le prince Gortschakoff, commandant en chef l'armée russe en Crimée.* « Je m'empresse de porter à votre connaissance que votre dépêche en date d'hier vient de me parvenir presque à l'instant. Sans perdre un moment, j'ai donné par le télégraphe l'ordre au général commandant sur la Tchernaïa que le pavillon parlementaire fût immédiatement arboré et maintenu jusqu'à huit heures du soir, s'il était nécessaire, pour l'accomplissement de vos intentions. Leur réalisation sera peut-être un peu tardive; car, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire pressentir par ma lettre n° 92, nous avons fait, malgré le feu impitoyable de quelques-uns de vos canons, tous nos efforts pour secourir vos blessés et donner la sépulture à bonne partie de vos morts. Je n'ai point encore le chiffre de ceux de ces derniers relevés par nos soins; mais, jusqu'à ce moment, 88 officiers et 1,620 sous-officiers et soldats ont pu être réunis et soignés dans les ambulances de l'armée française. Agréez, etc. A. PÉLISSIER. »

*Le prince Gortschakoff au général commandant en chef l'armée française en Crimée.* « J'ai l'honneur d'accuser réception des communications successives que Votre Excellence a bien voulu m'adresser en date des 17 et 18 août courant, n. st. *sub* n°s 92 et 93. Je prie Votre Excellence de recevoir tous mes remercîments pour les soins que vous faites donner à nos blessés; mais je dois vous informer, en même temps, que les chefs de batteries de Mackensie m'ont déclaré n'avoir tiré sur vos postes avancés de la Tchernaïa qu'à la suite du feu que les tirailleurs français ont, en dépit des efforts énergiques et soutenus de leurs officiers, dirigé contre ceux de nos hommes qui s'étaient rendus, après le combat, sur les bords de la rivière pour enlever leurs blessés et leurs morts sur le champ de l'action. Il est impossible de préciser de quelle part sont partis les premiers coups. Les chefs de poste avancés ne peuvent pas s'écarter de leur consigne générale (de faire feu sur l'ennemi) sans recevoir à cet égard des ordres spéciaux. C'est seulement aux chefs supérieurs qu'il appartient d'alléger, par des mesures exceptionnelles, les souffrances inutiles qu'entraîne la guerre, et je

me plais à rendre cette justice à Votre Excellence qu'elle met tous ses soins à les adoucir. Agréez, etc. MICHEL GORTSCHAKOFF. »

Quelques actes répréhensibles d'individus appartenant à l'armée anglaise provoquèrent de la part du général Simpson l'ordre du jour suivant :

« Quartier-général, devant Sébastopol, 20 août.

« L'extrême mépris qu'ont montré des officiers et d'autres personnes attachées à cette armée pour ce qui réclame le respect, en visitant le théâtre d'un récent combat, en dépouillant les morts ou en achetant les objets pillés, a motivé de la part de nos alliés une plainte grave. Tout ce qui se trouve sur le champ de bataille appartient à la nation victorieuse. S'approprier quoi que ce soit est un acte déshonnête ; l'acheter à ceux qui ont agi de cette sorte, c'est encourager leur improbité et se rendre leur complice. Le général en chef espère qu'il suffira de cet avis pour empêcher ceux auxquels il est adressé de tenir de nouveau une conduite aussi irréfléchie. On rappelle à ceux qui suivent l'armée qu'ils relèvent de ses règlements et de sa discipline. La police et les prévôts recevront à l'avenir l'ordre de punir en ces occasions les coupables de la manière la plus exemplaire. »

Racontons maintenant quelques-uns des épisodes dont les pièces ci-dessus ne font pas mention. Voici d'abord un curieux passage d'une lettre d'un chef de bataillon engagé dans l'affaire. Elle est adressée par cet officier à son frère :

« Tu serais surpris si tu voyais dans quel état on envoie au combat un soldat russe. Mon médecin-major a pansé plus de cinquante de leurs blessés, et j'en ai vu beaucoup de nus. Leurs vêtements consistent en une capote uniforme d'une étoffe plus mauvaise que la couverture des chevaux. Une chemise en toile très-grossière et un pantalon de même toile que la chemise, le tout bien souvent en guenilles ; une mauvaise casquette ronde sans visière ; mais, par exemple, des gibernes énormes, bien garnies de cartouches, et des fusils assez médiocres. Ils portent des bottes d'une épaisseur et d'une longueur singulières. On les fait sur une seule forme, chausse tous les pieds du régiment. Ils ne peuvent pas courir avec cela ; nous les attrapons bien facilement à la course. Ils avaient des espèces de bissacs en toile qui renfermaient du pain, si on peut donner le nom de pain à cet objet. J'en avais déjà vu à Iéni-Kalé. Cela a à peu près la couleur et la consistance du pain d'épice : c'est un mélange de farine non blutée avec des graines de colza. J'ai fait ouvrir quelques-uns de ces bissacs, et j'ai trouvé dedans le pain dont je parle, un morceau de suif brut tel qu'on l'arrache du ventre de l'animal mort, et un petit sachet de sel. C'est un triste menu. Pauvres soldats ! »

Une autre lettre, écrite du camp, contient ce qui suit :

« J'ai à vous faire l'éloge d'un soldat d'une nouvelle espèce, qui s'est couvert de gloire à la bataille de la Tchernaïa. C'est un chien qui a sauvé la vie à un sergent, à un soldat, et a fait trois prisonniers. Il appartient au colonel Melmann, du 73ᵉ de ligne. Le 16, au matin, au moment de marcher à l'ennemi, son maître l'avait fait attacher ; mais le chien, je regrette de ne pas savoir son nom, voyant courir les troupes et entendant le bruit de la mousqueterie, rompit sa chaîne, et le voilà au milieu de son régiment, aux prises avec l'ennemi, mordant les uns, renversant les autres, bataillant avec un entrain héroïque. Il voit un grenadier russe allongeant un coup de baïonnette dans les reins d'un sergent qui tenait un officier ennemi par le collet : d'un bond, il le saisit par la capote et le fait tomber à la renverse ; mais, trop généreux pour mordre un ennemi vaincu, il se contente de lui mettre les pattes sur la poitrine et de lui montrer les dents jusqu'à ce qu'on l'ait fait prisonnier. Un peu plus loin, un soldat russe lève le sabre sur un zouave blessé ; le chien le saisit par le poignet, l'arme tombe, et le soldat désarmé est obligé de se rendre.

« A ce moment, le vaillant quadrupède reçoit une balle qui lui casse une patte ; sa blessure ne fait que redoubler son ardeur, il se précipite dans les rangs ennemis, renverse un officier et, le traînant par la capote du côté de nos troupes, le fait prisonnier. Un de nos médecins lui a mis des attelles à la patte cassée, et il est en voie de guérison. »

Le détail suivant est pris dans une correspondance du *Courrier de Marseille* : « Nous avons vu ce matin un tambour russe pris sur le champ de bataille de la Tchernaïa. Ce bruyant trophée, qu'un de nos amis a mission de faire parvenir à Mme la comtesse Ferray-d'Isly, dame d'honneur de l'impératrice, est un envoi du général Ferray-d'Isly à son jeune enfant. Un tambour russe, pris à l'ennemi, était en effet un jouet digne du petit-fils du maréchal Bugeaud. Nous avons été curieux de comparer cet instrument à un des nôtres. La confection de ce tambour ne donne pas une haute idée des facteurs russes ; la caisse et les accessoires constituent un grossier assemblage qui offre le plus complet contraste avec l'élégance militaire et la bonne tenue de nos tambours de régiment. Le cuivre de la caisse est mal laminé, les cercles dénoncent une main d'œuvre tout à fait rustique ; les cordes épaisses, grossièrement filées et lourdement adaptées, font peu d'honneur à leur origine ; il en est de même des lanières, tristes échantillons du fameux cuir de Russie. En somme ce tambour ne se distingue que par sa construction négligée et grossière ; la seule chose qu'on y remarque, c'est l'aigle à deux têtes de l'empire des czars estampée sur le cuivre. »

Une correspondance adressée, de Saint-Pétersbourg, au journal *la Presse*, contenait le passage suivant : « Aujourd'hui que nous connaissons ici tous les détails de la désastreuse affaire de la Tchernaïa par le rapport du général

**en chef prince Gortschakoff, nous comprenons toute la portée de l'échec que** nos troupes ont subi. L'empereur Alexandre lui-même est fortement frappé par ce triste résultat, et il a ordonné une enquête sévère sur les faits qui se sont accomplis dans cette journée. En effet, on sait que le général en chef aurait formellement accusé le général Read, qui a succombé dans ce sanglant combat, d'avoir été la cause principale de la perte de cette journée en n'ayant pas suivi exactement les ordres qu'il avait reçus. Que l'enquête se suive ou qu'elle soit abandonnée, on ne saura jamais la vérité à cet égard. En effet, dans ce pays-ci, le résultat de ces sortes d'instructions n'est jamais rendu public, et il ne sert absolument qu'à éclairer le gouvernement qui ne laisse rien transpirer. Le général Read, qui était fils d'un ingénieur écossais appelé, par l'empereur Nicolas, en Russie, a pour successeur, dans le commandement du 3e corps d'infanterie, le général d'artillerie Souhazonett, qui a été pendant longtemps directeur général des écoles militaires. Le général Souhazonett, qui, dans la guerre de 1812, a eu une jambe emportée par un boulet, est connu à l'étranger par une anecdote que nous croyons devoir reproduire ici. M. Souhazonett est joueur, gros joueur, et il profite de tous ses congés pour aller prendre les eaux d'Allemagne dans les endroits connus pour leurs salons de conversation, tels que Hombourg, Bade, Spa. Le bruit se répandit et fut répété par plusieurs journaux de différentes nations que M. Souhazonett avait fait sauter la banque; mais les feuilles étrangères ne se bornèrent pas à cette simple annonce, et elles ajoutèrent que M. Souhazonett était l'homme à qui était confiée la direction générale des écoles militaires de Russie, et elles demandèrent s'il était bien moral de voir la jeunesse ainsi placée sous la main d'un joueur effréné. Un de ces journaux tomba sous les yeux de l'empereur Nicolas qui rappela sur-le-champ M. le général Souhazonett en Russie, et lui ôta la direction des écoles militaires. L'année suivante, le général ayant obtenu un nouveau congé, vint présenter ses hommages à l'empereur avant son départ, et cette entrevue est devenue célèbre par un calembour que commit l'empereur, et qui devint populaire et désormais inséparable du nom du général. Adieu, lui dit en français l'empereur Nicolas; adieu, Souhazonett (sois honnête). Depuis, cette méchanceté est restée attachée au nom du général, et on ne le prononce plus sans se rappeler la plaisanterie impériale. D'ailleurs, le général Souhazonnet jouit universellement de la réputation d'un général d'artillerie très-distingué; mais c'est la première fois qu'il va commander un corps d'infanterie, poste qui demande des connaissances stratégiques. M. Souhazonett est remplacé dans son poste de chef d'artillerie de l'armée active par le général Stakhowitch, qui n'a ni les qualités ni les connaissances de son prédécesseur pour cette arme spéciale. »

Le lendemain de cette publication, la *Presse* reçut la lettre suivante qu'elle s'empressa d'insérer :

« Permettez à un de vos abonnés de venir vous dire, à l'occasion d'une lettre de votre correspondant de Pétersbourg, dans votre journal de mardi dernier, que j'ai vu avec peine que, pour le plaisir de faire ou de répéter un mauvais calembour, fût-il du czar Nicolas, il ne se contente pas d'estropier le nom, mais encore de porter atteinte à la considération d'un homme aussi distingué qu'honorable. Il s'agit, comme vous voyez, du général d'artillerie russe qui vient de recevoir un commandement en Crimée, en remplacement du général Read. La personne ainsi attaquée est certainement une des plus généreuses qu'il soit possible de trouver, ainsi que toute sa famille, comme vous allez en juger vous-même. Il y a environ deux mois, j'écrivis au général en faveur d'un pauvre prisonnier français, amputé à l'hôpital de Sébastopol, et immédiatement le général me fit répondre : « Tout ce qui sera possible en faveur du prisonnier sera fait, et ce « qui est impossible sera encore fait. » Et le général, qui a une jambe de bois, comme on vous le dit, et qui dès lors est fort peu ingambe, d'aller, de venir, et de s'efforcer d'être utile à un inconnu. Dans le même temps, j'écrivais également au gendre du général, qui habite Rome, et par le retour du courrier, celui-ci de me répondre qu'immédiatement il a écrit à Sébastopol et à Pétersbourg, pour que parents et amis donnent aide et protection au malheureux blessé et mettent leur bourse à sa disposition. Depuis, le pauvre jeune homme a succombé à ses blessures; mais dites-moi s'il est ordinaire de rencontrer, de la part de ses ennemis, plus d'initiative et de bienveillance. Pardonnez-moi tous ces détails, monsieur le rédacteur, mais cette lettre ne sera peut-être pas inutile pour rassurer plusieurs familles sur le sort de leurs chers enfants, et de plus, sans être russophile, la reconnaissance envers une honorable personne me faisait un devoir de protester contre la lettre de votre correspondant.

« Recevez, etc. DESRIVIÈRES, rue Gaillon, 10. »

Cette lettre, jointe aux faits nombreux dont nous avons rapporté quelques-uns, prouve que si la guerre, ce reste de la barbarie, est encore nécessaire, elle est du moins adoucie à notre époque par les manifestations des sentiments généreux. Après la bataille de Traktir, lorsque les voitures d'ambulance ne suffisaient pas à enlever les blessés russes, on vit des soldats français charger sur leurs épaules ces malheureux et les emporter pour les faire secourir loin du champ de bataille.



# X

Les Russes s'efforcent de s'emparer du commerce de la Chine. — La Russie et l'Amour. — Nouvelle expédition contre Petropaulowski. — Abandon de cette place par les Russes. — Les chiens du Kamtchatka. — Température de la presqu'île Sibérienne. — Depêche de l'amiral Bruce. — Destruction de Petropaulowski. — Les îles Aleoutiennes. — Incendie de Nishni.— Novgorod.—Description de la foire de cette ville.

Si, depuis deux ans, l'attention générale n'était pas concentrée sur la Turquie et sur la Crimée, elle se fût assurément portée vers la Chine, où s'accomplissent des événements d'une grande importance. Jusqu'à présent, l'Angleterre et les États-Unis sont les deux puissances qui ont établi avec le Céleste-Empire les relations commerciales les plus étendues. Un autre État, la Russie, s'efforce de conquérir, dans ces contrées, une grande position, qui, plus tard, pourrait lui assurer une influence prépondérante. Puissance limitrophe de la Chine, la Russie doit à cette situation des avantages particuliers. Elle est en possession du traité le plus ancien avec la Chine et d'un commerce étendu. Seule parmi toutes les autres nations, elle entretient à Pékin même une mission, dont le caractère est à la fois politique et religieux. De ce côté de l'Asie, comme du côté de l'Europe, c'est à Pierre le Grand qu'appartient la conception des plans dont les Russes se bornent aujourd'hui à poursuivre l'exécution. Pierre le Grand, voulant relier la Russie d'Europe à l'océan Glacial et à l'océan Pacifique, fonda des établissements placés de manière à commander le cours des fleuves, et entre autres, Albazian, sur le fleuve *Amoor* ou *Amour*. L'empereur de la Chine s'empara par surprise de cet établissement qui menaçait ses possessions de famille de la Mantchourie et emmena tous les Russes à Pékin. A la suite de ces événements fut conclu, en septembre 1689, à Nipchu, le premier traité entre la Chine et la Russie. Un second traité fut signé, sous Catherine, le 14 juin 1728. D'après ces conventions, la Russie abandonna à la Chine le cours du fleuve Amour. Le commerce entre les deux pays se trouva restreint, pour les Russes à Kiakhta, pour les Chinois à Mai-Mai-Tchen. Au temps de la foire, les commissaires des deux pays fixent la valeur respective des marchandises, et le commerce se fait par échanges. Les Russes importent des draps, des foururres, des peaux tannées, des objets en fer et en acier, des miroirs, des camelots, des velours de coton et de l'opium de Turquie. Les Chinois leur donnent en échange, du thé en boîtes, de la porcelaine, du musc, de la rhubarbe, des soieries, des cotonnades et des soies grèges.

Sous le prétexte de donner des guides aux descendants spirituels des

Cosaques amenés à Pékin, en 1685, après la prise d'Albazian, les Russes obtinrent par ces traités l'autorisation d'établir une mission dans la capitale de l'empire chinois. Cette mission, composée d'un archimandrite, qui en est le chef, de trois autres prêtres, de deux diacres et de quatre jeunes gens chargés d'étudier le chinois et le mantchou, n'est changée que tous les dix ans. L'époque arrivée, le gouverneur général de la Sibérie orientale nomme un commandant qui, avec un inspecteur des bagages, deux interprètes et trente Cosaques, conduit une nouvelle mission à Pékin et en ramène l'ancienne. La mission de Pékin coûte à la Russie la somme annuelle de 65,000 fr., plus d'autres frais occasionnés par les envois de courriers et l'entretien du couvent de Candelemas et de l'église de l'Assomption. Elle est logée aux frais de l'Empereur de la Chine, qui lui consacre, chaque année, environ 5,000 fr. et 9,000 livres de riz. Le gouvernement russe, si altier quand il se croit arrivé à ses fins, n'hésite point, pour y parvenir, à se soumettre à la plus modeste attitude. C'est ainsi qu'il a consenti à traiter avec la cour de Pékin, par l'intermédiaire d'un bureau qui, sous le nom de cour des affaires étrangères, n'est qu'un ministère des colonies ayant dans ses attributions tout ce qui regarde les pays tributaires de la Chine, et elle est inscrite en cette qualité au livre de l'empire. Mais tandis que le gouvernement russe accepte officiellement cette humble position, il entretient, parmi les descendants des Cosaques, des agents bien payés que leur qualité de Chinois met à l'abri de l'espionnage des autorités de Pékin et que leur communauté d'origine et de religion avec les Russes rend très-propres à servir les intérêts de leur ancienne patrie. Ces agents sont les véritables intermédiaires entre les deux gouvernements.

Après la guerre des Anglais contre la Chine, la position commerciale de la Russie se trouva compromise, par suite de l'ouverture des ports d'Amoy et surtout de Shang-Haï aux échanges maritimes. Les Russes sont obligés de vendre au-dessous du prix de revient les trois quarts des marchandises d'importation, sans compter les sommes énormes qu'ils dépensent en cadeaux distribués aux dignitaires de Pékin, qui ont conservé la haute main sur tout le commerce de Kiakhta. Pour compenser ces pertes, on fait payer le thé au consommateur russe trois fois plus cher qu'il ne coûte au consommateur anglais. Des négociations furent entamées à Pékin pour arriver à la conclusion d'un nouveau traité. En même temps le gouverneur de la Nouvelle-Archangel expédiait le *Shélikoff*, commandé par un capitaine de la marine impériale, pour ouvrir le commerce direct avec la Chine centrale à Shang-Haï même. Mais, arrivé à la station d'opium de Shang-Haï, le *Shélikoff* dut s'arrêter. L'intendant refusa au capitaine l'autorisation de remonter la rivière et de faire des ventes ou des achats, motivant ce refus sur ce que l'article huit du traité supplémentaire avec l'Angleterre, par lequel les priviléges accordés aux Anglais sont étendus à

d'autres nations, dont le commerce était autrefois restreint à Canton, ne concerne point les Russes, qui n'ont jamais eu de relations avec cette place. Le capitaine du *Shélikoff* fut obligé de se borner à faire secrètement des achats considérables de thé, et il repartit pour Sitka. Depuis 1848, il revient tous les ans, à la même époque, s'arrêtant toujours à la station d'opium, et faisant toujours des achats secrets de thé, comme si c'était une marchandise de contrebande. Il paraîtrait que le gouvernement russe serait parvenu, en 1852, à obtenir de l'empereur de la Chine l'ouverture d'un nouveau marché pour le commerce par terre des deux empires. Ce marché désigné sous le nom de *marché occidental*, en opposition à Khiakhta, qui resterait *marché oriental*, serait situé sur l'Irtysch, au point où cette rivière entre dans les possessions chinoises ; il se trouverait en communication directe et facile avec Tobolsk, chef-lieu de la Sibérie occidentale. Cet établissement serait pour la Russie d'une grande importance commerciale et politique. Il deviendrait un lieu d'entrepôt pour la Sibérie occidentale et Yarkand ainsi que Bouckara. Il permettrait aux agents russes de surveiller Bouckara, Khiva, Koundour et Khokhand, aussi activement du côté du nord-est que ces pays le sont, à l'ouest, par les agents établis sur la mer Caspienne. De ce point, le regard des Russes s'étendrait encore plus aisément jusqu'à Lahore et Caboul. Le gouvernement chinois se serait, dit-on, montré, à cette époque, plus difficile au sujet de la libre navigation du fleuve Amour. Il n'aurait pas encore voulu faire à la Russie cette concession qui eût ouvert à cette puissance les trois provinces de la Mantchourie. Si la Russie, disait-on, obtenait de naviguer librement sur le fleuve Amour, le Kamtchatka et ses possessions américaines se trouveraient rapprochés de plus des deux tiers de Nertchink et de Irkutsk ; Sitka acquerrait une grande importance commerciale et stratégique, par rapport surtout à la Californie et à tout l'océan Pacifique ; les Russes enfin, partant de Nertchink, arriveraient, après avoir parcouru la voie intérieure fluviale de l'empire chinois, jusqu'à Shang-Haï.

Il nous a semblé intéressant de publier ces documents, qui prouvent avec quelle persistance la Russie, sur tous les points où elle se montre, poursuit l'exécution des plans qu'elle doit au génie du fondateur de l'empire. Nous avons vu Pierre le Grand occupé à s'assurer la libre navigation du fleuve Amour. Nous retrouvons son successeur cherchant à profiter des circonstances pour arracher cette concession à la cour de Pékin. Mais, depuis Pierre le Grand, quel chemin les Russes n'ont-ils pas fait, aussi bien dans l'extrême Orient que dans l'Occident ! On les voit diviser la Sibérie en deux gouvernements généraux ; créer la compagnie d'Amérique, qui a son siége principal à Sitka, et un grand nombre de comptoirs ; fonder des postes sur les îles Aleoutiennes, la Nouvelle-Archangel, à l'île Sitka, et entretenir, dans ces parages, une flottille de guerre ; agrandir continuelle-

ment Tolbosk, Tomsk, Irkutsk, Selenghinsk, à dix lieues de Kiakhta, avec 5,000 hommes de troupe; s'efforcer enfin, à toutes les époques, d'ouvrir des relations avec le Japon; prendre possession de toute la partie nord des îles Kuriles, et, dans ce moment même, envoyer sous l'apparence d'une mission scientifique, une expédition suivre et observer, dans les mers du Japon , celle des États-Unis.

La Russie est parvenue depuis à faire pacifiquement l'acquisition de l'embouchure de l'Amour. Les Russes avaient pris possession de ce territoire il y a deux cents ans déjà; mais ils y avaient renoncé quarante ans après, et, comme le gouvernement russe n'appréciait pas alors la valeur de cette possession, les habitants de cette contrée se soumirent à l'autorité du gouvernement chinois. L'empereur Nicolas reconnut le premier l'importance d'établissements sur la côte nord-est de l'Asie. Ce fut sous son règne que la population du Kamtchatka s'éleva à 8,000 habitants et que la capitale de cette province devint une place forte de 1,200 habitants. La première place de quelque importance qui venait ensuite était Ochotsk, chef-lieu de district du territoire de Jakutsk, comptant 1,000 habitants et éloigné de 9,550 verstes de Saint-Pétersbourg. Cette ville se trouvait cependant encore à 3,500 verstes de l'embouchure de l'Amour; c'est pour cela que l'empereur ordonna non seulement que l'on opérât une reconnaissance exacte de la partie de la Sibérie orientale située à l'est d'Ochotsk, mais fit construire aussi quelques forts à l'embouchure de l'Amour et étudier le fleuve par des bateaux à vapeur. Ce fut en 1851 que les plans conçus à ce sujet commencèrent à être mis à exécution; on transporta, en effet, un grand nombre de paysans de la couronne, des contrées situées au-delà du Baikal, notamment de Nertschinsk, sur la frontière chinoise, en qualité de colons militaires. Trois ans après on put en réunir 5,000 dans une revue, au grand étonnement de leurs voisins les Chinois. Lorsqu'en 1854 toute la Sibérie fut dégarnie de troupes régulières et que même on remplaça à Irkutsk les Cosaques de la ligne par des Buriates, on laissa cependant une force suffisante dans la capitale du Kamtchatka et sur l'Amour. Les fortifications furent augmentées, les établissements reçurent plus d'extension, et enfin le gouvernement russe profita des embarras de l'empereur de Chine pour obtenir un terrain de 300 milles carrés par un traité de rectification des frontières. Une ville russe bien fortifiée se fonde actuellement à l'embouchure de l'Amour. Quand elle sera assez forte pour résister aux attaques des puissances occidentales, elle deviendra le point de départ de relations qui pourront prendre une très-grande extension. La *Gazette nationale* de Prusse a publié quelques détails sur l'acquisition des embouchures de l'Amour et l'importance qu'elle présente pour le commerce russe. « Le Kamtschatka et les colonies russes de l'Amérique, dit ce journal, ne produisent pas de blé, et il fallait le faire venir par terre d'une distance de 6,000 vers-

tes. Un courrier expédié d'Irkoutsk à la station mongolique la plus rapprochée, avait porté au Céleste-Empire la nouvelle de l'avénement de l'empereur Alexandre, qui avait été envoyée ensuite par le chef de cette frontière, Van, à Pékin. Par suite, le ministre d'État de Chine accorda aux Russes la navigation de l'Amour, et leur céda tout le territoire des embouchures de ce fleuve et tout à fait volontairement, les Chinois voyant que ce fleuve n'est d'aucun usage pour eux. Le district de Kamtchatka deviendra par suite le district de l'Amour, et on construira à 300 verstes de l'embouchure de ce fleuve un chef-lieu de district fortifié. On voit passer sans interruption, à Irkoutsk, des transports d'artillerie de forts, des bombes, des balles, de la poudre, des ancres, des machines à vapeur, etc., qui traversent le Bokel. Des journaux ont prétendu que la Russie pourrait transporter du thé par le fleuve Amour. Mais ceci ne sera possible que lorsqu'on aura obtenu la permission d'en acheter à Fu-Usjan et Schancha. Plusieurs familles de cultivateurs du gouvernement d'Irkoutsk ont déjà été dirigées sur l'Amour pour y former un noyau de colonie. Il serait désirable que des pêcheurs de Haratow, de l'Oural et d'Orenbourg, s'établissent sur ce fleuve qui est très-poissonneux. Le gouverneur général s'est rendu sur l'Amour et y restera jusqu'en octobre. Il espère s'entendre avec le chargé de pouvoirs chinois sur la délimitation de la frontière de l'est. La libre exportation d'objets fabriqués en argent, qui n'est pas permise sur cette frontière, a eu pour résultat une accumulation considérable de cette marchandise à Kiachta. »

Le fleuve Amour, dont on s'occupe beaucoup aujourd'hui, est un grand fleuve de l'Asie septentrionale. Dans son cours de 3,460 kilomètres, profond et tranquille, il ne présente aucun obstacle à la navigation. Il porte différents noms, et s'appelle, suivant les pays qu'il traverse, Saghallen, Helong-Kiang, Kerlon et Argoun. Il est formé par la jonction de deux rivières, dont l'une prend sa source en Mongolie, aux monts Kinhan ou Kentaï, et l'autre dans le gouvernement sibérien d'Irkoutsk, à une petite distance du lac Baïkal. Ce lac, aux eaux douces et d'une grande transparence, dont la largeur varie entre 40 et 100 kilomètres, et qui en a 660 de longueur, verse ses eaux dans l'océan Arctique, en passant par l'Iéniseï. Parmi les tributaires de l'Amoor, il faut citer comme le plus important le Songari ou Soungari, rivière profonde, navigable, poissonneuse, d'environ 1,000 kilomètres de longueur, qui prend sa source dans les montagnes au nord de la Mantchourie de Corée, et ne le cède en importance qu'à l'Amoor lui-même. Ce dernier se jette, en formant un grand golfe, dans la mer d'Okhotsk, vis-à-vis de l'île de Tchoka. Avant peu, l'Amoor deviendra une des plus grandes artères du commerce asiatico-européen, car, à l'exception de quelques milles, la communication par eau est complète entre la mer Baltique et la mer Caspienne, et, suivant Cottrell,



suffirait de creuser un nouveau canal de 400 verstes (780 kilomètres à peu près) pour joindre l'océan Pacifique à la mer Caspienne. Au sujet du nom de ce fleuve que nous écrivons tantôt Amoor, tantôt Amour, nous ferons une observation qui s'applique aussi bien au passé qu'à l'avenir. C'est que dans les documents d'origines si diverses où nous puisons, et qui, avant de nous arriver, passent souvent, au moyen de la traduction, par trois ou quatre langues, il n'est pas étonnant que les noms propres d'hommes, de fleuves ou de localités se trouvent ortographiés d'une manière différente. Il ne nous a pas toujours été possible, attendu la rapidité de notre travail, de les rectifier d'une manière uniforme et nous avons pensé qu'il pouvait ne pas être inutile au lecteur de se trouver au fait des variations orthographiques de ces noms qu'il peut rencontrer chaque jour sous une forme ou sous une autre dans les documents publiés.

Dans notre premier volume on a vu qu'en 1854 une expédition avait été tentée contre Petropaulowski, mais qu'elle avait échoué par suite de faux renseignements donnés. On se disposa depuis à faire une nouvelle tentative avec plus de chances de succès. Des préparatifs s'effectuèrent en conséquence, et le 15 mai 1855, l'escadre alliée, composée de huit bâtiments de guerre et pyroscaphes, arriva en vue de Petropaulowski ; mais déjà la garnison avait quitté cette place en s'embarquant à bord de la frégate russe l'*Aurora*, de la corvette la *Dwina* et de deux navires marchands. Cette fuite fut un coup de maître de la part des Russes, qui profitèrent d'un épais brouillard pour s'éloigner dans la nuit du 17 avril et éviter les vapeurs anglais l'*Encounter*, navire à hélice portant 14 canons, et le *Baracounta*, steamer à aubes, lesquels croisaient depuis cinquante jours en vue de la place. Les ordres d'évacuation étaient venus des quartiers généraux russes en Sibérie. Après avoir jeté l'ancre dans la rade, un détachement de marins fut envoyé à terre par ordre des commandants de la flotte, le contre-amiral Bruce pour les Anglais, et le contre-amiral Fourrichon pour les Français. Ce dernier est un officier récemment nommé, très-énergique et âgé seulement de 45 ans. Ce détachement ayant débarqué, trouva la ville déserte, sauf un individu d'origine française, naturalisé américain, et deux autres citoyens des États-Unis, qui hissèrent leur pavillon national sur leurs habitations, et se dirent les légitimes propriétaires du sol, les Russes leur ayant abandonné ces lieux. Ces étrangers y étaient établis comme négociants, et l'on ajoute qu'ils y faisaient d'assez belles affaires. Une centaine de chiens de la grande race des mâtins, du Kamtchatka, décharnés et dans le plus pitoyable état, parcouraient les rues de la ville, suivant partout les marins, afin d'obtenir quelques morceaux de biscuit pour assouvir leur faim. Les alliés, après s'être partagés en escouades, se mirent en devoir d'incendier et de faire sauter les arsenaux, les magasins et tous les édifices publics. Aucune construction ne fut épargnée, sauf

l'hôpital, l'église et les demeures des classes pauvres. Les habitants avaient commencé à quitter la ville peu après le départ de la garnison. Accompagnés de leurs autorités, ils s'étaient retirés vers Tchinski; mais la femme du gouverneur russe étant enceinte, la fuite avait dû s'arrêter au petit village d'Avache, à une vingtaine de milles dans l'intérieur des terres. Le lendemain de l'arrivée des alliés, l'œuvre de la destruction des fortifications commença. Les murs, construits en fascines, poutres et terres, avaient seize pieds d'épaisseur. Leur force était telle que pendant longtemps ils résistèrent aux plus énergiques attaques; ils ne purent être renversés sur le sol qu'à l'aide d'explosions souterraines. Le gouvernement russe paraît avoir pris très-soudainement la résolution d'abandonner sa colonie. L'année dernière, après la première attaque, ses ordres portaient de renforcer la position et notamment d'établir dans les batteries de doubles rangées de canons. Les alliés trouvèrent des embrasures pour cinquante et une pièces d'artillerie de gros calibre. On ne comprend pas les motifs qui ont pu engager les Russes à se départir de leurs premières résolutions; ils étaient en mesure d'opposer aux efforts de l'ennemi une résistance plus énergique qu'il y a un an. Après avoir achevé la démolition de tous les travaux, la flotte reprit la haute mer, ne laissant devant Petropaulowski que le *Trincomalee* avec deux prisonniers destinés à être échangés contre un matelot français tombé au pouvoir des Russes, lors de la première attaque, et qui a subi l'amputation des deux bras. Les résidents américains affirmèrent que les prisonniers français et anglais n'avaient eu qu'à se louer de l'humanité avec laquelle on les avait traités.

Voici le contenu des dépêches du contre-amiral Bruce, commandant en chef des forces anglaises de l'océan Pacifique, adressées au lord-commissaire de l'amirauté :

« A bord du *Président*, à Pétropaulowski (1), 15 juin 1855.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer, pour que vous en donniez connaissance aux lords commissaires de l'amirauté, qu'à mon arrivée

(1) Petropaulawski ou Petropavlossk s'appelait autrefois Avatcha et comptait à peine 500 habitants. Il a un bon port d'où partent les barques des baleiniers. Non loin est Botcheleresk, qui n'a d'autre célébrité que sa poste aux chiens. On se figure à tort le Kamtchatka comme l'empire des neiges et des glaces, le séjour habituel du froid le plus intense et le plus insupportable. Il n'en est rien. De magnifiques pâturages, où l'herbe ondoie à longs flots, comme dans les savanes de la Louisiane, et dans lesquels il ne manque pas de bétail, couvrent le sol volcanique de la presqu'île sibérienne. Non que la température soit aussi élevée à Petropaulowski qu'à Calcutta, ni même à Pékin; elle est froide sans doute, mais le thermomètre ne descend guère plus bas que dans nos hivers les plus rigoureux. Seulement la durée de cette saison y est beaucoup plus longue que dans les climats plus méridionaux. Les vents de l'Ouest qui soufflent assez souvent dans ces contrées contribuent encore à prolonger cette période d'arrêt dans la végétation. Le manque de bétail est une des causes qui ont dû retarder le plus les progrès de l'agriculture dans ce pays. Le commerce des fourrures fait en grande partie sa richesse. Là l'ours, le renard, la zibeline fournissent un poil chaud et épais. La pêche pourrait devenir une des sources de prospérité dans la contrée, si elle était faite par des hommes industrieux, et si des lois réglaient l'échange des produits.

en vue de ce port, le 30 mai, j'ai trouvé la place complétement évacuée ; pas un vaisseau, pas un canon, pas une personne à voir, rien que des embrasures vides et des maisons abandonnées. J'entrai le jour suivant dans le port intérieur, à bord du *Barracouta*, accompagné du capitaine Penauros, de la frégate française *l'Alceste*. Nous trouvâmes trois Américains, les seuls résidents qui fussent restés, et nous apprîmes d'eux que les vaisseaux russes *Aurora*, 44 canons; *Dwina*, 20, *Olivutza*, 20, et les transports le *Baikal* et l'*Irtisch*, étaient partis le 17 (5 avril) avec tous les canons, toutes les minutions de guerre, ainsi qu'avec tous les soldats et tous les employés du gouvernement, qui étaient au nombre de 800, mais nous ne pûmes obtenir aucune donnée sur leur destination. Je parvins le 14 mai au rendez-vous, par 50 degrés latitude nord, 160 degrés latitude est, à bord de mon vaisseau amiral : le *Dido* et le *Pique* arrivèrent le même jour. L'*Encounter* et le *Barracouta* avaient été là depuis le 14 avril. Les plus grands éloges sont dus au capitaine O'Callaghan et au commandant Stirling pour le zèle et l'activité qu'ils ont mis à atteindre ce but, et leurs seigneuries remarqueront la promptitude avec laquelle ils ont été envoyés par le contre-amiral sir James Stirling. La frégate française *l'Alceste* et le *Brisk* se trouvaient en même temps dans le voisinage du rendez-vous; mais il me fut impossible, à cause des épais brouillards et du mauvais temps, de découvrir la baie d'Acootska avant le 2 du mois dernier. J'avais six vaisseaux réunis, et je comptais sur la prompte apparition du septième. Je me rendis, en conséquence, au port, remorqué par le *Barracouta* et suivi par *l'Alceste* à la remorque du *Brisk*. Le *Dido*, le *Pique* et l'*Encounter* arrivèrent le même soir. Le commandant Stirling, du sloop à vapeur de Sa Majesté, le *Barracouta*, ayant, tandis qu'il était séparé de l'escadre, et à travers une éclaircie de brouillard, examiné le mouillage pour voir si elle y était, saisit très-judicieusement cette occasion de reconnaître le port; il me fit savoir que les vaisseaux n'y étaient plus. L'*Amphitrite*, arrivée d'Honolulu, m'ayant rencontré le 11 du courant pendant que je poursuivais les bâtiments russes dans la mer d'Okhotsk, et m'ayant donné des renseignements de nature à me convaincre qu'une force navale combinée anglaise et française y était déjà, j'envoyai, au lieu de continuer ma route, les vaisseaux de Sa Majesté le *Pique* et le *Barracouta* le 13, et l'*Amphitrite* le 14, pour renforcer l'escadre de sir James Stirling, à l'embouchure de l'Amour. L'*Encounter* partit le 12 pour le rendez-vous de sir James Sterling à Haksdadi, dans la passe de Maksmai, pour informer Son Excellence des mouvements des autres vaisseaux, au cas où il ne serait point parti. L'*Amphitrite* ralliera mon pavillon en vue de Sitka, dès que le capitaine Frédéric ne jugera plus ses services nécessaires dans la mer d'Okhotsk. Pour en revenir à Pétropaulowski, je ferai observer que l'ennemi doit avoir travaillé avec une ardeur infatigable, après le départ de l'esca-

dre alliée, l'année dernière, car nous avons vu que neuf batteries de 54 canons avaient été construites avec une extrême habileté et à force de travail, à l'aide de fascines fortement liées ensemble, de 25 pieds d'épaisseur; elles étaient palissadées et remplies de terre, et quelques-unes d'elles étaient entourées de fossés, avec des chemins couverts conduisant de l'une à l'autre, et derrière avaient été plantés des arbres. Tous les préparatifs possibles avaient été faits pour nous recevoir avant que l'ordre d'évacuer la place fût arrivé de Saint-Pétersbourg. Je fis détruire les batteries ; mais n'ayant, à notre approche de Pétropaulowski, rencontré aucune résistance, je regardai comme un point d'honneur de respecter la ville. Je trouvai, caché dans le port Rakowia, , un beau baleinier russe de 400 tonneaux, appelé l'*Aian*, construit à Abo, en 1853. Il serait parti d'ici, il y a trois semaines, pour Aian, avec la famille du gouverneur de la place, et, entre autres articles de la cargaison, une machine destinée à un petit steamer, qu'on disait être à Aian ; mais l'arrivée opportune de quelques bâtiments de l'escadre en vue du port empêcha son départ. Comme je l'ai vu abandonné, et qu'on ne peut retrouver ses voiles, sa chaloupe et ses ancres, il sera détruit. Contre mon attente, je n'ai pas réussi à ouvrir une communication avec les habitants, qui se sont sauvés de la ville ; car j'espérais obtenir la mise en liberté de deux prisonniers anglais qu'ils ont au milieu d'eux. J'apprends toutefois par les Américains qu'ils sont bien traités. Pour conclure, je désire ajouter que, bien que le désappointement ait été extrême, pour l'escadre qui est sous mes ordres, de trouver qu'à son arrivée à cette place, située à plus de 2,000 milles de sa station, l'ennemi s'était échappé et que les batteries étaient abandonnées, leurs seigneuries ne manqueront cependant pas de remarquer qu'il n'en faut pas moins rendre hommage à l'ardeur qu'a déployée chacun des vaisseaux pour avancer vivement, dans l'espoir d'arriver à temps pour prendre part aux opérations qu'il prévoyait devoir s'accomplir dans ce port.

La plus parfaite intelligence a existé entre le capitaine Penauros de l'*Alceste* et moi, et je ne saurais trop faire l'éloge du zèle et de l'activité dont il a fait preuve pour répondre à tous mes désirs et être fidèle au rendez-vous. A l'égard du contre-amiral Fourrichon, c'est toujours le même accord.

Je suis, etc. »

« A bord du *Président*, en vue de Sitka, 17 juillet 1855. — Monsieur, je vous prie d'informer les lords commissaires de l'amirauté qu'avant de quitter Pétropaulowski j'ai réussi à entrer en communication avec le capitaine Martinhoff, gouverneur provisoire de la place, qui s'était retiré dans l'intérieur. Cette communication avait pour but de mettre en liberté deux prisonniers anglais pris l'année dernière, ainsi que je l'ai dit dans ma lettre du 15 du mois précédent. Après que j'eus fait transmettre, par les soins

obligeants d'un Américain résidant à Pétropaulowski, un sauf-conduit au capitaine Martinhoff, cet officier les envoya chercher à 150 verstes, à l'intérieur, et quand ils furent arrivés, le 25 du mois dernier, il les remit au capitaine Houston, du vaisseau de Sa Majesté le *Trincomalee*, et l'on donna en échange trois Russes qui avaient été retenus à bord du brick français *l'Obligado*, depuis l'année dernière. Les deux hommes ont été reconnus pour être William Garland, simple matelot du bâtiment de Sa Majesté le *Pique*, et Pierre Langlois, de la frégate française la *Forte*. Ce dernier sera conduit à la *Forte*, à mon arrivée à San-Francisco, et le premier, sur sa propre demande, sera dirigé sur le *Brisk*, attendu que son bâtiment est parti pour la station de la Chine. L'un et l'autre paraissent avoir été parfaitement traités tout le temps qu'ils se sont trouvés au pouvoir de l'ennemi. »

Après avoir détruit les fortifications de Pétropaulowski, les escadres alliées se dirigèrent sur Sitka en longeant les îles Aleutiennes. Arrivés devant cette ville, les amiraux Fourrichon et Bruce, portés par un bateau à hélice, le *Brisk*, entrèrent dans la passe. Un vapeur appartenant à la Compagnie russo-américaine vint aussitôt au-devant d'eux, et le secrétaire du gouverneur, qui se trouvait à son bord, annonça aux deux amiraux que la place était hors d'état de se défendre et qu'elle se rendrait à la première sommation. Il rappela en même temps qu'en vertu d'un arrangement conclu entre la Compagnie russo-américaine et celle de la baie d'Hudson, arrangement sanctionné per leurs gouvernements respectifs, l'établissement de Sitka se trouvait placé, pour l'Angleterre du moins, en dehors de la sphère des hostilités. S'étant assurés qu'il n'y avait dans le port de Sitka aucun bâtiment russe, les amiraux retournèrent à leur bord et s'éloignèrent sans retard. L'escadre de l'amiral Bruce se dirigea sur l'île Vancouver, puis sur San-Francisco, où elle arriva peu de jours après l'entrée de la division française. Le retour des escadres alliées à Pétropaulowski, la ruine de ce port et la croisière qu'elles ont organisée ensuite le long des îles Aleutiennes ont suffi pour désorganiser le commerce russe dans ces parages. Ce commerce, qui consiste en pelleteries, en ivoire et en pierres précieuses, emploie une centaine de navires qui se réunissent tous les ans à Pétropaulowski, après avoir reçu les produits du comptoir de Sitka et des îles Aleutiennes, pour se diriger sur le fleuve Amour. On peut évaluer à 10 millions de francs par an l'importance du mouvement commercial qui s'opère sous les auspices de la Compagnie russo-américaine.

---

# XI

La Russie en Perse. — Théâtre de la guerre en Asie-Mineure. — Un prince avisé. — L'armée de Mourawieff. — Tentatives infructueuses contre Kars. — Intrigues russes à Rome, à Naples, en Grèce et en Amérique.

Pour contrecarrer l'influence de la Russie en Perse, la France et l'Angleterre avaient envoyé pour les représenter à la cour du schah, l'une M. Bourée, l'autre M. Murray.

Depuis longtemps la Russie cherchait à s'emparer du commerce de la Perse avec l'Europe, ou, pour mieux dire, elle voulait exclure de la Perse les produits européens et faire de ce pays un marché ouvert seulement aux produits russes. Or, il s'agit ici, dit la *Feuille hebdomadaire prussienne,* non seulement d'intérêts anglais, mais aussi d'intérêts allemands. Le débouché des marchandises européennes en Perse grandit tous les jours. Les seuls produits de fabrication persane qui puissent lutter contre les objets de fabrique européenne, dans la Perse même et dans les provinces transcaucasiennes de la Russie, sont les tapis et les tissus de soie. Autrefois le commerce des provinces du sud et du centre de la Perse se faisait par Bagdad et Alep, celui du Nord par Tiflis. Tout cela s'est modifié depuis qu'il existe des bateaux à vapeur entre Constantinople et Trébizonde. De cette dernière ville, les marchandises ont trouvé un chemin plus commode en se rendant par Erzeroum à Tebris, qui est devenu l'entrepôt principal du commerce avec la Perse. Les Russes eux-mêmes ont contribué à ce résultat. Ils avaient mis beaucoup d'obstacles au transit des marchandises allemandes, anglaises et, en général, européennes pour la Perse. Ils voulaient substituer la foire de Nischni-Nowgorod à celle de Leipzig, et mettre la Perse en communication directe avec la Russie en s'emparant de Kars et d'Erzeroum ; mais le traité de commerce et d'amitié que les puissances occidentales viennent de conclure avec la Perse, enlève à la Russie toute influence sur cet empire.

Bloqué par les Russes, Kars n'avait, depuis le 26 juin, de communications d'aucune espèce avec Erzeroum. Ce jour-là la garnison avait été pour ainsi dire provoquée à une sortie par les assiégeants. Les Russes s'étaient approchés de la forteresse à la distance d'un quart de lieue environ, et avaient lancé quelques boulets sur les murs de la place, mais étaient revenus ensuite dans leur camp. Une division russe de 14,000 hommes se trouvait à Kilpakli, sur la route d'Erzeroum ; son avant-garde était à Jenikoi et

avait intercepté des convois considérables de vivres et de munitions destinés à Kars. A Tetschli-Klisse, près de Bayazid, un détachement de six cents hommes composé de cavalerie et d'infanterie fut mis en déroute par les Russes qui firent 100 prisonniers. Les Russes, qui s'avançaient sur le territoire de Bayazid et qui, par conséquent, opéraient contre la vallée de Murad-Tchay, étaient arrivés, d'après les dernières nouvelles, à Mollah-Suleiman, à vingt-sept lieues à l'est d'Erzeroum et se trouvaient par suite en possession de la vaste et fertile plaine d'Alaschgerd, habitée principalement par des Arméniens schismatiques.

Non loin de Mollah-Suleiman des défilés conduisent à Erzeroum, et ce sont les seuls obstacles qui puissent être opposés aux Russes pour les empêcher d'arriver dans cette ville. A la nouvelle de la marche des Russes, le gouverneur de Trébizonde fit appel au patriotisme des habitants et courut au secours des villes menacées à la tête de 15,000 bachi-bouzoucks et avec 20 pièces de canon. Les Russes tentèrent à deux reprises de donner l'assaut à la ville de Kars; mais ils furent repoussés avec perte et, jusqu'au moment où nous écrivons, leurs succès en Asie-Mineure se sont bornés à enlever aux Turcs des convois de vivres et de munitions.

Cependant la Russie ne discontinuait pas le cours de ses intrigues. M. de Kisseleff, son nouvel ambassadeur à Rome, avait été chargé de faire savoir au saint Père que la cour de Russie, désireuse d'aller au-devant des désirs du Saint-Siége, abandonnait à l'avenir au gouvernement pontifical le choix et la nomination des évêques et prélats aux siéges épiscopaux du royaume de Pologne. La pierre d'achoppement qui, de tout temps, a nui aux bonnes relations des cours de Rome et de Saint-Pétersbourg, se trouvant ainsi supprimée, on comprend facilement le rôle actif que le gouvernement russe a pu jouer à Rome dans le dissentiment entre le Vatican et le cabinet de Turin. C'est une première revanche que la Russie a prise de l'alliance du Piémont avec les puissances occidentales. Dans son voyage à Rome, l'empereur Nicolas avait eu un entretien avec Grégoire XVI. Les catholiques de Pologne furent l'objet de la conversation. Le pape demanda la prérogative de leur envoyer des pasteurs épiscopaux de son choix. Le czar ne refusa pas positivement; mais il était trop jaloux de son pouvoir; il continua à nommer les évêques, notifiant au pape les choix qu'il avait faits, s'embarrassant fort peu au fond qu'il les approuvât ou qu'il ne les approuvât pas. Alexandre II met les nominations tout à fait à la disposition du souverain pontife, et même, dit-on, renonce aux droits de l'exéquatur. Quant au gouvernement napolitain, il était travaillé par la Russie d'une manière plus ostensible; les pourparlers continuels dont les journaux ont souvent parlé entre le prince Gortschakoff, ambassadeur de Russie à Vienne, et le prince Petrubla, ambassadeur de Naples en Autriche, n'étaient que les conséquences des conférences presque journalières qui

avaient lieu à Saint-Pétersbourg entre le chevalier Galiota, ambassadeur des Deux-Siciles, et le comte de Nesselrode. En ce qui concerne la cour de Naples, comme dans ses actes avec la cour de Rome, la Russie cherchait à semer la mésintelligence entre le gouvernement des Deux-Siciles et des puissances occidentales, et, abusant de l'influence que l'empereur Nicolas avait si longtemps exercée sur le roi de Naples, elle excitait constamment le roi Ferdinand II à s'opposer aux demandes même les plus justes de la France et de l'Angleterre; le baron d'Uxkull, secrétaire de la légation russe à Naples, partit en courrier porteur d'instructions précises à cet égard pour M. Ozeroff, ministre de Russie près le roi des Deux-Siciles.

C'est à l'instigation de la Russie que fut instituée, à Naples, cette fameuse *commission des bastonnades* sévissant contre tous les individus suspectés de faire des vœux pour le triomphe des puissances occidentales, et faisant périr sous le knout du roi Bomba des négociants inculpés d'avoir confectionné pour les armées alliées des conserves alimentaires. Pour prix des petits services que la Russie attendait du gouvernement napolitain et de l'intervention plus énergique à laquelle elle eût voulu le décider, elle lui promettait un appui matériel après la fin de la guerre d'Orient, et lui laissait entrevoir la possibilité d'un agrandissement de ses possessions. En même temps que le baron d'Uxkull partait de Saint-Pétersbourg pour Naples, un autre courrier, M. Basile Nekludoff, quittait également la Russie pour porter des dépêches à M. Persiani, conseiller d'État et chargé d'affaires de Russie à Athènes. M. Zographos, ministre plénipotentiaire de Grèce à Saint-Pétersbourg, se plaignit officiellement, au nom du roi Othon, de la conduite des puissances occidentales qui encourageaient ostensiblement l'opposition que certains ministres faisaient au roi, forts qu'ils étaient de l'appui qu'ils trouvaient dans l'armée d'occupation. M. Persiani reçut l'ordre de s'entendre avec ses collègues de Prusse et d'Autriche pour neutraliser l'influence anglo-française, et, au besoin même, il fut autorisé à invoquer, comme argument, l'anarchie dans laquelle tomberait la Grèce si le roi Othon et la reine venaient à quitter le pays, qui se trouverait ainsi livré à tous les factieux; on dit même que M. Persiani eut dans ses instructions mission d'engager le roi à cette retraite. C'est là, d'ailleurs, dans l'esprit de la Russie, un moyen de créer de nouvelles difficultés et de susciter de nouveaux embarras aux puissances occidentales. Enfin, il n'était pas jusqu'aux États-Unis qui ne fussent travaillés par les intrigues russes. Le *New-York Herald* publiait récemment une lettre de son correspondant de Washington, datée du 20 juillet, et qui énonce que le président des États-Unis a reçu de l'empereur de Russie une lettre autographe en réponse à celle de félicitations à lui adressée à l'occasion de son avénement au trône. La lettre impériale parle en termes très-flatteurs de la grandeur croissante des États-Unis, et renferme un passage où il est dit que les con-

seils donnés à ses derniers moments par l'empereur Nicolas à l'empereur actuel lui prescrivaient de bien étudier les pièces privées qu'il trouverait dans le cabinet impérial, et que lui, l'empereur Nicolas, avait reçues des hommes éminents des États-Unis, parmi lesquels son fils trouverait les noms de Jackson, de Clay, de Webster et autres. Alexandre II reconnaît dans sa lettre toute l'importance de ces documents et se montre profondément reconnaissant de l'intérêt national qu'a manifesté le peuple américain en faveur du succès de la guerre que son illustre père avait entreprise. Il proclame, en finissant, la plus inaltérable amitié entre la Russie et les États-Unis.

---

# XII

Préparatifs du dernier bombardement et de l'assaut de Sébastopol. — Arrivée du nouvel ambassadeur de la Porte à Paris. — Nouvelles de la croisière de la mer Blanche. — Destruction d'embarcations russes dans la mer d'Azof. — Situation critique du prince Gortschakoff. — Construction et inauguration d'un pont en travers du grand port de Sébastopol. — Arrivée de nouveaux renforts à la garnison. — Allocution du général en chef. — Les médecins allemands en Russie. — Phases diverses du bombardement. — Scène touchante entre deux ennemis. — Avantage remporté à Kars par les Russes. — Imminence d'un événement décisif. — Portrait des quatre armées alliées. — Dernières anecdotes sur le siége. — Les jumeaux de la tranchée. — Une bonne Marseillaise. — L'enfant des batailles.

Tandis qu'un nouvel ambassadeur français, M. Thouvenel, était reçu à Constantinople par le sultan, Méhémet-Bey, nouvel ambassadeur de la Porte-Ottomane à Paris, remettait à l'Empereur ses lettres de créance en prononçant les paroles suivantes :

« Sire, chargé par S. M. I. le sultan, mon auguste maître, de la mission de resserrer de plus en plus les relations d'amitié qui lient si étroitement les deux empires depuis si longtemps, je viens exprimer d'abord à Votre Majesté Impériale la profonde gratitude de mon souverain et de mon pays pour les nobles efforts que Votre Majesté fait pour le triomphe du droit, de la justice et de la civilisation.

« En considérant la haute mission qui m'a été confiée par mon auguste souverain, je ne me promets d'atteindre le but que par la bienveillance toute particulière dont Votre Majesté Impériale nous a donné tant d'éclatantes preuves. »

L'Empereur répondit :

« Vous savez, monsieur l'ambassadeur, l'intérêt que je porte au Sultan et les efforts que je fais avec l'Angleterre pour défendre l'indépendance de son empire. Je veux que la Turquie soit non-seulement indépendante, mais encore forte et puissante. Quant au choix qui a été fait pour représenter le Sultan, je suis heureux que ce soit le fils d'un grand homme qui en maintes circonstances a rendu tant de services à son pays. »

A ce moment les escadres alliées croisaient dans les différentes mers et se faisaient voir jusqu'en Laponie, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante :

« Depuis notre arrivée dans la mer Blanche, il ne s'est présenté qu'une seule occasion d'écrire en France, c'est celle dont je profite pour vous donner de mes nouvelles. La frégate la *Cléopâtre*, partie de Brest, le 12 mai, a mouillé, le 2 juin, devant Hammerfest : cette ville, la plus septentrionale de l'Europe, bâtie en grande partie sur pilotis, ne renferme pas 2,000 âmes. Dès que l'on descend à terre, un assez grand nombre d'individus à la taille bien au-dessous de la moyenne, à l'air craintif et malheureux, au costume particulier, remarquable de malpropreté, rappellent au voyageur qu'il est en Laponie et lui expliquent l'exiguïté de beaucoup de maisons de chétive apparence, qui forment à chaque pas un contraste pénible avec les autres habitations norwégiennes. Les environs de la rade présentent l'aspect d'une nature désolée : pas la moindre trace d'arbre ou de végétation ; la neige qui a disparu dans plusieurs endroits, mais qui est restée amoncelée dans les ravins et les gorges des montagnes, donne naissance à une multitude de petits torrents; dans les vallées et les anfractuosités des rochers, une couche peu profonde de terre végétale laisse pousser à peine un chétif gazon que viennent brouter quelques rennes demi-sauvages. La pêche constitue la seule ressource des habitants et l'unique aliment de leur commerce. Les abords du pays sont garnis de séchoirs à morues ; la multitude et le rapprochement des poissons qui y sont suspendus forment au-dessus de la tête des passants un plafond grotesque qui n'a rien de bien agréable pour l'odorat. Le temple luthérien, dont le clocher domine le village, forme une croix latine parfaite; son intérieur est d'une propreté charmante; une tribune réservée aux femmes règne autour de l'édifice; un petit orgue orne le dessus de la principale porte; sur l'autel on remarque deux tableaux assez bons pour le pays : une *Cène* de Léonard de Vinci et un *Christ* d'après le Poussin. Une chose qui a fixé mon attention d'une manière toute particulière, dans ces lointains parages, c'est la présence continuelle du soleil sur l'horizon pendant les vingt-quatre heures de la journée. Partis d'Hammerfest le 9 juin, une traversée heureuse nous a fait doubler le cap Nord et arriver le 15 devant Archangel : là nous avons trouvé les Anglais dont les forces se composent d'une frégate et de deux vapeurs. Nous avons de notre côté une frégate et deux autres vapeurs, le *Cocyte* et le *Pétrel*.

Jusqu'à présent on s'est borné à croiser dans le golfe d'Onéga et à bloquer l'embouchure de la Dwina. La mer Blanche, très-étroite, ne présente aucun refuge en cas de mauvais temps. Il est impossible de s'y procurer des vivres frais, et elle n'offre pas même, en compensation de ses ennuis, l'arrivée régulière d'un courrier apportant des nouvelles de France. »

En même temps le vice-amiral Bruat transmettait au ministre de la marine cette dépêche télégraphique :

« Le capitaine de frégate Huchet de Cintré, commandant *le Milan*, m'annonce que *le Milan* et *le Caton* ont détruit dans la mer d'Azof, de Temriank à Dolga, 43 pêcheries, 127 bateaux, plusieurs milliers de filets, du goudron, du sel et des barriques en immense quantité. 4 pêcheries seulement ont échappé à la destruction, le peu de profondeur de l'eau n'ayant pas permis à nos bâtiments d'en approcher. Le dommage fait à l'ennemi peut être estimé à plusieurs millions. La pêche dans la mer d'Azof donne lieu à une exportation considérable qui s'étend jusqu'en Pologne. La destruction opérée la rendra impossible cette année. Le commandant Cloué, du *Brandon*, s'est joint de son côté au commandant Osborne, du *Vesuvius*, pour remonter avec des embarcations le golfe d'Oukliouk, et brûler les fourrages qui étaient amassés sur la côte. Les commandants de nos bâtiments se louent tous de leurs excellentes relations avec le capitaine Osborne. »

Mais l'attention se concentrait surtout sur le siége de Sébastopol qui semblait entrer dans une phase nouvelle et décisive. Avant même la fin de juillet, le prince Gortschakoff avait fait savoir au gouvernement russe que sa position à Sébastopol devenait de plus en plus intenable, et qu'un grand effort devait être fait à tout prix pour le secourir, ou qu'il serait forcé de l'abandonner. Il est facile de concevoir que l'épuisement de la garnison qui s'affaiblissait chaque jour davantage; que la prodigieuse et incessante consommation des munitions de guerre, la difficulté de se procurer de l'eau et une nourriture saine, surtout depuis la destruction des approvisionnements venant de la mer d'Azof; le mécontentement et le découragement des troupes, et la vigoureuse approche des ouvrages des assiégeants, on conçoit très-bien, disons-nous, que tout ait contribué à convaincre le général russe que sa position était désespérée. En cet état de choses, un conseil de guerre fut tenu à Saint-Pétersbourg, et l'empereur consulta les plus hautes autorités militaires.

Après de longues discussions, dans lesquelles se produisirent quelques dissidences, car il paraît que le prince Paskéwitsch et le général Osten-Sacken combattirent la mesure adoptée par la majorité de leurs collègues, il fut décidé qu'on attaquerait les armées alliées sur la ligne de la Tchernaïa. On avait la parfaite confiance que le succès de cette journée réparerait les désastres de l'Alma et d'Inkermann et contraindrait l'armée d'inva-



sion à lever le siége. La bataille du 16 août, que décida la valeur de trois divisions de l'armée française, avait été l'objet de la plus vive anxiété à Saint-Pétersbourg et sur beaucoup d'autres points de l'empire. Une défaite désastreuse pour les Russes en fut l'issue. La bataille de la Tchernaïa fut en effet un coup de désespoir, et il paraît que dès lors le prince Gortschakoff avait résolu de renoncer à une lutte si fatale et si désespérée aussitôt qu'une attaque victorieuse de l'ennemi lui fournirait le prétexte de se retirer. Il fit préparer un pont en travers du grand port, ouvrage qui fait honneur à l'énergie et à l'habileté des ouvriers russes. C'est une bien remarquable preuve des ressources de l'arsenal que l'établissement d'un immense pont de radeaux assez solide pour procurer à une armée battue un moyen sûr d'opérer sa retraite. C'est à ce pont seul que le prince Gortschakoff dut plus tard le salut de son armée. Si par accident une bombe l'avait détruit, il eût été probablement réduit à capituler, car les alliés eussent pu couper ses communications avec le Belbeck. Ce pont fut inauguré en présence du prince Gortschakoff, du général Osten-Sacken et de toutes les autorités militaires. Ses deux points d'appui sur les deux côtés de la rade étaient couverts par d'énormes batteries, celle de Nicolaïeff et celle de Michaeleff, qui non-seulement se protégeaient mutuellement, mais dont le feu couvrait aussi la Karabelnaïa et la baie du Carénage. 35,000 hommes travaillèrent sans interruption à la fortification de ce point important, qui devait devenir le point central de toutes les opérations dans le cas où on serait forcé d'abandonner la Karabelnaïa à l'ennemi. Le général Todtleben, complétement rétabli de ses contusions, s'occupait constamment à l'achèvement de son système de fortification. De nouvelles troupes étaient venues renforcer la garnison. Leur consécration eut lieu avec pompe dans l'église principale, et le prince Gortschakoff leur adressa les paroles suivantes :

« Salut à vous, braves compatriotes ! salut, au nom de toute l'armée ! Vous n'avez pas hésité, au premier mot de feu notre empereur, à quitter femmes, enfants, maisons et patrimoines, pour venir nous rejoindre, nous qui combattons ici, sur les frontières extrêmes de notre grande patrie, depuis près de douze mois, un ennemi impie. Votre résolution seule garantit que, dans ces luttes meurtrières, vous vous conduirez comme il convient à de vrais Russes, pour la gloire et l'orgueil de la patrie et de notre bien-aimé empereur, et pour la terreur de cet ennemi sacrilége. Frères ! par votre arrivée, ma mission se trouve infiniment facilitée, et le sacrifice que vous avez offert sur l'autel de la patrie me garantit que j'atteindrai mon but, qui est de rejeter honteusement cet ennemi outrecuidant dans les eaux qui ont porté ses cohortes sur nos côtes. Vous le verrez bientôt, cet ennemi rempli d'orgueil, vous vous trouverez bientôt en face de lui ! Alors, amis, il s'agira d'opposer des poitrines courageuses à son

élan sauvage, et de ne pas laisser ternir l'honneur et la gloire de la Russie. Jusque-là, compagnons d'armes, un hurrah à notre empereur orthodoxe, à notre mère la Russie, hurrah à ses fils généreux qui lui ont de tout temps donné une gloire immortelle! »

Toutes les lettres arrivant de l'intérieur de la Crimée étaient unanimes sur ce point, que la presqu'île était menacée d'une véritable disette. Dans la capitale de cette province, à Simphéropol, où étaient concentrées toutes les ressources, les vivres se mesuraient déjà depuis longtemps aux habitants, comme si la place eût été assiégée; mais en août les rations furent encore diminuées, à la suite de l'arrivée dans ses murs d'un grand nombre d'habitants de Kertch et de Yéni-Kaleh, qui avaient émigré et qui étaient venus chercher un refuge en Crimée. Les correspondances des médecins allemands au service de la Russie présentaient comme affreuse la situation dans laquelle ils se trouvaient : sur cinquante jeunes étudiants qui avaient accepté les offres du gouvernement russe, et dont la plus grande partie étaient allés servir en Crimée, dix avaient succombé aux maladies, trente avaient été plus ou moins vivement éprouvés par des épidémies, et dix seulement avaient échappé aux souffrances qui avaient décimé leurs compagnons.

On mandait, le 28 août, du camp devant Sébastopol :

« Depuis le 17, le bombardement se poursuit avec une extrême vivacité, mais dans des conditions toutes différentes que les précédentes. Toutes les pièces de siége ont été remplacées par des mortiers à la Cohorn, qui vomissent sur la place un déluge de projectiles meurtriers. Les Russes n'osent plus se montrer au-dessus de leurs fortifications, et ils ont pris le parti d'élever, surtout près de la tour Malakoff, des casemates d'où ils ne bougent pas. A ces décharges de nos innombrables mortiers joignez la continuelle mousqueterie de nos tirailleurs, qui abattent tout ce qui se montre à leur portée, et vous comprendrez la position critique de l'ennemi, qui se trouve réellement pris dans une ratière. Et l'on dit que ce bombardement doit encore durer quatre ou cinq semaines! Dans quel état verrons-nous alors Sébastopol? La ville est déjà fort endommagée, et toutes les parties que nous pouvions en apercevoir jadis, maisons coquettes, édifices blancs et frais, quartiers luxueux, ne présentent plus que des squelettes de maisons, des édifices éventrés, des amas informes de pierres, une vraie désolation enfin. Les Russes perdent beaucoup de monde, cela va sans dire : une moyenne de neuf cents hommes par jour, dit-on. Quant à nous, nous comptons une très-faible moyenne, car l'ennemi ne peut plus nous rendre tout le mal que nous lui faisons, et ses ripostes sont très-faibles. Il y a quelques jours, nous vîmes sortir de la place une vingtaine de Russes, qui se mirent à réparer quelques dégâts faits extérieurement à leurs fortifications. Le moment était mal choisi, car le feu était en ce moment fort vif, et

l'on a supposé que ces pauvres diables, ainsi envoyés à une mort certaine, subissaient là une sorte de punition. En effet, sept de ces travailleurs ont pu s'en tirer sains et saufs; les autres sont restés sur le terrain. Nous avons reçu des prisonniers français et anglais qui avaient été conduits par les Russes jusqu'à Voronitz. Ces prisonniers font le plus grand éloge de la façon dont ils ont été traités en Russie. A leur retour, les soldats ont fait le voyage en liberté ; mais les officiers n'ont pu passer que de nuit à Nicolaïeff et dans les principales villes qui se trouvent sur leur chemin. L'atmosphère est depuis quelques jours considérablement rafraîchie. On va creuser des canaux d'écoulement pour les eaux ; car ce pays est tellement accidenté et si bien entouré de hautes collines, que la moindre pluie y crée sur-le-champ des torrents dont les eaux envahissent toutes les parties plates et les changent en marais. Le chemin de fer a plusieurs fois couru le risque d'être submergé dans la plaine. »

Une scène assez touchante se rapporte aux prisonniers dont il vient d'être question :

« Huit cents prisonniers russes, venus de Toulon le 11 août, à Odessa, y étaient échangés contre soixante-dix-huit prisonniers français, et il ne restait plus dans la ville moscovite que huit officiers anglais prisonniers. Lors de l'attaque de la batterie Servère, dans la journée du 18 juin, il s'engagea entre le capitaine français M... et le capitaine russe S... un combat au sabre; le Russe reçut un coup terrible dans l'omoplate et fut entraîné par ses soldats; il resta depuis à l'hôpital de Nicolaïeff et fut transporté enfin à Odessa pour prendre des bains de mer. Le capitaine M... avait été fait prisonnier; il avait été guéri de ses blessures à Cherson et était venu à Odessa pour être échangé. Il rencontra par hasard dans la rue le capitaine S..., appuyé sur ses béquilles, le reconnut et se jeta dans ses bras. Depuis, l'amitié la plus intime a subsisté entre eux, et c'est en pleurant qu'ils se quittèrent quand le capitaine M... partit sur le vapeur français. »

« Nos travaux sur Malakoff, dit un autre correspondant, vont bientôt arriver à leur fin. Nous touchons presque aux fossés de la tour; notre feu sur la tour est toujours très-vif; nuit et jour nos batteries envoient une quantité prodigieuse de bombes, d'obus et de boulets. Les Anglais tirent sur le Redan sans discontinuer. Nous ne pouvons plus rester longtemps en expectative; une fois que nous serons dans le fossé de la tour il faudra bien attaquer. Je puis vous assurer que nous ne tarderons pas beaucoup. Il y a eu, le 31 août, dans nos travaux de siége, un accident qui pouvait avoir des suites beaucoup plus funestes. Au moment où on déposait des munitions dans la poudrière du mamelon Vert, une bombe russe qui a éclaté à la porte y a mis le feu. La poudrière a sauté, et nous avons eu à peu près une centaine d'hommes tant tués que blessés. On s'occupe main-

tenant, avec la plus grande activité, à réparer les dégâts que cet accident nous a causés. On s'attend toujours à une attaque sur la Tchernaïa ; la batterie Raglan et la batterie Bizot sont maintenant terminées. L'état sanitaire de l'armée continue à être satisfaisant. »

Dans un supplément à son numéro du 3 septembre, la *Presse d'Orient* disait : « Le courrier de Crimée est arrivé avec des nouvelles du 1er. Les travaux des Français touchent presque le fossé de la tour Malakoff ; à l'heure où nous écrivons ces lignes, on est peut-être dans le fossé même. Le mamelon Vert et les batteries anglaises font un feu très-vif. Malakoff et le Redan sont jour et nuit sous une pluie de bombes, d'obus et de boulets. Quelques régiments de cavalerie ont quitté Baïdar. L'artillerie de la garde a quitté la Tchernaïa pour revenir tout près de son ancien campement. Les Russes, qui ont perdu le 8, à l'attaque de Kars, un général, un colonel, cinq capitaines et deux cents hommes, viennent d'obtenir devant cette ville un léger succès, rapporté en ces termes dans un rapport du général Murawief, qu'il ne faut accepter, bien entendu, que sous toutes réserves.

« Le commandant en chef du corps du Caucase annonce une heureuse affaire que nos troupes ont eue devant Kars, dans la nuit du 22 au 23 août (du 3 au 4 septembre). En attendant les rapports détaillés des différents chefs, l'aide de camp du général Murawieff se borne à un rapide récit de ce succès. Le général anglais Williams, qui commande à Kars, éprouvant de jour en jour plus de difficultés pour nourrir la garnison, et particulièrement les chevaux, résolut de renvoyer de la forteresse la majeure partie de sa cavalerie. Le 22 août (3 septembre), à la tombée de la nuit, une colonne de 1,200 cavaliers réguliers, sans compter les bachi-bouzouks, avec trois pachas et une grande quantité de bêtes de somme, sortit de Kars et se mit en marche avec régularité des hauteurs de Tchakmak vers le village de Djavri. Là, elle fut aperçue par l'avant-garde du colonel baron d'Ungern-Sternberg. Le lieutenant-colonel Loschakoff, qui commandait le régiment n° 3 de cavalerie musulmane, se précipita de flanc sur le centre de la colonne et pénétra dans ses masses épaisses. La queue de la colonne se porta immédiatement sur la droite, où elle fut cernée et défaite. Quant à la tête de la colonne, elle se hâta de gagner les montagnes, mais le lieutenant-colonel Loschakoff la poursuivit opiniâtrément ; il fut renforcé par le colonel d'Ungern-Sternberg lui-même, et le lieutenant-colonel Kischinsky ne tarda pas à les rejoindre avec deux escadrons du régiment de dragons de S. A. R. le prince royal de Wurtemberg. La poursuite se prolongea jusqu'à la pointe du jour ; à plusieurs reprises les Turcs essayèrent de se défendre, en s'embusquant dans les maisons et les défilés. La tête de la colonne, qui avait franchi au galop la crête des montagnes, fut reçue près du village d'Aklikom par la milice du colonel de Schultz et une compagnie du régiment de chasseurs de Béleff

accourue à son aide; cette partie de la cavalerie turque finit par être cernée et faite prisonnière. Toute l'affaire, qui eut lieu pendant une nuit obscure et sur un terrain montagneux, fut conduite avec une adresse et une sagacité remarquable par les chefs de nos divers détachements; l'aide de camp général Murawieff rend spécialement témoignage des excellentes dispositions du général-major Baklanoff, des colonels prince Dondoukoff-Korsakoff, baron d'Ungern-Sternberg et de Schultz. Les Turcs, à ce que l'on suppose, ont perdu 500 hommes tant tués que blessés dans cette rencontre : leurs cadavres étaient semés sur la route de la poursuite jusqu'au village de Kizil-Ghiadouk, des deux côtés et dans les défilés; nous leur avons fait prisonniers 2 officiers supérieurs, 19 officiers subalternes et 185 cavaliers; le reste s'est débandé. Plus de 400 chevaux, 2 guidons, des trompettes, une grande quantité d'armes et d'objets divers sont restés entre nos mains. Cette défaite si décisive infligée à l'ennemi ne nous a coûté que des pertes insignifiantes : nous avons eu 1 soldat et 2 miliciens tués, 1 officier, 5 soldats et 2 miliciens blessés. Le lendemain 23, au soir, le reste de la cavalerie turque voulut tenter de se frayer, par la plaine de Kars, un passage vers l'Araxe, mais, apercevant les mesures de précaution prises par nous, elle rentra dans la forteresse. »

A la même époque, le général Simpson adressait à lord Panmure la dépêche suivante :

« Les travaux du siége ont marché lentement pendant la dernière semaine; les nuits claires rendent très-difficile l'exécution des travaux. La tête de sape est maintenant à 150 yards environ de la saillie du Redan et l'ennemi interrompt le travail par tous les moyens qui sont à sa disposition. Dans la nuit du 28, une bombe de 13 pouces est tombée dans un magasin, au côté gauche du mamelon. Le magasin a sauté et il y a eu quelques morts et blessés, mais il n'en est résulté aucune interruption. Dans la nuit du 30, les piquets russes ont fait irruption dans nos tranchées avancées, ont renversé quelques gabions, et, dans la résistance que nous avons opposée, le lieutenant Preston du 97e régiment a été tué. Dans cette affaire, le capitaine Pechell du 77e régiment, qui commandait la garde avancée, et le lieutenant-colonel Bunbury du 23e régiment, qui commandait le détachement chargé de protéger les travailleurs, se sont conduits avec beaucoup de bravoure. La garnison déploie une grande activité, en se servant du nouveau pont en radeaux qui traverse la rade et qui est destiné à permettre le transport des approvisionnements de toutes sortes du côté nord. De grandes quantités de travailleurs sont employés à élever des ouvrages sur le côté nord, mais jusqu'à présent ils sont trop peu prononcés pour qu'on puisse juger avec quelque exactitude en quoi ils consistent. D'après les renseignements que nous continuons de recevoir, il paraît que l'ennemi concentre ses forces entre les hauteurs de Mackensie et le fort Con-

stantin ; et quoique plusieurs changements de position moins importants aient eu lieu, aucun mouvement considérable n'est survenu qui puisse indiquer positivement qu'il y ait intention d'attaquer.

Tout ce que nous apprenons vient confirmer les rapports qui annoncent de grandes pertes faites journellement par l'ennemi dans Sébastopol et quelque mécontentement parmi les troupes. « Les batteries de la tour Malakoff, écrit un officier, sont maintenant impuissantes et se taisent ; mais plusieurs autres batteries, du côté opposé de la baie, prennent à revers nos travaux. Comme les ennemis s'attendent à être attaqués d'un moment à l'autre, ils ont assemblé de très-fortes réserves autour de Malakoff, et ces réserves sont littéralement écharpées par nos bombes et par celles des Anglais. Les déserteurs nous assurent que l'ennemi compte mille hommes par jour hors de combat. Le feu des trois dernières nuits a été d'une véhémence incroyable. Nous avons pris aux Russes quelques embuscades qu'on a reliées à la tranchée sous d'innombrables décharges de mitraille. Depuis quelques jours, l'ennemi s'est avisé d'un stratagème : il simule une sortie et nous oblige à nous mettre sur les parapets ; à ce moment, il fait un feu d'enfer qui surprend nos soldats debout et nous met un certain nombre d'hommes hors de combat. Quant à nous, nous visons à des succès plus sérieux, et nous sommes en fort bon chemin pour les obtenir. Les assiégés commencent à être fort mal à l'aise ; il est facile de s'en apercevoir au mouvement qui règne dans la place et aux efforts désespérés qu'ils semblent faire pour se dégager de nos étreintes. » Le journal qui reproduit cette correspondance, ajoute : « Nous avons reçu d'autres lettres qui nous entretiennent des préparatifs de la future attaque, et que nous ne pouvons pas reproduire dans les circonstances actuelles. Nous nous contenterons de dire que ces correspondances nous font pressentir l'approche de grands événements, annoncés par la lettre de l'Empereur au général Pélissier. » Enfin, les nouvelles apportées à Marseille le lundi 2 septembre à deux heures par le vaisseau *le Jourdain*, étaient ainsi conçues : « Les bombes lancées par les alliés commencent à ravager Sébastopol, dont l'aspect intérieur est changé, les réserves russes ayant construit partout des casemates afin de s'abriter. Les tranchées françaises étaient si voisines de Malakoff, que les Russes lançaient des grappins afin de renverser les gabions. Les troupes alliées demandaient l'assaut à grands cris. »

Tout se réunissait pour présager un événement prochain et décisif. Avant de commencer le récit des faits importants qui marquent une nouvelle période de la guerre, arrêtons-nous un instant dans le camp dont nous n'aurons plus occasion de parler, et racontons quelques curieuses anecdotes qui n'ont pu jusqu'à présent trouver place dans notre rapide narration. Voici d'abord un portrait en croquis des quatre armées alliées, adressé par un officier au journal l'*Opinione* de Turin :

« L'armée française est bien ce que nous nous étions figuré qu'elle était, c'est-à-dire véritablement admirable. Ces figures bronzées par le soleil d'Afrique, de la Bulgarie et de la Crimée, ce regard franc et résolu, ces mouvements rapides et cette désinvolture toute spéciale et caractéristique du soldat français, concilient à ce dernier toutes les sympathies. Si les soldats français ont un entrain et un élan que rien n'égale, les soldats anglais sont, de leur côté, d'une extrême solidité. L'armée anglaise est peu nombreuse, mais elle est d'un bel aspect : les hommes sont magnifiques et les uniformes riches; le comfort est partout. L'armée turque est modeste et réservée; une certaine timidité, mêlée de fierté, caractérise le soldat turc, qui est d'une extrême sobriété. Les Turcs sont très-religieux : ils se réunissent pour prier trois fois par jour et une fois la nuit; ils ont des physionomies intelligentes; ils sont agiles dans les manœuvres. Les Piémontais ont le talent de se faire aimer de tous les alliés, et surtout des Turcs, qu'ils traitent avec plus de familiarité et moins de hauteur que ne le font les autres alliés. Un officier français, après la bataille de la Tchernaïa, disait à un Piémontais : « Vous avez grandi du double. » L'esprit des armées alliées est excellent. »

Trop souvent on parle de morts arrivées dans les tranchées; il est plus rare d'apprendre que des naissances y ont eu lieu : le fait s'est pourtant présenté. Pendant une nuit du mois d'août, une cantinière, dans un état avancé de grossesse, avait accompagné son bataillon dans la tranchée pour fournir aux soldats le petit verre réconfortant; la courageuse femme bravait héroïquement bombes, biscaïens et boulets : à l'aube du jour elle fut prise des douleurs de l'enfantement et donna naissance à deux jumeaux. La délivrance fut heureuse, et la mère ainsi que les enfants ont continué à se bien porter. Cette cantinière avait déjà laissé à Marseille un premier enfant; elle l'aimait avec tendresse, et l'avait amené au port auxiliaire, d'où elle devait s'embarquer pour la Crimée : elle était parvenue à le dérober à toutes les investigations, pour ne pas enfreindre les règlements militaires, qui ne permettent pas, comme on sait, d'emmener en campagne des enfants en ba sâge. Dire tout ce que cette brave et digne femme avait inventé de ruses maternelles et de stratagèmes innocents pour ne pas abandonner son fils, serait chose impossible. Encore un pas, et probablement ses efforts allaient être couronnés d'un plein succès... Mais, hélas ! tout cet échafaudage de soins, de sollicitudes et de précautions, devait venir se briser contre une consigne vigilante et sévère. Il fallait prendre un parti pourtant. Renoncer au voyage de Crimée et rester à Marseille n'était plus possible à la cantinière; d'un autre côté, pouvait-elle laisser son enfant sans protection et sans appui dans une ville inconnue pour elle? Or, la pauvre mère en était là de ses angoisses, lorsqu'une femme du peuple, une vendeuse d'oranges, venue sur le quai pour débiter sa marchandise, et dont la sensibi-

lité s'était émue en face d'une si grande douleur, s'approche de la cantinière, et saisissant affectueusement sa main, lui dit en langue provençale : *Vaï, ploure pas, ma boueno! laisso-mi toun enfant. Se revenés, ti lou rendraï, sé revenés pas, lou gardaraï émé leï miou : n'aï déjà quatré, maï es égaou, fara lou cinquiémé, et Diou nous ajudara.* Une autre naissance extraordinaire était, à la même époque, l'objet des conversations des Anglais. Il y avait dans leur camp un soldat qui augmentait de jour en jour d'embonpoint, tandis que ses camarades maigrissaient à vue d'œil. Ce soldat semblait être une preuve vivante des paroles de son compatriote sir John Falstaff : « Le besoin et la misère enflent l'homme comme une outre. » Il se faisait en outre remarquer par sa modestie, son zèle pour le service et sa grande bravoure. Il avait prouvé sa valeur à la bataille d'Alma, et en avait donné des preuves encore plus brillantes à la bataille d'Inkermann en délivrant un camarade entouré de soldats russes. Une telle conduite devait lui valoir de l'avancement; mais il refusa modestement cette marque de distinction. L'étonnement fut à son comble lorsqu'il disparut un beau jour, et tout fit croire qu'il avait déserté. Toutefois, il revint au bout de quinze jours; mais dans quel état! souffrant, pâle, maigre; tout son embonpoint s'était évanoui. L'enquête à laquelle il fut soumis prouva que ce soldat, depuis sa disparition, était accouché d'un petit garçon dans une cabane tartare. Personne n'avait eu connaissance de son secret, excepté ce camarade qu'il avait sauvé à la bataille d'Inkermann, et qui n'était autre que son mari légitime depuis deux ans, car le déserteur était une femme. Pour suivre son mari, la fidèle Ecossaise s'était enrôlée. Le nouveau-né fut tiré de la cabane tartare, et servit à prouver l'authenticité de ce récit. Le fils du camp fut nommé, au milieu des cris d'enthousiasme, Almus-Inkermann, en souvenir des batailles auxquelles il avait pris part, malgré son extrême jeunesse. Cette intéressante famille avait obtenu un congé, et se trouvait en dernier lieu à Péra pour donner à Almus-Inkermann le temps de se reposer de ses services, bien longs pour son âge.

---

# XIII

**Premières dépêches annonçant la prise de Sébastopol. — Effets de cette nouvelle à Paris, dans les départements, à Londres, à Constantinople, à Turin, à Stockholm, à Athènes, à Saint-Pétersbourg. — Le général Pélissier est nommé maréchal de France. — Le vice-amiral Bruat est élevé à la dignité d'amiral. — Documents officiels. — Rapports du maréchal Pélissier, du général Niel, de l'intendant général Blanchot, du général Simpson.**

Le 11 septembre, comme un coup de foudre, éclata dans Paris la nouvelle de la prise de Sébastopol annoncée par des dépêches successives. A l'aide de ces dépêches nous allons présenter les événements, en quelque sorte heure par heure et à mesure qu'ils se produisaient. Après un feu terrible de toutes les batteries assiégeantes, qui avait duré plusieurs jours et avait semé la destruction et l'incendie tant dans la place que sur la flotte ennemie, le samedi 8 septembre, à midi, le signal de l'assaut fut donné, et cinq points des fortifications furent attaqués à la fois, savoir: en commençant à l'extrémité droite des attaques françaises, le redan du Carénage, placé à l'entrée de la baie de ce nom, la tour Malakoff, le grand Redan, le petit Redan et le Bastion central. De ces cinq attaques, une seule réussit complètement; mais c'était la principale, celle de la tour Malakoff, qui, une fois occupée, devait faciliter la prise des autres positions ou les rendre inutiles. Les dépêches suivantes des généraux Pélissier, Simpson et La Marmora rendent compte de cette période des opérations. La première dépêche du général Pélissier n'est pas datée de Crimée; elle a été envoyée de « Varna, le 9 septembre, 3 heures 35 minutes du matin, » et est ainsi conçue :

« L'assaut a été donné à midi à Malakoff. Ses réduits et le redan du Carénage ont été enlevés par nos braves soldats avec un enthousiasme admirable, au cri de: Vive l'Empereur! Nous nous sommes occupés de suite de nous y loger, et nous y avons réussi à Malakoff. Le redan du Carénage n'a pu être conservé devant la puissante artillerie qui frappait les premiers occupants de cet ouvrage, que notre solide installation à Malakoff ne tardera pas à faire tomber, ainsi que le Redan, dont nos braves alliés ont enlevé le saillant avec leur vigueur habituelle. Mais, comme au redan du Carénage, ils ont dû céder devant l'artillerie ennemie et de puissantes réserves. A la vue de nos aigles flottant sur Malakoff, le général de Salles a fait deux attaques sur le bastion Central. Elles n'ont pas réussi. Nos troupes sont rentrées dans leurs tranchées. Nos pertes sont sérieuses, et je ne puis encore les préciser. Elles sont amplement compensées, car la prise de Malakoff est un succès dont les conséquences sont immenses. »

La dépêche du général Simpson est datée du samedi 8 septembre, 11 heures 35 minutes du soir; elle est ainsi conçue :

« Les forces alliées ont attaqué les défenses de Sébastopol aujourd'hui à midi. L'assaut de Malakoff a été couronné de succès, et cet ouvrage est entre les mains des Français. L'attaque des Anglais sur le Redan n'a pas réussi. »

Voici maintenant, sur les résultats de cette journée du 8, les dépêches du prince Gortschakoff adressées à son gouvernement. La première est datée du 8 septembre à midi; elle ne contient que ces mots :

« L'ennemi reçoit constamment de nouveaux renforts. Le bombardement contre la place est très-violent. »

Une autre dépêche du prince Gortschakoff, datée du 8, 10 heures du soir, porte :

« La garnison de Sébastopol, après avoir soutenu un feu d'enfer, a repoussé aujourd'hui six assauts, mais il lui a été impossible de chasser l'ennemi du bastion Korniloff. Nos braves troupes, qui ont résisté jusqu'à la dernière extrémité, passent dans la partie septentrionale de Sébastopol. L'ennemi n'a trouvé dans la partie méridionale que des ruines ensanglantées. »

Pour ne pas scinder les informations russes, nous donnons tout de suite une troisième dépêche du prince Gortschakoff, portant la date du 9 septembre, et qui confirme l'abandon définitif de la ville de Sébastopol par les troupes russes. Voici comment s'exprime ce général :

« Le passage de la garnison dans la partie septentrionale de la place s'est opéré avec un succès extraordinaire : nous n'avons perdu en cette occasion que près de 100 hommes. Nous avons seulement laissé dans la partie méridionale 500 hommes grièvement blessés. »

Nous arrivons à la journée du dimanche 9 septembre. Voici, pour débuter, une deuxième dépêche du général Pélissier, datée du 9 septembre, 8 heures du matin, redoute Brancion. (Cette dépêche n'arriva à Paris qu'après la troisième qui lui est postérieure en date.)

« Karabelnaïa et la partie sud de Sébastopol n'existent plus. L'ennemi, voyant notre solide occupation à Malakoff, s'est décidé à évacuer la place, après avoir ruiné et fait sauter par la mine presque toutes les défenses. Passant la nuit au milieu de mes troupes, je puis vous assurer que tout a sauté dans Karabelnaïa, et, d'après ce que j'ai pu voir, il doit en être de même devant nos attaques de gauche. Cet immense succès fait le plus grand honneur à nos troupes. Je vous donnerai le détail de nos pertes de la journée, qui, après tant de combats opiniâtres, ne peuvent être que sérieuses. Demain, je pourrai préciser les résultats de cette grande journée, dont les généraux Bosquet et Mac-Mahon ont en grande partie les honneurs. Tout est paisible sur la Tchernaïa, et nous y veillons. »

De son côté, le vice-amiral Bruat qui, de la flotte, observait ce qui se passait dans le port de Sébastopol pour agir selon les circonstances, écrivait au ministre de la marine le dimanche à 10 heures 15 minutes du matin :

« L'assaut a été donné hier à midi à la tour Malakoff, et plus tard au grand Redan et au bastion Central. Un coup de vent du nord a retenu les vaisseaux au mouillage. Les bombardes, pour pouvoir tirer, ont dû entrer dans la baie de Streleska ; elles ont lancé sur le bastion de la Quarantaine et le fort Alexandre 600 bombes. Les six bombardes anglaises, également mouillées dans la baie de Streleska, ont tiré à peu près le même nombre de bombes. Cette nuit, de violentes explosions, de vastes incendies, nous ont fait supposer que les Russes évacuaient la ville. Aujourd'hui, nous avons reconnu que les vaisseaux russes étaient coulés. Le pont était couvert de troupes qui se retiraient dans le nord ; à partir de huit heures, il était coupé. Il ne reste plus dans le port, amarrés près du fort Catherine, que quelques navires à vapeur. Je me suis approché ce matin, sur le *Brandon*, des batteries de la Quarantaine, et je me suis assuré qu'elles étaient évacuées. En ce moment elles viennent de sauter. Nos soldats sont sortis des tranchées et se répandent en groupes isolés sur les remparts de la ville, qui paraissent complètement abandonnés. »

Dans la journée du dimanche 9, le général La Marmora, qui avait pris position à Kadi-Koï, mandait à son gouvernement :

« L'assaut général donné à Sébastopol, dans la journée d'hier, a été couronné par un succès éclatant. La tour de Malakoff a été prise par le corps d'armée du général Bosquet. Nos soldats, bien qu'ils n'aient pas pris part à l'assaut, ont eu 40 hommes hors de combat, pendant qu'ils étaient dans les tranchées. Les Français et les Anglais ont donné l'assaut avec un véritable héroïsme. Pendant la nuit, les Russes se sont retirés, après avoir brûlé la ville, fait sauter les ouvrages de défense, les édifices et avoir coulé leurs derniers vaisseaux. »

Par une seconde dépêche, datée de dimanche soir, le général Simpson marque ce qui suit :

« Sébastopol est au pouvoir des alliés. Pendant la nuit et dans la matinée d'aujourd'hui les Russes ont évacué la partie sud de la ville, après avoir fait sauter les magasins et les défenses, et en mettant le feu à la ville. Le pont qui communique avec la partie nord de la ville est rompu. Tous les navires de guerre ont été brûlés, à l'exception de trois vapeurs qui restent dans le port. L'amiral Lyons annonce, de son côté, que les Russes ont coulé tous leurs vaisseaux de ligne. »

Sur les pertes des Anglais, une dépêche, non datée, du général Simpson, dit qu'elles sont graves, mais qu'il n'y a pas eu d'officiers généraux tués.

Une troisième dépêche du général Pélissier, datée du 9 septembre, 8 heures du soir, clôt la série des premières informations : elle s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui j'ai constaté que l'ennemi avait coulé ses vapeurs. Son œuvre de destruction a continué sous le feu de nos bombes. Des mines sautant successivement et sur plusieurs points m'ont fait un devoir de différer d'entrer dans la place, qui ne présente plus qu'un vaste foyer d'incendie. Toutefois, serré d'un peu près par notre feu, le prince Gortschakoff demande un armistice pour enlever ses blessés près du fort Saint-Paul, le pont par prudence ayant été rompu par ses ordres. Je rassemble les états des pertes et vous en aurez le chiffre dès qu'il me sera bien connu. Tout va bien ; nous veillons à la Tchernaïa. »

Nous ajoutons comme épilogue l'extrait suivant de la *Correspondance autrichienne :*

« Le consul anglais à Bucharest a expédié la dépêche suivante : Malakoff et la partie sud de Sébastopol ont été évacués par les Russes dans la journée du 9 septembre. Les Russes ont brûlé tous leurs vaisseaux. Malakoff et la partie sud de Sébastopol sont occupés par les alliés. »

Enfin, le bulletin de la Bourse de Vienne contenait la mention suivante sous la date du lundi 10 septembre :

« Aujourd'hui la nouvelle de la prise de la tour Malakoff était confirmée. »

Ainsi c'était bien la prise de Sébastopol qui se trouvait de toutes parts annoncée. Le 11, la voix solennelle du canon tonna au sein de la capitale. Le soir les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières furent illuminés. Le lendemain, 12, une nouvelle dépêche du général Pélissier établissait en ces termes la grandeur du résultat :

« Crimée, 10 septembre 1855, 11 heures du soir.

« J'ai parcouru aujourd'hui Sébastopol et ses lignes de défense. La pensée ne peut se faire un tableau exact de notre victoire dont l'inspection des lieux peut seule donner toute l'étendue.

« La multiplicité des travaux de défense et les moyens matériels qui y ont été appliqués dépassent beaucoup ce qui s'était vu dans l'histoire des guerres. La prise de Malakoff, qui a contraint l'ennemi de fuir devant nos aigles déjà trois fois victorieuses, a mis entre les mains des alliés un matériel et des établissements immenses, dont il est impossible encore de préciser l'importance. Demain les troupes occuperont Karabelnaïa et la ville, et, sous leur protection, une commission anglo-française s'occupera de faire le recensement du matériel que l'ennemi nous a abandonné. La joie de nos soldats est bien grande, et c'est aux cris de *Vive l'Empereur!* que dans leur camp ils célèbrent leur victoire. »

Le soir, il y eut encore des illuminations. Le 13 un *Te Deum* fut chanté en grande pompe à Notre-Dame en présence de l'Empereur, des hauts

fonctionnaires et des corps constitués. A la cérémonie assistait Abd-el-Kader. Chose merveilleuse et qui n'est pas une des moindres preuves des irrésistibles progrès de la civilisation, de voir un musulman, l'ancien ennemi de la France, grave et recueilli dans une basilique chrétienne! Le même jour des représentations gratuites eurent lieu dans les principaux théâtres de Paris. On chanta des cantates; on lut des pièces de vers qui célébraient la victoire et qui furent accueillies avec un enthousiasme indicible. La ville était pavoisée des drapeaux, fraternellement unis, des puissances alliées. Le soir, elle resplendissait d'illuminations. La nouvelle fut reçue avec le même transport dans les départements. A Rennes, à Bordeaux, à Limoges, au Havre, à Strasbourg, à Valenciennes, à Angers, à Evreux, à Elbeuf, etc., comme à Lille, à Laon, à Nantes, à Rouen, à Amiens, l'émotion était indescriptible. A Lyon, le premier acte des *Mousquetaires de la Reine* venait de commencer au Grand-Théâtre, lorsqu'on vit tout à coup le commissaire de police, auquel un pli venait d'être remis, ceindre son écharpe, quitter précipitamment sa loge, s'avancer sur le devant des premières, et réclamer du geste le silence de la scène et l'attention des spectateurs; puis il donna connaissance de la dépêche. Sa lecture était à peine terminée qu'une formidable acclamation retentit dans toute la salle. Deux mille spectateurs se levèrent dans une agitation et un enthousiasme inexprimables. Peu à peu la salle se vida; les endroits publics se remplirent comme par enchantement; des groupes se formèrent partout, et la grande nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Dans les cafés, dans les cercles, l'émotion, les conversations animées, l'air d'allégresse empreint sur toutes les figures, disaient assez quelle part prenait la population lyonnaise à cet événement, dont la portée immense était comprise de tous, succès décisif, avant-coureur d'un triomphe complet et de la ruine définitive de l'ennemi. A Versailles, les monuments publics étaient illuminés. Les maisons particulières avaient, à tous les étages, des lanternes aux mille couleurs. Les rues de la Paroisse, Duplessis, de l'Orangerie, les boulevards offraient un aspect qui rappelait les plus grandes fêtes. Des fenêtres et d'un grand nombre de jardins partaient des feux d'artifice. Dans toutes les rues retentissaient de joyeuses acclamations. Les voyageurs, arrivés le soir par les chemins de fer, rapportaient qu'à la tombée de la nuit, toutes les villes et tous les villages de leur parcours s'illuminaient et se pavoisaient de drapeaux tricolores.

A Londres, lorsque la nouvelle fut connue, la population témoigna l'enthousiasme le plus véhément. Le 10, à onze heures du soir, les journaux avaient peine à satisfaire à toutes les demandes du public qui se pressait dans leurs bureaux. A huit heures du soir, une foule immense était agglomérée devant Mansion-House et la Bourse, dans la pensée que le lord-maire, en grande tenue, proclamerait officiellement la victoire, comme cela avait

été fait lors de la victoire de l'Alma. La proclamation n'eut pas lieu, parce qu'à Mansion-House il n'était parvenu encore aucune dépêche officielle de lord Panmure. La foule, après avoir attendu un peu, se dispersa. Vers neuf heures, les canons du parc Saint-James et ceux de la Tour de Londres proclamèrent la victoire; les cloches des principales églises sonnaient à toute volée. La dépêche fut lue dans les théâtres, aux applaudissements du public; on jouait le *God save the Queen* et *Partant pour la Syrie.* A Birmingham, on sut la nouvelle par le télégraphe, à six heures, et aussitôt la ville entière fut en proie à la plus vive allégresse. L'illumination fut générale et spontanée. Il en fut de même à Greenwich, à Woolwich, à Depsford, partout. Constantinople s'illumina pendant trois jours. Turin se mit en fête. La France, la Grande-Bretagne, la Turquie, la Sardaigne resplendissaient d'allégresse. A Stockholm, la joie publique fut immense. Aussitôt que la chute de Sébastopol fut mise hors de doute, un comité choisi parmi les habitants les plus notables décida que toute la ville et les jardins seraient illuminés, ce qui eut lieu, sans qu'il en coûtât rien à la commune. La même manifestation se produisit dans la plupart des villes de Suède. A Athènes, tous les ministres se rendirent auprès de M. Mercier, ministre de France, et de M. Wyse, ministre d'Angleterre, pour les complimenter sur la victoire des alliés.

Au contraire, la nouvelle de la prise de Sébastopol plongea Saint-Pétersbourg dans une consternation générale. La population, trompée sur la situation des choses en Crimée, se croyait à la veille d'un succès. Ce revers fut un coup de foudre. La Cour seule était informée des progrès des assiégeants et pouvait s'attendre à une catastrophe. Le czar avait reçu du prince Gortschakoff l'avis du profond découragement de ses troupes, et c'est pour relever leur moral que l'empereur Alexandre s'était décidé à aller en Crimée.

En France, immédiatement après avoir reçu la nouvelle de la prise de Sébastopol, l'Empereur ordonna au ministre de la guerre de transmettre au général Pélissier le dépêche suivante : « Honneur à vous! honneur à notre brave armée! Faites à tous mes sincères félicitations. » En même temps, le ministre de la guerre écrivait au général Pélissier : « L'Empereur vous charge de féliciter en son nom l'armée anglaise pour la constante bravoure et la force morale dont elle a fait preuve pendant cette longue et pénible campagne. »

Le général Pélissier, à qui on devait ce triomphe, fut nommé maréchal de France, tandis que le vice-amiral Bruat était élevé à la dignité d'amiral. On savait que ce grand succès n'avait pas été obtenu sans des pertes douloureuses, et l'on attendait avec impatience les rapports détaillés de cette mémorable affaire. Le 25 septembre, le *Moniteur* publia un premier rapport du général Pélissier, qui n'offrait en quelque sorte qu'un tableau d'en-

semble esquissé à grands traits. Le rapport détaillé et définitif, dont la rédaction ne pouvait se faire qu'après la réception de tous les rapports particuliers, qu'il devait résumer, arriva presque en même temps, et parut au *Moniteur* du 26 septembre. Nous croyons devoir le reproduire *in extenso :*

«Grand quartier général, à Sébastopol, le 14 septembre 1855.

« Monsieur le Maréchal,

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, ainsi que je le lui avais annoncé par ma dépêche du 11, mon rapport sur la prise de Sébastopol. Le moment de cet assaut semblait être arrivé. A la gauche, les travaux du génie étaient parvenus depuis quelque temps à 30 et 40 mètres du bastion du Mât (n° 4 des Russes) et du bastion Central (n° 5 des Russes). A la droite, nos cheminements, poussés très-activement sous la protection du feu soutenu de l'artillerie, ouvert depuis le 17, n'étaient plus qu'à 25 mètres du saillant de Malakoff et du petit redan du Carénage. L'artillerie avait achevé près de cent batteries en parfait état, parfaitement approvisionnées et présentant un ensemble de 350 bouches à feu aux attaques de gauche et de 250 aux attaques de droite. De leur côté, les Anglais, bien qu'arrêtés par les difficultés du terrain, étaient arrivés à environ 200 mètres du grand Redan (bastion n° 3 des Russes), sur lequel ils se dirigeaient, et ils avaient environ 200 bouches à feu en batterie. Les Russes, mettant le temps à profit, élevaient du côté de Malakoff une seconde enceinte qu'il importait de ne pas laisser terminer. Enfin, l'armée de secours venait d'être battue complètement, le 16, sur la Tchernaïa ; elle y avait fait des pertes considérables, et il n'était pas probable qu'elle vînt de nouveau, pour dégager la place, se jeter sur ces positions, que nous avions rendues plus fortes, et où nous étions en mesure de repousser tous les efforts de l'ennemi. Il fut donc convenu entre le général Simpson et moi que nous livrerions une attaque décisive. Les généraux commandant l'artillerie et le génie des deux armées se rangèrent unanimement à cette opinion. Le 8 septembre fut le jour fixé pour cette attaque. Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de l'exposer à Votre Excellence, l'ennemi devait être abordé sur les points principaux de sa vaste enceinte, afin de l'empêcher de diriger toutes ses réserves contre une même attaque et de lui donner des inquiétudes sur la ville où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite. Le général de Salles, avec le 1er corps renforcé d'une brigade sarde, dont le général de La Marmora m'avait offert le concours, devait, à gauche, attaquer la ville ; au centre, les Anglais devaient s'emparer du grand Redan ; enfin, à notre droite, le général Bosquet devait attaquer Malakoff et le petit redan du Carénage (bastion n° 2 des Russes), points saillants de l'enceinte de Karabelnaïa.

« Les dispositions suivantes avaient été prises sur chacune de ces atta-

ques. A la gauche, la division Levaillant (2e du 1er corps, brigade Couston: 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rogié; 21e de ligne, lieutenant-colonel Villeret; 42e de ligne, lieutenant-colonel de Mallet; brigade Trochu : 46e de ligne, lieutenant-colonel Le Banneur ; 80e de ligne, colonel Laterrade), chargée de l'attaque du bastion Central et de ses lunettes, était placée dans les parallèles les plus avancées. A sa droite était la division d'Autemarre (brigade Niol : 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Garnier; 19e de ligne, colonel Guignard; 26e de ligne, colonel de Sorbiers; brigade Breton : 39e de ligne, colonel Comignan; 74e de ligne, colonel Guyot de Lespart), qui devait pénétrer sur les traces de la division Levaillant et s'emparer de la gorge du bastion du Mât et des batteries qui y ont été élevées. La brigade sarde du général Cialdini, placée à côté de la division d'Autemarre, devait attaquer le flanc droit du même bastion. Enfin, la division Bouat (4e du 1er corps, général Lefèvre : 10e chasseurs à pied, commandant Guiomard; 18e de ligne, colonel Dantin; 79e de ligne, colonel Grenier ; 2e brigade, général de la Roquette ; 14e de ligne, colonel de Négrier; 43e de ligne, colonel Broutta), et la division Paté (3e du 1er corps; brigade Beuret : 6e bataillon de chasseurs à pied, commandant Fermier de la Prévotais ; 28e de ligne, colonel Lartigues; 98e de ligne, colonel Conseil-Dumesnil; brigade Bazaine : 1er régiment de la légion étrangère, lieutenant-colonel Martenot de Cordoue; 2e régiment de la légion étrangère, colonel de Chabrières), servaient de réserve à la division Levaillant ; de plus, et pour parer de ce côté aux éventualités qui pouvaient se produire, j'avais fait venir de Kamiesch et mis sous les ordres du général de Salles les 30e et 35e de ligne, qui avaient été placés à l'extrême gauche et assuraient fortement de ce côté la possession de nos lignes.

« Devant Karabelnaïa, ainsi que je l'ai déjà dit, notre attaque devait se faire sur trois directions; à gauche, sur Malakoff et son réduit; à droite, sur le petit redan du Carénage; et au centre, sur la courtine qui unit ces deux ouvrages. Le système de Malakoff était évidemment le point le plus important de l'enceinte ; sa prise devait entraîner forcément la ruine successive des défenses de la place, et j'avais ajouté aux troupes dont disposait déjà le général Bosquet toute l'infanterie de la garde impériale. L'attaque de gauche sur Malakoff était confiée au général de Mac-Mahon (1re division du 2e corps), 1re brigade, colonel Decaen; 1er zouaves, colonel Colineau, et 7e de ligne, colonel Decaen; 2e brigade, général Vinoy; 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Gambier; 20e de ligne, colonel Orianne; 27e de ligne, colonel Adam, qui avait en réserve la brigade Wimpfen (3e de zouaves, colonel Polhès; 50e de ligne, lieutenant-colonel Nicolas, et tirailleurs algériens, colonel Rose), tirée de la division Camou, et les deux bataillons de zouaves de la garde (colonel Jannin).

« L'attaque de droite sur le Redan était confiée au général Dulac (bri-

gade Saint-Pol : 17e chasseurs à pied, commandant de Férussac; 57e de ligne, colonel Dupuis; 85e de ligne, colonel Javel; 2e brigade, général Bisson; 10e de ligne, commandant de Lacontrie; 61e de ligne, colonel de Taxis), ayant en réserve la brigade Marolles (15e de ligne, colonel Guérin; 96e de ligne, colonel Malherbe), de la division d'Aurelles, et le bataillon de chasseurs à pied de la garde (commandant Cornulier de Lucinière). Enfin, le général de La Motterouge (brigade du général Bourbaki : 4e chasseurs à pied, commandant Clinchant; 86e de ligne, colonel de Berthier; 100e de ligne, colonel Mathieu; 2e brigade, colonel Picard; 91e de ligne, colonel Picard; 49e de ligne, colonel Kerguern) commandait l'attaque du centre par le milieu de la courtine, ayant en réserve les voltigeurs (colonels Montéra et Douay) et les grenadiers (colonels Blanchard et Dalton) de la garde, sous les ordres directs du général de division de la garde Mellinet, ayant sous lui les généraux de brigade de Pontevès et de Failly.

« Pour le placement de ces troupes, nos tranchées avaient été décomposées en trois quartiers, dont chacun devait contenir dans sa partie avancée la presque totalité de la division d'attaque, et les réserves devaient trouver place tant dans les anciennes tranchées bien calculées pour les contenir, que dans les ravins de Karabelnaïa et du Carénage. Il était essentiel pour mieux tromper l'ennemi que le rassemblement de toutes ces troupes pût se faire sans être éventé ; aussi toutes les lignes de communication conduisant à nos places d'armes avancées avaient-elles été suivies avec grand soin, et, partout où l'on pouvait être vu, les crêtes couvrantes avaient été assez relevées pour donner un défilement suffisant. Aux attaques de gauche comme à celles de droite, des détachements du génie et de l'artillerie munis d'outils étaient désignés pour être placés en tête de chaque colonne d'attaque. Les sapeurs du génie devaient, avec les auxiliaires d'avant-garde de chaque attaque, être prêts à jeter des ponts, dont ils avaient appris la manœuvre et dont les matériaux étaient disposés à l'avance en première ligne. Les canonniers devaient être munis de tout ce qui est nécessaire, marteaux, égorgeoirs, étoupilles, etc., pour être prêts à enclouer ou désenclouer les pièces, selon le cas, et à retourner, si cela était possible, contre l'ennemi celles que nous aurions conquises. De plus, dans les premiers bataillons de chaque attaque, un certain nombre d'hommes devaient être munis d'outils à manche court pouvant se porter au ceinturon de cartouchière, pour ouvrir des passages, combler des fossés, retourner les traverses, accomplir, en un mot, les travaux urgents et si importants du premier moment. En outre, des réserves de batteries de campagne avaient été préparées de manière à pouvoir rapidement venir prendre part à l'action. Aux attaques de gauche, une batterie de campagne devait être placée dans une carrière voisine de l'enceinte, avec ses chevaux à portée, ses canonniers pourvus de bricoles pour en déboucher au besoin; deux au-

tres batteries (de la 1re division) devaient se tenir au Clocheton; enfin une quatrième devait se porter à l'extrême gauche du Lazaret. Aux attaques de droite, une réserve de 24 bouches à feu de campagne devait être placée, savoir : 12 bouches à feu divisionnaires à l'ancienne batterie de Lancastre, et 12 bouches à feu de la garde à la redoute Victoria. Des travailleurs postés sur des points désignés devaient, au moment opportun, préparer les voies à cette artillerie. Afin d'être prêt à tout événement, la 1re brigade de la division d'Aurelles était postée de manière à repousser, avec l'aide des batteries et des redoutes existant dans cette direction, toute entreprise de l'ennemi sur les contreforts d'Inkermann.

« Du côté de nos lignes, le général Herbillon avait l'ordre de faire garnir les positions de la Tchernaïa en faisant prendre les armes à son infanterie, monter à cheval sa cavalerie, et atteler son artillerie à l'heure fixée pour l'attaque. J'avais, en outre, fait descendre près de lui la brigade de cuirassiers du général de Forton. Le général de La Marmora était prévenu de ces dispositions. Quant au général d'Allonville, il devait, dans la nuit du 7 au 8, se replier de la vallée de Baïdar pour venir prendre, près du pont de Kreutzen, une position de concentration avantageuse pour le cas où l'armée de secours aurait voulu nous menacer à l'extérieur. D'un commun accord, nous nous étions arrêtés, le général Simpson et moi, à l'heure de midi pour donner l'assaut. L'heure choisie avait plusieurs avantages : elle nous donnait des chances favorables pour espérer de surprendre brusquement l'ennemi, et, dans le cas où l'armée russe de secours aurait voulu faire une tentative désespérée pour dégager la place, il lui eût été impossible de prononcer, avant la fin du jour, un mouvement vigoureux contre nos lignes; quel que fût le résultat de notre attaque, nous avions jusqu'au lendemain matin pour aviser.

« Dans la matinée du 8, l'artillerie de nos attaques de gauche, qui, depuis le 5 au point du jour, avait entretenu un feu violent, continua d'écraser l'ennemi de ses projectiles; aux attaques de droite, nos batteries tirèrent vivement aussi, mais en continuant soigneusement les allures qu'elles avaient prises quelques jours auparavant, en vue de ce qui devait se passer.

« Vers huit heures, le génie avait lancé sur le bastion Central deux mines de projection chargées chacune de 100 kilogrammes de poudre, et à la même heure, il avait fait jouer en avant de nos cheminements, sur le front de Malakoff, trois fourneaux chargés ensemble de 1,500 kilogrammes de poudre, afin de rompre les galeries inférieures du mineur russe. La possession du système Malakoff devant décider du gain de la journée, les autres attaques lui avaient été subordonnées, et il était entendu avec le général Simpson que les Anglais ne se porteraient sur le grand Redan qu'au signal que je lui ferais que nous étions assurés de Malakoff. De même le général

de Salles ne devait lancer ses troupes qu'au moment que je lui indiquerais par un autre signal.

« Un peu avant midi, toutes les troupes étaient parfaitement en ordre sur les points indiqués, et les autres dispositions étaient ponctuellement exécutées. Le général de Salles était prêt; le général Bosquet était au poste qu'il avait choisi dans la 6e parallèle, et moi-même j'étais arrivé, avec les généraux Thiry, de l'artillerie, Niel, du génie, et de Martimprey, mon chef d'état-major général, à la redoute Brancion, que j'avais prise pour quartier général. Les montres avaient été réglées. A midi juste, toutes nos batteries cessèrent de tonner pour reprendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi. A la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, Dulac et de La Motterouge sortent des tranchées. Les tambours et les clairons battent et sonnent la charge, et, au cri de *Vive l'Empereur!* nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment solennel. La 1re brigade de la division Mac-Mahon, le 1er de zouaves en tête, suivi du 7e de ligne, ayant à sa gauche le 4e chasseurs à pied, s'élance contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff. La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes; mais enfin ils parviennent sur le parapet, garni de Russes qui se font tuer sur place et qui, à défaut de fusil, se font arme de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Il y eut là une lutte corps à corps, un de ces combats émouvants dans lequel l'intrépidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule leur donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakoff pour ne plus en être arraché.

« A droite et au centre, avec ce même élan qui avait renversé tous les obstacles et refoulé au loin l'ennemi, les divisions Dulac et de La Motterouge, entraînées par leurs chefs, s'étaient emparées du petit redan du Carénage et de la courtine, en poussant même jusque sur la seconde enceinte en construction. Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués. Mais ce premier et éclatant succès avait failli nous coûter bien cher. Frappé d'un gros éclat de bombe au côté droit, le général Bosquet avait dû quitter le champ de bataille. J'avais confié le commandement au général Dulac qui a été parfaitement secondé par le général de Cissey, chef d'état-major au 2e corps. Le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblait les fossés, ouvrait des passages, jetait des ponts. La seconde brigade du général de Mac-Mahon s'avançait rapidement pour le renforcer dans Malakoff. Je fis le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand Redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville. Les Anglais avaient 200 mètres à franchir sous un terrible feu de

mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts; néanmoins, ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage. Elle descendit dans le fossé, qui a près de cinq mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe et enleva le saillant du Redan. Là, après un premier engagement qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvaient devant eux qu'un vaste espace libre criblé par les balles de l'ennemi, qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient mis hors de combat. Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal que les Anglais se décidèrent à évacuer le Redan, ils le firent en si ferme contenance que l'ennemi n'osa s'avancer sur leurs pas.

« Cependant à la gauche, au signal convenu, les colonnes de la division Levaillant, commandées par les généraux Coustou et Trochu, se précipitaient tête baissée sur le flanc gauche du bastion Central et la lunette de gauche. Malgré une grêle de balles et de projectiles et après une lutte très-vive, l'élan et la vigueur de ces braves troupes triomphèrent d'abord de la résistance de l'ennemi, et, malgré les difficultés accumulées devant elles, elles pénétrèrent dans les deux ouvrages. Mais l'ennemi, replié derrière des traverses successives, tenait ferme partout. Une fusillade meurtrière partait de toutes les crêtes; des pièces démasquées au moment même et des canons de campagne amenés sur plusieurs points vomissaient la mitraille et décimaient les nôtres. Les généraux Coustou et Trochu, qui venaient d'être blessés, avaient dû remettre leur commandement; les généraux Rivet et Breton étaient tués; plusieurs fougasses que l'ennemi fit jouer, produisirent un moment d'hésitation; enfin, un retour offensif, fait par de nombreuses colonnes russes, força nos troupes à abandonner les ouvrages qu'elles avaient enlevés et à se retirer dans nos places d'armes avancées. Nos batteries de cette partie des attaques, habilement dirigées par le général Lebœuf, auquel le contre-amiral Rigault de Genouilly prêtait comme toujours son concours si dévoué et si éclairé, modifièrent leur tir en l'activant et forcèrent l'ennemi à s'abriter derrière ses parapets. Le général de Salles, faisant avancer la division d'Autemarre, préparait pendant ce temps une seconde et redoutable attaque; mais nous étions assurés de la possession de Malakoff, et je lui fis dire de ne pas la lancer. La possession de cet ouvrage nous était cependant énergiquement disputée. Au moyen des batteries de la Maison-en-Croix, de l'artillerie de ses vapeurs, de canons de campagne amenés sur des points favorables, et des batteries du nord de la rade, l'ennemi nous inondait de mitraille, de projectiles de toute nature, et portait le ravage dans nos rangs. Le magasin à poudre de la batterie russe de la Poterne venait de faire explosion en augmentant nos pertes et en faisant disparaître un moment l'aigle du 91e. Bon nombre

d'officiers supérieurs et autres étaient ou blessés ou tués : les généraux de Saint-Pol et de Marolles étaient morts glorieusement, et les généraux Mellinet, de Pontevès, Bourbaki, avaient été blessés à la tête de leur troupe. Trois fois les divisions Dulac et de La Motterouge s'emparent du Redan et de la courtine, et trois fois elles sont obligées de se replier devant le feu terrible d'artillerie et devant les masses profondes qu'elles trouvent devant elles. Cependant les deux batteries de campagne en réserve au Lancastre descendent au trot, franchissent les tranchées, s'établissent audacieusement à demi-portée de canon, et parviennent à éloigner les colonnes ennemies et les vapeurs. Uue partie de ces deux divisions, soutenues dans cette lutte héroïque par les troupes de la garde, qui s'est couverte de gloire dans cette journée, s'établissent alors sur toute la gauche de la courtine, d'où l'ennemi ne les chassera plus. Durant ces combats renouvelés de la droite et du centre, les Russes redoublaient d'efforts pour reconquérir Malakoff. Cet ouvrage, qui est une sorte de citadelle en terre de 450 mètres de longueur sur 150 mètres de largeur, armé de 62 pièces de divers calibres, couronne un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg de Karabelnaïa, prend de revers le Redan attaqué par les Anglais, n'est qu'à 1,200 mètres du port sud, et menace non-seulement le seul mouillage resté aux vaisseaux, mais encore la seule voie de retraite des Russes, le pont jeté par eux d'une rive à l'autre de la rade. Aussi, pendant les premières heures de cette lutte des deux armées, les Russes renouvelèrent-ils constamment leurs tentatives. Mais le général Mac-Mahon avait reçu successivement pour résister à ces combats incessants la brigade Vinoy, de sa division, les zouaves de la garde, la réserve du général Wimpffen et une partie des voltigeurs de la garde; partout il fit tête à l'ennemi, qui fut toujours repoussé. Les Russes voulurent faire cependant une tentative dernière et désespérée : formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage, et trois fois ils furent obligés de se retirer, avec des pertes énormes, devant la solidité de nos troupes.

« Après cette dernière lutte, qui se termina vers cinq heures du soir, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent jusqu'à la nuit à nous envoyer quelques projectiles qui ne nous firent plus beaucoup de mal. Les détachements du génie et de l'artillerie qui, pendant le combat, s'étaient ou bravement battus ou activement employés à leur mission spéciale, se mirent aussitôt à l'œuvre, sous la direction de leurs officiers, pour exécuter les travaux urgents dans l'intérieur de l'ouvrage. D'après mes ordres, les généraux Thiry et Niel faisaient prendre, par les généraux Beuret et Frossard, commandant l'artillerie et le génie du 2e corps, toutes les dispositions propres à nous consolider définitivement dans Malakoff et sur la partie de la courtine restée en notre pouvoir, de manière à résister, au besoin, à une attaque nocturne de l'ennemi, et à

être en mesure de lui faire évacuer le lendemain le petit redan du Carénage, la Maison-en-Croix et toute cette portion de ses défenses. Ces dispositions devinrent inutiles. L'ennemi, désespérant de reprendre Malakoff, venait de s'arrêter à un grand parti : il évacuait la ville. Vers la fin du jour, j'en avais eu le pressentiment ; j'avais vu de longues files de troupes et de bagages défiler sur le pont, en se rendant sur la rive nord ; bientôt des incendies se manifestant sur tous les points levèrent tous nos doutes. J'aurais voulu pousser en avant, gagner le pont et fermer la retraite à l'ennemi ; mais l'assiégé faisait à tout moment sauter ses défenses, ses magasins à poudre, ses édifices, ses établissements ; ces explosions nous auraient détruits en détail et rendaient cette pensée inexécutable : nous restâmes en position, attendant que le jour se fît sur cette scène de désolation. Le soleil, en se levant, éclaira cette œuvre de destruction, qui était bien plus grande encore que nous ne pouvions le penser ; les derniers vaisseaux russes mouillés la veille dans la rade étaient coulés ; le pont était replié ; l'ennemi n'avait conservé que ses vapeurs, qui enlevaient les derniers fugitifs et quelques Russes exaltés qui cherchaient encore à promener l'incendie dans cette malheureuse ville. Mais bientôt ces quelques hommes ainsi que les vapeurs furent contraints de s'éloigner et de chercher un refuge dans les anses de la rive nord de la rade. Sébastopol était à nous !

« Ainsi s'est terminé ce siége mémorable, pendant lequel l'armée de secours a été battue deux fois en bataille rangée, et dont les moyens de défense et d'attaque ont atteint des proportions colossales. L'armée assiégeante avait en batterie, dans les diverses attaques, environ 800 bouches à feu, qui ont tiré plus de 1,600,000 coups, et nos cheminements creusés pendant 336 jours de tranchée ouverte, en terrain de roc, et présentant un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues), avaient été exécutés sous le feu constant de la place et par des combats incessants de jour et de nuit. La journée du 8 septembre, dans laquelle les armées alliées ont eu raison d'une armée presque égale en nombre, non investie, retranchée derrière des défenses formidables pourvues de plus de 1,100 bouches à feu, protégée par les canons de la flotte et des batteries du nord de la rade, disposant encore de ressources immenses, restera comme un exemple de ce que l'on peut attendre d'une armée brave, disciplinée et aguerrie.

« Nos pertes, dans cette journée, sont de 5 généraux tués, 4 blessés et 6 contusionnés ; 24 officiers supérieurs tués, 20 blessés et 2 disparus ; 116 officiers subalternes tués, 224 blessés, 8 disparus, et 1,489 sous-officiers et soldats tués, 4,259 blessés, et 1,400 disparus : total, 7,551. Comme vous le voyez, monsieur le maréchal, ces pertes sont nombreuses ; beaucoup d'entre elles sont bien regrettables ; mais elles sont moins grandes encore que je ne pouvais le craindre. Tout le monde, depuis le général jusqu'au soldat, a fait glorieusement son devoir, et l'armée a bien mérité de la

patrie. J'aurai bien des récompenses à demander, bien des noms à faire connaître à Votre Excellence : ce sera l'objet d'un travail qui ne peut trouver place ici. Les flottes des amiraux Lyons et Bruat devaient venir s'embosser devant l'entrée de la rade de Sébastopol et opérer une diversion puissante. Mais il faisait un vent violent du nord-est. qui, déjà très-gênant pour nous à terre, rendait la mer furieuse et empêchait de songer à quitter le mouillage. Les bombardes anglaises et françaises purent néanmoins agir et tirèrent avec grand succès sur la rade, la ville et les différents forts maritimes. Comme toujours, les marins débarqués et les artilleurs de marine furent les dignes émules des canonniers de l'armée de terre, et se firent remarquer par la vigueur et la précision de leur tir. L'armée anglaise s'est conduite avec son intrépidité habituelle. Elle préparait une seconde attaque qui aurait sans doute triomphé des obstacles inattendus qu'avait rencontrés la première. Mais la position de Malakoff, qui était assurée, devait décider avec raison à contremander cette seconde attaque. La brigade sarde du général Cialdini, que le général de La Marmora avait bien voulu mettre à ma disposition pour renforcer le 1er corps, a supporté, avec l'aplomb de vieilles troupes, le feu terrible qui se croisait dans nos tranchées. Les Piémontais brûlaient du désir d'en venir aux mains ; l'attaque sur le bastion du Mât n'ayant pas dû avoir lieu, il n'a pas été possible de satisfaire l'ardeur de ces braves troupes. Comme toujours, nos blessés, et même ceux de l'ennemi, ont reçu les soins les plus empressés, les plus intelligents et les plus complets. Nous devons à la bonne organisation de tous nos services hospitaliers, et au dévouement du personnel qui en est chargé, la satisfaction d'en sauver un grand nombre. Je ne veux pas terminer ce rapport sans dire combien dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, j'ai eu à me louer de M. le major général Hugh Rose et de M. le lieutenant-colonel George Foley, commissaires de Sa Majesté Britannique auprès du commandant en chef de l'armée française, pour les nombreuses relations que j'ai eues à entretenir durant l'action avec M. le général en chef James Simpson. Veuillez agréer, etc. »

Voici maintenant le rapport du général Niel. On y remarquera une lucidité, une netteté parfaites, en même temps qu'une rare modestie, car, encore bien que le commandant du génie de l'armée d'Orient puisse à bon droit s'attribuer une notable part du succès des laborieux et pénibles travaux imposés aux valeureux officiers de tous grades, aux sous-officiers et soldats de cette armée d'élite, on ne trouvera dans ce rapport qu'un hommage continuel rendu au dévouement, à l'abnégation de ces instruments intelligents d'une pensée qui s'oublie elle-même :

« Sébastopol, le 11 septembre.

« Monsieur le maréchal, l'assaut a été donné à la place de Sébastopol le

8 septembre. Il nous a rendus maîtres de l'ouvrage de Malakoff, dont l'occupation rend la défense du faubourg à peu près impossible, et permet de couper la communication de la ville avec le nord de la rade. L'ennemi a reconnu que cette conquête était décisive. Après avoir fait plusieurs retours offensifs avec un courage auquel nous devons rendre hommage, voyant que ses efforts restaient sans résultat, il a commencé, dans la soirée, à évacuer la ville; dans la nuit, il l'a incendiée, et il a employé ses poudres à détruire lui-même ses travaux de défense et les grands établissements que depuis tant d'années la Russie accumulait dans cette forteresse. Il a coulé tous ses vaisseaux, frégates et autres bâtiments à voiles, ne conservant que ses bateaux à vapeur; enfin, il a replié le pont de radeaux par lequel il communiquait avec le fort du Nord, nous abandonnant ainsi la ville, le faubourg et tout ce qui se trouve au sud de la rade. La défense a été énergique ; sur plusieurs points nos attaques ont été repoussées; mais la principale, celle qui nous assurait le succès, n'est jamais restée douteuse. La 1re division du 1er corps, commandée aujourd'hui par le général de Mac-Mahon, a enlevé de prime abord l'ouvrage de Malakoff et s'y est maintenue héroïquement, comprenant qu'elle avait dans les mains les clefs de la place. Je vais vous rendre compte des dispositions qui avaient été prises pour diminuer le plus possible les nombreuses difficultés que présentait ce terrible assaut, donné, non à une place investie, à une garnison limitée, mais à une vaste forteresse défendue par une armée aussi nombreuse peut-être que celle qui l'attaquait. Aux attaques de la ville, nos cheminements étaient arrivés à 40 mètres du bastion Central (bastion n° 5 des Russes), et à 30 mètres du bastion du Mât (bastion n° 4). Aux attaques du faubourg de Karabelnaïa, les Anglais, arrêtés par les difficultés du terrain et par le feu de l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à environ 200 mètres du saillant du grand Redan (bastion n° 3), sur lequel se dirigeaient leurs cheminements.

« Devant le front de Malakoff, nous étions arrivés jusqu'à 25 mètres de l'enceinte qui entoure la tour Malakoff, et nos cheminements nous portaient à la même distance du petit redan du Carénage (bastion n° 2). Ce beau résultat était dû à l'incontestable supériorité que notre artillerie avait prise sur celle de l'ennemi. Les généraux en chef des armées alliées avaient arrêté les dispositions suivantes : L'attaque générale de la place était fixée au 8 septembre à midi. Le 5 au matin, l'artillerie des attaques de la ville et celle des attaques anglaises, qui jusque-là avaient ménagé leur feu, devaient le reprendre avec une grande vivacité. Jamais canonnade semblable n'avait été entendue : nous avions en batterie, dans les deux attaques, plus de 500 bouches à feu, les Anglais en avaient environ 200, et les Russes plus que nous. Le feu de l'ennemi endommageait nos tranchées, mais il nous faisait peu de mal. Le nôtre, malgré la grande éten-

due de la place, convergeait sur elle, et il a dû faire éprouver de très-grandes pertes à l'armée russe. Pendant les derniers jours qui ont précédé l'assaut, les travailleurs d'infanterie étaient principalement employés à agrandir les places d'armes les plus avancées, à élargir les défilés et à transporter sur place les moyens de passer les fossés. Le but de tous nos efforts, c'était la prise de l'ouvrage construit en arrière de la tour Malakoff. Cet ouvrage (redoute Korniloff des Russes), qui est une immense redoute, une sorte de citadelle en terre, occupe un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg Karabelnaïa. Il prend de revers le Redan, attaqué par les Anglais, et n'est qu'à 1,200 mètres du port du sud, sur lequel les Russes avaient construit un pont de radeaux devenu leur unique communication entre le faubourg et la ville. Le fort de Malakoff a 350 mètres de longueur et 150 mètres de largeur; ses parapets ont plus de 6 mètres de relief au-dessus du sol, et en avant d'eux se trouve un fossé qui, devant nos attaques, a 6 mètres de profondeur et 7 de largeur. Il est armé de 62 pièces de divers calibres. Dans la partie antérieure se trouve, enveloppée par le parapet, la tour Malakoff, dont les Russes n'ont conservé que le rez-de-chaussée, qui est crénelé. A l'intérieur de l'ouvrage, les Russes ont élevé une multitude de traverses sous lesquelles sont d'excellents blindages, où la garnison trouvait des abris et des couchettes disposées de chaque côté sur deux rangs de hauteur. Un officier du génie russe, qui a été fait prisonnier, porte à 2,500 hommes la garnison du fort de Malakoff, dont j'ai cru devoir vous donner la description pour vous faire juger des difficultés que nos soldats avaient à surmonter.

« Le front de Malakoff, qui a 1,000 mètres de longueur, est limité à notre gauche par le fort Malakoff, à notre droite par le redan du Carénage. Ce dernier ouvrage, qui n'était au commencement du siége qu'un simple redan, s'était transformé peu à peu en redoute fermée à la gorge et fortement armée. Les fronts extérieurs des deux redoutes de Malakoff et du Carénage étaient reliés par une courtine armée de 16 pièces, et, en arrière de cette enceinte, les Russes en élevaient une seconde qui réunissait les fronts de gorge des deux redoutes. Cette seconde enceinte, déjà en partie armée, n'avait pas encore de fossé présentant un obstacle sérieux. Quant au fossé de la première courtine et du redan du Carénage, la nature rocheuse du sol avait empêché l'ennemi de le creuser partout également, et sur plusieurs points on pouvait le passer sans trop de difficulté. Pour franchir les fossés, qui avaient une grande profondeur, nous avions imaginé un système de ponts se jetant en moins d'une minute par une manœuvre ingénieuse à laquelle nos sapeurs et des soldats d'élite avaient été exercés; ces ponts nous ont été fort utiles. L'artillerie française avait pris sur celle des Russes une si grande supériorité, qu'elle avait éteint presque tous les feux qui voyaient directement nos attaques; les embrasures com-

blées ne laissaient plus la crainte que nos colonnes fussent assaillies par la mitraille à la sortie des tranchées; les parapets étaient déformés et une partie des terres avait roulé dans les fossés; enfin, le fort Malakoff avait reçu une si grande quantité de bombes, envoyées par nos batteries et par celles des Anglais, que les pièces qui n'étaient pas vues directement avaient aussi leurs embrasures comblées, et que partout les terrassements avaient perdu leur forme primitive. Mais, en arrière des défenses situées en première ligne, les Russes avaient conservé beaucoup de pièces qu'on ne pouvait contre-battre qu'imparfaitement, et les colonnes de l'attaque Malakoff étaient exposées au feu de nombreuses batteries que les Russes avaient élevées au nord de la rade et dont les coups, quoique tirés à grande distance, ne laissaient pas que d'être dangereux.

« Vous savez, monsieur le Maréchal, que dès mon arrivée devant Sébastopol je n'ai pas hésité à penser que le véritable point d'attaque était la tour ou le mamelon de Malakoff, et que, cette opinion ayant été adoptée par le général Canrobert, on entreprit les attaques de droite qui ont été exécutées par le 2e corps. Du côté de la ville, on s'est contenté d'étendre vers leur gauche les cheminements exécutés par le 1er corps. Prenant les choses au point où elles se trouvaient lorsque l'assaut a été résolu, il n'était pas douteux que la possession du fort Malakoff amènerait un résultat décisif, et, d'un autre côté, il était à présumer que si l'on échouait sur ce point, le succès obtenu ailleurs serait sans grandes conséquences. Cependant on ne pouvait pas attaquer une place si étendue par un seul point; il fallait nécessairement maintenir dans les forces de l'ennemi la division qui résultait du grand développement de l'enceinte qu'il avait à défendre, et surtout lui donner de l'inquiétude sur la ville, où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite. C'est pour satisfaire à ces diverses considérations, c'est pour assurer le succès, tout en économisant le plus possible le sang de nos soldats dans la terrible lutte qui se préparait, que le général en chef décida qu'on donnerait d'abord l'assaut au front de Malakoff; que si cette attaque, qui se ferait sous ses yeux, réussissait, à son signal les Anglais attaqueraient le Redan et le 1er corps la ville, afin d'empêcher l'ennemi de venir concentrer tous ses efforts sur les troupes qui auraient pris possession du fort de Malakoff. Le front de Malakoff devait être attaqué par trois colonnes : celle de gauche, commandée par le général de Mac-Mahon, se portant directement sur le fort Malakoff par le front qui nous fait face et en le tournant un peu par la droite, avait pour mission de s'en emparer et d'y tenir à tout prix; celle de droite, division Dulac, devait marcher sur le redan du Carénage, l'occuper et détacher une brigade sur sa gauche pour tourner la seconde enceinte; enfin, celle du centre, division La Motterouge, partant de la sixième parallèle, ayant plus de chemin à parcourir, et arrivant un peu plus tard, devait enlever

la courtine, se porter ensuite sur la seconde enceinte, et envoyer une de ses brigades à l'aide de la première colonne, si celle-ci ne s'était pas encore emparée du fort Malakoff. L'importance de ces positions était telle qu'on ne pouvait pas mettre en doute que l'ennemi, s'il les perdait, ferait de grands efforts pour les reprendre. En conséquence, les troupes de la garde impériale étaient données pour réserve au 2ᵉ corps. Le chef de bataillon du génie Ragon, ayant sous ses ordres plusieurs brigades de sapeurs, marchant avec la première colonne, devait faire jeter des ponts sur les fossés, rechercher les mines, ouvrir partout le passage aux colonnes, et, dès qu'on serait maître du fort, le fermer à la gorge, et, pour s'opposer aux retours offensifs, ouvrir en arrière de grands passages pour l'arrivée des troupes et de l'artillerie.

« Le chef de bataillon du génie Renoux, attaché à la colonne de droite, et le capitaine Schœnnagel, attaché à celle du centre, ayant aussi des brigades de sapeurs sous leurs ordres, avaient à remplir une mission analogue. Toutes les dispsitions concernant le service du génie aux attaques de Malakoff avaient été prises par les soins du général Frossard, commandant le génie du 2ᵉ corps. A l'attaque de la ville, afin d'éviter les obstacles accumulés par l'ennemi au saillant du bastion du Màt, il avait été décidé que l'assaut principal serait donné au bastion Central entre son saillant et la lunette de gauche; que la colonne d'assaut, dès qu'elle serait établie dans le bastion Central, porterait une partie de ses forces vers la gorge du bastion du Màt, dont la face droite serait alors assaillie par une brigade sarde qui était venue prendre part aux opérations du 1ᵉʳ corps. Le général de division Dalesme, commandant le génie du 1ᵉʳ corps, avait pris pour les attaques de la ville des dispositions analogues à celles que je viens d'indiquer pour les attaques du faubourg de Karabelnaïa. Le 8 septembre, à huit heures du matin, on lança sur le bastion Central deux mines de projection chargées chacune de 100 kilogrammes de poudre. L'explosion se fit vers le milieu du bastion et parut y causer un grand désordre. A la même heure, nous fîmes jouer en avant de nos cheminements sur le fort de Malakoff trois fourneaux chargés ensemble de 1,500 kilogrammes de poudre, afin de rompre les galeries inférieures des mineurs russes et de rassurer nos soldats, qui venaient se masser dans les tranchées sous lesquelles les déserteurs annonçaient que le sol était miné. A midi précis, nos soldats s'élancèrent des places d'armes avancées du front de Malakoff. Ils franchirent les fossés avec une agilité surprenante, et, montant sur les parapets, ils abordèrent l'ennemi au cri de *Vive l'Empereur!* Au fort de Malakoff, les talus intérieurs ayant une grande hauteur, les premiers arrivés s'arrêtèrent un instant pour se former, puis ils montèrent sur le parapet et sautèrent dans l'ouvrage. La lutte qui avait commencé par des coups de feu, se continuait à la baïonnette, à coups de pierre et à coups de crosse; l'écouvillon était

une arme entre les mains des canonniers russes ; mais partout les Russes étaient tués, pris ou chassés, et il n'y avait pas un quart d'heure que l'attaque avait eu lieu, que déjà le drapeau français flottait sur la redoute conquise. Le redan du Carénage avait aussi été enlevé, après une lutte très-vive ; la colonne du centre était arrivée jusqu'à la seconde enceinte. Partout nous avions pris possession des ouvrages attaqués. Le général en chef fit le signal convenu pour l'attaque du grand Redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville.

« Les Anglais avaient 200 mètres à franchir sous un terrible feu de mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts; mais ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque, qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage ; elle descendit dans le fossé, qui a environ 5 mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe et leur enleva le saillant du Redan. Mais après une première lutte qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvaient devant eux qu'un vaste espace entièrement découvert, criblé par les balles de l'ennemi qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient hors de combat. Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal que les Anglais se décidèrent à évacuer le Redan. L'attaque du bastion Central présenta le même résultat. Nos soldats du 1er corps franchirent tous les obstacles et abordèrent franchement l'ennemi auquel ils firent éprouver de grandes pertes dans le premier moment; mais bientôt, criblés de feux et ne trouvant pas d'abri contre les coups qui les frappaient dans plusieurs directions, ils renoncèrent à une attaque dans laquelle le général en chef avait prescrit de ne pas s'obstiner.

« Au front de Malakoff, les Russes firent de grands efforts pour reconquérir les ouvrages qui leur avaient été enlevés. Revenant sur le Redan avec des colonnes nombreuses soutenues par l'artillerie de campagne, ils parvinrent à le reprendre et à nous faire abandonner la seconde enceinte ; mais les premières colonnes d'attaque, soutenues par la garde impériale, restèrent inébranlables derrière le talus extérieur de la première enceinte.

« Plusieurs retours offensifs furent aussi tentés, mais inutilement, contre l'ouvrage de Malakoff; les cadavres de l'ennemi s'entassaient devant le front de gorge, mais la première division restait inébranlable, et à la chute du jour nous étions maîtres de cette citadelle, sans laquelle les Russes ne pouvaient plus continuer leur défense que pendant peu de jours, et encore en sacrifiant une partie de leur armée, qui, après la rupture du grand pont de radeaux, serait restée sans communication avec le nord de la rade. Aussi ont-ils pris un grand parti. Ils avaient tout préparé pour détruire la place de leurs propres mains, dans le cas où ils seraient forcés de l'abandonner. Pendant la nuit du 8 au 9, de fortes explosions nous ont annoncé que cette



grande lutte était arrivée à son terme. L'ennemi abandonnait Sébastopol, mais il ne voulut nous laisser que des ruines.

« Nos pertes sont grandes; mais l'armée, dont l'Empereur peut être fier, a bien mérité du pays. Les travaux si longs et si pénibles du siége n'ont jamais lassé sa patience. Toutes les fois qu'ils ont abordé l'ennemi, nos soldats ont fait preuve d'une grande bravoure, et l'assaut du 8 septembre est un fait d'armes dont la France peut s'enorgueillir. Dans cette dernière épreuve, le corps du génie a encore éprouvé des pertes, mais moins nombreuses que je pouvais le craindre. Le capitaine Schœnnagel (Jean-Alfred), excellent officier, a été tué; le chef de bataillon Fournier, le capitaine Ansous, aide de camp du général Dalesme, le capitaine Laruelle et les lieutenants Joyeux et Pradelle ont été blessés. Parmi les sous-officiers et soldats, il y a eu 24 tués et 122 blessés. Les chefs de bataillon Renoux et Ragon, qui ont donné l'exemple d'une grande bravoure, ont été parfaitement secondés par les officiers et les sapeurs placés sous leurs ordres. Dans ce dernier assaut, comme pendant toute la durée du siége, chacun a fait noblement son devoir. Je ne puis vous citer ici les noms de tous ceux qui ont mérité de vous être signalés et pour lesquels j'aurai à demander des récompenses : ce sera l'objet d'un travail particulier dont je vais m'occuper. Ainsi s'est terminé ce siége mémorable dans lequel les moyens de la défense et ceux de l'attaque ont atteint des proportions colossales. Les Russes avaient plus de 800 bouches à feu en batterie et une garnison dont ils faisaient varier à volonté la force et la composition. Après l'immense quantité de projectiles qu'ils nous ont envoyés, on est surpris de voir qu'ils en étaient encore largement approvisionnés, et j'ai lieu de croire qu'ils ont laissé plus de 1,500 pièces dans la place.

« L'armée assiégeante avait en batterie, dans les diverses attaques, environ 700 bouches à feu qui ont tiré plus de 1,600,000 coups. Nos cheminements, exécutés en grande partie dans le roc au moyen de la poudre, présentent un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues). On a employé 80,000 gabions, 60,000 fascines et près d'un million de sacs à terre. Jamais le corps du génie n'avait eu à exécuter des travaux aussi difficiles et aussi multipliés, et dans aucun siége il n'avait éprouvé d'aussi grandes pertes. 31 officiers ont été tués, 33 ont été blessés. Parmi les tués, on compte le général Bizot, dont le nom ne saurait être passé sous silence au jour du triomphe; le digne lieutenant-colonel Guérin, 6 chefs de bataillon, 20 capitaines et 3 lieutenants. Cette rude épreuve n'a jamais ébranlé la constance de nos officiers, et les troupes du génie ont suivi ce noble exemple. Deux compagnies de sapeurs en sont à leur quatrième capitaine, les trois premiers ayant été tués à leur tête, et elles n'en ont pas moins d'ardeur. Dans les travaux de sape et de mine, les sous-officiers et les

soldats sont toujours restés inébranlables, et dans les actions de vigueur ils ont fait preuve de la plus grande intrépidité.

« En terminant ce rapport, je dois vous dire, monsieur le Maréchal, que la plus grande harmonie n'a jamais cessé d'exister entre l'artillerie et le génie. Chaque fois qu'un des deux services pouvait venir en aide à l'autre, il le faisait avec empressement, et cette communauté de vues et d'action nous a donné le moyen de vaincre bien des difficultés. J'ai eu aussi à me louer en toute circonstance de mes rapports avec le général Harry Jones, commandant le génie de l'armée anglaise. Notre but était le même et nous n'avons jamais différé d'opinion sur les moyens à employer pour l'atteindre. Déjà, au siége de Bomarsund, j'avais pu apprécier la loyauté et le noble caractère de cet officier général. J'ai été heureux de me retrouver avec lui au siége de Sébastopol. »

Ces rapports sont complétés par celui de l'intendant général de l'armée ainsi conçu :

« La glorieuse journée du 8 a fait entrer dans nos ambulances 4,472 blessés français, dont 212 officiers; elle y a fait entrer aussi 554 blessés russes. Il a fallu l'activité, l'expérience et le dévouement du personnel placé sous mes ordres pour que le service ait pu être convenablement fait dans cette circonstance tout exceptionnelle. L'enlèvement des blessés a été effectué avec toute la promptitude qu'il était possible d'y mettre dans un dédale de tranchées labourées par une grêle de projectiles. 3,000 hommes environ avaient été rapportés dès le 8. Aux attaques de gauche, où le terrain permettait d'envoyer les mulets de cacolets presque jusqu'au lieu du combat, l'enlèvement a été très-rapide; il était beaucoup plus difficile à droite, dans des ravins profonds et presque inaccessibles; là, les blessés devaient être forcément transportés sur des brancards à une énorme distance, et les bras manquaient; la nuit venue, le combat durait encore, et les derniers soldats tombés sont arrivés à l'ambulance le 9 dans la matinée. Le soir, tous, malgré leur grand nombre, avaient reçu un premier pansement, les opérations les plus urgentes avaient été faite. Nos médecins se sont multipliés; cinq d'entre eux ont été blessés; ce sont MM. Didiot, Daga, Huard, Darcy et Goinard.

« Nous avons aujourd'hui dans nos ambulances de Crimée 10,520 hommes dont 372 officiers. Le service y est assuré d'une manière complète, et nous effectuerons nos évacuations sans précipitation et avec le plus de régularité possible. Dans la prévision des événements qui se sont produits, j'avais fait augmenter considérablement les moyens de l'ambulance de Kamiech, qui avait reçu à l'avance le trop-plein des ambulances divisionnaires, et sur laquelle il a été possible de diriger encore 1,000 blessés après le combat : le chiffre de ses malades s'élève aujourd'hui à 1,500, très-convenablement installés sous des baraques, et le service s'y trouve parfai-

tement assuré grâce au concours de M. le vice-amiral commandant l'escadre, qui, sur ma demande, avait bien voulu faire débarquer à l'avance et mettre à ma disposition 12 chirurgiens de la marine.

MM. Bondurand et Le Cauchois-Feraud, intendants des 1er et 2e corps d'armée, m'ont admirablement secondé. Ils avaient pris les dispositions les meilleures. Officiers de santé, fonctionnaires de l'intendance, officiers d'administration, officiers et soldats du train des équipages, infirmiers, tous ont fait leur devoir avec le dévouement le plus louable et le plus complet; et dans cette journée si glorieuse pour nos armes, le service hospitalier et le service administratif ont dignement rempli la tâche qui leur était confiée. Je suis avec respect, etc., Blanchot. »

Aux documents officiels français nous ajouterons, pour terminer ce chapitre, le rapport du général en chef de l'armée anglaise.

« Devant Sébastopol, 9 septembre.

« Milord, j'ai eu l'honneur de faire savoir à Votre Seigneurie, par une dépêche du 4 courant, que les officiers du génie et de l'artillerie des armées alliées nous avaient soumis, au général Pélissier et à moi, un rapport concluant à ce que l'assaut fût livré le 8 courant, après un feu violent de trois jours. Ce projet a reçu mon agrément, et j'ai maintenant à féliciter Votre Seigneurie des glorieux résultats de l'attaque d'hier, qui s'est terminée par la prise de la ville, des docks et des édifices publics, et par la destruction des derniers vaisseaux de la flotte russe de la mer Noire. Il ne reste plus que trois vapeurs, qui ne tarderont pas à être pris, si on ne les coule également. Il avait été convenu que les colonnes françaises d'assaut quitteraient leurs tranchées à midi et prendraient possession de Malakoff et des ouvrages adjacents. Après le succès des Français et leur établissement dans les ouvrages, le Redan devait être attaqué par les Anglais en même temps que les Français devaient assaillir à gauche le bastion Central et le fort de la Quarantaine. A l'heure indiquée, nos alliés ont quitté leurs tranchées, ont envahi et pris les défenses en apparence imprenables de Malakoff, avec cette valeur impétueuse qui caractérise l'attaque française, et, une fois installés, ils n'ont jamais pu être délogés.

« Le drapeau tricolore, planté sur le parapet, fut pour nos troupes le signal d'avancer. J'avais confié les dispositions de l'attaque au lieutenant-général sir William Codrington, qui en a concerté les détails avec le lieutenant-général Markham. J'avais résolu de donner à la deuxième division et à la division légère l'honneur de l'assaut, parce que ces deux divisions avaient, depuis tant de mois, défendu les batteries et les approches contre le Redan, et qu'elles avaient une connaissance approfondie du terrain. Le feu de notre artillerie ayant, autant qu'il était possible, fait brèche dans le saillant du Redan, j'ordonnai que les colonnes d'assaut fussent dirigées de

ce côté, où elles devaient être moins exposées aux redoutables feux de flanc qui protégeaient cet ouvrage.

« Il était convenu entre sir W. Codrington et le lieutenant-général Markham qu'une colonne d'assaut de 1,000 hommes serait formée d'un nombre égal d'hommes des deux divisions, la colonne de la division légère pour ouvrir la marche et celle de la seconde division devant suivre. Elles sortirent des tranchées au signal convenu et traversèrent le terrain, étant précédées d'un détachement de 200 tirailleurs et d'un autre détachement de 230 hommes portant des échelles. En arrivant au couronnement du fossé et après avoir placé les échelles, les hommes escaladèrent immédiatement le parapet du Redan et pénétrèrent dans l'angle saillant. Une lutte sanglante et acharnée fut soutenue pendant près d'une heure, et bien que les troupes eussent déployé le plus grand courage, il leur fut impossible de conserver la position. Votre Seigneurie pourra voir, par la triste et longue liste des morts et des blessés, avec quel courage et quel dévouement les officiers ont vaillamment marché à la tête de leurs soldats pendant cette sanglante lutte. Les termes me manquent pour exprimer comme je le voudrais le sentiment que me font éprouver le courage et la conduite des troupes en cette circonstance, bien qu'un succès mérité n'ait pas couronné leurs efforts.

« Je ne dois à personne plus qu'au colonel Windham de justes louanges pour le courage avec lequel il a dirigé la colonne d'attaque, et pour le bonheur avec lequel il a pénétré et est resté avec ses troupes dans le Redan, pendant tout le temps qu'a duré cette sanglante lutte. Après cette attaque, les tranchées se trouvaient tellement encombrées qu'il m'a été impossible d'organiser un second assaut, que je me proposais d'exécuter avec les highlanders, sous les ordres du lieutenant-général sir Colin Campbell, qui avait jusqu'à ce moment formé la réserve; il devait être appuyé par la 3e division, commandée par le major-général sir William Eyre. J'avais donc fait appeler ces officiers et pris avec eux des dispositions pour renouveler l'attaque le lendemain au matin. La brigade des highlanders occupa les tranchées avancées pendant la nuit. Vers onze heures, l'ennemi commença à faire sauter ses magasins, et sir Colin Campbell ayant donné ordre à un petit détachement de s'avancer, avec précaution, pour examiner le Redan, on trouva que l'ouvrage était abandonné; il jugea cependant qu'il n'était pas nécessaire de l'occuper avant que le jour fût venu. L'évacuation de la ville par l'ennemi devint manifeste pendant la nuit. On vit de toutes parts d'immenses incendies accompagnés de fortes explosions, à la faveur desquels l'ennemi réussit à faire retirer ses troupes sur la partie du nord, au moyen d'un pont formé de radeaux récemment construits, qu'il rompit ensuite et transporta de l'autre côté. Ses vaisseaux de guerre furent tous coulés pendant la nuit. Le temps, qui était fort

mauvais, ne permit pas aux amiraux de faire, comme ils en avaient l'intention, porter les bordées des flottes alliées sur les batteries de la Quarantaine; mais un excellent effet fut produit par le feu vigoureusement soutenu et parfaitement dirigé de leurs bombardes; celles de S. M. étaient sous la direction du capitaine Wilcox, de l'*Odin*, et du capitaine Digby, de l'artillerie royale de marine.

« Je suis heureux, Milord, d'avoir à exprimer ici le profond sentiment d'admiration que m'inspire la conduite de cette armée depuis que j'ai l'honneur de la commander. Les fatigues et les privations qu'ont endurées beaucoup de régiments pendant une longue campagne d'hiver sont trop connues pour que je m'étende sur ce sujet. Officiers et soldats les ont supportées sans murmurer, avec une patience digne des plus grands éloges, qui leur a mérité les justes applaudissements et la sympathie de leur pays. La brigale navale, sous les ordres de l'honorable capitaine Henry Keppel, avec le concours du capitaine Moorsan, ainsi que de plusieurs braves officiers et marins qui ont servi les pièces depuis le commencement du siége, mérite mes plus chaleureux remercîments. La coopération prompte, énergique et efficace de la marine de S. M., commandée par le contre-amiral sir Edmund Lyons, et habilement secondée par sir Hornston Stewart, a puissamment contribué au succès de notre entreprise. Il me sera peut-être ici permis de dire que, s'il avait plu à Dieu que mon prédécesseur, à jamais regrettable, dans le commandement de cette armée, eût fait le rapport de l'heureux résultat de ce siége mémorable, je suis sûr qu'il eût éprouvé le plus vif plaisir à exprimer combien il appréciait, et je sais que tel était son sentiment, les excellents conseils et le précieux concours qu'en toute occasion il a reçus de sir Edmund Lyons. Quand les affaires quelquefois prenaient une triste apparence, et que le succès paraissait douteux, il était là pour encourager et ranimer les esprits, et toute espèce d'assistance qui pouvait tendre à faire avancer les opérations du siége était donnée avec ce cordial empressement qui caractérise le marin anglais. Rien n'a plus contribué au succès de la présente entreprise que la franche coopération qui, depuis le commencement, a si heureusement existé entre la marine et l'armée. Je ne puis assez hautement approuver la conduite des ingénieurs royaux, sous les ordres du lieutenant-général sir Harry Jones, qui, depuis le commencement de cette année, a dirigé les opérations du siége. Pendant quelque temps, il a été retenu au lit grièvement malade; mais l'heure mémorable de l'assaut ne lui a pas permis de rester absent; il a été transporté sur une litière pour assister à l'accomplissement de sa difficile tâche. Je dois mes plus sincères compliments aux officiers et aux soldats de l'artillerie royale, commandée par le major général sir R. Daves, et qui, durant les pénibles opérations de ce siége prolongé, a si puissamment contribué à son succès définitif. Je dois en outre payer un

tribut de reconnaissance à la coopération cordiale et à l'assistance empressée que, dans l'exécution des détails du service, j'ai reçues du chef de l'état-major, de l'adjudant et des quartiers-maîtres généraux et de l'état-major général, ainsi que des généraux commandant les divisions et les brigades de cette armée.

« Je me réserve, dans une dépêche ultérieure, de mentionner à Votre Seigneurie les officiers des divers services de l'armée, que je prendrai la liberté de recommander à votre bienveillante attention. Je confie cette dépêche aux soins du major à brevet, l'honorable Leicester Curzon, qui a été secrétaire militaire adjoint de mon noble prédécesseur et le mien, depuis le commencement de cette guerre, et qui pourra donner à Votre Seigneurie des détails plus circonstanciés que ne le permettent les limites d'une dépêche. J'ai, etc. JAMES SIMPSON, *général en chef.*

---

# XIV

Ordre d'attaque donné par le général Simpson. — Ordres du jour des généraux Mac-Mahon, de Salles et Bosquet. — Ordre du jour du maréchal Pélissier. — Lettre de la reine d'Angleterre. — Dépêche du général Gortschakoff. — Correspondances particulières. — Épisodes de l'assaut. — Destruction de la flotte russe. — Traits d'héroïsme. — Aspect de Sébastopol après l'assaut. — Bravo! la garde. — Entrez sans frapper. — La chasse aux matous. — Honneur aux zouaves! — Ordre du jour de l'amiral Bruat. — Etat des vaisseaux coulés par les Russes ou détruits par les bombes alliées.

Les documents officiels que nous venons de reproduire ont exposé dans son ensemble le grand fait d'armes de la prise de Sébastopol. Il nous reste maintenant à faire connaître, à l'aide des correspondances particulières, les épisodes et les détails intimes de l'action. Avant de commencer cette partie de notre récit, nous allons ajouter quelques pièces importantes à celles contenues dans notre précédent chapitre. L'ordre du jour suivant, publié par le commandant en chef anglais avant l'attaque de Sébastopol, pourra donner une idée des dispositions qui sont prises en pareil cas :

« N° 1. — On donnera l'assaut à Sébastopol, après que les Français auront attaqué la tour Malakoff. La division légère et la 2e division se partageront cette importante opération. La 2e brigade de la division légère avec un nombre égal d'hommes de la 2e division formera le premier corps d'attaque, chaque division fournissant, 1° un détachement de cent hommes sous les ordres d'un officier d'état-major, et pour couvrir l'opération, 2° une colonne d'assaut de 160 hommes portant des échelles sous les ordres d'un

officier d'état-major : les hommes choisis pour cette importante fonction devront donner l'assaut les premiers après qu'ils auront placé les échelles; 3° une autre colonne d'assaut de 500 hommes sous les ordres de deux officiers d'état-major; 4° un détachement de travailleurs de 100 hommes avec un officier d'état-major. Les troupes de soutien se composeront du reste de la brigade, qui devra être placée immédiatement en arrière. N° 2. — Le détachement destiné à couvrir l'opération se composera de 100 hommes du 2e bataillon de la brigade des tirailleurs sous le commandement du capitaine Fyers, et sera formé sous l'extrême gauche de la 5e parallèle prêt à se porter rapidement en ordre étendu vers le Redan. Leur fonction consistera à couvrir la marche du détachement portant des échelles et à entretenir le feu du parapet. N° 3. — La première colonne d'assaut de la division légère se composera de 160 hommes du 97e régiment sous les ordres du major Welsford. Ce détachement portera les échelles et donnera l'assaut le premier. Il sera formé dans le nouveau boyau qui court du centre de la 5e parallèle; il suivra immédiatement en queue du détachement couvrant l'opération. Les hommes doivent être solides et aptes à remplir leur difficile mission, qui doit s'exécuter dans le fossé du Redan. Ils y appliqueront leurs échelles, en placeront vingt du côté de l'ouvrage et laisseront les vingt autres pour ceux de leurs camarades qui devront descendre après eux. N° 4. — La seconde colonne d'assaut se composera de 200 hommes du 97e régiment sous les ordres du lieutenant-colonel, l'honorable H. B. Handcock, et de 300 du 90e régiment sous le commandement du capitaine R. Grave. Ce détachement sera placé dans la 5e parallèle et s'assemblera en colonne de divisions en un seul endroit. La division légère conduira toute la colonne d'attaque qui sera formée de divisions de 20 files. N° 5. — Les troupes de soutien, composés de 750 hommes des 19e et 88e régiments (avec une partie de la seconde division) sur la gauche, seront placées comme elles se trouvent en brigade dans la 4e parallèle, d'où elles se rendront dans la 3e et de là dans la 5e, aussitôt que l'assaut sera livré par les troupes qui en occupent le front. N° 6. — Le détachement de travailleurs de 100 hommes sera fourni par le 90e régiment, sous le capitaine Perrin, et sera placé dans les boyaux de gauche nos 2 et 3. Il recevra ensuite des instructions d'un officier du génie. N° 7. — Le reste de la division légère et de la seconde formera une réserve. La division légère dans le boyau droit entre la 3e et la 4e parallèle. N° 8. — La division des highlanders sera formée dans cette partie de la 3e parallèle qui communique avec l'attaque de droite des Français et le ravin du milieu. »

Au moment de l'assaut, les généraux spécialement chargés de l'attaque électrisèrent leurs troupes par des ordres du jour énergiques. Voici celui du général Mac-Mahon : « Soldats de la 1re division et zouaves de la garde ! Vous allez enfin quitter nos parallèles pour attaquer l'ennemi corps à

corps. Dans cette journée décisive, le général vous a confié le plus important, l'enlèvement du redan de Malakoff, clef de Sébastopol. Soldats! toute l'armée a les yeux sur vous, et vos drapeaux, plantés sur les remparts de cette citadelle, doivent répondre au signal donné pour l'assaut général. 20,000 Anglais et 20,000 Français à gauche vous prêteront leur appui en se jetant sur ce côté de la place. Zouaves, chasseurs à pied, soldats des 7e, 20e et 27e de ligne, votre bravoure répond du succès qui doit immortaliser les numéros de vos régiments. Dans quelques heures l'Empereur apprendra à la France ce que peuvent faire les soldats de l'Alma et d'Inkermann. Je vous donnerai le signal par le cri de *Vive l'Empereur!* Notre mot de ralliement sera : *Honneur et patrie. Le général de division commandant l'attaque de la tour Malakoff*, DE MAC-MAHON. » L'ordre du jour du général de Salles n'était ni moins énergique ni moins entraînant : « Soldats du premier corps! Le jour si impatiemment demandé par vous est arrivé. Dans quelques heures vous franchirez les remparts au pied desquels vous avez acquis tant de gloire. Dans quelques heures vous aborderez ces Russes qui ont toujours fui devant vos baïonnettes. Animés par le souvenir de vos ancêtres, inspirés par la grande âme de notre général en chef, marchez donc avec confiance; élevez les aigles immortelles que notre glorieux Empereur vous a rendues; que le Russe tremble en nous entendant crier : Vive l'Empereur! Que ce soir la France, reconnaissante, inscrive avec orgueil sur l'arc de ses victoires le nom d'une nouvelle et héroïque bataille à côté des noms mémorables d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa! Vive l'Empereur! » Voici enfin celui du général Bosquet : « Soldats du deuxième corps et de la réserve! Le 7 juin, vous avez eu l'honneur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe. Le 16 août, vous infligiez, sur la Tchernaïa, la plus honteuse humiliation à ses troupes de secours. Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1er corps commenceront l'assaut au grand Redan et au bastion Central. C'est un assaut général, armée contre armée; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France. En avant donc, enfants! A nous Malakoff et Sébastopol! et Vive l'Empereur! Au quartier général, le 8 septembre 1855. Le général commandant le deuxième corps : BOSQUET. »

Après la réussite de l'assaut, le commandant en chef fit connaître sa satisfaction par un ordre général ainsi conçu : « Soldats! Sébastopol est tombé; la prise de Malakoff en a déterminé la chute. De sa propre main, l'ennemi a fait sauter ses formidables défenses, a incendié la ville, ses magasins, ses établissements militaires et coulé dans le port le reste de ses vaisseaux. Le boulevard de la puissance russe dans la mer Noire n'existe

plus. Ces résultats vous les devez non-seulement à votre brillant courage, mais encore à votre indomptable énergie et à votre persévérance pendant un long siége de onze mois. Jamais l'artillerie de terre et de mer, jamais le génie, jamais l'infanterie n'avaient eu à triompher de pareils obstacles; jamais aussi ces trois armes n'ont déployé plus de valeur, plus de science, plus de résolution. La prise de Sébastopol sera votre éternel honneur. Ce succès immense grandit et dégage notre position en Crimée. Il va permettre de rendre à leurs foyers, à leurs familles les libérables qui sont restés dans nos rangs. Je les remercie, au nom de l'Empereur, du dévouement dont ils n'ont cessé de donner des preuves, et je ferai en sorte que leur retour dans la patrie puisse bientôt s'effectuer. — Soldats! la journée du 8 septembre, dans laquelle ont flotté ensemble les drapeaux des armées anglaise, piémontaise et française, restera une journée à jamais mémorable. Vous y avez illustré vos aigles d'une gloire nouvelle et impérissable. Soldats! vous avez bien mérité de la France et de l'Empereur. — Au grand quartier général, à la redoute Malakoff, le 9 septembre 1855. Le général en chef: Pélissier. » De son côté, le général Simpson publia la dépêche suivante qu'il avait reçue de lord Panmure, ministre de la guerre en Angleterre: « La reine a reçu avec une profonde émotion l'heureuse nouvelle de la prise de Sébastopol. Pénétrée d'une profonde gratitude envers le Tout-Puissant qui a donné ce triomphe à l'armée alliée, Sa Majesté m'a ordonné de vous exprimer à vous-même, et par votre intermédiaire à l'armée, l'orgueil avec lequel elle contemple ce nouvel exemple d'héroïsme. La reine félicite ses troupes de l'issue triomphante de ce long siége, et les remercie de l'ardeur et du courage avec lesquels elles ont supporté leurs fatigues et de la valeur qui en a amené la fin. La reine déplore profondément que ce succès soit chèrement acheté par les pertes que nous avons éprouvées, et, tandis qu'elle se réjouit de la victoire, Sa Majesté sympathise vivement avec les nobles cœurs qui souffrent pour leur pays. Vous voudrez bien complimenter le général Pélissier, au nom de Sa Majesté, du brillant résultat de l'assaut de la tour Malakoff, qui prouve la force irrésistible aussi bien que l'indomptable courage de nos braves alliés. Panmure. »

Une dépêche du général Gortschakoff, en date du 11 septembre au soir, s'exprime en ces termes: « Nous avons fait sauter une grande partie des fortifications de la partie sud de Sébastopol. Les ennemis commencent à paraître par groupes peu nombreux sur les ruines de la ville. Nous avons transporté dans la partie nord de la place tous les blessés qui étaient restés dans la partie sud lors de l'assaut du 8. Les alliés ont laissé entre nos mains, comme prisonniers, 1 officier supérieur, 17 officiers subalternes et 160 soldats. »

Arrivons maintenant aux correspondances particulières. Voici celles qui ont été publiées par le journal *la Presse*: « Dans Sébastopol, dimanche

9 septembre. Dans Sébastopol, entendez-vous bien, dans Sébastopol! après un an moins cinq jours de travaux inouïs, de fatigues, de labeurs indicibles, après un an de luttes acharnées, de sanglants combats de nuit, de glorieuses victoires rudement achetées, après mille actions d'éclat, de courage, d'intrépidité et d'héroïsme! Que vais-je vous raconter? Par où commencerai-je mon récit? Qui pourrait, au milieu de cette épouvantable confusion, en face de cette catastrophe inouïe, avec la fièvre, le sang en ébullition, se rappeler exactement ce qu'il a vu, classer les faits et les relier ensemble? Et puis, songez à l'immense étendue de ce champ de bataille, de la Quarantaine au Carénage, près de trois lieues, à la ville brûlant depuis le jeudi et couverte d'un épais nuage de fumée qu'un vent violent chassait et renouvelait, à la ligne de défense cachée sous la fumée de l'artillerie. Personne n'a pu savoir autre chose que ce qu'il a vu, que ce qu'il a fait peut-être. Je suis allé ce matin au quartier général, et je puis vous affirmer que l'entourage du général en chef n'a pu se rendre encore un compte exact de la situation. Je vais donc vous raconter ce que j'ai vu à Malakoff et ce que j'ai entendu raconter sur les autres points d'attaque. Personne n'ignorait, depuis quelques jours, que nous touchions au terme du siége. La lettre de l'Empereur n'a rien appris à l'armée. Depuis le 25 août, les conseils de guerre avaient été très-fréquents. Enfin, le 4 septembre, a eu lieu le dernier; les amiraux français et anglais y assistaient. Dans ce conseil, toutes les dispositions suprêmes ont été réglées; le général Pélissier a minutieusement indiqué à chacun des généraux présents la part dans l'attaque et leur a donné les instructions les plus détaillées. Les renseignements que le général possédait sur l'état de la garnison n'ont laissé à aucun des généraux présents le moindre doute sur le succès. Il ne restait plus qu'à fixer le jour de l'attaque. Le lendemain, le feu a commencé. Mais c'est le 7 surtout qu'un bombardement sans précédents a commencé. Le même jour, vers 8 heures, des incendies ont éclaté sur plusieurs points, et ils durent encore. L'un d'eux projetait une lueur éclatante derrière l'un des forts; évidemment c'était un des vaisseaux qui brûlait; ce feu a duré cinq heures. Le 8, le même cas s'est représenté, mais l'incendie n'a pas duré longtemps. Dès le 7, le vent avait soufflé fortement, et avait favorisé l'action de notre artillerie, et surtout de nos fusées. Le soir, le vent devint violent, et donna des proportions effrayantes à un nouvel incendie. A neuf heures, une explosion terrible ébranla l'atmosphère; quelque poudrière de l'ennemi avait pris feu. Le 8, le vent avait un peu faibli. Le matin, vers onze heures, l'ordre d'attaquer fut donné, et tous les corps, déjà préparés la veille, prirent la direction du poste qui leur avait été assigné à chacun. Ce fut un instant d'émotion solennel. On se serrait la main, on s'embrassait, on se transmettait des commissions suprêmes. Ce premier moment accordé aux affections de famille ou de cœur, chacun ne pensa plus qu'au

but, au devoir envers le pays, à l'honneur du drapeau. Les troupes se glissèrent par les chemins couverts dans les tranchées, tandis que notre artillerie continuait vigoureusement le feu. Enfin, après une heure d'attente, à midi, le général Pélissier, après s'être assuré de la complète exécution de ses ordres, donne le signal de l'attaque. Aussitôt notre artillerie cesse son feu, et, au même moment, un bruit sourd et un cliquetis d'armes qui s'entre-choquaient dans les étroits sentiers des tranchées, annonça que l'armée s'ébranlait. Le feu des Russes redoubla de violence; eux aussi comprirent que le moment était venu.

« J'étais, je vous l'ai dit, devant Malakoff; je ne parle donc que de Malakoff et un peu du redan du Carénage. Le 2e corps, général Bosquet, était particulièrement chargé de l'attaque de ces ouvrages. Il n'y a pas d'expression humaine pour rendre l'impétuosité de ce premier mouvement. Nos troupes sont arrivées sur la position sans que l'ennemi ait pu se reconnaître, à travers un feu de mitraille épais comme la grêle, sous une pluie de bombes lancées à toute volée des vaisseaux et une fusillade très-intense. Ç'a été un coup vraiment magique; grimpés sur des gabions dans un des logements pratiqués à quelque distance, nous ne pouvions en croire nos yeux. C'était cependant la vérité, et, comme pour lever tous les doutes, nous vîmes, quelques instants après, notre glorieux drapeau flotter sur plusieurs points de Malakoff. Un formidable cri de : *Vive l'Empereur!* salua son apparition. Ce n'était pas tout d'emporter Malakoff, il fallait s'y maintenir; ce but à atteindre a été le plus terrible incident, je crois, de la journée : je laisse les explosions de côté. Le génie se mit à l'œuvre. On se couvrit comme on put, avec des gabions, avec des affûts brisés, par des ouvrages sommaires, tandis que les premiers arrivés tombaient à la baïonnette sur les Russes. L'ennemi présentait une masse très-compacte. On faisait quelques pas, on tuait quelques artilleurs sur leurs pièces; chaque canon a coûté une lutte acharnée. Puis les Russes revenaient à la charge avec une fermeté non moins admirable que celle de nos soldats. Acculés à un fort qui s'élève derrière le mamelon, les Russes ont combattu en désespérés, sous la protection d'une seconde ligne de batteries qui nous faisaient beaucoup de mal. Plus d'une fois, leurs troupes ont été renouvelées, et chaque fois c'était un nouveau combat; nos intrépides soldats n'ont pas bronché d'une semelle. Vous dire les péripéties de ce combat serait impossible; les pertes des Russes, les nôtres ont été considérables. Enfin on a pu terminer quelques travaux de défense qui, joints aux monceaux de morts et de blessés, nous ont tant bien que mal couverts contre le feu de l'ennemi. A cinq heures, nous avions un avantage marqué, quoique nos troupes fussent exténuées. A sept heures seulement nous étions absolument maîtres de la position; les Russes se retiraient en désordre, foudroyés par le feu de leurs propres canons et de quelques pièces amenées sur les lieux. Dès qu'il avait été pos-

sible de se couvrir, nos artilleurs avaient dirigé très-habilement le feu sur trois bâtiments, deux vaisseaux et une frégate, qui se trouvaient en vue; bientôt le feu se déclara à leur bord, et leurs pièces restèrent muettes, tandis que le reste des bâtiments abrités à l'enrtée du port ne cessaient pas de nous envoyer des feux courbes. A la gauche de la tour, une explosion épouvantable a eu lieu pendant le combat; le sol a tremblé sous nos pas pendant quelques instants, à une certaine distance de Malakoff. Un peu plus tard, d'un de ces terribles réduits qui ont été si rudes à enlever, sont partis quelques coups de fusil. On s'est avancé prudemment. On n'apercevait qu'une troupe peu nombreuse qu'encourageaient deux officiers; avaient-ils d'autres forces près d'eux? On cherchait à les tourner par une des gorges de l'ouvrage, quand une explosion terrible se fit jour; officiers et soldats, moins deux, furent mis en pièces. On sut de l'un des deux survivants qu'il n'y avait sur ce point qu'une soixantaine d'hommes et deux officiers déterminés qui s'étaient chargés de faire jouer les mines. Heureusement, une partie seulement a pris feu.

« Au Redan, la position a été emportée aussi avec un élan prodigieux, soit par la rampe escarpée qui borde le ravin du Carénage, soit par la pente adoucie qui descend au pied de Malakoff. Mais sur ce point rétréci, relativement à Malakoff, on ne pouvait engager un grand nombre de troupes à la fois. Les batteries de la gauche en arrière de Malakoff, celles de la pointe du Carénage, les bâtiments, les batteries du nord écrasaient nos soldats; les maintenir dans cette position eût été folie. Après avoir saccagé l'ouvrage, encloué une partie des pièces, il fallut se retirer. D'ailleurs, l'ennemi avait des forces en réserve; la lutte était absolument disproportionnée.

« Pendant ce temps, Malakoff avait été conquis, et nous y étions assez solidement logés, comme je vous l'ai dit, pour défier tous les efforts de l'ennemi. Bientôt l'artillerie se mit à l'œuvre, et des hauteurs de Malakoff foudroya à gauche le petit Redan, à droite le grand Redan, en arrière les batteries des Casernes et des Docks. La ruine du faubourg de la Karabelnaïa a été complète. Le soir, toutes les troupes russes s'étaient retirées dans le faubourg, dans le quartier qui contient les bassins de radoubage, et déjà on les voyait défiler sur le pont qui traverse le port de l'Artillerie. Le général en chef, qui s'était tenu pendant toute l'affaire sur le sommet du Mamelon-Vert, s'avança le soir et put pénétrer dans la place : une ruine de la Karabelnaïa a servi de quartier général. A notre gauche, les Anglais ont en partie échoué par les mêmes raisons à peu près qui nous ont empêchés de réussir au redan du Carénage. Le grand Redan, qui leur était fixé comme objectif, est un très-puissant ouvrage, d'un développement considérable, et appuyé sur ses deux flancs par deux ravins escarpés. La langue de terre sur laquelle il est établi s'avançait par pentes successives

vers les tranchées anglaises; c'est dans ce chemin étroit, balayé par une artillerie formidable, qu'il fallait s'avancer; les côtés abrupts des deux flancs n'ont cependant pas été négligés, mais ils offraient un désavantage marqué aux assaillants. En avant de l'ouvrage principal, un saillant avait été poussé par l'ennemi. De plus, la gauche de Malakoff balayait le front du grand Redan, tandis que les deux ravins étaient foudroyés dans le sens de leur longueur par les batteries des casernes et autres. Les Anglais ont attaqué les positions avec cet aplomb, ce sang-froid dont ils ont donné tant de preuves depuis le commencement de la guerre. Placés dans les conditions que je viens de vous décrire, ils ont eu à surmonter des obstacles énormes. Malgré ces difficultés, ils ont été en avant. Ils ont abordé la position de front et de flanc tout à la fois. Des feux croisés d'artillerie, très-nourris, qui labouraient cruellement les colonnes des assaillants, n'ont pu suspendre un instant leur marche. Tandis qu'une colonne s'avançait sur la langue, entre les deux ravins, une autre s'engageait dans le ravin entre Malakoff et le Redan et arrivait au pied de l'ouvrage. A ce moment, des réserves russes très-nombreuses s'engagèrent dans la même route et les attaquèrent très-vivement. Quoique inférieurs en nombre, les Anglais ne voulurent pas reculer et soutinrent énergiquement la lutte; mais l'arrivée de nouvelles réserves ne leur permit pas de la prolonger, et ils furent contraints de regagner leurs tranchées; les pertes étaient déjà considérables des deux côtés. Cet échec ne fit qu'irriter nos alliés, et une seconde attaque, conduite avec un élan irrésistible, les porta dans le saillant du grand Redan. Ils cherchèrent à s'y maintenir, malgré le feu qui les décimait, mais force leur fut de se retirer. On accomplit des prodiges de valeur.

« Une colonne de 3,000 volontaires sardes a contribué, dit-on, à cette attaque; je suis d'autant moins disposé à vous l'affirmer, qu'avant-hier au soir j'ai vu cette colonne se diriger vers la gauche. On assure ici que nos camarades du 1er corps ont échoué deux fois contre le bastion Central. Toute la soirée, l'armée est restée sous les armes. On craignait un retour de l'ennemi; il pouvait, à la faveur de la nuit, tenter de réoccuper Malakoff, et profiter de sa parfaite connaissance du terrain pour réparer sa défaite du jour. Rien de plus effrayant que l'aspect de la ville à ce moment. Ce n'était qu'un immense foyer, activé par des coups de vent fréquents, qui consumait tout le centre de la ville. L'église, toujours debout, surgissait seule de cet immense brasier. Nos hardis soldats s'avancèrent sans bruit, de ruine en ruine, et ils arrivèrent ainsi jusque sur les quais, où ils saisirent quelques Russes, qu'on réunit à ceux qui avaient été pris dans Malakoff. Des points culminants qui portent Malakoff, on distinguait à la lunette un mouvement confus sur le quai occidental du port de l'Artillerie. Des soldats armés de torches étaient répandus dans les rues, et on les a vus incendier les maisons qu'avait épargnées le feu de notre artillerie. La nuit ve-



LE GÉNÉRAL MAYRAN

nue, on redoubla de vigilance. Chacun croyait l'affaire en bon chemin, mais personne ne s'imaginait qu'elle fût terminée. Aussi l'étonnement fut grand quand on entendit d'épouvantable détonations sur plusieurs points des défenses de la ville et de la rade. Ce n'étaient plus ces explosions de quelque dépôt de poudre ou de munitions que l'incendie atteignait comme cela arrivait à chaque instant depuis la veille. La violence du choc qui stupéfia tout le monde et la direction de l'explosion indiquaient nettement qu'il s'agissait de quelque grand ouvrage. Ces explosions se renouvelèrent plusieurs fois dans tous les sens, et nous pouvions au jour considérer, non sans étonnement, des monceaux de ruines à la place de plusieurs des magnifiques ouvrages qui couvraient Sébastopol. L'ennemi a détruit ainsi une grande partie de ses défenses. Des soldats envoyés en éclaireurs affirment que les vaisseaux sont disparus et qu'ils en ont vu couler plusieurs, au point du jour, à l'extrémité N.-E. de la baie de l'Artillerie. Est-ce exact? Nous ne pouvons tarder à le savoir. On n'annonce rien de la Tchernaïa. J'oubliais de vous dire que, depuis qu'on y voit, nous apercevons les Russes passant par leur grand pont sur la rive droite. Un moment des voitures s'y sont engagées; mais le pont a faibli et s'enfonçait peu à peu. Les voitures ont immédiatement rétrogradé. Je n'ai que quelques minutes pour profiter du départ d'un courrier, et j'achève; aussi bien suis-je debout depuis trente-six heures et voudrais-je reposer, si je le puis; car personne ne ressent ni faim ni sommeil. Tout le monde est nourri par la fièvre. »

« Du camp du Clocheton, 10 septembre. A midi l'attaque devait commencer par Malakoff et le Redan; à deux heures, et aussitôt que le succès de la première opération serait assuré, les colonnes d'attaque devaient s'élancer dans le bastion Central, et enfin, à quatre heures, ce devait être le tour des bastions du Mât et de la Quarantaine. Le 8, dès neuf heures du matin, les troupes se mettaient sans bruit et en bon ordre dans les tranchées les plus rapprochées de leur point d'attaque. Tous les corps sans exception devaient marcher, du moins au corps du siége, car je ne sais que très-imparfaitement ce qui s'est fait à la droite. De fortes réserves étaient placées un peu en arrière des colonnes désignées pour l'assaut. Toutes les tranchées regorgeaient de monde. Il est à remarquer que, depuis la veille au soir, le feu des Russes s'était considérablement ralenti, et qu'à peine, de loin en loin, ils répondaient un coup à nos batteries, qui ripostaient aussitôt par une vingtaine. Mon régiment était en réserve, ce qui ne veut pas dire qu'il fût absolument à l'abri des éclaboussures; bien loin de là. De neuf heures à midi, notre attente fut longue; mais l'espérance, la ferme confiance, la presque certitude du succès, donnaient à nos soldats une animation qui n'avait nul besoin d'être excitée et que l'on ne pouvait craindre de voir refroidir. Et pendant ce temps notre artillerie continuait à tirer avec fureur, celle des Russes à se taire ou fort à peu près.

« A midi précis, une effroyable canonnade, et surtout une fusillade des plus serrées, nous apprirent que l'attaque était commencée contre Malakoff. Les Français s'étaient réservé cette tâche ; les Anglais étaient tout spécialement chargés d'attaquer au même instant le grand Redan. La lutte fut terrible. Nos troupes, lancées avec une intrépidité irrésistible, s'établirent comme d'un seul bond dans tous les ouvrages. Mais la mitraille, et surtout des masses formidables, qui sortirent comme par enchantement de tous les ouvrages attaqués, firent un instant reculer nos braves soldats. Deux fois nos colonnes furent obligées de reculer ; deux fois elles reprirent l'offensive avec la même ardeur qu'à leur premier élan. Enfin elles parvinrent à s'établir dans ces positions, et tous les efforts des Russes pour les en déloger devinrent infructueux. Pour accomplir cet admirable fait d'armes, qui nous a coûté un peu cher, il n'a fallu que trois quarts d'heure. A midi trois quarts, un glorieux drapeau, tout déchiré par la mitraille (celui du 20e léger, je crois), flottait sur le réduit du bastion. La fusillade continuait cependant avec activité, mais l'avantage nous était désormais incontestablement acquis. Pendant ce temps, les Anglais attaquaient le Redan. Ils y furent reçus par un feu de mitraille et de mousqueterie terrible. Leurs pertes furent dès l'abord très-considérables. Ils s'emparèrent de la position, furent repoussés, revinrent deux ou trois fois à la charge, et, moins heureux que les nôtres, ne purent parvenir à s'y maintenir. Le Redan resta donc au pouvoir des Russes. Des attaques de gauche, nous écoutions, avec plus de confiance que d'anxiété, le fracas de cette bataille. Tout à coup un seul mot vint surexciter l'enthousiasme général et se propagea avec une rapidité électrique : Le drapeau français flotte sur Malakoff ! Malakoff est à nous !... A deux heures précises, le signal fut donné à la colonne d'attaque du bastion Central. Comme à Malakoff, l'élan fut irrésistible ; en quelques minutes, nos braves soldats eurent tout enlevé. La mitraille, la fusillade et des masses russes très-considérables essayèrent en vain de les arrêter : l'ennemi fut bientôt repoussé. Mais peut-être cette retraite n'était-elle qu'une ruse de guerre. Une mine éclate sous nos colonnes ; une seconde, une troisième les suivent de près : le désordre se met dans nos rangs, on bat en retraite. Un second effort est suivi du même résultat. Un troisième est également repoussé. Nos soldats, trois fois décimés, reviennent aux tranchées ; les Russes les suivent de près. Mais ces tranchées abritaient des troupes de réserve qui reçoivent l'ennemi par un feu terrible ; il paraît qu'à ce moment ses pertes furent considérables, et que les Russes, ne pouvant y tenir, rentraient également dans leurs positions. Pendant tout le temps de la lutte, la mitraille russe passait incessamment, et par nappes, sur nos tranchés gorgées de monde, notre artillerie cherchait à éteindre le feu des Russes par un feu désespéré ; l'acharnement était égal de part et d'autre. Cependant le soir approchait ; il ne fallait plus songer à attaquer les bastions du Mât et de la Quarantaine ;

recommencer l'attaque contre le bastion Central était également une grande imprudence. Malakoff était pris, mais l'insuccès était évident de notre côté. Il était trop tard pour recommencer. On ne disait plus que ce mot : *A demain!* Vers huit heures du soir, les troupes reçurent l'ordre de rentrer à leur camp. La journée avait été sanglante et surtout extrêmement fatigante ; si la lutte devait recommencer au jour, il était bon de donner aux hommes un peu de repos. Cependant la fusillade continuait toujours à Malakoff, et même, à la tombée de la nuit, sa vivacité allait toujours en augmentant. Les Russes tentaient évidemment des efforts désespérés pour le reprendre. Hier matin 9, à 5 heures 1/2 environ, je fus réveillé par une explosion épouvantable qui fit tressaillir ma tente et ma couchette, comme un véritable tremblement de terre. Ma première pensée fut que Malakoff et ses héroïques vainqueurs venaient de sauter. J'appelai mon ordonnance pour savoir ce qui se passait. Or, vous pouvez m'en croire, je restai un instant comme fou, idiot, sans parole, quand je l'entendis me raconter en deux mots ce qu'il avait à m'apprendre. « Vers deux heures du matin, me dit-il, une grande lueur s'est élevée dans Sébastopol. Une heure après, on eût pu lire son journal dans le camp, à la lueur de l'incendie. Ce que vous venez d'entendre, c'est un bastion que les Russes ont fait sauter. Mais à trois heures, c'était deux fois plus fort, et plusieurs mines ont également sauté.

« Les Russes ont mis le feu partout, ils font tout sauter, et en ce moment la ville est à peu près évacuée et abandonnée par eux. D'un bond, je sors de ma tente ; quatre ou cinq explosions successives font tressaillir le sol et monter vers les cieux, au milieu de l'immense rideau de fumée blanche, leurs épaisses colonnes noires chargées de terre, de matériaux et de salpêtre. Je me dirigeai en courant vers un monticule d'où l'on découvre Sébastopol, sa rade et ses environs. J'y avais été précédé par des centaines, des milliers de soldats et d'officiers. C'étaient partout des explosions de joie frénétiques, des manifestations folles, des réflexions, des commentaires incohérents échangés sans aucune réserve du soldat à l'officier, du fantassin à l'artilleur. — C'était une véritable ivresse ! — Qu'il y avait loin de là aux funèbres impressions de la veille au soir ! Les tranchées étaient donc finies, plus de pertes en détail, pas même la bataille à laquelle on s'attendait ce jour-là. Sur les pentes opposées, du côté du nord, une fourmilière d'hommes se mouvait par masses compactes et se retirait vers les plateaux. La ville ne formait qu'un vaste incendie, et par intervalles assez rapprochés, des explosions terribles enlevaient sous les yeux un bastion, un fort, un magasin, un bâtiment. Vers midi, nombre de soldats se ruèrent sur la ville. Figurez-vous une de nos foires de France où affluent, à un jour donné, toutes les populations des environs. L'accès de la ville était pourtant fort dangereux, à cause des mines. On a trouvé dans Sébastopol des

richesses que l'on n'aurait pas osé y soupçonner, après un siége aussi long et aussi rigoureux. Il y en a eu un peu pour tout le monde. Les officiers sont aussi allés en grand nombre dans la ville, dans l'après-midi, pour voir de près ces fameux ouvrages improvisés en quelques mois par les Russes. Il paraît que c'est un chef-d'œuvre, et que si les Russes n'avaient craint de manquer, cet hiver, de ravitaillement et de moyens d'opérer leur retraite, ils étaient en mesure de soutenir la lutte avec avantage et peut-être avec succès; car, dans tous les ouvrages, il y a de véritables casernes souterraines, recouvertes d'un blindage tellement fort que nos plus fortes bombes n'y ont fait absolument aucun mal. »

« Devant Sébastopol, 15. J'ai commis beaucoup d'erreurs involontaires dans ma dernière lettre. Placé à la réserve près d'Inkermann (brigade de la division d'Aurelles de Paladines), j'ai vu mal, et j'ai dû m'en rapporter aux rapports confus du premier moment. Aujourd'hui, après une journée passée à l'état-major des deux corps, je puis vous renseigner plus exactement. Voici, à en juger par ce qui s'est passé, quel était le plan : Attaquer simultanément Malakoff et le petit redan du Carénage, puis le grand Redan (par les Anglais) et le bastion Central, dès que le drapeau français flotterait sur Malakoff. Le bastion Central enlevé, on devait tourner le bastion du Mât par la gorge en même temps qu'on l'aurait attaqué de front. La seule attaque qui ait réussi est celle contre Malakoff. A midi précis, des fusées parties du camp des Anglais donnèrent le signal de l'attaque. Une partie du 2e corps s'ébranla aussitôt. La 1re division, Mac-Mahon, franchit en un clin d'œil les 30 mètres qui la séparaient du fossé. Revenus d'un premier mouvement de surprise, les Russes ouvrent un feu terrible de mitraille sur le front de l'ouvrage. C'est précisément par le front que la position est attaquée. Malakoff est un ouvrage dont le front est étroit et garni tout au plus de 10 pièces de canon; puis de la base d'une sorte de triangle s'élargissent de vastes parcs crénélés, garnis d'une forte artillerie, qui balaie les abords du grand Redan, à droite, et du petit Redan, à gauche. Maintenant que nous possédons la position, il nous est facile de nous assurer que Malakoff, travail colossal, n'était pas capable de se défendre soi-même. Malakoff n'existait que pour couvrir les travaux voisins, en vivant un peu sur son crédit. Les deux faces étaient singulièrement construites à leur couronnement; les créneaux étaient formés par d'énormes pièces de bois de vaisseaux de 70 à 80 centimètres d'équarrissage, à angles droits; leur position de profil, par rapport à nos feux, leur avait permis de rester intacts, sauf le premier de chaque file. Ces créneaux jouent un rôle curieux dans l'assaut.

« La brigade Vinoy, composée des 20e et 27e de ligne, et la 1re brigade de la même division (1er bataillon de chasseurs à pied, 1er zouaves et 7e de ligne) s'élancèrent résolûment dans le fossé, destinées à agir sur les deux

flancs. Il se trouva que le fossé, que l'on croyait très-profond, ne l'était pas dans toute son étendue ; sur plusieurs points les Russes avaient trouvé le roc et n'avaient pu travailler assez librement pour le faire sauter ; ces rocs représentaient des pointes, des aspérités que nos braves soldats utilisèrent bientôt, et ils arrivèrent ainsi, presque sans échelles, au niveau des embrasures. Là, à force d'adresse, ils parvinrent à se glisser, les uns en saisissant les baïonnettes qu'on leur opposait, les autres saisissant la gueule du canon même. Expliquer comment cela se fit, ce n'est pas facile, et l'un de ces héros m'affirmait, hier, qu'il ne se rappelait guère par où il était entré. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont pris le taureau par les cornes : c'est par le front qu'ils ont pénétré dans Malakoff. Les Russes ne s'attendaient pas à cette attaque furieuse ; leurs officiers l'ont avoué depuis. Les soldats venaient de prendre leur repas ; les gamelles, le pain, les cuillers de bois couvraient le sol. Les artilleurs du front furent culbutés du premier abord, et ne tinrent pas ; ils reculèrent sur le centre de l'ouvrage, et disparurent derrière les traverses. Sur les flancs, au contraire, les canonniers essayèrent de lutter, opposèrent une vigoureuse résistance, et se firent bravement tuer à leurs pièces. Le lendemain, je les ai vus tombés à leur poste, trois servants à droite, trois servants à gauche, tués à la baïonnette. Ce premier pas fait, nos soldats se trouvèrent en face de traverses en terre assez élevées, s'emboîtant et ne permettant de s'avancer que pas à pas en suivant un méandre sous le feu de l'ennemi. Cette voie parut trop longue et trop dangereuse à nos soldats. Avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, ils eurent bientôt trouvé un chemin auquel les Russes n'avaient pas songé. Au lieu d'attaquer ces défenses compliquées, ils les tournèrent en courant sur les créneaux, en bondissant comme des chevreuils d'une dent sur l'autre, au risque de se précipiter d'une hauteur effrayante. Ils arrivèrent ainsi, à la grande stupéfaction des Russes, au centre de la position, et tombèrent sur eux à la baïonnette. Le coup réussit à merveille. Les Russes ne purent tenir contre cette avalanche, et, malgré les efforts des officiers, ils furent culbutés et chassés par la gorge de la redoute. Ce succès éclatant avait été obtenu presque sans pertes. Le génie, qui avait pénétré dans la position, renversait les traverses et établissait à la hâte des abris et des défenses pour résister au retour probable des Russes. Cependant une vive fusillade partait des traverses, à l'endroit où se trouvaient les restes de maçonnerie de la tour. Une centaine de Russes et deux officiers solidement couverts faisaient un feu de mousqueterie très-vif ; on les aborde, ils tiennent à merveille. On leur crie que Malakoff est pris : « Pas encore ! » répond un officier. Devant cet acte de courage, nos soldats hésitent ; ils ne veulent pas écraser cette poignée d'hommes, ils les engagent à se rendre ; les Russes répondent à coups de fusil. Nos officiers recommandent à nos soldats de les laisser épuiser leurs munitions, et en effet, au bout de trois

heures, ils avaient à peu près usé leurs cartouches. On recommence les sommations; nos officiers leur jurent que toute défense est inutile; une balle frappe en réponse un des assaillants. On veut cependant sauver ces hommes; pour les forcer d'évacuer ce fortin qu'ils se sont construit, on y jette des fascines enflammées; ils se rendent enfin. Deux officiers russes et 100 hommes environ déposent leurs armes; nos officiers tendirent spontanément la main à leurs collègues. L'un de ces deux officiers parle français; il est légèrement blessé. Ils avaient espéré, en prolongeant leur résistance, donner le temps aux réserves russes d'avancer.

« En chassant les Russes, nos soldats, ceux du 20e, je crois, avaient planté le drapeau français sur Malakoff au milieu d'une immense acclamation. Notre glorieux drapeau flottait sur une butte élevée; c'était la principale poudrière. Déjà creusée à plusieurs mètres sous terre, elle avait été recouverte d'un blindage très-solide et de 3 mètres au moins d'un terrain tassé et gazonné. En y pénétrant, on trouva des fils électriques qui, probablement, se rendaient à quelque batterie éloignée et devaient faire sauter Malakoff; on s'empressa de les couper. On a trouvé de ces fils dans beaucoup d'endroits, et on les a détruits. Les officiers russes assurent qu'ils n'étaient pas dangereux, et qu'il leur aurait fallu quarante-huit heures pour terminer ces préparatifs de destruction.

« A trois heures, le général Mac-Mahon transmettait au général Pélissier, qui se trouvait au Mamelon-Vert, à 500 mètres de Malakoff, derrière un abri de sacs à terre, un billet ainsi conçu : « Je suis dans Malakoff, et je « suis sûr de m'y maintenir. » Il venait, en effet, de briser la dernière résistance des Russes. A peine chassés de la redoute par la gorge qui conduit à de vastes casernes auxquelles Malakoff est adossé, et que nous avons prises longtemps pour un fort, les Russes s'étaient reformés, avaient fait avancer des réserves et s'étaient précipités sur les remparts avec une fureur qui ne leur était pas habituelle. Nos soldats les refoulèrent une seconde fois au dehors. Les Russes n'étaient pas encore abattus; ils firent une autre tentative désespérée; leurs efforts prodigieux se brisèrent contre la froide intrépidité de nos soldats. Jamais, au dire des acteurs de cette lutte terrible dans laquelle se jouait le sort de Sébastopol, jamais les Russes n'ont déployé plus de bravoure, d'élan et d'audace. Cette fois, ils ne se retirèrent qu'écrasés, laissant un monceau de morts et de blessés à la gorge de la redoute. C'est après cette double attaque que le général Mac-Mahon avait écrit au général Pélissier. On s'attendait à de nouvelles tentatives et à voir paraître ces énormes réserves que les Russes ont toujours sous main; il n'en fut rien. Des officiers russes affirment que nous n'avons pas eu plus de 8,000 hommes devant nous à Malakoff. Un mouvement de la brigade sarde, qui, le matin, avait été dirigée de la droite sur la gauche, et le mouvement de deux régiments français, avaient fait croire à l'ennemi

que l'attaque la plus sérieuse aurait lieu vers le bastion de la Quarantaine, et la plus grande partie des troupes avait été dirigée sur ce point. Est-ce exact? Outre les 100 prisonniers dont je parlais tout à l'heure, on a trouvé plus de 500 hommes terrifiés dans les réduits souterrains de la redoute: au total, 622 prisonniers, dont 30 officiers. Les Russes comprirent que tout était perdu. A trois heures, le général de Martimprey, chef d'état-major général, qui se trouvait auprès du général Pélissier avec les généraux Thiry, Niel, le colonel Frossard, le colonel Jarras, M. Blanchot, intendant général, et qui suivait avec sa lunette les mouvements de la rade, s'écria que les Russes évacuaient et qu'ils passaient le pont en foule. La lunette du chef d'état-major valait-elle mieux que les autres? Mais ses voisins ne voulurent, n'osèrent pas y croire. Quelques coups de canon étaient tirés par les batteries de la seconde ligne, et semblaient démentir la vue du général; mais ces coups de canon n'avaient d'autre but que de cacher le mouvement des Russes, et véritablement c'était un mouvement de retraite. Le général de Martimprey avait vu juste. A trois heures, l'évacuation avait commencé. A droite de Malakoff, vu de nos tranchées, s'étend une courtine qui relie la tour du petit redan du Carénage. L'attaque du petit Redan était confiée à la 4e division du 2e corps, général Dulac, commandant les brigades Saint-Pol (17e bataillon de chasseurs à pied, 57e et 85e de ligne) et la brigade Brisson (10e et 61e de ligne); celle de la courtine, coupée par une potence, au général Bourbaki, qui avait sous ses ordres, si je ne fais confusion, la 2e brigade, 2e division du corps de réserve, 15e et 96e de ligne, plus des zouaves. Plus la brigade Pontevès, division Mellinot, de la garde, composée des chasseurs et du 2e grenadiers de la garde. Les voltigeurs de la garde de l'ancienne brigade Ulric obéissaient au général Marolles.

« C'est là que le combat a été le plus acharné et que nous avons fait les trois quarts de nos pertes en généraux et soldats. Et cependant le petit Redan n'avait plus sa protection naturelle de Malakoff; mais il lui restait les batteries Noires, la batterie de la Pointe du Carénage et surtout une batterie placée au centre de la Courtine, et qui a fait d'affreux ravages dans les rangs de nos soldats. Devant le petit Redan comme devant Malakoff, nos soldats s'élancèrent avec impétuosité sur les ouvrages. Le feu qui les reçut, dirigé de quatre points à la fois, était effrayant; la mitraille labourait les rangs, sans cependant arrêter la marche des colonnes. Arrivés au pied de l'ouvrage, ils se trouvèrent en face d'un talus à pic, qu'on ne put franchir sur le front que par de longues échelles, tandis que d'autres profitaient d'une déclivité du terrain pour s'élancer à gauche sur le chemin du Redan. De ce côté, le bastion de la Courtine foudroyait les assaillants. Le général Marolles était au premier rang de ses grenadiers, et tomba dans leurs rangs; on ne l'a retrouvé que le soir sous un monceau de cadavres. Le 15e de

ligne, dont les soldats en partie voyaient pour la première fois le feu, a marché avec un aplomb de vieux troupiers. Tous les régiments ont lutté d'ardeur et d'héroïsme; on a pénétré enfin dans le petit Redan. Là a commencé un combat acharné de mousqueterie; les Russes, logés dans des sortes d'abris préparés, dominés par une batterie qui tirait par-dessus leurs têtes, recevaient à bout portant nos pauvres soldats. En même temps, une pluie de bombes et d'obus tombait au milieu des rangs. Il fallut se retirer, l'ennemi reprit l'offensive, et on quitta le petit Redan. A la Courtine, le général Bourbaki n'avait pas été plus heureux. Il était blessé d'une contusion reçue par une balle en pleine poitrine et crachait le sang; au Redan, le général Pontevès et le général Bisson étaient blessés. Nos soldats étaient furieux; une seconde attaque est résolue. Les chefs irrités montrent le Redan à leurs troupes, et tous s'élancent de nouveau comme un torrent. Quelques-uns ne s'avancent qu'en se couvrant de gabions, de fascines; les boulets les emportent. Dans ce retour offensif, le général Saint-Pol tombe frappé d'une balle au cœur. Presqu'au même instant, le général Pontevès, déjà frappé d'un biscaïen qui lui a fracassé l'épaule, reçoit une balle qui lui brise la colonne vertébrale. Les généraux Bisson et Coustou tombent, et le général Bosquet lui-même, placé dans la 6e parallèle, à 200 mètres de la courtine, à l'épaule brisée par un biscaïen. N'est-ce pas ici encore que le général Mellinet est frappé d'un éclat de pierre qui le blesse grièvement à la face? A la vue de tous ces généraux blessés ou tués, de tous ces officiers qui jonchent le terrain, les soldats deviennent fous de rage et rentrent dans le Redan. Mais cet acte d'héroïsme fut encore inutile; il fut impossible de se maintenir dans l'ouvrage. Le général Pélissier avait cherché à alléger la position des troupes engagées en attaquant la batterie de la Courtine. Deux batteries à cheval, commandant Sonty, vinrent audacieusement s'établir sur le versant de la croupe qui porte la Courtine et contre-battirent immédiatement la batterie. En moins d'un quart d'heure les deux batteries étaient hachées; les canonniers ont fait preuve d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve; il était humainement impossible de faire plus dans la position qu'ils occupaient. Le commandant, arrivé quatre jours avant en Crimée, est amputé; 40 chevaux, une quinzaine d'hommes étaient tués ou blessés, les affûts broyés. Le général Dulac, chargé, depuis la blessure du général Bosquet, du commandement du corps, donne enfin le signal de rentrer dans la tranchée, et on laisse le champ de bataille couvert de morts. Les troupes, de ce côté, ont beaucoup souffert. Le 85e, par excemple, a eu son colonel, M. Javel, tué, le lieutenant-colonel, les chefs de bataillon, plus ou moins blessés. Un capitaine a ramené le régiment. Le 17e bataillon de chasseurs à pied a fait des prodiges. Son commandant, M. de Férussac, malade, s'est fait porter à la tranchée, et, guéri par la fièvre, n'a pas quitté un seul moment la tête de son bataillon. Ces trou-

pes avaient un certain nombre de recrues, ce qui explique le grand nombre de sous-officiers restés sur le terrain. »

« La garde de Napoléon III, écrit un correspondant du *Moniteur de l'armée*, a couché cette nuit à Malakoff, comme jadis la garde de Napoléon I<sup>er</sup> avait couché au Kremlin, la première nuit de l'occupation de Moscou. La nouvelle garde impériale a été magnifique de sang-froid, de discipline et d'élan ; elle s'est montrée la digne émule de son aînée. Quels officiers ! quels soldats ! Elle avait au feu 5,700 combattants ; elle compte environ 500 tués et 2,000 blessés. Aussi, à la fin de la journée, tous les régiments de la ligne la saluaient-ils du cri de « Bravo la garde ! » Une autre correspondance ajoute : « Dans la matinée du jour où devait se livrer l'assaut, nos soldats avaient reçu un demi-litre de vin, mais coupé par un autre demi-litre d'eau dans leur petit bidon, en les priant de le ménager, qu'il y en aurait peut-être pour trente-six heures. Ils emportaient également pour trois repas de viande cuite et de biscuit, puis 80 cartouches. Avec cela et leur fusil, ils étaient alertes et dispos. Nous sommes dans Malakoff. Je vous écris sur du papier russe que j'ai trouvé à Sébastopol. Vous tâcherez de déchiffrer cette tête de lettre. C'est du russe pur. Nous avons exploré toutes les positions russes. MM. les officiers avaient un comfort dont nous ne nous doutions pas : d'abord des abris à l'épreuve de la bombe, puis une recherche d'ameublement toute parisienne. Au bout d'une heure, notre tranchée avait plutôt l'air d'un bazar que d'une position militaire. Des sapeurs se prélassaient dans les fauteuils ou se miraient dans les glaces. On dansait. Vous savez la gaieté ingénieuse du soldat français en ces moments-là. Tout ce brave monde-là avait oublié un an de fatigue, les privations de toute espèce, les blessures, les amputations, les misères de la guerre. Je vous écris sur un très-joli petit tabouret à piano, tapissé à la main. Au nombre des régiments qui se sont signalés dans l'attaque de Malakoff, on a remarqué le 15<sup>e</sup> de ligne, composé en grande partie de soldats qui voyaient le feu pour la première fois : ils ont marché avec l'aplomb des plus vieux troupiers. »

Une dépêche du contre-amiral Edmond Lyons, adressée en date du 15 septembre au secrétaire de l'amirauté anglaise était ainsi conçue : « Les lords commissaires de l'amirauté auront été déjà informés, par mes lettres de Kertch, de juin dernier, et mes récents messages télégraphiques, que les Russes ont annihilé leur flotte dans cette partie du monde, laissant les alliés maîtres de la mer d'Azof, aussi bien que de la mer Noire ; qu'ils avaient fait sauter, en les abandonnant, leurs derniers forts de la côte de Circassie, et qu'après une vaillante défense dans un siége incomparable, ils avaient été battus et obligés d'évacuer le côté sud du port de Sébastopol, sur lequel sont situés les arsenaux maritimes et militaires, les édifices publics et la ville. J'ai maintenant à vous prier d'apprendre à Leurs Sei-

gneuries que l'ennemi n'a pas réussi dans ses efforts de détruire tous les forts du côté du sud. Le fort Paul, il est vrai, est littéralement réduit en poussière, et le fort Alexandre est fort endommagé; mais le fort de la Quarantaine n'a pas considérablement souffert de l'explosion de la poudrière; la face qui regarde la mer est restée intacte, et la plupart des canons sont propres au service; quelques-uns seulement ont été encloués. Quant au fort de Saint-Nicolas, les Russes n'ont pu compléter leurs préparatifs pour le faire sauter, et, bien que les flammes aient fait beaucoup de ravages à l'intérieur, les ouvrages en pierre ne paraissent pas avoir souffert, et les ouvrages en terre du côté de la mer sont dans un état parfait. Les cinq docks et les bassins sont magnifiques, et ils se trouvent, avec la machine à vapeur qui les alimente, dans une situation excellente, et les ressources de toutes sortes qui restent encore après l'énorme consommation du siége montrent clairement l'importance que les Russes attachaient à avoir un dépôt considérable au seuil du Bosphore. Les profondeurs du port, qui est magnifique, sont maintenant encombrées de plus de 50 navires coulés, parmi lesquels 18 vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et vapeurs dont l'attitude menaçante, il y a peu de temps encore, a matériellement contribué à la guerre dans laquelle nous nous sommes engagés. »

Voici maintenant le récit de M. A. Launoy, correspondant du *Moniteur* : « La prise si prompte de Malakoff et notre établissement au centre de l'ouvrage avaient produit, malgré la lutte terrible qui se prolongeait dans d'autres points, une heureuse et profonde impression sur l'armée entière. A chaque instant on voyait passer des soldats atteints de blessures graves, mais qui ne les empêchaient pas de se tenir debout, d'aller seuls, malgré la distance, en marchant, jusqu'à l'ambulance, pour s'y faire panser; et lorsqu'on leur offrait de leur venir en aide, « Non, répondaient-ils, nous aimons mieux laisser les camarades se battre que nous porter. » Un de ces braves soldats, en passant devant nous à la redoute, demanda s'il nous serait possible de lui donner quelque chose à boire. On s'empressa autour de lui et on fut heureux d'avoir à lui offrir une gourde remplie de bonne eau-de-vie. « Messieurs, dit-il aux officiers qui l'entouraient, il faut que vous ayez la complaisance de me faire boire, car, voyez-vous, j'ai le bras gauche cassé par un éclats d'obus; l'os ne tient presque plus et je suis obligé de le soutenir avec la main droite, » et, en effet, il maintenait avec sa main droite son bras gauche sanglant et mutilé. Lorsqu'il eut fini de boire, on chercha, par de bonnes paroles, à le rassurer sur son état. « Oh! répondit-il, je connais mon affaire : un bras de moins; c'est égal, nous avons la victoire. » Puis il remercia et continua son chemin sans vouloir être accompagné. Nous avons vu revenir vers sa tente, donnant le bras à un soldat, le général Bourbaki, blessé d'une balle à la poitrine. Plus tard, nous avons vu le général de La Motterouge, blessé à la tête par la terrible explo-

sion de la courtine qui relie Malakoff au petit Redan, arriver à la redoute Lancastre le visage ensanglanté, accompagné d'un colonel et d'un capitaine de la garde impériale, également blessés. Ils étaient à pied, et, malgré leurs souffrances, ils n'avaient pas voulu se faire porter. Nous avons visité les deux ambulances de tranchée de la droite, celle de Karabelnaïa et celle du Carénage. Il est impossible d'être témoin de plus d'abnégation, de courage, de résignation. Pas une plainte ne sortait de la bouche des blessés, qui surmontaient leurs souffrances avec une énergie admirable. Les seuls mots qu'ils prononçaient étaient des paroles de remercîment et de reconnaissance pour les médecins et les chirurgiens de l'armée qui leur prodiguaient leurs soins avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Il s'est passé au Carénage un fait digne d'être mentionné: l'ambulance est située dans la partie la plus profonde et la plus abrupte du ravin de ce nom; d'énormes rochers l'entourent et la dominent; dans leurs cavités, on a ménagé des habitations pour les chirurgiens et les officiers attachés à l'ambulance, au colonel de tranchée et aux postes sédentaires d'observation; des sentiers escarpés qui conduisent à ces habitations se ramifient à un chemin plus large dont la direction très-accentuée va du plateau supérieur qui domine le ravin jusque dans ses dernières profondeurs. Ce chemin était très-fréquenté, et on voyait beaucoup de soldats blessés descendre lentement sa pente rapide, portant ceux de leurs camarades blessés qui, étant plus grièvement atteints qu'eux, ne pouvaient marcher. Lorsque, dans la nuit, la première détonation se fit entendre et retentit à travers les échos du ravin comme le bruit de la foudre, tous les blessés s'arrêtèrent en passant sur le sommet du plateau pour contempler la vue de Sébastopol en feu. Ils y restèrent jusqu'au jour, oubliant leurs souffrances : au milieu du groupe se trouvait un sergent d'infanterie que deux soldats portaient sur un brancard en toile. Il était mortellement frappé et il connaissait sa position. De prompts secours peut-être auraient pu prolonger sa vie de deux ou trois jours. Il donna aux soldats qui le portaient l'ordre de s'arrêter, leur dit qu'il n'irait pas plus loin et qu'il voulait mourir en cet endroit; puis il se fit mettre sur son séant, le haut du corps appuyé contre une grosse pierre, la figure dirigée contre la ville en flammes. Il contempla ce spectacle avec joie, et bientôt, sentant la vie s'en aller, il rassembla ses forces, ôta son képi, leva en l'air son bras défaillant et s'écria : « Adieu, mes amis ; Sébastopol est à nous ! *Vive la France ! et vive l'Empereur !* » Quelques minutes après, il rendit le dernier soupir!

« Nos soldats ont montré dans cette journée autant d'humanité que de courage, et on les a vus secourir les blessés ennemis avec beaucoup d'empressement et de zèle. On voyait sans cesse passer des cacolets sur lesquels étaient, d'un côté, un soldat français, et de l'autre un soldat russe, objet des mêmes soins.

« Nous avons été témoin d'un fait qui montre le bon cœur autant que le bon sens de nos troupes. Le matin de l'incendie, un zouave passait, se dirigeant vers l'ambulance. Il avait un coup de feu à la jambe gauche et il marchait appuyé sur un fusil. Il accompagnait deux Russes plus grièvement blessés que lui, et il s'occupait d'eux avec une grande sollicitude. Tantôt il s'arrêtait pour arranger un petit pansement provisoire qu'il leur avait fait, tantôt il commandait halte et leur donnait à boire dans une gourde qu'il avait sur lui. Il accompagnait tout cela de bonnes paroles, dont les soldats russes ne comprenaient pas le sens littéral, mais dont, au son de sa voix, ils appréciaient la portée bienveillante. Lorsque nous passâmes, il faisait boire le plus jeune des deux Russes, qui paraissait aussi le plus souffrant, et il lui dit, en lui soutenant le bras, cette phrase militaire que nous avons retenue et qui montre tant de bon sens : « Bois, bois, mon vieux. Ce n'est pas de votre faute, à vous, ce qui est arrivé. Vous avez fait votre devoir de soldats. Vous êtes de braves gens comme nous! » Voilà nos soldats : terribles pendant le combat, bons et humains après la victoire. Le général en chef, qui connaît l'armée française et qui sait que les combats de nuit ne sont pas favorables aux troupes d'élite, avait décidé avec raison que l'attaque aurait lieu en plein jour, à la face de Dieu et du soleil, parce que nos soldats pourraient voir leur ennemi et combattre poitrine contre poitrine. Ils se sont élancés avec une bravoure surnaturelle, sous la conduite de leurs officiers, qui marchaient en avant pleins de courage et d'ardeur. Le lendemain, à la naissance du jour, lorsqu'on parcourait le champ de bataille, à la courtine, au petit Redan, au saillant et au fossé de Malakoff, aux batteries Noires, partout aux endroits les plus avancés, les plus dangereux, les plus difficiles, on trouvait le corps d'un officier qui précédait le corps de ses soldats, morts comme lui glorieusement en suivant ses traces et groupés à ses côtés. Il est impossible de rendre l'expression énergique et sereine de tous ces nobles hommes; leur main pressait encore avec énergie l'arme précieuse et amie qui était la compagne fidèle de leurs rudes et laborieux travaux; leur visage respirait l'épanouissement de la victoire.

« Le 9 septembre au matin, malgré l'incendie, nos soldats se sont répandus dans la ville. A l'inspection des maisons, principalement de celles habitées par les officiers généraux et les officiers supérieurs de l'armée et de la marine russe dans lesquelles on trouvait des armes précieuses, de riches uniformes et des papiers qu'on n'avait pas eu le temps de brûler, il était facile de voir que l'évacuation de Sébastopol avait été aussi prompte qu'inopinée, et que l'ennemi avait ignoré le jour et l'heure de notre attaque. Aujourd'hui, le feu a entièrement cessé. Il a dévoré principalement les forts, les casernes et les établissements publics. Beaucoup de maisons restent debout et pourront un jour servir, si on le juge convenable. La ville

de Sébastopol est construite sur une colline assez élevée, entre la baie de l'Artillerie et celle du Port. Elle a environ un kilomètre de longueur et renferme dans sa partie haute quelques belles habitations situées le long d'un grand boulevard planté d'arbres. La partie basse de la ville est sillonnée par de petits ravins et habitée par la population militaire. Toutes les familles aisées résident dans la ville haute. La population maritime se tient au faubourg de Karabelnaïa.

« Sébastopol renferme quelques monuments dignes d'intérêt, de beaux hôtels, au nombre desquels se trouve la maison Verte, qu'habite le général Bazaine, nommé gouverneur; des églises, des hôpitaux, une bibliothèque, un théâtre assez beau à l'extérieur et dont à l'intérieur les dimensions sont à peu près celles du théâtre du Palais-Royal de Paris; néanmoins la ville, quoique assez étendue, n'est ni belle ni agréable, et toute son importance vient de son magnifique port, de son arsenal et de ses établissements militaires et maritimes, qui peuvent prendre rang parmi ce qu'il y a de plus beau au monde dans ce genre. Depuis le 11, les Russes, qui avaient déjà coulé leurs vaisseaux, ont également coulé les huit derniers navires de guerre à vapeur qui leur restaient, et parmi lesquels se trouvaient le *Wladimir*, très-belle frégate, excellente comme marche et comme artillerie, et l'*Etoile-du-Nord*, charmante corvette qui, en 1851, avait amené d'Odessa à Sébastopol l'empereur Nicolas et ses fils, lors du dernier voyage que ce prince fit en Crimée. Le pont qui reliait le sud de la grande rade avec le nord a complétement disparu, et il ne reste plus de la passerelle établie sur le port ou la baie des Vaisseaux que des tronçons épars. Néanmoins, dans leur précipitation, les Russes n'ont pas pu détruire tout leur matériel de guerre et tout leur matériel maritime, et il est resté en la possession de l'armée alliée un grand nombre de canons, de projectiles et d'objets utiles à la flotte. Les alliés, depuis qu'ils sont dans la ville, s'occupent d'y mettre de l'ordre. Leur premier soin a été d'arracher aux décombres des forts les blessés russes qui ont péri dans les explosions, de leur donner la sépulture, et de prendre toutes les mesures nécessaires d'assainissement. Depuis quatre jours la ville a entièrement changé d'aspect. Il a été trouvé dans une église un document en apparence peu important et qui mérite d'être mentionné comme étude de mœurs. On sait que le plus haut personnage religieux d'Odessa, Innocent, évêque de Kerson et de Tauride, après avoir reçu le mot d'ordre du gouvernement russe, fait, depuis la guerre, des mandements et des prédications continuelles dans le but d'enflammer le zèle et surtout le fanatisme des populations. Ses écrits et ses discours sont tellement exagérés, qu'ils seraient odieux, s'ils n'étaient ridicules. Cependant il s'est fait ainsi un nom dans la Russie méridionale, et son exemple a été suivi par les généraux russes, qui, dans eurs proclamations, ont tenté de faire un appel suprême au fanatisme de

leurs soldats. Dans un des derniers mandements adressés à la garnison de Sébastopol, l'évêque Innocent, au milieu de détails d'une prolixité insupportable, met des phrases comme celle-ci : « Combattez pour le soutien des autels et de la foi orthodoxe contre deux nations alliées aux infidèles, qui veulent renverser vos temples, faire périr vos prêtres, et persécuter de la manière la plus cruelle tous ceux qui pratiquent notre religion sainte et respectée! » Le gouvernement de Saint-Pétersbourg peut laisser débiter à ses soldats de pareilles stupidités; à en juger par la tenue des prisonniers et des blessés russes, ces malheureux, sur ce point, ne paraissent pas sa dupe, et l'Europe entière, qui sait que la France et l'Angleterre ne font pas une guerre de religion, mais une guerre de civilisation, prend en pitié l'emploi de semblables moyens. L'influence de l'équinoxe, qui se fait sentir de bonne heure dans la mer Noir, a complétement cessé. Depuis deux jours le temps est magnifique, la température douce et modérée, et la situation sanitaire de l'armée et de la flotte est très-bonne. »

Nous empruntons à une autre narration les détails suivants:

« Aussitôt que la nuit eut couvert le champ de bataille, les généraux envoyèrent un sergent mineur accompagné de trois hommes, en reconnaissance vers le Redan. Ce courageux sous-officier s'avança jusqu'aux chevaux de frise sans qu'on eût tiré sur lui; il s'approcha encore, écouta pendant quelques instants et n'entendit qu'un bruit de pas qui s'éloignaient du Redan; pas le moindre mouvement dans les batteries, pas le moindre indice de défenseurs. Il monta le long d'une échelle abandonnée, enjamba le parapet et s'avança au milieu d'un profond silence; quelques hommes seulement, quelques retardaires sans doute, quittaient le fort à mesure qu'il s'y engageait. Les Russes évacuaient leurs ouvrages. Le sergent revint au camp pour annoncer cette nouvelle. Les Anglais s'avancèrent alors et occupèrent le grand Redan. Un sapeur mineur qui explorait les batteries rencontra, chemin faisant, un câble assez fort qu'il coupa d'un coup de hache, après avoir donné l'éveil aux officiers sur cet engin inusité. On accourut, et, vérification faite, on constata que ce câble n'était autre chose qu'un large fil métallique couvert d'une couche épaisse de gutta-percha. Ce fil aboutissait à une poudrière énorme pratiquée sous le Redan et dont la découverte seule fit pâlir les plus hardis lorsqu'ils songèrent à l'effroyable explosion à laquelle ils venaient d'échapper. Le fil se prolongeait de l'autre côté à travers la ville, jusqu'à la mer, où il plongeait pour aller rejoindre l'autre rive d'où devait partir l'étincelle électrique destinée à embraser le volcan. Il n'était pas trop tôt! Les derniers soldats n'avaient pas encore évacué la ville que les forts sautèrent les uns après les autres, semant les tranchées de leurs débris; le Carénage, le bastion du Mât, le bastion Central, les arsenaux, les forts de la baie, les docks, les principaux édifices s'écroulaient sous l'action combinée des bombes, de l'incendie et des mines.

Seuls, le Redan et Malakoff restaient debout, le Redan sauvé par le sapeur mineur, Malakoff sauvé par une bombe qui, conduite par la Providence, avait coupé en deux le principal fil électrique. Sébastopol était la proie des flammes !... Jamais spectacle de désolation ne fut plus imposant. Casernes, édifices, maisons privées, s'embrasaient tour à tour comme pour entretenir la fournaise. Deux grandes brèches avaient été pratiquées dans l'enceinte ménagée par les explosions mêmes de l'ennemi ; l'une entre Malakoff et le grand Redan, l'autre au bastion Central. Français, Anglais et Piémontais firent alors irruption dans la ville au milieu des flammes. Le jour qui se levait trouva le général Pélissier et son état-major dans le faubourg de Karabelnaïa. Sébastopol était à nous. La retraite des Russes avait été effectuée avec une telle rapidité que les Anglais trouvèrent au delà du grand Redan, au-dessous des derniers travaux, une petite chapelle dans laquelle les lumières brûlaient encore devant les images des saints. Le Redan occupait à lui seul l'emplacement d'un petit village ; le développement donné aux travaux de défense était des plus vastes ; le sol, qui n'avait pu être atteint que par des projectiles à direction courbe, était labouré comme si on y avait passé la charrue. Sous le Redan même était sis le logement d'un officier général qu'on suppose être celui de l'amiral Pamphiloff ; on y trouva en effet des boussoles et des instruments de marine d'une exécution irréprochable. A quelque distance plus bas, s'élevaient la caserne d'artillerie dont les murs seuls étaient debout, et l'ambulance des défenses de droite, remplie de blessés russes abandonnés ; plus loin les docks et les arsenaux, également dévorés par l'incendie ou déchirés par les explosions. La flotte russe tout entière était coulée à fond dans le port même d'où l'ennemi n'avait pu la dégager ; quant au pont qui avait servi à l'évacuation, il n'en était plus question ; ceux-là seuls qui l'avaient vu pouvaient affirmer son existence de courte durée. Les pompiers français étaient accourus sur le théâtre de l'incendie pour en arrêter les développements. Ils s'attachèrent avant tout aux casernes et aux grands édifices dont on pouvait avoir besoin pour y établir des ambulances ou y loger des troupes. Leurs efforts ne furent pas sans résultats ; ils parvinrent à sauver plusieurs bâtiments. Le butin, qu'on dit avoir été expertisé par un capitaine de vaisseau de la marine royale anglaise (le capitaine Drummond), s'élève à 7 millions de francs, la perte des Russes à 80 millions de francs. Cette évaluation ne comprend que les pertes du moment. La Russie a vu s'engloutir plus de deux milliards et plus de deux cent mille hommes dans le gouffre béant de Sébastopol. J'ai voulu m'assurer par moi-même des effets du dernier bombardement et de l'état de la ville ; j'y suis entré le 12 par la brèche du bastion Central. Cette brèche donne sur un faubourg assez long dont la voie principale débouche sur la rue Catherine, une des plus larges et des plus belles de Sébastopol.

« La première chose qui m'ait frappé, c'est la perfection apportée dans les travaux russes. Il m'a été difficile de comprendre comment, avec ce fini d'exécution, leurs batteries avaient été plus abîmées que les nôtres, car la différence était saisissante. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux au delà des ouvrages fut celui de la plus profonde destruction. Le sol était pavé de projectiles, boulets, obus, têtes de mort, biscaïens; j'ai vu même plusieurs bombes qui n'avaient pas éclaté. Le long de la rue Catherine, les soldats français, campés au pied des maisons, sous leurs tentes, jouaient au bouchon; autour d'eux, dans la rue, étaient éparpillés des meubles surchargés de dépouilles de toute nature, et pour la plupart, à moitié brûlés par les flammes. Les principales pièces de ce bric-à-brac étaient des pianos; on les avait encombrés de médailles, d'images de saints, de gravures passablement lestes, de casques de soldats, de chapeaux de femmes, de vieux vêtements. Cette friperie était dans le plus pitoyable état. Il faut dire que les maisons d'où toutes ces choses sans nom étaient sorties n'étaient guère en meilleures conditions : sur dix, sept étaient écroulées ou brûlées, deux menaçaient ruine; la dernière, plus privilégiée que les autres, ne comptait qu'une bombe et une demi-douzaine de trouées faites par les boulets. La solitude des quartiers occupés par les troupes était effrayante. Je passai devant la maison où s'était établi le général Bazaine : c'est un petit cottage assez respecté des boulets et des bombes, et d'un aspect fort riant. Le général Bazaine avait d'abord voulu s'établir dans un grand bâtiment appelé la Maison-Verte, et qui n'était autre qu'une maison d'éducation pour les jeunes filles; mais ce bâtiment avait été si cruellement éprouvé, qu'on pouvait craindre au moindre choc de le voir s'écrouler au milieu des décombres. L'église principale et le fronton du théâtre étaient encore debout. J'avais hâte d'arriver aux quais. Là, le spectacle était grandiose. J'avais en face de moi la partie nord, sorte de montagne aux flancs arides, escarpée sur plusieurs étages et venant mourir sur une berge élevée un peu au dessus de la surface de la mer; à ma gauche était le fort de la Quarantaine, complètement détruit par la mine; à ma droite, des fortifications qui n'offraient plus qu'un monceau de ruines. Plus loin, le port où tous les bâtiments russes, coulés à fond, ne laissaient apercevoir que l'extrémité de leurs mâts. Le vaisseau *les Douze-Apôtres* seul avait un gaillard au-dessus de l'eau, mais dans quel état!... Au fond du port, un petit vapeur échoué ne montrait aux regards que sa roue de bâbord. Au delà du port s'étendaient les faubourgs militaires, les arsenaux, les docks, un petit amas de maisons, qui me paraît avoir été soustrait au canon et à l'incendie, enfin Malakoff, dominant toute la ville et suspendu au faîte d'une colline dont le versant occidental descendait presque à pic sur la ville. Ce simple coup d'œil m'a révélé le secret de la retraite des Russes : la position de Malakoff gouverne toute la partie sud de Sébastopol. Comme je vous l'ai dit, les

rues, à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer, étaient hérissées de barricades faites avec des pavés empilés avec soin, au milieu desquels on avait pratiqué des créneaux et placé des pièces de campagne restées entièrement intactes; partout la ville attestait la résistance désespérée à laquelle l'ennemi s'était préparé et que la violence de notre attaque l'avait empêché de mettre à exécution. »

Nous extrayons d'une autre correspondance le passage qui suit :

« Les Russes ont été tout à fait surpris. Des officiers nous ont dit qu'on ne nous attendait plus ce jour-là; ils croyaient que l'assaut serait donné de grand matin. Les troupes ennemies venaient de dîner quand elles ont été assaillies par les nôtres : triste dessert! J'ai vu, le lendemain, dans Malakoff, les gamelles, les cuillers en bois, les miches de pain semées à côté de ces malheureux, qui n'avaient pas même achevé leur dernier repas : chaque pain était découpé en petits carrés de la grosseur d'un dé. Quoique surpris, les Russes se sont bravement défendus. Les artilleurs du front de Malakoff ont été si violemment assaillis, qu'ils se sont retirés dans les traverses; mais ceux des deux grandes faces de l'ouvrage n'ont pas quitté leurs pièces. »

Le correspondant du *Sémaphore* de Marseille, qui avait fait le voyage de Constantinople en Crimée pour visiter Sébastopol, écrivait à la date du 17 septembre : « J'arrive de Sébastopol où j'ai passé une journée. Quel affreux spectacle! Je vais refaire, avec vous, si vous le permettez, la tournée que j'ai faite. Après avoir franchi le cimetière où s'élève encore une chapelle criblée de balles et de boulets, j'ai pénétré dans Sébastopol par une énorme brèche faite au bastion Central. Un grand mur de fortification protége tout ce côté de la ville; j'avoue qu'en le dépassant, moi et mes compagnons, nous avons éprouvé un profond sentiment d'orgueil, en nous disant : « Nous sommes donc à Sébastopol! » Une fois ce mur passé, on se trouve dans un faubourg composé de petites maisonnettes, occupées sans doute par des ouvriers, bouchers, cordonniers, épiciers, etc. Ce faubourg tombe en pente; quatre rues vont aboutir sur une plate-forme, à un petit pont qui doit servir de passage lorsque les eaux pluviales changent ces rues en torrents; dans ce petit espace, j'ai compté soixante-huit boulets et bombes qui n'avaient pas éclaté. De là, nous sommes arrivés à la rue et au boulevard Catherine; c'est le quartier élégant de la ville; toutes les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont fort gracieuses et entourées de jardins. Mais aujourd'hui il n'en est pas une qui n'ait reçu au moins un boulet; elles sont complètement dévastées; tous les meubles, lits fort larges, commodes, secrétaires, etc., en acajou, sont dans la rue; j'ai remarqué un nombre considérable de pianos, beaucoup de gravures, surtout licencieuses, et, chose à remarquer, une foule de portraits de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Eugénie. Tout ce quartier s'élève en amphithéâtre juste

en face du fort Constantin. Le théâtre est intact; c'est un joli bâtiment tout blanc; quand j'ai passé par là, les décors en étaient adossés à la muraille extérieure. L'église Catherine, temple dorique avec un fronton tout doré, a également peu souffert. Dans ce quartier, on ne voit personne; les rues sont désertes, les maisons complètement abandonnées, et le cœur se serre en parcourant ces vastes solitudes. Toute la ville n'est peuplée que par deux mille soldats français environ, qui campent dans les rues; le général Bazaine, nommé gouverneur de la place, occupe une jolie maison, percée, comme les autres, de deux ou trois boulets. Dans la rue Catherine s'en élève une qui devait être un restaurant; les portes ont été brisées, et sur une planche qui est seule restée au seuil, des soldats du 5e léger, qui campent à côté, ont écrit à la craie : *Entrez sans frapper*. Les soldats passent leur temps à jouer au bouchon ou à tirer des coups de fusil sur les chats, seuls habitants de la ville. La plupart des maisons ont un étage souterrain où des artisans avaient leur atelier et leur magasin de débit. De ce quartier, on descend sur les quais. A mesure qu'on se rapproche du port, on rencontre un plus grand nombre de barricades. Les Russes avaient l'intention de défendre rue par rue Sébastopol, car à chaque tête de rue s'élève un mur en grosses pierres scellées de deux mètres de haut, derrière lequel étaient installées de petites pièces d'artillerie. Sur le quai, fort large et planté d'arbres, la promenade devient plus difficile; les Russes occupent toujours le fort Constantin, qui lui fait face, et de trois minutes en trois minutes ils lancent soit un boulet, soit une bombe, sur les groupes de promeneurs : un Anglais a été tué ainsi à dix pas de moi. C'est près de ce quai jusqu'aux docks, situés au-dessous de la tour Malakoff, que l'on distingue l'extrémité des mâts de la flotte russe; tout a été brûlé et coulé à fond, à l'exception d'un petit bateau à vapeur couché sur le flanc contre la pointe du port militaire. C'est un spectacle navrant. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai rencontré sur mon chemin de bombes, de biscaïens, de boîtes à mitraille, de balles, de projectiles de toutes sortes. Je passe aux docks; les batteries de Malakoff les ont complètement rasés; ils étaient construits en magnifique granit, et c'était vraiment une œuvre remarquable; il n'en reste plus que des monceaux de pierres: autour de ces docks s'élevait un quartier moins beau que celui dont je vous ai parlé plus haut; c'était là qu'habitaient sans doute les ouvriers des chantiers et les invalides; ce n'est plus qu'une masse informe de ruines. Nous n'avons rien détruit dans la ville; nos projectiles n'ont fait que l'œuvre indispensable de destruction; ce sont les Russes qui, en se retirant, ont incendié la ville et fait sauter une énorme quantité de mines; on en découvre encore chaque jour, et il y a imprudence à s'aventurer dans certaines parties de la ville; lundi et mardi, les explosions avaient lieu à chaque instant, et plusieurs curieux en ont été victimes. Lors de l'évacuation, les Russes, tout en fuyant et en courant,

mettaient le feu à ces mines, et l'on m'a raconté qu'un colonel russe a été tué au moment où il se baissait, une mèche à la main. Depuis, nos pompiers ont inondé d'eau presque toutes les parties suspectes et éteint tous les incendies. Je vous ai à peu près dit tout ce qui peut se voir dans une course aussi rapide que la mienne; il faudrait trois jours au moins pour tout examiner en détail. Mais l'aspect de Sébastopol est navrant; ce ne sont que débris, murailles noircies, maisons éventrées, fracassées; sur le sol, des entassements de projectiles, des meubles brisés ou souillés. Dans les rues, on ne voit que de rares groupes de visiteurs; pas un cri, pas un bruit qui indique une cité vivante; tout est morne et silencieux. Une brigade occupe seule la place; toutes les autres troupes sont consignées au camp, en dehors de la ville, ce qui indique de nouvelles et très-prochaines opérations. Pour compléter ces détails, j'ajouterai que j'ai visité quelques batteries russes. Elles sont admirablement construites et pourraient servir d'ouvrages de défense. Dans l'une j'ai trouvé des problèmes de géométrie écrits en russe, quelques livres, de vieux habits, un pilon à écraser des grains de café, un casque russe au sommet duquel se trouvait plantée une chandelle, facétie d'un de nos soldats, sans aucun doute. Avant de quitter Sébastopol, le géral Gortschakoff avait demandé à prendre avec lui ses blessés. Le général Pélissier a refusé, par raison d'humanité. En effet, vous ne pouvez vous faire une idée de l'état où l'on a trouvé les blessés russes; ils étaient entassés les uns contre les autres, au pied des maisons, dans la rue, exposés à l'incendie et aux explosions de mines, à moitié pansés, sanglants, asphyxiés par l'odeur des cadavres de leurs camarades qui mouraient au milieu d'eux. Lorsque rebutés, écœurés par ces puanteurs, ils se levaient pour aller respirer plus loin un air moins corrompu, ils laissaient sur leur route une trace sanglante que j'ai pu remarquer en plusieurs endroits, et allaient expirer dans un coin, épuisés par l'hémorrhagie. »

Une autre lettre, écrite par M. Félix Sicard le 13 septembre au *Courrier du Havre*, contient des détails qui intéresseront également nos lecteurs. Nous les reproduisons en substance : « Toute la côte méridionale du grand golfe de Sébastopol est au pouvoir de nos armées. Cette côte, qui comprend les faubourgs, l'arsenal et la ville elle-même, offre aujourd'hui le tableau le plus complet, le plus désolant des désastres de la guerre. Les ruines couvrent un espace immense; et quelles ruines!... De toutes les maisons et habitations élégantes qui remplissaient les faubourgs et la ville, pas une n'est restée intacte. La plupart sont devenues des monceaux de décombres; d'autres n'ont plus que les quatre murs; les larges routes non pavées qui forment les rues de Sébastopol sont jonchées de débris de maisons, de meubles brisés, de ruines de toute sorte. Je ne vous parlerai pas des centaines de cadavres qui jonchaient les rues, les coins, les jardins, et que nos soldats s'occupent de tous côtés à enterrer; à côté des cadavres sont

des milliers de boulets et de bombes. Ce n'est que de près qu'on juge du véritable état des choses. Ainsi, de loin, une partie de Sébastopol, le grand faubourg des casernes, paraît encore debout. C'est au point que nos soldats s'y sont mépris eux-mêmes le jour de l'assaut. Mais quand on approche, quand on circule au milieu de ces maisons, qui n'onttout au plus que leurs quatre murailles, quand on voit ces grandes casernes, l'ornement de Sébastopol, dévorées par l'incendie, les planchers écroulés, les décombres remplis de cadavres, de vêtements, de meubles, de papiers, etc., alors on se rend compte de la destruction complète de cette ville, qui fut un des plus beaux fleurons de l'orgueilleux empire russe, mais qui n'existe plus que de nom. Les endroits de défense des Russes semblent brûlés par un volcan. Les mamelons qu'on appelle Bastion du Mât, Bastion Central, Grand-Redan, Petit-Redan, et surtout le mamelon, plus important et plus élevé, appelé Malakoff, sont labourés, sillonnés, creusés en tous sens par les milliers de projectiles qu'ont lancés nos batteries. C'est en effet d'une horreur sublime. Sur la côte nord, encore occupée par les Russes, nous voyons les forts du rivage et les forts du nord lancer du temps à autre quelques boulets aux visiteurs imprudents ou à nos sentinelles. Les Russes montent la colline, envoyant du rivage au sommet une foule de convois. Nous les voyons travaillant à se retrancher sur les hauteurs pour rendre le séjour du port et des ruines de Sébastopol à peu près inhabitable; mais voilà que des batteries françaises se démasquent et les gênent considérablement dans leur travail. Pendant que nous tournons au nord, le long du rivage, la colline où fut Sébastopol, un boulet russe, parti du fort Constantin en face, vient renverser de son cheval un officier anglais qui était à côté de nous. Pour éviter un second couplet de cette chanson, nous entrons dans les ruines du jardin du gouvernement; et à peine avons-nous dépassé un groupe de trois maisons qu'une mine les fait sauter et lance une pluie de débris. Quelques minutes après, nous nous arrêtons dans une allée d'acacias que le versant de la colline a garantie. L'idée nous vient de déjeuner dans cette allée, où ont dû se promener les personnes les plus élégantes de Sébastopol, et surtout Menschikoff et sa famille. Sur deux meubles sortis de la cave d'une maison en ruine, nous installons nos petites provisions. Les créneaux du fort Constantin nous apparaissaient encore à travers les branches d'acacias. Une fumée parut, un boulet siffla à travers les branches et nous fit dresser les oreilles. Un second boulet vint nous faire avaler de travers, et au troisième nous jugeâmes prudent de nous mettre à l'abri derrière une batterie russe située dans l'intérieur de la ville. »

La correspondance du *Times* renfermait le passage suivant qui nous a paru intéressant à reproduire : « Ce matin, au moment où les restes des régiments français engagés sur la gauche entre la tour Malakoff et le petit Redan se rendaient vers leurs tentes, notre seconde division était rangée

sur le lieu de la parade sur le front du camp, et les Français avaient à passer devant leurs lignes. En apercevant le régiment de zouaves qui marchait en tête, nos hommes poussèrent spontanémeut des hourrahs qui ébranlèrent les airs. Les officiers français tirèrent leurs épées, leurs hommes défilèrent comme à une revue, tandis que tous les régiments de la seconde division l'un après l'autre faisaient entendre d'énergiques applaudissements et présentaient leurs armes à leurs héroïques camarades de France. Des deux côtés, les officiers saluaient de leurs épées. Au milieu des pillards, on rencontrait une foule de blessés. Les ambulances étaient sans cesse en mouvement, tantôt marchant lentement avec leurs fardeaux, tantôt courant au trot pour aller chercher d'autres blessés qui les attendaient. Tout le terrain entre les tranchées et le camp était encombré de cacolets. L'hôpital de Sébastopol présentait le plus horrible spectacle. En entrant dans une des salles, je vis ce qu'il a été donné à peu d'hommes de contempler. Cette salle était longue et basse, soutenue par des piliers carrés et faiblement éclairée par des fenêtres dont les carreaux étaient brisés. C'est là que gisaient les blessés russes abandonnés à notre pitié par leurs généraux. Les blessés, ai-je dit, non, mais les morts, les cadavres à demi pourris de ces malheureux soldats qu'on avait laissés mourir là de leurs blessures dans les douleurs de l'agonie. Les uns étaient couchés sur le carreau, les autres sur de misérables lits ou sur une paille souillée de sang, dans une atmosphère empestée. Les moindres soins eussent pu en conserver un grand nombre à la vie. Mais la vermine s'est mise dans leurs blessures, ce n'est qu'un amas de bras et de jambes brisés. On entendait ces malheureux appeler à leur aide, demander un peu d'eau et de nourriture. Qnelques-uns avaient des attitudes tout à fait fantastiques et hideuses. Les corps étaient démesurément enflés, les traits n'avaient plus de forme, les yeux sortaient des orbites, la langue noirâtre pendait hors de la bouche, les dents étaient collées sur la langue. Dans une de ces chambres d'horreur, il y avait quelques Anglais morts ou vivants, entre autres le pauvre capitaine Vangham, du 90e, qui a depuis succombé à ses blessures. Pour moi, j'avoue que je n'ai pu supporter ce spectacle hideux qui a fait reculer nos chirurgiens les plus aguerris. Le *Vladimir* s'est admirablement conduit dimanche. Il a pris position à portée des batteries françaises à Inkermann. On tira sur lui, mais fatigué de voir qu'on le manquait toujours, je m'en allai. »

Après ce qu'on vient de lire, voici quelques fragments de la correspondance du *Moniteur de la Flotte* : « Je vous écris en plein air et en échangeant de temps à autre un mot avec un passant. Je suis venu voir ici un aide de camp du gouverneur de Sébastopol ; je l'ai trouvé faisant sa correspondance devant ce qui reste des docks ; il était entouré d'un vrai bazar de déménagement amoncelé là par des soldats. Il s'était adjugé un fauteuil-Voltaire, et écrivait sur un pupitre de musique amputé de sa tige,

peut-être par un biscaïen. Il m'a offert le *verso* du susdit pupitre, et nous voici écrivant fièrement notre épître, datée, non plus *devant*, mais dans Sébastopol. Nous nous installons dans la ville, et les ruines seront bien vite réparées, assez, du moins, pour nous loger; on parle déjà de créer un service de port et un chef du service de la marine, de faire emploi d'appareils à plongeur pour débarrasser la passe. Bref, les administrations maritime et militaire prennent leurs quartiers d'hiver; ce sera le tour des Russes de droguer en plein air. Du reste, ces gens-là remuent assez lestement la terre pour trouver aisément à se faire un gîte en rase campagne. Je ne vous ai rien dit des Anglais; ils se sont couverts de gloire à l'attaque du Redan. Quand ils abordaient les Russes à la baïonnette, il y avait chez le Moscovite un mouvement de recul comme celui d'une pièce qui a reçu double charge. Puis des masses de troupes fraîches survenaient et assaillaient indéfiniment ces héroïques Anglais. Un des officiers de la brigade qui a attaqué le Redan faisait à ce sujet une observation qui pourrait expliquer les pertes sensibles que nos alliés ont faites à cette dernière affaire. Il remarquait qu'à peine nos soldats arrivés dans Malakoff, notre génie et notre artillerie, parés d'avance à cette intention, avaient immédiatement commencé à retourner les pièces de l'ouvrage contre les Russes, à fermer les brèches, à placer des rangs de sacs à terre, en un mot, à approprier à la défense les ouvrages que nous occupions. Cela a été fait effectivement avec une prestesse toute française, et nous avons ainsi épargné bien du monde. Les Russes ont clairement vu qu'ils ne reprendraient jamais Malakoff, car à chaque instant ils étaient abîmés, et quand ils revenaient, notre position intérieure était de plus en plus forte. Il paraîtrait, d'après nos officiers, qu'il n'en a pas été de même au Redan, ce qui a obligé nos alliés de l'évacuer; mais je vous réponds que le mouvement qu'ils ont opéré à ce moment était celui d'une troupe de lions, et que les Russes n'ont pas eu l'idée de les suivre. Les Sardes ont été ce qu'ils sont toujours, de beaux et bons soldats. Ils n'ont pas pu donner comme ils l'avaient désiré. Quant aux Turcs, ils sont superbes dans Malakoff et dans Sébastopol. Quand ils aperçoivent un officier français ou anglais, ils touchent du doigt un canon russe ou un débris quelconque des ex-défenses de la ville et disent avec un enthousiasme comique : *Bono* ! *ah bono* ! Voici deux ordres du jour qui ont été accueillis avec chaleur par nos hommes :

« A l'escadre, le 9 septembre.

« Le vice-amiral commandant en chef adresse ses félicitations aux commandants, officiers et équipages du *Cassini*, du *Sésostris*, du *Palinure* et du *Ténare*, pour l'activité que ces bombardes ont déployée depuis leur arrivée dans l'escadre et pour la remarquable précision de leur tir; dans la journée du 8 septembre, ces bombardes ont maintenu un feu très-vif et

très-bien dirigé sur le bastion de la Quarantaine. Elles ont justifié la confiance du général en chef qui avait pensé avec raison que leur feu produirait un effet très-utile. Le vice-amiral commandant en chef a vu, avec une véritable satisfaction, la manière hardie avec laquelle ces bombardes, malgré une mer très-grosse, ont passé dans la baie de Streleska, le *Cassini* au milieu de la nuit, le *Ténare* et le *Sésostris* au point du jour, sous le feu de la batterie de la Quarantaine. Le *Palinure*, déjà mouillé à l'entrée de la baie, a continué son feu avec une précision d'autant plus remarquable que le poste qu'il occupait le soumettait à un ressac très-gênant. Un procès-verbal d'avancement sera dressé à bord de chacune des bombardes, pour trois mois de campagne.

« *Le vice-amiral commandant en chef*, Bruat. »

« A l'escadre, 10 septembre.

« Le vice-amiral commandant en chef félicite les batteries de la marine de la part glorieuse qu'elles ont prise à la vigoureuse canonnade qui, pendant les trois jours, a préparé l'assaut des ouvrages ennemis. Il s'empresse de porter à la connaissance de l'escadre les détails qu'il reçoit à l'instant de M. le contre-amiral Rigault de Genouilly. Du 5 au 7 septembre les batteries de siége de la marine ont eu 145 hommes hors de combat et trois officiers blessés. Comme toujours, dans cette bataille qui vient d'avoir lieu, nos marins ont été admirables d'énergie, de dévouement et d'habileté pour les mouvements de leurs pièces. Jamais leur tir n'avait été plus précis et plus rapide. Il a dû infliger à l'ennemi des pertes considérables. Les officiers et aspirants ont soutenu la glorieuse réputation de la marine, et ils ont admirablement secondé les excellentes dispositions prises par le brave officier qui les commandait.

« *Le vice-amiral commandant en chef*, Bruat. »

Voici quel était, avant l'invasion de la Crimée par les alliés, l'état de la flotte russe renfermée dans le port de Sébastopol : *Vaisseaux de ligne*. Douze-Apôtres, 120 canons ; Paris, 120 ; Trois-Saints, 120 ; Grand-Duc-Constantin, 120 ; Wladimir, 120 ; Swiotoslaw, 84 ; Rostulaw, 84 ; Selaphoel, 84 ; Trois-Hiérarchies, 84 ; Tro-Sviatitalia, 84 ; Varna, 84 ; Gabriel, 84 ; Impératrice-Marie, 84 ; Tschesme, 80. *Frégates*.—Gagul, 60 canons ; Kavarna, 60 ; Konlefgi, 60 ; Medea, 60. *Corvettes et bricks*. — Calypso, 18 canons ; Thésée, 20 ; Pylade, 18 ; Enée, 20 ; Ptolémée, 20. *Petits vaisseaux*.—Nearch, Streilla, Orlanda, Drolık, Zabiaca, Lastorga, Smaglala, 11 transports et 64 chaloupes canonnières. *Douze steamers*, dont 6 grands et 6 petits. En tout 108 voiles et 2,200 canons. C'est cette flotte qui a été ou coulée par les Russes ou détruite par les bombes alliées.

# XV

Nouveaux croquis de Sébastopol. — Canons pris sur l'ennemi. — Obsèques des officiers tués. — Notice nécrologique sur les généraux Rivet, de Pontevès, de Saint-Pol, Breton et de Marolles. — Similitude de l'affaire du 8 septembre avec la bataille de la Moskowa. — Esquisse de cette bataille. — Beau trait d'Omer-Pacha. — Fouilles à Kertch. — Dates mémorables de l'expédition de Crimée. — Monument commémoratif. — Justice rendue à l'Angleterre. — Bombardement des forts du Nord et départ des flottes alliées. — Pertes de l'ennemi. — Ordre du jour et rescrit d'Alexandre II.

Nous allons terminer brièvement la reproduction des extraits de correspondance particulière qui se rattachent à l'état intérieur de Sébastopol lors de l'entrée des alliés dans la ville. Une lettre écrite par un capitaine des zouaves de la garde nous fournit les détails suivants :

« Dans Sébastopol, samedi 15 septembre.

« Hier, après déjeuner, je suis monté à cheval avec l'intention de visiter Sébastopol des pieds à la tête. Je suis entré par le ravin des Anglais, et laissant sur ma droite les docks, les casernes, l'arsenal, la ville militaire en un mot, qui s'étend sous le grand Redan et sous Malakoff, je me suis dirigé vers la ville elle-même. On y voit un grand nombre de monuments publics dépourvus d'élégance et des maisons bourgeoises d'assez belle apparence à côté d'horribles masures. Quelques rues sont larges et bordées de trottoirs, mais elles sont toutes très-mal macadamisées. L'éclairage au gaz est encore inconnu à Sébastopol ; on y cultive le réverbère, c'est-à-dire d'affreuses lanternes supportées par des poutres arrondies, sur lesquelles le noir et le blanc forment des bandes perpendiculaires d'un aspect peu réjouissant. Le théâtre est un assez beau monument, remarquable par son péristyle et par une colonnade qui en fait tout le tour. Près du théâtre se trouve la bibliothèque ; un peu plus bas et se dirigeant vers la mer, près du beau fort Sainte-Catherine qui commande la rade, s'étendent de vastes catacombes. On arrive à la partie supérieure de la ville, surmontée par une belle promenade plantée d'arbres et formant terrasse, par un double escalier en pierre d'un style grandiose. Au centre de la promenade s'élève un monument composé d'un vaisseau de bronze monté sur un socle de marbre blanc, aux quatre coins duquel sont des ailes de bronze. Ce monument est sans doute l'emblème de la ville, et les ailes représentent peut-être la rapidité avec laquelle cette flotte, aujourd'hui anéantie, espérait débarquer un jour sur les rivages de l'antique Byzance... Je laisse à de plus savants le

soin de relever cette appréciation toute personnelle pour laquelle je ne demande aucun brevet d'invention. Ce monument sera sans doute transporté en France et placé sur une promenade de Paris pour éterniser le souvenir de notre grande victoire dont il formera un curieux trophée. Une fort jolie église se trouve à l'extrémité de cette promenade et domine la ville entière. N'allez pas croire que tous ces édifices soient intacts; tout est brûlé ou brisé, à l'exception de ce navire que les Russes regardaient sans doute comme le *palladium* de Sébastopol.

« Toutes les églises de la ville ont été incendiées ; il n'en reste plus que les quatre murs et les dômes peints en vert. La partie sud de Sébastopol a été entièrement détruite par nos projectiles. J'ai visité les lignes de défense des Russes, qui consistent de ce côté dans le fort de la Quarantaine, le bastion Central et le bastion du Mât. Rien n'étonne comme de voir tous ces travaux gigantesques, et je maintiens qu'on ne serait jamais venu à bout de la ville, si l'on avait voulu prendre toutes ces positions d'assaut. Sébastopol présente en ce moment un spectacle des plus curieux à cause de l'immense affluence des visiteurs. J'ai rencontré dans ma visite plusieurs jolies *miss*, vêtues d'élégantes amazones, qui parcouraient les rues pleines de décombres et ne cessaient de pousser des exclamations de surprise et d'horreur à la vue de tant de désastres. La ville est très-grande et coupée çà et là de ravins profonds qui en rendent le parcours très-difficile. Je vous écris à la hâte ces quelques lignes, me réservant, dans une prochaine lettre, de vous donner une idée plus complète de notre nouvelle conquête. »

A la même date, un officier anglais mandait au journal le *Sun :*

« Quelque idée qu'on se soit formée de l'aspect de Sébastopol du haut de Catcart's hill et des tranchées, et tout le monde a entendu parler de son importance comme ville, je dois déclarer que je ne m'attendais pas à voir d'aussi beaux restes. En parcourant ce qui a dû être la grand'rue, en voyant les candélabres et les trottoirs, on se rappelle qu'il existe de pareilles choses dans le monde. Ce qu'il y a de surprenant, ce sont les maisons ou plutôt les hôtels qui sont dans un état d'affreuse dévastation. Beaucoup ont été sans doute des édifices publics. Presque toutes affectent des proportions monumentales. Ce sont partout piliers et colonnades, et ces débris me font juger que Sébastopol doit avoir été une des plus jolies villes du monde. La propreté, j'allais dire l'ordre, était vraiment étonnante : ce que j'entends par l'ordre, c'était la propreté des rues dans lesquelles même les barricades avaient été construites. Les façades de quelques maisons semblent si parfaites qu'avec le secours de l'imagination vous pouviez presque vous imaginer que vous marchiez dans une charmante ville où il ne s'était passé rien d'extraordinaire. Mais, hélas ! partout où l'on allait, c'était la même scène de désolation, c'était un incendie qui menaçait de tout engloutir. Non, jamais destruction ne fut plus complète ! jamais l'homme

n'a mis plus d'ardeur à détruire son ouvrage et n'a mieux réussi. Ce qui excitait surtout le plus vif intérêt, c'était un monument qui se trouvait au dedans du fort Nicolas et tout à fait à fleur d'eau. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi enchanteur. Ç'a été sans doute la promenade favorite de Sébastopol. Ce monument, qui est entouré par un fort et porte la date de 1834, est environné d'un jardin délicieux d'où vous pouvez, de tous côtés, avoir une vue des forts Constantin et Nicolas, du port et d'une grande partie de la ville. »

Par une dépêche du 19 septembre, le maréchal Pélissier annonce qu'outre quatre mille bouches à feu, dont cinquante en bronze, prises dans Sébastopol, il en fait rechercher d'autres que les Russes, au moment de leur fuite, ont jetées dans la rade. Ce détail, très-intéressant par lui-même, a quelque chose d'assez significatif quant à la situation respective des armées belligérantes, car il en résulte que l'ennemi ne cherche pas à disputer aux alliés la possession de la rade, et que par conséquent les forts du Nord lui sont d'une bien médiocre utilité. La quantité de poudre abandonnée par les Russes n'est pas moindre de 200,000 kilogrammes ; le nombre des projectiles capturés s'élève à environ 100,000. D'après les calculs de quelques journaux, on peut évaluer la quantité de fer que les alliés ont lancée verticalement sur Sébastopol, dans la dernière periode du siége, à 9 millions de livres. Quant au feu horizontal, on peut admettre que les 200 canons dirigés sur la ville y lançaient à peu près un demi-million de livres de fer par jour, c'est-à-dire qu'ils y ont jeté 18 millions de livres.

Un officier aux grenadiers de la garde impériale écrit de Sébastopol à un de ses amis : « Hier notre colonel nous a conduits, dix environ, à cheval, pour visiter Sébastopol. Nous avons tout parcouru. C'était une jolie ville, admirablement située, et où il y avait beaucoup de luxe et de richesses. Les rues sont larges, avec trottoirs et réverbères, et chaque maison a son petit jardin. Les meubles annoncent des habitudes de comfort extraordinaires : beaucoup de pianos superbes. Au lieu de coucher par terre, j'ai à présent un excellent fauteuil à la Voltaire. Nous mangeons sur une superbe table en acajou, à un seul pied, et nous avons de belles glaces sous nos tentes, auparavant si tristes ; des tapis riches en recouvrent tout le sol. On ne peut pas, du reste, se faire une idée de l'état dans lequel est la ville : beaucoup de maisons ont à peine encore quelques murs encore fumants. Quant aux canons que l'on trouve, le nombre en est incroyable, et il y a de quoi élever des colonnes de fer dans toutes les villes de France. On comprend à présent comment ils ont pu nous tenir si longtemps en échec. J'ai bien examiné l'intérieur de la position de Malakoff, et je suis resté convaincu qu'une fois cette forteresse prise, il n'y avait plus de salut pour les Russes. »

Les obsèques de plusieurs officiers ayant eu lieu au camp, le général

Bosquet prononça sur la tombe de ces nobles victimes les paroles suivantes : « Messieurs, quelque grand que soit un triomphe, quelque beau que soit un succès, ils sont toujours bien douloureux quand il faut qu'ils soient achetés par de si grands sacrifices. Le corps d'état-major, auquel je m'enorgueillirai toujours d'avoir appartenu, vient de faire des pertes bien cruelles et que nous ne saurions trop déplorer : le capitaine Laboissière, le capitaine La Hitte, le commandant Lefebvre et le brave colonel Cassaigne, tous les quatre officiers pleins de jeunesse et d'avenir, tombés en face de l'ennemi, victimes de leur dévouement au devoir. Nous les regrettons tous, messieurs, mais permettez-moi de regretter davantage le colonel Cassaigne, qui fut mon aide de camp : Cassaigne qui m'a toujours accompagné dans ma carrière d'officier-général et qui devait continuer à me suivre dans mon existence militaire ; Cassaigne que j'aimais comme un fils, et qui devait un jour me fermer les yeux, c'est moi qui viens l'ensevelir aujourd'hui. La mort du colonel Cassaigne est non-seulement un grand deuil pour mon cœur, c'est une grande perte pour le pays, un grand malheur pour l'armée, où ses éminentes qualités l'appelaient à exercer un jour le commandement et à rendre les plus grands services. » Le général, suffoqué par la douleur, ne put ajouter que quelques mots : « Pleurons-les tous, messieurs, séparons-nous. » Le service des généraux Breton et Rivet eut lieu au quartier général du 1er corps, où le général de Salles prononça un discours qui impressionna vivement les assistants. A son tour le commandant en chef Pélissier adressa au général Rivet, qui avait été son chef d'état-major et son ami, quelques mots d'adieu qui firent verser des larmes à l'assistance.

Nous allons donner, d'après le *Moniteur de l'Armée*, une courte notice biographique sur chacun des cinq généraux Rivet, de Pontevès, de Saint-Pol, Breton et de Marolles, qui ont glorieusement succombé dans l'assaut du 8 septembre :

Rivet (*Marie-Constant-Alphonse*) était né à Coblentz (Prusse), le 15 janvier 1810, de parents français. Admis à l'Ecole polytechnique le 1er novembre 1829, passé le 6 août 1831 à l'école d'application de Metz, comme sous-lieutenant élève d'artillerie, il en sortit le 5 avril 1833 pour être placé au 3e régiment de cette arme. Lieutenant en second au 1er janvier 1834, avec rang du 6 août précédent, il s'embarqua pour l'Afrique le 26 juin suivant. Dès son arrivée en Afrique, le jeune Rivet se fit remarquer par une intrépidité et un sang-froid hors ligne ; il en fit preuve pour la première fois, le 5 janvier 1835, au passage du défilé de l'Oued-Lalleg, où il remplit avec succès les fonctions de pointeur sous le feu de l'ennemi. Passé au 7e d'artillerie le 8 août 1835, nommé lieutenant en 1er le 1er janvier 1836, il se signala le 28 mars au combat sur la Chiffa, puis à la première expédition de Constantine, le 13 octobre de la même année. Lieutenant au

14e régiment d'artillerie le 24 janvier 1838, chevalier de la Légion d'Honneur le 14 août 1839, il fut promu au grade de capitaine en second le 22 janvier 1840. Passé au 12e régiment d'artillerie le 16 février 1840 et nommé adjoint à la direction de Toulon, M. Rivet fut placé au 1er de même arme le 17 avril, et passa au 7e le 15 janvier 1842. Cité au rapport du gouverneur-général de l'Algérie, le 28 décembre 1842, pour sa belle conduite dans l'expédition de l'Ouarensenis, il devint officier d'ordonnance du général Bugeaud le 13 janvier 1843. Le 29 avril 1843, il fut cité pour la part qu'il prit au combat livré près de Tenès; il se signala de nouveau à ceux des 11 et 12 mai et à celui du 11 juillet, dans la tribu des Sendjess. Capitaine au 10e régiment d'artillerie le 22 décembre 1843, capitaine en 1er au 9e de même arme, le 26 janvier 1844, passé à l'état-major particulier de l'artillerie le 3 mai, il se signala le 12 du même mois au combat de Taourza, livré contre les Kabyles, puis à ceux des 18 mai et 16 juin sur la frontière du Maroc. A l'organisation de la cavalerie indigène d'Afrique, le capitaine Rivet quitta l'arme de l'artillerie pour passer dans ce corps, et y fut promu au grade de chef d'escadron le 23 juin 1844. Il se couvrit de gloire à la bataille d'Isly, le 14 août, et fut nommé officier de la Légion d'Honneur le 20 du même mois. Il se distingua de nouveau aux combats du 27 octobre, livrés contre les Kabyles à l'est de Dellys. Classé au 1er de spahis à l'organisation du 21 juillet 1845, il se distingua au combat de Temda, livré le 24 décembre contre les troupes d'Abd-el-Kader, et fut cité à l'ordre de l'armée; il l'avait été quatorze fois dans la période de 1834 à 1845. Lieutenant-colonel du 2e de chasseurs d'Afrique le 27 avril 1846, passé au 4e le 8 mai, il fut appelé, le 10 juillet 1847, aux fonctions provisoires de directeur central des affaires arabes, en l'absence du colonel Daumas, et fut nommé titulaire de cet emploi le 15 décembre suivant. Dans cette nouvelle et importante position, il sut encore se faire remarquer par la bonne organisation qu'il imprima aux services placés sous ses ordres. Colonel du 8e régiment de hussards le 19 décembre 1848, il fut maintenu dans les fonctions de directeur central des affaires arabes. Général de brigade le 10 mai 1852, il fut placé à la tête de la subdivision de la Charente le 12; mais l'activité du général Rivet ne trouvait pas un aliment suffisant dans l'exercice de fonctions sédentaires. Il sollicita son retour en Afrique, et fut mis à la disposition du gouverneur-général le 4 août 1852. Chargé de l'inspection générale du 3e régiment de spahis le 9 septembre, il fut appelé au poste important de chef d'état-major général de l'armée d'Afrique le 28 octobre. En 1853, il se distingua dans les expéditions des Babors et de la Kabylie orientale, et fut, en récompense, nommé au grade de commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur le 19 juillet de la même année. Dès la déclaration de guerre à la Russie, le général Rivet sollicita un commandement à l'armée d'Orient; les circonstances ne permirent pas alors

de l'employer, mais lorsque cette armée fut organisée en deux corps, le 10 janvier dernier, il fut appelé aux fonctions de chef d'état-major du 1er corps. Le 1er mai, il fut cité pour son intrépidité à l'attaque qui eut lieu sous les murs de Sébastopol, en avant du bastion du Mât. Les brillantes qualités militaires du général Rivet devaient le conduire aux plus hautes dignités de l'armée. Sa mort héroïque est venue mettre un terme à une existence toute d'honneur et de bravoure.

De Pontevès (*Louis-Jean-Baptiste-Edmond*) naquit à Marseille le 24 juin 1805. Admis à l'Ecole militaire de Saint-Cyr le 1er novembre 1822, il fut nommé sous-lieutenant au 20e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1824, et fit avec ce corps les campagnes de 1826 à 1828 en Espagne. Passé avec son grade au 1er régiment d'infanterie de la garde royale le 28 octobre 1829, il fut breveté lieutenant le 11 août 1830, et licencié le 23 du même mois. Rappelé au service comme lieutenant au 4e régiment d'infanterie de ligne le 16 décembre 1830, il fit les campagnes de 1831 à 1834 en Afrique. Cité à l'ordre de l'armée pour s'être distingué à l'affaire du 12 octobre 1833, livrée contre les Arabes devant Bougie, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 5 janvier 1834. Capitaine le 26 avril 1837, chef de bataillon au 25e léger le 14 avril 1844, il passa le 18 du même mois au 13e léger, à l'armée d'Afrique, où il fit les campagnes de 1844 à 1847. Il fut nommé au grade d'officier de la Légion d'Honneur le 26 avril 1846. Pendant son séjour en Afrique, M. de Pontevès commandait avec distinction, de 1844 à 1847, le poste de Tiaret; son caractère honorable, son éducation parfaite, la connaissance qu'il avait des langues espagnole et arabe, le rendirent précieux dans ces importantes fonctions. Lieutenant-colonel le 22 septembre 1847, M. de Pontevès passa à l'armée d'Italie en 1849, et y fut nommé colonel au 75e de ligne le 26 juillet de cette année. Rentré peu de temps après en France, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur le 10 mai 1852, lors de la revue passée au Champ-de-Mars pour la distribution des aigles à l'armée. Général de brigade le 1er janvier 1854, il fut appelé le 2 mars suivant au commandement de la 1re brigade d'infanterie de la division d'occupation en Italie. Au mois d'avril 1855, il fut nommé commandant de la brigade de la garde impériale restée en France. Enfin, au mois de juin 1855 il partit pour l'armée d'Orient à la tête d'une brigade de même arme.

De Saint-Pol (*Jules*) était né le 14 décembre 1810, à Reims (Marne). Elève à l'Ecole militaire de Saint-Cyr le 14 novembre 1827, il quitta cette école le 1er octobre 1829, pour entrer, en qualité de sous-lieutenant, au 7e régiment d'infanterie de ligne. Il fit la campagne de 1831 en Belgique, où il fut envoyé en mission le 3 octobre. Nommé, le 6, lieutenant au 1er régiment d'infanterie de ligne de l'armée belge, le jeune de Saint-Pol fut promu au même grade le 14 août 1834 dans le 7e régiment d'infanterie de ligne

français, dont il était détaché avec rang du 4 décembre 1832. Passé au 3ᵉ bataillon de chasseurs belges le 29 janvier 1835, capitaine au 3ᵉ régiment de ligne le 1ᵉʳ juillet suivant, quitta le service de l'armée belge le 30 octobre 1839 et reprit sa place comme lieutenant au 7ᵉ d'infanterie de ligne. En témoignage de sa satisfaction, le roi Léopold lui accorda la croix de chevalier de son ordre le 26 novembre 1839. Capitaine le 6 décembre 1840, il passa le 4 janvier 1842 au régiment de zouaves. M. de Saint-Pol se distingua dans tous les combats livrés contre les Arabes, notamment à celui du 13 octobre 1845 chez les Traras, dans la province de Tlemcen, où son sang-froid et son intrépidité lui valurent une citation à l'ordre de l'armée. Chef de bataillon au 9ᵉ d'infanterie de ligne le 8 novembre 1847, commandant du 7ᵉ bataillon de chasseurs à pied le 4 octobre 1848, il rentra en France à la fin du même mois; la croix de chevalier de la Légion d'Honneur lui fut accordée le 11 avril 1850. Embarqué pour l'Italie le 13 juillet 1851, lieutenant-colonel du 52ᵉ régiment de ligne le 15 novembre de la même année, il passa le 5 avril 1852 au 2ᵉ régiment de la légion étrangère, dans les rangs duquel il fit l'expédition de Kabylie. Au combat du 21 mai, il se distingua par une bravoure et par un sang-froid au-dessus de tout éloge et fut atteint d'un coup de feu à la tête. A celui du 31, chez les Bem-Aouat, il eut son cheval tué sous lui, en sauvant un homme tombé au pouvoir de l'ennemi. Cité pour sa brillante valeur dans cette expédition, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur le 6 août 1852. Colonel du 25ᵉ d'infanterie de ligne le 30 décembre 1852, il s'embarqua en 1854 pour l'armée d'Italie; mais son activité réclamait un horizon plus vaste. Il sollicita et obtint son passage au 50ᵉ de ligne, et s'embarqua pour l'armée d'Orient au mois de septembre 1854. Passé au 3ᵉ de zouaves le 18 octobre suivant, il eut, le 27 du même mois, le commandement provisoire de la 1ʳᵉ brigade de la 2ᵉ division d'infanterie de l'armée d'Orient. Promu au grade de général de brigade le 17 mars 1855 et placé le 23 du même mois à la tête de la 2ᵉ brigade de la 2ᵉ division du 1ᵉʳ corps d'armée, il passa au mois d'avril au commandement de la 1ʳᵉ brigade de la 4ᵉ division du 2ᵉ corps. Le général de Saint-Pol, qui s'était fait remarquer dans les divers engagements livrés sous les murs de Sébastopol, se couvrit de gloire à l'enlèvement du mamelon Vert, le 7 juin, et trouva une mort héroïque à l'assaut du 8 septembre.

Breton (*Alexandre-Hippolyte-Félicité*) était né à Melun (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805. Admis à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr le 26 octobre 1822, il en sortit le 1ᵉʳ octobre 1824 en qualité de sous-lieutenant au 42ᵉ régiment d'infanterie de ligne, dans les rangs duquel il fit les campagnes de 1828 et de 1829 en Morée. Lieutenant le 12 février 1831, il fut nommé en 1833 directeur du gymnase de La Flèche, emploi qu'il exerça jusqu'en 1839. Capitaine le 10 juillet 1838, adjudant-major le 28 septembre 1839, il fut appelé aux fonctions de capitaine instructeur à l'École militaire

de Saint-Cyr le 8 avril 1841. Breton, qui déjà s'était fait remarquer comme directeur du gymnase de La Flèche, se distingua de nouveau dans les fonctions d'instructeur par ses connaissances variées, son zèle et sa manière de servir. Chevalier de la Légion d'Honneur le 21 mai 1843, major au 12ᵉ régiment d'infanterie légère le 9 novembre 1845, il devint lieutenant-colonel du 15ᵉ d'infanterie de ligne le 2 janvier 1851, et fut promu au grade de colonel du 74ᵉ de même arme le 29 octobre 1853. Embarqué en 1854 pour l'armée d'Orient, le colonel Breton se distingua dans les divers engagements livrés sous les murs de Sébastopol, et notamment le 10 octobre dernier, où il fut blessé dans la tranchée par un éclat d'obus à la hanche droite, puis le 5 novembre suivant, à la bataille d'Inkermann. Sa brillante conduite lui valut la croix d'officier de la Légion d'Honneur, qui lui fut décernée le 27 janvier 1855. Général de brigade le 21 mars 1855, le général Breton fut appelé le 23 du même mois au commandement de la 1ʳᵉ brigade de la 3ᵉ division d'infanterie du 2ᵉ corps de l'armée d'Orient, et passa peu de temps après à celui de la 2ᵉ brigade de la 1ʳᵉ division du 1ᵉʳ corps.

De Marolles (*Louis-Roger*) était né le 18 janvier 1808, à Batavia (île de Java), de parents français. Admis à l'École de Saint-Cyr le 25 novembre 1824, il en sortit le 1ᵉʳ octobre 1826 en qualité de sous-lieutenant au 9ᵉ régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il fit les campagnes de 1826 à 1828 en Espagne. Lieutenant le 2 février 1831, il fut nommé, le 11 septembre 1834, officier d'ordonnance du général comte Ordener, dont il épousa la fille en 1835. Capitaine le 10 juillet 1838, il fut, lors de la formation des bataillons de chasseurs à pied, admis au 9ᵉ de cette arme le 21 octobre 1840. Embarqué pour l'Afrique le 17 avril 1843, il fut cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite au combat de Sidi-Bel-Aziz, le 30 mai 1844, où il fut atteint d'un coup de feu à la tête. Nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 14 juillet 1844, il se distingua de nouveau à l'affaire du 18 octobre 1845, et mérita une seconde citation à l'ordre de l'armée. Chef de bataillon au 12ᵉ léger le 28 août 1846, passé au commandement du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs à pied le 22 avril 1847, M. de Marolles s'embarqua pour l'armée d'Italie le 20 avril 1849 et prit part au siége de Rome. Lieutenant-colonel du 33ᵉ régiment d'infanterie de ligne le 19 juillet 1849, chevalier de l'ordre napolitain de Saint-Georges de la Réunion le 30 septembre suivant, il rentra en France le 21 mars 1850. Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand le 4 juin 1850, il reçut la croix d'officier de la Légion d'Honneur le 16 août suivant. Colonel du 3ᵉ d'infanterie légère le 7 janvier 1852, M. de Marolles fut, à la formation de la garde impériale, appelé le 1ᵉʳ mai 1854 au commandement du 2ᵉ régiment de voltigeurs. Embarqué le 16 janvier 1855 pour l'armée d'Orient, le colonel de Marolles se couvrit de gloire dans les sanglants combats de nuit livrés sous les murs de Sébas-

topol les 22, 23 et 24. Un décret impérial du 11 août 1855 l'avait promu au grade de général de brigade. Le brave général ne devait pas jouir longtemps de cette haute récompense ; moins d'un mois après sa nomination, il tombait mortellement blessé sous les murs de Sébastopol.

La mort de ces braves généraux et celle de plusieurs milliers de soldats mêla une ombre de deuil à l'éclat de la victoire. Mais ces pertes résultant d'un assaut en plein midi, l'un des plus admirables qu'on puisse trouver dans l'histoire des guerres, sont bien minimes, tout affligeantes qu'elles soient, si on les compare à celles de beaucoup d'autres affaires du même genre. La bataille de la Moskowa, entre autres, offre plus d'une analogie avec les sanglantes actions qui ont amené la chute de Sébastopol. Elle fut livrée le *sept* septembre 1812, c'est-à-dire, à un jour près, quarante-trois ans avant celle qui nous occupe. Aux deux époques, les forces en présence sur toute la ligne étaient à peu près les mêmes, puisque Napoléon n'avait que 140,000 hommes à opposer à 160,000 Russes. Enfin, à la Moskowa, l'attaque fut dirigée contre de formidables positions derrière lesquelles l'armée moscovite s'était retranchée, après une retraite continuelle de Smolensk, et qu'elle avait hérissées d'une nombreuse et redoutable artillerie. La principale redoute fut enlevée de vive force après un combat acharné qui décida la victoire. Le chiffre total des pertes éprouvées par l'armée française s'éleva à plus de 28,000 hommes mis hors de combat, dont 9 généraux tués et 39 blessés. Les Russes perdirent 50,000 hommes, d'après le colonel Boutourlin, et ainsi que Napoléon l'avait estimé lui-même en visitant le lendemain le champ de bataille. Voici, au reste, un curieux récit de cette sanglante affaire, extrait de l'*Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de* 1812, publié en 1842 par M. le baron Denniée, intendant militaire, qui fit la campagne de Russie comme inspecteur en chef aux revues, attaché au cabinet du prince de Neuchâtel, major-général de la Grande Armée ; il était par conséquent à même d'être bien informé de tous ces grands événements : « ..... Le 7, l'Empereur monte à cheval avant le jour, c'est-à-dire avant l'heure fixée pour l'attaque (il était environ six heures du matin), et se porte en avant de la redoute enlevée le 5 par le 57e régiment. Il souffrait d'une horrible migraine. Toutefois, la canonnade ne commença qu'à sept heures du matin, afin de laisser au prince Poniatowski le temps d'exécuter son mouvement. Le temps était voilé, le vent soufflait à l'ennemi, et des tourbillons de poussière, mêlés à la fumée, obscurcissaient l'horizon. L'Empereur resta une heure à la redoute, et descendit ensuite vers une espèce de ravin où il passa la plus grande partie de la journée (jusqu'à deux heures). De ce point il ne pouvait découvrir qu'une partie du champ de bataille ; cependant quelques obus et quelques boulets passaient pardessus sa tête.

La ligne de l'ennemi était protégée par des positions formidables et par

des redoutes et des redans qui croisaient leurs feux. Déjà l'action était engagée sur tous les points. La garde impériale, vieille et jeune, était en arrière en bataille. A peine le 2e corps de réserve de cavalerie s'était-il déployé dans la plaine, que son chef (le général Montbrun) avait été renversé. Aussitôt l'Empereur envoie le général Auguste Caulaincourt prendre son commandement : — « Allons, dit Caulaincourt en partant, allons venger sa mort. » Son heure, hélas! allait bientôt sonner...... Quelques instants après, on annonce à l'Empereur que le prince d'Eckmühl est grièvement blessé, que son chef d'état-major (le général Romeuf) est tué. Aucune altération, aucune marque d'inquiétude ne trahit son émotion. L'Empereur reste impassible; cependant on lui annonce au même moment (il était huit heures) que le corps polonais revient sans avoir pu exécuter son mouvement. La défense de l'ennemi est opiniâtre; mais c'est au centre qu'il oppose la plus énergique résistance; la fatale redoute décime nos rangs; elle est prise, reprise et disputée de nouveau. Impatient de faire cesser le carnage, l'Empereur donne l'ordre de s'emparer de cette gigantesque batterie à épaulement et fossés. A cet ordre, le général Caulaincourt, jugeant que l'infanterie a besoin d'être excitée, dispose sa troupe, tourne la batterie, s'élance à la tête du 5e régiment de cuirassiers et tombe frappé mortellement en pénétrant dans son enceinte. L'infanterie soutient ce mouvement.

« La rage anime tous les cœurs, on oublie ses affections pour arracher la victoire des mains de l'ennemi; les Russes se défendent comme des lions: les Français combattent comme des héros. Une grêle de fer couvre la plaine. Les batteries de droite détruisent les 3e et 8e corps; mais bientôt le 1er corps s'en empare; la cavalerie exécute des charges heureuses; le roi de Naples est à sa tête; il est invulnérable. Dans ce moment important de la journée (il était environ deux heures), le maréchal Ney fait dire à l'Empereur que le secours de la cavalerie de la garde déterminerait la déroute de l'ennemi. L'Empereur n'avait pas encore quitté la position qu'il occupait depuis le commencement de la bataille. On sonne à cheval. Ces escadrons sacrés s'avancent lentement, les destinées du monde semblent leur être confiées; le respect, la crainte, l'espérance passent dans tous les cœurs. Cependant cette troupe s'arrête : l'Empereur en a autrement ordonné!... Le prince Poniatowski est en ligne avec ses Polonais; il n'y a plus de manœuvre; ce sont des masses que l'on oppose à des masses. L'acharnement, le désespoir et la nécessité dirigent le soldat; il n'y a plus de souvenirs, il n'y aura bientôt plus de patrie: il faut vaincre ou mourir.

« La nuit, la tardive nuit! vient cacher tant d'horreur; la fatigue arrête le carnage. Les feux des bivouacs s'élèvent lentement, et le silence de la nuit n'est troublé que par les gémissements des blessés et des mourants. Cependant la lassitude amène le sommeil; on dort près de l'ami qu'on a

perdu. Cruel réveil! la faim le provoque. Rien! rien! Le soldat se tait... il brûle encore du désir de la vengeance! Le jour a paru : il éclaire un champ de bataille jonché de cinquante mille tués ou blessés, de douze mille chevaux étendus ou se traînant à peine, et de deux cents voitures, affûts ou canons renversés. Les états que j'ai dressés, d'après ceux remis au major-général par les chefs d'état-major des différents corps d'armée, et dont le prince de Neuchâtel me défendit de révéler le chiffre, présentaient : 48 officiers généraux tués ou blessés (9 tués); 37 colonels (10 tués); 6,547 officiers, sous-officiers et soldats tués; 21,453 blessés. (Les originaux de ces états, de ma main, sont au dépôt de la guerre.) La perte des Russes a été de 50,000 hommes. Quant à l'énorme consommation de poudre, les états remis par M. le général comte Lariboisière, premier inspecteur général de l'artillerie, attestent qu'il a été tiré 60,000 coups de canon et brûlé 1,400,000 cartouches dans la journée du 7 septembre. Or, la bataille ayant duré environ dix heures, c'est par minute 100 coups de canon et 2,300 coups de fusil! sans parler du feu des Russes... Le colonel Boutourlin est tout à fait dans l'erreur dans l'évaluation de nos pertes; mais ce qui est digne de remarque, c'est que celles qu'il accuse du côté des Russes présentent exactement le chiffre de 50,000 hommes auquel l'Empereur avait évalué, le lendemain même de la bataille, la perte des Russes. Voici l'état nominatif des généraux tués ou blessés. Cet état, de ma main, a été mis sous les yeux de l'Empereur, et se trouve aujourd'hui au dépôt de la guerre :

*Officiers généraux mis hors de combat.*

GÉNÉRAUX DE DIVISION. — *Tués.* — Montbrun et Caulaincourt.

*Blessés.* — Morand, Friant, Dessaix, Compans, Scheler, Tharreau, Rapp, Belliard, Nansouty, Saint-Germain, Bruyère, Pajol, Defrance, Grouchy et Chastel.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE. — *Tués.* — Romeuf, Lanabert, Marion, Compère, Huard, Plauzonne et Damas.

*Blessés.* — Gratien, Bonnami, Boyer, Dupelin, Teste, Gengoult, Mourier, Almeras, Boyeldieu, Guyon, Guilleminot, Krasinski, Borstill, Quenot, Roussel, Subervie, Burthe, Dommanget, Chonard, Lacroix, Thery, Bordesoulles, Leppel et Bessières. »

Le *Journal de Constantinople* annonçait à la date du 20 septembre le départ d'Omer-Pacha pour l'armée d'Anatolie. A propos de ce général, voici un fait récent qui l'honore. Son ancien précepteur, le major Graf, étant mort à Gospich, à l'âge de 74 ans, on a trouvé dans ses papiers une lettre ainsi conçue :

« Roustschouk, le 18 décembre 1854.

« Très-honoré monsieur Graf. J'apprends à l'instant, par une lettre d'un

de mes amis d'enfance, Kekik, capitaine en retraite, que vous passez tranquillement vos vieux jours, comme officier retraité, à Gospich, et ne puis, recevant cette agréable nouvelle, résister au plaisir de vous adresser quelques lignes. Vous me pardonnerez de ne pas me conformer à certain cérémonial et de vous parler dans les termes d'un élève reconnaissant à son ancien maître! Il me serait bien agréable de vous retracer une esquisse de ma vie si pleine d'événements, mais le défaut de temps ne me le permet pas aujourd'hui. Je suis, actuellement, généralissime de toutes les troupes qui se trouvent dans la Turquie d'Europe; ces jours-ci, je vais me rendre avec une partie de ces troupes en Crimée, et j'espère que, là aussi, le Dieu de la victoire me sera favorable, comme toujours. Depuis quatorze ans je fais continuellement la guerre et, néanmoins, je suis toujours robuste et en bonne santé. Je n'ai pas cessé, également, de me livrer à l'étude des sciences militaires et, au milieu de toutes mes entreprises, j'ai atteint le plus grand bonheur auquel un homme puisse aspirer. Ma poitrine est ornée de sept décorations turques et de quatre décorations étrangères, savoir : la croix d'Honneur, l'ordre anglais du Bain, l'ordre russe de Sainte-Anne et l'ordre espagnol d'Isabelle, tous les quatre de première classe. En outre, je me suis rendu digne, devant l'ennemi, de trois sabres d'honneur enrichis de diamants. Tout cela, monsieur Graf, c'est à vous que je le dois. Vous m'avez donné les premières notions militaires et je vous en exprime, avec bonheur, ma reconnaissance la plus vive. J'ai le plus grand désir de vous envoyer un léger souvenir en témoignage de ma gratitude, mais je suis en voyage et par conséquent dans l'impossibilité de réaliser ce vœu. Je prends donc la liberté de vous adresser 200 ducats en or, en vous priant de ne pas vous en blesser et de consacrer cette somme à l'achat d'un souvenir de moi. J'ai remis cet argent à M. de Rowler, consul autrichien en Bulgarie; il aura la bonté de vous le remettre, ainsi que mon portrait. Agréez, monsieur Graf, l'expression de la considération distinguée avec laquelle je suis votre reconnaissant

« Omer M. P. Michel Lattas. »

Un officier de marine, blessé dans l'expédition de la mer d'Azof et venu à Paris en congé de convalescence, a rapporté de Kertch un document assez curieux. C'est une sorte de procès-verbal, écrit en français, des fouilles qui eurent lieu en 1838 aux environs de la ville. En voici le résumé : « Les fouilles commencèrent sur le faîte de la colline désignée sous le nom de *Montagne de Mithridate*, là où s'élevait, d'après Strabon, l'antique Panticapée. Le directeur du musée de Kertch, visitant ces travaux, avait remarqué dans le voisinage un certain nombre de grandes pierres posées avec une apparente régularité. Il les fit dégager de la terre qui les cachait en partie. Sous l'une d'elles, à une profondeur d'une archine et demie au-

dessous de la surface du sol, on trouva 30 pièces de monnaie de différents rois du Bosphore, toutes parfaitement conservées. Parmi celles de Sauromate II (Tiberius Julius), on en remarque une dont l'empreinte ne ressemble pas à celle des monnaies du même roi trouvées antérieurement. D'un côté, l'on voit le buste du souverain tourné à gauche, et non à droite. Sur le revers est une grande porte placée entre deux tours. Au pied de l'œuvre est enchaîné un guerrier en costume scythe. Du même côté, on voit les branches d'un arbre dont le tronc est caché par la tour, et en bas ces lettres M. H., que l'on trouve sur la plupart des monnaies des royaumes du Bosphore. Pendant que l'on faisait ces découvertes, les recherches continuaient dans les environs de la ville. Plusieurs kourgares (*tumuli*) furent fouillés. Quatre de ces tertres artificiels cachaient des tombeaux enrichis d'objets remarquables. L'un de ces tombeaux était celui d'un guerrier. Son armure se composait d'écailles d'airain cousues sur une veste de peau. Là se trouvaient encore son épée et un grand nombre de flèches de formes différentes. Sur l'anse d'une amphore placée à la tête du squelette on lisait en caractères grecs : « *Labrodamas.* » A côté de ce vase il y avait un de ces petits ustensiles connus sous le nom de *capediunculæ*, dont on faisait usage dans les sacrifices; une autre amphore en argile était placée aux pieds du guerrier. Sur son anse on lit l'inscription grecque : « *Labraiôn.* » Malgré leur antiquité, le casque et les cuissards sont bien conservés. D'après leur forme, ils paraissent dater des temps les plus reculés. Le casque est garni de plusieurs pointes en métal, offrant d'autant plus d'intérêt qu'on ne trouve même dans les plus riches musées qu'un nombre extrêmement limité d'armures de ce genre. L'exemplaire découvert se distingue d'ailleurs par une assez remarquable particularité : d'ordinaire, ces armures en tôle d'airain avaient une doublure en cuir, et les trous qu'on y trouve pratiqués au-dessus du genou donnent lieu de croire qu'elles étaient assujetties à la jambe à l'aide de courroies également en cuir. Celles qu'on a recueillies dans cette tombe sont enrichies, au-dessus du genou, d'ornements en relief. On n'y voit pas de trous, mais la tôle est tellement flexible, qu'il devait être facile de la plier autour de la jambe. Dans un autre tombeau on trouva un vase funéraire orné d'un dessin de couleur rouge sur fond noir, représentant un génie ailé à cheval qu'une femme paraît appeler en lui faisant signe de la main droite. Les nuages sont indiqués par une teinte blanche. Mais ce vase mérite moins de fixer l'attention qu'une petite statue en argile placée à côté. C'est l'image d'une femme tenant de la main gauche un petit garçon près duquel on voit une corbeille renversée d'où s'échappent des fleurs et des fruits. D'un côté est un chien, de l'autre un coq. On suppose que ce tombeau renferme les cendres d'un enfant. Dans le troisième tombeau gisait le squelette d'une femme reposant sur une couche d'herbes marines. Son front était ceint d'une lé-

gère guirlande en feuilles d'or, dont la forme imitait celles du frêne. Le cou était orné d'un collier de perles en cristal. Deux talismans, l'image d'un lion et celle d'un scarabée, étaient placés sur la poitrine. L'index de la main droite gardait encore une bague en or enrichie d'un granit syrien sur lequel était gravée une tête de femme. Autour de ce squelette, sous les fragments de plusieurs vases d'argile brisés, se trouvaient enfouies huit plaques rondes et bombées en or, qui servaient probablement à garnir le haut de la robe. Elles sont ornées de masques d'homme et de femme en relief. On en a retiré un petit vase en ivoire, dont le couvercle sculpté représente la caricature d'une tête d'homme. Tous ces objets ont une grande analogie avec ceux qu'on a recueillis à diverses époques dans les tombeaux de la Grèce, surtout aux environs d'Agrigente. Le quatrième tombeau contenait un fuseau à filer en ivoire et deux petits flacons de cristal, dont l'un est orné de couleurs brillantes. Il est en argile et sa forme est celle d'une amphore. De ces objets, quelques-uns ont été brisés par les Tartares, avant qu'on eût pu arrêter la dévastation du musée de Kertch; plusieurs ont été envoyés en France sur la *Mégère* et viendront enrichir les musées du Louvre et de la Bibliothèque. Une partie des monnaies est passée en Angleterre et se trouve en la possession de M. Stebbing, ainsi que de M. Coxwel, solicitor de Southampton. »

Voici les dates les plus mémorables de l'expédition de Crimée : — 4 septembre 1854. Embarquement de l'armée française (25,000 hommes) et de l'armée turque (8,000 hommes) à Varna. — 9 septembre. La flotte portant l'armée anglaise (25,000 hommes) rallie la flotte turco-française à l'île des Serpents. — 14 septembre. Débarquement des armées alliées à Eupatoria, près le Vieux Fort. Cette opération n'est pas contrariée par les Russes; elle dure six heures. — 20 septembre. Bataille de l'Alma. — 27 septembre. L'armée alliée, après avoir franchi l'Alma, le Belbeck et plusieurs autres cours d'eau, arrive, par une marche de flanc, sur les hauteurs de Balaclava. Les Anglais s'emparent de cette ville et y établissent leurs bases d'opérations. — 29 septembre. Reconnaissance de Sébastopol. — 9 octobre. Ouverture de la tranchée à 700 mètres de la place. — 17 octobre. Ouverture du feu contre la place. Les flottes combinées y prennent part. — 25 octobre. Bataille de Balaclava. — 6 novembre. Bataille d'Inkermann. — 22 mai 1855. Prise du cimetière. — 24 mai. Expédition dans la mer d'Azof. Succès complet. — 25 mai. L'armée alliée occupe la ligne de la Tchernaïa. — 7 juin. Prise du mamelon Vert. — 18 juin. Assaut infructueux donné à Malakoff. — 16 août. Bataille de la Tchernaïa. — 8 septembre. Prise de Malakoff. — 9 septembre. L'ennemi évacue la partie méridionale de la ville et se retire dans la partie nord. La tranchée ayant été ouverte le 9 octobre 1854, il y a donc eu 330 jours de travaux à exécuter sous le feu de la place et malgré les sorties des assiégés. Sur plusieurs points il a été fait jusqu'à sept paral-

lèles. Le feu ayant été ouvert le 17 octobre 1854, et la ville ayant été prise le 8 septembre 1854, Sébastopol a été bombardé et canonné pendant 322 jours.

Des monuments commémoratifs de cette grande expédition ne tarderont pas à s'élever en France. Déjà le *Journal du Cher* faisait mention en ces termes, à la date du 20 septembre, de l'érection prochaine d'un de ces monuments dans le Berri :

« Le Berri va s'enrichir d'un monument dont le nom éveillera chez nos descendants des sentiments d'admiration comme il est pour nous un sujet d'orgueil. Pèlerins et voyageurs ne pourront le voir sans être pénétrés de la grandeur de la France ; non pas que ce monument doive être une de ces pages de pierre dont les nations aiment à illustrer leur histoire, comme l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et la colonne Vendôme, mais parce que son nom rappellera une de ces épopées guerrières qui suffisent pour illustrer une armée, immortaliser un général et porter par-delà les siècles le nom d'une nation. Au centre de la France, à 4 kilomètres au nord de Saint-Amand-Monrond (Cher), s'élève la montagne du Belvédère, à 314 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point, le spectacle est vraiment grandiose. Au midi, l'Auvergne dresse ses monts neigeux et escarpés ; à l'est, les montagnes abruptes du Morvan. Celles du Sancerrois laissent voir leurs cimes élevées au nord, et les hauteurs de la Marche encadrent le paysage à l'orient. C'est un tableau qui n'a de bornes que l'infini, avec des forêts, des plaines et des rivières pour bordures. Sur ce point culminant, le général commandant la 19e division militaire, duc de Mortemar, fait élever une tour à la gloire de l'armé d'Orient, en souvenir de la prise de Malakoff. Élevée sur un tertre de 3 mètres de haut, la tour sera percée, dans ses huit pans, de vingt-quatre croisées en forme de meurtrières, et couronnée par une plate-forme à laquelle on arrivera par un escalier en limaçon établi dans l'intérieur. Une balustrade, dont chaque angle figurera une pile de boulets, entourera cette plate-forme. Au troisième étage, le général installera un musée militaire dont les principales pièces rappelleront la glorieuse campagne de Crimée. Ce sont des trophées recueillis sur les champs de bataille de la Chersonèse, tels que bombes du plus fort calibre, projectiles de toutes dimensions, armes russes, etc., témoignages d'une terrible éloquence en faveur de la bravoure française. Le monument, d'un syle sévère, aura pour toute sculpture au-dessus de la porte d'entrée un aigle immense aux ailes déployées, tenant dans ses serres une banderole ou un cartouche avec cette inscription : « *Gloire immortelle à l'armée d'Orient.* » Et plus bas sur une table de marbre : « 8 septembre 1855, *Tour Malakoff.* »

« La prise de Sébastopol, dit le *Moniteur*, a excité en Angleterre comme en France la joie la plus vive. Il était juste, en effet, qu'après avoir partagé les dangers et les sacrifices de cette guerre, les deux peuples prissent

également part à la gloire du triomphe. Depuis le commencement de la lutte, la France et l'Angleterre, confondues dans une étroite communauté de vues et d'efforts, ont mis une sorte d'émulation à fournir, chacune selon ses ressources, les moyens d'assurer le succès. Si la France a pu mettre en ligne plus de soldats, l'Angleterre a fourni un plus grand nombre de vaisseaux, et n'en a pas moins envoyé successivement en Crimée 80,000 hommes de troupes réunies de tous les points de son immense empire. Grâce au prodigieux armement naval des puissances alliées, leurs pavillons dominent sur toutes les mers et les interdisent à la Russie. L'ennemi a vu ses vaisseaux bloqués ou brûlés dans ses ports, ses côtes ravagées, son commerce anéanti, ses relations extérieures détruites. Depuis la mer d'Azof jusqu'à la mer Blanche, depuis la Baltique jusqu'au Kamtschatka, la Russie est emprisonnée par nos flottes. Tandis qu'à force de courage nos soldats triomphaient de la résistance désespérée de l'armée russe, les marines combinées détruisaient ses approvisionnements et interceptaient ses communications, en même temps qu'elles entretenaient l'abondance dans les armées alliées et leur amenaient chaque jour de nouveaux renforts. Nos ressources maritimes eussent difficilement suffi au transport de nos troupes et de l'énorme quantité de matériel qu'exigeait une pareille guerre à 800 lieues de la patrie. L'amirauté anglaise a mis à la disposition de la France 50 navires de la marine royale et de sa marine marchande, qui ont transporté en Crimée près de 40,000 hommes de nos troupes, avec 2,000 chevaux et 7,000 tonnes de notre matériel. Chacun sait d'ailleurs que si Bomarsund est tombé sous les coups de nos soldats, c'est principalement la marine anglaise qui les y avait conduits. Dans toutes les phases de cette guerre, à l'Alma et à Inkermann, comme à Bomarsund et à Sweaborg, les armées et les flottes de l'Angleterre et de la France ont mêlé leur sang et lutté de bravoure pour la cause commune. A la Tchernaïa, nos alliés sont accourus pour nous soutenir, comme nous étions accourus près d'eux à Balaclava. Dans les derniers et victorieux efforts contre Sébastopol, Anglais et Français ont également accompli leur tâche héroïque. Si, sur plusieurs points attaqués, un seul a d'abord été conquis, le triomphe n'en est pas moins dû à tous les corps de l'armée alliée, qui, se soutenant les uns les autres et divisant la résistance de l'ennemi, l'ont enfin forcé d'abandonner les murs de cette ville que son désespoir même ne pouvait plus défendre. Aussi le général en chef de l'armée française n'a-t-il été que juste en attribuant à l'armée anglaise une large part de gloire dans le succès de ce grand jour. Quant aux sacrifices pécuniaires que nos alliés se sont imposés, ils égalent les nôtres, s'ils ne les dépassent. Sans parler de l'emprunt turc de 100 millions, garanti, il est vrai, par la France comme par l'Angleterre, mais contracté tout entier chez nos voisins, ni des 50 millions avancés par eux au gouvernement piémontais pour le mettre à même de nous donner le concours si



utile de ses braves soldats, l'Angleterre a dépensé dans cette guerre, l'année dernière, près de 400 millions, et a prévu qu'elle pourrait y dépenser encore cette année plus d'un milliard. Cet énorme fardeau et tous ces sacrifices, le peuple anglais les supporte comme le peuple français, non point avec résignation, mais avec cette énergie qui prouve que rien ne lui coûtera pour arriver au but; et l'on peut dire que, chez nos voisins comme chez nous, la nation ne se contente pas de suivre et d'appuyer son gouvernement, elle va encore au devant de ses vœux. »

Le *Times* prévient ses lecteurs que désormais ils ne doivent pas s'attendre à recevoir, par l'intermédiaire du ministère de la guerre, sur les opérations des généraux alliés, des renseignements aussi complets qu'autrefois. Autrefois, la publication de ces renseignements avait peu d'inconvénient, parce que les rôles des deux adversaires étaient tracés d'avance et parfaitement connus. L'un avait à attaquer, l'autre à défendre Sébastopol. Aujourd'hui, au contraire, que la guerre est portée en plaine et que la stratégie va entrer en jeu, lord Panmure ne pourrait plus sans danger annoncer que tel jour le général Simpson a effectué tel mouvement, parce qu'aussitôt le prince Gortschakoff profiterait de cette indication pour combiner ses plans en conséquence. La prudence la plus vulgaire ordonne au gouvernement de s'abstenir de faire au public de pareilles communications, et c'est le devoir du public de se résigner à ne plus savoir que ce que le gouvernement croira devoir lui dire.

Au moment où nous terminons cette partie de notre récit, les opérations qui devaient naturellement suivre la prise de Sébastopol paraissent être en pleine exécution. Les dernières dépêches télégraphiques de Crimée annoncent à la fois le bombardement des forts du Nord et le départ des flottes alliées pour une destination inconnue. Le bombardement a commencé le 29 septembre. Le départ des flottes a eu lieu le même jour. C'est donc une double entreprise combinée pour compléter l'œuvre du 8 septembre et qui ne peut manquer de nous fournir pour une nouvelle période de notre publication. D'après des renseignements, extraits des correspondances qu'on peut tenir pour bien informées, le général d'Allonville s'est embarqué à Kamiesch avec trois régiments de sa division de cavalerie pour Eupatoria. Il a trouvé dans cette place environ vingt-cinq mille hommes d'infanterie turque, glorieusement éprouvés au siége de Silistrie, et près de six mille hommes de cavalerie, également bons soldats, sous les ordres d'un officier très-distingué, Iskender-Bey. Le général d'Allonville a dû prendre le commandement supérieur du corps d'armée composé de ces troupes turques et des trois régiments qui l'ont accompagné. Il a pu, ainsi, faire de fortes reconnaissances, et obliger les Russes à porter leur attention de ce côté. Les pertes de l'ennemi à la prise de Sébastopol sont plus considérables qu'on ne l'avait dit. Il résulte, dit le *Sun*, des renseignements

officiels que l'ennemi n'a pas eu moins de 20,000 hommes hors de combat, tant par suite du combat que dans les assauts définitifs; vingt de ses officiers généraux ont été tués ou blessés. Les pertes des alliés, c'est-à-dire des Français, Anglais, Piémontais et Turcs, ainsi que des forces navales, sont évaluées à 13,000 hommes hors de combat, c'est-à-dire 2,000 hommes de moins qu'on ne l'avait d'abord calculé.

La prise de Sébastopol fut annoncée à l'armée russe par l'empereur Alexandre II, dans un ordre du jour ainsi conçu :

« La défense de Sébastopol, qui s'est prolongée si longtemps et qui est peut-être sans exemple dans les annales militaires, a attiré sur elle l'attention non-seulement de la Russie, mais de toute l'Europe. Dès son origine, elle a mis ses protecteurs au même rang que les héros qui ont le plus illustré notre patrie. Dans le courant de onze mois, la garnison de Sébastopol a disputé à un ennemi puissant chaque parcelle du territoire de la patrie qui entoure la ville, et chacune de ses entreprises a été distinguée par des actes de la plus brillante bravoure. Le bombardement opiniâtre, renouvelé à quatre fois, dont le feu a été appelé infernal à bon droit, a ébranlé les murs de nos fortifications, mais n'a pu faire chanceler ou diminuer le zèle et la persistance de ses défenseurs. Ils ont combattu l'ennemi ou sont morts avec un courage indomptable, avec une abnégation digne de soldats du Christ, sans penser à se rendre. En regrettant de cœur la perte de tant de généreux guerriers qui ont offert leur vie en sacrifice à la patrie et en me soumettant avec vénération au jugement du Tout-Puissant, auquel il n'a pas plu de couronner leurs actes d'un succès complet, je crois de mon devoir sacré d'exprimer, dans cette circonstance aussi, en mon nom et en celui de toute la Russie, à la brave garnison de Sébastopol, la reconnaissance la plus vive pour ses travaux infatigables, pour le sang qu'elle a répandu dans la défense de près d'une année de ces fortifications qu'elle a élevées en quelques jours. Mais il y a une impossibilité, même pour les héros. Le 8 de ce mois, après que six assauts désespérés eurent été repoussés, l'ennemi parvint à se rendre maître de l'important bastion Korniloff, et le général en chef de l'armée de Crimée, voulant ménager le sang précieux de ses compagnons, qui, dans ces circonstances, n'aurait été répandu qu'inutilement, se décida à passer alors sur le côté nord de la forteresse, ne laissant à l'ennemi assiégeant que des ruines ensanglantées. Ces héros éprouvés, objet de l'estime générale de leurs camarades, offriront sans doute, en rentrant actuellement dans les rangs de l'armée, de nouveaux exemples des mêmes vertus guerrières. Avec eux et comme eux, toutes nos troupes, animées de la même foi illimitée en la Providence, du même amour ardent pour moi et notre patrie, combattent toujours et partout avec courage les ennemis qui touchent à notre arche sainte, à l'honneur, à l'intégrité (*zjelost*) de la patrie, — et le nom de Sébastopol, qui

s'est acquis une gloire immortelle par tant de souffrances, et les noms de ses défenseurs vivront éternellement dans le cœur de tous les Russes, avec les noms des héros qui se sont immortalisés sur les champs de bataille de Pultawa et de Borodino. »

---

La lutte pour la possession de Sébastopol est terminée. La prise de cette forteresse n'est due à aucun accident heureux ; le hasard, l'occasion, les caprices de la fortune n'ont en rien servi la gloire des vainqueurs. Le terrain a été conquis pied à pied, embuscade par embuscade, ouvrage par ouvrage ; et l'armée russe a fini par céder la ville, non-seulement sous le choc des colonnes d'assaut, mais aussi sous la certitude morale d'une défaite assurée d'avance par les calculs précis des généraux alliés. Les armées russes ont été battues en rase campagne d'abord : à l'Alma, dans une position défensive ; à Inkermann et à la Tchernaïa, dans une position offensive. Ainsi, qu'ils se défendent ou qu'ils attaquent, les Russes sont invariablement battus en rase campagne par les troupes alliées et même sans qu'il soit besoin à ces dernières de tenter un suprême effort. Les armées moscovites ont été battues ensuite derrière de solides murailles et ayant pour elles des conditions de succès dont l'histoire du monde n'offre pas d'autre exemple. Artillerie, munitions, vivres, elles avaient tout à profusion ; elles étaient acclimatées et à couvert contre deux adversaires venus des climats les plus opposés et tenus nuit et jour à la tranchée par un hiver exceptionnel. Ce n'est pas même une garnison qu'assiégeaient les alliés, c'est une série d'armées incessamment renouvelées, abritées derrière les remparts les plus formidables de l'Europe, qu'ils avaient à combattre. Ces armées successives et inépuisables, la guerre en a dévoré une partie et le reste s'est retiré devant les victorieux drapeaux de l'Occident.

Plus on réfléchit aux circonstances extraordinaires dans lesquelles s'est opérée la prise de Sébastopol, et plus se fait comprendre la grandeur du triomphe. Ce n'est pas seulement l'irrésistible valeur de nos soldats qui a déterminé la chute de la forteresse, c'est aussi la persévérance des chefs et l'heureuse combinaison des opérations. Après l'assaut des ouvrages de Malakoff, les Russes pouvaient encore organiser une défense meurtrière et ne livrer Sébastopol que lambeau par lambeau. S'ils ne l'ont pas fait, s'ils ont évacué nuitamment la ville et ses fortifications, c'est évidemment que leur armée, démoralisée, réduite aux plus cruelles privations, n'était plus en état d'opposer une résistance efficace.

Sébastopol était l'arsenal de la Russie en Orient et l'abri de sa flotte.

C'est de là que le tzar commandait à l'Euxin et faisait peser sur l'empire ottoman une menace perpétuelle ; c'est de Sébastopol qu'était partie l'escadre chargée de surprendre et incendier la flotte turque à Sinope. En attaquant Sébastopol, on attaquait la Russie par son côté le plus vulnérable. On paralysait ses escadres en attendant qu'on les anéantît, on condamnait le colosse à l'impuissance devant tout l'Orient attentif et vengé. L'œuvre est accomplie. Avec Sébastopol est tombée la prépondérance russe dans la question orientale ; le prestige de sa force militaire est détruit aux yeux du monde. De ses propres mains elle a coulé les vaisseaux qu'avaient épargnés les bombes françaises et anglaises. La marine russe de la mer Noire comprenait 15 vaisseaux de ligne, 4 frégates, 5 corvettes ou bricks, 11 transports, 64 chaloupes canonnières et 12 bâtiments à vapeur, en tout 108 voiles, armées de 2,200 canons. Créée avec des dépenses énormes et dans un but menaçant pour toute l'Europe, elle est aujourd'hui complètement détruite. Pour se consoler de sa ruine, elle n'a pas même un peu de gloire. Le guet-apens de Sinope fut sa seule victoire. Aux yeux de la conscience publique, son amiral mort, ses équipages tués, ses vaisseaux coulés ne sont que le juste châtiment de ce massacre sans combat. La Russie a déjà reculé dans l'histoire jusqu'au règne de Catherine II. Une campagne heureuse dans la Baltique peut la faire reculer jusqu'à celui de Pierre Ier.

Si les populations des campagnes n'ont pas eu, comme celles des villes, de rues à orner, des balcons à pavoiser, des feux d'artifice à tirer pour donner le plus d'éclat possible à la joie que leur inspire la victoire de nos armées dans laquelle ont combattu et triomphé tant d'enfants de nos villages, leurs démonstrations n'en ont pas été moins vives. L'enthousiasme a éclaté partout, aux champs, sur les routes, dans les plus pauvres maisons. Si la Russie et l'Allemagne eussent été témoins de cette ardente et unanime émotion, elles eussent reconnu bien vite le caractère spécial et formidable de cette guerre, c'est-à-dire sa profonde popularité. Les habitants de nos campagnes ne se rendent peut-être pas rigoureusement compte des raisons qui font de cette guerre l'une des plus considérables, par les résultats, que les hommes aient jamais soutenues ; mais ils en comprennent instinctivement la grandeur ; ils en sont fiers comme si, faite par eux, elle était plus spécialement faite pour eux, et bon nombre parmi eux sentent même, par la grandeur et l'énergie des efforts faits pour défendre la liberté du monde, combien elle était menacée. C'est en effet la cause de la liberté européenne qui vient d'être gagnée à Sébastopol. Avant peu d'années le sang généreux versé par la France et l'Angleterre amènera d'immenses résultats pour la civilisation générale. L'état de l'Europe, et notamment celui de l'Allemagne et de l'Italie, prouve que le monde féodal se dissout pour laisser au monde libre le terrain de l'avenir. Les formes anciennes, tutelle rigoureuse et nécessaire des nations au berceau font place au sys-

tème plus moral et plus chrétien de la liberté et de la responsabilité individuelle; mais ces formes, consacrées par les institutions, identifiées avec des intérêts immenses et séculaires, ne se retirent pas sans disputer pied à pied chaque portion de leur vieil empire. La Russie était l'espoir de tous ceux qui sont ou qui se croient intéressés au maintien ou au rétablissement du vieux régime. Les amis du tzar sont encore dans les pays d'où la liberté a été bannie, ou dans ceux où la liberté n'est pas aimée : en Prusse, en Allemagne, dans les Deux-Siciles. Sur ces malheureuses contrées l'autocrate pesait comme s'il en eût été le souverain. Son influence y maintenait les vieux abus, les traditions oppressives, et y menaçait le moindre progrès. Ainsi appuyé sur l'étranger, le pouvoir cherchait dans la force les moyens de gouvernement qu'il eût dû chercher dans une bonne administration. Toutes les familles qui, en Europe, regrettent des priviléges perdus, toutes celles qui placent leur orgueil et leur domination au-dessus du bien public, s'étaient, de leur côté, placées sous le patronage de l'empereur de Russie et fondaient sur lui leurs espérances. La perte du prestige, bien exagéré d'ailleurs, dont était revêtu le tzar aura donc naturellement ce double effet, d'affaiblir la ligue des gouvernements rétrogrades et des familles féodales, et d'imposer aux nations mal gouvernées une confiance digne de leurs droits méconnus. On le voit, c'est entre la civilisation et la barbarie que la lutte était engagée sous les murs de Sébastopol, et la barbarie a été vaincue.

Quels progrès ne fera pas maintenant l'esprit humain, délivré de cette oppression et guidé par les deux grandes nations civilisatrices, la France et l'Angleterre étroitement unies pour le bonheur du monde ! Peu de jours avant de mourir, Gay-Lussac, l'illustre physicien récemment enlevé à la science, disait à un de ses amis : « Je meurs au moment où le spectacle va devenir intéressant; d'ici à quelques années, le génie de l'homme aura renouvelé le monde. Que ne puis-je prendre une contre-marque, et, simple spectateur des choses, vivre par curiosité ! »

---

# XVI.

**Rapport du prince Gortschakoff sur la prise de Sébastopol. — Comment s'opéra l'évacuation de la ville. — Ordre du jour du général russe. — 3,000 amputés. — Différents traits de la vie de l'amiral Nachimoff. — La poésie et la choucroûte. — M. Malakoff et sa tour. — Aperçu historique sur Sébastopol. — Panorama de la ville après l'occupation. — Les bibliothèques et le théâtre. — Le cimetière de Cathcart's-Hill. — M. de Ségur et Catherine II. — Naissance de Sébastopol. — Une allégorie vivante.**

Les documents officiels que nous avons publiés sur la prise de Sébastopol seraient incomplets si nous n'y joignions le rapport du prince Gortschakoff. Ce rapport est conçu dans le même esprit de franchise et de résignation triste qui caractérisait l'ordre général du tzar Alexandre II que nous avons publié plus haut. Le général en chef russe rend à la valeur de ses troupes un hommage auquel s'associe l'Europe entière, et il ne dissimule aucune des pertes que lui ont fait subir les armes victorieuses de France et d'Angleterre :

« Le 17 (5) août, dit le rapport, l'ennemi a commencé, du côté de la Karabelnaïa, un feu très-fort et très-meurtrier, qui a duré vingt jours. Notre perte, dans cette période de temps, a consisté : le premier jour, en 1,500 hommes; les jours suivants en 1,000 hommes, et depuis le 22 (10) août jusqu'au 5 septembre (24 août) de 500 à 600 hommes en vingt-quatre heures.

« Le 5 septembre (24 août) l'assaillant a redoublé le bombardement et la canonnade, à ce point incroyable que nos fortifications en étaient ébranlées sur toute la ligne défensive. Ce feu infernal, dirigé surtout contre les embrasures et les merlons, prouvait que l'ennemi s'efforçait de démonter nos canons, de détruire nos remparts pour en venir à prendre la ville d'assaut. Il n'était plus possible de réparer nos remparts, et on se borna à couvrir de terre les magasins à poudre et les blindages. Les parapets s'écroulaient et remplissaient les ravins; les merlons tombaient; il fallait continuellement dégager les embrasures; le nombre des artilleurs qui périrent était si grand, qu'à peine on pouvait en installer d'autres à leurs places. Notre perte, à cette période du siége, a été extraordinaire : du 5 septembre (24 août) au 8 septembre (27 août), nous avons eu hors de combat : officiers supérieurs 4, officiers subalternes 47 et soldats 3,917, sans compter les ar-

tilleurs. Sans cesser, le feu dura la nuit du 7 au 8 septembre; l'ennemi a lancé, à huit heures du matin, de ses approches les plus voisines, devant le bastion Kornilow, trois tonneaux bourrés de pierres à l'aide desquels il a entamé le parapet et les merlons de l'angle saillant. En même temps les colonnes ennemies commencèrent à se concentrer dans la deuxième parallèle, dans la direction de la batterie anglaise de 22 canons et de la tranchée derrière la lunette Kamtschatka, et bientôt les troupes de l'ennemi remplirent les approches les plus près de nous. Toute notre ligne de défense se divisait, d'après sa position naturelle, en deux parties : la partie de la ville à gauche de la baie du Sud, placée sous le commandement du général Ssemiakin, et la partie de la Karabelnaïa, sous le commandement supérieur du lieutenant-général Chrulew. La partie de la ville, ou le côté droit, comprenait la 1re et la 2e divisions; la partie de la Karabelnaïa, ou le côté gauche, les 3e, 4e et 5e divisions. A la nouvelle de la concentration de troupes dans les tranchées ennemies les plus avancées devant le kourgan de Malakoff, la 9e division d'infanterie, postée comme réserve dans le bastion Kornilow, fut dirigée, par suite des dispositions du général Chrulew, sur la deuxième ligne de défense. Le régiment de Siem prit position derrière l'élévation du terrain située entre le kourgan et l'église de Bialistock. Le régiment d'Olonetzki occupa la ligne du deuxième rempart de défense, derrière la batterie Gervais.

« Le 8 septembre, à onze heures du matin, l'ennemi partit de ses sapes et se jeta simultanément et avec impétuosité sur l'angle saillant des bastions n. 2 et Kornilow. Les fossés comblés et les parapets renversés ne présentèrent pas de grands obstacles à l'ennemi. Il sauta sur le bastion n. 2, en chassa le bataillon d'Olonetzki, encloua une partie des pièces, et avait déjà atteint l'excavation d'Uschakow et la deuxième ligne de défense; mais ici le major Jaroschewitsch, à la tête de son bataillon du régiment de Bielo-serski, l'a repoussé à la baïonnette derrière le parapet. Ensuite le major-général Sabaschenski arrive au bastion n. 2, avec trois régiments de la division d'infanterie, et repousse encore trois attaques ennemies sur le même point. Nos vapeurs *Wladimir*, *Cherson* et *Odessa* s'approchèrent de l'embouchure de la baie de Kilenbalka, et pendant tout le temps de l'action ont fait, conjointement avec les batteries du côté nord, un feu terrible sur les colonnes d'assaut. A la première nouvelle de l'assaut, le général Chrulew fit avancer le régiment de chasseurs de Schlusselberg au secours du bastion n. 2; mais comme l'ennemi avait déjà été repoussé ici par le général Sabaschenski, le régiment se plaça dans la deuxième ligne de défense, entre le kourgan de Malakoff et le bastion n. 2, et à cette distance, le colonel Maler, avec trois bataillons de son régiment, réussit à repousser encore une fois les Français, qui avaient déjà encloué deux des pièces les plus éloignées. L'ennemi avait également pénétré aux chevaux de frise, à côté de

la batterie de douze pièces, et avait culbuté le régiment Murow ; mais il en fut lui-même expulsé à la baïonnette par le régiment Siem. Sur l'angle saillant du bastion Kornilow se précipita une masse immense, cinq divisions françaises, environ 30,000 hommes. La première colonne pénétra dans le bastion par l'épaulement de gauche, et chassa le régiment Praga. Le colonel Freund, commandant ce régiment, se précipita à la baïonnette sur les Français avec quelques compagnies, et les culbuta, mais il fut blessé lui-même, et les colonnes assaillantes, qui revenaient avec impétuosité à l'attaque, chassèrent les régiments qui se trouvaient dans le kourgan et en occupèrent toutes les parties supérieures. Le général Chrulew s'avança avec le régiment de chasseurs de Ladoga à la gueule du bastion Kornilow, mais il fut blessé au même moment. Le général Lisienko, qui prit le commandement après lui, fut grièvement blessé, puis fut tué le général Inferow; puis enfin, le général Martineau, qui devait conduire les troupes, fut grièvement blessé. La plupart des commandants de régiment ou de bataillon et des officiers furent ou tués, ou blessés; nos troupes tinrent ferme auprè des magasins à poudre les plus rapprochés de la tour. Mais enfin, à deux heures, elles durent céder à la supériorité du nombre des masses ennemies qui arrivaient sans interruption sur le kourgan. Elles se retirèrent derrière la gueule du bastion Kornilow. Le combat, sur cet espace séparé par un fossé profond, se prolongea longtemps avec une opiniâtreté terrible ; les nombreuses colonnes ennemies tentèrent itérativement de culbuter nos troupes, mais elles furent chaque fois repoussées à la baïonuette. En même temps qu'il donnait l'assaut aux bastions n. 2 et Kornilow, l'ennemi attaquait la batterie Gervais et en chassait le régiment de chasseurs du grand-duc Michel Nicolaïewitch, qui se retira sur la batterie de quatre pièces qui dominait le bastion n. 3. Sur l'ordre du général Chrulew, le régiment de chasseurs de Kostroma fut envoyé au secours de la batterie de quatre pièces; il se plaça sur la deuxième ligne-défense, sur les derrières de la batterie attaquée. L'ennemi occupa les fossés comblés de la batterie Gervais, et tira à travers les embrasures, sans avancer.

« A midi, les Anglais, appuyés sur de fortes réserves, se jetèrent de front sur l'angle saillant du bastion n. 3. Le régiment Wladimir, d'abord culbuté, mais secouru à temps par des compagnies des régiments Kamschatka et Jukutsk, se précipita sur l'ennemi à la baïonnette et culbuta ceux des Anglais qui se trouvaient déjà sur le parapet. Le général Pauloff, dans l'attente d'une nouvelle attaque de l'ennemi sur le bastion n. 3, le fortifia par le régiment Sselengin, qui se trouvait en réserve. L'ennemi renouvela l'attaque sur l'angle saillant du bastion, mais fut de nouveau repoussé par le régiment Sselengin, sous la conduite de son colonel, Mezenzow, qui resta sur place. La troisième attaque ennemie fut repoussée avec le même succès que les deux premières. Une division de l'ennemi se plaça dans le

fossé, d'où elle ouvrit une vive fusillade. Les volontaires du régiment Wladimir, sous la conduite du lieutenant Dubrowin, descendirent dans le fossé et chassèrent les Anglais. Pendant que l'attaque sur le bastion n. 3 était repoussée, l'ennemi attaquait les batteries Baditschew et Janowski. Les régiments d'infanterie Susdal, Jakutsh et la Druschine n. 47, repoussaient l'assaut et culbutaient l'ennemi, qui renonça à de nouvelles tentatives sur ce point. En même temps que l'angle saillant du bastion n. 3, l'ennemi attaquait aussi les batteries d'assaut; l'assaillant fut reçu par des feux de peloton, et n'osa pas descendre dans le fossé, mais se borna à une vive fusillade qui fit essuyer de fortes pertes aux bataillons combinés des régiments de Wolhynie et de Minsk. L'attaque trois fois renouvelée de l'ennemi sur ce point fut repoussée. Sur l'ordre du général Pauloff, le feu de la batterie n. 3 fut alors dirigé sur le kourgan de Malakoff. Au commencement, l'ennemi se borna sur le côté droit de la ligne de défense à une canonnade très-forte. A deux heures et demie de l'après-midi, une chaîne serrée de volontaires sauta de la première tranchée sur la lunette Bielkin. Derrière eux avançaient de fortes colonnes formant à peu près 10,000 hommes, qui descendaient vivement dans le chemin creux : mais, reçues par la mitraille de la lunette Bielkin, de la batterie Busakoff du bastion n. 6, et de la batterie Isemiakin, elles furent rejetées en arrière et se dirigèrent dans la direction des troupes, qui dans ce moment montaient à l'assaut contre le bastion n. 5. Les colonnes qui s'étaient jetées dans le bastion n. 5, arrivaient dans le fossé malgré le feu violent de la mitraille et de la mousqueterie, et commençaient déjà à monter sur le parapet, quand le commandant du régiment des chasseurs podoliens, le colonel Alenikow, jeta ses réserves sur les assaillants, et les rejeta à la baïonnette dans le fossé, sans les laisser arriver sur la crête du parapet. En même temps que l'ennemi, rejeté du bastion n. 5, se retirait dans ses tranchées, des troupes fraîches en sortaient devant la redoute Schwarz, et se jetaient dans le fossé et sur le parapet de la redoute, dont les canons démontés formaient la défense de sa face droite. L'attaque de l'ennemi devant le front et le côté droit fut repoussée par la mitraille et la mousqueterie; mais, sur le côté droit, l'ennemi réussit à atteindre le sommet et à envahir l'intérieur de la redoute. Sur le côté droit, l'on en arriva aux mains; le 2e bataillon du régiment Schitomir fut repoussé. Le général Chruschtschew, commandant de l'aile de la première division, remarquant la réussite de l'ennemi sur ce point, envoya au secours des Schitomirs deux bataillons du régiment de Minsk. En même temps le colonel Nerenkin, commandant du régiment Ekaterinenburg, qui occupait le chemin creux entre les bastions n. 4 et 5, se jeta dans la redoute. Les cadavres seuls des Français entrés dans la redoute restèrent dans le fort. Le régiment Osten-Sacken arriva à la première division de la ligne de défense au moment où l'ennemi exécutait son attaque

sur les redoutes Bielkin et Schewarz, et fut témoin en personne de la façon dont il était repoussé. Les troupes de l'ennemi, concentrées pour l'attaque de la première division, décimées par la mitraille et la mousqueterie, rentraient dans leurs tranchées et ne renouvelaient plus l'attaque. Le commandant en chef se rendit à la seconde ligne de défense, en face du kourgan Malakoff, et se convainquit qu'il était occupé par une masse importante de Français, ayant derrière eux des réserves très-fortes. Il se convainquit que la reprise du bastion Kornilow entraînerait des pertes immenses, et comme il avait l'intention d'*évacuer la ville*, il se décida à tirer profit de la fatigue de l'ennemi et à effectuer cette opération si difficile. Il ordonna donc au général Schegelew, sans entreprendre une attaque sur le bastion Kornilow, d'empêcher l'ennemi de déboucher par là dans la ville, en défendant jusqu'à la nuit les ouvrages détruits du côté nord du kourgan. Cela eut lieu malgré tous les efforts des Français de déboucher par la gueule. De cette façon, par la valeur et la constance de la garnison et malgré les fortifications très-endommagées, les attaques de l'ennemi, supérieur en nombre, ont été repoussées sur cinq points.

« La prise du kourgan de Kornilow, le seul point où l'ennemi ait eu du succès, fut le résultat de l'extrême supériorité du nombre (l'ennemi n'avait pas dirigé sur ce point moins de 30,000 hommes) et de la mauvaise disposition locale de la partie postérieure du kourgan, qui en rendait l'accès extrêmement difficile du côté de la ville. Mais la défense de Sébastopol nous a coûté cher. Les lieutenants-généraux Chrulew et Martineau, et le général-major Lyssenko ont été blessés ; ces deux derniers dangereusement. (Lyssenko est mort depuis de ses blessures le 13 septembre.) Ont été tués : le chef de la 1re brigade de la 8e division d'infanterie, général comte de Bussau ; le chef de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie, général-major Joufféroff ; le commandant du régiment d'infanterie Sselengin, colonel Mesenzoff ; le commandant du régiment Modline, colonel Arschenelsky ; le commandant du régiment d'infanterie comte Diebitch-Sabalkanski, colonel Neidhardt ; le capitaine en second Kotzebue et l'officier d'état-major Schtscherbatscheff, détaché à l'artillerie à cheval du Don. Ont été blessés : le commandant de la 2e brigade de la 5e division d'infanterie, général-major Souroff ; le commandant du régiment Muromski, lieutenant-colonel Nitschek ; le chef de la 49e druschine de la milice Kursk, colonel Tschrémissinoff ; le commandant du régiment de Podolie, lieutenant-colonel Alennikoff ; le commandant du régiment de Praga, colonel Freund ; l'aide-de camp de l'empereur Woeïkoff, chef d'escadron de la garde, le capitaine Meïendorff, de l'état-major général (ces deux derniers sont morts depuis). Ont reçu des contusions : le commandant de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie, général-major Nossoff ; le commandant du régiment de chasseurs Galizki, colonel Swiereff. La perte générale de la garnison, le 8 sep-

tembre, consiste en tués : 4 officiers supérieurs, 55 officiers inférieurs, 2,625 soldats ; blessés : 26 officiers supérieurs, 206 officiers inférieurs, 5,826 soldats ; contusionnés : 9 officiers supérieurs, 38 officiers inférieurs, 1,138 soldats ; manquants : 24 officiers et 1,739 soldats. Les rapports concernant les pertes de l'artillerie ne sont pas encore connus. »

Nous trouvons dans un autre rapport le récit de la manière dont s'opéra l'évacuation de Sébastopol : les volontaires et une partie des artilleurs furent laissés sur la ligne de défense et entretinrent un feu rare d'artillerie et de carabines. Les lignes de barricades construites à l'avance dans l'intérieur de la ville furent occupées dans la partie droite par les régiments de Tobolsk, de Volhynie et de Minsk, et dans la partie gauche par ceux d'Azoff et d'Odessa. A couvert de ces troupes avancées, les différents corps disposés derrière elles commencèrent à se porter successivement sur la place Nicolas, d'où ils traversèrent la baie par le pont ; ceux du faubourg de Karabelnaïa s'embarquèrent à bord des vapeurs et des bâtiments préparés par les soins du vice-amiral Novossilsky. Lorsque toutes les troupes eurent évacué la place Nicolas et le cap Pavlovsky, et que les blessés qui se trouvaient dans les batteries de Nicolas et de Paul eurent été transportés au côté nord, il fut donné un signal auquel le reste de l'artillerie, les volontaires et les troupes qui garnissaient les barricades commencèrent à se replier vers les points du passage de la baie. A mesure que les dernières troupes se retiraient des divers points de la ligne de défense, les pièces de grosse artillerie qui les garnissaient étaient autant que possible mises hors de service, et les magasins à poudre incendiés ainsi que la ville. Après le passage de toutes les troupes au côté nord, le pont fut démonté. Le 28 août (9 septembre), après l'évacuation de la ville, eut lieu l'explosion des batteries n. 7, 8 et 10 ; dans la soirée, la batterie de Paul sauta, et l'on fit également sauter les minimes approvisionnements de poudre qui se trouvaient dans la batterie Nicolas. Ainsi, ajoute le rapport, après trois cent quarante-neuf jours de défense opiniâtre de la ville entourée à la hâte, en vue de l'ennemi, par des fortifications de campagne, et offrant entre ses diverses parties des obstacles naturels aussi importants que la baie du Sud et la rade de Sébastopol, la garnison évacua la ville sans être inquiétée. »

A ce rapport était joint un ordre du jour qui retrace d'une manière pathétique les différentes péripéties de l'assaut et qui se termine de la façon suivante :

« Les exemples de bravoure que vous avez donnés dans cette journée, vaillants camarades, ont fait naître, chez l'ennemi même, une telle estime, que, malgré l'observation qu'il a dû faire de notre retraite par l'explosion de nos mines (*littéralement* caveaux à poudre), effectuée par nos troupes au fur et à mesure qu'elles abandonnaient nos lignes de défense, il ne les a non seulement pas poursuivies en colonnes, mais s'est abstenu même de

faire agir son artillerie, ce qu'il aurait pu faire impunément. Vaillants camarades! il est douloureux, il est dur de laisser à l'ennemi Sébastopol, mais souvenez-vous du sacrifice que nous fîmes sur l'autel de la patrie en 1812. Moscou valait bien Sébastopol, nous l'abandonnâmes après l'immortelle bataille de Borodino. La défense de Sébastopol pendant trois cent quarante-neuf jours est supérieure à Borodino. Mais une fois dans Moscou, ce fut un amas de pierres et de cendres que les ennemis conquirent dans cette grande année de 1812. De même, ce n'est pas Sébastopol que nous leur avons laissé, mais les ruines enflammées de la ville que nous avons incendiée nous-mêmes, ayant gardé l'honneur de la défense de telle sorte que nos arrière-petits-fils pourront en transmettre le souvenir avec orgueil à la postérité la plus reculée. Sébastopol nous tenait enchaînés à ses murs; avec sa chute, nous acquérons la mobilité, et une nouvelle guerre commence, la guerre de campagne, celle qui va à l'esprit du soldat russe. Montrons à la Russie que cet esprit est toujours le même qui inspira nos ancêtres dans notre lutte mémorable et patriotique. Quel que soit le lieu où l'ennemi se montre, nous lui présenterons nos poitrines et nous défendrons notre terre natale comme elle a été défendue en 1812. Vaillants guerriers des forces de terre et de mer, au nom de l'empereur, je vous remercie de votre courage sans exemple, de votre fermeté et de votre constance pendant le siége de Sébastopol. Je crois de mon devoir d'exprimer tout particulièrement ma reconnaisssance à vos chefs courageux : au général aide-de-camp comte Osten-Sacken, qui a commandé pendant neuf mois la garnison; aux lieutenants-généraux Chépéleff, Chrouleff, Pacoloff, Semiakin; aux vice-amiraux Novosilsky et Pamphiloff; aux généraux-majors Martineau, Picholstein, Lyssenko Ier, à l'aide-de-camp général Ouroussoff, Schultze, Khroustcheff, Gdavou, Sabachinsky, Scheideman, au prince Wasrilschikoff et à Tolleben, tous deux à la suite de l'empereur; aux colonels Kostianinoff II, Hennerich, Gardner; aux capitaines Koride Mikrioukoff. Péréléchine Ier, Péréléchine II; au lieutenant-colonel Zimmerman; aux capitaines lieutenants Hlinski, Tchebiceff, et à tous les officiers qui ont participé au siége. Les limites de cet ordre du jour ne me permettent pas d'y insérer les noms de beaucoup d'autres généraux et officiers auxquels appartient plus ou moins l'honneur d'avoir participé au grand acte de la défense de Sébastopol, mais chacun d'eux a acquis des droits à la reconnaissance du souverain et de la patrie. Je me bornerai à nommer les principaux collaborateurs parmi ceux qui n'appartiennent pas à la garnison : le chef de ces officiers de l'état-major des troupes qui me sont confiées, l'aide-de-camp général Kotzebue; lieutenant-général Serjoupowsky-Buchmeyer, Ouchakoff, Boutourlin, général-major Kryjanowsky. Le lieutenant-général du corps des ingénieurs a rendu un service essentiel par l'excellente constrution du pont sur la baie, qui a assuré la retraite des troupes. En exprimant

ainsi la reconnaissance qu'ont méritée vos dignes chefs restés parmi les vivants, honorons, camarades, la mémoire de ceux qui sont tombés avec honneur, pour la foi et la patrie, sur les remparts de Sébastopol. Rappelons les noms immortels de Nakhimoff, Kornilow et Istomine, et adressons nos prières au Tout-Puissant pour qu'il leur accorde la paix et éternise leur mémoire comme un exemple aux générations futures des Russes. »

Les paroles du prince Gortschakoff établissent un fait important : la résolution des Russes de continuer les opérations militaires en Crimée. Le général dit que la guerre de campagne est celle qui va à l'esprit du soldat russe. On peut faire remarquer qu'à en juger par les batailles de l'Alma, d'Inkermann et de Traktir la guerre de campagne va tout aussi bien à l'esprit des soldats français et anglais et qu'elle leur réussit mieux.

On ne connait qu'imparfaitement les misères que la garnison de Sébastopol a endurées pendant le siége, et l'on a lieu de s'étonner que son moral n'ait pas été plus tôt affaibli par des souffrances dont les médecins préposés à la direction des hôpitaux ont pu sonder la profondeur. Il a fallu que les soldats vissent tomber autour d'eux les chefs qu'ils vénéraient, pour qu'ils sentissent leur courage défaillir. Le professeur Gůblenck, médecin en chef de l'hôpital de Sébastopol, fait, dans une lettre particulière, un tableau déchirant des maux de toutes sortes qui décimaient l'armée. Depuis le 13 juin, il y eut 3,000 amputations; si l'on ajoute à ces mutilations les ravages du choléra et du typhus, on se fera une idée de la situation de la garnison. Ce fut pour le soldat russe un véritable jour de deuil que celui où l'amiral Nachimoff, sur lequel, dans un précédent chapitre, nous avons donné quelques détails, tomba frappé d'une balle. Son activité était telle que, pendant neuf mois, il n'ôta pas une seule fois son uniforme. S'il avait peu de soins de lui-même, il veillait avec la sollicitude d'un père sur ses subordonnés; il employait à des actes de bienfaisance, non seulement son traitement, mais les sommes considérables que l'empereur lui avait données à titre de récompense après le premier bombardement, et il était souvent obligé de recourir à la bourse de ses aides-de-camp. Les officiers blessés recevaient de lui les rafraîchissements les plus coûteux, et, chaque matin, il envoyait à Todtleben, qu'il aimait beaucoup, un bouquet de fleurs fraîches. Cette bonté, qui s'étendait à tout ce qui l'entourait, électrisait ses matelots, qui se fussent fait tailler en pièces pour lui. Sa bravoure était sans ostentation; il répondait à ceux qui voulaient l'empêcher d'aller sur la plate-forme du bastion ou plus tard il reçut la mort : Laissez-moi, j'y respire plus librement. Un poète lui ayant adressé une pièce de vers, il se retourna vers les officiers de sa suite et leur dit : J'aurais mieux aimé qu'il m'eût envoyé un tonneau de choncroûte pour mes matelots. Ces paroles ne contribuaient pas peu à le rendre populaire; mais on remarquait, et lui-même s'en était aperçu, qu'à mesure que le siége se prolongeait, il



LE PRINCE GORSCHAKOFF

éprouvait une impression nerveuse qui s'élevait jusqu'à l'exaltation. Après les angoisses du second bombardement, il déclara qu'il n'en supporterait pas un autre ; cependant il en vit encore trois. Mais il était arrivé à un état de surexcitation qui touchait à l'aliénation et qu'on attribuait à l'usage immodéré des boissons alcooliques. Quoi qu'il en soit, sa mort fut pour la garnison un coup de foudre, et son moral s'en ressentit. La tache que la déloyale surprise de Sinople a faite au nom de cet officier ne s'effacera jamais; mais pourquoi ne pas rendre justice aux qualités d'un homme sur lequel l'histoire, moins sentimentale que les contemporains, portera un jugement sévère ? De toutes les descriptions qui ont été faites de la ville de Sébastopol après l'entrée des troupes alliées, la plus exacte, la plus riche de détails intéressants est sans contredit celle qu'a publiée *le Moniteur* sous la signature de M. Launoy. Nous avons décrit avec soin l'extérieur de la ville et ses fortifications aujourd'hui détruites. Le tableau suivant de son intérieur achèvera de présenter au lecteur la physionomie de cet arsenal célèbre que quatre générations de souverains avaient laborieusement élevé pour les besoins de leur politique. Après avoir lu ces lignes, on sera frappé de la grandeur de l'échec et de l'immensité de la perte que la chute de Sébastopol a fait subir à la Russie.

Avant la guerre, les Russes donnaient un seul nom à toute la montagne où se trouve Malakoff. Ils l'appelaient *Sapoun-Gora*, expression dérivée de deux mots, *gora* montagne, et *sapoun*, respiration, et qui, traduite littéralement, signifie : montagne qui coupe la respiration. Depuis la construction de la tour, la première colline fut appelée Malakoff, et le ravin qui passe par le centre de la montagne et la divise en deux parties distinctes reçut le nom de *Malakowa-Balka* ou ravin de Malakoff. Les généraux russes, pour indiquer cet ouvrage important, l'appellent souvent, dans leurs rapports : bastion Kornilow, en l'honneur d'un de leurs officiers généraux de marine les plus distingués, tué au commencement du siége. A l'époque de leur domination, les Tartares avaient établi, sur ces points élevés, des postes d'observation qui communiquaient avec Batchi-Séraï, où se trouvait le centre de leur gouvernement, et il existait sur le versant du ravin un petit village militaire dépendant d'Aktiar, habité par un corps de cavaliers chargés d'escorter les courriers du khan. Pendant les premiers temps de leur conquête, les Russes y eurent un sémaphore qui correspondait avec les points principaux du littoral et de l'intérieur, et qui a été remplacé depuis longues années par le télégraphe construit dans le nord, et dont la tour s'élève sur l'ancienne maison du général Shaksaroff, mort depuis près de trente ans. Une des branches de ce télégraphe suit la direction de Nicolaïeff, avec lequel il peut communiquer en deux heures, par Otchakoff, au moyen de quatorze stations échelonnées sur la route. Vers la fin du dernier siècle, Pallas, l'illustre savant, y organisa un observatoire

météorologique, où il recueillit des matériaux pour son beau travail sur la physique et la topographie de la Tauride. Lorsque le gouvernement russe créa l'établissement de Sébastopol, il fut préoccupé de l'idée dominante d'en faire une base d'opérations pour envahir un jour Constantinople ; il ne prévoyait alors ni une agression sur son nouveau territoire de la part des grandes puissances, ni surtout une descente audacieuse comme celle de la vapeur et la supériorité de nos troupes et de notre marine nous ont permis de faire soixante-dix ans plus tard; mais il redoutait, du côté de la mer, un bombardement qui aurait incendié sa flotte et son nouvel arsenal. Dans cette pensée, il fit exécuter un ensemble de travaux considérables destinés à défendre l'entrée du port et à battre la mer. Ce ne fut que longtemps après qu'on éleva quelques ouvrages du côté de la terre. La zone intérieure qui s'étend à la droite du port resta sans défenses jusque vers 1845. A cette époque, un industriel russe très-riche, M. Malakoff, qui avait depuis longtemps l'entreprise des grands travaux de maçonnerie exécutés à Sébastopol par le gouvernement impérial, fit construire à ses frais, d'après les plans du génie russe, sur le plateau de la colline la plus rapprochée de Karabelnaïa, une tour semi-circulaire, à deux étages, armée de 8 canons en fonte de Suède, qui furent établis sur un modèle fourni par l'artillerie russe, et il fit don à l'État de la tour et de son armement, qui comprenait alors une batterie casematée dans l'intérieur et une batterie barbette sur sa plate-forme. L'empereur Nicolas, lors de son vingt-sixième voyage en Crimée, en 1847, assista à des expériences de tir qui furent faites sur ce nouvel ouvrage récemment terminé, et, pour récompenser M. Malakoff de son dévouement à sa personne, il décida que la tour porterait son nom, et il le nomma en outre *patchonei-gragdanin*, c'est-à-dire bourgeois notable de l'empire, titre le plus rapproché de la noblesse, qui lui donne le droit de faire élever à ses frais ses enfants dans les établissements publics.

Dans une des salles de l'ancienne amirauté qui était autrefois affectée aux séances du conseil, et qui depuis a servi de magasin d'habillement, on lit les deux inscriptions suivantes en langue russe, noircies par la fumée de l'incendie et placées à la partie supérieure du mur principal : « 8 *avril* 1783, *manifeste de prise de possession de la Crimée.* — 5 *mai* 1785, *fondation du port de Sébastopol.* » Ces dates sont célèbres. Ce fut en 1736 que les Russes, qui avaient déjà plusieurs fois attaqué des points isolés de la Tauride, envahirent la Crimée sous la conduite du maréchal de Munich et la ravagèrent. Depuis, ils poursuivirent avec une persévérance opiniâtre leurs idées de conquête; ils employèrent, à différentes époques, pour arriver à leur but, quatre armées qui furent entièrement consommées, et ils ne durent leur succès définitif qu'à la trahison de Chahyn-Guéraï, khan de Crimée, prince suzerain de la Porte qui, manquant à tous ses devoirs, ab-

diqua le trône en faveur de Catherine. Ce ne fut que deux ans plus tard, le 10 juin 1783, que la Turquie signa, à Constantinople, le traité de paix par lequel elle ratifia, en faveur de la Russie, le droit de possession de la Crimée. Le premier acte de Catherine, dès qu'elle eut atteint le but de sa politique et de ses efforts, fut de donner à l'homme qui avait, en dernier lieu, commandé ses armées, à son favori, le prince Potemkin, le titre de gouverneur général des contrées nouvellement conquises, de grand-amiral de la mer Noire, et de lui conférer le surnom *Tavritcheskoï*, ou le Taurique. Potemkin engagea en Europe des ingénieurs et des officiers étrangers, réunit tous les matériaux nécessaires à son entreprise, et fonda, d'après les ordres de sa souveraine, qui elle-même en avait choisi l'emplacement, à l'endroit où se trouvait un petit village maritime tatar appelé Aktiar, un port de guerre qui devait un jour dominer la mer Noire. Il avait conçu l'idée de lui donner le nom de l'impératrice; mais cette princesse en ordonna autrement, et, en vertu d'une déclaration officielle du mois de juillet 1783, elle décida que le nouvel établissement, qui avait été le but de tous les efforts de son règne, s'appellerait Sébastopol, nom tiré de deux mots grecs : *Sebastos*, auguste, impérial, et *polis*, ville, et qui signifie, ville auguste, ville sainte, ville impériale; elle montra ainsi l'importance qu'elle attachait à cette fondation, et l'avenir qui, dans sa pensée, lui était réservé. Les constructions furent poussées avec la plus grande activité; et lorsque, pendant son voyage en Crimée, Catherine vint, dans les premiers jours du mois de juillet 1787, visiter Sébastopol, deux ans après sa création, d'après le rapport de notre ambassadeur, qui l'accompagnait, des travaux importants avaient été exécutés, et l'amirauté, une partie des magasins de la marine, deux hôpitaux, plusieurs ouvrages de défense, un grand nombre de maisons particulières, le lazaret, les quais, un bassin de carénage étaient terminés. Quatre années plus tard, un autre établissement, celui de Nicolaïew, chantier de construction de la flotte russe, indispensable au premier, était créé, et les armements maritimes de cette partie de l'empire recevaient un développement considérable. Les travaux de Sébastopol furent continués avec la plus grande vigueur jusqu'à la mort de Catherine, arrivée le 17 novembre 1796. L'empereur Paul I^er^ s'occupa peu de la Crimée et négligea la conquête de sa mère. Jusqu'en 1805, Sébastopol fut presque oubliée; à cette époque, l'empereur Alexandre, qui méditait une attaque contre la Perse et contre l'empire ottoman, reprit avec une activité nouvelle les travaux, qui ne furent plus jamais interrompus. Les plus importants désormais datent des années 1825, 1830, 1836, 1843, 1847 et 1852. L'empereur Nicolas surtout a attaché au développement de Sébastopol son nom et sa puissante volonté. Il a été secondé par deux hommes d'un grand mérite, le prince Woronzow, nommé en 1823 gouverneur général de la nouvelle Russie, et l'amiral Lazarew,

qui a été longtemps chef de la flotte et de tous les établissements maritimes de la mer Noire.

La ville de Sébastopol a, d'après les indications du cadastre russe, depuis l'extrémité du fort Nicolas jusqu'aux anciennes casernes, 2 werstes de longueur sur 1 werste 80 sagènes dans sa plus grande largeur. La werste russe, qui contient 500 sagènes, correspond à 1,067 mètres français. Elle est située dans l'espace compris entre la baie de l'Artillerie et la baie du Sud, et se trouve construite sur une longue colline coupée elle-même par des ravins, des plis de terrain et des espaces creux qui donnent à toute sa surface une inégalité de plan et un manque d'harmonie dans la distribution des maisons, qu'on ne rencontre nulle autre part. Elle se divise en deux parties distinctes ; la ville haute, où demeure la population riche du pays, et qui renferme de belles habitations, dont plusieurs, entourées de jardins, ont reçu le titre, assez prodigué en Russie, de Palais, et la ville basse, où se tiennent les artisans et les journaliers.

La ville est coupée de dix rues dans sa longueur et de quinze dans sa largeur ; on y voit aussi des espaces nombreux qui séparent les maisons et ne sont que des chemins mal entretenus, sans alignement et sans régularité. Parmi les rues de la ville, deux sont véritablement belles et forment les deux grandes artères de cette cité célèbre. Elles sont en pente, et partent l'une et l'autre du boulevart, grande promenade plantée d'arbres appelée *Grafskaïa-Pristagne*, située sur la partie culminante du plateau, et, après avoir longé la ville dans toute son étendue, elles viennent aboutir au port. La première de ces voies est la rue de la Mer, qui, dans son parcours, décrit une courbe et tombe près du fort Nicolas, sur une place irrégulière, mais assez belle, donnant, d'un côté, sur la baie de l'Artillerie, et, de l'autre, sur la baie du Sud ou port des vaisseaux. Cette place forme un vaste triangle, dont un des côtés s'étend le long du port, dans la partie appelée *plage du Comte* ou *plage Woronzoff*, laquelle est bordée d'un magnifique quai en pierre construit depuis quelques années. Sur ce quai s'élève un portique composé de six colonnes cannelées, d'un beau caractère, supportant un fronton orné de profils grecs que surmonte un trophée sculpté en pierre. Les chapiteaux de plusieurs des colonnes sont anciens et proviennent des fouilles de Kherson. Ce monument, d'un effet heureux, est conçu dans le style des arcs-de-triomphe et porte le millésime de 1846 ; à sa gauche est un bel escalier en pierre avec rampes et balustrades également en pierre, dont la mer baigne les marches inférieures. La seconde des deux voies, plus belle encore que la première et aussi bien entretenue, est la rue Catherine, appelée généralement aujourd'hui rue Nicolas. Elle est bordée de trottoirs, de beaux magasins, de quelques jolies maisons à un étage, et de trois édifices publics dignes d'attention. Le premier est la cathédrale, bâtie autrefois et donnée à la ville par feu l'amiral Ouchakoff.

Elle est surmontée d'un clocheton russe recouvert de zinc galvanisé et qui, de loin, a l'apparence du fer poli. Au sommet de ce clocheton était une énorme croix grecque plantée sur un globe terrestre. Le toit de l'édifice a été ébranlé par les bombes que, depuis quelque temps, les Russes lancent de la partie nord, et, pour éviter leur chute, on a dû descendre la croix et le globe. Le second est une petite chapelle en pierre, placée sur la même ligne et à quelques mètres de la cathédrale, et qui lui sert de succursale. Sa construction est soignée et gracieuse. Entre les deux édifices est une superbe cloche, suspendue à un mètre au-dessus de terre et protégée par un simple toit en bois. Le troisième édifice est une tour ronde et élevée, située du même côté et appartenant à l'amirauté. A son sommet, qui domine le port et la ville, était une vigie chargée spécialement de veiller au feu et de donner l'alarme en cas d'incendie. Aux deux tiers de sa hauteur, on voit deux cadrans tournés l'un au nord et l'autre au sud, et correspondant à deux horloges, l'une réglée sur le temps moyen, et l'autre sur le temps vrai. Cette dernière donnait l'heure à l'arsenal et indiquait le moment exact auquel devait être tiré le coup de canon de midi qui partait de l'amirauté.

En face du fort Nicolas, dans l'espace compris entre la rue de la Mer et la rue Nicolas, s'élève un véritable îlot en terre, sur lequel a été érigé le célèbre monument de Kazarsky, colonel d'artillerie russe, qui, d'après la légende du pays, s'est distingué d'une manière particulière dans la guerre de 1828 contre les Turcs. Ce monument, situé sur une plate-forme entourée d'arbres, se compose d'un socle carré en marbre blanc, de 2 mètres de hauteur, surmonté d'une proue de navire sculptée en bronze. Sur une de ses faces on lit l'inscription suivante, en langue russe, dont les caractères en relief sont de bronze : *A Kazarsky*, 1834 ; et sur la face opposée, ont lit cette phrase, écrite dans la même langue : *A Kazarsky pour l'exemple.* A l'extrémité de la plate-forme, qui sert de promenade, est une petite chapelle gothique en pierre, entièrement nue à l'intérieur, et prés d'elle un mât de signaux. On monte au monument de Kazarsky par un bel escalier en pierre, garni d'une magnifique rampe, situé en face et de l'autre côté du fort Nicolas. Dans la partie élevée de la ville, il y a un autre monument en pierre de taille qui attire tous les regards : c'est l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, qui est la copie littérale et réduite de l'église de la Madeleine de Paris. Ses dispositions intérieures et extérieures sont les mêmes, mais ses proportions sont celles du temple de Thésée à Athènes. Des deux côtés de la porte d'entrée sont des niches où se trouvaient des statues en marbre blanc de saint Pierre et de saint Paul, d'une bonne exécution. Le fronton du monument est en bronze doré. Il ne représente pas de figures, mais seulement des attributs religieux, bien groupés, au centre desquels se détache la croix grecque. Cette église étant placée sur une éminence,

d'après les principes adoptés par tous les grands artistes de l'antiquité, ses lignes régulières et pures produisent de loin un effet très-heureux.

Indépendamment de plusieurs chapelles, la ville possède sept églises. Les principales sont, en outre de celles dont nous avons déjà parlé, l'église de Saint-Pierre, celle de Saint-Nicolas et celle de Saint-Michel. Le boulevart et le quartier qui l'avoisine renferment de très-belles habitations toutes à un seul étage, d'après l'obligation qu'imposent aux propriétaires les servitudes militaires, et toutes assurées, ce qui indique qu'on redoute l'incendie. Parmi ces habitations, on distingue le palais Menschikoff, le palais Woronzoff, la maison des princesses Potemkin, qui descendent du célèbre ministre de ce nom, et ont de grandes propriétés en Crimée, la maison de la famille Upton, celle de la famille Malakoff, celle de la famille du général de Witt, celle de la famille Lazareff, et un grand nombre d'autres appartenant à des autorités maritimes ou militaires en exercice. Deux édifices publics, situés dans le même quartier, sont devenus célèbres : l'un est l'école de district pour les garçons, et l'autre l'école pour les filles des marins de la ville. Cette dernière est une grande construction en pierre, assez élevée, ayant un peu la forme d'une église gothique, et dont le toit est recouvert avec des plaques de zinc peintes en vert. En dehors de la baie de l'Artillerie, à l'intérieur et le long des batteries de la Quarantaine, du mur crénelé, du bastion Central et jusqu'au bastion du Mât, se trouvait un quartier très-étendu, assez éloigné du reste de la ville, habité par la population pauvre du pays : toutes les maisons de ce quartier, dont le nombre est très-considérable, sont hachées par les projectiles, et il n'en reste plus que des décombres informes. Dans la partie intermédiaire de la ville se trouvent deux édifices dont il a été parlé : l'un est la bibliothèque, sur la façade et sur le fronton de laquelle étaient deux bas-reliefs modernes d'un bon travail. L'ennemi paraît avoir emporté une partie des livres et des atlas; mais, d'après le catalogue et d'après ce qui a été recueilli, on peut juger de l'importance de la collection, qui comprenait des ouvrages sur la marine, sur l'art militaire, sur la géographie, sur l'histoire, sur l'économie politique, sur la littérature. Nous avons remarqué un superbe traité de tactique navale en langue russe, avec allas, contenant de nombreuses citations des auteurs français et anglais, et la traduction presque complète de l'*Histoire des guerres maritimes* de Jurien de la Gravière, que l'auteur cite comme une autorité hors ligne; un magnifique *Traité de Construction navale* dans lequel tous les beaux modèles de Sané et de Chapmann sont reproduits; des traités d'arrimage d'artillerie navale, de voilure, d'hydrographie, des traités sur la construction et l'installation de l'hélice et des machines à vapeur, enfin des traités sur toutes les branches de l'art et de la science navale. Parmi les livres en langue française on remarquait tout ce qui a été écrit sur les guerres de l'empereur Napoléon Ier; la collection

complète des œuvres du prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur des Français; un grand nombre d'ouvrages de haute littérature; la plupart de nos romans célèbres; la collection de nos journaux militaires, celle de la *Revue des Deux-Mondes* et celle du *Moniteur universel*. Indépendamment de la bibliothèque, il y avait dans la ville un cercle très-bien tenu et possédant une belle collection de livres et de recueils périodiques. L'autre édifice est le théâtre, dont la façade, assez belle, se compose d'un fronton supporté par des colonnes en pierre. La salle, à l'intérieur, a les proportions de celle du théâtre du Palais-Royal de Paris. La troupe lyrique d'Odessa y donnait des représentations qui cessèrent lorsque la ville devint dangereuse à habiter. Une des dernières affiches, à demi rongée par l'incendie, était apposée sur le mur au moment de notre entrée. Elle annonçait la représentation du 20 décembre 1854, qui devait se composer de la *Lucia*, d'un hymne national russe avec chœurs, et de la fameuse cantate intitulée : *la Victoire de Sinope*.

Sébastopol est une ville essentiellement maritime, dans laquelle l'élément maritime, qui a été le but de sa création, domine exclusivement. La nature y a tout fait, tout préparé pour l'accomplissement des desseins de ses fondateurs. Le port, ou plutôt la rade, qui s'avance dans les terres du côté du sud-est, offre l'aspect d'un véritable bras de mer. Il a, d'après les travaux de l'amirauté russe, 7 werstes ou 7 kilomètres 469 mètres de longueur, depuis son entrée jusqu'à l'embouchure de la Tchernaïa, qui forme son extrémité, et 1 werste de largeur dans sa partie la plus rapprochée de la mer. Au sud de la rade sont les cinq baies qui constituent, à proprement parler, le port de Sébastopol, la ville entière, l'arsenal et tous les établissements de la marine que nous possédons. Au nord de la rade se trouvent quelques anses sans importance, et des positions militaires que les Russes occupent et qui sont indépendantes du port. Les cinq baies qui se ramifient sur la partie sud de la rade sont : celle de la Quarantaine, celle de l'Artillerie, autour de laquelle on voit le marché et la partie commerçante de la ville; celle du Sud ou port des vaisseaux, qui peut donner asile aux plus grands navires de guerre; celle de l'Arsenal ou des Docks, et celle du Carénage. Le long de ces baies s'étendent des magasins et des ateliers de tous genres qui portent la date de 1847; entre la baie du Sud et celle des Docks s'élève un vaste îlot sur lequel on a construit les magnifiques casernes de la marine, bordées d'un quai en pierre d'une grande beauté, et à l'arrière desquelles est la nouvelle amirauté. Dans la baie de l'Arsenal se trouve le beau travail auquel on a donné, improprement, le nom de *docks*. C'est un immense bassin de radoub, construit en pierre et en granit, dans lequel on a ménagé six formes de vaisseaux, semblables à celles qui se trouvent dans nos ports. Ces formes sont disposées trois par trois, dans un espace carré assez rétréci. Le bassin, de niveau avec la mer, est entretenu

par un canal qui s'alimente à la Tchernaïa, et il est vidé au moyen d'une machine d'épuisement mue par la vapeur. On pourrait, en utilisant complétement cette construction, faire passer au bassin six vaisseaux à la fois. Plus loin que la baie des Docs, et de l'autre côté de la muraille de la ville, s'étend le faubourg de Karabelnaïa, habité par les marins de la flotte. Il y a de belles casernes, des ateliers de confection d'habillements, des magasins, des hôpitaux, et à son centre, une église consacrée à saint Michel. On a trouvé dans la ville un total de 4,200 pièces d'artillerie, dont un certain nombre en bronze. Les constructions innombrables et le développement de la flotte avaient augmenté dans des proportions importantes la population de Sébastopol, qui, d'après les documents russes officiels, était, au moment de la guerre, de 42,969 hommes, et de 4,505 femmes.

C'est de la colline de Cathcart's-Hill, le cimetière des Anglais, que l'on a la vue la plus complète de Sébastopol. Dans l'avenir, ce lieu funèbre et glorieux sera pour les Anglo-Saxons le but de plus d'un pèlerinage. « Que le voyageur, dit un correspondant du *Times*, contemple alors du haut de cette modeste plate-forme la cité impériale rendue à sa magnificence et entourée de remparts trois fois plus formidables que ceux qui formaient naguère son enceinte, ou bien qu'il n'ait sous les yeux que les ruines de Sébastopol, s'il coule dans ses veines quelques gouttes de sang breton, il ne pourra fouler sans émotion cette terre où repose tout ce qu'il y avait de mortel chez quelques-uns des plus nobles soldats qu'ait jamais produits notre race guerrière. Il retrouvera sur le sol la trace de ces ennuyeuses tranchées où l'homme le plus robuste sentait sa force l'abandonner de jour en jour, où les plus confiants perdaient toute espérance, et où le soldat anglais a eu à lutter, durant un long hiver, contre les privations, le froid, la gelée, la neige, la pluie, fléaux plus terribles et plus mortels que le feu de l'ennemi. Embrassant du regard le Redan, Malakoff, les Carrières, le Mamelon, la Redoute Gordon, la Batterie Chapman, il pourra, par la magie des souvenirs, faire revivre le passé, et assister en esprit, à cette grande lutte dont les épisodes se présenteront successivement à sa mémoire. Combien cette colline consacrée aux funérailles peut-elle contenir de nos braves officiers ? Il est impossible de le dire. Toutes les places sont déjà remplies.

« Le cimetière présente un parallélogramme d'environ quarante yards en longueur sur trente de largeur ; son enceinte est marquée par les restes d'un ancien mur qui doit avoir appartenu autrefois à un fort tartare ou qui marque la place de la première redoute construite par les Russes pour protéger l'enfance de Sébastopol. Quoique souvent la place où repose jusqu'au dernier *réveil* quelque camarade ne soit indiquée à l'œil de ses amis que par une légère élévation du sol, comme dans nos cimetières, il y a aussi plusieurs tombes en pierre, monuments plus durables, élevés par

l'amitié ou par de plus douces affections encore à ceux dont ce coin de la Crimée est devenu la dernière demeure. La première tombe que l'on rencontre à l'ouest à l'entrée du cimetière ne se distingue que par une humble motte de terre. Je ne sais quel est celui de nos braves officiers qui est enterré là. Sur la seconde on a placé une simple dalle avec cette inscription : « A la mémoire du lieutenant H. Tryon, de la brigade des carabiniers, tué « en combattant le 20 novembre 1854. » C'était un vrai soldat, brave, de sang-froid, résolu ; et dans la terrible journée d'Inkermann, il se servit de la carabine avec plus de succès qu'aucun de ses hommes. Le 20 novembre, au combat des Carrières, où un petit nombre d'Anglais chassa de cette position un ennemi beaucoup plus nombreux, il se conduisit avec tant de courage, que le général Canrobert lui fit le rare honneur de mettre son nom à l'ordre du jour de l'armée française. Tout près de lui repose un officier vivement regretté. Une pierre dit son nom aux visiteurs : « A la mémoire « du brigadier général Thomas Leigh Goldie, commandant la 1re brigade « de la 4e division de l'armée anglaise, lieutenant-colonel du 57e régiment, « qui tomba mortellement frappé à Inkermann le 5 novembre 1854. » Le numéro 4 a une croix de pierre sans nom ni marque distinctive. Une croix de pierre s'élève aussi sur la tombe suivante, composée de deux dalles, sur l'une desquelles on lit : « A la mémoire du brigadier-général Fox Strang- « ways, tué en combattant le 5 novembre 1854. » Quelques lignes en russe font appel aux sentiments chrétiens de nos ennemis, et leur demandent de respecter, quand nous serons partis, les ossements de ceux qu'ils auraient admirés et aimés, s'ils les avaient connus. Le numéro 6 se fait remarquer par une pierre tumulaire d'assez grande dimension, surmontée d'une croix et ornée sur les côtés de quelques sculptures. Approchez et lisez : « Ci-gît « la dépouille mortelle du capitaine Edouard Stanley, du 57e régiment, tué « à la bataille d'Inkermann le 5 novembre 1854. Cette pierre a été élevée à « sa mémoire par sa compagnie. — *Renversé, mais non détruit.* (Saint « Paul, 2e aux Corinthiens, IV, 9.) » Qui ne contemple avec respect les monuments de ces braves soldats, et qui ne songe avec une sorte d'envie au sort de ceux dont la mémoire est ainsi honorée ? Il y a, dans le même rang, quatre autres tombes, dont une seule porte une indication. La place où repose sir George Cathcart est marquée par un très-beau monument élevé par une division de l'armée au général qu'elle aimait, et pour lequel lady Cathcart a exprimé ses remercîments aux compagnons d'armes de l'homme dont elle porte le nom. L'épitaphe rappelle les services du général, la part qu'il prit, sous le drapeau des Russes, à une de leurs plus mémorables campagnes, la date de sa mort prématurée et glorieuse. Une autre inscription en langue russe dit également quel fut l'homme qui repose sous ce monument.

« Dans la seconde rangée, à l'est, on trouve d'abord deux tombes dont les

pierres ne portent aucune inscription. La troisième se distingue par une très-belle colonne en pierre de taille, surmontée d'une croix, et placée sur un double piédestal. Sur la colonne au-dessous de la croix, on lit cette inscription : « Au lieutenant-colonel C.-F. Seymour, des fusiliers écossais de « la garde, tué en combattant le 5 novembre 1854. » Au-dessous de cette épitaphe, se trouve une croix sculptée dans la pierre, avec les lettres I. H. S. De l'autre côté, on a gravé une inscription en russe, destinée à protéger contre toute profanation la tombe de ce brave officier. A la base du monument on voit une pierre taillée en losange, sur laquelle ont été gravées avec soin les armoiries du défunt avec cette devise : FOI POUR DEVOIR C. F. S. Æ. 36. Combien d'amis absents auraient pleuré sur cette tombe ! Tout à côté se trouve un beau monument élevé à sir John Campbell. Jamais soldat ne fut plus aimé et plus regretté de ceux qui servirent sous lui; et non loin de là, dans un autre rang, on remarque un magnifique sarcophage en marbre noir du Devonshire, consacré à la mémoire de sir Robert Newman, des grenadiers de la garde, qui mourut aussi à Inkermann. Malgré le voisinage de ces monuments de deuil, Cathcart's-Hill n'a pas cessé d'être, pendant le siége, le rendez-vous favori de tous les curieux et amateurs, diseurs ou *raconteurs* de ces *bons mots* et *jeux d'esprit* qui naissent et circulent dans un camp. Ce monticule a maintenant perdu tout son attrait comme poste d'observation; il n'offre plus que l'intérêt plus grave, plus triste et plus durable qu'il tire de sa destination pieuse. Je regrette d'avoir à ajouter que chaque jour ajoute encore à la liste de ceux qui y ont trouvé leur dernière demeure. Le lieutenant-colonel Gough, du 33ᵉ, qui fut blessé à l'Alma, et qui était venu ici mal portant, est mort des suites des blessures qu'il avait reçues dans la journée du 8; le lieutenant Kerr, du 30ᵉ, a également succombé. Les funèbres convois et les sons lugubres de la *Marche des morts* viennent nous rappeler trop souvent que la guerre n'est pas finie, et que nous nous sommes vus naguère aux prises avec un ennemi dont le désespoir semblait doubler l'énergie. Plusieurs de nos blessés, je suis fâché de le dire, sont dans un état très-précaire ; mais, comme on cite un grand nombre de cas dont les chirurgiens désespéraient complétement, qui sont en voie de guérison, aucun de ceux qui ont à craindre pour un parent ou un ami ne doit perdre toute espérance. Quelquefois, mais rarement, une blessure légère devient fatale, et les coups les plus dangereux, les désordres les plus graves ne sont pas toujours mortels. »

Nous avons vu la fin de Sébastopol. Un Français, M. de Ségur, en avait vu le commencement. La relation du voyage qu'il fit en Crimée à la suite de l'impératrice Catherine, contient des renseignements fort curieux sur cette cité, à laquelle on peut adresser l'apostrophe de l'Ecriture sainte destinée à retentir sur le tombeau de tout enfant de l'orgueil et de l'iniquité : « Comment es-tu tombé, Lucifer? »

« En sortant de Batchi-Seraï, dit M. de Ségur, nous parcourûmes d'agréables vallées et nous traversâmes la Cabarta, dont les rives sont si pittoresques, qu'on peut comparer toutes les campagnes qu'elle arrose aux jardins les plus délicieux. Nous arrivâmes pour dîner à Inkermann, précédemment nommé Théodora par les Grecs, et Actiar par les Tartares : là, de hautes montagnes, s'étendant en demi-cercle, forment un golfe large et profond. Ce port et cette rade célèbres de la Chersonèse Taurique, plus tard appelée Héracléotique, avaient reçu de l'impératrice le nom de Sébastopol. Pendant le repas de Leurs Majestés impériales, aux accords d'une musique harmonieuse, on ouvrit tout à coup les fenêtres d'un grand balcon. Alors le plus magnifique spectacle frappa nos regards : à travers une ligne de Tartares à cheval, qui se séparèrent, nous aperçûmes derrière eux une baie profonde de douze werstes, et large de quatre. Au milieu de cette rade, terminée par l'aspect d'une vaste mer, une flotte formidable, construite, armée, équipée en deux années était rangée en bataille en face de l'appartement où nous dînions avec l'impératrice. Cette armée salua sa souveraine du feu de tous ses canons, dont le bruit éclatant semblait annoncer au Pont-Euxin qu'il avait une dominatrice, et que ses armes pouvaient en trente heures faire briller son pavillon et planter ses drapeaux sur les murs de Constantinople. Nous nous embarquâmes au fond du golfe. Catherine passa en revue les vaisseaux de son armée navale, admirant de larges et profondes anses que la nature semblait avoir creusées dans les deux flancs de cette rade pour en faire le plus beau port du monde connu. Après avoir parcouru l'espace de deux lieues, nous débarquâmes au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait en amphithéâtre la nouvelle Sébastopol, fondée par Catherine. Déjà plusieurs magasins, une amirauté, des retranchements, quatre cents bâtiments qui s'élevaient, une foule d'ouvriers, une forte garnison, deux hôpitaux, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine, donnaient à cette naissante création l'apparence d'une ville imposante. Il nous semblait inconcevable qu'à huit cents lieues de la capitale, dans une contrée si nouvellement conquise, le prince Potemkin eût trouvé la possibilité de former en deux ans un pareil établissement, bâtir une ville, construire une flotte, élever des forts et réunir un si grand nombre d'habitants. C'était réellement un prodige d'activité. Les trois vaisseaux lancés en notre présence à Kherson et d'autres à Taganrog devaient incessamment arriver. Mais en les attendant, nous voyions une escadre de vingt-cinq bâtiments de guerre qui garnissaient la rade, complétement armés et équipés, et prêts, dès que Catherine le voudrait, à déployer leurs voiles au premier signal. »

Quelques jours après la prise de Sébastopol, deux dames, suivies d'un grand laquais, se présentèrent aux avant-postes français et demandèrent à parler au général en chef. On leur répondit que le général ne pouvait se

trouver là tout exprès pour les recevoir; puis, on les conduisit devant un officier supérieur qui, à leur vue, ne put contenir un accès d'hilarité, que partagèrent bientôt tous les officiers qui l'entouraient. Ces deux dames, en effet, étaient de la plus singulière espèce. L'une était très-richement habillée : chapeau à plumes, cachemire et robe traînante. Les traits de cette dame étaient empreints d'une énergie qui paraissait étrangère à son sexe : ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient parfaitement lissés sur son front, et ses joues rebondies étaient coquettement fardées sur les pommettes. L'autre dame était pauvrement vêtue, et sa figure amaigrie était jaune, osseuse et décharnée. Quant au laquais, il était accoutré d'une livrée incroyable et se tenait à distance respectueuse derrière les deux dames. « Que demandez-vous? » fit l'officier, s'adressant à ces dernières. Mais elles se regardèrent, poussèrent un profond soupir et ne répondirent pas. Le laquais, prenant alors la parole, dit à l'officier : « Mon colonel, cette dame (en désignant celle qui était bien portante et bien parée) vous représente la Russie en 1854, et l'autre (en montrant celle qui était pauvre et délabrée) vous offre un échantillon de la Russie en 1857. — C'est bien, dit l'officier, et cette carriole qui vous suit, est-elle aussi une allégorie? — Moins que cela, mon colonel, c'est simplement notre vestiaire; elle contient peu de chose, et il ne s'y trouve en ce moment que trois passe-partout. » Or, ces trois passe-partout n'étaient autres que trois uniformes de zouaves, dont les propriétaires, en explorant les villas abandonnées des environs de Sébastopol, s'étaient affublés des costumes qui leur avaient permis de jouer la facétie dont il s'agit.

---

# XVII.

Traits de courage et de dévouement. — Un nouveau Cynégire. — Adèle et Julien. — Récit d'un prisonnier français. — Le général Anastasieff et sa fille. — Un acte d'amour filial. — Anecdotes romanesques. — Un troupier séduisant. — Aventure amoureuse d'un captif. — Déblaiement de Sébastopol. — Partage du butin. — La fausse Jérusalem. — Un enthousiasme réchauffé. — Les bénédictions de saint Serge. — La prise de Sébastopol célébrée dans la vraie Jérusalem. — Les étudiants d'Upsala. — Lettre du Sultan au maréchal Pélissier.

Pour raconter tous les actes de courage et de dévouement qui se sont produits lors de la prise de Sébastopol, il faudrait un volume spécial. On a cité des faits presque incroyables au sujet de la mort d'un lieutenant,

M. de Villeneuve. Ce jeune homme, que la possession d'une grande fortune n'avait pu enlever aux fatigues et aux dangers d'une campagne lointaine, avait été atteint d'un coup de feu qui lui avait brisé la partie inférieure du visage; malgré ses souffrances, il se présenta à l'assaut et voulut monter à la tête de ses soldats, le menton maintenu par un bandeau; une balle lui traverse les chairs du bras, il refuse de se retirer; il fut atteint ensuite au ventre d'un coup de baïonnette et s'obstinait encore à ne pas quitter le champ de bataille, malgré les instances des soldats, lorsqu'il tomba mort d'une balle reçue en pleine poitrine. A coup sûr le Cynégire de l'antiquité n'était pas plus héroïque.

« Julien, dit le *Mémorial de Bordeaux*, est un jeune et courageux soldat du 97e, fier d'être Bordelais et glorieux d'avoir contribué à la prise du boulevart de la Russie en Crimée, de cette Sébastopol qui aurait résisté à tout autre courage qu'à celui des Français. Adèle est sa promise. Julien, en partant, est allé lui faire ses adieux, et à M. le curé aussi. A celui-ci, il a promis de ne pas oublier Dieu; à Adèle, il a laissé son cœur et sa main, à condition cependant qu'il ne livrerait cette dernière que sur les ruines de Sébastopol. « Prépare-toi, avait-il dit à Adèle en la quittant, je t'écrirai au premier cri de la victoire, sur le dos du dernier Russe en fuite, et peut-être avec une plume dont se sera servi Gortschakoff. Nous nous marierons avant l'Avent, tu peux y compter, et nous ferons carnaval sur les ruines de Malakoff. » Le commencement de la prédiction est accompli. Sébastopol est pris. Adèle a entendu l'airain l'annoncer à la France; son cœur a battu avec force pendant huit jours. Sera-t-elle la veuve ou la femme d'un héros d'Orient? Double anxiété qui la tue. Enfin le *packet* arrive; le facteur frappe à sa porte. Elle descend quatre par quatre l'escalier de sa mansarde, saisit la lettre si désirée et la couvre de baisers: elle a reconnu le cachet de Julien... C'est à n'en pas croire ses yeux. Dans sa joie, la naïve jeune fille oubliait d'en rompre le sceau. Elle reprit enfin ses sens, elle ouvrit la lettre et lut:

« Sébastopol, le 9 septembre 1855, du corps-de-garde établi dans le palais de Gortschakoff.

« Ma bonne Adèle,

« Je t'attends.

« A toi toujours. JULIEN. »

« C'était assez pour la jeune Adèle; le dernier point d'aiguille a été donné à son trousseau de cantinière du 97e de ligne. Il ne manque que quelques formalités à ses papiers, et puis elle vole à Sébastopol célébrer son mariage et l'Avent. Ils célébreront le carnaval avec une autre victoire. Julien est un jeune homme qui appartient à une honorable famille de notre ville, et auquel nous avons donné un nom de guerre. Vivement épris des char-

mes et de la vertu de la jeune et gentille ouvrière, il avait juré de l'avoir pour épouse. Il rencontra mille obstacles dans sa famille, et s'engagea, il y a une année, en promettant fidélité à Adèle. Il a tenu parole, et c'est un fait assez rare pour être signalé. »

Parmi ceux dont la bravoure a été remarquée, il convient de mentionner aussi M. Legrand, officier aux tirailleurs algériens, fait prisonnier le 7 juin à la prise du Mamelon-Vert et échangé à Odessa. Une lettre adressée par cet officier à sa famille contient les passages suivants :

« ..... J'étais au fond du fossé, blessé. Le premier soldat russe qui vint à moi m'aida à me lever. Puis, ayant remarqué ma chaîne de montre, il la tira pour se l'approprier. Les autres Russes vinrent à moi et me firent marcher devant eux. Arrivé à l'extrémité du fossé, on me fit entrer dans Malakoff par une embrasure fermée, à califourchon sur un canon. Cela ne m'était pas facile, mais les Russes m'aidaient à coups de crosse. J'arrivai sous une voûte souterraine, et là les blessés reçurent les premiers soins. Une demi-heure après, on nous donna l'ordre de quitter Malakoff et nous fûmes conduits, à travers un faubourg, dans une maison où des officiers d'état-major nous classèrent. J'aperçus là un officier russe que j'avais rencontré le 24 mars à un armistice ; je lui rappelai cette circonstance. Aussitôt il me tendit la main, m'emmena chez lui et m'offrit immédiatement une tasse de thé. C'est la politesse russe. Dans la soirée plusieurs autres officiers arrivèrent et se montrèrent charmants. Il y avait réunion ; à dix heures on servit à souper, et ces messieurs m'invitèrent à m'asseoir à table avec eux. Cela ne me fut pas possible : j'étais malade, mes blessures m'avaient donné la fièvre. On me fit dresser un lit, sur un canapé, et je passai la nuit là. Un jeune capitaine de houssards russes voulut à toute force laver ma blessure. Il alla chercher une bouteille de vinaigre de Bully et s'exécuta avec une bonne grâce infinie. Le lendemain, à mon réveil, on m'offrit le café au lait. Puis on me conduisit à l'état-major, et de là au fort Nicolas, où je restai trois jours avec deux autres officiers français, dont un est mort du choléra. Pendant notre séjour, nous eûmes la visite des sœurs de charité. Elles ont été pleines de sollicitude. Le 10, je quittai le fort, on m'embarqua sur la rade, et j'allai au camp du nord, d'où je partis le lendemain à une heure de l'après-midi. Je traversais un pays magnifique. Avant d'arriver à Batchi-Seraï, j'ai vu un village assez grand, transformé tout entier en hôpital. A quatre heures nous arrivions à Batchi-Seraï. Je fis halte chez un officier de la place. Le commandant supérieur, prévenu de mon arrivée, m'envoya un officier d'ordonnance pour me prier d'accepter le thé. J'ai visité à Batchi-Seraï le palais des anciens Khans. Il y a encore des choses magnifiques et très-bien conservées, notamment une table en mosaïque. Il n'y a pas moins de quinze fontaines dans l'intérieur du palais, et l'eau est très-bonne. Le lendemain, je fus dirigé sur Simphéropol. Le gouverneur me

reçut parfaitement. On me conduisit dans une grande maison bourgeoise où il y avait un officier français. Je suis resté cinq jours à Simphéropol. Le 17, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir. Je partis le soir, à sept heures, accompagné d'un interprète, en compagnie d'un autre officier français. Nous avions, pour voyager, une espèce de chariot à quatre roues traîné par trois chevaux. C'est la poste du pays. On change d'attelage toutes les quatre ou cinq lieues. Notre voyage se fit la nuit, et le lendemain, à dix heures, nous arrivions à Pérécop. Cette ville n'offre rien de remarquable. Nous n'y sommes restés qu'un jour. Le lendemain au soir, nous touchions Aleski. Là, le pays commence à être fertile; l'aspect est plus varié. Aleski est situé sur le bord du Dniéper; les habitants se livrent généralement à la pêche. On pourrait appeler cette petite ville la ville aux écrevisses; elles y abondent : je les ai payées deux sous le cent. Nous passâmes le Dniéper, et nous débarquâmes à Kerson, ville assez belle. Au sortir de Kerson, j'allai à Nicolaïeff, une grande ville, mais encore *jeune*. Toutes les maisons sont construites assez régulièrement. Mais elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Je fus présenté chez le gouverneur, qui me donna l'ordre de partir immédiatement, parce que Nicolaïeff est un point de ravitaillement très-important, et que les Russes n'aiment pas à laisser voir leurs armements. J'avais rencontré, dans mon voyage en Crimée, un officier russe qui m'avait prié d'aller voir son beau-père et sa femme. Malgré les ordres du gouverneur, je me fis conduire dans cette famille. C'était chez un général russe (le général Anastasieff). Le général me présenta à sa fille, et je passai la journée dans cette maison où l'on me traita comme un ami de la famille. Je priai la dame de vouloir bien me permettre d'offrir un souvenir à sa petite fille, une jolie enfant de quatre ans. Je songeai que j'avais sur moi une petite pièce d'or de 5 francs. Je la donnai à l'enfant, qui reçut cette petite médaille avec une joie inexprimable. Le soir, le général me fit visiter ses appartements. J'entrai dans une chambre qu'il avait convertie en atelier. Il s'amusait à tourner des objets en bois de Russie. Sa fille me fit cadeau d'une jolie petite boîte : « Monsieur, me dit-elle, veuillez accepter ce souvenir; c'est l'ouvrage de mon père. S'il vous rappelle votre captivité, il vous fera au moins penser à nous. » Au moment du départ, le général me pria de lui laisser mon nom, et, lorsque je lui dis adieu, il m'embrassa aussi cordialement que si j'eusse été son fils. Après une nuit de voyage, j'arrivai à Odessa, lieu de notre destination. On nous donna un logement dans une maison garnie. J'ai demeuré là jusqu'au 9 août. Mon séjour à Odessa a été assez agréable. J'avais trois francs par jour et la liberté. Il y a là une colonie de Français. Tous nous ont fait un accueil charmant. Nous étions vingt-deux prisonniers, nous attendions notre échange avec impatience. Lorsque le 9 août on nous apprit que nous étions échangés, nous doutions encore. La colonie française nous accompagna jusqu'au port. Plusieurs pleuraient en nous disant adieu. Le

12 août, nous débarquions, et nous n'avons pas perdu de temps, car le 16 nous nous battions à la Tchernaïa, et le 8 septembre nous étions à la prise de Sébastopol. »

Voici un fait qui fait honneur à la fois à la bravoure et aux sentiments filiaux d'un de nos soldats : M. Testulat était établi tonnelier à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine, lorsqu'éclatèrent les journées de juin. Les insurgés, ayant envahi son magasin, le contraignirent, suivant lui, à leur servir de munitionnaire, et il délivra, signés de son nom, un certain nombre de bons sur les fournisseurs du voisinage. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Du bagne de Brest, où il resta deux mois, sa peine fut commuée en celle de la réclusion, et, du Mont-Saint-Michel, où il fut enfermé cinq ans, on le conduisit à Belle-Isle. Pendant qu'il y subissait sa peine, survint la prise de Sébastopol; son fils, sous-officier d'infanterie, se distingua tellement dans cette journée, qu'il fut proposé pour la croix d'honneur; mais ce jeune homme la refusa en disant qu'il n'était pas digne de la porter, car son nom était celui d'un malheureux qui gémissait sous le poids d'une condamnation infamante. Comme on insistait, il répondit que, si on voulait absolument le récompenser, on ne pouvait lui causer de plus grand bonheur qu'en obtenant la grâce de son père. Le colonel du jeune Testulat fit connaître cette belle action à l'une de ses parentes, dame d'honneur de l'Impératrice. L'Empereur en fut instruit, et le même jour partaient de Saint-Cloud l'ordre de mettre en liberté le prisonnier de Belle-Isle et celui qui confère la croix d'honneur à son fils.

Les anecdotes romanesques ne manquent pas non plus dans les correspondances particulières. En voici une publiée par un journal anglais, le *North-British-Mail* : « Un détachement de soldats de divers régiments, après la prise de Sébastopol, avait été envoyé pour fouiller les maisons et enlever ce que l'on trouverait. Dans une de ces maisons, le détachement découvrit une belle jeune fille de 17 à 18 ans. Pour la préserver de toute insulte, un jeune soldat du 18e régiment, son fusil à la main, se constitua son défenseur, et menaça de faire sauter la cervelle à quiconque l'insulterait. Dès ce moment, la prisonnière, pénétrée de reconnaissance vis-à-vis de son libérateur, accepta la protection qu'il lui offrit si généreusement et le suivit au camp. Vainement le soldat l'avait engagée à rentrer en ville, elle ne le voulut pas. Le soldat fut mis aux arrêts pour s'être absenté pendant que le régiment était sous les armes; la jeune Russe suivit son libérateur en prison, demandant à grands cris de n'en être pas séparée. Le colonel, touché de cette affection extraordinaire, fit grâce au soldat de ses arrêts, et envoya le couple intéressant devant le général Harris. On se procura un interprète à qui la jeune fille raconta son histoire. Elle est fille d'un général, riche de plusieurs millions de roubles. Elle portait une

montre d'or et des bracelets d'une grande valeur. Le jeune soldat doit l'épouser ; elle ne veut pas absolument le quitter. »

Avec l'esprit qu'on lui connaît, M. Eugène Guinot narre dans le feuilleton du *Pays* une aventure non moins merveilleuse : « Au nombre des personnes qui traversent Bade et qui y font station en retournant reprendre leurs quartiers d'hiver, dit l'humoristique écrivain, deux voyageurs, une jeune dame et un jeune homme, arrivaient un soir de cette semaine par le train venant de l'intérieur de l'Allemagne et descendaient dans un des principaux hôtels de Bade. Ils se firent servir à souper dans un salon, où plusieurs personnes purent les voir. Le bruit se répandit aussitôt que la dame était d'une rare beauté et qu'on l'avait reconnue pour appartenir aux rangs élevés de l'aristocratie russe. Le jeune homme était Français ; il avait inscrit son nom sur le livre des voyageurs, et sa compagne était comprise dans cette inscription qui mentionnait : — Monsieur et madame ***. On est très-curieux à Bade, et la curiosité ne manque jamais d'y être très-active et très-habile à découvrir ce qu'elle veut savoir. La réunion d'étrangers, composée d'oisifs et d'indiscrets de tous pays, est un foyer de renseignements universels et précieux. Les curieux eurent bientôt fait de recueillir leurs informations, et de répandre au sujet des deux nouveaux venus une histoire qui a toute la couleur d'un roman, mais que l'on a donnée et acceptée comme parfaitement authentique. Le jeune homme, dit-on, est un officier français de l'armée de Crimée. Au commencement de la campagne, blessé sur le champ de bataille, il fut pris et emmené à Sébastopol. Dès que son état le permit, on le plaça dans un convoi de prisonniers qui était dirigé sur l'intérieur de la Russie. Animé du désir de recouvrer sa liberté pour reprendre les armes, et plus heureux que ses compagnons d'infortune, il parvint à tromper la surveillance des gardiens qui escortaient le convoi ; il sut leur échapper et se soustraire à leur poursuite. Mais cette évasion hardie ne le tirait pas d'affaire. Jeté seul au milieu d'un pays inconnu, d'un pays ennemi, comment trouver sa route et regagner le camp français à travers les obstacles sans nombre et les périls qui l'environnent ? Le jeune homme, cependant, ne perd pas courage ; il marche avec résolution, avec prudence, cherchant à s'orienter, mettant toute son intelligence à découvrir quelque notion qui puisse le guider. Vains efforts ! nul indice ne vient à son secours ; plus il va et plus il s'égare dans la contrée à peu près déserte où il s'est engagé. Au bout de deux jours et de deux nuits sans sommeil, sans repos et sans nourriture, son courage est toujours ferme, mais sa blessure s'est rouverte et ses forces l'abandonnent. Vaincu par la fatigue et par le besoin, épuisé par le sang qu'il a perdu, il tombe évanoui à quelques pas d'une chaumière où il allait, à tout hasard, demander un asile. C'en est fait de lui sans doute... Mais voici où commence l'intérêt romanesque de l'aventure. Lorsque le jeune homme revient de

son évanouissement, il se trouve couché dans un excellent lit; son regard étonné parcourt une chambre élégamment et richement meublée. Il recueille ses idées, ses souvenirs, qui lui reviennent clairs et précis, jusqu'au moment où il est tombé sans force et sans vie à la porte d'une misérable cabane. Par quel magie se trouve-t-il donc installé dans cette chambre pleine de luxe et digne d'un palais? Rien ne semblait plus étrange, et pourtant rien n'était plus simple. — Près de la chaumière il y avait un château, et c'est dans ce château que l'on avait transporté le blessé. Le merveilleux de la situation disparaissait; mais un autre enchantement se révéla bientôt. La dame du château vint elle-même demander des nouvelles de son hôte. C'était une charmante jeune femme, une veuve de vingt-cinq ans, aussi belle que compatissante. Le blessé bénit son étoile, qui l'avait si bien guidé. Le fait est qu'il ne pouvait mieux tomber. Les soins les plus affectueux lui furent prodigués et sa convalescence se prolongea délicieusement. Il ne fallait pas songer pour le moment à quitter le château. Le jeune officier était toujours en pays ennemi, et la châtelaine ne voulait pas que son hôte s'exposât à de nouveaux dangers. Il était son prisonnier, et elle le garda pendant plusieurs mois avec une inflexible rigueur, tout en n'épargnant rien pour que la prison fût agréable et que la chaîne parût légère et douce à porter. Le captif avait donné sa parole qu'il ne tenterait pas une nouvelle évasion, et lorsqu'enfin il recouvra la liberté, ce fut avec l'autorisation de la châtelaine et après de solennelles promesses que son cœur, d'accord avec sa loyauté, devait scrupuleusement accomplir. Des mesures avaient été prises pour assurer son voyage et en écarter autant que possible les obstacles et les périls. C'est ainsi qu'il a pu rejoindre l'armée et assister à la prise de Sébastopol où il a été blessé pour la seconde fois. On lui a donné un congé après la victoire, et, fidèle à son serment, il s'est hâté d'aller rejoindre la châtelaine, qui l'attendait sur les frontières de la Pologne. Ils viennent en France, où ils feront compléter par la sanction légale un mariage qui a déjà reçu la consécration religieuse. Telle est dans ses moindres détails l'histoire qui a singulièrement intéressé la société de Bade. Les deux héros de ce roman réel ne sont restés que vingt-quatre heures à Bade, et ne se sont montrés ni à la réunion de l'après-midi, ni à l'assemblée du soir. On n'a pu les apercevoir que par surprise. Une invitation leur avait été envoyée pour le spectacle d'hier, mais ils sont partis par le convoi du matin. »

Cependant, dans la ville conquise, des travaux considérables étaient exécutés tant par les soldats que par des ouvriers engagés pour cet objet en France et en Angleterre : « Les ruines commencent à se déblayer, écrivait à la date du 11 septembre le correspondant du *Moniteur de la Flotte;* les maisons dressent de nouveau leurs toits au-dessus des décombres, les rues se débarrassent peu à peu des barricades monstres qui les obstruaient, en

formant des zig-zags qui auraient peut-être rendu une guerre des rues fort meurtrière aux assaillants ; enfin Sébastopol se francise. Dans une semaine d'ici, ce sera comme une *sous-préfecture* d'un de nos départements ; les réverbères vont reprendre leur service ; les rues seront rebaptisées et présenteront aux touristes, militaires et autres, des noms fertiles en glorieux souvenirs. Déjà nos marins appellent *porte Napoléon* une immense brèche faite aux ouvrages russes établis jadis en face de notre terrible batterie navale, et qui conduit à la ville. Mais que de métal on ramasse ici ! bronze, fer, projectiles de toute espèce ; tout cela jonche le terrain d'une manière inégale, en suivant certaines directions, et, par exemple, du côté du port, on trouve comme des *courants* de projectiles ; c'est absolument la promenade de la lave d'un volcan, tant le sol en est littéralement couvert. Dans d'autres directions plus rares, on n'en rencontre presque pas, ce qui prouve avec quelle précision notre tir a été dirigé. On continue la pêche des canons et des débris de bâtiments dans le fond du port et dans les docks, malgré les quelques obus qu'expédient de temps à autre les Russes de leurs batteries du Nord. On a extrait jusqu'à des barils de poudre ; mais la *ferraille*, comme disent nos soldats, domine ; on trouve plus de matériaux qu'il n'en faudrait pour élever une nouvelle colonne comme celle de la place Vendôme, et qu'on pourrait appeler *colonne Malakoff*. »

La commission mixte établie à Sébastopol pour le partage et l'évaluation du matériel de guerre et des approvisionnements abandonnés par l'ennemi dans sa retraite de la place, fit un choix des objets qui devaient être détruits et de ceux qu'on pouvait conserver. Voici la composition de cette commission : *Français :* Mazure, général d'artillerie ; Feldstraffe, capitaine du génie ; Laurent, lieutenant de vaisseau ; Cscoza, capitaine d'artillerie ; Gautier, adjudant à l'intendance ; de Calao, capitaine d'artillerie ; Cadunet, chef de bataillon du génie ; Genoux de la Coche, capitaine de frégate ; Lacabunière, sous-intendant. *Anglais :* Capitaine Drummond, de la marine royale ; brigadier-général Dupuis, de l'artillerie royale ; major Staunton ; commandant F. Martin, de la marine royale ; aide-commissaire général Crookshank ; capitaine Shaw, de l'artillerie royale ; A. Rumble, de l'état-major ; lieutenant Buller, de la marine royale ; capitaine Montagu ; aide-commissaire général Lundy ; capitaine Dickson, de l'artillerie royale ; A. W. Johnson, secrétaire de la commission. Dans les magasins de la ville, on n'avait trouvé que très-peu d'effets d'habillement et pas une seule paire de bottes. 62 prisonniers russes, rencontrés ivres au milieu des ruines par les Anglais, étaient à peine vêtus et chaussés. Les blessés que les Sardes avaient recueillis dans les avant-postes de l'armée russe étaient dans un état vraiment pitoyable. Il paraissait évident que l'armée russe souffrait considérablement. Ses hommes recevaient trois livres de pain ou une livre et demie de biscuit par jour et un peu d'orge ; ils en faisaient de la soupe. Voilà la maigre nour-

riture des défenseurs de la Russie. La plupart des prisonniers étaient très-doux, et l'on en fit d'excellents domestiques au quartier-général, à la condition qu'on ne les laissât pas toucher au rhum. Ils se contentent de peu. Depuis le commencement de la guerre, on en emploie mille environ au quartier-général, et leurs maîtres s'en louent beaucoup.

La commission collective a promptement terminé son travail. Le rapport fut signé le 1er octobre par les commissaires. On avait trouvé 3,800 canons de gros et petit calibre, 6 machines à vapeur, 18 ou 19,000 boulets, bombes, ancres, chaînes, etc. La commission décida que tout le butin sera partagé entre la France et l'Angleterre ; mais il fut convenu qu'après avoir évalué les divers articles d'après leurs poids, la distribution aurait lieu dans la proportion du chiffre numérique des hommes de chaque armée, et que si, dans ce calcul, l'Angleterre n'avait droit qu'à un quart de la totalité, elle restituerait à la France la valeur du surplus ou de l'excédant qu'elle aurait pu recevoir au taux de 10 centimes par kilogramme du prix du vieux fer. Quant aux Sardes, il est inutile de dire que, figurant dans l'armée anglaise, ils avaient droit à une partie du montant attribué à l'Angleterre. Voici les arrangements adoptés à l'égard de la ville : La partie de Sébastopol comprise dans la Quarantaine, le fort Nicolas, le port militaire et la batterie du Mât sera exclusivement la propriété des Français. Les Anglais auront pour leur part le faubourg de la Karabelnaïa, en même temps que les Français seront libres d'y élever des hôpitaux et de se servir de la baie du Carénage, des bassins, etc.

Au nombre des objets trouvés dans la ville, qui se voient à Paris, sur le boulevart des Italiens, dans la salle où est exposé le plan de Sébastopol, on remarque, entre des fusils brisés, des sabres rompus et des casaques militaires percées par les balles, un volume en langue russe, dont les pages, limées par les doigts, annoncent qu'elles ont été lues bien souvent. Les visiteurs ne manquent pas de l'ouvrir, mais ils le laissent bientôt, arrêtés par la forme inconnue des caractères et repoussés par l'odeur de tabac qu'il exhale. On le regarde généralement comme un livre de prière ; c'est une erreur dont on serait averti si on lisait la note inscrite en Anglais sur le verso du faux-titre : *It is travell from Moscoo to Jerusalem.* En effet, c'est la relation d'un voyage en Terre-Sainte, et en voici le titre traduit mot à mot : *Voyage du marchand moscovite Triphon Korobeïnikoff et de ses compagnons à Jérusalem, en Égypte et au mont Sinaï, fait en l'année* 1583, *avec la permission du tsar et grand-prince Ivan-Vassiliévitch, et écrit en langue slavonne par ledit Korobeïnikoff ; ouvrage mis en pure langue russe par Ivan-Mikhoïlovitch. Nouvelle édition. Moscou*, 1849. « Ce livre, lisons-nous dans l'*Univers*, sous la signature de M. Douhaire, n'est pas une œuvre littéraire, mais c'est l'un des livres les plus répandus dans le peuple. Et à ce titre, il paraît digne d'attention, car il révèle une des directions de

l'esprit public en Russie. Depuis longtemps la pensée de la nation russe est tournée vers l'Orient, où elle a deux pôles d'attraction, Constantinople et Jérusalem. On sait la puissance de l'un ; celle de l'autre est moins connue. Les desseins des czars sur Constantinople ne sont plus aujourd'hui un mystère ; les aspirations pieuses de la nation vers Jérusalem sont un fait moins observé. »

Après un assez long et très-intéressant développement historique, M. Douhaire poursuit en ces termes : « La pensée du peuple en Russie ne s'est jamais détournée de Jérusalem. Et ce n'est pas seulement la lecture des vieilles relations des pèlerins qui a entretenu les esprits dans cette préoccupation religieuse, mais une création aussi hardie qu'étrange, bien faite pour exercer une grande action sur les âmes simples, je veux dire la *Nouvelle-Jérusalem*, dont le souvenir m'est revenu à propos de ce livre qui en est en quelque sorte le guide. Voskréseenskoë, ou la Nouvelle-Jérusalem, est un couvent situé à 43 kilomètres de Moscou, où l'on a cherché à reproduire dans toutes leurs proportions le temple de Jérusalem et les sites qui l'entourent immédiatement. Grâce à la disposition naturelle des lieux et aux travaux énormes exécutés par la main des hommes, la ressemblance est singulièrement exacte, moins toutefois le ciel ardent et le sol brûlé de la Palestine qu'on ne pouvait imiter. C'est ce qu'assurent les gens que leurs voyages ont mis en état de comparer. Pour moi, qui n'ai point vu Jérusalem, je ne puis affirmer qu'une chose, c'est que telle qu'elle est, la *Nouvelle-Jérusalem* produit un effet saisissant. Sans doute on ne peut s'empêcher de sourire quand, en traversant le ruisseau qui borne le territoire du couvent, on nous dit : Ceci est le Cédron ! là-bas est le mont des Oliviers, etc. Il y a de la puérilité dans ces dénominations, et l'on songe tout de suite au faux Simoïs et à cette autre Troie du poëte : *Simulataque Troja*. Mais lorsqu'on a franchi l'enceinte crénelée du monastère, et qu'on voit s'élever l'église calquée sur celle du Saint-Sépulcre, sa vaste coupole et tous ses appendices, avec lesquels la gravure nous a familiarisés, on est frappé d'étonnement. L'impression augmente quand on pénètre dans l'édifice même, où tous les détails du vrai temple sont minutieusement imités ; où sanctuaires, chapelles, tombeaux, tout a les mêmes dimensions, la même teinte, les mêmes ornements, les mêmes dispositions qu'à Jérusalem. C'est bien là, en particulier, ce sanctuaire que les voyageurs et les pèlerins ont décrit tant de fois, ces sept lampes toujours allumées et cette grotte où nul n'entre sans émotion. Eh bien ! quoiqu'elle ne soit qu'une copie en pierre de Kolomna, je n'y suis pas entré moi-même sans un certain battement de cœur. Jugez de ce que ce doit être pour un pauvre paysan russe ! Aussi, le pèlerinage de Voskréseenskoë est-il une des dévotions les plus chères aux gens de la campagne et au peuple des villes. Le patriarche Nikon et le czar Alexis-Mikhaïlowitch, qui établirent à grands



frais cette représentation grandiose, ont bien atteint le but qu'ils s'étaient proposé, celui d'imprimer fortement dans les âmes la pensée de Jérusalem, et de maintenir dans la foule un peu de cet esprit des croisades qui avait aidé jadis à l'affranchissement du pays et qu'on pourrait utiliser en temps opportun. Ce temps, l'empereur Nicolas crut naguère l'avoir trouvé. Tout son règne avait été consacré à ramener son pays au vieux fanatisme de l'époque des czars, à la haine des étrangers surtout, et à l'exécration des musulmans en particulier. *Bouzourman* (corruption de musulman) était devenue l'injure favorite de la canaille. On parlait de Jérusalem comme d'un héritage dont il fallait chasser les usurpateurs de toute sorte. On avait réédité toutes les vieilles relations du voyage à la Terre-Sainte, et M. A.-N. Mourawieff, dans des lettres pleines de déclamation sur les Lieux-Saints, prêchait, sous une forme assez peu voilée, une levée en masse des populations orthodoxes pour anéantir enfin l'empire du croissant. Grâce à cet ensemble d'efforts longtemps poursuivis, la guerre de Turquie put être entreprise avec espoir : le peuple était prêt à répondre. Il s'est en effet levé avec foi, et il est tombé courageusement à Sébastopol, après avoir relu ou s'être fait relire le *Voyage de Triphon Korobeïnikoff et de ses compagnons à Jérusalem et au mont Sinaï*. Le saint enthousiasme se maintiendra-t-il sous le coup de tant de défaites? »

Pour *chauffer* cet enthousiasme, on continue à employer tous les moyens. L'impératrice régnante, se rendant un jour à l'un des châteaux des environs de Saint-Pétersbourg, rencontre sur son chemin un attroupement au sein duquel on s'entretenait vivement de la tour Malakoff. Dès qu'on vit l'impératrice, la foule se précipita autour de sa voiture en criant : « Vengeance pour Sébastopol! » L'impératrice répondit, dit-on : « L'empereur a juré que les ennemis ne conserveraient de la sainte terre de Crimée, pas autant de terre qu'ils pourraient en emporter à la semelle de leurs souliers. » S'étant rendus au couvent de Saint-Serge, l'empereur et l'impératrice firent un pèlerinage à pied, de la montagne Klementreff à la montagne Rouge. Le métropolitain Philarète adressa au czar un discours dans lequel on remarque ce passage : « Reçois du cœur de saint Serge la bénédiction de saint Serge, entre sous la forte protection de l'intercesseur de la Russie, et va adresser par lui et avec lui la prière de foi et de confiance à la Sainte-Trinité. La force de la prière est la source la plus pure et la plus féconde de la force du pouvoir et du règne. Saint Serge, qui a béni le prince Dimitri dans sa victoire sur les infidèles, qui intercéda visiblement pour la Russie dans les jours d'épreuve de l'interrègne, qui n'a pas permis que les ennemis, après avoir ravagé la capitale, s'approchassent de son temple, élève la main pour prier avec le même amour pour le czar et l'empire russe que Moïse lorsqu'il pria pour Israël; seulement ses mains ne se fatigueront jamais comme celles de l'homme d'ici-bas. Saint Serge voit

ton amour pour lui relevé par l'humanité, et il priera avec d'autant plus de ferveur celui qui relève ceux qui s'humilient, pour qu'il te donne sa bénédiction. » L'empereur prit aux reliques de saint Serge l'image peinte sur une des parois du cercueil de ce saint et qui s'est trouvée à la guerre des czars Michel Feodorovitch et Pierre Ier, ainsi qu'à l'opoltcheni de Moscou de 1812. Avant de remettre à l'empereur l'image sacrée, le métropolite adressa une sorte de conjuration à saint Serge, disant à haute voix : « Saint Serge, tu as béni le prince Dimitri, puis les czars Michel, Pierre et enfin Alexandre Ier; vois favorablement le czar Alexandre Nicolaïewitch, qui vient te demander ta sainte image pour la montrer à son armée comme la marque sacrée de tes prières de bénédiction et de protection. Ne cesse pas de prier Dieu qu'il nous pardonne nos péchés, par lesquels nous avons mérité le mal; qu'il bénisse notre très-pieux czar et son armée, et qu'il lui donne la victoire qui la fera victorieuse (*podubu miro tvornoniou i pooiedonessnyi mir*). »

Nous parlions tout à l'heure de la fausse Jérusalem. Il n'est pas sans intérêt de connaître ce qui se passa dans la véritable lorsqu'y fut connue la prise de Sébastopol. La chute de la ville puissante y eut un immense retentissement, ainsi que dans toute la Palestine. A la première nouvelle de ce grand événement, avant même qu'elle fût officielle, les collines longtemps attristées de la Ville-Sainte tressaillirent d'un long frémissement sous le bruit du canon qui annonçait, du haut de la forteresse de David, que les alliés avaient enfin planté leurs drapeaux triomphants sur les ruines fumantes de l'orgueilleuse Sébastopol. Les Musulmans et les Latins se livraient à des transports de joie facile à comprendre, tandis que les Grecs, refusant en apparence de croire à une victoire aussi éclatante, dissimulaient mal la peine qu'ils en éprouvaient. Pour faire diversion, ces amis de la puissance moscovite s'ingénièrent à semer les bruits les plus absurdes sur ce qui s'était passé en dernier lieu en Crimée; mais la confirmation des premières nouvelles arrêta court leurs rumeurs insensées. La nouvelle de la prise de Sébastopol fut immédiatement portée à Kiamil-Pacha, qui était encore occupé dans le pays d'Hébron au règlement des affaires de ce district, que sa sagesse et son énergie avaient en dernier lieu pacifié. Le gouverneur de la Palestine se hâta de régler les questions encore pendantes et revint à Jérusalem le 29 septembre. Personne n'était averti de son retour, et ce pacha, aussi modeste qu'intelligent et habile, désirait rentrer au siége de son administration à l'improviste et incognito, pour échapper aux manifestations préparées en son honneur. Kiamil-Pacha était à moitié chemin de Bethléem à Jérusalem qu'on n'en savait encore rien dans cette dernière ville. Le chancelier du patriarcat, l'abbé Dequevauviller, qui était à Beid-Djalla, ayant aperçu le cortége, le rejoignit et félicita le pacha sur ses succès à Hébron. Kiamil-Pacha répondit avec sa

courtoisie et son amabilité ordinaires. Le chancelier du consulat de France faisait cortége au pacha. Le matin, il était parti de Jérusalem pour aller le trouver à Hébron, et il l'avait rencontré en chemin. Lorsqu'on s'approcha de Jérusalem, presque toute la population musulmane et chrétienne sortit à la rencontre du gouverneur; elle bordait les deux côtés du chemin. Les *acherafs*, c'est-à-dire l'aristocratie musulmane, vinrent également au-devant du pacha. Le cortége s'était mis en ordre; les corps des nizams et des bachi-bouzouks, ainsi que les prisonniers faits à ..gna, précédaient. Sur les bords du chemin, étaient groupés des flots de peuple. Plus loin, Kiamil-Pacha s'arrêta pour recevoir d'abord les félicitations des Pères de Terre-Sainte, puis celles des clergés grec et arménien, comme aussi celles de la communauté israélite. L'entrée en ville eut lieu par la porte de Damas, comme cela se fait toujours pour les entrées solennelles.

A la première nouvelle de la prise de Sébastopol, les différents consulats de Jérusalem, dans un premier élan d'enthousiasme, avaient arboré leurs pavillons respectifs; cette démonstration pouvait être louable; mais elle avait peut-être quelque chose d'irrégulier et d'inopportun. On se rappelait d'ailleurs ce qui s'était produit en 1843, à Jérusalem, à l'occasion du pavillon français. Alors, comme aujourd'hui, le droit de la France était évident; mais le terrain de Jérusalem, qui est une ville sainte aussi pour les musulmans, rendait la chose délicate. Autant, et plus que nul autre, le consulat de France tenait à arborer les couleurs nationales dans les circonstances présentes; mais la prudence et les convenances lui conseillaient de se concerter avec l'autorité locale, compétente pour juger de l'opportunité. C'est, en effet, la conduite qui a été tenue. M. de Barrère, consul de France, écrivit officiellement à Kiamil-Pacha pour lui demander l'autorisation d'user du droit que confère à la France l'art. 49 des Capitulations de 1740, d'arborer le pavillon français sur le consulat. Cet art. 49 dit en propres termes : « Les pachas, cadis et autres commandants ne pourront empêcher les consuls, ni leurs substituts par commandement, d'arborer « leur pavillon suivant l'étiquette, dans les endroits où ils ont coutume « d'habiter depuis longtemps. » La demande du consul de France était d'autant plus juste et opportune que les autres consuls avaient arboré leurs pavillons respectifs. Il est vrai que M. de Barrère voulait avec raison arborer les couleurs nationales avec tous les honneurs d'usage.

Kiamil-Pacha, faisant droit à la demande du consul, et jugeant d'ailleurs qu'il ne pouvait se présenter de circonstance plus opportune que celle où la France verse ses trésors et le sang de ses enfants pour l'empire ottoman, répondit d'une manière conforme au désir de M. de Barrère. En conséquence, le 30 septembre, le consul de France, avec tout le personnel du consulat et quelques Français, se rendit au sérail en uniforme, où il trouva également le gouverneur de Jérusalem en uniforme. Après les compli-

ments d'usage, le cadi, le muphti et les autres membres musulmans et chrétiens du Medjlis furent introduits. Alors le consul de France remit son *berat d'exéquatur* à Kiamil-Pacha, qui le reçut debout, le porta avec respect à sa bouche et à sa tête, et le remit au secrétaire du Medjlis, qui en fit lecture à haute voix, tous les assistants se tenant debout. La lecture du *berat* fut suivie de la lecture d'une autre pièce officielle, enjoignant au gouverneur de Jérusalem de reconnaître M. de Barrère en sa qualité de consul de France à Jérusalem. A la fin de cette cérémonie, qui avait quelque chose d'imposant, des fusées furent lancées de la cour du sérail pour donner le signal à la vieille tour de David de saluer de 21 coups de canon le pavillon français que l'on hissait en ce moment sur le consulat. Le pacha, le consul et tous les membres du Medjlis ne parlèrent plus que de l'alliance de la France avec le sultan et des heureux résultats obtenus en Crimée. Une heure après, le gouverneur de la Palestine, accompagné du muphti et de tous les membres du Medjlis, se rendit en uniforme au consulat de France pour faire à M. de Barrère une visite officielle. Le pacha avait eu, en outre, la délicate attention de donner au consul de France une escorte d'honneur au consulat, où des flots immenses de chrétiens et surtout de Latins s'étaient portés pour saluer le représentant de la France par un grand nombre de salves de coups de fusils. La joie était dans tous les cœurs, l'allégresse sur tous les visages, et l'élan impossible à décrire. Le troisième jour, le clergé latin chanta, au milieu d'une foule empressée et reconnaissante, un *Te Deum* d'actions de grâces dans l'église du Saint-Sépulcre, en présence du tombeau de Jésus-Christ. Le consul de France, tout le personnel du consulat, Kiamil-Pacha et le colonel de la garnison de Jérusalem, assistèrent en uniforme à cette cérémonie religieuse, à laquelle tous les lecteurs prirent part, ainsi que quelques pèlerins français, autres que les membres de la dernière caravane. Le gouverneur de la Palestine demanda aux patriarcats grec et arménien, en leur qualité de sujets chrétiens du sultan, de faire aussi des prières d'actions de grâces. Ces deux communions chantèrent leur *doxologie* après les Latins, dans l'église du Saint-Sépulcre. Kiamil-Pacha y assista du haut d'une galerie. Les Grecs et les Arméniens furent, on peut le croire, vivement contrariés que le pacha leur eût demandé des prières publiques à l'occasion de la prise de Sébastopol. Quoi qu'il en soit, ils s'exécutèrent assez bien. Kiamil-Pacha fit savoir officiellement à tous les chefs des communautés religieuses que trois jours consécutifs seraient consacrés, à Jérusalem, à célébrer la glorieuse victoire remportée à Sébastopol par les alliés.

Ce grand événement était du reste, dans les deux hémisphères, l'objet des plus significatives démonstrations. Dans la soirée du jour où la nouvelle fut connue en Suède, tous les étudiants de l'université d'Upsala s'assemblèrent sur la grande place de cette ville, avec des drapeaux et des ban-

nières, et, accompagnés d'une multitude de peuple, se rendirent solennellement en procession, en chantant des chants patriotiques, au monument de Gustave-le-Grand, dans le bois d'Odin. A leur arrivée à l'obélisque, le chant patriotique composé par Bottiger, à l'occasion de la grande fête en l'honneur de Gustave-Adolphe, célébrée à Stockholm en 1832, fut chanté en chœur, la tête découverte; après quoi, le curateur de l'assemblée monta sur le piédestal du monument et adressa à la foule une allocution énergique, dans laquelle il rappela que les alliés combattaient pour la cause de la justice, de la liberté et de la civilisation. Cette allocution, écoutée dans un respectueux silence, fut accueillie par les marques unanimes de la plus vive sympathie. Neuf salves d'applaudissement furent en outre données pour les alliés et suivies d'autant de murmures pour la Russie; puis le chant populaire finlandais de Runeberg, *Notre pays, notre patrie*, fut chanté en chœur par la foule enthousiasmée, et l'hymne national de la Suède termina cette imposante cérémonie.

En Turquie, tous les Français étaient l'objet d'une sorte d'ovation, et le sultan adressait au maréchal Pélissier la lettre de félicitations suivante :

« Maréchal, les armes de l'alliance viennent de remporter une brillante victoire, fruit de tant de courage et de tant de bravoure. En mon nom et au nom de mon peuple, je vous félicite, vous et la brave armée que l'Empereur mon auguste et intime allié a mise sous votre commandement, comme j'ai félicité nos braves alliés les Anglais et les Sardes. La Turquie vous est reconnaissante comme la France, et elle partage l'admiration générale du monde entier. Les braves enfants de ces pays, qu'une alliance intime lie l'un à l'autre à jamais, ont été bien éprouvés, sans doute, mais la prise d'une place dont le siége sera une des plus belles pages de l'histoire militaire est la récompense la plus glorieuse. Leur pays bénit leurs noms comme le Tout-Puissant a béni leurs armes. Soyez, monsieur le maréchal, mon organe auprès de votre brave armée pour lui exprimer ces sentiments. Le président du conseil général de guerre, le général de division Rifaat-Pacha, qui vous remettra la présente, vous communiquera de vive voix mes félicitations les plus sincères à vous et à vos braves compagnons d'armes. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir toujours en sa sainte et digne garde. »

---

## XVIII.

Avantage remporté par les Russes en Asie. — Leur échec à l'attaque de Kars. — Conséquences de cette défaite. — Reddition d'Erzeroum en 1829. — Le soldat d'un sou. — Combat de Koughil. — La cavalerie et l'artillerie russes. — Ordres du jour du maréchal Pélissier, de l'amiral Lyons, et de l'amiral Bruat. — Reconnaissance en Finlande. — Expédition contre Taman et Fanagoria. — Combat contre les Cosaques près de Kertch.

Par une faible compensation à tous leurs échecs en Europe, les Russes paraissaient avoir en Asie quelques avantages; mais la bravoure des Turcs ne tarda pas à changer la fortune et à mettre le succès du côté du bon droit.

Le 16 septembre, jour de la fête de l'empereur Alexandre, les Cosaques, les milices et les dragons russes aux ordres du général Kowalewski, dispersèrent un corps de troupes turques de 1,500 hommes de cavalerie régulière, à peu près 1,000 bachi-bouzouks et quelques centaines de cavaliers démontés, avec 4 pièces d'artillerie de montagne. Le commandant de cette colonne, Ali-Pacha, vieux et vaillant général, ayant pris part à toutes les guerres de la Turquie, fut fait prisonnier. On prit en outre l'officier et 45 soldats, l'enseigne, 2 étendards, 4 pièces d'artillerie de montagne, 68 caisses à gargousses et 55 à cartouches, le camp et beaucoup d'effets, chevaux et armes; les Turcs eurent 400 hommes tués. Voici les détails donnés par le général russe sur cette affaire : « Le général Mouravieff, ayant appris qu'à Olta et Peniak on amassait des provisions considérables de bouche, et qu'à Peniak et à Papchroute se trouvaient des troupes turques, arrivées d'Erzeroum pour s'introduire à Kars par la route d'Ardaghan, dirigea dans la nuit du 10 septembre une colonne d'infanterie et de cavalerie, avec 20 pièces d'artillerie légère et 8 affûts à fusées à la congrève, sous le commandement du général Kowalewski, avec l'ordre de disperser l'ennemi concentré à Penianhk et de frayer le chemin qui conduit de là, par Papchroute et le Sandschak-Gel à Kars. Après une marche forcée de 70 werstes (10 milles), la cavalerie russe atteignit la colonne ennemie, aux ordres de trois pachas, près du village Peniak. Les cavaliers turcs démontés occupaient les saillies des montagnes voisines; les bachi-bouzouks étaient devant le village, et la cavalerie régulière avec artillerie, en tout quatre petites pièces, à l'arrière-garde. Le 11 septembre (30 août), vers six heures du soir, dit le

rapport russe, un combat s'engagea dans lequel nos troupes valeureuses, malgré la mitraille et la fusillade, ont chassé l'ennemi du village et lui ont pris un canon. Saisis de panique, les Turcs ont pris la fuite. En vain Ali-Pacha s'efforçait-il de rétablir le combat; lui-même, cerné par des Cosaques et blessé, a été fait prisonnier par l'essaoul Iserdioukoff, après s'être défendu héroïquement. Les Cosaques se précipitèrent à la poursuite de l'ennemi fuyant par les chemins à Olta et Kotyk, et ne s'arrêtèrent pas pour faire des prisonniers, tâchant seulement d'empêcher les Turcs de se rallier. Cette poursuite acharnée sur les deux chemins se prolongea de 15 werstes, ce qui a rendu possible d'enlever aux Turcs tous les canons, dont les derniers furent saisis à 10 werstes du camp turc. Notre perte consiste en tout en 2 Cosaques blessés et 6 hommes des milices blessés. »

Enflés par ce succès et par quelques autres avantages partiels, les Russes se décidèrent, le 29 septembre, à tenter l'assaut de la ville de Kars. Le combat dura plus de huit heures et de part et d'autre on se battit en désespérés (1). Les Russes paraissaient décidés à s'emparer de la place, et les

(1) Les correspondances étrangères ont donné, sur ce mémorable combat, les détails suivants :

« Constantinople, 15 août 1855. — La victoire remportée par les armées ottomanes est si brillante, son résultat peut être si important pour l'alliance, que nous ne devons pas tarder à donner tous les détails connus à Constantinople sur ce magnifique combat. Le blocus de Kars, isolée depuis plus de trois mois du reste de l'Anatolie, n'avait pu ébranler la fermeté des troupes confiées au commandement de Vassif-Pacha. Différentes attaques, dirigées à plusieurs reprises contre les ouvrages qui défendent la place, avaient été vigoureusement repoussées. L'approche de la mauvaise saison, la tournure favorable que prennent dans la mer Noire les opérations des armées alliées, ont sans doute déterminé le général Mouravieff à tenter un effort suprême. Le samedi 29 septembre, deux heures avant le lever du soleil, les troupes de l'assiégeant, formées en plusieurs colonnes profondes, ont attaqué avec un entrain et une décision remarquables les ouvrages placés sur les collines qui s'élèvent au nord de Kars.

« Le projet des Russes était de s'emparer de ces hauteurs, qui dominent la ville; une fois maîtres de ces positions, ils pouvaient la ruiner en peu d'heures, et rendre impossible toute résistance de la garnison. Tous les efforts de l'ennemi se sont concentrés sur Tahmaseb-Tabiassi (redoute de Tahmaseb), Ingliz-Tabia et Arab-Tabia (redoutes anglaise et arabe). Quatre fois les Russes s'en sont rendus maîtres, quatre fois ils en ont été chassés à la baïonnette par les bataillons que commandait Ismaïl-Pacha (général Kmety), auquel était confiée la défense des points attaqués. Enfin, après sept heures d'un combat acharné, d'un feu nourri d'artillerie et de mousqueterie, les Russes durent renoncer à vaincre l'opiniâtreté de la défense. Nous ne dirons pas qu'ils battirent en retraite : ils se retirèrent en désordre, poursuivis par les vainqueurs, qui leur firent dans la plaine une centaine de prisonniers et s'emparèrent d'une pièce de canon. La fatigue des troupes, le manque de cavalerie ne permirent pas aux généraux de suivre l'ennemi fuyant en désordre. La confusion était telle, qu'il lui fallut cinq heures pour rallier ses débris et regagner son camp. Le 30 septembre, les Turcs avaient enterré 4,000 cadavres qui comblaient les fossés et jonchaient les redoutes, et on estime à peu près au même chiffre le nombre des morts et

Turcs bien décidés à la garder. Un moment les Russes étaient parvenus à s'emparer de deux batteries, mais avant qu'ils eussent le temps de

des blessés que les Russes ont pu enlever du lieu de l'action. Il faut rendre hommage à la sagesse des dispositions générales prises par Vassif-Pacha, de concert avec le général Williams, à l'habileté du général Kohlman, chargé des travaux du génie, et surtout à l'indomptable énergie et au sang-froid d'Ismaïl-Pacha (général Kmety) et d'Abdul-Kemin-Pacha, qui se trouvaient au premier rang des bataillons qui ont chassé les Russes des positions qu'ils avaient momentanément occupées. La perte des Turcs s'élève à un millier d'hommes ; plusieurs officiers supérieurs de l'armée ottomane ont trouvé une mort glorieuse au milieu des rangs ennemis. La nouvelle de ce brillant succès a causé à Constantinople une allégresse générale. Depuis quelques jours, des bruits sinistres, semés et entretenus par la malveillance, circulaient parmi la population. Les dépêches de Vassif-Pacha sont venues détruire ces tristes appréhensions. Les troupes d'Asie se sont montrées les dignes émules des défenseurs de Silistrie.

« La glorieuse résistance de Kars est un nouveau triomphe pour la cause que la France et l'Angleterre sont si généreusement venues défendre en Orient, et toute la population ottomane répète avec un juste orgueil que l'armée d'Anatolie donne, comme celle de Crimée, l'exemple de la patience et du courage. Au milieu des joies du triomphe, il serait injuste de ne pas citer le nom de Zarif-Mustapha-Pacha. C'est lui qui, après la bataille de Vely-Keni, ramena, l'an passé, à Kars l'armée turque, et sa prévoyance, en y rassemblant des approvisionnements, a prolongé une défense que la victoire du 29 septembre a marquée d'un sceau glorieux. Hier, les batteries du Bosphore ont tiré des salves en l'honneur de ce succès essentiellement turc, et les bâtiments des puissances alliées se sont associés aux démonstrations militaires que S. M. le Sultan avait ordonnées pour célébrer cette nouvelle victoire. »

« Trébizonde, le 7 octobre 1855. — Un aide-de-camp de Vassif-Pacha vient d'arriver ici, porteur de dépêches adressées au gouverneur général par le général en chef de l'armée de Kars. C'est au moment où on désespérait presque du salut de cette place que l'on a appris sa délivrance. Les Russes ont essuyé une déroute complète. Leur attaque a commencé le 29 septembre, de très-bon matin, deux heures avant le lever du soleil. Elle était particulièrement dirigée contre des redoutes élevées sur les mamelons qui couronnent le côté nord de la ville, et dont la possession eût permis à l'ennemi de foudroyer la garnison, épuisée par un long siége. La lutte a duré sept heures avec un extrême acharnement des deux parts et des vicissitudes diverses. Plusieurs positions ont été prises et reprises juqu'à quatre fois; celle du Tachmak-Tabia, qui était comme la clef des autres, a été énergiquement défendue par le général Kmety, aujourd'hui Ismaïl-Pacha, dont la bravoure et l'élan ont électrisé les troupes. Les dispositions d'ensemble avaient été prises par le muchir Vassif-Pacha, habilement secondé par M. le général Williams et par le colonel Kholman, qui a déployé un rare mérite d'ingénieur dans les fortifications, en grande partie improvisées, de la place. Successivement repoussées des hauteurs de Tachmak-Tabia, les colonnes russes ont fini par se débander, et un feu d'artillerie bien nourri a complété leur déroute. D'après les rapports officiels, l'ennemi aurait subi des pertes énormes. Le 30 septembre, on avait compté près de 4,000 cadavres; une centaine de prisonniers, un canon et 5,000 fusils et carabines sont demeurés entre les mains des Turcs. On évalue à 7,000 hommes, tant tués que hors de combat, la perte totale des Russes. Tout semblait annoncer de leur part une retraite que la saison, au surplus, ne saurait leur permettre de suspendre longtemps. Il est à regretter aujourd'hui que la

tourner les canons ou de les enclouer, les Turcs se ruèrent sur eux avec une telle vigueur, qu'ils reprirent leurs batteries. Les Russes, dans leur surprise, se replièrent sur leurs camarades, jetant la confusion dans leurs rangs. Les Turcs firent une sortie et massacrèrent un nombre considérable de Russes, avant que ceux-ci eussent le temps de reformer leurs rangs et de revenir de leur surprise. La dépêche (de source russe) dit que, bien qu'un grand nombre de tués et de blessés ait été emporté pendant le combat, plus de 4,000 hommes sont restés morts sous les murs de la forteresse; 200 Russes ont été faits prisonniers, et quelques pièces d'artillerie sont tombées au pouvoir des Turcs. Ceux-ci perdirent environ 800 hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs. Les Russes s'étaient vus forcés de lever le siége, mais depuis ils rétablirent le blocus.

cavalerie ottomane ait été obligée, faute de fourrages, d'abandonner Kars il y a six semaines. Bien commandée par un officier d'origine belge, le baron Schwartzenberg, elle aurait pu jouer un rôle décisif.

« Quoi qu'il en soit, la défense de Kars, comme celle de Silistrie, fait beaucoup d'honneur aux troupes ottomanes, qui ont résisté presque sans espoir pendant quatre mois à une armée assiégeante de 40,000 hommes, abondamment pourvue, et conduite par un général de renom, M. le comte Mouravieff.

« Erzeroum, le 5 octobre 1855. — Le courrier de Kars, arrivé à l'instant, nous apporte la nouvelle d'un engagement qui a eu lieu entre la garnison de cette place et les troupes russes, dans la matinée du samedi 29 septembre, et dans lequel les Russes ont été complétement battus.

« Deux heures avant le lever du soleil, l'ennemi a déployé toutes ses forces pour attaquer la ville sur toute la ligne du nord, c'est-à-dire par les redoutes sur les mamelons, d'où, en cas de succès, il aurait pu anéantir Kars et sa garnison. Son attaque, sur tous les points était vive et décidée; la défense des Turcs a été magnifique. Le feu de la mousqueterie et du canon a duré sept heures; des redoutes ont été prises et reprises quatre ou cinq fois à la baïonnette; le point le plus engagé était la clef de la position appelée *Tachmak-Tabia*. Le général Kmety, qui y commandait, a été admirable d'énergie et de courage; il conduisait lui-même les bataillons qui, à la pointe des baïonnettes, reprenaient les points momentanément perdus.

« Les Russes marchaient avec entrain, mais leurs colonnes furent repoussées les unes après les autres et vinrent se briser contre les efforts des assiégés. Enfin, comme je l'ai dit plus haut, après un combat de sept heures, ils durent céder. Ce fut une déroute complète, un sauve-qui-peut général au pas de course jusque dans la plaine, hors des atteintes des projectiles de la place, et où il leur a fallu cinq heures pour se rassembler.

« Au départ du courrier de Kars, on enterrait leurs morts, c'est-à-dire ceux qu'ils avaient laissés; on en comptait déjà *quatre mille*. Le champ de bataille était couvert de cadavres. Sans aucune exagération, on peut évaluer leurs pertes à 8,000 hommes. Si les Turcs avaient eu de la cavalerie, figurez-vous le carnage qui aurait été fait dans tous ces bataillons fuyant à la débandade.

« Le général Kholman, d'accord avec le général Williams et le muchir, avaient pris d'excellentes dispositions; mais Kmety a été le héros du jour. Les pertes de la garnison s'élèvent à environ mille hommes.

« Ces faits sont confirmés par tous les rapports officiels. »

Non seulement cette tentative, combinée depuis plus de six mois, ne réussit pas, mais l'ennemi subit un de ces échecs qui démoralisent une armée et terminent une campagne. Ainsi, cette puissance si formidable, qui devait tout envahir comme un torrent, aussi bien en Asie qu'en Europe, a rencontré partout dans le patriotisme national un obstacle infranchissable. En Valachie, elle s'est heurtée pendant une année entière contre l'armée d'Omer-Pacha, battue à Oltenitza, battue à Cetate sans pouvoir jamais passer le Danube, sans pouvoir surtout prendre Silistrie. En Asie, elle devait d'un seul bond arriver jusqu'à Erzeroum, et menacer encore Constantinople par Trébizonde, et, malgré les vices d'organisation de l'armée ottomane, elle a trouvé devant une place de sixième ordre, défendue par une ceinture de fossés et par quelques canons, le terme de ses projets ultérieurs et une honte nouvelle pour son drapeau. On ignorait jusqu'à quel point la présence d'Omer-Pacha sur le territoire asiatique avait contribué à ce résultat. Mais on conjectura que cette présence mettrait fin à la fois au désordre intérieur des troupes turques et à toutes les espérances des Russes sur ce point. C'est le caractère particulier de la longue carrière du généralissime ottoman, que partout où il s'est montré, il a apporté avec lui l'ordre, l'organisation, la confiance, une impulsion unique et vigoureuse et une véritable invincibilité. Omer-Pacha n'a pas encore subi un seul échec militaire. Dans le Liban comme dans l'Albanie, dans le Kurdistan comme dans l'Herzegowine, il a toujours rétabli sans coup férir l'autorité du Sultan, au milieu même des situations les plus désespérées. A plus forte raison doit-il constituer en Asie, au milieu des populations indisciplinées, mais guerrières, qu'il est appelé à commander, non seulement une barrière pour la Russie, mais encore une menace pour la Géorgie et l'Imérétie.

Cette sanglante bataille sous les murs de Kars n'est pas l'un des événemens les moins importants de la guerre actuelle. La campagne de 1855 est riche en renseignements; le monde a pu voir avec une espèce de surprise les échecs multipliés et les pertes terribles qu'a subies l'armée russe. En Asie, disaient les organes russophiles, les Turcs auront à se repentir dès que les Russes prendront l'offensive. L'offensive a eu lieu, et personne n'a eu à se repentir, si ce n'est la Russie elle-même. C'est une véritable malédiction que celle qui poursuit le drapeau russe. Voilà la troisième année que dure la guerre, et la Russie n'a pas une seule victoire importante à enregistrer. Quelle singulière page dans les annales de l'histoire ! Sinope est le dernier fait d'armes où la Russie soit restée maîtresse du champ de bataille. D'Oltenitza jusqu'à Kars, quelle longue suite de défaites, quel fleuve de sang, quelles hécatombes de victimes humaines, quelle destruction de bien-être, et quelle perte de prestige ! La Russie perdit tout d'abord dans la Moldavie et la Valachie la foi que l'on avait dans sa toute-puissance, puis en Serbie et dans

le Montenegro; vint la Grèce, ensuite le Caucase, et même sur les frontières de la Perse elle vit pâlir son étoile. D'un bout de la Russie à l'autre, la force morale fondée sur l'omnipotence moscovite est anéantie.

La bataille de Kars eut pour principal effet de mettre Erzeroum à l'abri d'un coup de main et de dissiper les inquiétudes dont devenait l'objet cette campagne d'Asie qui s'était ouverte sous de sinistres auspices. Dans notre premier volume, nous avons donné, en parlant des villes de l'Asie-Mineure, la description de Kars, cette ancienne résidence des rois d'Arménie. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet; mais comme l'attention s'est portée sur Erzeroum, le boulevart de l'Anatolie, et qu'elle sera sans doute appelée encore sur cette place importante, nous croyons utile de raconter comment, dans la guerre qui précéda celle d'aujourd'hui, elle tomba aux mains du maréchal Paskéwitsch. Ce récit est emprunté à un remarquable article publié par le *Journal des Débats* sous la signature de M. de Saint-Ange :

Le 20 juin 1829 (il y a de cela vingt-cinq ans), le maréchal Paskéwitsch venant de Kars et s'avançant sur la route d'Erzeroum, forçait les défilés du Saganlugh (Soghanli-Dagh des Turcs) à Kaïnly et à Zewine, après avoir battu deux corps d'armée turcs, dont l'un était commandé par le séraskier d'Erzeroum, troupes sans organisation et sans discipline, mais assez redoutable pourtant par leur nombre et par les fortes positions qu'elles occupaient. Le maréchal Paskéwitsch montra dans cette circonstance une activité prodigieuse et une très-grande habileté. Ayant deux armées à combattre, il s'était placé de manière à empêcher leur réunion. Profitant de la distance qui les séparait, il les avait attaquées successivement, et par la supériorité de ses manœuvres, il avait su les battre toutes deux et les disperser. Profitant de sa victoire, il se hâta de marcher sur la grande ville d'Erzeroum. Cette portion de la haute Asie qu'on nomme Arménie présente un vaste plateau très-élevé au-dessus de la mer, coupé dans tous les sens par des chaînes de montagnes, au nombre desquelles figure le mont Ararat, montagnes d'où sortent le Tigre, l'Araxe, l'Euphrate et quelques autres grands fleuves. L'hiver est très-long et très-rigoureux dans ces régions; elles sont habitées par des peuplades presque barbares, et n'offrent que très-peu de ressources à la subsistance d'une armée. Erzeroum, ou Arseroum, que les Arméniens appellent Garen, est la plus grande ville de la Turquie d'Asie et compte une population de 80,000 habitants, dont les trois quarts sont des Turcs. Son nom turc est une corruption des deux mots latins *arx Romanorum*, forteresse des Romains. Situé dans une plaine fertile parsemée de villages, centre de toutes les communications avec la Géorgie, la Perse, l'Asie-Mineure, le Kurdistan et la Mésopotamie, Erzeroum est le point militaire et commercial le plus important de la haute Asie. C'est un centre d'où les premiers Osmanlis ont rayonné pour étendre leurs conquêtes dans toutes les directions que nous venons d'indiquer. La ville est entourée

d'une forte muraille crénelée, flanquée de tours carrées, avec une grande citadelle, constructions du moyen-âge dont l'épaisseur peut soutenir les chocs de l'artillerie moderne. Les parties terrassées des remparts ainsi que plusieurs tours transformées en bastion portent des batteries de gros calibre, et la citadelle est une forteresse assez respectable. Les dehors de la ville étaient couverts par un camp retranché. Le Top-Dagh qui la domine à portée de canon avait été muni d'une redoute, ouvrage insuffisant pour une position d'un aussi grand intérêt. Telles étaient les défenses d'Erzeroum; mais les retranchements offraient des imperfections graves et des lacunes, et les remparts n'étaient pas convenablement armés. Nous avons lieu de croire qu'au moment actuel ses fortifications sont dans un meilleur état; que le Top-Dagh, qui en est la clef, aura été couronné par de grands ouvrages susceptibles d'une résistance longue et sérieuse; qu'enfin les pachas turcs auront pourvu à la sûreté comme à l'approvisionnement de la place, à moins d'une impardonnable incurie de leur part. En 1829, la ville d'Erzeroum, quoique imparfaitement fortifiée, pouvait être défendue par sa nombreuse population et par la troupe; mais une intrigue la livra aux vainqueurs, comme on va le voir.

Le séraskier, battu aux défilés de Saganlugh, essayait de réunir sous les murs d'Hassan-Kalé les débris de son armée. La marche rapide du maréchal Paskéwitsch ne lui en laissa pas le temps. Hassan-Kalé, à huit heures de marche d'Erzeroum, est une vieille forteresse au sommet d'un rocher qui domine le pays environnant et couvre de ses feux toutes les avenues. C'est la clef des communications d'Erzeroum avec la ville de Kars et la Géorgie. Si les Russes ne s'en rendaient pas maîtres, leur ligne d'opération restait compromise, et leurs envois de munitions pouvaient être interceptés. Le fort, armé de 30 canons, était en état de résister au moins quelques jours, malgré son état de délabrement. Cependant le séraskier ayant fait retraite sur la ville d'Erzeroum, la garnison à l'approche des Russes, intimidée par la rapidité de leurs succès, rendit le fort sans combat; et le maréchal, qui en appréciait très-bien l'importance pour la suite de ses opérations, donna aussitôt des ordres pour qu'il fût réparé et mis en bon état de défense. Il faut espérer qu'aujourd'hui cette forteresse n'aura pas été abandonnée comme alors par les Turcs. A moitié chemin d'Hassan-Kalé à Erzeroum règne le défilé de Déré-Boïnou, défilé très-long et très-étroit, dans les gorges duquel on pouvait encore arrêter ou du moins retarder les Russes. Il ne fut pas plus défendu que le reste. Enfin le maréchal Paskéwitsch arrive le 25 juin en vue d'Erzeroum, et reconnaissant aussitôt le parti qu'il peut tirer du Top-Dagh, il fait immédiatement enlever la redoute et fait braquer son artillerie sur cette montagne, qui domine les retranchements du faubourg à une distance de 600 mètres.

Nous arrivons à la reddition d'Erzeroum, étrange épisode, espèce de

drame politico-militaire, où l'astuce et l'énergie moscovites d'une part, la vénalité et la démoralisation musulmanes de l'autre, amènent une succession de péripéties. Il faut d'abord savoir que les réformes encore récentes du sultan Mahmoud venaient à peine de recevoir un commencement d'exécution dans ces provinces reculées, où l'on est très-attaché aux vieilles mœurs ottomanes. Les mécontents étaient nombreux, surtout parmi les anciens janissaires et les hommes affiliés à leur corporation. L'ancienne organisation militaire était détruite, la nouvelle à peine formée. La diversité des opinions sur les réformes engendrait l'esprit de parti. Les mauvaises passions, excitées d'ailleurs par les suggestions et l'or des agents russes, paralysaient les efforts des hommes dévoués et les pachas fidèles. La corruption fut au point que l'on vit le pacha de Kars, devenu prisonnier des Russes après avoir rendu sa forteresse au bout de quatre jours de siége, servir lui-même de guide à l'armée russe pour l'attaque d'Akhaltzik. Nous allons voir deux aghas jouer le même rôle à Erzeroum. Mamisch, ancien agha des janissaires de cette ville, fait prisonnier dans un des combats du Sanganlugh, et Bekir, autre agha prisonnier, promettent au maréchal de lui faire ouvrir les portes d'Erzeroum; ils se chargent de porter un message au seraskier, ainsi qu'une proclamation aux habitants. Entrés dans la place, ils visitent en secret leurs amis, entre autres Semed-Agha, et ourdissent une conspiration contre le séraskier, qui montrait dans ces circonstances critiques une fermeté inébranlable.

« Saleg-Pacha, ce digne séraskier, qui, dans sa malheureuse campagne, avait déployé quelque talent et beaucoup de courage, voulait défendre les remparts d'Erzeroum, secondé dans sa résolution par les soldats et par le peuple. Mamisch et Bekir font connaître aux notables la proclamation russe, en déclarant qu'ils répondent sur leur tête de l'exécution des promesses qu'elle contient, et ils exhortent leurs concitoyens à capituler. Mais on redoute la vigueur du séraskier et l'exaltation du peuple. Les deux aghas font alors courir le bruit que ce dignitaire doit pendant la nuit abandonner la ville avec ses troupes, et en même temps ils répandent la proclamation toute pacifique et toute bienveillante du maréchal. Dans cette population, irritée par la prétendue défection du séraskier, une effervescence générale éclate; les milices des remparts quittent leurs postes, la foule entoure tumultueusement le palais du séraskier, on crie à la trahison et l'on met une garde à sa porte pour l'empêcher de partir. Les aghas étaient ainsi parvenus à le perdre dans l'opinion du peuple. Cependant la question de soumission n'avançait pas, et ils instruisent, par un message secret, le maréchal des obstacles que leur opposent les dispositions belliqueuses du peuple et des troupes. Mais la ville était en proie à la discorde, ouvrage de deux perfides émissaires, et c'était déjà un grand point de gagné pour l'ennemi. Pressé par le conseil des notables, où figurait Samed-Agha, et qui pour la plupart

avaient été gagnés par Mamisch et Békir, le séraskier se résigne à dépêcher son capidji-bachi (chambellan) au maréchal pour le prier de différer l'attaque et d'envoyer en ville un de ses officiers, afin de parlementer. Le maréchal y consent; mais, toujours actif et entreprenant, il fait en même temps avancer ses troupes. Mamisch, qui accompagnait le capidji-bachi, assure en secret au maréchal que ce mouvement peut seul conduire promptement au but, ajoutant que le séraskier cherche à gagner du temps jusqu'à l'arrivée de son kiaia (lieutenant) qui lui amène des renforts.

« Un nouveau personnage entre maintenant en scène : c'est le général-major prince Békovitsch, envoyé pour traiter avec le séraskier et plus particulièrement avec la faction des aghas. Il parlait la langue turque; il avait rempli des missions à Constantinople et il était lié d'amitié avec plusieurs personnages, entre autres avec Semed-Agha. Il entre dans la place d'Erzeroum avec deux aides-de-camp et une escorte de vingt Cosaques, et va loger dans la maison de Semed, son ancien ami. Le lendemain il se rend chez le séraskier pour lui notifier les conditions posées par le maréchal, et d'après lesquelles ce pacha devra se constituer prisonnier de guerre avec ses troupes. Le séraskier feint de se résigner à son sort, mais dès ce moment il forme le projet de chercher dans le soulèvement de la population un dernier moyen de salut. Des agents fidèles parviennent à détromper le peuple et à l'associer aux résolutions du pacha. Des appels aux armes, des cris de fureur et de vengeance retentissent alors de toutes parts; des bandes armées parcourent les rues et les places, excitant le peuple, au nom du prophète, à défendre les remparts, demandant la tête du prince Békovitsch et celle des traîtres. La multitude assiégeait en armes et avec d'effroyables menaces la maison de Semed-Agha, où s'étaient réfugiés Mamisch, Bekir et les hommes les plus compromis. La situation de l'envoyé russe était périlleuse; mais, loin de s'en montrer intimidé, il prenait des dispositions pour résister aux assaillants avec ses vingt Cosaques et les Turcs de son parti. Le maréchal Paskéwitsch, informé de ce qui se passait, fait immédiatement attaquer le camp retranché, l'enlève après une courte résistance, pénètre dans le faubourg et vient ranger ses troupes victorieuses devant les portes de la ville. Ce rapide succès et cette fière attitude changent tout à coup la face des affaires. Le peuple s'arrête stupéfait, l'effroi succède à la fureur, et nul n'ose plus s'opposer à la capitulation. C'est ainsi que la grande ville d'Erzeroum fut rendue à l'armée russe en 1829. Les déplorables scènes de corruption et de lâcheté ne se renouvelleraient pas dans la présente guerre. Les circonstances politiques ne sont pas les mêmes; le parti janissaire est mort, et les idées musulmanes se sont modifiées depuis vingt-cinq ans. Les réformes et la nouvelle organisation militaire sont maintenant acceptées par les Turcs, surtout la tactique européenne, qui désormais a passé dans les mœurs, et des officiers anglais ou français secondent les

pachas turcs par leur science de la guerre et par l'exemple du courage raisonné. Aussi le corps d'armée russe qui s'était avancé contre la ville d'Erzeroum dut se retirer devant l'attitude des troupes et de la population. »

Revenons en Crimée, où les Russes vont essuyer de nouveaux échecs au contact d'une armée électrisée par sa récente victoire et qui marche au combat aux bruits des chansons. Ces chants populaires sur la prise de Sébastopol se sont en effet multipliés dans l'armée, et pour en donner une idée, nous citerons trois couplets d'une chanson de M. Astier, intitulé : *Le Soldat d'un sou :*

Héros de la guêtre et du sac,
Sébastopol n'est qu'une étape !
Débout ! et, de peur qu'il n'échappe,
Par monts, par vaux, sus au Kosak !
Du steppe, au bruit de vos tambours,
Vont tressaillir les mornes routes,
Et devant vous, comme toujours,
L'ennemi fuit vers ses redoutes !...
Car c'est le piou-piou,
Le soldat d'un sou,
Qui renverse tout
Et fait trou partout !...

De leurs bataillons effarés
La plaine, ce matin couverte,
Sur son immensité déserte
Laisse errer les yeux égarés !
Tapis derrière leur prison,
Ils disent entre eux, dans leurs bouges,
En interrogeant l'horizon :
Viennent-ils les pantalons rouges ?
Car c'est le piou-piou,
Le soldat d'un sou,
Qui renverse tout
Et fait trou partout !

Ces soldats qui, d'un pas si fier
Marchant le mousquet à l'épaule,
Font trembler les géants du pôle,
Sont des conscrits partis d'hier !...
La poudre a bronzé leurs couleurs,
Mais je vois encor sur leurs bouches
Le baiser de leur mère en pleurs
Sous les noirs baisers des cartouches !
Car c'est le piou-piou,
Le soldat d'un sou,
Qui renverse tout
Et fait trou partout !

Les opérations nouvelles, qui devaient avoir pour pivot Eupatoria, furent inaugurées d'un manière brillante le 29 septembre par une affaire de cavalerie dont les détails sont contenus dans le rapport suivant du maréchal Pélissier au ministre de la guerre :

« Monsieur le maréchal, en rendant compte à Votre Excellence, dans ma dépêche du 29 septembre, de l'envoi du général d'Allonville à Eupatoria avec trois régiments de sa division de cavalerie (4e hussards, 6e et 7e dragons, et une batterie à cheval), j'exprimais l'espoir que l'habile activité de ce général, secondé avec empressement par le muchir Ahmet-Pacha, parviendrait à rejeter au loin les troupes que les Russes entretiennent autour d'Eupatoria, et à menacer ensuite la grande ligne de communication de l'ennemi de Simphéropol à Pérécop. Un brillant combat de cavalerie livré le 29 septembre à Kongbil (5 lieues nord-est d'Eupatoria), et dans lequel la cavalerie russe du général Korf a été complétement défaite par la nôtre, vient d'inaugurer très-heureusement cette série d'opérations dont Eupatoria doit être le pivot. D'après ce qui avait été convenu entre Ahmet-Muchir-Pacha et le général d'Allonville, trois colonnes quittèrent Eupatoria le 29, à trois heures du matin, pour marcher à l'ennemi. La première, dirigée au sud-est, alla prendre position à l'extrémité de l'isthme, vers Saki. Elle n'avait devant elle que quelques escadrons, qu'elle a facilement contenus, avec l'aide de deux canonnières qui l'ont appuyée de leur feu. La seconde, commandée par le muchir en personne, et passant par Oraz, Atchin et Teiech, s'est avancée sur Djollchak, en ruinant sur son passage tous les approvisionnements de l'ennemi. La troisième, à la tête de laquelle s'était mis le général d'Allonville, se composait de 12 escadrons de sa division, de la batterie Armand (artillerie à cheval), avec 200 cavaliers irréguliers et 6 bataillons égyptiens. Elle traversa l'un des bras du lac Sasik et marcha par Chiban sur Djollchak, rendez-vous commun où les deux dernières colonnes furent réunies vers dix heures du matin. Ces deux dernières colonnes avaient poussé devant elles des escadrons russes qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Pendant que le général d'Allonville faisait rafraîchir ses chevaux, il observait les mouvements de l'ennemi qui, avec 18 escadrons, plusieurs sotnias de Cosaques et de l'artillerie, cherchait à tourner sa droite en s'avançant entre le lac et lui. Le général d'Allonville, que le muchir fit soutenir en arrière par 2 régiments de cavalerie turque et les 6 bataillons égyptiens, se dirigea aussitôt sur la pointe du lac pour envelopper l'ennemi lui-même. La promptitude de ce mouvement permit au 4e de hussards, conduit en première ligne par le général Walsin-Esterhazy, d'aborder l'ennemi à l'arme blanche, pendant que le général Champeron, avec les 6e et 7e de dragons, en deuxième et troisième ligne, débordait les uhlans russes et les forçait à une retraite précipitée durant laquelle ils furent harcelés pendant plus de

deux lieues. L'ennemi ne tenant plus sur aucun point et s'enfuyant dans toutes les directions, le général d'Allonville arrêta ses escadrons et recueillit, avant de se retirer, tout ce qui restait sur le champ de bataille.

« Cette journée nous a valu 6 bouches à feu (dont 3 canons et 3 obusiers), 12 caissons et une forge de campagne, avec leurs attelages, 169 prisonniers, dont un officier, le lieutenant Procopwitch, du 18e uhlans, et 250 chevaux. L'ennemi a laissé sur le terrain une cinquantaine de tués, parmi lesquels a été reconnu le colonel Andreouski, du 18e uhlans, de la division du général Korf, qui commandait devant nous ce jour-là, et qui passe, dans l'armée russe, pour un officier de grand mérite. Nos pertes sont, en comparaison, très-minimes. Nous avons eu 6 tués et 29 blessés. MM. Pujade, aide-de-camp du général Walsin, et de Sibert de Cornillon, officier d'ordonnance du même général, sont au nombre de ces derniers. Cette belle affaire fait grand honneur aux régiments qui ont donné, ainsi qu'aux généraux Walsin et de Champéron, et au général d'Allonville, qui a eu beaucoup à se louer du concours d'Ahmet-Muchir-Pacha et du corps ottoman qu'il commande. »

A la suite de l'affaire de Koughil, le maréchal Pélissier adressa aux troupes un ordre du jour ainsi conçu : « Soldats ! l'avenir a un succès de plus à enregistrer. Un corps de cavalerie russe vient d'être complétement défait dans les plaines d'Eupatoria. Les hussards et les dragons du général d'Allonville ont pu enfin, le 29 septembre, joindre l'ennemi près du village Koughil. Soutenu par le corps ottoman d'Ahmet-Muchir-Pacha, le général d'Allonville a lancé le 4e régiment de hussards, les 6e et 7e régiments de dragons sur la division des uhlans du général Korf, qui a été abordée à l'arme blanche avec la plus grande valeur. Sabrés jusque dans leurs rangs, harcelés dans leur retraite pendant plus de deux heures, les escadrons ennemis se sont enfuis dans toutes les directions, laissant entre nos mains 6 pièces de canon, 12 caissons d'artillerie, 169 prisonniers et 250 chevaux. Ce brillant combat, dont je félicite le général d'Allonville, fait grand honneur au 4e régiment de hussards, au 6e et au 7e régiments de dragons, à la batterie Armand de l'artillerie à cheval, ainsi qu'aux généraux Walsin Esthérhazy et de Champéron. C'est un beau fait d'armes dont je suis heureux d'avoir à rendre compte à l'Empereur et qui inaugure dignement une nouvelle série d'opérations. » De son côté, le général d'Allonville reçut en particulier du général Camou, commandant le 2e corps, la lettre suivante, dont lecture fut faite à la tête de tous les escadrons : « Mon cher général, vous avez fait débuter de la manière la plus brillante la jeune cavalerie du 2e corps. Je vous en adresse à vous surtout, et ensuite à tous, mes cordiales et sincères félicitations. Le général Bosquet, toujous très-souffrant de ses blessures, me charge d'être son interprète auprès de vous et de votre brave division. Il est heureux et fier de penser que le 2e corps montre partout la même valeur et obtient partout le même succès. Vous avez eu l'heureuse

chance et le talent d'être le premier à enlever à l'ennemi son artillerie en rase campagne. »

Le combat de Koughil ouvrit aux alliés toute la plaine comprise entre Eupatoria et Pérékop. Il produisit en outre un grand effet moral, car jusqu'alors la cavalerie russe avait joui d'une réputation de supériorité sur les autres cavaleries de l'Europe. L'empereur Alexandre ressentit de cette défaite une grande irritation et destitua le général Korf. Voici à ce sujet l'extrait d'une correspondance de Saint-Pétersbourg à la date du 13 octobre : « La défaite éprouvée récemment en Crimée par notre cavalerie, sous les ordres du général de Korff, a fait ici une impression d'autant plus pénible que, depuis le commencement de la guerre actuelle, on nous avait toujours assuré que la cavalerie russe était, grâce à son équipement, à la qualité de ses chevaux et à son nombre, de beaucoup supérieure à celle dont les alliés peuvent disposer. On disait aujourd'hui que, d'après les ordres de l'empereur, le commandement de la cavalerie légère avait été ôté au général de Korf, qui sera, en outre, traduit devant un conseil de guerre, où il aura à répondre de la défaite causée par ses mauvaises manœuvres. On devait aussi agir sévèrement contre le général Ryschow, qui commande en Crimée une brigade de lanciers, et qui avait ce jour-là une grande responsabilité. Nos officiers comptent beaucoup, dans la campagne prochaine, sur nos divisions de dragons, qui sont regardées en Russie comme un corps de cavalerie d'élite. On sait qu'il s'en trouve six régiments à l'armée de Crimée, deux à celle d'Asie; deux autres encore sont en marche pour le gouvernement de Kerson. Nous aurions ainsi huit régiments de dragons dans la nouvelle Russie. Il y a, en outre, dans nos contrées, quatre beaux régiments de cuirassiers au complet, six régiments de cavalerie légère de la garde, onze pulks de cosaques du Don, réguliers et enrégimentés, sans compter une infinité d'irréguliers qui peuvent être souvent un embarras pour un général, mais qui ne rendent pas moins, dans quelques circonstances, des services signalés à un corps d'armée. En somme, on croit toujours ici à la grande supériorité, au point de vue du nombre, de notre cavalerie sur celle des alliés. Il n'en est pas de même pour l'artillerie. On sait quelle immense quantité de pièces de tout calibre a été, à la demande du prince Menschikoff et de celle de son remplaçant le prince Gortchakoff, dirigée depuis dix-huit mois sur la Crimée et sur Sébastopol de tous les points de la Russie. Des milliers de canons ont été détruits ou pris par les alliés après la chute de la forteresse, et on ne peut pourvoir de sitôt à leur remplacement. De plus notre système de défense est tout particulier et nous oblige à garder une immense étendue de territoire qu'il a fallu armer dès le début de la guerre. Or, les gens compétents craignent que les batteries de campagne dont disposent nos généraux aussi bien en Crimée que dans le gouvernement de Kherson ne soient ni

assez nombreuses ni assez bien attelées pour pouvoir livrer ou soutenir avec succès une bataille rangée dans une plaine quelconque. Déjà, depuis l'été dernier, la plupart des canons qui armaient nos forts de Volhynie et de Podolie ont été dirigés sur Nicolaïef et Odessa pour garnir des ouvrages nouvellement construits. Les deux divisions de grenadiers qui ont si longtemps séjourné à Varsovie et sur la Vistule, se trouvent maintenant à l'armée de Crimée. Plusieurs lettres récemment écrites à Saint-Pétersbourg, à leurs familles, par des officiers de ces deux divisions, ne laissent plus aucun doute à cet égard. On ne sait absolument rien dans le monde officiel sur le retour de l'empereur à Saint-Pétersbourg. Il semble qu'on regrette ce voyage, qui n'a été, en définitive, résolu que sur les pressantes instances du grand-duc Constantin. On craint qu'en présence des grands événements militaires qui, sous peu, peuvent avoir pour théâtre précisément le pays où se trouve le czar, il lui devienne impossible, dans un pareil moment, de quitter la grande armée. »

La flotte n'avait pu, comme elle l'eût désiré, entrer à pleines voiles dans le port de Sébastopol; elle se dédommageait par d'heureuses expéditions. Les marins qui avaient pris part aux travaux du siége devant se rembarquer, le maréchal Pélissier leur rendit dans un ordre général que nous reproduisons, un hommage mérité : « Soldats! les braves marins de l'escadre de l'amiral Bruat, descendus à terre pour partager nos dangers et nos travaux, vont nous quitter. Les marins russes de la mer Noire, qui n'avaient pas osé se mesurer avec eux sur leur propre élément, ont appris à les connaître devant les murs de Sébastopol. Pour vous, vous savez combien pendant toute la durée de ce siége long et difficile ils ont donné de preuves de courage, de constance et de résolution dans le service de leurs nombreuses et puissantes batteries. C'est avec plaisir et confiance que nous les avons reçus parmi nous; c'est avec regret que nous voyons arriver le moment de la séparation. Une union et une estime réciproques formées sur le champ de bataille nous lient étroitement à ces braves marins, à leurs vaillants officiers, à leur digne chef, le contre-amiral Rigaud de Genouilly. Nous les retrouverons, ayons-en l'espérance, et alors, comme aujourd'hui, la flotte et l'armée, le marin et le soldat, n'auront qu'une même pensée, la gloire de la patrie, qu'un même sentiment, le dévouement à l'Empereur. »

De son côté, l'amiral Lyons transmit de la façon suivante à l'amiral Bruat l'expression des sentiments des lords de l'amirauté sur le bon accord qui n'avait cessé de régner, depuis le commencement des opérations, entre les amiraux alliés : « Mon cher collègue, les lords commissaires de l'amirauté m'ont chargé de vous exprimer la vive satisfaction avec laquelle ils ont vu le complet accord qui n'a cessé de régner entre nous. C'est à cette heureuse entente et à la cordiale coopération des officiers et des équipages des deux flottes que leurs seigneuries attribuent le succès qui a constam-

ment suivi les opérations maritimes dans la mer Noire et dans la mer d'Azof. Leurs seigneuries me chargent d'en transmettre à Votre Excellence, ainsi qu'aux officiers et équipages placés sous vos ordres, leurs remercîments. Je n'ai jamais eu, mon cher collègue, un devoir plus agréable à remplir et qui s'accordât mieux avec mes propres sentiments et avec ceux des officiers et équipages de la flotte que j'ai l'honneur de commander. »

Par l'ordre du jour ci-après, l'amiral Bruat fit part à l'escadre de ces témoignages flatteurs pour notre marine : « L'amiral commandant en chef s'empresse de porter à la connaissance de tous les bâtiments de l'escadre de la Méditerranée l'ordre général par lequel M. le maréchal commandant en chef l'armée d'Orient adresse au corps de débarquement de la marine le précieux témoignage de sa haute estime et de sa confiance. L'escadre doit voir avec joie rentrer dans ses rangs ces vaillants frères d'armes qui ont partagé avec une héroïque constance les travaux et les dangers d'une armée dont la France est fière. Elle les remerciera d'avoir maintenu si haut, pendant les épreuves de ce long siége, le drapeau de la marine, et recueillera avec un juste sentiment d'orgueil le tribut de gloire qu'ils lui apportent. Ce sont là les nobles traditions qui sont la force et l'honneur d'un corps ; ce sont là les exemples qui doivent inspirer une émulation généreuse. L'amiral commandant en chef adresse ses félicitations aux officiers, sous-officiers, marins et soldats du corps de débarquement. Il témoigne à leur brave chef, le contre-amiral Rigault de Genouilly, toute sa satisfaction de l'énergique impulsion qu'il a su donner à tous ces nobles dévouements, et saisit avec empressement l'occasion de lui adresser ce nouveau témoignage de son affection et de son estime. Bruat. »

Voici comment un correspondant du *Moniteur de la Flotte* rend compte d'une reconnaissance effectuée à l'entrée du golfe de Finlande : « Nous avons été reconnaître Revel, Riga, puis pousser une pointe dans le haut du golfe de Bothnie et à l'ouverture du golfe de Finlande. Le cabotage russe a disparu ; aussi vous ne pouvez vous faire une idée de l'aspect désolé de ces rivages, dont l'unique ressource est la pêche et le transport par mer des approvisionnements que consomment en temps de paix les grands centres de population, Sweaborg, Helsingfors, Abo, Revel, etc. Il faut avoir interrogé quelques-uns de ces pauvres habitants pour comprendre combien la seule présence des escadres alliées dans les eaux de la Baltique et la vigoureuse ligne de conduite adoptée cette année à l'endroit des communications par mer, soit sous pavillon neutre, soit par les barques de pêcheurs, combien ces mesures ont profondément blessé au cœur la Russie. Il y a quelques semaines, nous avons été faire un tour à terre, non loin d'Abo, à l'entrée du golfe de Finlande, dans un petit village d'une vingtaine de cabanes. C'était autrefois un des points où se pratiquait le plus activement la contrebande de guerre. Depuis que nos croiseurs ont surpris deux ou

trois opérations de ce genre, les Moscovites ont tristement tiré leurs chaloupes sur le rivage ; elles sont là, la quille en l'air, à moitié démolies par la sécheresse et par la pluie, et les infortunés propriétaires rôdent autour du rivage comme des âmes en peine.

Nous avons eu hier grande fête à bord de l'escadre française, pour célébrer la prise de Sébastopol. Une grande messe a été célébrée avec beaucoup de pompe à bord du vaisseau amiral le *Trouville*. Aussitôt après le service, les bâtiments des deux nations ont commencé à pavoiser ; la grande enseigne de France et celle d'Angleterre battaient au grand mât, le pavillon turc à l'avant et le pavillon sarde au mât de misaine ; puis un imposant salut de vingt et un coups de canon a été tiré, et les musiques ont entonné les airs de *God save the Queen* et *Partant pour la Syrie*. Le soir, l'amiral Pénaud a réuni à sa table l'amiral Dundas, les capitaines de l'escadre anglaise, ceux de l'escadre française, ainsi que les principaux officiers des deux nations. Le d'*Assas*, capitaine d'Aries, et le *Pélican*, capitaine baron Duperré, sont en croisière ; de temps à autre nos bâtiments, qui vont et viennent perpétuellement et ne restent jamais vingt-quatre heures au mouillage, à moins d'*extra*, nous rapportent des nouvelles, ou des captures, ou des déserteurs. Il y a deux jours, nous avons vu arriver ainsi huit hommes qui s'étaient aventurés dans une méchante embarcation pour venir rejoindre deux canonnières alliées qui croisaient devant Sweaborg. Grâce à un interprète de la flotte, on a pu les faire causer, et, comme ils étaient depuis trois mois à Sweaborg, nous les avons mis naturellement sur le chapitre du bombardement. Rien n'était comique comme de voir la figure consternée de ces grands diables, à moustaches courant jusque derrière les oreilles, à sourcils décrivant au-dessus de l'œil un cercle fabuleux, peindre à grands renforts de gestes les effets de notre canonnade. Ils assurent que le nombre des morts et blessés a été, à leur connaissance, de 2,000 ; les morts étaient les plus nombreux : la moitié d'un régiment a été emportée par la terrible explosion du 9 au matin, causée par un des derniers obus lancés de la fameuse batterie de l'îlot Abraham. Au même moment, un régiment qui se mettait en bataille sur une des places de la ville a reçu en plein une bombe qui a tué trente hommes sur le coup, en a blessé plusieurs et a mis le désordre dans tous les rangs. « On nous avait tant répété, nous disait l'un de ces déserteurs, que nos villes étaient inattaquables ; que vos vaisseaux ne pourraient pas mouiller assez près pour faire usage de leur artillerie ! aussi notre vie était-elle fort douce dans cette garnison jusqu'au jour du réveil ; mais qui aurait pu croire que d'aussi petits bâtiments (les canonnières) pouvaient porter d'aussi puissantes pièces de canon, et qui aurait jamais supposé que vous iriez mettre une batterie sur l'îlot d'Abraham ? »

Les opérations continuèrent par la destruction de deux positions russes situées dans le golfe de Taman, presque en face de la ville de Kertch. Voici

à ce sujet le rapport de l'amiral Bruat : « L'expédition contre Taman et Fanagoria avait été ajournée par diverses circonstances, et je m'étais décidé à prescrire au commandant Bouët de l'effectuer avec les moyens qu'il avait déjà à sa disposition et sans attendre de nouveaux ordres. Je suis heureux de pouvoir annoncer à Votre Excellence que cette expédition a complétement réussi, et que les résultats ne sont pas sans importance, car ils privent l'ennemi de la base d'opérations qu'il aurait pu choisir pour une campagne d'hiver. *Taman* pouvait recevoir et mettre à l'abri plusieurs milliers de soldats. A *Fanagoria*, de vastes édifices pouvaient servir d'hôpitaux et de casernes. Le commandant Bouët n'a pu m'adresser encore de rapport bien complet sur les circonstances de cette expédition. Je m'empresse cependant de transmettre à Votre Excellence les détails qu'il me donne. Le 24 septembre, l'expédition combinée appareilla du golfe de Kertch et fit route pour Taman ; le commandant Bouët avait réuni dix canonnières, le capitaine Hall en avait trois, un aviso et un navire à vapeur de peu de tirant d'eau, très-propres au transport des troupes. En arrivant devant Fanagoria, le commandant Bouët fit jeter quelques obus dans l'intérieur de la redoute pour la faire évacuer ; pendant ce temps, les canonnières chargées de troupes continuaient leur route et effectuaient leur débarquement à un mille dans l'est du fort, sur un point où les falaises sont assez peu élevées pour que de la mer on puisse balayer la plaine. Les Cosaques cependant se rassemblaient de tous côtés, et beaucoup d'arabas étaient en marche, évacuant tout ce qu'ils avaient pu charger à la hâte dans l'intérieur. Le débarquement n'a point rencontré d'opposition. A quatre heures du soir, les troupes étaient réunies dans l'établissement qui avait été complétement abandonné, mais laissé intact. Avant la nuit, toutes les dispositions de défense étaient prises. Les troupes alliées avaient devant elles 6 à 800 cavaliers, qui s'éloignèrent dès qu'on eut tiré sur eux quelques obus. Dès le lendemain, on s'occupa de démolir les maisons de Fanagoria qui pouvaient offrir quelques ressources pour établir les baraquements au cap Saint-Paul. On a trouvé à Fanagoria soixante-six pièces de canon et quatre mortiers qui étaient déjà hors de service ; à Taman, on a découvert onze pièces de 24 qui étaient enterrées dans le sable, et on en a fait casser les tourillons. Le commandant Bouët se loue beaucoup de l'active et cordiale coopération du capitaine Hall et du colonel Osmont. Il pensait que le 2 ou le 3 octobre les destructions de Taman et de Fanagoria seraient complètes, l'évacuation des matériaux sur le cap Saint-Paul terminée, et qu'il pourrait rentrer avec les troupes et la flottille dans le golfe de Kertch. »

Ce document est complété par un rapport du lieutenant-colonel anglais Ready au lieutenant-général Airey, dont nous extrayons ce qui suit : « Trois compagnies du 71e régiment, sous les ordres du major Hunter, se sont embarquées à Kertch, lundi dernier, 24 septembre, le matin de bonne heure,

à bord du vaisseau de Sa Majesté la *Minna*, avec les canonnières de Sa Majesté le *Lynx*, le *Snake*, l'*Arrow* et le *Harpy*, ainsi qu'avec environ neuf canonnières françaises, transportant six compagnies d'infanterie française, se sont rendues à la côte opposée et sont arrivées vers onze heures du matin vis-à-vis de Taman ; la ligne des canonnières s'étendait à peu de distance à l'est de Fanagoria. Le débarquement a commencé bientôt après à l'est de Fanagoria, sous la protection des canonnières : il n'a pas été fait de résistance ; la place venait évidemment d'être évacuée tout récemment. Quelques Cosaques à cheval et de l'infanterie ont été les seules personnes que nous ayons aperçues jusqu'au moment du débarquement ; ils ont été chassés de Fanagoria et de Taman par le feu bien dirigé des canonnières. Lorsque le débarquement a été achevé (ce qui s'est fait sans accident), les forces ont marché sur Fanagoria, elles ont pris tranquillement possession des forts et des bâtiments, et elles s'y sont établies. On a trouvé encore quelques approvisionnements dans la place, mais (à l'exception d'une presse hydraulique et de quelques médicaments) sans aucune valeur ; c'étaient surtout de la literie d'hôpital, quelques vêtements et accoutrements ; il y avait néanmoins plus de 62 pièces d'artillerie (de 9 et de 12) et 4 mortiers, tous hors d'état de servir. Au moment où les forces entraient dans Fanagoria, il a paru sur les flancs de la colline un fort détachement de Cosaques à la distance de un et demi à deux milles de la ville. Ce détachement grossissait à chaque instant ; il semble être de 600 hommes environ. Les canonnières *Lynx*, *Arrow* et *Snake*, ainsi que quelques canonnières françaises, ont sur-le-champ ouvert le feu contre ces Cosaques. Leur tir a produit le plus grand effet. Les Cosaques se sont retirés immédiatement derrière la crête des collines, ne laissant que quelques vedettes sur les sommets voisins. Le lendemain au matin, de bonne heure, les hommes ont été occupés à couper du bois de construction et de chauffage. La nuit s'est passée tranquillement, à une seule exception près, l'ennemi ayant profité des ténèbres pour s'approcher de nos lignes et tirer sur nos sentinelles ; nos troupes ont été en un instant sur pied, et les Cosaques se sont retirés. Un homme, un matelot anglais, qui servait une pièce de campagne dans les ouvrages, a été légèrement blessé au talon. La quantité de bois de construction et de chauffage est assez considérable ; il est difficile de la préciser, mais j'espère que tout sera embarqué samedi. »

Le passage suivant, d'un rapport du général Simpson, fait connaître une affaire qui eut lieu à la même époque près de Kertch.

« On pensait que les Cosaques avaient rassemblé les Arabes dans les deux villages de Koss-Seraï-Min et Seït-Ali, tous deux à 15 milles environ de Kertch et à 6 milles 1/4 de l'autre. Le détachement du capitaine Fitz Clarence fut désigné pour se rendre dans le premier de ces villages, et celui du capitaine Clarke dans l'autre. Ils devaient se réunir, dans

chacun de ces villages, aux détachements de chasseurs d'Afrique qui les y avaient précédés. En arrivant à Koss-Seraï-Min, le capitaine Fitz Clarence trouva des détachements de dragons français, et envoya aussitôt au capitaine Clarke l'ordre de venir le rejoindre à la nuit; mais la lettre ne parvint malheureusement que le lendemain matin. Pour obéir à cet ordre, le capitaine Clarke, dont le détachement n'était que de 34 hommes, tomba dans un parti d'une cinquantaine de Cosaques qu'il chargea aussitôt et qu'il poursuivit; mais, ceux-ci ayant bientôt reçu un renfort de 300 hommes, il se vit forcé de replier sur le village, après avoir perdu son sergent-major, son maréchal-ferrant et 13 hommes, qui furent faits prisonniers. Le détachement du capitaine Fitz Clarence, appuyé par les chasseurs, sous le commandement de l'officier commandant les troupes françaises, ayant aperçu un corps nombreux d'ennemis, batailla à quelque distance et fit son mouvement dans la direction du village de Koss-Seraï-Min, où, après avoir joint le détachement du capitaine Clarke, toute la troupe commença à se mettre en marche dans la direction de Kertch. A un demi-mille du village, ils furent attaqués par un corps considérable de Cosaques qu'ils repoussèrent après l'avoir chargé à plusieurs reprises. La perte du 10ᵉ hussards est de deux cavaliers, qu'on croit avoir été tués, d'un blessé; un sergent-major, un maréchal-ferrant, 13 hommes et 15 chevaux manquants. Les renseignements reçus depuis ont appris que les Cosaques ont été soutenus pendant un quart d'heure de marche par huit escadrons de hussards et par huit canons. Le colonel Ready m'apprend que rien n'égale le sang-froid et le courage qu'ont montrés les troupes en présence d'un nombre aussi considérable d'ennemis, qui ont été tenus en échec par la rapidité de leurs mouvements. »

---

# XIX.

**Prise de Kinburn. — Les honneurs de la guerre. — Description de Kinburn et d'Otchakoff. — Les Russes font sauter cette dernière ville. — Conséquences de ce fait. — Kherson et Nicolaïeff. — Les principales villes de Crimée. — Population de la presqu'île. — Correspondances de Crimée. — Un Moscovite studieux. — Destruction des docks de Sébastopol. — Nouvelles de Constantinople. — Les prisonniers à Péra. — Lettre d'une sœur de charité. — Nouvelles de la Baltique. — Effet de l'apparition des flottes alliées devant Odessa. — Manifestation en Grèce. — L'hôpital de l'évêque. — Un service funèbre à Moulins. — Un soldat devenu sourd-muet par une bombe. — Guérison de la surdi-mutité par l'électro-magnétisme. — La guerre et les savants de Moscou. — Etymologie des noms des localités les plus importantes du théâtre de la guerre. — Inventaire de tous les objets retrouvés à Sébastopol par la commission anglo-française.**

Le 20 octobre, le ministre de la marine recevait de l'amiral Bruat la dépêche et le rapport qui suivent :

« Kinburn, 17 octobre. — Le fort de Kinburn et les nouveaux ouvrages élevés sur cette presqu'île sont en notre pouvoir. Nos pertes sont sans importance. »

« Kinburn, le 17 octobre. — Le 14 octobre au matin, les escadres ont quitté la rade d'Odessa dès que les gros vents d'ouest, qui contrariaient leurs opérations depuis le 8 octobre, ont cessé. Le soir même, elles ont mouillé devant Kinburn. Dans la nuit, quatre chaloupes canonnières françaises, la *Tirailleuse*, la *Stridente*, la *Meurtrière* et la *Mutine*, expédiées par le contre-amiral Pellion, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Allemand, du *Cacique*, ont franchi, avec cinq canonnières anglaises, la passe d'Otchakoff, et sont entrés dans le Dniéper. Le lendemain, 15 octobre, dès le point du jour, les troupes ont été débarquées à 4,500 mètres environ dans le sud de la place. Dans l'après-midi, les bombardes ont ouvert leur feu; mais elles ont été obligées de l'interrompre quand la nuit s'est faite, à cause de la houle qui rendait leur tir incertain. La journée du 16 a été à peu près perdue pour nous, les vents étant retombés au sud-ouest. Les troupes se sont occupées de se retrancher et de pousser des reconnaissances vers le sud. Les canonnières qui étaient dans le Dniéper ont pu seules inquiéter la place. Le vent ayant passé au nord dans la nuit, nous nous sommes occupés dès ce matin, l'amiral Lyons et moi, de faire mettre à exécution le plan de combat que nous avions arrêté depuis la veille, d'après les sondages du capitaine Spratt, du *Spitfire*, et du lieutenant de vaisseau Cloué, du *Brandon*, assistés de MM. Ploix et Manem, ingénieurs hydrographes. A

**neuf heures vingt minutes, les trois batteries flottantes, la *Dévastation*, la** *Lave* et la *Tonnante*, ont ouvert leur feu. Le succès qu'elles ont obtenu dans cette journée a répondu à toutes les espérances de l'Empereur. Le rempart qu'elles battaient présenta très-promptement et sur plusieurs points des brèches praticables. Les bombardes françaises et anglaises ont ouvert leur feu à neuf heures quarante-cinq minutes; leur tir, rectifié par les signaux des avisos, a été admirablement bien dirigé. Je leur attribue une grande part dans la prompte reddition de la place. Les cinq canonnières françaises, la *Grenade*, la *Flèche*, la *Mitraille*, la *Flamme* et l'*Alarme*, soutenues par six canonnières anglaises, ont pris leur poste à peu près en même temps que les bombardes. Leur tir ricochait très-avantageusement les batteries à barbette, que combattaient les batteries flottantes. Dès que le feu de la place a diminué de vivacité, nos canonnières se sont portées, sur le signal du capitaine de la *Grenade*, M. Jauréguiberry, à la hauteur des batteries flottantes. Elles ont été accompagnées dans ce mouvement par des canonnières anglaises. A midi précis, les vaisseaux, suivis par les frégates, les corvettes et les avisos, ont mis sous vapeur. Les vaisseaux se sont formés sur une ligne de front; ils ont jeté l'ancre et se sont embossés à 1,600 mètres des forts par 26 pieds et demi d'eau. Au même moment, six frégates anglaises, conduites par le contre-amiral Stewart, et trois frégates françaises, sous les ordres du contre-amiral Pellion, l'*Asmodée*, le *Cacique* et le *Sané*, ont donné dans la passe d'Otchakoff pour prendre les forts de Kinburn à revers. Le vaisseau anglais *Hannibal* s'est avancé jusqu'au milieu de cette passe. Les généraux Bazaine et Spencer ont porté leurs tirailleurs et leurs pièces de campagne à 400 mètres environ de la place. Ces manœuvres hardies et le front imposant que présentaient les neuf vaisseaux français et anglais embossés beaupré sur poupe, et tonnant de toute leur artillerie, ont eu un effet décisif. A une heure trente-cinq minutes, remarquant que le fort de Kinburn ne tirait plus, bien que les ouvrages du nord continuassent à se servir de leurs mortiers, l'amiral Lyons et moi nous avons pensé qu'il convenait de respecter le courage des braves gens que nous combattions : nous avons, en conséquence, fait le signe de cesser le feu, et nous avons arboré le pavillon parlementaire, en envoyant à terre une embarcation française et une embarcation anglaise. Les forts ont accepté la capitulation offerte. La garnison est sortie de la place avec les honneurs de la guerre et s'est rendue prisonnière. Nos troupes occupent tous les ouvrages russes. La capitulation stipulait que la place nous serait remise dans l'état où elle se trouvait. Nous entrons donc en possession des approvisionnements et des munitions de l'ennemi. L'amiral Lyons et moi envoyons les chirurgiens des deux escadres pour soigner les blessés russes, au nombre de 80 environ. Le chiffre des prisonniers est de douze à quinze cents. Nous allons nous occuper de constituer ici un solide établissement. »

Dans la phrase de ce rapport ainsi conçue : « La garnison est sortie de la place avec les honneurs de la guerre et s'est rendue prisonnière, » les personnes peu initiées aux coutumes militaires pourraient voir une contradiction. Cette contradiction n'existe pas. La législation militaire a dû sanctionner cet évident et salutaire principe que la défaite, quand on a épuisé dans la lutte les dernières ressources de la science et de la bravoure, n'est point un déshonneur. Bien plus, autant un gouverneur de place serait répréhensible et punissable pour avoir posé les armes pouvant tenir encore, autant encourrait-il le reproche d'obstination cruelle si, ne pouvant plus résister, il rejetait néanmoins, au péril de la vie de ses soldats et des biens des habitants, les propositions acceptables de l'assiégeant.

Donc, s'il est des cas où capituler est le crime d'un lâche, il en est d'autres où c'est le malheur d'un brave. L'assiégeant, on le conçoit, est le meilleur juge de la conduite de l'assiégé qu'il a vaincu : il le traite comme il l'estime; à un officier de cœur, il accorde des honneurs toujours. Il peut donc arriver, c'est même le cas le plus commun, que les honneurs de la guerre soient rendus à une garnison retenue prisonnière. Ces honneurs sont réglés à l'avance par l'acte proprement appelé *capitulation*. Autrefois, les gouverneurs tenaient à ne sortir, après la capitulation, que par la brèche; ils faisaient traîner sur les ruines leurs canons et leurs bagages : c'était en quelque sorte prendre et donner acte qu'il y avait brèche praticable, et que leur résistance n'avait pas pu se prolonger. Aujourd'hui, la capitulation étant signée par le gouverneur, les membres du conseil de défense et les chargés de pouvoirs de l'assiégeant, on se livre réciproquement des otages de condition ou de grade équivalents. Le gouverneur remet un des postes et la brèche aux assiégeants; des officiers d'administration et d'artillerie procèdent à l'inventaire du matériel, et il est donné connaissance à l'armée victorieuse des souterrains, fourneaux de mine et contre-mine de la forteresse, afin que les poudres en soient sur-le-champ retirées. Enfin, la garnison prisonnière défile en emmenant les malades transportables; le plus souvent elle dépose les armes sur les glacis, et marche ensuite sous l'escorte convenue et avec le nombre de voitures accordées.

Au rapport de l'amiral Bruat était annexée dans le ***Moniteur*** la note suivante : « Les eaux du Buget et du Dniéper aboutissent à la mer par une seule branche. Après avoir formé un lac où ils se confondent, les deux fleuves s'écoulent ensemble, entre Otchakoff au nord et Kinburn au sud, par un chenal étroit d'une profondeur variable (15 pieds minimum), beaucoup plus rapproché de Kinburn que d'Otchakoff. Otchakoff, sur la rive droite, est bâtie au sommet d'une falaise d'une élévation moyenne, s'avançant en angle aigu droit au sud, et projetant une pointe basse sur laquelle s'élève un vieux fort d'origine génoise, en assez mauvais état. Une batterie de neuf pièces d'artillerie de gros calibre, récemment construite sur la

falaise en dehors du chenal, le prenant d'enfilade, mais à grande portée, complète la défense de ce côté sans présenter d'obstacles sérieux. C'est sur la rive gauche, sur la langue de sable formée des alluvions des deux fleuves, qu'est bâtie la citadelle de Kinburn, dominant le passage de plus près, battant en dehors et en dedans, constituant, en un mot, la seule défense de l'embouchure du Dniéper. La citadelle de Kinburn est un ouvrage à cornes, en maçonnerie, avec parapets en terre, entouré d'un fossé là où il n'est pas baigné par la mer, contenant des casernes et autres édifices dont les toitures et cheminées apparaissent au-dessus du rempart. Elle est armée sur toutes faces, offrant un étage de feux couverts casematés, surmonté d'une batterie à barbette, le tout pouvant présenter environ soixante bouches à feu, dont la moitié battant en dehors sur la mer, du sud-ouest au nord-nord-ouest. Kinburn porte le pavillon de guerre toujours arboré, indice d'armement, et contient une garnison de 2,000 hommes, sans compter les colons militaires établis en dehors dans un village régulièrement bâti, au sud et à portée du canon de la place. Deux nouvelles batteries ont été élevées dernièrement au nord-ouest de la forteresse. »

La forteresse de Kinburn (en russe Kilbourn) est assise sur la pointe et dans l'endroit le plus étranglé d'une langue de terre fort longue et très-basse, de vingt-cinq à trente milles. Cette langue de terre est évidemment le produit d'atterrissements successifs et séculaires dus au Dniéper, le fleuve de la Russie qui entraîne le plus de vase. Le pays n'est pas peuplé : de loin en loin, on rencontre sur les rivages de la mer quelques *zavods* (fabriques, usines), mais peu d'habitations et nulle végétation. Des steppes partout. Près de cette langue de terre se trouvent quelques hameaux misérables et deux pauvres villages vers le point où elle se soude au continent. Deux chemins partent de la forteresse et longent les côtes : l'un au nord et l'autre au sud. Ils vont se réunir à la route de Cherson à Pérécop. Kinburn, comme forteresse, n'a pas une grande valeur militaire intrinsèque, mais telle qu'elle est, elle pouvait opposer une assez longue résistance, et il faut que le feu de nos bâtiments ait été bien terrible pour qu'on ait obtenu un succès aussi complet en quelques heures. La prise de cette position est encore un coup sensible porté à la puissance maritime russe. On s'en convaincra facilement par l'appréciation raisonnée des avantages que la possession de ce point doit naturellement nous faire espérer. Kinburn était en effet d'une immense importance pour les opérations ultérieures de nos flottes dans ces parages. Quels sont les points objectifs présumés de ces opérations ? Odessa à gauche, Nicolaïeff à droite, et plus loin, Cherson et Pérécop. Eh bien, la petite forteresse de Kinburn et celle d'Otchakoff, dont nous allons parler tout à l'heure, sont pour ainsi dire les clefs de ces places importantes. Kinburn domine la passe du golfe du Dniéper, car, bien que cette passe n'ait pas en cet endroit moins de six à sept kilomètres de large, elle n'est

navigable pour les bâtiments d'un grand tonnage que sous les canons même de la forteresse. Une flotte qui en est maîtresse peut venir jeter l'ancre sur un bon fond, sous ses murs, s'y abriter contre les vents violents d'ouest et de nord-ouest. La presqu'île dans laquelle se trouve Kinburn, est constellée à mi-chemin de sa longueur, de lacs salants, d'où le gouvernement russe tire de grandes quantités de sel. En avant de ces lacs, à égale distance d'eux et de la forteresse, quelques hameaux, espèce d'oasis dans le désert, forment de petits centres de populations qui ne laissent pas d'avoir leur importance dans ces contrées presque inhabitées. Maîtresses de Kinburn et d'Otchakoff, les puissances alliées n'ont plus d'autre obstacle sérieux que la barre du fleuve qu'elles doivent franchir pour arriver à des opérations plus décisives. Sans doute, le passage ne sera pas chose facile à effectuer, car les Russes ont là un grand nombre de batteries mobiles ; mais rien n'est impossible à nos braves marins, et de toute façon la prise de Kinburn est le premier acte du grand drame maritime dont Nicolaïeff ou Odessa verront peut-être le dénoûment. En deux étapes nos troupes, une fois Otchakoff occupé, peuvent gagner par terre Odessa, Nicolaïeff et Cherson. En s'appuyant à des chaloupes-canonnières qui longeraient leur marche, elles menaceraient très-sérieusement Nicolaïeff, dont le sort pourrait bien alors être pareil à celui de Sébastopol.

Un mot maintenant sur Otchakoff. Du temps des Turcs, cette petite ville était très-florissante et très-populeuse. Après un siége mémorable qu'elle soutint contre tout une armée russe de plus de 80,000 hommes, elle fut prise d'assaut par Souwaroff. En moins de douze heures la ville fut pillée, saccagée, dévastée, et une population de 12,000 âmes fut massacrée. Il ne resta de ces malheureux habitants que quelques enfants qu'on dirigea sur Saint-Pétersbourg. C'est habituellement ainsi que procèdent les Russes dans leurs conquêtes. La citadelle, située en avant de la ville, a été rebâtie et passe pour un ouvrage, sinon remarquable, du moins capable de tenir tête à l'ennemi. La ville renferme aujourd'hui 4,800 habitants; elle est à 109 werstes (on sait que le werste russe est d'un peu plus d'un kilomètre) de Cherson et à 67 d'Odessa. Elle occupe l'extrémité d'une pointe de terre étroite et fait face à Kinburn, ainsi que nous avons eu occasion de le dire plus haut. On conçoit que Otchakoff soit choisi comme pivot pour les mouvements d'une armée d'opération destinée à agir contre les villes du littoral. Le terrain au milieu duquel se trouve la place est bas, marécageux, coupé par des lacs fort étendus, qui, partant des bords de la mer, se prolongent jusqu'à quinze et vingt lieues en ligne droite. C'est donc pour les armées russes un pays difficile pour la marche des troupes de secours. De cette forteresse à la métropole de l'amirauté russe il n'y a guère que deux à trois jours de marche. Si donc l'on s'établit à Otchakoff de façon à y concentrer des forces considérables, la Russie se trouve frappée d'un coup

terrible, car de là il est toujours possible de menacer les villes les plus importantes et les plus populeuses de la Tauride, les plus riches établissements ; Odessa, Nicolaïeff, Cherson, Pérécop se trouvent à l'instant prises à revers. La retraite de l'armée russe de Sébastopol est fortement compromise. Il est donc bien permis de supposer que ces considérations n'ont pas été étrangères aux dernières opérations effectuées avec tant de secret, de vigueur, d'audace et de bonheur par les généraux alliés.

Une dépêche ultérieure, à la date du 21 octobre, fit connaître que les résultats de la prise de Kinburn étaient encore plus importants qu'on ne l'avait cru d'abord : « Sébastopol, le 21 octobre, cinq heures du soir. Je viens de recevoir le rapport du général Bazaine sur la prise de Kinburn. La division anglo-française a concouru dignement au succès des escadres alliées. Débarquée sur la presqu'île, à cinq kilomètres de la forteresse, elle s'est solidement établie, et, dans la nuit du 16 au 17, elle a ouvert la tranchée à 800 mètres des fortifications. Lorsque la marine a ouvert, le 17, son feu puissant, deux compagnies de chasseurs, embusquées à 400 mètres des batteries ennemies, ont pu fusiller à leurs pièces les canonniers russes. L'artillerie de campagne a joué de son côté un rôle fort utile. 40 officiers prisonniers, 174 bouches à feu, des munitions de guerre et l'occupation de cette importante position, tels sont pour les alliés les résultats de cette heureuse entreprise. Les Russes les ont complétés en faisant sauter, le 18 octobre, les fortifications d'Otchakoff. Je vous enverrai le drapeau aux armes de la Russie qui flottait sur Kinburn. »

Une dépêche de l'amiral Lyons, datée des Bouches-du-Dniéper, 18 octobre, contenait ces mots : « L'ennemi a fait sauter les fortifications qui se trouvaient sur la pointe d'Otchakoff. Ces forts, défendus par vingt-trois canons, étaient à portée des bombardes de la flotte alliée. »

Le résultat immédiat de cette nouvelle victoire est de nous rendre maîtres du Liman du Dniéper, de fermer dès lors toute communication par mer entre Odessa, Nicolaïeff et Cherson, et de rendre inutile pour la Crimée, du moins du côté de la mer, la position si belle qu'occupent ces deux dernières places sur le Dniéper et sur le Bug. Nicolaïeff est le grand arsenal militaire et naval de la Russie ; Cherson est le dépôt principal de ses approvisionnements. Pour la seconde, la voie de terre est encore ouverte jusqu'à Pérécop ; mais pour Nicolaïeff, dont le matériel est exclusivement maritime, la fermeture du Bug implique la suspension de fait de toute activité et de toutes relations extérieures. De plus, l'opinion se confirme que ni l'une ni l'autre de ces places n'est inabordable. L'embouchure du Dniéper présente deux ou trois branches principales, dont la profondeur moyenne est de vingt-deux à vingt-cinq pieds anglais. A Cherson même, le fleuve a un mille de large et cinquante pieds de fond ; et ce ne serait pas un mince triomphe que celui qui anéantirait cette création de Potemkin, qui disper-

serait ses 12,000 habitants, et qui changerait en ruines désolées son port militaire et commercial, ses chantiers de construction, ses arsenaux, ses casernes, ses approvisionnements et ses magasins de toute espèce. Quant à Nicolaïeff, elle n'est plus qu'à vingt milles de l'embouchure du Bug, et, à part un passage difficile situé presque à moitié chemin, la rivière présente partout une profondeur suffisante pour les bâtiments de guerre. Après l'occupation d'Otchakoff, les alliés peuvent arriver à Nicolaïeff, même par la voie de terre. Ce premier succès rend donc tous les autres possibles, et tient en échec toutes les forces russes disséminées d'Odessa jusqu'à Pérécop. Ainsi, l'intervention active de nos flottes continue et complète les glorieux triomphes obtenus par l'armée, et poursuit jusqu'au bout la mission qui nous est échue : l'anéantissement de la prépondérance russe dans la mer Noire. Nos braves marins ne s'étaient pas trouvés en mesure de prendre part à l'assaut de Sébastopol ; la fortune leur avait refusé cette joie d'entrer à toute vapeur dans les eaux du Gibraltar russe, et de foudroyer de leurs feux les deux rives casematées de la grande baie. Ils s'en dédommagent en balayant toutes les côtes de la mer d'Azof, en prenant possession de Kertch, d'Iénikalé, de Taganrog, de Taman, et enfin en plantant le drapeau de la France et de l'Angleterre sur cette pointe de Kinburn où Souwaroff écrasa, en 1788, une armée turque, où nous menaçons aujourd'hui les derniers remparts de la puissance russe sur l'Euxin.

Cherson était autrefois le siége de l'amirauté de la mer Noire. L'insalubrité du sol décida le gouvernement russe, il y a environ cinquante ans, à transporter à Nicolaïeff tous les établissements maritimes qu'on y avait créés. La ville de Cherson n'est donc plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était jadis. Elle n'est pas cependant encore sans importance : chef-lieu du vaste district de la Tauride, si déchue qu'elle soit, elle renferme près de vingt-quatre mille habitants. L'archipel inextricable d'îles, d'îlots bas et marécageux et à la naissance duquel elle est bâtie sur la rive gauche du fleuve, en rend la navigation difficile. En effet, à l'époque des grandes crues, les eaux s'élèvent quelquefois brusquement en vingt-quatre heures, de trois à quatre mètres au-dessus de leur niveau ordinaire. On arrive à Cherson par deux passes, l'une au nord, l'autre au sud de cet archipel. La profondeur des passes et très-variable. La moyenne est d'environ quatre mètres, la largeur d'un kilomètre environ. La ville, bâtie par le prince Potemkin en 1778, se divise en trois parties très-distinctes : le faubourg des Marins, dont le nom indique la population, la citadelle et la ville proprement dite. Les rues de cette dernière partie sont vastes, larges, bien alignées et garnies de trottoirs. Comme Nicolaïeff, elle possède de belles constructions, élevées sur le modèle uniforme des édifices russes. Les chantiers et les cales n'ont pas été détruits, mais on n'y construit plus que des navires et des barques destinés uniquement à la marine marchande. Les bâtiments

de l'Amirauté forment un quatrième quartier, qui a perdu toute son animation depuis que la ville a été déshéritée en faveur de Nicolaïeff. Il est un point de vue sous lequel la ville de Cherson a conservé toute son importance primitive : c'est celui de l'approvisionnement des bois de construction et des produits nécessaires à la flotte. Aussi conçoit-on qu'en raison de cette circonstance, elle ne puisse être indifférente aux opérations d'une armée ennemie.

Nicolaïeff, dont il a été si souvent question dans les diverses publications, depuis le commencement des hostilités, est une des nombreuses villes construites par la grande Catherine, après la conquête d'Otchakoff, conquête par laquelle cette puissante souveraine acheva celle de la Tauride. Nicolaïeff date de la même époque que Sébastopol, Odessa et Taganrog. C'est actuellement une des places les plus florissantes de l'empire des czars. Elle est à 58 werstes de Cherson, à 62 d'Odessa, à 1,750 de Saint-Pétersbourg, et à 1,250 de Moscou. Elle a la forme d'un carré presque régulier; toutes ses rues coupées à angle droit, courent du nord au sud et de l'est à l'ouest. Les maisons sont généralement basses, à un étage avec rez-de-chaussée : très-peu ont deux étages, presque toutes sont séparées les unes des autres par de beaux jardins plantés d'arbres fruitiers. Les édifices publics, là comme par toute la Russie, sont d'un style imposant et sévère. A quelque destination qu'ils soient affectés, ils ressemblent tous à des casernes ou à des hôpitaux. Nicolaïeff possède un assez grand nombre d'églises d'une structure originale. La cathédrale est fort belle. L'hôtel-de-ville, flanqué de deux lourdes colonnades, est un monument d'un style bâtard et bizarre. Cette ville est la résidence du chef de la flotte de la mer Noire, et sur ses chantiers se construisent les vaisseaux destinés à en faire partie. D'après le dernier recensement, Nicolaïeff compte 38,067 habitants et 4,998 maisons. Elle possède six églises grecques, une église catholique et une luthérienne, plus deux synagogues, l'une juive, l'autre karaïtique. Au nombre de ses plus beaux édifices sont l'amirauté, plusieurs casernes à trois étages (pour loger 25,000 hommes), le dépôt des cartes hydrographiques, l'observatoire d'astronomie, et le club de la noblesse, avec trois bibliothèques publiques. L'arsenal de Nicolaïeff renfermait une immense quantité de matériel de guerre, qui a dû être en partie épuisé par les besoins énormes de la défense de Sébastopol. On a établi un boulevart sur le bord de l'Ingul. A 3 werstes de distance, derrière la ville, sur la rive du Bug, se trouvent un jardin nommé *Suhoi Fontan* et le lieu de plaisance *Spassk*, qu'entourent des jardins, et une source qui alimente la ville d'eau pure et saine. C'est dans cette ville, sans contredit une des plus belles de l'empire, que l'on a concentré depuis un demi-siècle tout ce qui peut être utile à la construction des bâtiments de guerre. Chantiers, fonderies, arsenaux, amirauté, casernes; écoles de pilotage, des mousses, des ingénieurs : on y trouve tout aggloméré. Sébastopol était le

port de la flotte construite, armée et complétement équipée; Nicolaïeff est le port où cette flotte est préparée, construite, gréée et armée. Les alentours sont littéralement encombrés d'un immense matériel, surtout depuis l'avénement au trône de l'empereur Nicolas. Les fers, les chanvres, les cuivres, les bois et les suifs, les produits enfin que la Russie tire en très-grande partie de ses Etats méridionaux et de la Sibérie, y sont amoncelés. Les sommes que ces approvisionnements ont coûté, celles qui ont été dépensées pour les constructions sont incalculables. Cronstadt pour la Baltique, au nord; Nicolaïeff pour la mer Noire, au sud, sont réellement les deux plus formidables chantiers qu'on puisse imaginer. La position de cette dernière ville, dans un angle aigu fermé par l'Ingoul et le Bug, au bord du steppe, met cette place à l'abri d'un coup de main, aussi bien que la difficulté de ses approches par mer. Il a fallu que le gouvernement russe eût une foi bien robuste dans son avenir pour oser, en dépit de mille raisons majeures, fonder, à l'extrémité de ce désert à peine habité par quelques tribus de Cosaques nomades, une ville dont il a fait bientôt le siége de l'amirauté, la métropole de la marine au sud de l'empire. Depuis son embouchure jusqu'à Nicolaïeff, sur une étendue de vingt milles environ, la profondeur du fleuve varie de vingt-cinq à soixante pieds. Le cours, sans être sinueux, est obstrué par des bancs de sables mouvants, de roches sous-marines, qui en rendent la navigation difficile et même dangereuse.

Après les détails que nous venons de donner sur les quatre places de Kinburn, d'Otchakoff, de Cherson et de Nicolaïeff, il est facile de se rendre compte de l'importance que la Russie doit attacher à la conservation de ces points stratégiques; on comprend aussi toute la portée de l'expédition tentée par les alliés et l'impression que le dernier événement peut produire dans tout l'empire. Nous terminerons ces appréciations par quelques remarques qui s'appliquent à toutes les villes de la Tauride. Dans ces pays, le climat, en hiver, est assez rude. La neige y tombe avec abondance, et les ouragans s'y font sentir fréquemment. De décembre à mars, le steppe est couvert de glaces; les fleuves principaux, le Dniéper, le Bug, l'Ingoul, l'Ingouletsch, ne sont pas navigables, et toutes les communications par eau sont interrompues pendant ces trois ou quatre mois. Les routes, ou plutôt les chemins qui relient ces villes, courent sur des espaces considérables où ne se voit aucune habitation; c'est à peine si l'on rencontre quelque maison isolée, quelque hameau de trente en trente werstes. Les villes de la Tauride sont au nombre de dix-sept principales : Alexandrina ayant 4,800 habitants, située à 290 werstes de Cherson; Ananiew à 422 werstes; Berislaw, 4,700 habitants, à 69 werstes; Bobrinetz, 5,700 habitants, 175 werstes; Vosnescensk, 310 werstes; Grégoriopol, 3,650 habitants, 307 werstes; Donboari, 4,600 habitants, 329 werstes; Elisabethgrad, 2,800 habitants, 58 werstes; Vovaïabraga, pour laquelle nous manquons de renseignements précis; Pe-

trikoffka, 271 werstes; Ovidiopol, 3,000 habitants, 213 werstes; Odessa, 60,000 habitants, 176 werstes; Olbiopol, 252 werstes; Otchakoff, 4,800 habitants, 109 werstes; Tiraspol, 6,600 habitants, 270 werstes; Cherson, 24,000 habitants, et Nicolaïeff 38,067 habitants. Du reste, le chiffre total des habitants mâles de la presqu'île de Crimée ne dépasse pas 200,000. Ce chiffre se décompose de la façon suivante : 156,000 Tartares, dont 80,000 paysans, agriculteurs ou pasteurs; 16,000 imans et mollars, à la fois prêtres ou juges; 10,000 myrsas ou nobles, espèce de seigneurs féodaux, dont l'influence et les priviléges n'ont résisté qu'à grand'peine à la domination étrangère; 50,000 bourgeois et petits commerçants renfermés dans les villes. La population chrétienne ne s'élève pas au-dessus de vingt-deux ou vingt-trois mille âmes. Elle est entièrement d'origine européenne. On n'estime pas à plus de trois mille le nombre des Russes exerçant des métiers qui s'étaient établis en Crimée depuis la conquête. La Turquie, et plus particulièrement Constantinople, ont fourni un contingent de dix mille Grecs environ qui s'étaient fixés, pour la plupart, à Eupatoria et à Balaklava. Cinq mille Arméniens tout au plus ont suivi le même exemple, et six mille Polonais, Allemands et Français, population plus flottante que stable, ou ayant au moins conservé un certain esprit de retour, complètent ce recensement.

Avant de clore ce chapitre, nous allons résumer diverses correspondances renfermant des détails curieux sur l'état des choses au moment où nous écrivons. Voici d'abord une dépêche du général Simpson : « Depuis ma dernière dépêche, les troupes, au nombre de 9,500 hommes, ont été employées chaque jour aux travaux de la route de Balaklava au camp, et comme dans tout ce trajet la route, après quelques heures de pluie, n'est plus qu'une masse profonde de boue, pour cette raison et à cause de la grande distance à laquelle il fallait aller chercher les pierres, le travail nécessaire offrait de très-grandes difficultés. Un grand nombre d'hommes sont journellement employés dans la ville à démolir et à transporter le bois de construction et les autres matériaux extraits des bâtiments détruits; j'espère par ce moyen que les troupes seront pour la plupart mises à couvert avant le commencement du mauvais temps. L'ennemi a fait feu des batteries du côté nord sur les tirailleurs qui étaient dans la ville, et, bien qu'il ait fait quelque mal, les travaux n'ont pas été interrompus, et je suis heureux d'ajouter que nous n'avons eu qu'un homme tué et un blessé. J'éprouve le regret d'avoir à annoncer à Votre Seigneurie que le 27 septembre, par suite de l'explosion d'un magasin russe, 1 officier et 19 hommes ont été blessés. J'ai ordonné qu'une enquête eût lieu, et j'ai appris que l'accident était arrivé par l'explosion d'une fougasse couverte, comme la plupart de celles que nous avons trouvées dans la ville et dans les batteries. Cette invention est particulièrement à l'usage des Russes. »

« L'armée, dit le correspondant du *Times*, fait en ce moment des prépa-



ratifs en vue de passer commodément l'hiver dans ses cantonnements. Elle construit des baraques, concentre des vivres, des vêtements, des combustibles, enlève les canons, les mortiers et le matériel des lignes. Dans ces travaux pacifiques, nous avons été favorisés par le temps le plus agréable. Les journées sont chaudes; l'air est d'une fraîcheur délicieuse et pure. La terre se couvre de la verdure et des fleurs de l'automne. D'innombrables plantes bulbeuses émaillent les steppes; parmi elles, domine le colchique automnal; puis, sur les flancs des collines, retentissent de fréquentes décharges de coups de fusil dirigés contre les milliers de cailles auxquelles notre armée fait en ce moment une guerre acharnée. La démolition des maisons continue dans Sébastopol; mais les visites dans l'intérieur de la place ne sont pas aussi exemples de danger qu'antérieurement, vu que les Russes, maintenant, envoient beaucoup de bombes et font jouer le canon dès qu'un groupe quelque peu considérable se montre dans les rues. Les Français, au moyen de deux mortiers appartenant aux Russes et trouvés dans les ruines de la Karabelnaïa, bombardent avec beaucoup de succès les casernes qui sont dans la citadelle. L'ennemi, s'étant aperçu des préparatifs que faisaient conjointement les Français et les Anglais pour faire sauter le fort Alexandre et les ruines du fort Paul, a ouvert, ce matin, un feu très-violent des forts du Nord. Ce feu a duré toute la journée; et, par moments, c'était une véritable canonnade. Les mortiers des Français leur répondaient vigoureusement, secondés par quelques canons sur la gauche. Les Russes faisaient feu du fort Michadl, du petit Severnaya et de la batterie de l'éperon de la rade; leurs boulets venaient tomber au milieu des maisons ruinées, mais sans effets meurtriers. L'ennemi travaille à de nouvelles batteries sur la ligne de collines inclinées au sud du Belbeck. Les ordres ont été donnés à la flotte française de se tenir prête à recevoir 15,000 hommes. Il y a eu, dans ces derniers temps, de fréquentes conférences entre les généraux. »

« Les visiteurs qui ont pénétré dans Sébastopol après notre fameuse affaire du 8 septembre, écrit un officier au *Moniteur de la Flotte*, n'étaient pas précisément des touristes. Cependant, le coup d'œil une fois donné aux défenses de la place, chacun, dans les premiers moments surtout, a un peu obéi à son instinct et s'est porté là où l'attirait soit un pressentiment quelconque, soit une idée préconçue. Au nombre de ces derniers, un de nos bons amis, officier d'un de nos régiments de zouaves et connu dans l'armée en même temps par la bravoure la plus chevaleresque et par l'*humour* le plus étrange (sa tente est un vrai musée des plus hétéroclites), nous avait bien souvent dit dans nos longues factions de l'hiver passé : « Si j'entre dans Sébastopol, et j'y entrerai, ma première visite sera pour la poudrière qui nous fait depuis si longtemps vis-à-vis, et qui, au jugé, doit être derrière la cathédrale, et la seconde sera pour la bibliothèque.

— Passe pour la poudrière, lui répondions-nous, c'est une bonne précaution, mais que voulez-vous faire à la bibliothèque? y flairez-vous quelques vieux papyrus? — Non, mais je vois tous les soirs de la lumière à une certaine fenêtre; c'est la dernière à rentrer dans l'ombre. Il y a là, j'en suis sûr, quelqu'un qui étudie avec un acharnement dont je veux savoir l'objet. » Or, notre brave camarade a été quitte de l'assaut de Malakoff pour une ou deux balles dans ses vêtements, et en le revoyant le lendemain, en lui serrant la main avec cette fièvre qui saisit deux hommes se retrouvant après de pareilles chances courues, je lui demandai en riant s'il avait fait ses deux visites. « Certainement, et si la première a été une simple mesure de politesse, la seconde a été palpitante d'intérêt. » Et alors il m'a décrit, avec des détails que j'aurais voulu pouvoir conserver et vous envoyer, les renseignements les plus curieux sur la situation de cette bibliothèque, où les officiers de la garnison, ceux de la marine, de l'artillerie et du génie principalement, venaient très-souvent étudier. Les tables, les rayons, les siéges gardaient, à ce premier moment, les traces des préoccupations, des études de leurs visiteurs. Il y avait un exemplaire resté ouvert du traité sur l'artillerie d'un auguste écrivain français, dont les pages, usées par le doigt, annotées de remarques au crayon, dévoilaient l'objet d'une étude constante. D'un autre côté, on voyait çà et là des cartes marines sur lesquelles étaient soigneusement pointés, jour par jour, les moindres mouvements des escadres alliées, les mouillages de nos bâtiments avec des lignes à l'encre rouge indiquant les feux des ouvrages russes destinés à les combattre. « Mais à votre fameuse fenêtre, lui dis-je enfin, votre visiteur avait-il laissé quelque vestige de ses attractions favorites? — Ah! pour ceci, c'est une énigme; vous m'aiderez peut-être à la deviner. Il y avait d'abord ce méchant petit bout de crayon que je conserve, puis une de nos *Connaissances des temps* de 1855, un compas, une boussole, du papier blanc; puis, à terre, un gros volume de la collection du *Moniteur universel*. Plusieurs sinets étaient placés, l'un d'eux m'a fait tomber sur ce passage qu'un coup d'ongle avait vigoureusement encadré : « Recevez ici ce « serment que rien ne me coûtera pour assurer la prospérité de la patrie, « et que je ne céderai rien de tout ce qui touche à l'honneur et à la di- « gnité de la France! » Ce sont, vous vous en souvenez, les paroles prononcées par l'Empereur Napoléon III en recevant les grands corps de l'État, le 1er décembre 1853, et en inaugurant son règne. Elles ont quelque chose de plus grandiose encore, transportées au centre de la capitale de la Crimée et mises en lumière par les derniers reflets du bombardement de Sébastopol. Quel était donc le Moscovite qui les méditait, au milieu de calculs nautiques et de combinaisons militaires? C'est ce que la suite nous apprendra peut-être. »

« Les alliés, dit un autre correspondant, paraissent décidés à détruire

les établissements militaires russes qui sont encore debout à Sébastopol ; cependant dans les conseils de guerre qui ont été tenus les avis étaient partagés à ce sujet. On a même proposé de se servir des docks et des établissements maritimes pour les flottes alliées ; mais les amiraux ont été d'avis contraire, et leur opinion a prévalu. Le génie s'occupe donc actuellement de la destruction des bassins et des docks, et il pousse les travaux avec activité. La mauvaise saison arrive ; mais du moins elle nous trouvera à l'abri. On travaille énormément et de grand cœur à faire de Sébastopol un séjour supportable. On a comblé ces terribles tranchées qui sont devenues le tombeau de tant de braves ; on fait des routes autour de la ville, on élève des baraques dans l'intérieur, on s'installe enfin, sinon avec confortable, du moins avec assez de bien-être pour que la plupart des soldats libérables de la classe de 1847 n'aient pas voulu prendre leur congé. Jugez par ce détail de l'état moral de l'armée et de l'immense satisfaction que lui cause notre dernière victoire. Quant aux Russes, ils occupent toujours le camp retranché établi derrière le fort du Nord ; mais il se pourrait bien qu'on les délogeât de cet asile, sans sortir même de Sébastopol. Nous avons fait l'essai d'un système de fusées à la congrève qui décrivent des paraboles immenses. On les a lancées par-dessus les forts, et elles sont allées tomber juste au milieu du camp russe. Vous devinez la surprise et l'émotion de l'ennemi, qui se croyait parfaitement en sûreté. Nous allons donc continuer ce nouvel exercice jusqu'à ce qu'il lui plaise de s'en aller. De leur côté, les Russes tirent toujours, mais sans nous faire beaucoup de mal. Une consigne sévère interdit la circulation dans la partie dangereuse de la ville. Le chemin de fer de Balaclava s'allonge tous les jours. Un embranchement se dirige dans la vallée de la Tchernaïa et facilite beaucoup les approvisionnements des armées française, turque et sarde. L'ordre donné par l'empereur Napoléon après la prise de Sébastopol de renvoyer dans leurs foyers tous les soldats libérables est en voie d'exécution. Le vapeur *Lady-Barisdate* a amené, le 9, à Constantinople un certain nombre de ces militaires. »

Les nouvelles de Constantinople présentent également de l'intérêt. « Toute la journée, dit un correspondant, on rencontre dans les rues de Péra des officiers russes qui vont et viennent en toute liberté, entrent où il leur plaît, s'arrêtent où ils veulent et font tout ce que bon leur semble. Le soir, on les retrouve au café du Jardin-des-Fleurs où, fraternellement attablés avec des officiers anglais ou français, ils ne sont pas les moins causeurs et les moins gais. Les riantes îles des Princes viennent d'être affectées à l'internement de la masse des prisonniers russes. Ces îles, qui se trouvent en vue de Constantinople, à trois lieues environ, sont au nombre de quatre : Proti, Antigone, Kalki et Prinkipo ; ces deux dernières sont les plus importantes. Elles comptent, en tout, huit monastères grecs que le

patriarche a cédés aux autorités françaises pour le service hospitalier. C'est un charmant séjour, où l'on jouit d'une vue merveilleuse et d'un air excellent, et je comprends que les empereurs grecs eussent choisi ces îles (et surtout Prinkipo), dont chacune n'a pas une lieue et demie de long, pour en faire leur résidence d'été : on doit y vivre cent ans. C'est là que les familles de Péra vont aussi faire, en grande partie, leur villégiature ; Prinkipo est habitée par les Européens et les Arméniens catholiques; Calki est un vrai nid d'orthodoxie, les prisonniers russes s'y trouveront en pays de connaissance. Mais je crois que ces bienheureuses îles; un vrai paradis sur terre, seront aussi bien surveillées à leurs abords que la demeure céleste, et que quelques bâtiments, en continuelle croisière, y maintiendront la tranquillité. Les hauteurs de Maslak et des Eaux-Douces d'Europe se couvrent de baraques à vue d'œil; les camps sont déjà tout prêts à recevoir les troupes auxquelles ils sont destinés. On dit que, vers la fin de ce mois, on commencera à venir les habiter. Quelle animation le voisinage de tous ces camps va donner cet hiver à Péra ! Vous ne pouvez vous figurer avec quelle rapidité ce quartier s'*européanise*; de tous côtés s'ouvrent des établissements français qui en changent complétement l'aspect semi-oriental ; jusqu'à une boucherie française, tenue comme à Paris, qui vient de s'ouvrir. Je ne vous parle pas des bureaux de tabac avec la carotte traditionnelle, que l'on remarque de cinquante pas en cinquante pas tout le long de la grande rue de Péra. Et les cafés, et les magasins de modes, et toute sorte d'autres établissements tout à fait européens !

Le Sultan, après avoir été vendredi à la mosquée de l'Arsenal pour y faire sa prière de midi, s'est rendu ensuite à bord du vaisseau-amiral le *Mahmoudié* qu'il a visité en détail, accompagné de son beau-frère Mehemet-Ali, qui jouit maintenant d'une popularité immense. Une grande amélioration commence à s'établir dans l'étiquette des harems. La semaine dernière, le général Montenard, qui retourne en France, déjeûnait chez Mehemet-Ali ; après le déjeûner, la sultane, femme de son hôte, lui fit offrir ses compliments et le café, qui avait été préparé au harem et servi dans des tasses magnifiques réservées uniquement pour la maison de la sultane. Le général, en passant devant le harem, fit un salut très-respectueux pour remercier la sultane. L'Autriche commence encore une fois à élever des prétentions qui ont été vigoureusement repoussées par la Porte. Elle ne demande rien moins qu'à occuper la Bosnie, sous prétexte que les troubles qui agitent sans cesse cette province pourraient exercer une grande influence sur ses propres sujets. M. le baron de Koller, qui remplit les fonctions d'internonce, vient d'être rappelé; il doit être remplacé par M. de Prokesch-Ostan. Samedi sont arrivés sur un bateau à vapeur français les Turcs qui avaient été faits prisonniers à Sinope. Parmi eux se trouve Osmen-Pacha, qui a répondu par un feu terrible aux sommations de l'amiral Nachimoff, et qui fit sauter

son vaisseau pour ne pas le livrer aux Russes. Ayant eu la jambe emportée par un boulet, il fut fait prisonnier en se sauvant à la nage. Ces débris du désastre de Sinope ont causé une grande émotion dans la population turque, qui leur a donné de grandes marques d'intérêt. Ces nobles sodats, au nombre de 40, seront récompensés d'une manière toute particulière par le sultan. On a suspendu la construction des baraques aux Eaux-Douces d'Europe, ce qui nous porte à croire que les troupes qui sont en Crimée ne viendraient pas hiverner à Constantinople. La cavalerie anglaise est attendue à Scutari. On pense que d'ici à un mois elle sera complétement installée dans ses quartiers d'hiver. L'empereur Alexandre a envoyé cent roubles d'argent à chacun des officiers russes prisonniers à Constantinople. Cette somme a été adressée à M. le général Larchey pour lui être distribuée.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, datée de Constantinople, 4 octobre, et écrite à son oncle, curé d'une commune de Maine-et-Loire : « Je vous avais promis de vous écrire sous bien peu de temps, mais il m'a été impossible de vous envoyer plus tôt de mes nouvelles; mes occupations sont trop multipliées, surtout aujourd'hui que je suis, non plus à l'hôpital militaire, mais au camp des manœuvres, où nous avons 14 baraques de 80 lits chaque, sans compter les tentes et autres pavillons. Ici, cher oncle, surtout du côté de la mer Noire, les pluies et les vents ne sont pas chauds. Malgré mes gros vêtements d'hiver, j'y enrhume bien facilement. Nous avons un bien grand nombre de blessés français et russes à soigner; les premiers sont glorieux d'avoir pris Sébastopol; les seconds comptent pour rien leurs plus graves blessures, tant ils sont heureux de trouver ici des sœurs polonaises qui parlent un peu leur langue. Quand ils les entendent arriver près d'eux, ils ne savent comment leur témoigner leur reconnaissance; ils baisent leurs mains, leurs habits, et essaient de pousser des cris de joie... Ah! si nos pauvres prisonniers français avaient chez les Russes pareille consolation ! Parmi ceux qui y sont allés, quelques-uns seulement m'ont dit y avoir été assez bien, les autres disent le contraire. Un officier, qui y est resté cinq ou six jours, m'a assuré y avoir été très-mal ; il était obligé d'aller lui-même chercher çà et là en ville du linge pour ses plaies et de le payer fort cher. »

Une correspondance, datée de Dantzick, 19 octobre, donne les nouvelles suivantes de la Baltique : « La corvette anglaise *Vulture*, de 6 canons, est revenue ce matin dans notre port : ce bâtiment a quitté le 16 l'île de Nargen, où se trouvait encore à cette date le gros de la flotte combinée. Cependant le temps était devenu tellement mauvais dans le golfe de Finlande, que les amiraux, pour ne pas exposer les navires à de graves accidents, avaient ordonné de faire des préparatifs de départ. On pensait que dans quelques jours toute la flotte quitterait la station de Nargen pour occuper un mouillage suédois plus sûr : celui d'Ellsnabben paraît avoir éte choisi.

Les deux vaisseaux de ligne français le *Tourville* et le *Duquesne*, ainsi que deux canonnières, se trouvaient encore le 16 avec le contre-amiral Pénaud à l'île de Nargen, mais ils faisaient aussi leurs préparatifs de départ. Le contre-amiral Seymour est revenu de Seskær à l'île de Nargen avec la seconde division de la flotte anglaise, consistant en six vaisseaux de ligne et six vaisseaux à vapeur. Lorsque l'amiral Seymour a quitté l'île de Seskær, en avant de Cronstadt, le froid se faisait déjà vivement sentir dans ces parages, et le séjour y devenait dangereux. L'amiral a laissé sa division à Nargen et est parti avec le vaisseau l'*Exmouth* pour le mouillage de Ledsund. On ne rencontre plus dans la Baltique ni bombardes, ni canonnières anglaises : elles sont toutes parties pour les ports où elles doivent hiverner. On disait sur la flotte que le temps était aussi devenu extrêmement mauvais dans le golfe de Bothnie, et qu'à commencer de Brahestadt jusqu'à Tornea, il n'était pas rare de voir flotter des glaçons qui rendaient périlleux un plus long séjour dans ce golfe. Tous les navires de guerre anglais sont forcés de quitter cette mer, et se rassemblent sous les ordres du contre-amiral Baines, aux îles d'Aland. Rien n'est changé dans la situation de Sweaborg : les croiseurs anglais, en vue de cette forteresse, y remarquent constamment un grand mouvement; on suppose que les Russes réparent les dégâts occasionnés par le bombardement de la flotte alliée. Aucun navire russe ne se montre, même dans les passes, sous le canon des forts; la division entière se trouve toujours abritée derrière les rochers d'Helsingfors. D'après les informations recueillies auprès du capitaine Glass, commandant le *Vulture*, il paraît que le baron Duperré a reçu du contre-amiral Pénaud l'ordre de partir de Nargen avec l'aviso à vapeur le *Pélican*, pour Ledsund. Malgré les variations brusques et fréquentes de la température et malgré des pluies glaciales, l'état sanitaire de la flotte est excellent, le nombre des malades à bord de chaque bâtiment de guerre est fort restreint. »

Une autre correspondance fait connaître l'effet produit à Odessa par l'apparition des flottes alliées : « La ville est aujourd'hui en pleine alarme, les habitants courent dans les rues; des cosaques, des officiers, des gendarmes se croisent en tous sens avec les chariots et les bagages des familles qui quittent la ville. Le tumulte est indescriptible; on prépare les batteries du bord, on allume les mèches, on fait rougir les boulets au feu. La flotte annoncée vient d'arriver dans la rade au nombre de seize voiles, et forme un demi-cercle autour d'Odessa. Des avisos à vapeur circulent entre les grands bâtiments. On nous jettera peut-être des bombes d'ici à quelques heures. Le corps consulaire a rédigé la note suivante, qui va être remise aux amiraux de la flotte alliée : « La présence des flottes alliées sur la rade d'Odessa fait craindre un bombardement; par suite, les soussignés consuls généraux et consuls à Odessa, croient de leur devoir d'appeler l'attention de leurs excellences MM. les amiraux sur les dangers auxquels la vie

et la propriété de leurs nationaux seraient exposées par suite d'un bombardement. Les soussignés se permettent de rappeler à leurs excellences que la ville d'Odessa renferme une foule de familles étrangères sujettes de leurs souverains, et que c'est à elles qu'appartient la plus grande partie des biens mobiliers et immobiliers de cette ville. Ils osent donc espérer que leurs excellences épargneront à la ville les tristes conséquences d'un bombardement. » On ne sait pas encore quel sera le résultat de cette démarche. L'empereur Alexandre, qu'on attendait ici dès avant-hier, a ajourné son voyage à Odessa. Cependant les logements sont préparés pour lui et sa suite. Le général Luders n'est pas encore revenu.

En Grèce une manifestation éclatait en faveur de la Russie et contre l'armée d'occupation. Un officier français en rend compte en ces termes : « A l'heure où la musique militaire joue sur la promenade publique, le roi et la reine qui, depuis environ deux mois, n'y avaient point paru, ont été accueillis par les mêmes acclamations. Pour tout spectateur attentif, il était évident que cet enthousiasme était calculé, qu'il recouvrait une arrière-pensée qui, en effet, n'a pas tardé à se révéler. La multitude accompagna Leurs Majestés jusqu'au palais, en poussant les mêmes *vivat;* mais là se développa la pensée entière qui animait cette foule tumultueuse, ayant à sa tête trois émissaires bien connus du palais, et que je ne crains pas de nommer, savoir : les sieurs Balis et Hypriadis, anciens commissaires de police, et un agent plus obscur dont le nom m'échappe. Aux acclamations précitées se joignirent celles de : Vive la Russie! vive l'empereur Alexandre! mort aux Anglo-Français! accompagnées d'un refrain annonçant qu'un allié vivant ne restait plus en Crimée; qu'il était faux que Sébastopol fût pris, et mille autres cris de même nature auxquels j'aurais moi-même peine à croire, si je n'en avais été le témoin oculaire et auriculaire. Mais ce n'est rien encore, du palais, la populace se porta à l'hôtel de la légation de Russie, où elle proféra trois fois les mêmes cris, et de là sous les croisées du ministre de Bavière, pour revenir enfin sur la place du palais et y terminer, de la même manière, cette séance non moins audacieuse que scandaleuse. Je dois dire, pour être juste, que, dans cette fâcheuse et dangereuse occasion, M. Persiani, le ministre russe, a fait preuve d'une grande prudence : loin de se montrer, ainsi que le voulaient, ainsi que le demandaient à grands cris les agents criards de la camarilla, il s'est tenu renfermé dans son hôtel et a évité tout ce qui pouvait contribuer à augmenter le désordre. »

Les journaux français des départements sont remplis de faits relatifs à la prise de Sébastopol. Chaque ville, chaque localité se glorifie de la part qu'ont prise ses enfants à cet événement mémorable. Il serait infiniment trop long de reproduire toutes ces anecdotes militaires. Nous en choisirons seulement deux ou trois qui nous ont paru dignes de fixer plus particulière-

ment l'attention. Voici ce qu'on lit dans le ***Messager du midi*** : « Mgr. l'évêque de Montpellier, accompagné de M. l'abbé Baudassé, son grand-vicaire, s'est rendu, vendredi dernier, à Château-d'O. On sait que, grâce à la générosité du digne prélat, les malades de l'armée d'Orient, amenés dans nos contrées, trouvent le séjour le plus agréable et le plus salubre dans la belle villa de Château-d'O, transformée en hôpital militaire. Dans la visite qu'il vient de faire à nos glorieux blessés, Mgr. l'évêque a pu reconnaître combien sa généreuse intention avait été comprise et combien sa sollicitude pour nos soldats malades était habilement secondée. En très-peu de temps, de vastes et belles baraques ont été construites par le génie militaire, et, grâce à l'activité déployée par l'intendance et par l'administration des hôpitaux militaires, cinq cents malades peuvent, depuis le 5 septembre, recevoir à Château-d'O tous les soins que réclame leur état. Mgr. Thibaud, heureux d'aussi beaux résultats, n'a pas voulu quitter les soldats, qu'il venait de visiter, sans leur adresser quelques paroles de félicitation et d'encouragement. En quittant, Mgr. l'évêque a félicité le personnel médical attaché à l'établissement, ainsi que le jeune officier d'administration à qui la direction en a été confiée. »

Le ***Moniteur de l'Allier*** donne les détails suivants sur une cérémonie funèbre qui a eu lieu, le 4 octobre, à la cathédrale de Moulins, en l'honneur d'un des officiers généraux qui ont glorieusement péri à la prise de Sébastopol : « Le magnifique régiment de hussards qui est en garnison dans notre ville a fait célébrer un service funèbre en mémoire du général Rivet, qui a été son colonel pendant plusieurs années. On sait la glorieuse mort que le général Rivet a trouvée devant Sébastopol ; aussi tout semblait réuni pour émouvoir et frapper l'esprit des assistants : le chapitre diocésain en grand costume, l'état-major de la garnison, la musique du régiment, et sur les figures martiales des compagnons d'armes du général, un sentiment de douleur qui lui promettait une terrible vengeance, si ces braves se trouvent jamais sur un champ de bataille en face d'un corps russe. Le clergé s'est noblement associé à ce noble témoignage de regrets ; il a été impossible de lui rien faire accepter de l'allocation pécuniaire à laquelle il avait droit, tant en France la religion s'associe étroitement à l'honneur de nos armes et aux regrets que fait naître la mort d'un brave. »

Enfin, nous empruntons au *Courrier de la Gironde* une lettre touchante adressée par un sous-officier du 39e de ligne au cardinal-archevêque de Bordeaux : « Monseigneur, un humble et obscur soldat ose venir remercier Votre Eminence de la haute bienveillance dont elle daigna l'honorer autrefois. Ce sera, Monseigneur, un adoucissement à mes peines, si je suis assez heureux de vous voir agréer ce faible témoignage de ma reconnaissance. L'année passée, à la prière de M. l'abbé Tourvieille d'Annonay, mon oncle, vous eûtes la bonté de me recommander à plusieurs personnages de

l'armée, et entre autres, à l'illustre et regretté maréchal de Saint-Arnauld. Depuis lors, Monseigneur, mes espérances d'avenir se sont trouvées tout à coup anéanties !... Devant Sébastopol je fus frappé d'une affreuse infirmité, effet des hasards de la guerre. Je ne me plains pas, Monseigneur. Que suis-je en comparaison de tant de nobles victimes qui sont déjà tombées en l'honneur de la France avant l'heure du triomphe définitif qui ne tardera pas, s'il plaît à Dieu ?... Devant Sébastopol, une bombe ennemie vint soudainement m'ôter l'usage de l'*ouïe* et de la *parole !*... Les tympans furent brisés. Voici, Monseigneur, dans quelles circonstances : le bataillon veillait en arrière de la grande batterie pour la défendre en cas d'attaque. L'on était placé par deux et par trois, dans des trous d'embuscade creusés à cet effet. Vers les neuf heures du matin, un de ces énormes projectiles arrive juste au bord du trou qui m'abritait et roule dedans, le terrain étant un peu en pente. La mèche flamboyait encore. Je m'en approche pour essayer de l'arracher ou de l'éteindre, mais impossible. Je me couche alors auprès, la tête appuyée contre terre, à trois ou quatre pouces de la bombe environ. L'explosion se fit aussitôt : elle fut terrible. Je devais être tué. Le grenadier placé à mes côtés resta broyé, rôti, mis en morceaux, ne conservant plus forme humaine. Quand je repris connaissance, je cherchai assez longtemps ma tête avec les mains, croyant ne plus en avoir ; j'étais tout sanglant, les oreilles me saignaient abondamment. Mon regret amer, Monseigneur, est de ne pouvoir rejoindre mon drapeau et d'être séparé à jamais de mes intrépides compagnons. Depuis quatre mois et demi, je me trouve à l'hôpital militaire du Roule où le ministre de la guerre voulut bien que je vinsse me faire soigner. On m'y a prodigué tous les soins avec la plus rare bonté. L'électricité, malgré des épreuves fortes et nombreuses, s'est montrée impuissante ; Dieu et le temps apporteront peut-être, Monseigneur, un changement à ma triste position, mon seul espoir désormais... D'un jour à l'autre, maintenant, Monseigneur, je m'attends à partir pour Annonay et aller passer auprès de mon oncle un congé de convalescence de trois mois que l'on m'a accordé depuis huit jours, en attendant que ma position soit réglée. Je suis, Monseigneur, de Votre Eminence, le très-humble et très-obéissant serviteur, V. TOURVIEILLE, sergent au 39e de ligne. »

Les annales de la médecine offrent des cas analogues à celui qui fait l'objet de cette lettre. A la bataille d'Ostrolenka, un jeune officier polonais, chargeant sur une batterie qui tirait à boulets, fut renversé sans recevoir d'ailleurs de contusion en aucune partie du corps, et, après être resté privé de sentiment près d'une demi-heure, perdit en revenant à lui l'ouïe, la parole et le goût, du moins celui qui a son siége sur la langue. Après avoir été soigné sans succès à Vienne et à Trieste, il vint à Paris, où M. Magendie eut recours, pour combattre son infirmité, à l'action des courants voltaïques, un des fils de la pile étant appliqué sur la corde du tympan. Dès la première

séance, des effets furent produits, et le malade eut des bourdonnements d'oreille très-forts. A la troisième application, le sens du goût commença à se rétablir, fait curieux pour l'anatomiste et le physiologiste, en ce qu'il jette du jour sur l'origine de la corde du tympan et sur l'usage des nerfs de la cinquième paire. Après sept ou huit applications, le malade entendit le bruit du tambour, puis les cloches, les sonnettes, et enfin la parole. Il ne restait plus qu'à rendre à la langue ses mouvements. On y parvint par les moyens déjà employés, et en portant seulement sur l'extrémité des nerfs laryngés l'extrémité des fils conducteurs des appareils électriques.

Parmi toutes les invitations adressées à l'Académie des sciences, et lues dans sa dernière séance, il en est une très-intéressante envoyée par la société des naturalistes de Moscou. Malgré la guerre, malgré la présence de nos flottes devant Cronstadt, nos victoires sur la Tchernaïa, le bombardement de Sweaborg, la prise de Sébastopol, la prise de Kinburn, les savants de la vieille capitale de la Russie ont écrit à leurs confrères de Paris pour les prévenir qu'ils tiendraient une séance solennelle le 30 décembre prochain, pour célébrer leur cinquantième anniversaire. S'ils ne peuvent venir honorer de leur présence cette solennité, ils les prient au moins de se faire représenter par l'envoi de quelques ouvrages, de quelques mémoires. Il y a quelque chose de touchant dans cette invitation. Les hommes d'étude et de science n'oublient pas qu'ils sont frères, et ils savent s'isoler de tous les bruits de guerre. A cette occasion, M. Elie de Beaumont a fait une observation assez curieuse. Cette même société de naturalistes de Moscou tenait sa première séance, celle de la fondation, pendant que les Français remportaient la mémorable bataille d'Austerlitz.

A l'heure où nous écrivons, Odessa est dans la consternation. Tous ceux qui en avaient les moyens ont pris la fuite. Les troupes sont campées dans les rues et dans les cours des maisons. Dans les environs 60,000 soldats sont sur pieds. Les négociants enfouissent leurs marchandises dans leurs caves, et chaque mouvement des flottes alliées jette dans la ville le trouble et la terreur. Nous croyons devoir donner ici l'étymologie du nom des localités les plus importantes du théâtre de la guerre, localités qui resteront à jamais célèbres :

*Alma*, rivière et montagne (du grec).

*Azof* (mer d'), du nom d'une ville ainsi appelée par souvenir d'Azouf, prince polonais qui l'avait possédée vers 1200.

*Balaklava* (slave), belle clef.

*Batchi-Seraï* (tartare), palais des jardins.

*Belbeck* et *Balbek* (russo-tartare), belle montagne (Montebello).

*Bug-Boug*, et *Bog* (tartare slave), affluent, rivière.

*Bujuk-Ouzen* (turc), grande rivière.

*Bujukdéré*, grande maison.

*Crimée*, de la Péninsule cimmérienne.

*Erzeroum*, d'Arzel-Roum (turc), ville ou pays des Romains, comme la Roumélie des Rouméliotes.

*Eupatoria*, de Mithridate Eupator.

*Euxin* (mer Noire), du grec *eu* et *xénos*, bien, bon, propice aux étrangers.

*Iénikalé* (turc), château neuf.

*Ienisala*, nouveau village.

*Ienitch*, nouveau sentier.

*Kaffa*, de Kaffirs (Tartare), infidèles ou les Grecs, à qui les Tartares l'ont enlevée.

*Kamara* (grec), arc.

*Kamiesch*, de Kamientz (slave), pierre.

*Kars*, du celtique Car, Caer, lieu fort, ou plus probablement de l'ancienne Carie.

*Kertch* (turco-slave), ardu, passage difficile.

*Kherson* (grec) et Khersonèse, péninsule.

*Kinburn* (tartare), péninsule.

*Liman* (grec), port ou golfe formé par les bouches d'une rivière.

*Nicolaïeff* (gréco-russe), ville de la victoire.

*Odessa* (d'Odessos), ancienne colonie du Milesine, peu éloignée, suivant les uns, de l'endroit où se trouve Olchakoff, et, suivant d'autres, de Varna.

*Pérécop* (gréco-russe), terme, limite, frontière.

*Sébastopol* (grec), ville vénérable, auguste.

*Simféropol* (grec), ville heureuse.

*Taganrog* (tartare russe), ville à l'embouchure d'un fleuve.

*Taman* (tartare), presque le grec Liman.

*Tchernaïa* (russe), ajouté à Reka, rivière.

*Wanagoria* (Fanagoria ou Phanagoria), ancienne colonie grecque qui signifiait Fanal à travers les écueils.

Nous parlions dans un précédent chapitre des immenses approvisionnements accumulés à Sébastopol. Malgré tout ce qui avait été employé dans le siége, tout ce que les Russes avaient emporté ou détruit, voici ce que la commission anglo-française retrouva et consigna dans un inventaire, indépendamment des bouches à feu de tous calibres tant en bronze qu'en fer :

| | |
|---|---|
| Boulets. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 407,314 |
| Projectiles creux. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 101,755 |
| Boites de mitraille. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 24,080 |
| Poudres. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 262,482 kilogrammes. |
| Cartouches à balles pour fusils et carabines. . . . | 470,000 en bon état.<br>160,000 avariées. |
| Voitures-arabas. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 80 |
| Caisse d'instruments de vérification. . . . . . . . | 1 |

| | |
|---|---|
| Machines à soufflet pour fonderie. . . . . . . . . . . | 2 |
| Soufflets de forges. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 26 |
| Enclumes. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 26 |
| Meules à aiguiser. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 12 |
| Yoles (sans compter les embarcations qui restent pour le service du port). . . . . . . . . . . . . . . | 6 |
| Billes de bois de gaïac. . . . . . . . . . . . . . . . | 500 |
| Pièces de bois de mâture. . . . . . . . . . . . . . . | 200 (100 m. cub.). |
| Pièces de bois pour mâture d'embarcations. . . . . | 180 |
| Vergues en mauvais état. . . . . . . . . . . . . . . | 100 |
| Mâts de perroquet. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 12 |
| Chouquets. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 12 |
| Ancres de corps morts. . . . . . . . . . . . . . . . | 400 |
| Ancres de différentes grandeurs. . . . . . . . . . . | 90 |
| Grappins et petites ancres. . . . . . . . . . . . . . | 50 |
| Manilles pour ancres. . . . . . . . . . . . . . . . . | 2,000 |
| Caisses en fer ayant contenu de l'huile. . . . . . . | 100 |
| Chaînes d'ancre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 200 mètres. |
| Vieux cuivre de doublage. . . . . . . . . . . . . . . | 52,000 kilogrammes. |
| Vieux cordages. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 50,000 kilogrammes. |
| Vieux grelins. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| Caisses à eau. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 300 |
| Cordages neufs de différentes dimensions. . . . . . | 25,000 kilogrammes. |
| Madriers bons à faire des planches. . . . . . . . . . | 100 |
| Poulies de différentes grandeurs. . . . . . . . . . . | 400 |
| Espars. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 40 |
| Outils. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 300 |
| Fer en barre et acier. . . . . . . . . . . . . . . . . | 730,000 kilogrammes. |
| Fil de fer. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 200 kilogrammes. |
| Feuilles de tôle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8,000 |
| Feuilles de ferblanc. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 7,000 |
| Tôle faible pour boîtes à balles. . . . . . . . . . . | 8,000 kilogrammes. |
| Flasques en fonte. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 160 |
| Cuves en fonte. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 200 |
| Cuivre rouge en magasin. . . . . . . . . . . . . . . | 60,000 kilogrammes. |
| Etain. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 20,000 kilogrammes. |
| Clous ordinaires. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 800 kilogrammes. |
| Clous à bordage. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2,000 kilogrammes. |
| Menus clous. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 200 kilogrammes. |
| Bois de sapin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Une très-gr. quantité. |
| Goudron et brai. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 200 barils. |
| Barils de matière à peinture. . . . . . . . . . . . . | 150 |

| | |
|---|---|
| Ocre rouge. | 1 mètre cube. |
| Ocre jaune. | 1 mètre cube. |
| Ressorts et chaînettes de cuivre. | 200 |
| Balances. | 12 |
| Cuisines en fonte. | 6 |
| Pièces de machines de toutes sortes. | 150 |
| Petites chaudières pour étuver, pesant environ. | 3,000 kilogr. |
| Restes d'une machine à vapeur de 220 chevaux, ayant appartenu à un vapeur brûlé par les Russes. | |
| Grandes chaudières en cuivre, pesant environ 50,000 kilogr. | 8 |
| Vieux cuivre. | 50,000 kilogr. |
| Chevilles en cuivre. | 5,000 kilogr. |
| Vieux fer. | 80,000 kilogr. |
| Grosses cloches. | 6 |
| Petites cloches. | 10 |
| Lits d'hôpital. | 350 |
| Livres, dessins, plans, etc. | 600 |
| Forges en fer. | En grand nombre. |
| Caliornes pour la machine à mâter. | 2 |
| Grands palans. | 12 |
| Charbon de terre en poussière. | 2,000 tonneaux. |
| Machines à vapeur de 30 chevaux pour les bassins. | 2 |
| Grandes pompes pour les bassins. | 3 |
| Chaudières en fer pour ces machines. | 3 |
| Machine de haute pression de 16 chevaux pour les bassins. | 1 |
| Grues en fer fixées sur le quai. | 3 |
| Grue en fer portative. | 1 |
| Grues en fer dans les magasins. | 13 |
| Machine de 12 chevaux pour une manutention. | 1 |
| Machine de halage. | 1 |
| Machine à draguer, avec deux machines de 30 chevaux (les deux hors de service). | |
| Grandes pompes pour vider les réservoirs des bassins. | 2 |
| Pompe hydraulique à main. | 1 |
| Sonnettes. | 4 |
| Machine pour une boulangerie. | 1 |
| Une machine à haute pression de 20 chevaux. | |
| Une machine distillatoire. | |
| Une horloge. | |
| Statues en marbre. | 6 |

| | | |
|---|---|---|
| Sphinx | 2 | |
| Grand bas-relief | 1 | |

VIVRES.

| | | |
|---|---|---|
| Pain | 11,000 sacs | 500 tonneaux. |
| Farine | 3,700 — | 150 — |
| Orge | 100 — | 9 — |
| Blé noir | 1,300 — | 117 — |
| Avoine | 200 — | 18 — |
| Millet | 600 — | 54 — |
| Blé | 240 — | 20 — |
| Pois | 5 — | 1 1/2 — |
| Blé en grenier | 500 quartiers. | |
| Viande salée | 480 barils | 60 tonneaux. |

Avant de terminer ce volume, nous allons esquisser en quelques lignes la physionomie du théâtre de la guerre. Les dernières nouvelles ne nous apprennent encore rien de décisif sur la double expédition de la flotte dans le Liman du Dniéper et de l'armée ottomane en Asie. Dans la mer Noire, si nous en croyons une dépêche russe du 26 octobre, les escadres alliées sembleraient se diriger sur Cherson. Deux vaisseaux de ligne, seize frégates et quelques canonnières seraient entrés le même jour dans le Dniéper. Nous ne pouvons tarder à recevoir des détails sur cette marche en avant qui laisserait Nicolaïeff à gauche pour menacer plus directement l'isthme de Pérécop. D'après le texte de la même dépêche, l'empereur Alexandre se trouve en ce moment à Elisabethgrade. Il a confié la défense de Nicolaïeff au général Totleben, qui s'est illustré par celle de Sébastopol. On fait des efforts inouïs dans tout l'empire pour continuer cette guerre impossible. Toutes les milices du sud ont reçu l'ordre d'aller renforcer l'armée du général Luders. D'après des lettres de Crimée du 11 et du 12, les préparatifs qui se font actuellement dans le côté du sud de Sébastopol prouvent que l'on ne songe pas encore à attaquer très-énergiquement les forts du nord. On a construit huit grandes batteries qui répondent à leur feu, un éclat de bombe a même incendié un bâtiment contenant 30,000 voitures de bois; mais il n'est pas question d'attaquer le fort Constantin par le sud; au contraire, les troupes du génie sont occupées à miner les docs et les autres ouvrages russes restés entiers, afin de les faire sauter à l'occasion. La garnison de Sébastopol ne se compose que de quelques mille hommes. Balaclava et Kamiesch forment toujours les places d'armes principales des alliés; leur ancienne ligne de défense de Kadikoï au mont Sapoun est encore occupée et armée de pièces de position. Des détachements isolés sont campés sur la Tchernaïa; les réserves sont dans la vallée de Baïdar et maintiennent les communications avec ces détachements; l'armée d'opération proprement dite est campée entre la

Tchernaïa et le Tchuliu, sur le plateau de Chamli. En Asie, le plan d'Omer-Pacha se dessine de plus en plus. Le généralissime ne s'occupe pas de Kars. La ville se défendra toute seule sous l'active impulsion du général Williams. Du reste, on mande d'Erzeroum sous la date du 8 octobre qu'à la nouvelle de la brillante victoire de Kars qui a été célébrée avec enthousiasme par la population, le defterdar est parti avec 12,000 chevaux chargés de provisions et une forte escorte pour ravitailler la place. Ce qu'il faut à Omer-Pacha, c'est une marche plus hardie vers le Caucase ; c'est la prise à revers de l'armée russe, et peut-être la coupure de tous ses moyens de communication et de ravitaillement. La guerre d'Asie prendra donc désormais l'importance qu'elle n'a pas eue jusqu'ici.

La guerre actuelle sera bientôt générale par la participation de toutes les nations. Elle va devenir une guerre de principe et donner un large essor à la liberté. L'empereur de Russie a insolemment jeté le défi à l'Europe ; la France et l'Angleterre, prévoyant le danger commun, ont résolument et généreusement accepté la lutte. L'empereur de Russie a cherché, dès le début, des auxiliaires pour sa cause ; mais il n'a trouvé que le roi Othon et le roi de Naples. Une brigade d'infanterie à Athènes et un vaisseau de ligne dans la baie de Naples ont suffi pour paralyser ces sympathies imprudentes. Le roi de Prusse a témoigné toute sa bonne volonté de s'unir à la Russie ; le danger de perdre les provinces rhénanes, qu'un seul pas de l'armée française ferait démembrer, l'a arrêté. L'empereur d'Autriche, après avoir semblé marcher d'accord avec les puissances occidentales, est revenu à la neutralité absolue, combattu par la peur de la Russie et par la peur plus grande encore de la France et de l'Angleterre, qui peuvent d'un seul mot soulever l'Italie, la Pologne et la Hongrie. Ces deux souverains savent d'ailleurs que l'esprit des populations allemandes est tout entier en faveur des alliés. Les puissances occidentales ont, au contraire, les sympathies de tous. Le Danemarck attend d'elles la sauvegarde de ses intérêts dans la question du *Sund* ; car il ne peut subsister sans le péage, qu'il exige des navires qui traversent ce détroit, et les Etats-Unis ayant contesté la légitimité de ce péage, le Danemarck est obligé d'en appeler à l'Europe. La Suède désire recouvrer la Finlande. La Sardaigne, étroitement liée, a fourni un contingent important de vaillantes troupes. Reste la Péninsule. Sans doute l'état des finances d'Espagne et du Portugal rend difficile l'envoi de leurs troupes sur le théâtre de la guerre ; mais leur adhésion à la cause de la justice et de la civilisation est devenue pour elles une nécessité. Les deux Etats doivent s'unir avec franchise et loyauté, et en finir avec un semblant de neutralité qui n'est qu'un jeu. Comme puissances européennes constitutionnelles, ils ont à rompre à tout jamais avec la Russie, qui représente l'invasion et le despotisme.

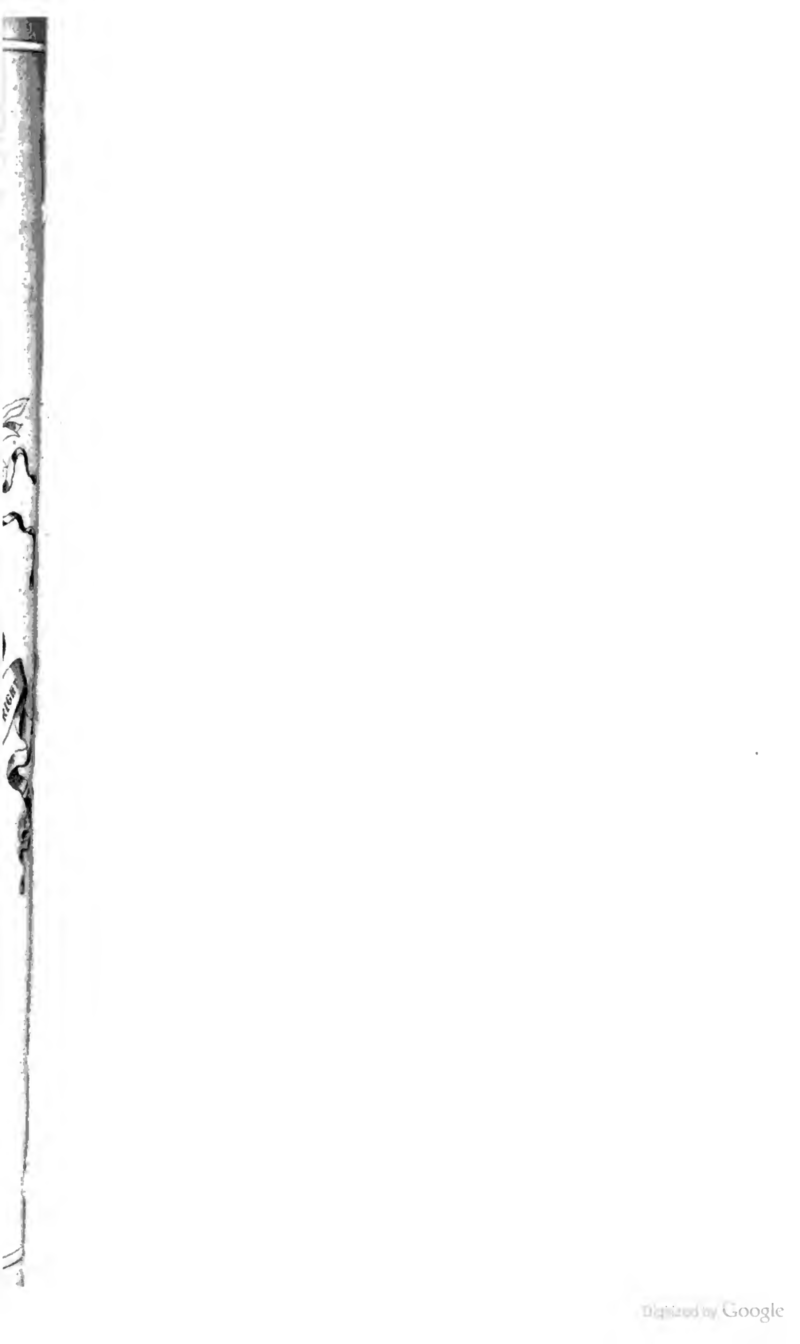
FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES.

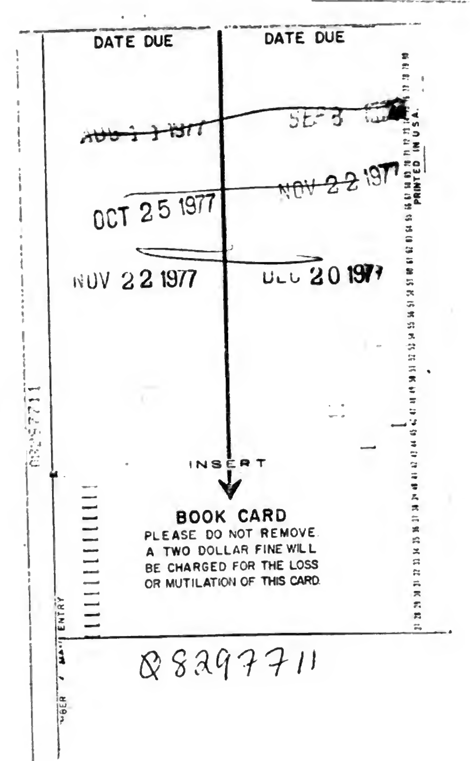
FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.


L'EMPIRE C'EST LA PAIX
GOD DEFEND THE RIGHT




COLUMBIA UNIVERSITY
0035547332


DATE DUE
DATE DUE
AUG 1 1 1977
SEP 3
OCT 25 1977
NOV 22 1977
NOV 22 1977
DEC 20 1977
INSERT
BOOK CARD
PLEASE DO NOT REMOVE.
A TWO DOLLAR FINE WILL
BE CHARGED FOR THE LOSS
OR MUTILATION OF THIS CARD.
PRINTED IN U.S.A.
Q829771I

